
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00372345 9

BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

X. HEFT

L. SAINÉAN, LA CRÉATION MÉTAPHORIQUE EN FRANÇAIS ET EN ROMAN. LE CHIEN ET LE PORC

HALLE A. S.

VERLAG VON MAX NIEMEYER

1907

LA CRÉATION MÉTAPHORIQUE EN FRANÇAIS ET EN ROMAN

PAR

LAZARE SAINÉAN
DOCTEUR ÈS-LETTRES, LAURÉAT DE L'INSTITUT

IMAGES TIRÉES DU MONDE DES ANIMAUX DOMESTIQUES

LE CHIEN ET LE PORC

AVEC DES APPENDICES SUR LE LOUP, LE RENARD ET LES BATRACIENS

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907

Table des matières.

Avant-propos.

Le présent fascicule contient la suite de nos recherches sur les métaphores tirées des noms romans des animaux domestiques. Le manque de tout travail préparatoire et la vaste extension du domaine dialectal rendent notre tâche de plus en plus ardue. Tandis que la phonétique dispose de cadres définitivement tracés, la sémantique se trouve devant l'inconnu, le chaos. A part quelques articles instructifs de Schuchardt et de Horning, il n'y a pas de recueil, même empirique, des phénomènes analogiques, pas la moindre monographie sur une des nombreuses provinces de la métaphore linguistique. Ces lacunes n'expliquent que trop bien la faiblesse de certains de nos rapprochements, voire des erreurs manifestes sur lesquelles nous aurons à revenir au cours de notre travail. Aussi, pour l'apprécier à sa juste valeur, faudra-t-il tenir compte et de l'état d'enfance des études sémantiques et de l'étendue nécessaire des recherches.

Nous considérons ces monographies comme des recherches préliminaires destinées à fournir les matériaux d'un livre. C'est dans ce livre que l'auteur, fortifié surtout par sa propre expérience, sera à même d'envisager les faits dans leur ensemble et de les présenter sous une forme à la fois moins touffue et plus nourrie d'idées générales. Mais dès à présent, et malgré les incertitudes de la première heure, il se dégage de ces recherches, outre l'importance du critère chronologique, l'idée maîtresse qui les a inspirées et qui est celle-ci: Faute d'une étymologie positive latine ou germanique, c'est dans les éléments originaux des langues romanes, dans leur activité créatrice ou simplement fécondante, qu'il faudra chercher la solution de la plupart des problèmes qui ont résisté jusqu'ici à l'investigation étymologique.

Qu'il nous soit permis d'appeler l'attention sur les *Notes d'étymologie romane* que nous publions dans la *Zeitschrift* (vol. XXX et suiv.): elles sont conçues dans le même esprit et se rattachent intimement au sujet de ce travail.

Nous adressons ici nos meilleurs remerciements à M. Mario Roques, qui a eu l'obligeance de revoir ce fascicule en épreuves, à M. Bréal, à M. Brunot et à M. l'abbé Rousselot, qui nous ont honoré de leurs encouragements. Nous remercions tout particulièrement M. Gustav Gröber, pour avoir accueilli ces recherches avec la bienveillance et la largeur d'esprit qui caractérise ce maître de la philologie romane.

Le Chien.

Le chien qui, sous le rapport de l'intelligence, vient immédiatement après l'homme, n'a fourni à la langue que des idées de méchanceté et d'abjection. Tandis que les nobles qualités de l'animal, sa fidélité à toute épreuve, son dévouement jusqu'à la mort et par-delà la mort, n'ont trouvé aucun écho dans le langage, ses défauts, grossis démesurément, ont fait du chien le type de la misère physique et morale. Tout ce qui est excessif, détestable, a été rattaché à la notion *chien*, à l'encontre du chat que la langue comble de faveurs.[1]

Cette manière de voir défavorable au chien n'est pas particulière aux idiomes modernes. Les langues classiques ne se montrent pas plus bienveillantes envers l'animal qui est „tout zèle, toute ardeur et toute obéissance"; le grec n'envisage également que les côtés bas du chien, dont il fait le symbole des sentiments et des passions mauvaises.[2]

C'est ainsi que le chien a toujours été le représentant linguistique de tous les mauvais penchants: avarice, colère, envie, haine; sa soumission absolue est devenue de l'obséquiosité; sa prudence, de la lâcheté; ses caresses, de l'adulation.

---

[1] Voir la première partie de ce travail d'ensemble, *Le Chat*, dans le premier fascicule des *Beihefte*, Halle, 1905.

[2] L. Morel, *Essai sur la métaphore dans la langue grecque*, Genève, 1879, p. 106.

Première Partie.

Noms et cris du chien.

—

I. Héritage latin.

1. Toutes les langues romanes ont hérité du latin CANE, à l'exception de l'espagnol moderne et du catalan, où il a été supplanté par des appellations hypocoristiques (v. ci-dessous); en voici les reflets gallo-romans (d'après l'*Atlas linguistique*): [1]

Nord: *quien, quié, tien, tchien* (f. *quienne,* etc.);

Centre: *chien, chi, chĩ* (f. *chienne, chinne, chine*); *chè, tchè, tsè* (Savoie: *çin, stin, fin); chĩ, tchĩ* (f. *chino, tchino), chi, tchi;*

Sud: *ca, can* (f. *cagno), co* (f. *cogno*).

Les autres langues romanes gardent fidèlement le type latin: it. *cane* (f. *cagna*), Piém. *cin* (f. *cina*), réto-r. *can, chaun* (f. *chogna*), *tšon, tšaun*; anc. esp. *can,* port. *cão* (f. *cadella*) et roum. *câne, câine* (f. *căţea*). Pour désigner la femelle, le port. et le roum. ont eu recours à la forme diminutive; le pr., l'it. et le reto-r., au mouillement de la nasale, tandis que le fr. a procédé par voie analogique: *chienne* est, d'ailleurs, extrêmement rare en anc. fr., où le masc. *chien, chin* (auj. Berry), *cien* (auj. Morvan), servait à désigner les deux genres. Ajoutons anc. fr. et Lorr. *cagne* (*caigne*), chienne, d'origine franco-provençale.

2. Voici maintenant la descendance romane des diminutifs *catellus* et *catulus.*

Le type CATELLUS (*catella*) a fourni: roum. *căţel,* f. *căţea* (cette dernière sans valeur diminutive à l'instar du port. *cadella*); pr. *cadel* (cadèu), f. *cadello* (cadelo) et *cadillo* (Rouergue), Lozère *chadel* A.; catal. *cadell,* esp. *cadiello* (Galice *cadelo*), à côté de *cadillo* et *cadejo* (port. *cadilho* et *cadexo*), variantes d'origine dialectale et aux acceptions exclusivement métaphoriques; it. *catello, catella,* encore vivace au XIV[e] siècle, auj. hors d'usage (dans les patois aux sens figurés) et remplacé par d'innombrables diminutifs indigènes, tels que *cagnetto, cagnino, cagnoletto, cagnolino, cagnuccio,* etc., qui servent simplement à désigner le petit de l'animal. La descendance française de *catellus* est la plus importante du domaine roman:

---

[1] Voir, dans notre premier travail, les abréviations et la bibliographie.

a) En ancien français: *cael*, *chael* (f. *caele*, *chaele*), *caiel*, *chaiel* (f. *chaielle*), *keel*, *cheel*, *chel* (f. *kiele*, *kele*, *chele*), *cheau* (Nicot), *chiau* (Borel), *chiot* (Lacurne), pl. *caiaus*, *cayaux*, *cheaux* (auj. *cheaus*, terme de chasse); dérivés: *chaelet*. *chaillon* (= it. *catellone*) et *chaon* (caon), petit chien (de *chael*, avec substitution de suffixe), à côté des diminutifs indigènes: *chenet*, *chinet* et *chinon*, *chiennet* et *chiençon* (cienchon), *quennet* (Norm. *caignot*, Hague *canot*) et *quignon* (Norm. *quenet*, *quenot*);

b) Dans les patois: Vendée *châe* (chaé), chien, à côté de *ché* A.; Berr. *chiau*, *chiot*, *chiou*, petit chien (May. *chiaó*, *cheió*, *chió*), f. *chiaule*, *chioue*, petite chienne (Blais. *quiaule*, vilaine chienne); May. *quiao* (*chienquiao*), petit chien, et Pléchatel *chuté*, id., H.-Bret. (Mée) *chuteau*, nom familier du chien, à côté du Vaud, Genève *cisson* (= anc. fr. *chiençon*), Isère *çinon*, Rhône *tsinon* A.

Le type CATULUS a fourni: it. *cacchio*, à côté du dial. *caccio* (Naples *caccione*, gros chien, et *cacciotello*, petit chien, Abruz. *cacciune*, *gacciune*, petit chien); esp.-port. *cacho*, *gacho*, dim. *cachondo*, *cachopo*, *cachorro*, *cachucho* (d'où sarde mérid. *cacciurru*, *cacciucciu*).

3. Les termes latins qui expriment le cri de l'animal, ont à peu près tous passé en roman:

GANNIRE, glapir, gronder: it. *gannire*, esp. *gañir*, port. *ganir*;
GLATTIRE (CLATTIRE), aboyer à la chasse: anc. fr. *glatir* (XIe s., auj. du cri de certains oiseaux[1] de proie) et mod. *clatir* (1690, spéc. du chien poursuivant le gibier); it. *ghiattíre*, *schiattíre*, glapir, anc. esp. *latir*, id.;
LATRARE, aboyer: it. et roum. *latrare*, pr. *lairar* (mod. *lairá*), catal., esp., port. *ladrar*;
ULULARE, hurler: it. et roum. *urlare* (Abruz. *jurli*, sarde *urrula*), anc. fr. *uller*, aboyer (Doubs *ulá*, id. A., Gasc. *illa*), *uler*, *huler*, mod. *hurler* (Lim. *urla*, Rhône *ourla*).

II. Création romane.

4. Les langues romanes possèdent, à côté de ces termes hérités, une série de formations originales qui reproduisent le cri même du chien. Ce cri est diversement transcrit par:

baw ou *vaw*: pr. *bau*, aboiement (*far un bau*) et *bau-bau*, id., *vau-vau* (Carpentras);

bay: anc. fr. *bay*, aboiement, Gênes *baí*, id.;
bew: port. *bèu-bèu*, aboiement;
bow: pr. *bòu-bòu*, id.;
bou: it. *bu-bu*, *bubbo*, id. („sente il tette che fa *bu bu*"). Les verbes romans qui en découlent revêtent les formes suivantes:

---

[1] A l'instar du lat. *gannire*, qui s'applique également au cri de certains oiseaux.

a) Simples: Namur *bawer*, Meurthe-et-Mos. *bower*, Lux. *boy* A.,[1] Poit. *bauger*, aboyer (= *bauyer*: cf. *rudoger*, rudoyer); cf. anc. gr. *βαΰζειν*;

anc. fr. *baier*, it. *bajare*, Tyrol *bajä*; Lim. *biaja (biauja)*;

Vosges *vawer* A.

b) Dérivées: it. *abbajare*, anc. fr. et dial. *abayer (abaiier, abbayer)*, mod. *aboyer*, dial. *abouyer*, *abawer* A.; Lim. *abaja* (Auv. *ablaja*).

c) Redoublées: Alpes-Mar. *bauba* A. (= pr. *babau*, *babòu*, aboiement); cf. lat. *baubari*, gr. *βαβίζειν*.

d) Composées: Yon. *bahurler*, compromis de *ba* (= *baw*) et de *hurler*.

e) Amplifiées, à l'aide des consonnes suivantes:

L: Berry *baüler*, *bahuler*, aboyer (Blaisois *bêhuler*, faire entendre des lamentations bruyantes et forcées), Namur *bahouler*, id., Gâtine *baulement*, hurlement de loup; Piém. *baolé*, *baulé* (Monferr. *bauré*), aboyer, sarde *baulari* (cf. lat. *bajulare*, glapir, et bas-lat. *baulare*, latrare);

P (cf. Mil. *bop*, syn. de *bau*): Côme *bopá*, aboyer, Sav., Genève *wapa* (*vapáry* A.), Côtes-du-N. *waper*, id. A.

T (cf. sarde *butti*, syn. de *bau*): Berr., Poit. *bahuter* (= *baüter*), aboyer, pr. *boutá*, aboyer, japper.

5. Les termes suivants pour „aboyer" sont également des mots imitatifs:

aullar, esp., glapir, hurler, répond au roum. *aulire* (haulire, haolire), hurler de douleur, et *hauire*, hurler;

bacailler, Clairvaux, se dit des chiens qui donnent de la voix de tous les côtés à la fois (cf. it. *baco*, syn. de *bau*, et russe *baukati*, aboyer, de *bauk*, bau!);

baffiari, Sicile, glapir (en apercevant le gibier), et Meuse *boufáer*, aboyer A.; cf. mha. *beffen* (mod. *bäffen*), *buffen*, id.;

bourra, pr., gronder, des chiens et des chats (cf. *gatibourro*, vacarme, propr. grondement de chat), H.-Italie *boré*, *buré*, aboyer, glapir;

claper, anc. fr., aboyer (XVIe s.: ce chien *clapoit*, japoit), mod. *clapir* (appliqué spéc. au lapin), à côté de *glaper*, *glapir* (XIIIe s.), Béarn *glapa*, id., à côté de *clapitá*, aboyer; catal. *clapir*, glapir;

glawer (glawiner), wallon, glapir;

gnacá, Gascogne, clabauder, et Calvados *gnacher*, glapir (de *gnac!* cri du chien, Roll. IV, 17): pr. *gnic-gnac*, chien qui aboie beaucoup;

gniafer, Calvados,[2] glapir, et *gniaufer*, aboyer (de *gnaf*, glapissement, Roll. IV, 17);

hamer, Côtes-du-Nord, A., H.-Bret. *houamer*, Landes *hama*, aboyer (de *ham*, syn. de *bau*); roum. (moldave) *hămăi*, id.;

---

[1] Le sigle A. désigne l'*Atlas linguistique de la France*.

[2] Communiqué par Ch. Guerlin de Guer.

haper, Char.-Inf. A., Vosges *hoper*, *houper*, aboyer (cf. *waper*, id. 4e);

hawer, Liège, aboyer A. (de *hau* = *wau*);

hourra, Béarn, aboyer; port. *urrir*, gronder (du chien et du lion, à l'instar du gr. *ὠρύεσθαι*, hurler et rugir), répond au roum. *hărăì*, id.; cf. lat. *hirrire*, gronder (du chien enragé) et anc. fr. *hire*, grognement de chien;[1]

huivar (uivar), port., hurler (le *v* est euphonique), répond au roum. *huire* (uire, vuire), hurler, gronder;

japper, anc. *japer*, à côté du Norm. *japiner* (jaspiner), pr. *japa* (chapa, dzapa), *jaupa* (chaupa); Gênes *giappá*, Piém. *giapé*, aboyer, réto-r. *giappar*, id. (anc. Lomb. *giapar*, glapir, *Archivio*, XII, 406); cf. Délémont *yapa*, japper (I. Jeanjaquet);

lappir anc. fr., glapir, pr. *lapouina* (lampouina), aboyer;

quila, pr., glapir, à côté de *quiala* (quiela, quièula), Marne, Gay, *quialer*, pousser des cris perçants; roum. *chelălăi*, clabauder, réto-r. *chiular*, aboyer; cf. allem. *queulen*, glapir, anc. gr. *σκύλος*, jeune chien, irl. *cuilenn*, id.;

schissí, Piémont, glapir; cf. anc. slave *skyčati*, aboyer;

udolar, catal., hurler (le *d* est euphonique), pr. *oudoulia*, *udoula* (idoula), id., it. *uggiolare* (= ujolare);

wasser, Jersey, aboyer A.; cf. Suisse allem. *weissen*, id. (dans le 7e conte de Grimm, le chien aboie *wass! wass!*), à côté du bavarois *gauzen*, *kauzen*, et du dietmarschois *güssen* (geussen);

zaulai, sarde logod., aboyer (et *záulu*, aboiement).

6. Certains de ces verbes sont d'origine obscure: sarde logod. *attoccare*, aboyer; Aoste *barsa*, id. A.; pr. *bindoula*, hurler; Lot *biotsá*, aboyer A.; it. *guattire*, clatir, et *squittire*, id.; anc. pr. *jangolar*, glapir comme le chien qu'on bat,[2] mod. *jangoula* (changoula), *jingoula* et *ganguela*, anc. fr. *jangler*,[3] aboyer,[4] Galure *ghiangula* (ghiagnula); Gênes *lûa*, glapir, et Piacenza *lüdlé*, hurler (*lüdal*, hurlement); port. *maticar*, glapir (en apercevant le gibier); Gênes *mogogna* (mugugna), gronder; Côme *taboja*, aboyer, et it. *ustolare*, glapir; sarde logod. *zunchiai*.

7. Une seconde catégorie de termes patois pour „aboyer" est représentée par des verbes synonymes appliqués à d'autres espèces animales plus ou moins apparentées, à savoir:

---

[1] Les Romains appelaient l'R, *canina littera*, parce qu'on l'entend dans le grognement du chien; cf. la *Senefiance de l'ABC*, du XIIIe s. (ap. Littré):

> R est une lettre qui graigne;
> Quant li gaaignons veut ronger l'os,
> S' uns autres chiens lui veut reprendre,
> Sans R ne lui peut defendre.

[2] Cf. Raynouard: Cas non pot layrar ni japar ni *jangolar*.

[3] Gaston Phebus: Aucuns chiens courans sont qui crient et *janglent*.

[4] Diez rapproche *jangler* du holl. *jangeln*, aboyer, qui est puisé à la même source; Thomas (*Romania*, XXVIII, 193) dérive *jangolar* du lat. *zinzulare*, gazouiller.

au bœuf: Ain *bièula*, pr. *begoula*, aboyer, propr. beugler; cf. Guern. *bagouler*, aboyer A.;

au cerf: Alpes-Mar. *rávaa* (Lux.: *i raw*, il aboie) A., anc. fr. *reiller*, id. (R. de Cambrai, ap. Godefroy: le chien *reille*); cf. fr. *réer* (du cerf) et angl. *to bell*, réer, allem. *bellen*, aboyer;

au chat: Landes *gnaula*, aboyer, propr. miauler (cf. pr. *gna-gna-gnau*, onomatopée des plaintes d'un chien), et Yon. *ramiouler*, id.; Berr. *cahuler*, aboyer (Hainaut: hurler à la manière des chats), Sav. *mioula* (miàuna, miàura), miauler et aboyer, à l'instar du Mil. *mugola*, id. (it. *mugolare*, glapir); pr. *rangoula*, gronder (des chats et des chiens), et Gênes *rangogna*, id., Sic. *runguliari* (des chiens; cf. it. *ringhiare*); pr. *rouna*, clabauder, et Béarn *arrouna*, ronronner;

à la chèvre: Aoste *belé*, aboyer A., propr. bêler, sarde *beliai* (abeliai), id., bas-lim. *berla*, id., pr. *guela*, bêler et glapir;

au cochon: pr. *caïna* (et Frioul), *quina* (quièuna), glapir, propr. grogner, et *quila* (quièula), id., Sav. *couèla*, glapir, et *couèlia*, grogner; it. *gagnolare* (guagnolare), glapir, propr. grogner, à l'instar du catal. *ganyolar*, *guinyolar* (aboyer et gronder), de l'anc. fr. *gannir*, *guannir*, esp. *guañir*, id.; pr. *guissa*, glapir, et anc. fr. (1559) *goissement*, jappement (= grognement), à côté du Calvados *viquer*, glapir, wall. *wicheter*, id.; Norm. d'Yères *hoingner*, *woingnier*, Calvados *ouiner*, hurler (= grogner), à côté du wall. *wigni*, *guigner*, glapir; Suisse *ronna*,[1] *rouna*, et Quercy *regaula*, gronder, du chien et du porc; sarde mérid. *zerriai*, hurler et grogner.

Ou bien, par des verbes au sens général, tels que:

brailler: Gironde *braoya*, *braulya*, aboyer A., et fr. *brailler*, crier sans être sur la voie; port. *bradar*, aboyer (= pr. *braidar*, braire), Côme *sbragi*, ladin *sbrai*, id.;

crier: Gironde *crida*, aboyer A., à l'instar de l'anc. fr. *crier*, auj. aboyer à la chasse; Mil. *bocia*, aboyer (cf. dial. *boce*, cri); cf. sarde log. *appeddare*, aboyer (= *appellare*);

gueuler: Seine-Inf., Côtes-du-N., Genève *gueuler*, aboyer A.;

piailler: H.-Marne *piailler*, aboyer A.; it. *guaire*, *guajolare*, glapir, propr. se lamenter; cf. Sav. *vioula*, Morv. *reviauler*, aboyer plaintivement.

8. Ce dernier sens, commun à la fois au pr. *jangoula* et à l'ital. *gagnolare*, exprime les cris plaintifs que poussent parfois les chiens, surtout pendant la nuit, cris qui ont frappé de tout temps l'imagination populaire.[2] Arrien, décrivant au IIIe siècle les chiens courants de Carie et de Crète, remarque (II, 1): „En chasse, les ségusiens (*ἐγουσίαι κύνες*) criaient beaucoup, tantôt sur le gîte que sur la voie, mais d'un ton si lamentable, que les Gaulois les comparaient à des mendiants implorant la charité publique".

[1] Cf. *Roman de Renart*, I, 1158: Dant *Ronnel* le mastin...

[2] Voir, sur la valeur psychique des cris du chien, les vers célèbres de Lucrèce (V, 1061) sur la diversité expressive des animaux, selon qu'ils éprouvent la crainte, la souffrance ou la joie.

La superstition moderne voit, dans ces gémissements, un signe de mort et en fait remonter au premier meurtre la cause initiale. Abel, raconte une légende portugaise,[1] avait un chien qu'il aimait beaucoup. Lorsque Caïn tua Abel, son chien s'enfuit de par le monde, en criant: Caïn! Caïn! De là, ajoute la légende, le verbe *cainhar*, geindre, en parlant du chien que l'on frappe.[2]

Ajoutons que Pline le naturaliste compare le croassement des corbeaux à un aboiement plaintif (XVIII, 87): *singultu quodam latrantes.*

III. Cris d'appel et de chasse.

9. Le cri usuel pour appeler le chien est *ta! taï!* ou *ta-ta!* à côté de *tè-tè!* (Pas-de-C., Savoie, Milan), *to-to!* (Deux-Sèvres, Lombardie, Portugal), fr. *tou-tou!* Ensuite:

baco-baco! it. (= *bau-bau!*), Mil. *bop-bop!* id.; port. *boca! boch* (poch)! et Trasosmontes *baxe-baxe! boxe-boxe!*

buz-buz, esp., port. (pour les petits chiens), répondant au milanais *ps-ps!* („voci per allettare i cani", Cherubini);

chou-chou, Clairvaux (fr. *chou! chou-là!* pour exciter les chiens à quêter, Norm. *chouler*, exciter les chiens à mordre, et Marne, flairer avec bruit, du chien de chasse), Abruzzes *ciu-ciu*, esp. *chu-cho* (à côté de *tus!*); le port. *açular* (cf. esp. *jalear*), haler, répond au Norm. *chouler*.

10. Les cris dont on se sert pour chasser ou exciter les chiens sont de beaucoup plus nombreux:

afu! Mayenne, d'où Hague *affouaer*, haler un chien, et Val-de-Saire *affouer*, grogner; pr. *aüto!* Béarn *ahu! ahuto!*

css! gss! gzz! (cf. Rabel. III, prol.), d'où Saône-et-L. *acssi*, haler un chien A.; pr. *quiss-quiss!* (d'où *aquissa*, *enquissa*, *esquissa*, haler), *cuss-cuss!* (d'où *cussa*, *acussa*, haler, à côté du Gard *acoutsi*, id., A.), esp. *cuz-cuz!* et roum. *cuțu-cuțu!* (pour appeler un petit chien); pr. *guiss-guiss!* (d'où *aguissa*, et de là, le fr. pop. *aguicher*) et Béarn *gous-gous!* (d'où H.-Alpes *agoussa*, haler A., Norm. *agousser*, exciter); ainsi que les formes amplifiées avec une gutturale: esp. *casc! quesc! guizg!* (d'où *enguizgar*, haler) et pr. *cusc!* (d'où *cusca*, *acusca*, id.);

ciss! d'où pr. *cissa* (Piém. *cissé*), *acissa*, *acinsa*, haler; et port. *chuz!* La locution: sem dizer *chuz*[3] nem *buz* (= sans dire *ouste* ni *tou*), c.-à-d. sans souffler mot, répond à l'esp.: sin decir *tus* ni *mus*, et au sicilien: senza *ciu* ne *bau*;

---

[1] J. Leite de Vasconcellos, *Tradições populares de Portugal*, Porto, 1882, p. 197.

[2] En réalité, *cainhar* répond au pr. *caïná*, grogner et glapir (7): cf. Gênes *caìn*, bau! (cri du chien) et Naples *caì!* („onomatopea dei guaiti del cane, onde il volgo dice che chiama Caino", d' Ambra).

[3] Cornu (Gröber, *Grundriss*, I², 974) identifie ce *chuz* avec l'anc. port. *chuz*, plus.

iss! pr. *isso!* d'où *hisser*, anc. fr. *hicier*, pr. *ahissa* (cat. *ahissar*), it. *aissare* (Piém. *issé*), *aizzare*,[1] à côté de *adizzare* (le *d* est euphonique); — *ouss!* pr. *oussi!* Creuse *aoussi!* fr. *usse!* (ouste! houste!), Frib. *ouze!* (Genève *houzet!*), de là Vaud. *utsi*, haler (Aoste *utchyé*) A., Venise *uzzar*, Galice *auchar*, id.; — des formes nasalisées: Saône-et-L. *anssi* A. (cf. fr. *assiller*, haler, Roll. IV, 8), Metz *hinsser* (= *hisser*), Corse *aunza* (cf. Vérone *uzza*), sarde logod. *aunzare* (cf. *Archivio*, XIV, 289); — ou renforcées: pr. *anissa*, haler, Allier *anisser* (arnisser) et Savoie *enisser* (enussi) A.; pr. *arissa*, id., et *atissa* (entissa), id., anc. fr. *enticier*, Norm. *enticher*, id.; Creuse *taoussi!* (= *aoussi!*) et Piém. *tarissé* (= pr. *arissa*);

ssiss (ssuss)! d'où Ardèche, Drôme *assissa* (Alpes *assinsa*), haler A.; Abr. *zusse!* esp. *zuzo!* d'où *zuzar*, *azuzar*, répondant au galicien *chuzar* (de *chus!* = *zuzo!* v. ci-dessus), à côté de *zacear*, chasser les chiens en leur criant *za!* catal. *xit-xit!*

zap! H.-Sav. *far zapa*, haler; *zoub!* d'où pr. *zouba*, id., sarde mérid. *zubbai* (azzubbai); *zoup!* d'où sarde logod. *azzupari*, Corse *azzupa*, haler un chien (*Archivio*, XIV, 289).

Les divers patois rendent la notion: exciter un chien à mordre, par *agacer*, *lancer*, *pousser*, *faire enrager*, etc.[2] Cette dernière locution explique le synonyme port. *agastar*, qui dérive de *gasto* (perro), chien enragé (= it. can *guasto* et fr. dial. chien *gâté*, Roll. IV, 74).

Parfois le sens de chasser ou de haler un chien résulte de celui d'aboyer: fr. *bourrer*, poursuivre le gibier (= chasser en aboyant), et *bourrir*, s'élancer impétueusement, pr. *bourra* (abourra), haler les chiens, propr. gronder (5), H.-Italie *bord*, *borré*, *bori*, chasser en criant, lancer sur le gibier, dérivant de *bori*, *buré*, glapir (5); cf. Galice *apurrar*, *empurar*, id. („azuzar los perros para que riñan o contra alguna persona o animal", Piñol); — pr. *bouta*, *abouta*, haler un chien, de *bouta*, japper (4); Lorr. *hâmer*, chasser, de *hamer*, aboyer (5), pr. *fourra*, Gasc. *hourra*, haler, du béarnais *hourra*, aboyer (5), et Valais *ouina*, haler A., propr. gronder.

Les termes suivants pour „exciter un chien" sont obscurs: Bessin *amouer* et Poit. *amoisser*, pr. *amouda*, *amouta* et roum. *amuța* (asmute, sumuța), pr. *asima*, esp. *azomar*.

11. La chasse étant un des grands réservoirs qui ont alimenté la richesse métaphorique de la langue, les cris dont se servent les chasseurs, principalement pour exciter la meute, ne sont pas sans intérêt pour le linguiste.[3] Voici les plus familiers:

halle! cri du piqueur à ses chiens quand le cerf est aux abois, et *hally! ally!* pour les rameuter, d'où *hallali* (forme redoublée de

[1] Suivant Baist (*Zeitschrift*, VI, 424), l'it. *adizzare* serait une onomatopée dérivant du fr. *ça-ça!* terme de chasse.

[2] V. la carte de l'*Atlas linguistique:* Exciter un chien à mordre.

[3] Nos sources sont: Jacques de Fouilloux, *La Vénerie*, Poitiers, 1561 (et Niort, 1888), et Baudrillart, *Dictionnaire des chasses*, Paris, 1864.

halle-ally, à l'instar de son synonyme *hahaly*, de *ha-hally*) et *haler*, anc. *haller*, lancer un chien sur le gibier (cf. Bessin *houler*, haler);

har! cri pour exciter les chiens (p. ex. *harloup!* à la poursuite du loup) et *harro!* cri des chasseurs entre eux si c'est un lièvre),[1] d'où *harer*, anc. fr. et Norm. *harrer*, haler un chien (cf. anc. fr. *hourrer*, id., propr. aboyer, c.-à-d. exciter en imitant l'aboiement);

horva! cri du piqueur pour rappeler les chiens (auj. *hourra!*) et *horvary!* pour les retourner à quelque ruse du cerf: le cri exprime simplement l'aboiement des chiens sous les coups de fouet du piqueur (cf. Béarn *hourra*, aboyer), et la forme amplifiée *hourvary* (dont *revary* et *vari* sont des abréviations) rappelle le savoyard *vapary*, aboyer, en rapport avec le breton *waper* (4);

pille! cri pour exciter les chiens, de *piller*, se jeter sur la bête, la mordre et la fouler (d'où *pillard*, chien hargneux); cf. anc. gr. *σκυλεύω*, piller et dépouiller un ennemi tué (de *σκύλος*, jeune chien), primitivement terme de chasse;

tayau (taïaut)! cri du chasseur à la vue du cerf, compromis du cri d'appel *taï!* (9) et de son synonyme *hau!* cf. Forêt-Noire *tay-ci!* cri pour chasser le chien, et *taille-ho!* c.-à-d. *tay-hau!* (Walter Scott, ap. Littré).

IV. Noms hypocoristiques.

12. Les langues romanes possèdent, à côté du lat. *cane*, plusieurs termes d'origine enfantine et dérivant des cris déjà étudiés, à savoir:

baw, nom enfantin du chien (d'après l'aboiement), à l'instar de *haô*, id.; cf. allem. *Hauhau*, id.;

beboupe, *bebyte*, Valais, toutou (Jeanjaquet);

buz-buz, port., toutou: Ao perro velho non digas *buz-buz* („Ne dis pas *toutou* à un vieux chien"); esp. *buzque*, dim. *buzquillo*, forme amplifiée d'une gutturale (cf. 10);

chouchou, fr., toutou, Abr. *ciu-ciù* (ceciù, ciaciù), id.; cf. le proverbe corse: A cane vecchiu nu li di *cucchiuccù;*

cuz-cuz, esp., répondant au catal. *quisso*, *quissoy* (cf. „A perro viejo nunca *cuz-cuz* = a ca gros no cal dirli *quisso*"); port. *cucita*, toutou;

toutou, petit chien, mot enfantin (admis par l'Académie en 1740), Berr. *toutouche;* Deux-Sèvres, Milan, Poitou *totò*, Arbedo, Suisse, Provence, Metz *tètè*, it. *tette*, Saintonge *tatè*, Abbruzzes *tatò*, toutou; cf. Bavar. (enf.) *dada*, *dodo*, toutou (Suisse allem. *dodel*, id.);

tuz-tuz, esp., synonyme de *cuz-cuz:* „A perro viejo nunca *tuz-tuz*" (Cobarruvias); auj. *tuso*, *tusa*, chien, chienne;

---

[1] Les interjections anc. fr. *harau! haré! hareu! hari! haro! harou!* exprimant l'appel ou l'alarme, sont primitivement des cris de chasse. Cf. dans Godefroy, 1459 (lettre de grâce): „Le suppliant appela son chien, le *heraulda* et prist après les pourceaulx".

vàu-vàu, wallon, toutou, Suisse *vaou-vaou* et *vouvou* (Jeanjaquet); *zuzu*, Abbruzzes, toutou; fr. (enf.) *zozo*, id.

Ajoutons le type *chic*, petit chien, particulier au domaine gallo-roman et probablement d'origine enfantine (cf. pr. *chichi*, petit oiseau): anc. pr. *chica*, *checa*, chienne (Peire Vidal: *checa* vilana), Langued. *chiche*, petit chien (Sauvage), pr. mod. *chiche*, chienne, *chichet*, *chichou*, petit chien; Poit. *chicot*, jeune chien (Guernesey: vieux chien).

13. Cependant, deux de ces noms hypocoristiques méritent une attention spéciale: le pr. *gos* et l'esp. *perro*, qui s'est substitué au lat. *cane*, comme *gos* au catalan. Voici les variantes romanes du premier:

anc. pr. *cos* (Donat: *cotz*, parvus canis), *gos*, *goz*, *guoz*, chien, au XIII[e] siècle,[1] bas-lat. *gossus* (1363, ap. Duc.: illa canis mastina uxor sua et *gossus* suus); f. *gossa*, dim. *gosset*, *gosson* (mod. *gous*, *gousso*, *gousset*, etc.). De là, anc. fr. *gos*, *goz*, *gous*, *gouz*, dim. *gocet*, *goçon*,[2] f. *gosse* et *gousse* (XIII[e] s.); wall. *go*, dogue (Hain. *gougoun*, aboiement du gros chien);

catal. *gos*, devenu le nom usuel du chien (Jaume Febrer, cité par Diez: un *gos* que en bon llemosi *can* est nomenat), port. *gozo*, barbet; esp. *cosque* (cozque), *gosque* (gozque), dim. *cosquillo*, *gosquillo*, *gosquecillo*, du cri d'appel *cus*, *gus*, amplifié en *cusc*, *gusc* (10);

it. *cuccio*, *guccio*, petit chien, à côté de *cuzzo*, *guzzo* (Duez; Naples: chien difforme), Galice *cucho*, id., pr. mod. *coussou*, *goussou*, id.;

roum. *cuţ*, toutou; cf. alban. *kuč*, serbe *kuče* (f. *kutsa*), magyar *kuszi*, id., à côté du guègue *kuta*, magyar *kutya*, afghan *kuth*, hindoustan *kutha* (pers. *koutchaq*, turc *kutchuq*).

L'existence simultanée du mot en Europe et en Asie ne peut s'expliquer que par son origine enfantine, origine partout la même. Un cri d'appel en a été le point de départ, et les diverses modulations de ce cri ont abouti aux formes multiples du mot.

14. Le second terme hypocoristique, *perro*, est limité à l'hispano-portugais, au sicilien, au sarde et au languedocien[3] (dans ces derniers, il peut être emprunté), mais ce n'est qu'en espagnol qu'il est devenu le nom même de l'animal. L'étymologie courante du nom propre *Petrus* est inadmissible (on s'attendrait à *Pedro*); on a pensé au basque, mais sans y trouver un appui solide.[4] Diez considérait le mot comme „un des nombreux problèmes de

[1] Marcabrun (ap. Raynouard): „Lo *guoz* ro e' l lebrier gron" (Raynouard rend *ro* par *ronge*, au lieu de *aboie*, cf. Lux. *i raw*, il aboie, 6).

[2] *Geste de Liège* (éd. Scheler, v. 3726): „Fel e orguilheus fu plus que ne soit un *gos*"; Brun. Latini, *Tresor* (éd. Chabaille, p. 235): „Il i a petiz chiens *gouz* qui sont bons à garder maison"; Jean de Condé (ap. Duc.): „Mastins et *gousses* et grans viautres"; *Florimont* (ap. Godefroy): "Et de mastin et de *goçon* Avoit moult d'autres compaignons".

[3] *Perrou*, *perre*, chien de petite taille (Rouergue), chien de berger (Var).

[4] V. Schuchardt, *Zeitschrift*, XXIII, 174.

l'étymologie romane", et il reste toujours à l'état de problème.[1] Il est néanmoins permis de rapprocher *perro* du galicien *apurrar*, exciter un chien (10), par l'intermédiaire d'un type *porro*, et d'y voir ainsi une création indigène.

15. Ajoutons les noms argotiques du chien:

cab, *cleb*, formes abrégées de *cabot*, *clabaud* (17[b], 18);

cador, du pr. *cadel*, avec changement de suffixe;

habin (happin), *hubin* (huppin), propr. aboyeur (du fr. dial. *haper*, *houper*, aboyer, 5), à l'instar de *jaspineur* („qui jappe");

tambour, chien de garde (et *alarmiste;* cf. *battre du tambour*, aboyer, et Côme *taboja*, id., 6).

Dans l'argot bellau ou des peigneurs de chanvre du Haut-Jura: *larbio* et *ruche*, chien, tous deux d'origine obscure;

dans celui de Val Soana (Piémont): *garüf*, désigne à la fois le chien et le chat, et Parre *garolf*, chien (= loup garou);

dans l'argot italien: *bati*, peut-être aboyeur (4), *bolfo* („lippu"; argot port. *belfo*), *ginaldo* („gueux" = anc. fr. *genaud*) et *guido*, *guidone* („guide").

16. Tâchons maintenant de compléter la série des faits étudiés par une revue sommaire des opinions étymologiques courantes. La diversité des points de vue entraînera nécessairement une divergence dans les résultats. Il est évident, d'une part, que selon qu'on attribue aux langues romanes une certaine originalité, une tendance à évoluer à côté du latin et indépendamment de lui, ou qu'on y voit au contraire des organes purement réceptifs et dépourvus de toute force créatrice; et d'autre part, selon qu'on considère les faits linguistiques dans leur ensemble, ou qu'on les étudie dans leur individualité et isolément, il est évident que les vues étymologiques seront forcément différentes.

Voici, par exemple, l'esp. *aullar* et le port. *huivar*, hurler (des chiens); en les considérant isolément, on s'est efforcé, depuis Diez, de les rattacher au lat. *ululare;* mais il suffit de rapprocher ces verbes de leurs correspondants roumains *aulire* et *huire*, hurler, gronder, pour écarter tout rapport avec le latin et voir, dans ces verbes, des créations romanes, analogues d'ailleurs, comme point de départ, au lat. *ululare* ou au grec ὀλολύζειν.[2] On ne saurait assez insister sur l'origine absolument indépendante pour chaque langue de ces formations imitatives. Dériver le port. *huivar*, ou le fr. *glapir*, du germanique (*Zeitschrift*, XVIII, 527, et XX, 353) est

[1] Gratien Faliscus (*Cyneg.* 202) mentionne une variété de chiens, *petrones*, de race gauloise; le *canis petrunculus* des Lois burgondes est expliqué par Ducange: „quia solidos calces habent, ut petras et rupes illæsim percurrant". Le catal. (gos) *peter*, barbet, signifie „péteur", au sens de petit, et répond au Blaisois *petou*, toutou, qu'on rencontre déjà au XVI[e] siècle, dans le *Moyen de parvenir*.

[2] Tandis que Meyer-Lübke (*Zeitschrift*, XXII, 6) voit, dans *aullar*, un croisement de *ululare* et *ejulare*, Baist (*Krit. Jahresbericht*, V, 1, 407) se prononce en faveur d'une onomatopée *au*, analogue à *mau*.

une erreur de méthode, vu que le roman et le germanique, à l'instar du grec et du latin, ont puisé leurs mots imitatifs à la même source, et que la création onomatopéique est un fait de nature universelle.

Il est certain que le chien domestique a aboyé de la même façon dans l'antiquité que de nos jours: le gr. *βαῦ* (de *βαῦ-ζ-ειν*), le lat. *bau* (de *bau-ba-ri*) et le *baw* de nos enfants, le prouvent suffisamment; mais la traduction linguistique de ce cri essentiel de l'animal est susceptible de revêtir les aspects les plus divers, comme le montrent les patois. Il est même surprenant que ces transcriptions approximatives n'offrent pas une plus grande variété, comme c'est le cas pour *miauler*. Vouloir donc rattacher au type unique latin *baubari* les multiples variantes dialectales, empruntées directement à la nature vivante, est purement illusoire. C'est ce qu'on a fait pourtant pour l'it. *abbajare*, fr. *aboyer*, anc. *abayer*. Förster, après avoir montré l'impossibilité phonétique d'une pareille dérivation, propose de voir dans l'it. *bajare*, fr. *bayer* (de *abayer*), de simples doublets de *badare* et de *béer*, en invoquant l'analogie de l'allem. *klaffen*, être béant, et *kläffen*, clabauder: *aboyer* ne serait, dans cette hypothèse, qu'un développement phonétique normal de l'anc. *abayer*, à l'instar p. ex. de *soudoyer*, de *soudeier* (v. Körting). Cependant, Diez se demandait déjà si *aboyer* n'était pas une création indigène („ein auf eigener Hand gebildeter Naturausdruck"), et Thurneysen remarque à ce propos (*Keltoromanisches*, p. 42): „Si le roman a imité l'aboiement, que le roman rendait par *bau*, avec *baï*, alors la différence entre *baubari* et *baïier* s'explique sans difficulté". En effet, le roman traduit ce cri, non seulement par *baï*, mais encore, on l'a vu, par *bèu*, *bòu*, *bou*... Les verbes français *abayer*, *aboyer*, *abouyer*, *abawer* s'expliquent réellement sans la moindre difficulté, à condition de faire abstraction du lat. *baubari*.

Des quatre verbes latins qui désignent les variétés de l'aboiement, — *gannire*, *glattire*, *latrare* et *ululare*, — le français moderne n'a gardé que le dernier: l'ancienne langue possédait encore *glatir* (déjà dans la *Chanson de Roland*), qui fut remplacé, à partir du XIIIe siècle, par *glapir*, création indigène analogue au synonyme wallon *glawer*. Quant à *gannire*, il n'a laissé de trace qu'en italien, en espagnol et en portugais: le fr. *guannir* (gannir), l'it. *guagnolare* (gagnolare), le catal. *guinyolar* et l'esp. *guañir*, [1] grogner, procèdent d'un type *wan*, expression du grognement, commun au chien et au cochon; de là, leurs rapports intimes qui vont parfois, au point de vue linguistique, jusqu'à la confusion. C'est ce qui est arrivé pour l'anc. fr. *guaignon* (waignon), *gaignon*, chien de basse-cour, qui répond au limousin *gagnoun*, cochon, propr. grognon (18). Pour expliquer le mot, on a d'abord imaginé un latin *canio*, rendu illusoire par la variante *waignon*; on a ensuite pensé au germanique *wang*, prairie (= chien de prairie) et à l'anc. fr. *gaaignier*, labourer:

[1] Diez fait remonter it. *guagnolare* à un type latin *ganniculare*, et esp. *guañir*, à un type germanique *wanjan*, pleurer.

„le chien qui *gaaigne*, c.-à-d. qui fait paître, mène paître" (v. Körting).

Les recherches sur l'origine des cris particuliers au langage des chasseurs, ne sont pas moins curieuses à cet égard. Pour exciter le chien à mordre, on imite parfois simplement l'aboiement ou le grondement: c'est ce qui est rendu par le fr. *bourrer*, pr. *bourra*, lancer sur le gibier, propr. gronder, H.-Italie *boré*, *borá*, id. (10). Meyer-Lübke (*Zeitschrift*, XX, 529) fait venir ce dernier de l'aha. *burjan*, soulever; mais comme la terminologie gallo-romane de la chasse ignore à peu près l'influence germanique, Schuchardt, en repoussant cette origine, fait remonter *borrer* à une interjection analogue à l'allem. *burr!* dont on se sert pour chasser les oiseaux;[1] finalement, Nigra (*Archivio*, XV, 496) reprend la vieille étymologie de *bourrer*, rembourrer, qu'il identifie avec *borá*, chasser.

C'est dans le même esprit que Dermesteter[2] interprète le cri de chasse *hallali*, par *allez! allez!* (Körting y voit la phrase allemande: *halt alle hie!*) et son synonyme *hahali!* par *ha, allez!* Menéndez Pidal dérive, à son tour, l'esp. *azuzar*, haler un chien, de l'anc. adverbe *asuso!* en haut! (*Romania*, XXIX, 339) et son synonyme *azomar*, de *a somo*, au sommet!

Des noms hypocoristiques, c'est l'esp. *gozque* qui attira l'attention de Diez: „Que signifie *que* dans *gosque?*" se demande-t-il. Schuchardt (*Zeitschrift*, XV, 96) lui répond en le renvoyant au slave *kučĭka*, chienne; mais le terme slave dérive de *kuča*, chien (auj., en serbe), *-ĭka* étant le suffixe du féminin, tandis que le *que* de *gozque*[3] a une valeur en quelque sorte organique (dim. *gosquillo*), à l'instar de son synonyme *buzque*, l'un et l'autre, formes amplifiées de *goz* et de *buz* (12 et 13). D'ailleurs, Schuchardt admet également que les variantes occidentales et orientales du mot remontent à la même origine, mais sans se prononcer sur le caractère de cette dernière: „L'histoire du mot s'éclaircira avec celle de la notion qu'il représente", se contente-t-il de conclure. Schrader[4] est plus affirmatif: il croit voir, dans ces noms hypocoristiques, „la même interjection onomatopéique *ku-*, laquelle avait fourni, à l'époque préarienne, le sanscrit *çv-an* (*çu-n*)".

Nos recherches s'arrêtant au seuil même du latin, ne nous permettent pas de remonter si haut ni d'aller si loin. Il nous suffit de constater qu'autour du vieux tronc latin qui, sous sa puissante ramure, a abrité la Romania toute entière, d'humbles rejetons ont poussé et, nourris d'une sève nouvelle, sont devenus une riche végétation. Mais, tandis que l'origine du premier échappent complètement à nos prises, les derniers se renouvellent constamment, parfois sous nos yeux, témoignant de l'incessante activité de l'esprit humain.

---

[1] *Romanische Etymologien*, II, 132, et *Zeitschrift*, XXIV, 417.

[2] *Formation des mots composés*, p. 87.

[3] Menéndez Pidal (*Gramatica historica española*, 1904, p. 85) tire *gozque* du bas-latin *gothicum*.

[4] *Reallexicon des indo-germanischen Altertums*, I, 183.

V. Variétés de chiens.

17. Nous allons classer, sous le rapport purement linguistique, les termes les plus importants de cette nomenclature presque infinie, car les naturalistes ne comptent par moins de 195 races et variétés canines. Déjà Appien affirmait que les races des chiens sont innombrables, et Gratius Faliscus (*Cyneg.* 154) d'ajouter: „Il y a des chiens de mille contrées, et chacun garde le caractère de son pays". Voici les variétés les plus connues:

A. Appellations indigènes.

a) D'après le poil:

barbet, *barbiche* (barbichon), chien à poil frisé, appelé en pr. *chin-mouton*; it. *barbone*, Piém., Gênes *barbin*;

barracan, Limousin, chien de berger, propr. rayé de blanc;

bouffe, barbet à longs poils fins; Venise *bofalo*;

griffon, barbet à longs poils hérissés;

pelou, Blaisois, petit chien, propr. pelu.

b) D'après l'aboiement:

bawate, Metz, roquet, propr. aboyeur;

baubi, ou chien secret, Norm. *baubis*, chien courant (Nemnich): „Les chiens *baubis* sont de gorge effroyable, ilz heurlent sur la voye" (Fouilloux), du dial. *baubi*, aboyer (4); cf. allem. *Beller*, id.;

clabaud, ou chien babillard, de *clapir*, aboyer à la chasse (5);

glawène, wallon, roquet, de *glawer*, glapir (5), et *hourlâ*, espèce de chien courant, propr. hurleur;

javră, roum., roquet; cf. Poit. *jabrailler*, criailler;

lippe, Gâtine, roquet (cf. anc. fr. *lapper*, glapir, 5);

taboj (tabuj), Piém., Côme, petit chien, de *taboja*, aboyer (6).

c) D'après la nature et le dressage à la chasse:

baud, anc. *bald*, propr. hardi, „par ce qu'ilz sont hardis et deliberez" (Fouilloux); f. *baude*, anc. fr. et dial., chienne en chaleur; anc. fr. *ferbault* (XIVe s.), chien qui tient le milieu entre le *bauld* et le *bauld rétif*, auj. Anjou *herbaut*, chien basset (fr.: chien qui se jette avec trop de violence sur le gibier);

caniche, *canard*, chien employé jadis à la chasse des oiseaux aquatiques, à cause de sa facilité à nager;

charnego (charnegre), pr., lévrier de Provence, propr. le maigre ou le décharné (= *rastegue*), appelé encore le pillard, le querelleur (cf. *ernugo*); de là, fr. *charnaigre*, emprunt fait au XVIIe siècle;

clapier, anc. fr., ou chien de terre, parce qu'il pénétrait dans les tanières de renard (Milan *tanin*, id.);

chien couchant, anc. fr., dressé au moyen âge à se coucher sur le ventre et à ne plus bouger (auj. *chien d'arrêt*);

chien de perdrix, chien dressé pour la chasse des perdrix ou des cailles: Gênes *can da pernixe*, port. *perdigueiro*, roum. *prepelicar*;

lévrier (f. *levriche*), employé d'abord à courir le lièvre;

limier, anc. *liëmier* (de *liëm*, lien), chien tenu en laisse, appelé encore *chien de Saint-Hubert* (sert à quêter le cerf).

d) D'après des indices physiques:

basset, chien aux jambes torses, it. *bassoto*; roum. *boldeiŭ* („pointu") et *coteiŭ* („tourné de côté"), id., à côté de *cotarlă*, roquet;

greffier, anc. fr., autre nom du chien *baud*, propr. chien de bonnes griffes;

pataud, jeune chien à grosses pattes; cf. Berr. *patouline*, chien de berger.

e) D'après la couleur:

arlequin, petit danois, it. *arlecchino*;

blanc (grand chien), anc. fr., autre nom du chien *baud*;

gris, anc. fr., chien courant (Fouilloux);

moret, Berry, mâtin, propr. chien à la robe noire.

f) D'après le lieu d'origine:

burgo, basset de Burgos;

corso (corzo), it., chien de berger (= chien de Corse);

danois, caniche de Terre-Neuve, it. *danese*;

épagneul, anc. *espaignol*, „pour ce que ceste nature vient d'Espaigne" (Phébus), wall. *épagnote*, it. *spagnoletto*;

labrit, pr., chien de berger (originaire de Labrit); cf. fr. *chien de Brie*, id.;

turc, *turquet*, chien à poil ras et au nez retroussé, originaire d'Amérique (malgré son nom), Gênes *can american*, esp. *perro chino* („chien chinois").

g) D'après un nom propre personnel:

azor, appellatif du petit chien (tiré de l'ancien opéra de Grétry, *Zémire et Azor*);

carlin, petit doguin, de *Carlino*, personnage théâtral au masque noir (la face du carlin est noire jusqu'aux yeux); roum. *şarlă*, roquet, de *Charles*, nom de chien fréquent (en Roumanie);

pyrame, épagneul rapetissé (XVIIe et XVIIIe siècle), de *Pyrame* et *Thisbé*, noms donnés au mâle et à la femelle.

18. Une autre catégorie de ces termes indigènes expriment les rapports (en premier lieu, par le cri) qui unissent le chien aux autres espèces animales, à savoir:

au chat (cf. fr. dial. *miauler*, aboyer, 7): cf. *Mitaud*, nom de chien de chasse, propr. matou;

au cerf (7): fr. *biche*, *bichon*, barbet noir;

au cochon (7): anc. fr. *gaignon*, chien de basse-cour (auj. Metz: gros chien), répondant au limousin *gagnoun*, cochon,[1] propr. gro-

[1] Rapprocher l'allem. *Schweinhund*, *Schweinsrüde*, gros chien dressé à la chasse du sanglier (*Saurüden*, alan-vautre, Nemnich).

gnon (anc. fr. *guannir*, grogner), le grognement étant rendu plus expressivement par la variante *waignon*,[1] à l'instar de *houret*, mauvais chien de chasse (d'abord dans Molière), terme d'origine dialectale (Norm., Meuse *houret*, porc); pr. *courou*, *chourlou*, *curo* (curlet), roquet, en rapport avec *chouro*, porc, et *vesso*, mauvais chien (= truie), Vendée *vesse*, chienne, Piém. *vessa*, chienne et truie (cf. allem. *Betze*, chienne, Suisse: goret);

au crapaud (dont le cri est un glapissement): *babiche*, barbet, à côté du Piém. *baboč*, id. (et *boč*), en rapport avec le dial. *babi*, crapaud; *cabot*, variété de chien (Littré, *Suppl.*), Lyon, méchant petit chien, et Yonne, chien de petite taille, en rapport avec le dial. *cabot* (chabot), crapaud; Berr. *paquiou*, roquet, avec Plancher-les-Mines *paquot*, têtard de crapaud, et Morv. *poutiou*, petit chien, avec Mayen. *poutaud*, crapaud (cf. roum. *potaie*, clabaud); fr. *roquet* (1625), chien criard et hargneux, nom d'origine dialectale (Pas-de-C. *roquet*, grenouille), et wall. *mamot*, roquet (cf. Berr. *moumou*, crapaud); it. *botolo*, roquet, propr. petit crapaud (it. *botto*, dial. *boto*, crapaud);

au hibou, dont le gémissement rappelle le cri plaintif du chien (8): pr. *farou*, chien de berger (Savoie: hibou), et Béarn *grimaud*, nom de chien de chasse, propr. hibou;

au loup: *loulou*, petit chien et nom du poménarien ou chien-loup (ses oreilles sont semblables à celles du loup), pr. *loubet*, it. (cane) *lupino*; cf. *Lovel*, nom propre de chien (dans le *Roman de Renart*) et lat. *lycisca*, lice;

à l'ours (à cause du grognement): anc. fr. *brahon*, chien de chasse, identique à *brohon*, ourson;[2] cf. allem. *Petz*, ours et chien;

au vautour, par allusion à ses allures rapaces et impétueuses: cf. *Moufflard*, nom d'un jeune dogue (dans La Fontaine) avec *moufflart le voltor* du *Roman de Renart*.

B. Termes empruntés.

19. Au latin (et bas-latin):

mâtin, anc. *mastin* (comme en pr., it., esp. et port.), d'un type *mastinu*,[3] pour *masuetinu* (lat. *mansuetinus*, apprivoisé);

segugio, it., limier, Mil. *sehus*, *saus* (Brescia *casaus*, lévrier, litt. chien limier), Piém. *sus*, terme familier à l'anc. pr. (*sahus*, anc. fr. *seüs*) et surtout à l'hispano-portugais (*sabueso*, *sabujo*), dérivant du (*canis*) *segusius* ou *seugius* des lois germaniques du moyen âge;[4]

vautre, anc. *viautre*, *veltre*, it. *veltro*, de *vertragus*, lévrier; en esp.-port., le vautre s'appelle *galgo*, de (*canis*) *gallicus*, ces deux

---

[1] Cf. J. de Fontenoy (ap. Godefroy): . . . Thesee qui se changeoit en porc et gannissoit un *oin oin* . . . (anc. fr. *hoing*, grognement du pourceau).

[2] Bormann (*Die Jagd in altfr. Arthus- und Abenteuer-Romanen*, Marburg, 1887, p. 42) rapproche *brahon* de *bracon*, chien braque.

[3] Suivant Gaston Paris (*Romania*, XXI, 597).

[4] Ces *segusii* descendent probablement des Ἐγουσίαι κύνες d'Arrien (v. 8).

dernières races de chiens, les *segusii* et les *vertragi*, étant d'origine gauloise.

20. Au germanique (et anglais):

bigle, petit chien de chasse, de l'angl. *beagle*, anc. *begle*, tiré peut-être du fr. *beugle*, à cause de sa voix très sonore;

braque (XIIIe s.: *brache*), dim. *braquet*, *brachet* (XIIe s.), *brechet*, *brochet*,[1] *bracet*, *bracon* (d'où *braconner*, XIIIe s., primitivement chasser avec des braques), *briquet* (cf. *briquet* d'Artois) — à côté de *brague* (Lacurne), dim. *braguet*, auj. chien de lièvre — dérivant de l'aha. *braccho*, mod. *Bracke* (d'où également croate *brek*, istro-roum. *brec*, petit chien, f. *breke*, daco-roum. *braică*, chienne braque); it. *bracco*, esp. *braco*;

dogue, gros chien, dim. *doguin*, de l'angl. *dog*, chien.

21. Au basque:

jacaru, Corse, chien, sarde *giagaru*, chien de chasse, de *zakurra*, chien;

pachon, esp., basset au pelage noir, de *pocho*, chien;

podenco, esp., et port. *podengo*, chien courant, de *potingo*, basset.[2]

22. Au magyar et au slave (pour le roumain):

copoiŭ, limier;

dulăŭ, mâtin, f. *dolcă*;[3]

haită, chienne et meute;

ogar, lévrier, et *zăvod*, dogue.

C. Noms d'origine inconnue.

23. Un résidu de termes obscurs:

alan, chien courant (anc. pr., fr., it. et esp.);

bisse, anc. fr., petit chien (et serpent), Vosges *beusse*, cagne; cf. allem. *Betze*, chienne, angl. *bitch*, cagne;

biscoudet, Béarn, chien basset;

brotte, wallon, chien en chaleur, vieille chienne;

corneau, chien métis (et *crocotte*);

gredin, petit épagneul (1762) au pelage noir (f. *gredine*), Berr. *gueurdin*, *guerdaud*, Lorr. *gordin*, *gourdin*;

lice, anc. *lisse*, *liche*, pr. *leissa*, chienne de chasse (XIIe s.) et chienne en chaleur, Morv. *lèche*, Nord *louche* A.; cf. allem. *Lusche*, id.;

mopse, doguin; cf. allem. *Mops* et *Moffel* (Saxon *Moppel*), Mil. *mofolino*, it. *muferlo* et *muffolo*;

rafeiro, port., mâtin; cf. *rafa*, faim dévorante.

---

[1] De là, *Brochart*, nom de chien, dans *Garin li Loherains* (éd. Paulin Paris, II, 226): „Li Dus demanda *Brochart* son liëmier ...."

[2] Suivant Schuchardt, *Zeitschrift*, XI, 492 (cf. XXIII, 174); Baist (*Ibid.*, VII, 122) dérive *podenco* de *podar*, mutilé (= courtaud).

[3] Le magyar *düllö*, mâtin (d'où roum. *dulăŭ*) est, lui-même, d'origine orientale: pers. *tolé*, jeune chien.

24. Quant aux différences psychiques des variétés de chiens, voici la caractéristique qu'en donne Scheitlin:[1] „Le carlin est bête, lent, phlegmatique; le chien de boucher est mélancolique, bilieux, féroce; le chien-loup, vif, colère, rageur, profondément haineux; le caniche est toujours joyeux, gai compagnon, ami de tout le monde... il ne lui manque que la parole pour être un homme...; il peut même, sous bien des rapports, être souvent proposé comme exemple à l'homme".

[1] Cité par Brehm, *Mammifères*, I, 342.

Deuxième Partie.

Sens des noms du chien.

I. Sens roman de *canis*.

25. Les premières applications de la notion *chien* en roman font allusion aux mauvais penchants attribués de tous temps à la bête; de là, des épithètes telles que:

avare (cf. pr. *avare coume un chin*): fr. pop. *chien*, it. *cane;* cf. lat. *canis*, id. (Horace, *Sat.*, I, 2);

barbare: fr. *chien* (XIIe s.), it. *cane*, appliqué plus tard, comme terme de mépris, aux Sarrasins,[1] injure que les musulmans retournent aux chrétiens; cf. Valais *chien*, personne sans religion (Jeanjaquet);

débauché: anc. fr. *chienne* et *cagne*;[2]

lâche: Berr. *cagne*, propr. mauvais chien;

mauvais: fr. *chien de* . . . ou . . . *de chien*, formules dépréciatives pour tout ce qui est détestable, appliquées aux personnes et aux choses (cf. un *chien d'*homme et la *chienne de* face, Molière, *Le Dépit*, IV, 4): métier *de chien*, it. lavoro *da cani* (cf. allem. *Hundearbeit*); temps *de chien*, it. stagione *da cani* (cf. allem. *Hundewetter*); vie *de chien*, it. vita *da cani* (cf. allem. *Hundeleben*); Vaud *dzornira de tsin*, journée où on ne reçoit pas d'autre salaire que la nourriture (Jeanjaquet), et Berr. *chien de cas*, nœud d'une affaire, hic. De même, it. *andato a' cani*,[3] tombé dans la misère (cf. angl. *to go to the dogs*, et allem. *auf den Hund kommen*), *darsi ai cani*, désespérer (cf. port. *darse a perros*, enrager), etc.;

méchant: fr. *chien* (il n'est pas trop *chien* avec ses ouvriers, Littré); cf. Valais *chien*, marchand qui écorche les gens (Jeanjaquet);

sale: pr. *chin*;

têtu (certaines espèces de chiens, p. ex. les griffons, sont très entêtées): port. *cão*.

---

[1] Godefroi de Bouillon, éd. Hippeau, v. 2820: „Qui laissent le sepulcre à ces *chiens* forcenés"; et Pétrarque (cap. 9): „Che il sepolcro de Cristo è in man de' *cani*"; de même, en anc. pr.: „De passar mar e d'aucir la gen *canha*" (Rambaud de Vaqueiras).

[2] Cette forme vient du franco-provençal, et non pas (comme on l'admet généralement) de l'it. *cagna*.

[3] Caix (*Studi*, n° 250) voit dans ce *cani* le reflet du lat. *canus*, chenu, et il interprète la locution par *andar tra i vecchi*.

26. Il est intéressant, en présence de cette abomination qui paraît inhérente à la notion *chien* — les héros d'Homère s'apostrophaient déjà mutuellement en se traitant de „chiens“ [1] — de relever les acceptions de la langue populaire qui forment la contrepartie, et dans laquelle le nom signifie:

personne chérie, comme terme familier de tendresse: *chien* aimé! et redoublé: *chienchien!*

passion (caprice de cœur): avoir un *chien* pour quelqu'un (cf. Deux-Sèvres *il a l'œil chien*, il paraît passionné, Rolland, III, 5);

résistance (force de): avoir du *chien* dans le ventre; cf. angl. *dogged*, persévérant;

verve (originalité): avoir du *chien*.

Ces acceptions appartiennent, il est vrai, au langage bas, mais elles ne trahissent pas moins une manière de voir plus sympathique au chien et une sorte de réaction contre l'emploi exclusivement péjoratif de son nom dans la langue générale.

27. Passons maintenant aux autres applications du même nom et se rapportant tantôt à la figure du chien prise dans son ensemble, tantôt à une des parties de son corps. Le nom *chien (chienne)* désigne:

En zoologie:

a) Des poissons de la famille des squales, poissons voraces au corps allongé, revêtu d'une peau dure et coriace, et terminé par une queue grosse et comme fourchue (d'où leur assimilation avec un petit chien):

milandre: fr. *chien (de mer)*, it. *(pesce) cane*; cf. anc. gr. *κύων*, squale, et angl. *dog-fish*, milandre;

requin: pr. *chin* (spéc., le requin bleu).

b) Des insectes:

chenille (surtout glabre, comparée au corps rugueux de certains chiens): May. *chin*, Milan *can*; [2]

larve de hanneton: fr. dial. *chien de terre* (Rolland, III, 331);

ver (ver à soie): Côme *can*.

28. En botanique, des plantes surtout épineuses:

aigremoine (ses fruits mûrs s'attachent au poil des bêtes): Vendée *chins* (Rolland, *Flore*, V, 265);

bardane (plante écailleuse qui s'accroche à la toison des brebis comme le chien au gibier): Eure *chien* A., pr. *chin*;

---

[1] Les dérivés *κυνώτης*, *κύνειος*, et au superlatif *κύντατος* (lâche et impudent), également termes d'injure des plus usités depuis Homère jusqu'à Plutarque. Voir Morel, *op. cit.*, p. 108.

[2] Cherubini: „Generalmente parlando noi chiamiamo *gatta* o *gattina* o *gattola* (ruca) le larve delle falene, e pare quasi che non sia carattere generico la pelosità o generale o parziale; all' opposito nominiamo *can* e *cagnon* (bruco, baco) la larva degli scarabei di cui pare distintivo l' assenza di ogni pelo e la somiglianza al tatto colla nudità vermicolare“.

chardon (espèce de): fr. *chien*;
neflier (ses branches sont épineuses): Neuchâtel *chien*.

29. En agriculture, *chien* ou *cagne*, Clairvaux, désigne le repas qu'on fait en réjouissance d'un travail agricole; cf. Vosges *touer le chié*, tuer le chien, faire le bon repas de la fin des moissons (Sauvé), et Marne, *faire le chien*, fêter la fin de la moisson (Heuillard).

30. En météorologie populaire, pluie fine (cf. pluie de chien): Rouergue *chino* („chienne"), d'où *chiná*, bruiner (et saignez du nez); cf. wall. *sop di tchin*, pluie („soupe de chien") et angl. *it rains cats and dogs*, il pleut à verse (= il pleut des chats et des chiens).

31. Applications techniques:

a) Au moyen-âge, machine de guerre (à la tête de chien): anc. pr. *canha* (v. Raynouard), anc. fr. *chien*, pièce d'artillerie (v. Lacurne).

b) Outils plus ou moins recourbés (cf. *crocs*, *crochets* ou *pinces*, noms donnés aux dents du chien):

ancre (dans certains bateaux-pêcheurs): fr. *chien;*

crochet: fr. *chien*, it. *cane* (de menuisier) et Milan *cagna* (pour maintenir les cerceaux); cf. allem. *Hund*, instrumentum quo circi vasis aptantur (v. Grimm);

davier (de dentiste): Vaud *chien*, it. *cane* (v. ci-dessus: pince);

fourche: Poit. *chien* (pour retirer la paille et le foin des meules et des greniers);

grappin (terme de marine): fr. *chien;*

pièce (pour emmancher le soc): Bessin *tchin;*

pièce de bois remplaçant la longe (dans un char démonté): Vaud[1] *chien* (pour le voiturage du grand bois);

pièce de fusil: fr. *chien* (XVIe s.), it. *cane*, anc. esp. *can* (auj. *gatillo*), port. *cão:* c'est une sorte de marteau, rappelant le museau d'un chien, dont le choc sur la capsule produit la détonation;

pince (de tonnelier): fr. *chien*, it. *cane*, pr. *cagno;* Mil. *cagna*, pince de sellier (appelée en vénitien *morsa*).

Une métaphore analogue a fourni au lat. *canis* le sens de chaîne ou carcan, résultant de celui de crochet ou chaînon.[2] Cette image est confirmée par les diminutifs *catellæ*, chaînes, et *catuli*, menottes avec lesquelles on liait les poignets des esclaves (avec ce sens dans Lucilius et dans la Vulgate), et surtout par l'anc. gr. σκύλαξ, jeune chien et carcan.[3]

---

[1] Communiqué par I. Jeanjaquet.

[2] Cf. Plaute, *Casina*, II, 6, 37: „Tu ut quidem hodie *canem* et furcam feras".

[3] L'interprétation traditionnelle de *catellæ* par *catenulæ*, proposée déjà par Isidore (*Origines*, XIX, 31), est encore répétée par Keller (*Lateinische Volksetymologie*, p. 152), qui voit dans *catuli*, menottes, une étymologie populaire de *catena*, chaîne. Rappelons le roum. *cătușĭ*, chattes et menottes (esp. *gatillo*, minet et crampon), qui répond exactement au lat. *catellæ*, petites chiennes et petites chaînes.

c) Outils à forme plate (reproduisant l'image du chien couchant):

barre de forgeron: fr. *chien;*

brouette sans roues (dans les mines): fr. *chien,* pr. *chin*; cf. allem. *Hund,* id.;

chaise à quatre pieds (dont on se sert dans les chalets): Valais *chien* (communiqué par Jeanjaquet);

console (à figure de chien): anc. esp. *can,* port. *cão.*

d) Termes de filage et de tissage:

fer plat (du métier à tisser): fr. *chien;*

machine à deux branches courbes et mobiles (pour assujetir un fuseau): pr. *cagno;* cf. allem. *Hund,* maque sur quatre pieds;

morceau de bois traînant à terre (servant à ralentir la marche de l'ourtoir pour le déploiement des chaînes): Mayen. *chien;*

pièce d'arrêt (servant à empêcher le retour d'une roue dentée à dents obliques): fr. *chien,* it. *cagna;*

rouet à tordre: it. *cagna.*[1]

32. Faits concernant la vie morale du chien:

dégoût (air de): pr. *cagno;* cf. fr. dial. *avoir un dégoût de chien,* ne rien trouver de fade (Rolland, IV, 15), et *faire la cagne à q. ch.,* la regarder avec indifférence ou dégoût (*Ibid.,* IV, 6);

flegme (le chien est le type de l'indolence): pr. *cagno;*

grimace (de chien): pr. *cagno,* moue;

inquiétude (état agité du chien pendant le sommeil troublé par des songes): pr. *cagno,* anxiété;

paresse: pr. *cagno* (Lyon, Savoie et fr. pop. *cagne*); Pic., Morv. *cagne,* paresseux;

stupéfaction: Poit. *cagne,* stupéfait; cf. fr. pop. *de chien,* étonnant, extraordinaire.

33. Maladies propres au chien ou qui les affectent fréquemment:

chancre; Venise *can;*

coqueluche: it. (tosse) *canina;*

courbature (lassitude extrême comme celle des chiens de chasse): Yon. *les chiens,* it. (aver) *i cani* (in corpo);

flocons de moisissure (par allusion au pelage du barbet ou chien-mouton): Berry *chiens,* Blais. *chiennes,* fleurs du vin;

maladie des orangers: Abruz. *cagna;*

verrue (sur le visage): Pléchatel *chin;* cf. Berr. *chien,* rugosité de la peau (comme celle de certains chiens);

vomir (le chien y est très disposé): Berr. *faire les chiens*[2] et Frib. *faire les tsins* (après avoir trop bu).

---

[1] „*Cagna,* nel arte del lanajuolo, strumento composto di ceppo, chiavarda, stella e guancio, da torcere su di sè la pezza del panno lano di fresca purgata“ (Sergent, Strambio et Tassi, *Grand Diction. italien-français*).

[2] Un bestiaire provençal (Bartsch, *Chrest.,* p. 236) contient la remarque suivante sur la nature du chien: „Lo ca cant a manjat et eş sadol e ples, el

34. Emploi hypocoristique:

aide (d'ouvrier): fr. pop. *chien;* cf. *chien de commissaire*, son secrétaire; *chien de cour*, maître d'études; *chien de régiment*, adjudant major;

gros bonnet: pr. *gros chin*, it. *cane grosso;* cf. Valais *chien*, individu qui recherche la société des gens plus riches ou plus élevés dans la société (Jeanjaquet);

intermédiaire (dans les mariages): Berr. *chien*, *chien blanc*, c.-à-d. homme âgé et expérimenté (cf. esp. *perro viejo*, fin matois).

35. Emploi péjoratif (cf. 25):

bon marché: réto-r. *cagna* („Spottpreis"); cf. Suisse allem. *hundswolfel* et angl. *dog-cheap*, id.;

chanteur (mauvais): it. *cane*, f. *cagna;* cf. *musica da cani*, musique enragée;

couleur de carte (mauvaise): fr. *chien vert*, valet de pique, anc. esp. *can*, as des dés; cf. *κύων*, *canis*, *canicula*, le plus mauvais coup au jeu des dés, et allem. *Hund*, couleur dont on ne peut pas se débarrasser; cf. Vendée *cagne*, guignon, et pr. *chin*, nom d'une des face des osselets;

freluquet: Berr. *chien frais*, *chien frelu* (= gourmand), affecté, prétentieux; *faire son chien frais*, afficher des prétentions; *parler chien frelu* (ou *pointu*), se servir de termes ampoulés, affecter de parler bon français, c.-à-d. parler comme un freluquet qui fait le bel esprit;

gausserie: Venise *cagna;*

mégère: fr. *chienne*, it. *cagna;*

prostituée: fr. *chienne*, anc. *cagne* (sens conservé par l'argot et les patois), Clairvaux *caigne;*

rosse: Norm. d'Yères *cagne.*

L'ancien français se sert de nombreuses locutions pour renforcer l'idée de négation (cf. *ne pas valoir un asne*, *un roncin*, *un porcel*); la plus fréquente de ces formules est celle qui se rapporte au chien: *ne* [pas] *priser* [quelqu'un] *plus qu'un chien enragé* (*pourri*, *tué*) revient souvent comme injure, s'appliquant parfois aux infidèles et à leurs dieux.[1]

36. Emploi euphémique:

nature de la femme: it. dial., Campobasso, *cinna*, propr. *chienne*[2] (Piém. *cina*); cf. anc. gr. *κύων*, id. (v. le *Thesaurus* de H. Estienne);

---

geta so que a manjat; e cant a fam, o torn a manjar". Cf. la locution biblique: „Le chien retourne à son vomissement", appliqué à l'homme qui retombe dans son péché.

[1] Dreyling, *Die Ausdrucksweise der übertriebenen Verkleinerung im altfranzösischen Karlepos*, Marbourg, 1885 (cf. *ibid.:* gaignon et mastin).

[2] Tamiglia (*Studi di filologia romanza*, VIII, 511) rapproche *cinna* du lat. *cænum*, boue.

interj. d'étonnement (diantre!): anc. fr. *caigne!* propr. chienne,[1] it. *cagna!* cf. Suisse allem. *Hund!* (exprimant l'indignation);

jurons: *ah, chien! sacré chien! nom de chien!* it. *cane! porco cane!* roum. *por(c)-de-căine!* Cf. *μὰ τὸν κύνα*, par le chien! (serment favori de Socrate), répondant à l'it. *affè d'un cane!*[2]

37. Applications isolées:

brosse rude (faite de poils de chiendent): fr. *chien;*

bourrelet (servant à soutenir les jupes de femmes): Berr. *chien;*

eau-de-vie (comparée plaisamment à un chien qui mord): fr. pop. *chien* (et *sacré chien*, eau-de-vie très forte), spécialement, morceau de sucre trempé dans de l'eau-de-vie et qu'on offre à une personne chérie (Delvaux); anc. fr. *vostre chien m'a mordu*, je me suis enyvré de vostre vin (Oudin), répondant au poitevin *c'est le petit chien rouge qui l'a mordu*[3] et à l'it. *morso da un can negro*, ivre (Duez); cf. allem. *Hund*, sorte de bière (*hundssoff*, degré d'ivresse lorsque le chien devient hargneux, Suisse allem. *Hündli*, grande cuite), et angl. *dog's nose*, sorte de liqueur réchauffante;

estomac d'un animal (tué pour la boucherie): Vaud *chien;*[4]

pâte rubanée: pr. *cagne.*

Ce court tableau sémantique sera complété par les sens autrement variés des formes secondaires du mot.

II. Sens des dérivés de *canis.*

38. Ces dérivés désignent:

En zoologie:

a) Des poissons, principalement de la famille des squales (27^a):

anguille (grossière ou mauvaise à manger): pr. *chineto* („petite chienne“);

barbeau (dont les barbillons rappellent les poils longs du barbet): esp. *cacho, cachuelo* („petit chien“);

lamie (semblable au squale): Gênes *cagnasson;* cf. allem. *Hundskopf*, id.;

milandre (27^a): pr. et fr. *cagnot*, it. *canosa;* cf. Basse-Norm. *canière*, filet qu'on tend aux chiens de mer (Rolland, III, 82);

morse (bête à la grande dent): pr. *cagnolo* (petite chienne);

requin (27^a): pr. *cagnol* (cagnòu);

roussette (= squale): fr. dial. *chenille* (Rolland, III, 85), anc. fr. *chagnot*, Marches *cagnolo*, Venise *cagnetto*, Naples *canesca*, Abruz.

[1] Cf. Rabelais, I, Prol.: „Crochetastes vous onques bouteilles? *Caisgne!*“

[2] Chez certains peuples orientaux, p. ex. chez les Comans (suivant le témoignage de Joinville, éd. de Wailly, p. 177), le chien jouait un rôle symbolique dans les serments.

[3] Hans Sachs, en décrivant les effets de l'ivresse, cherche le moyen de se débarrasser „*vom hundt welcher mich nechten bisz*“ (v. Grimm).

[4] Communiqué par I. Jeanjaquet.

canicchia, port. *caneja;* cf. lat. *canicula* (Pline), id., gr. *σκύλιον*, et allem. *Hundshai*, angl. *dogfish*, id.;

thon (poisson très vorace ayant la bouche large et garnie de dents pointues): port. *cachorra* („jeune chienne").

b) Des insectes:

charançon (dont la tête a été assimilée à celle d'un petit chien): Yon. *chienneton*, Pas-de-C. *câlin* (cf. anc. fr. *caelet*); pr. *cadelo*, à côté de *cadenello* (canadello), compromis de *cadelo* et de *canillo* (v. ci-dessous, chenille);

chenille (27^b): fr. *chenille* (XIII[e] s.), propr. petite chienne,[1] anc. fr. *chenine* (Molinet), dial. *chenigne*, à côté des formes dissimulées *cheline* A., *cheligne*, *cherigne* (Rolland, III, 318); pr. *canilho*, *chenilho* et *chenerilho*, ce dernier un compromis de *chenilho* et de *cherilho* (variante dial. du précédent); Mil. *cagnon;* cf. anc. gr. *κύων*, id.;

courtillière (assimilée à une petite chienne): Gênes *cagnetta;*

larve d'abeille: Naples *cacciu*, *caccione*, propr. gros chien (anc. it. *cacchiume*, coulage de la cire), roum. *căţel*, id.;

larve de hanneton (27^b): wall. *châlon* (= anc. fr. *chaelon*, petit chien);

lombric (ver de terre): catal. *cadell;*

ver (27^b): Mil. *cagnon*, it. *cacchione* („petit gros chien").

c) Des mollusques et des coquillages:

escargot (gros): pr. *cagnol;*

limaçon (petit): Norm. *câlin* (v. charançon); cf. allem. *Hundszahn*, espèce de limaçon;

tellines (espèce de): Galice *cadelucha* et port. *cadelinha.*

d) Des oiseaux, par l'assimilation du cri:

canard garrot: it. *cagnaccio*, *cagnolo;*

proyer: Limous. *chenard*, Rouerg. *chinas* („gros chien").

e) De petits mammifères, pour la même raison:

lapin (dont le cri est un glapissement): Bagnard *cagnon*, lapereau (f. *cagne*) et Abruz. *scatunotte*, id. („petit chien"); catal. *cachap* (d'où sarde *cacciapu*), port. *cazapo*, esp. *gazapo*, lapin, dérivé de *cacho*, petit chien;[2] cf. inversement, pr. *cunin*, petit chien, propr. lapin (anc. fr. *connin*, Berr. *counin*).

39. En botanique:

a) Des plantes, généralement garnies d'épines:

bardane (26): Montbél. *canotte*, *caignotte*, Abruz. *catilla*, esp. *cadilho*, catal. *cachurrera;*

---

[1] On y voit parfois un reflet direct du lat. *canicula;* le sens de squale que *canicula* a dans Pline, s'est conservé dans certains patois, en abruzzois et en portugais (v. roussette).

[2] Depuis Cobarruvias, on dérive l'esp. *gazapo* du lat. *dasypus* (lièvre, croit-on, dans Pline).

camomille (puante): anc. fr. *canesson* („mauvais chien"); cf. *cynanthémis*, allem. *Hundsdille*, id., et Bas-Gâtinais *chenasserie*, menthe;

caucalide (ses graines sont hérissées de longues pointes): catal. *catxurro* et esp. *cadillo;*

colchique (plante vénéneuse, dite aussi *mort aux chiens*): fr. *chiennée*, Mayen. *chenarde* (anc. fr. et Vendôme: safran bâtard);

églantine (ou *rose de chien*, *rosa canina*, *cynorrhodon*, c.-à-d. rose sauvage): Eure *chenelle*, *chenille*, Berr. *chenute;* cf. anc. gr. *κυνάς*, églantier;

prunelle (dial., Eure, *prune de quine*, c.-à-d. prune sauvage): Doubs *quegnotte*, Nièvre *quenelle*, Eure *chenelle*, *chinelle*, *chignelle* (Rolland, *Flore*, V, 385); cf. allem. *Hundspflaume*, perdrigon hâtif;

rénoncule (les piquants de leurs fruits s'attachent aux pieds nus des paysans comme des chiens qui mordent): Vosges *chinot*, propr. petit chien (Rolland, *Flore*, I, 53).

b) Des fruits agréables aux chiens ou arrondis comme la tête d'un petit chien:

pignon: Bergame *catellina*, „pigna del mugo",[1] propr. petite chienne; cf. Suisse allem. *Buseli* („minet"), pignon avec lequel jouent les enfants;

poire (variété de): cf. poire de *chiot* (Anc. Th. fr. IX, 61), de l'anc. fr. et dial. *chiot*, petit chien, avec l'allem. *Hundebirne*, poire bonne à cuire; Galice *cachopo*, gros poirier (= poirier sauvage);

pomme (d'estranguillon): Loire *chaninou* (Rolland, V, 66);

raisin (variété qui plaît aux chiens): anc. fr. raisins *chenins* (Rabel., I, 25), auj. *chenin*, cepage blanc, dans la Vienne (Littré, *Suppl.*); it. *canaiolo.*

c) Termes spéciaux:

chaton (le petit de la plante a été assimilé au petit de l'animal): H.-Vienne, Gironde *chenille* (chnyi A.) et H.-Savoie *senelye*, Lot-et-Gar. *canilhos* et Drôme *tsanilhos* A., pr. *cadel*, Genève *chaudelet* (de l'orme); esp. *cacho*, Aragon *cadillo* (de l'olivier), catal. *cadell* (du peuplier);

gousse (cf. rejeton): fr. *caïeu*, bulbe (de l'anc. fr. *caiel*, petit chien; cf. anc. fr. *tiel*, *tieu*, tel), et roum. *căţel*,[2] gousse d'ail („petit chien");

grappe (= chaton): port. *cacho* (esp.: morceau de fruit);

rejeton (cf. chaton): pr. *cadel;* Yon. *chau*, May. *chiot* (et *chiart*), Berr. *chiaule*, Poit. *chelon* (anc. fr. *chel* = *catellum*); de là:

fructifier (c.-à-d. pousser des rejetons): Berr. *chiauler*, Yon. *chouler* (de l'orme, acacia, épine noire, du peuplier blanc), Poit. *cheler;* pr. *cadela*, drageonnner; Abruz. *cacchiá*, *cacciá*,

---

[1] Suivant Nigra (*Archivio*, XV, 107), *catellina* remonterait à un type **capitellina.*

[2] La dérivation de *căţel*, gousse, de *capitellum*, petite tête (récemment proposée par Puscariu, *Etym. Wörterbuch der rum. Sprache*, 1905, s. v.), est impossible, de par la forme (qui a donné *căpeţel*).

id.; port. *cachear*, fructifier en grappe (comme la vigne); roum. *căţelesc*, taller (des plantes bulbeuses); cf. Suisse allem. *hunden*, provigner (des ceps de vigne);

sarment (= rejeton): it. *cacchio*, propr. petit chien; cf. fr. *chénole*, sarment conservé deux ou trois ans.

40. En minéralogie:

caillou („les carriers appellent les pierres isolées *têtes de chien*", Thibault): Blais. *chenard;*

calcaire (par allusion à la couleur): Berr. *chagnole*, pr. *cagnard*, calcaire marneux; cf. allem. *Hundszahnspath*, carbonate de chaux en cristaux scalenoèdres.

41. Applications techniques:

a) Engins et outils qui rappellent grossièrement la figure du chien:

canon: esp. *cachorros*, les canons de chasse, appelés „les petits chiens" de la proue; cf. Suisse allem. *Hund*, nom de canon („*Zürcher Hund*");

chenet (terminé en tête de chien): fr. *chenet* (XIVe s.), propr. petit chien,[1] à côté de *chienet* (XIVe s.) et *chiennet de fer* (XVe s.); Puy-de-Dôme *chanfé*, Rhône *tsin* et *tsin de foué* A. (chien de feu), Yon. *cheneton*, petit chenet, Norm. *quenot;* pr. *cagnot*, port. *cães* (*da chaminé*); cf. allem. *Feuerhund* et angl. *dog*, id.;

cuvier (à fouler la vendange): Lot-et-Gar. *cagnotte* (Littré, *Suppl.*), propr. petite chienne, nom appliqué primitivement à un vase pourvu de pieds et d'anses (v. ci-dessous, réchaud); de là, fr. *cagnotte*, espèce de tire-lire en osier qui renferme le bénéfice du jeu;

pistolet (dont la culasse porte la figure d'une tête de chien): catal. *cadell*, Sic. *cagnuleddu*, esp. *cachorro;*

réchaud (sur pieds et muni d'anses, image grossière de la bête): Norm. *cagnard* („gros chien"), fr. fourneau à quatre pieds, Pic. *quenot*, chaufferette (= petit chien).

b) Pièces plus ou moins recourbées:

cheville (du joug du bœuf, cf. 31^b): port. *canil*, *canzil* (cf. *canzarrão*, gros chien);

chien de fusil (31^b): catal. *cadell;*

coin de fer (= crochet, 31^b): it. *cagnolo;*

davier (de dentiste, 31^b): Sic. *cagnuleddu;*

grappin (31^b): esp. *cacha;*

ressort (d'une montre): Brescia *cagnöla;*

serrure: roum. *căţeĭ*, gardes d'une serrure; cf. Berr. *chenoche*, cheville qu'on met dans le montant de la porte pour empêcher le battant de s'ouvrir, et catal. *cadell*, claquet de moulin.

c) Outils de forme plate, ou cylindrique:

---

[1] Cf. *Tristan* (éd. Fr. Michel, v. 675): „un *chenet* ke vous pourchaçai..."

bâton (des papetiers): it. *catello;*

console (31^c): Venise *cagnolo,* Sic. *cagnuleddu,* port. *cachorro* (et *cachorrada,* pierre de l'architrave, propr. portée d'une chienne);

poulie (pour élever les gerbes à la grange; cf. fourche, 31^b): Lyon *cadelle;* cf. Gênes *cadello,* pivot de la barre;

poutre (servant d'appui, cf. console): Galice *cachopo,* grosse pièce de madrier („petit gros chien"); cf. Suisse allem. *Giebelhund* („Sperrbalken am Dachstuhl eines Gebäudes");

rabot (cf. Suisse allem. *Chatz,* grand rabot, propr. chat): Sav. *chenaillon* (pour faire des rainures), it. *cagnaccia* (plane du menuisier) et catal. *cadell* (varlope à onglet); de là:

rainure (jable): Sav. *chenaliura,* it. dial., Monte-Roberto, *cagnola,*[1] catal. *cadell.*

d) Termes de filage:

dévidoir (31^d): pr. *cagnoto* („petite chienne");

écheveau (v. dévidoir): esp. *cadejo* (v. flocons); Arezzo *catella,*[2] centaine ou bout d'écheveau;

fils de la chaîne (premiers): esp. *cadillo,* propr. petits chiens, à l'instar de *Hündli* (Suisse allem.), déchets de chanvre; Abr. *catella,* bourre (d'où *scatellá,* nettoyer la laine); cf. allem. *Hundshaar,* jarre;

flacons (v. fils): esp. *cadejos* (= cadillos), et touffe de cheveux.

42. Faits concernant la vie physique du chien:

accoupler (s'): Abruz. *'ngacchia* (des chiens et des chats), Sic. *'nganicchiarsi;* roum. *căţelesc* (des chiens et des loups); cf. pr. *enchina,* s'allier avec une femme de mauvaise vie;

accroupir (s'): Genève *s'acagner,* Berr. *s'acagnarder,* Hague *s'achenaer,* May. *se quioter,* se blottir et Poit. *caler* (caller), se tapir; it. *acacchiarsi;* de là:

cacher (se): Poit. *cagner* (refl., s'enfoncer dans un lieu chaud), Bas-Gâtin. *cagne,* petit trou, et *quenillotte,* cache-cache; Berr. *acagner* (Sav. et Suisse *cagne,* cachette, propr. trou où s'accroupit le chien);

chienner: anc. fr. *chienneter* (Ol. de Serres), mod. *chienner,* wall. *chineler,* Norm. *quenner* et *quenoter;* anc. fr. *chaeler* (chaaler, chaler), chienner[3] et chatter,[4] Pic. *caler* („ne se dit guère que des chats, des lapins, des rats et des souris", Corblet), Deux-Sèvres *chéler,* Berr. *chiauler, chiouler* (v. 2), Poit. *achicoter, acluter* (= *aqueluter,* de *queler,* anc. fr. *kel,* petit chien); pr. *cagná* (cagnouta), *chiná* (achinouta) et *cadelá* (ce dernier aussi „chatter"); it. *catellare,* chienner et chatter (Duez: *catelli,* petits chats et petits chiens, à l'instar du lat. *catuli*); catal. *cadellar,* esp. *cachillar;*

---

[1] Schuchardt (*Zeitschrift,* XXVI, 415) tire *cagnola* d'un type **cavognola* (de *cavus*).

[2] Nigra (*Archivio,* XIV, 282) voit dans *catella* un dérivé de *capite.*

[3] Marie de France (*Fables,* éd. Warncke, VIII, 1): „D'une lisse vus vueil cunter ki preste estoit de *chaeler*".

[4] *Caeler,* chatter, se trouve déjà dans Robert Estienne, Nicot et Monnet.

éreinter (se fatiguer comme le chien à la chasse): Berr. *aquenir*, *aqueniter* (acniter), épuiser; it. *scagnare* et *stracanarsi;*[1] cf. Suisse allem. *hunden*, s'éreinter;

gratter (se): H.-Bret., Mée, *se cagner* (avec le museau et les dents, en parlant des chiens);

grignoter (comme les petits chiens): fr. *chicoter* (de *chicot*, toutou);

gronder: Pic. *acaner*, it. *scagnare* (en flairant le gibier) et *cagneggiare* (en montrant les dents);

mordre: Poit. *caner*, Hain. *cagner* (du cheval: cf. *cagne*, rosse), pr. *chinassiá* (de *chinas*, gros chien);

pleurnicher (= glapir): Berr. *chener*, Yon. *chenucher*, à côté de *chiauler*, *chiauner*, Poit. *chiouler* et *giouler* („geindre comme un petit chien"), wall. *chouler;* Sic. *'ncagnire;* cf. roum. *scânci*, pleurnicher (slave: aboyer);

ramper: anc. it. *catellon catellone*, à pas de loup,[2] Abruz. *'ncacciune* (gacciune), à quatre pattes, esp. *a gachas*, id.

43. Et les notions complémentaires:

chenil: it. *canile* et fr. *chenil* (du latin), anc. fr. *chenin* (Fouilloux), pr. *canigoun*, port. *caniçal* (de *caniço*, petit chien); de là:

- abri: anc. fr. *cagnart*, *caignart*, lieu abrité ou exposé au soleil (que les chiens recherchent dès qu'ils ressentent un changement de temps) où se retiraient les gueux,[3] d'où *cagnarder*, abriter, et *cagnardier*, gueux (*Anc. Th. fr.*, V, 369);
- cahute: pr. *canigoun*, it. *canile*, taudis;
- grabat: pr. *chiniero*, it. *canile*, Frioul *cagnass;*
- logis malpropre: fr. *chenil*, Yon. *cagnote;*
- prélart: fr. *cagnard;*

clabauderie: it. *canizza* (derrière le gibier), réto-r. *canera*, *cagnimen*; de là:

- semonce: it. *cagnaja*, *canata* (= criaillerie);
- vacarme: it. *cagnaja*, *cagnara*, dial. *cagnera*, *canea*, Piém. *ciadel* (= pr. *cadel*), propr. glapissement de petit chien;

pâtée de chien: pr. *canino*, pain de son, esp. *canil*, pain bis pour les chiens, de là:

- son de la farine (dont on fait des pains pour les chiens): it. *canicchia*,[4] Sic. *caniglia* (anc. fr., XVIe s., *caniglie*), Naples

---

[1] Caix (*Studi*, n° 201) voit, dans *stracanarsi*, un compromis de *straccarsi*, se fatiguer, et d' *acanarsi*, s'acharner.

[2] Brehm, I, 321: Les chiens marchent sur l'extrémité des doigts comme les félins...

[3] Encore aujourd'hui, le *cagnard* du jardin des Tuileries, appelé aussi *la petite Provence*, est toujours rempli de gueux.

[4] Suivant Meyer-Lübke (v. Körting), *canicchia* dériverait du lat. *canīcæ*, son de la farine (et sorte de pain de mauvais son), mot qui remonte d'ailleurs à la même notion; pour le sicilien *caniglia*, D'Ovidio pose un type *canīlia* (Körting: „woher? was bedeutend?").

canigliola, d'où Val Brozzo *ancanigliar*,[1] embrouiller (= mélanger le son) et *descanigliar*, débrouiller;

panade (potage): esp. *cachorreña*, soupe paysanne à l'huile;

pâtisserie (surmontée d'une tête en pâte, semblable à celle d'un chien): anc. fr. *chenetel* (1180) et *quenetel* (1497), auj. Bourn. *quenyo* (= jeune chien) et Montbél. *caignot*, pain donné par le parrain à son filleul;

morceau de pain: Poit. *cagnon*, fr.[2] *quignon* (anc. fr., petit chien) et Berr. *chignon*, id.; esp. *cacho*, id.;

portée d'une chienne: Norm., Pic. *calée* („s'applique à la portée de la chatte, de la lapine, de la chèvre", Moisy; v. chienner), pr. *cagnado*, catal. *cadellada*, esp. *cachillada*; de là:

grande quantité: Pic. *calée*; pr. *cagnado*, monceau.

troupe de chiens (et canaille): anc. pr. *canalha*, it. *canaglia* (d'où fr. *canaille*, XVI[e] s.), anc. fr. *chienaille*, pr. *chinarié*, à côté de *cagnienguero*, cohue, foule, et *chinaredo*, bande de gens mal famés; esp. *cachorrada* (et grande quantité de vaisseaux de mer), port. *caniçalha* et *canzoada*.

44. Faits concernant la vie morale du chien:

ennuyer (s', comme un chien à l'attache): anc. fr. *chener*, se dessécher d'ennui (Borel), Saintonge *cagner*; Genève *chiner* (d'où *chinant*, ennuyeux);

exciter (les chiens): anc. fr. *achener* (auj. Poitou), *aquener*, acharner, Mayen. *aquegner* (et taquiner), wall. *quegneter*; pr. *acagna, acanissa*, it. *accanare* (accanire);

flagorner (flatter à la manière des chiens): Yon. *cagner* („faire comme le chien qui remue la queue"), Clairvaux *cagnouser*, se faire humble, flatter; Norm. *cadeler*, Mayen. *chadoler*, choyer (= pr. *cadelá*, propr. caresser un petit chien); pr. *achina*, s'attacher avec excès; Naples *cagnimma*, caresse de chien (*canimeo*, caressant), et Sic. *caninanza*, minauderie;

insulter: Pic. *acaner*, pr. *acaná* et *chinassiá*; cf. anc. slave *pĭsovati*, insulter (de *pĭsŭ*, chien), et serbe *vašćiniti*, outrager (de *vaška*, chien);

irriter: Berr. *acheniller*; pr. *acagna* (encagna), *acanissa* (encanissa), et s'enflammer (d'une plaie), Naples *caneare*, it. *accagneggiare*, irriter, *incagnare*, enrager (Abruz. *'ngagnarsi*, s'irriter en parlant des yeux), et *incagnire*, se mettre en colère, Sic. *'ncagnire*, bouder (d'où *'ncagna*, bouderie);

maltraiter: Norm. d'Yères *chenailler*, rosser, Pic. *écaniller*, chasser, Lyon *cagner*, rabrouer, Berr. *acagner*, maltraiter (d'où *acagne*, injure);

---

[1] Nigra (*Archivio*, XIV, 353) tire *ancaniglar* de *canicula*, au sens de chenille (mais ce sens est inconnu au latin et les patois italiens ignorent un *canicchia*, chenille).

[2] Diez voit dans *quignon* une forme altérée de **cuignon* (type dérivé de *coin*) qu'il rapproche de l'esp. *quiñon*, part de bénéfice (ce dernier, terme de jeu, quine).

cf. anc. gr. *κυνοκοπέω*, battre comme un chien, et Suisse allem. *hunden*, id.;

quereller (cf. chien hargneux): Norm. d'Yères *chenailler* (et gronder), pr. *caneja*;

railler: fr. pop. *chiner*, persifler, déprécier, et pr. *chinassia*, mépriser (= mordre), it. *dar il cane a qd.*, se moquer de quelqu'un; cf. Suisse allem. *hunden*, id.;

se sauver (à la manière des chiens qui s'enfuient en aboyant): Berr. *cagner*, avoir peur, reculer, fr. *décaniller*, décamper (Morv. *déquenailler*, Pic. *déqueniller*, Mayen. *décheniller*); pr. *chiná* et *cagna* (ce dernier aussi: quitter son maître avant le terme);

travailler (péniblement): fr. pop. *chiner* (d'où *chineur*, travailleur), du pr. *chiná* (v. vagabonder); cf. *mâtiner*, broyer du tabac (1681, ap. Littré: „Leur défendons de *mâtiner* et mettre en poudre aucun tabac...“);

vagabonder: Yon. *caner*, fr. pop. *cagner*, flâner, et Clairvaux *quêler*, id. (= anc. fr. *caeler*); pr. *chiná*, chercher du travail, propr. courir comme un chien, d'où fr. pop. *chiner*, colporter de vieux habits (*chineur*, brocanteur), May.: demander l'aumône (= vagabonder; *chineu*, mendiant), Norm.: escroquer, voler (*chineu*, maraudeur), Blais.: marchander mesquinement; it. *scagnozzo*,[1] prêtre en quête de messes (chien vagabond);

vivre misérablement: Berr. *chenailler*, propr. mener une vie de chien (25).

45. Epithètes, penchants et défauts attribués au chien:

a) Touchant son physique:

cagneux (comme les jambes torses du basset): fr. *cagneux* (XVIe s.), Lorr. *cagnard*, *caignous*; Poit. *cagner*, boîter; pr. *cagnous* et it. *cagnolo* (du cheval); port. *canejo* („semblable à un chien“);

camus (cf. camus comme un chien d'Artois): pr. *cagna*, écaché (du nez) et it. (naso) *rincagnato*;

coriace (rugueux comme le corps de certains chiens): Lorr. *cagnou*; Hain. *cagneux* (inégale, en parlant d'une boule);

épuisé (cf. las comme un chien): Forez *acani*; cf. allem. *hundsmüde*, excessivement fatigué;

gris clair: anc. fr. *caignet* (Gay, *Gloss.*, s. a. 1328: une robe de drap *caignet*); cf. Norm. vache *caigne*, de couleur gris clair, et *caignet*, paille de sarrasin (Du Bois);

livide (de froid): Poit. *chenâtre*, it. *cagnazzo*;[2] de là:

froid (cf. froid de chien): pr. *canin*, *chanin* (du temps);

ponceau (= livide): it. *cagnazzo*;

---

[1] Zambaldi, s. v.: „A Roma *scagnozzo* è il prete che va in cerca di messe e di funerali per buscarsi da vivere, forse come il cane che va fiutando fra le immondizie“.

[2] Dante, *Enfer*, XXXII, 70: „...mille visi *cagnazzi* Fatti per fredo“.

louche (comme un chien): Metz *cagni*, Lorr. *cané*, *quené* (Clairvaux *caner*, loucher); it. *cagnesco* (guardarsi *in cagnesco* ou *cagnescamente*, regarder quelqu'un de travers comme un chien qui emporte un os);

maigre (comme un chien): Morv. *aqueni*, Clairvaux *chagnat* (= cagnat), malingre; esp. *canijo*, port. *escanzelado*, décharné (cf. *canzoal*, de chien);

sale (25): Poit. *chenâtre* („jeune chien", anc. fr. *chienastre*, mauvais chien), pr. *cagnard*;

trapu (cf. chien courtaud): it. *tracagnotto*, Piém. *tracagn*.

b) Touchant son moral:

avare (23): Béarn *chenitre* et it. *cacchione*; fr. pop. *chienner*, être avare, *chiennerie*, avarice (cf. Rabel., III, 3);

cynique (le chien est le type de la lascivité): Berr. *chagnard*, lubrique, Sav. *chenailleux* (ch'nalyu), débauché, *chenailler* (ch'nalyi), fréquenter des femmes, Bas-Gâtin. *chenassier*, luxurieux (*chenasserie*, l'acte vénérien), Berr. *chienner*, se livrer à des obscénités (fr. pop. *chiennerie*, cynisme), anc. fr. *s'achenir* (achiennir), id.; pr. *canatié*, *chinatié*, paillard, *chinarié*, poursuite cynique, et *chinassarié*, libertinage (= chiennerie); esp. *cachondez*, lascivité (de *cachonda*, chienne en chaleur); de là:

danse (aux allures lascives): esp. *cachucha* et roum. *căţeaua*, propr. chienne, ronde paysanne caractérisée par la vivacité des mouvements;

emporté: pr. *acani*, it. *accanato*, furieux, Piém. *cagnin*, id. (et *cagnina*, colère);

entêté (25): pr. *achini*, s'opiniâtrer (*achinimen*, application opiniâtre), *encagnà*, id.; Naples *canesca*, entêtement;

envieux: Sic. *'ncagnuso* (Abruz. *gnusse*, envie = *cagnusse*), et *'ncagnire*, envier;

éveillé: Pic. *écanillé*; cf. Berr. avoir l'air *chien*, avoir une tournure éveillée, des allures provocantes;

flagorneur (44): Yon. *cagneux* et Dauph. *cagnard*,[1] it. *cagnotto*;

flegmatique (32): pr. *cagnous*, et *incagna*, donner le flegme; esp. *cachaza*, flegme, sang-froid (= indolence de chien);

glouton: anc. it. *catellano* (bas-lat. *catellanus*);

hargneux: wall. *cagnesse*; pr. *cagnin*, *canin*, revêche, *canissot*, mutin;

indolent: Yon. *cagnoche*, un peu souffrant; pr. *cagnous*; et *acagna*, rendre indolent, port. *acanhar*, affaiblir, décourager (du pr.); cf. Petit-Noir *faire son cogna*, faire le câlin ou le malade, propr. faire la chienne;

lâche (25): anc. fr. *chienin*, Berr. *cagnard*, pr. *cagnot*, id., et *chinado*, lâcheté;

---

[1] Diez (*Wörterbuch*, II, 247) cite, d'après Roquefort, un anc. fr. *casnard*, flatteur (le mot manque dans Godefroy).

méchant (25): anc. fr. *canin, chenin*;[1] Pléchatel *chiennerie, chienneté*, méchanceté; pr. *cagnin* (canin), *cagnis* (canis); it. *cagnaccio*, perfide, et *canitá*, cruauté; roum. *căinos*, cruel, et *căinie*, rancune;

paresseux (32): anc. pr. et fr. *cagnard*, d'où *cagnarder*, rester au coin du feu (XVI[e] s.), et *cagnardise*, paresse (1581); Mayen. *s'acaniller*, paresser au lit, Poit. *aquenir*, devenir paresseux, Berr. *s'achiner*, s'acagnarder, pr. *achina*, id. (d'où esp. *achinar*, id.); cf. Metz *quigneu*, paresseux (Le Duchat, dans Ménage);

renfrogné (comme la figure des vieux chiens): Berry, Morv. *chagnard*; it. *rincagnarsi*, se renfrogner;

rusé:[2] it. *cagnaccio*, ruse, finesse (= gros chien); cf. lat. *canis sagax*,[3] chien quêteur;

sot (certaines races de chien, p. ex. le carlin et le chien de garde, sont foncièrement bêtes): pr. *cagnot*, it. *cacchio* (cacchione); Parme, Gênes *cagnara*, bêtise; cf. Suisse allem. *hundedumm*, id.;

sournois (cf. anc. fr. chien rechignié): Berr. *cagnard*, *chagnard*; cf. angl. *dogged*, sournois, et *to have a dog in one's belly*, être de très mauvaise humeur;

timide (v. lâche): Berr. *cagnaud*, confus, embarrassé, Poit. *cagnous*, honteux, craintif (Clairvaux: *faire le cagnou*, faire le piteux), Lorr. *quegnot*.

46. Maladies affectant surtout les chiens:

chancre (33): roum. *căţel*, petits ulcères qui se forment autour d'un ulcère plus grand; cf. pr. *recadela*, reparaître (d'une humeur mal guérie);

consomption: roum. *boală căinească* („maladie des chiens"); cf. allem. *Hundekrankheit*, id.;

courbature (33): Yon., Morv. *cagnats*, Champ. *quegnas*, Clairvaux *caignets*, Dijon *écagnards*;

moisissure (33): Parme *cagnon*, propr. gros chien;

morve: pr. *canilho*, propr. petite chienne;

rhume: Mayen. *encanillé*, enchifrené (= enrhumé comme un chien);

vomir (33): Valais *faire e cagnons*, pr. *cadelá* (et *faire de cadel*) et Piém. *fè i cagnet*.

47. Emploi hypocoristique:

enfant: Mayen. *quenas, queneau*, petit enfant, propr. jeune chien, Marne *quegnas*, enfant malingre, et spéc. fillette chétive, Bessin *quenasse* (cnàs), à côté du Norm. *quenaïlle* (cnàly, cnày), collectif (anc. fr. *quenaille*, troupe de chiens) analogue à *garçaille*, enfant (Ille-et-Vil.) et à *race*, id. (Maine-et-L.) A.; Hague *quenette*, petite

[1] *Roman de la Rose*, v. 15 831: „(Moz) Qui semblent mordans ou *chenins*".

[2] Brehm, I, 321: Les canidés font preuve d'une grande ruse et d'une excessive finesse.

[3] *Sagax* exprime proprement la délicatesse de l'odorat du chien de chasse à la piste du gibier.

fille; Mayen. *chinchon*, enfant chéri (anc. fr. *cienchon*, petit chien), d'où *chinchoner*, caresser, Pléchâtel *quelot*, petit enfant (d'où *queloter*, dorloter); Lomb., Val Levantina, *canaja*, répondant au Norm. *quenaille*;

garçon: Berr. *cagni*, gamin (pl. *cagniaux*, marmaille), Norm. *cagnot*, petit garçon (Yon. *chagnot*, petit chien) et Pléchatel *chuté*, enfant malicieux (= petit chien); pr. *cadel*, gars, adolescent; esp. *cacho*, *cachorro*, garçon, et port. *cachopo*, id. (dim. *cachopinho*, *cachopito*, à côté de *cachupin*, *gachupin*).

48. Emploi péjoratif:

a) Appliqué aux personnes;

chef des journaliers: pr. *chinié*, propr. gardeur de chiens;

fille (grosse): pr. *cadelasso* (qui aime à s'amuser = grosse chienne);

hérétique (comme terme de mépris): anc. fr. *caignards*, *chaignards*, nom donné aux restes des Albigeois en Dauphiné (v. Ménage), du pr. *cagnard*, Dauph. *chagnard*, nom donné jadis aux Vaudois du Piémont;

juif (surnom; cf. 25): port. dial., Trasosmontes, *canineiros*, *caniqueiros*, surnom des juifs (*Revista Lusitana*, II, 116);

mort (personnifiée): Norm. *cagnolle* (Du Méril), comparée plaisamment à une chienne camuse (cf. pr. *la camardo*, la mort, argot *la camarde*, id.);

nègre (esclave): port. *cachorro*;

prostituée (35): Yon. *chioue*, petite fille coureuse, et Blais. *quiaule*, fille débauchée, it. *cagnaccia*, id.;

ramolli: Pic. *cagnon*, vieillard, homme mou et sans vigueur, fr. pop. *canesson*, propr. chien molasse;

sbire (cf. anc. fr. les *chiens courans* du bourreau, les archers, Oudin): fr. pop. *cagne*, gendarme; it. *cagnotto* (et favori d'un prince, satellite);

vaurien: it. *cagnuzzo* (vilain chien).

b) Appliqué aux animaux:

rosse (35): Norm. d'Yères *cagnon* et fr. pop. *canesson*;

vache (vieille): Norm. *calière*, brebis portière, pr. *cadeliero*, vache portière.

c) Appliqué aux choses:

bousiller: pr. *cagnouta*, id., et *cagnoutado*, chose mal faite (propr. portée d'une chienne); cf. *travaillá de cagno*, travailler nonchalemment;

gaspiller: it. *acacchiare* (et abîmer); cf. port. *dar a perros*, envoyer au diable, esp. *soltar la perra*, dépenser son argent (= lâcher la chienne), et angl. *to send to the dogs*, gaspiller (= jeter aux chiens);

gausserie (35): Parme *cagnara*, plaisanterie; esp. dial., Bogota, *cachos*, contes en l'air, balivernes;

jeu de cartes (35): pr. *cagnoto*, terme du jeu de bouillotte, esp. *cacho*, espèce de brelan; cf. allem. *Hündeln*, jeu de cartes, et Suisse allem. *Hündli*, coup malheureux;

monnaie (menue): anc. fr. *chienne* (quienne), *chiennet*, petite monnaie qui circulait dans les pays allemands, Parme *cagnazza*, doublon d'Espagne (= vilaine chienne);

odeur (mauvaise): pr. *canige*, Napl. *cagnozz* (odeur de chien);

viande (de mauvaise qualité): Yon. *chignarde*, propr. cagne; cf. le proverbe anc. fr.: „Charn de chien ne vaut rien", et le vaudois *madzi du tsin*, manger de la vache enragée (ce dernier communiqué par Jeanjaquet).

49. Emploi euphémique:

a) Pour désigner les organes sexuels:

nature de la femme (36): Morv. *câlin* (anc. fr. *cael*, petit chien); cf. slovène *kutsa*, id. (chienne);

nature de l'homme: it. *cazzo*, probablement doublet de *caccio*,[1] pour *cacchio*, petit chien, à l'instar de l'anc. gr. *κύων* (dans Hésychius), d'où pr. *cacho*, anc. fr. *caiche* (Rabel., I, 39);

testicule: pr. *cagnol*, propr. petit chien.

b) Interjection d'étonnement (36): anc. fr. *chaeles!* à côté de *caeles! keles! kieles! cheles!* propr. petite chienne,[2] répondant à l'it. *cagnaccia! cagnola! cacchio!* (Duez: *cacio!*) et à l'esp. *animo a las gachas!* allons, du courage (du courage aux petites chiennes!).

50. Applications isolées:

coiffe (cf. se coiffer *à la chienne*, frisotter les cheveux et les laisser tomber sur le front): pr. *cagnoto*, coiffe d'indienne, port. *cachondeira*, chevelure à nœud (de *cachonda*, chienne), esp. *cachucha*, casquette;

découpure (= morsure?): esp. *cachonda*, propr. morsure de chienne (*calzas cachondas*, chausses déchiquetées);

ébouler (s', s'affaisser comme la chienne qui vient de mettre bas): pr. *cadela*, propr. mettre bas un chien;

écume (de l'huile récente): pr. *cadel* (v. moisissure, 46); cf. catal. *cadellar*, se répandre (de l'huile), propr. chienner;

pâté (35): pr. *cagnot*, moule de pâté;

résidu (de graisse): Marne, Gay, *chaillon*, lardon (anc. fr.: petit chien), et *chons*, rillons, Lorr. *chaons*, *chons*, résidu de la fabrication du saindoux (anc. fr. *chaon*, petit chien et partie du lard qui se grille):

---

[1] Variante encore conservée dans *cacciocavallo*, sorte de fromage sec en forme de tête, étymologie populaire pour *cazzo di cavallo*, „caccio somigliante all' ὄρχις d' un cavallo", suivant l'interprétation de Nigra (*Archivio*, XV, 104), corroborée par le sens nautique du terme: clé du mât.

[2] Förster dérive *chaeles!* de l'anc. fr. *chaeler*, *chadeler*, commander; Suchier, de *quid velles*, et Schulze, de *cavilla*, agacerie (v. Körting).

tas (conique): Mayen. *chignot*, tas de gerbes terminé en pointe (anc. fr. *chinot*, petit chien), fr. *quignon*,[1] tas de laine (anc. fr., petit chien) et Yon. *chignon, chinon*, gros tas de pierres;

vagues (écumantes): esp. *cachopos* (port., écueils brisants), propr. petits chiens,[2] par allusion à leurs flocons (cf. fr. *moutons*); les anciens Grecs appelaient les récifs ou falaises, *κίνουρα*, queue de chien.

III. Sens des composés de *canis*.

Nous suivons, dans l'examen de ces composés, le classement déjà adopté dans notre étude précédente, et nous les diviserons en composés proprement dits, composés synonymiques et composés latents.

a) Composés proprement dits.

51. Les composés de cette catégorie désignent:

En zoologie, des animaux tels que:

blaireau (dont le corps bas le fait ressembler à un chien basset): pr. *chin-taiss* (chien taisson), blaireau à museau et à tête de chien (cf. Liébault, 1597: tessons porcins et *chanins*), Jura *tesson-chien*; it. *tasso-cane*, basset pour la chasse du blaireau; Forez *tue-chien*, blaireau, probablement parce qu'il se défend vigoureusement contre les chiens (Rolland, I, 48);

chauve-souris (espèce à tête de chien): fr. *chien volant*; cf. allem. *Hundskopf*;

chenille (38[b]): Norm., Fiquefleur,[3] *canepeleuse* (d'où fr. pop. *champeleuse*) et Eure *quinpeleure* A., propr. chienne velue, terme appliqué spécialement à la grosse chenille;

marmotte: *cățelu-pămîntuluĭ*, propr. petit chien de terre, répondant à l'allem. dial. *Mistebellerli*, id., propr. chien du paysan sur son fumier („propter acutam et tinnulam vocem, qua caniculas etiam sic proprie dictas superat", Gessner, 1551);

perce-oreille (sa tête ovoïde rappelle celle du chien): Gers *cagno berbero* (Rolland, III, 303), et port. *bicha-cadella*, propr. insecte-chienne;

phoque (son cri, lorsqu'il est adulte, est une sorte d'aboiement): fr. *chien de mer*, Somme *chien marin*; cf. allem. *Seehund*, id.;

proyer (38[d]): pr. *chi-perdris*, propr. chien-perdrix;

râle (il fatigue le chien par la rapidité de son vol): Gard *crebo-chins* („crève-chiens");

raton (de Guyane): fr. *chien de bois*; cf. *chien rat*, mangouste du Cap (par allusion à la couleur gris-noirâtre), et *chien crabier*, espèce de sarigue.

---

[1] *Dictionnaire Général*, s. v. *quignon*: „Peut-être du lat. *quinionem*, réunion de cinq choses".

[2] Cornu (*Grundriss*, I, 759) fait remonter *cachopos* à un type **cotessclopos* (= cotes scopulos).

[3] Joret, *Mélanges*, p. 21.

52. En botanique:

apocyn (à suc vénéneux): esp. *berza perruna* („chou canin") et *habas de perro* („fèves de chien");

chiendent (les chiens, dit-on, ont du goût pour cette plante, dont „les nœuds de ses racines représentent la blancheur et la figure des dents des chiens", Caseneuve): anc. fr. et Pas-de-C. *dent-de-chien* (tandis que *chiendent*, XVI[e] s., est la traduction savante de *κυνόδων*), Pic. *quien à poils* (Pas-de-C. *quiepol*, Aisne *tienpoual* A.), Meurthe-et-M. *peau-de-chine*, Berr. *chienvert*, id.; it. *dente canino*, id.; cf. allem. *Hundsquecke*, angl. *dog-grass*, id.;

colchique (39[a]): fr. *tue-chien*, pr. *estranglo-chin*; cf. allem. *Hundsbiss* (morsure de chien), id.;

coqueret (en forme de vessie et aux sémences diurétiques): esp. *vejiga de perro* („vessie de chien");

cynanche (contient un violent poison): fr. *étrangle-chiens*; cf. allem. *Hundswürger*, id.;

cynoglosse (ses graines ont la forme d'une langue): fr. *langue-de-chien*, pr. *lengo-de-can* (lengo-de-chin, lengo-de-gous); it. *lingua canina*, esp. *lengua de perro*;

églantine (39[a]): Calvados *pique-tchin*, *pince-tchin* (Rolland, *Flore*, V, 182); esp. *zarza perruna* (= ronce canine);

marcotte (comparée à une jambe de chien): pr. *cambo-chin*;

mélampyre des champs (à cause de la forme de ses bractées en épis): Clairvaux *chienqueue* (en fr., *queue de renard*);

morelle noire (on la croit dangereuse pour les chiens): fr. *crève-chiens*, pr. *crebo-chin*;

morille (les chiens viennent pisser sur ces champignons): Morv. *piche de chien*, pr. *pisso-can*; it. *pisciacane*;

muflier (la corolle de ses fleurs offre quelque ressemblance avec le mufle d'un chien): fr. *mufle-de-chien*, it. *capo di cane*, Piém. *erba can*;

mûre (sauvage): Belgique *mûre de tchin* (Rolland, V, 181);

nèfle (ses fruits sont velus à leur base): Neufchâtel *cul de chien* (Clairvaux: églantine);

pissenlit (cf. morille): pr. *pisso-chin*, *pisso-gous*; cf. allem. *Hundsblume*, id.;

plantain pulicaire (par allusion à la forme ronde de ses graines): fr. *œil-de-chien*, pr. *uei-de-chin*, catal. *llantem de perro*; cf. allem. *Hundsgesicht*, id.;

raisin noir (39[b]): pr. *estranglo-chin*, *espousco-chin*, c.-à-d. éclabousse-chien (cette variété de raisin foire sous les doigts); it. *inganacane*;

truffe (comparée à la patte ou au museau du chien): pr. *pato de chin* et *mourre de chin* (truffe rousse);

vioulte (à feuilles radicales et lancéolées): fr. *dent de chien*.

53. En minéralogie:

caillou (40): pr. *casso-chin* (casso-gous), moellon, et *massacan*, esp. *matacan*, propr. pierre pour assommer un chien;

quartz (40): Lyon *chin blanc*, propr. chien blanc.

54. En agriculture:

gelée qui frappe la vigne: fr. *champlure*, terme d'origine dialectale, propr. chenille (51), le dépérissement des jeunes pousses causé par la gelée étant comparé à l'insecte qui attaque toute espèce de végétation;

réjouissance après une grosse besogne rurale, comme la moisson ou la vendange (29): Dijon *tue-chien*.

55. Applications techniques:

ciseau de sculpteur (formé d'un fer fendu en deux pointes): fr. *dent de chien*;

entonnoir: fr. *champlure*, propr. chenille (51), le long tuyau percé de trous au bout inférieur de l'entonnoir ayant été assimilé au corps oblong et annelé de la chenille (cf. Meuse *achampleure*, prolongement de l'entonnoir);

marteau (terminé à l'un de ses bouts par un bec très fort): fr. *groin de chien* (museau de chien);

montants verticaux (placés sous la poulaine des bâtiments): fr. *jambe de chien* (auj., vieilli);

robinet (cf. entonnoir): Norm. *campleure* (Cotgr. *champleure*), fr. *champlure*, Pic. *campleuse* (champleuse), propr. chenille.

56. Faits concernant la vie physique du chien:

accroupir (s', 42): Poit. *se caniger*, se cacher, se blottir dans un coin (Blais., se tapir en se faisant petit), propr. se blottir dans sa niche comme un chien;

chenil (43): Norm. d'Yères *caloge*, Pas-de-C. *camuche* (à côté de *carmuchotte*, petite étable) et Pic. *caniche* (d'où *canichot*, petite niche); de là:

- bateau (vieux): fr. dial., Etretat, *caloge* („c'est le nom d'anciens bateaux côtiers que la mer a mis hors d'usage et qui servent de magasins pour les engins de pêche“, Littré, *Suppl.*);
- cahute (43): Norm. d'Yères *caloge* (cabane de berger), Pas-de-C. *camuche*;
- cachot: Pic. *canichon*, cachette, à côté du Pas-de-C. *camuche*, *carmuche*, chenil;
- logis (étroit et malpropre, 41): fr. pop. *canichotte* (Pic. *carnichotte*, coin, niche);

morve (44): Savoie *carnifla*, id., à côté du Pic. *caniflard*, qui fait du bruit avec ses narines.

57. Epithètes relatives à son physique ou à son moral:

boiteux (cagneux, 45[a]): Champ. *cagnepatte*, propr. aux pattes de chien, lequel, pendant sa marche, porte son corps de travers, en faisant semblant de boiter;

hargneux (45[b]): Guern. *chifouaré*, chien hargneux qui veille à la porte (cf. anc. fr. *fouare*, paille);

maigre (45[a]): port. *canifraz*, *escanifrado* (l'élément final obscur);

méchant (45[b]): it. *nasicane*, museau de chien, c.-à-d. méchant (Duez).

58. Emploi hypocoristique, nom donné à des jeux enfantins: Mayen. *chicropé* (chien accroupi) et Berr. *chine bote* (chienne boiteuse); pr. *sauto-chin*, jeu de coupe-tête.

59. Emploi péjoratif:

batelet: pr. *nego-chin*, propr. noie-chien;

bedeau (d'une église): anc. fr. *chasse-chien* (Cotgr.) et pr. *casso-chin*, id.;

chenapan: it. *pelacane* (tanneur de peaux de chien); esp. *mataperros*, polisson;

couteau (mauvais): it. *castracani* (châtreur de chiens);

déguenillé: pr. *espeio-chin* (écorche-chien); it. *scalzacani*, va-nu-pieds (déchausse-chiens);

raillerie (méchante): Poit. *railli-chin*, railleries qui finissent souvent par des coups de dent;

valet (de ville): it. *amazzacani* (assomme-chiens).

60. Applications isolées:

boa (espèce de): fr. *tête de chien*;

bouton plat (à cinq trous): pr. *pato de can* (patte de chien);

nœud (coulant): pr. *estranglo-chin* (étrangle-chien).

b) Composés synonymiques.

61. Cette catégorie de composés est à peine représentée par le sicilien *caniperru*, rustre (chien-chien), qui répond au napolitain *canaperra* („equivale al semplice *perra*").

c) Composés latents.

62. Les composés de ce genre sont plus nombreux, et il y a lieu de distinguer leurs divers aspects dans chaque langue romane, prise à part.

En espagnol, un certain nombre de composés avec *cacho*, petit chien, pourrait rentrer dans cette catégorie; tels sont:

cachiboda, festin (surtout d'enfants qui jouent aux banquets), propr. noces de toutou; cf. *perrito de todas bodas*, coureur de fêtes, pique-assiette (petit chien de toutes les noces);

cachigordito, trapu (= *gordo*), propr. ramassé comme un petit chien.

63. En portugais, on pourrait citer: *carageitar*, placer mal (en rapport avec *ageitar*, placer commodément, cf. Coelho, 1241) et *camartello*, marteau têtu, propr. marteau à tête de chien, répondant à l'anc. fr. *groin de chien* (55).

64. En italien (surtout dans les patois):

caluscertola, sarde, lézard (= *luscertola*) gris, propr. chien-lézard, par allusion à la couleur;

caragnattulu, sarde, araignée, propr. chien-araignée (l'it. *ragno* est masculin), à cause de sa nature hargneuse; cf. pr. *targagno*, araignée, litt. harceleuse;

carignattula, sarde, termite, propr. chien qui grince, cet insecte portant les épithètes de atroce, belliqueux, mordant, etc.;

caruga, Parme, Sicile, chenille, propr. chien-chenille (= *cagnon*, 38[b]);

caruga, Haute-Italie, roquette (propr. chien-roquette), à cause de sa saveur âcre et piquante; cf. allem. *Hundsrauke*, id.

Quant à l'origine des composés patois, cités plus haut, Schuchardt est disposé à y voir autant de croisements de diverse nature, à savoir: *caluscertola*, par exemple, représenterait un compromis de *coloru*, serpent, et *luscertola*, lézard; *caruga*, roquette, une fusion de *caries*, carie, et *eruca*, roquette; *caragnattulu*, de *tarantula*, tarentule, et *aranea*, araignée; *carignattula*, de *caries* et *aranea*, etc.[1]

IV. Sens des noms hypocoristiques.

65. On tiendra également compte, dans ce dénombrement, des applications tirées des diverses races de chiens, ainsi que des termes qui désignent leurs cris. Voici les notions qu'ils représentent:

En zoologie:

a) Des poissons:

brochet (mâle): Lorr. *lévrier;*
requin (38[a]): esp. *perro marino* (chien de mer).

b) Des insectes:

charançon (38[b]): fr. *bawatte* (1473), *beauvotte* (1791), mot d'origine dialectale (Metz *bauwatte*, cité par Ménage, Lorr. *beauvotte*, *botte*), du messin *bawate*,[2] roquet (18[b]);

larve d'abeille (38[b]): Naples *mastino* (mâtin);

ver (38[b]): Frioul *bau* et Côme *totin* (de fromage), dim. de *totò*, toutou; catal. *busarola* (teigne) et port. *busano*, *buzano*, ver (de *buz*, nom enfantin du chien, 13).

---

[1] *Zeitschrift*, XXVII, 614, et XXVIII, 320.

[2] Cf. *Dictionnaire Général* s. v. *beauvotte:* „Peut-être dim. d'un mot *beauve*, qui, comme l'it. *belva*, viendrait du lat. *belua*, bête".

c) Des mollusques:
limaçon (38[c]): Marches *cucciolo* (petit chien);
tellines (38[c]): Terramano *cucciole* (petites chiennes).

d) De petits mammifères, d'après le cri:

cobaye (lapin du Brésil): Piém. *perro* (chien) et esp. *chucho* (toutou);

lapin (38[e]): fr. *lapin* (XVI[e] s.), propr. qui *lape* ou glapit (anc. fr. *lappir*, pr. *lapouina*, *lampouina*, glapir, 5); cf. flam. *lampe*, lapin, et wall. *napai* (= *lapè*), id.; anc. fr. *briquet*, levraut („petit braque") et Sic. *guzzu*, lapereau, propr. petit chien.

66. En botanique:

a) Des plantes épineuses:
bardane (39[a]): Pas-de-C. *dogue* A.;
renoncule (39[a]): pr. *gousset*, id. (Rolland, *Flore*, I, 53).

b) Des fruits:

pomme tardive (39[b]): Norm. d'Yères *roquet;*

raisin blanc (39[b]): pr. *braquet*, propr. petit braque (d'où Nice *braquet*, vin exquis), port. *perrum*, id. (et vin de ce raisin).

67. Applications techniques:

a) Engins qui rappellent grossièrement la figure du chien:

canon (41[a]): esp. *buzaco* (dans l'ancienne milice), de *buz*, petit chien (13);

chenet (41[a]): anc. pr. et fr. *gossa* (1337 ap. Godefroy: pour *gossas* de chamenee), mod. *gousset*, petit chenet, propr. petit chien;

chien de fusil (41[b]): anc. fr. *gousset* (Borel) et esp. *perrillo* (petit chien);

console (41[c]): anc. fr. *goce*,[1] *gocet* (petit chien);

gond (cf. support): anc. fr. *gosset*,[2] id.;

machine de guerre (31[a]): anc. pr. *gossa*,[3] propr. chienne;

pistolet (41[a]): fr. argot *azor*, *basset;*

support (= console): anc. fr. *brachon*, *bracon* (d'où *braquener*, munir de supports), propr. petit braque; fr. *gousset*, pièce de charpenterie pour soutenir, et pr. *gousset*, support d'une roue à dévider.

b) Outils de diverse nature:

barre (31[c]): fr. *gousset* (de gouvernail) et esp. *galga* (à lever l'ancre), propr. levrette;

---

[1] *Perceval* (ap. Godefroy): „Le lit fut sur *goces* assis, Et li *gocet* sur quatre roues".

[2] Ducange s. a. 1270: „Parietes cum *gossetis* ferreis quibus applicabatur porta".

[3] Raimbaut de Vaqueiras (ap. Bartsch, p. 127): „Per lor murs a fendre, Fan engenhs e carrels, E calabres tendre, *Gossas* et manganels".

détente (pour empêcher les roues de glisser): esp. *galga*; cf. souabe *Hund*, traverse pour retenir le chariot de glisser sur une pente;

embouchure de mors (pour serrer un cheval): esp. *perrillo* (petit chien);

fronde (au manche recourbé): catal. *gossa* („chienne“);

meule (cf. tournebroche): esp. *galga* (dessous le moulin à huile), propr. levrette; pr. *curlo*, *curlet*, molette, propr. roquet;

pince de menuisier (31^b): Piém. *braquet* (petit braque);

tournebroche (on employait jadis des chiens à tourner la broche, la roue, pour couteliers, rôtisseurs): Blais. *gueurdin*, Morv. *guerdin*, Berr., Pic. *gredin* (et rôtissoire, qui a remplacé la tournebroche);

trou (dans le plat-bord du navire): fr. *dogue (d'amure)*, „ce trou ayant à son orifice extérieur un masque de chien aboyant“ (Jal, *Glossaire nautique* s. v.).

c) Termes spéciaux:

ballot carré: fr. pop. *caniche* (dont les oreilles ressemblent à celles formées par les coins du ballot);

brossette (37): fr. *bichon* (de chapelier);

lucarne (dans un comble): fr. *chien assis* (aux bâtiments du moyen âge), it. *abbaino* (chien qui aboie);

siège (mobile): fr. *gousset* (à la portière d'une voiture).

68. Faits concernant la vie physique du chien:

aboyer: Guern. *braquetaer* A., propr. crier comme un braque; de là:

- bavarder: anc. fr. *japer*, *japiller*, pr. *japilha*, *jaupilha*, et *jap*, babil (anc. fr. aboi: Berr. *jappe*, bagou), *japarel*, enfant babillard, Gênes *giappá*; Parme, Ferr. *bacajär*, Marches *baccajá*, Piém. *bacaé*; Romagne *borì*, Côme *taboj*, bavard;
- bredouiller: Pléchatel *barsouiller* (cf. *barsa*, aboyer, 6);
- parler d'une manière inintelligible: anc. fr. *abaier*, *glatir*,[1] *jaingler* (Lyon *jangolli*, se dit d'un enfant qui commence à jargonner), anc. pr. *janglar*, *jangolar*;[2]
- gémir: pr. *laira* (aboyer plaintivement); port. *cainhar*, geindre (7), d'où *cainho*,[3] misérable, à l'instar du roum. *căinà*, gémir (d'où *cainic*, misérable);

---

[1] Wace, *Rou*, éd. Andersen, v. 394: „Normant diënt qu'Engleis *abaient*, Por la parole qu'il n'entendent“; v. 8035: „Ço lur ert vis qu'ils *glatisseient* (les Anglais poursuivant les Normands à Hastings), Kar lur langage n'entendeient“.

[2] Cf. Peire Vidal: „Lor parlars sembla layrar de cas“; et Bonav. Des Périers (*Joyeux Devis*, XXIX, 131): parler bon *cagnesque* (au sens de baragouin).

[3] Cornu (*Grundriss*, I², 965) dérive *cainho* du lat. *caninus*.

vacarme (43): anc. fr. *japel*, clameur, *japarié*, criaillerie (= aboiement incessant); it. *bailamme* (biliemme), propr.[1] aboiement (de *baì* = *bau*, 4); pr. *bourro-bourro*, cohue, pêle-mêle;

accroupir (s', 56): pr. *s'aglati*, se blottir (à la manière des chiens aboyant d'effroi), it. *accucciarsi*, *accucciolarsi* (Venise *cuzzarse*, *cuzzolarse*, se tapir), Abruzzes *accuzzarse*, se coucher, propr. se blottir à la façon des petits chiens;[2] Venise *a cuzzelon*, à croupeton;

chienner (42): Bas-Gâtinais *chicoter* (de *chicot*, petit chien);

ébattre (s'): Pic. *s'épagnoler*, se trémousser, se réjouir, propr. s'ébattre comme un épagneul, Hainaut *s'épagnoter*, s'étendre au soleil;

éreinter (s', 42): pr. *atissa*, esp. *aperrear*, fatiguer;

grimper (comme un lévrier): esp. *galgar* (et monter en dignités);

gronder (42): pr. *janglar*, *jangolar*; Gênes *mogogna*, *rangogna*, grommeler; de là:

criailler: Yon. *bacailler* (aboyer) et Marches *baccajá* („vociare"); Poit. *japailler*, parler avec force, et *japper*, appeler à haute voix (anc. fr. *japeraille*, troupe de braillards), Pic., Berr. *jaspiner*, criailler (Saintonge, répéter le même cri: le pinson *jaspine*); Ferrare *borì*, crier (= gronder);

disputer (et marchander): Yon. *bacailler* („comme font les maquignons entre boire"); cf. angl. *to bark*, aboyer et trafiquer;

effrayer par ses cris (comme font les chiens de berger pour chasser les brebis): anc. pr. *aburar* (mod. *abourra*, haler, 9), pr. *aglati* (aboyer);

gémir: catal. *glapir* (= *clapir*, glapir);

irriter: port. *arrufarse* (gronder, du chien en chaleur);

palpiter (d'une artère): pr. *glati*, esp. *latir*; cf. anc. gr. *ὑλακτεύω*, palpiter, propr. aboyer;

retentir: anc. fr. *glatir* (et tonner, faire du bruit);

tancer: wall. *rabawer* (aboyer de nouveau); anc. fr. *japis*, semonce (43), it. *abbajata*, id. (clabauderie).

69. Et les notions complémentaires:

chenil (56): it. *cuccia*, propr. petite chienne (= anc. fr. *chenin*), esp. *perrera*; de là:

cahute (56): it. *cuccia*;

grabat (56): it. *cuccia*, esp. *cosque* (p. ex. *al cosque*, allez-vous coucher!); cf. Suisse allem. *Gutsche*, id. (allem.: bichon);

---

[1] On voit généralement, dans *bailamme*, une altération du turc *bayram*, carnaval (v. Zambaldi).

[2] Caix identifie *accucciarsi*, avec *acosciarsi*, s'affaisser (de *coscia*, cuisse), et voit dans *coscia* le primitif de *cuccia*, chenil (69); Zambaldi considère ce dernier et ses dérivés comme un emprunt fait au fr. *coucher*; finalement, Schuchardt (*Roman. Etymologien*, II, 50) met les verbes *accucciarsi*, etc., en rapport avec *cochlea*, influencés par le fr. *coucher*.

pain de son (43): esp. *perruna*, port. *perruma* (pour les chiens); troupe de chiens (43): pr. *goussalho* (canaille), esp. *perreria* (et bande de vauriens) et *perrada*, meute (= anc. fr. *chenaille*).

70. Faits relatifs à sa vie morale.

a) Termes particuliers à la chasse:

acharner (44): Mayen. *agousser*, agacer (Norm. *agoucer*, harceler), anc. fr. *harier* (harrier); esp. *aperrear;*

chasser (en huant): Pic. *bahuter* (4e), Genève *bourrer*, pousser rudement après soi (10); cf. fr. *arer (= harer)*, t. de marine, chasser sur ses ancres (v. traquer);

exciter (44): pr. *atissa*, *entissa*, irriter, it. *aizzare*, esp. *azomar* (port. *assomar)*, *azuzar* (10), port. *agastar* (image prise du chien enragé, 10);

lancer: Béarn *abourra*, lancer avec force et se jeter impétueusement (= gronder, 10);

houspiller: Pic. *bahuter*, bousculer (v. chasser), anc. fr. *mastiner*, rosser; pr. *bourra*, H.-Italie *borì*, *burè*, maltraiter (10), esp. *aperrear*, id.;

quêter: pr. *charnega* (chasser avec un charnaigre), it. *braccare* (et briguer), *braccheggiare*, flairer;

traquer: anc. fr. *haler*, *harer*,[1] mod. *harasser* (XVIe s.; cf. *tracasser*), anc. fr. *piller*,[2] esp. *aperrear*, tracasser; de là:

- dernière extrémité (physiquement et moralement): fr. *aux abois* (image tirée du cerf entouré par la meute aboyante);
- piège: pr. *glato*, propr. aboiement (*faire la glato*, provoquer les chiens en imitant son grondement);
- vitesse: roum. *duluţă* (mâtineau), vite, très vite, et *ogar* (lévrier), appliqué au galop du cheval.

b) Termes généraux:

chatouiller: fr. *bichonner*, propr. caresser un bichon, Lot *chichicla* A., pr. *cousseja*, *cousse[r]gueja* (de *coussou*, toutou), à côté de *soussolegue* (Lang. *soussou* = pr. *coussou)*, *suçole[r]gue;* pr. *gousset* (fa), c.-à-d. faire le petit chien, Istrie *cucija* (de *cuccio*, toutou), port. *coçar* (et gratter), d'un primitif *coço* (= *gozo*), d'où *còcega*, chatouillement, dial. (Trasosmontes) *cosca*, *cosquinha*, répondant à l'esp. *cosquilla*,[3] anc. *gozguilla*, propr. caresse de petit chien, à côté de *perrada*, caresse feinte (= chiennerie; cf. it. *carezze di cane*, cortesie di putane);

convoiter (avoir une envie de chien): fr. *aboyer*, propr. crier

---

[1] Du Vair (dans Godefroy): „On divisera les princes entre eux... et avec de faux bruits et calomnies, on *halera* les peuples après eux"; *Cymbalum Mundi*, 193: „On nous tue, on nous *hare*, on nous menace".

[2] *Anc. Théâtre fr.*, VIII, 424: „Souffriray-je un rival *piller* sur mes talons?"

[3] Diez rapproche port. *coçar*, esp. *coscar* (cosquilla), du lat. *coquere*, brûler, inquiéter.

comme le chien après le gibier,[1] d'où désirer ardemment, aspirer, le cri étant l'expression du désir,[2] à l'instar de *bêler*, désirer vivement, au propre et au figuré; pr. *laira*, aboyer et convoiter, sarde logod. *appeddare*, convoiter (= aboyer), catal. *glatir*, désirer (anc., aboyer);

ennuyer (44): sarde logod. *attoccare*, propr. aboyer;

flatter (42): fr. faire le *chien couchant*, s'humilier (Oudin) et flatter bassement, répondant au catal. *fer lo buz*, port. *hacer el buz*, propr. faire le toutou (= *buz*, et baiser sur la main par politesse, 81);

insulter (42): fr. *aboyer*, invectiver (v. Littré), et *mâtiner*, esp. *perreria* (port. *perraria*), injure, outrage; cf. gr. *ὑλακτεύω*, poursuivre quelqu'un d'injures ou de malédictions (= aboyer) et allem. *hunzen*, vilipender;

médire: fr. *aboyer*, dénigrer, anc. pr. *janguelhar*; cf. lat. *allatrare*, id. (Tite-Live, XXXVIII, 54: Cato *allatrare* Africani magnitudinem solitus erat);

mentir (cf. gausserie, 48[c]): anc. fr. *jangler*,[3] d'où *jangleur*, menteur, vantard;

railler (44): anc. pr. *janglar* (d'où *janglos*, moqueur), anc. fr. *jangler*, et *bahutter*,[4] à côté de *baie*, raillerie, it. *baja*, *bajata*, id. (= aboiement), Piém. *fè ciuciù (la baja)*, plaisanter, propr. faire le toutou, aboyer comme lui.

71. Epithètes:

a) Concernant le physique du chien:

cagneux (57): Mayen. *braque*, cagneux, et fr. *brachicourt* (Furetière), auj. *brassicourt* (du cheval dont le genou forme une courbe), propr. courtaud[5] comme le braque (anc. *brache*, *brace*); roum. *haitiş*, cagneux (de *haită*, chienne);

camus: esp. *braco*, c'est-à-dire braque (dont le museau est court et carré);

courtaud (cf. trapu, 43[a]): fr. *basset* (à jambes grosses et courtes comme chez les bassets) et *braque*, ramassé (Oudin), Piém. *brac*, *bracot*, homme de petite taille (les braques ayant les jambes courtes); fr. *goussaut* (du chien trapu), cheval court de reins et faucon lourd;

---

[1] Du Bellay, *Mémoires* (ap. Lacurne): „Cette ville de Turin sur laquelle ils *abbaient* comme les chiens après le cerf". Cf. Lucrèce (II, 17): „Nonne videre est, nil aliud sibi naturam *latrare*, nisi ut . . ."

[2] Cf. Festus: „*latrare* Ennius pro *poscere* posuit". L'anc. gr. *ὑλακτεύω*, aboyer, s'appliquait également aux craquements de l'estomac affamé, comme en latin (Horace, *Sat.*, II: Cum sale panis *latrantem* stomachum bene leniet) et en ancien français (Rabel., III, 15: Mon stomac *aboye* de male faim comme un chien).

[3] Proverbe du XIII[e] siècle: On ne peut pas deffendre le chien a *abaier* ne le mentours a *jaingler*.

[4] *Anc. Théâtre fr.*, IX, 58: „A quel jeu jouons-nous? Tout de bon ou pour *bahutter*?"

[5] Littré voit, dans *brassicourt*, un composé irrégulier de *bras* et *court*.

frisé: Clairvaux *camche* (cheveux) et Vendôme *zozo* (cheveux en), en accroche-cœurs, pr. *canicho*, petit homme chevelu et crêpu; cf. port. dial., Alemtejo, *perriquilho*, chevelure enroulée par derrière;

glouton (45[b]): Yon. *ferbaud*, Poit. *lebrou* (lévrier), pr. *alan* (chien alan);

gros: Clairvaux, Genève *doguin* (p. ex. poisson), Norm. d'Yères *doguin*, cochon trapu à oreilles droites;

maigre (57): esp., port. *galgo* (à la taille svelte du lévrier), d'où port. *galgaz*, efflanqué;

nain (semblable à l'épagneul ou au terrier nains): anc. fr. *goz*,[1] *goce*, propr. mâtin, terme qu'on rencontre tantôt absolument et tantôt comme épithète,[2] au sens de trapu ou ramassé;[3] it. *cucciolo*, petit (= toutou) et Sic. *guzzu*, bout d'homme (id.);

rayé de blanc (cf. gris, 45[a]): Gers *braquet*, bœuf de couleur clair (Rolland, V, 24), les braques étant généralement blancs ou tachetés d'un brun rougeâtre, et Ouest *brichet*,[4] bœuf marqué à la queue seulement (Ibid., V, 28); pr. *bracaná* (barracana), *bricaná*, rayé de blanc; Rouerg. *lebret*, bœuf couleur de lièvre.

b) Concernant le moral de la bête:

avare (45[b]): fr. *chiche* (XII[e] s. = anc. pr. *chica*, chienne, 12), d'où *chicheté*, avarice (Marot: *Chicheté* est la lysse Qui l'âme tue et rend le corps malsain), pr. mod. *chicheta*, lésine et petite chienne;[5] Norm. *gredin* (Bessin *grediner*, lésiner), pr. *charnegue* et *perron*, ladre; it. *barbino* („barbet“);

cruel (cf. barbare, 25): anc. pr. *ganhart*, anc. fr. *gaignart*,[6] dérivé de *gaigne*, rage,[7] propr. mâtine (cf. *gaignon*, 19), et *mastin*,[8] épithète injurieuse appliquée aux infidèles,[9] et à leurs dieux, dans la dépréciation hyperbolique (35); it. *mastino*, tyran, persécuteur;

---

[1] Fœrster (*Erec*, glossaire) rapproche *goz*, nain, de l'it. *gozzo*, jabot; Stengel y voit un dérivé de *gueux* (v. les citations ci-dessous).

[2] *Erec* (éd. Fœrster, v. 793): „Li chevalier va devant toz, Lez lui sa pucele et son *goz*. . .“; *Durmart le Gallois* (éd. Stengel, v. 2144): „Une grant piece de lardé I rostissoit li nains *goces* . . .“

[3] Dans le portrait du nain, qui joue un rôle dans *Durmart le Gallois*, on peut reconnaître certaines allures caractéristiques de la bête (v. 4468):

Voient venir parmi la cort
Un petit *gocet* gros et cort . . .
La teste est grosse et plat le nes
Et cort col e vis ribole; . . .
Le *gocet* qui venoit clochant . . .

La tête énorme, le nez camus et la démarche boiteuse sont des traits particuliers à certaines espèces de chiens.

[4] Bonav. Des Périers, *Joyeux Devis*, LXIX, 245: „*Brichet*, Castain, ven apres moay!“ (le paysan appelle ainsi un de ses bœufs).

[5] Depuis Ménage, on dérive *chiche*, avare, du lat. *ciccum*, membrane d'un grain de grenade.

[6] Raoul de Cambrai, v. 470: „felon et *gaignart*“; G. de Coinci: „fel e *waignars*“.

[7] *Anc. Théâtre fr.*, I, 315: „S'il est en *gaigne*, il escume“.

[8] XIII[e] s. (ap. Littré): „Cils qui avait le cuer orgueilleus et *mastin*. . .“

[9] XV[e] s. (ap. Littré): „Nos feaulx chrestiens . . . ces *mastins* Sarrasins“.

docile: Naples *cuccio* (toutou), Abbruz. *accuccia*, *accuzzarse*, pencher la tête (en signe de résignation ou de soumission), demeurer coi et ne souffler mot;

emporté (45 b): fr. *braque* (d'un caractère impétueux), it. *bracco*, petit homme rageur, et *izza*, colère (primitivement cri de chasse, 10), Naples *zirria*, colère (= grondement); esp. *perrenque*, port. *perrengue*; cf. esp. *ponerse como un perro*, se mettre facilement en colère;

entêté (47 b): Piém. *mastin*, esp. *perro*, port. *perrengue*; pr. *atissa*, s'opiniâtrer;

étourdi: fr. *braque*; cf. it. *aver sciolto i bracchi*, avoir lâché les braques, c.-à-d. rêver, radoter, dire des folies (Duez), et *ἔκφρονες*, *inconsulti*, épithètes qu'Arrien et Gratius Faliscus donnent aux chiens gaulois, aux ségusiens et aux vertragues;

grossier: Mayen. *braque*, rude de manières, pr. *mastin*, malotru, it. *mastinotto*, rustre (*di mastino*, fait grossièrement); port. *perro*, dur, raide, rude; roum. *dulău*, pataud;

hargneux (57): Bresse *doguin*, esp. *perrenque;*

ivre (cf. 37): esp. *chucha* et *perra* (Bogota *perrica*), ivrognerie, propr. chienne; cf. *Anc. Théâtre fr.*, II, 39: „On obéira à ce villain qui est plus yvre que un *braquet?*"

lambin: Abruz. *cucce cucce* (toutou toutou), doucement;

lascif (cynique, 45 e): anc. fr. *baud*, lubrique (anc. argot *baude*, mal vénérien); pr. *charnigaire*, *goussatié*, paillard, à côté de *perre*, gaillard, et *mastin*, luron;

mauvais (25): esp. *perramente*, très mal (= chien de . . .);

méchant (57): anc. fr. *gaignon* et *mastin* (v. cruel), mod. *roquet*; pr. *charnegue*, it. *bottolo* (roquet, épithète dédaigneuse donnée par Dante aux Arétins); esp. *perreria*, port. *perraria*, vilenie, méchanceté;

paresseux (45 b): Clairvaux *doguin*, indolent; pr. *gousso*, paresse (= chienne);

renfrogné (47): Mayen. *agoussé* (de *gousse*, chien, 14);

rusé (45 b): fr. *gredinette*, jeune femme rusée (femelle du *gredin*) et Norm. *mâtin*, rusé compère, pr. *mastin*, matois; cf. angl. *a sly dog*, id. (un rusé chien);

sale (45 a): pr. *goussard*, *goussas* (gros chien);

sot (45 b): fr. *lévrier*, niais (cf. étourdi comme un jeune levron), Berry *toto* et *zozo*, grand bêta (= toutou); it. *cuccio*, *cucciolo*, id.;

vagabond (44): wall. *épagnote* (épagneul), pr. *lebrier* (lévrier);

vil (v. lâche): anc. pr. *cutz* (Donat: vilis persona), propr. vil comme un chien (13).

72. Maladies affectant principalement les chiens:

fièvre tierce (v. frisson): esp. *chucho* (toutou); cf. tchèque *psina*, fièvre (de *pes*, chien);

frisson (habituel aux chiens): esp. *chucho*; cf. Rolland, IV, n° 267: J'en frissonne et j'en trembe quem in chin galeux (dans un conte balzatois, Charente);

gale: esp. *galga* (autour du cou); cf. fr. *levron*, maladie au genou du cheval.

73. Emploi hypocoristique:

enfant (47): *bichon*, *chou*[1] (d'où *chouter*, caresser), *chouchou* (d'où *chouchouter*, id.), Forez *chichou*, Abruz. *cecià*; fr. *toutou* (cf. anc. fr. *tatin*, id., d'où Mayen. *tatiner*, caresser) et esp. *tatò*, cadet d'une maison (Abruz. *tatò*, toutou);

entremetteur de mariages (34): Berr. *jappeux*, propr. bavard (68);

garçon (47): fr. pop. *gosse* (dim. *gosselin*, *gosseline*), propr. chien; pr. *goussoun*, polisson, et *mastin*, gars;

gros bonnet (34): Berr. *faire son dogue*, faire l'important.

74. Emploi péjoratif:

a) Appliqué aux personnes:

bedeau (59): esp. *perrero*, port. *perreiro*;

domestique: anc. fr. *mastin* (et *faire le mastin*, prendre un air humble); cf. fr. pop. *faire le chien*, se dit de la cuisinière suivant sa maîtresse avec un panier;

farceur (cf. menteur, 70[b]): fr. *jongleur* (XV[e] s.), à côté de l'anc. *jangleor*, menteur,[2] devint le nom des derniers ménestrels ou *jogleors* (= *joculatores*), lesquels, tombant en discrédit en même temps que la récitation épique, furent assimilés aux *jangleurs* ou menteurs de profession:[3] *jogleor* et *jongleor*, d'origine diverse et indépendante, représentent ainsi deux périodes différentes dans l'histoire de l'improvisation épique au moyen âge; pr. *gnif-gnaf*, farceur, propr. aboyeur („onomatopée qui exprime l'acharnement d'un chien après sa proie", Mistral), et *zozo*, pitre de parade, polichinelle (= toutou);

fille (grosse, 48[a]): Hainaut *loulou* („jeune fille avec de grosses lèvres et dont l'aspect n'est pourtant pas désagréable", Hécart);

garde-frein: fr. pop. *chien courant*, employé chargé de fermer les portières et de crier les stations (Rigaud);

mendiant (comparé à un chien qui aboie plaintivement, cf. 8): anc. argot *hupin*, *hubin* („chien"), mendiant soi disant mordu par un chien enragé;

mort (personnifiée, 48[a]): anc. argot *carline* (femelle du *carlin*, dont la face est noire jusqu'aux yeux et le museau court);

nègre (48[a]): port. *perrengue;*

payeur (mauvais): esp. *perrera;*

---

[1] Déjà dans l'*Ovide bouffon* de 1662: „Mon petit *chou* gras!" (cf. le proverbe: Gras comme un petit chien qui tette).

[2] Cf. anc. fr. *jaungeler*, aboyer, à côté de *jangler* (6).

[3] Claude Fauchet (*Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*, Paris, 1581, p. 78): „Les contes des jongleurs estant méprisés à cause des menteries trop évidentes et lourdes, quand on vouloit parler de quelque chose folle et vaine, l'on disoit: ce n'est que jonglerie; estant enfin *jongler* ou *jangler* pris pour bourder ou mentir".

prostituée (48ª): anc. fr. *baude* (= chienne en chaleur, auj. Norm. d'Yères) et *herbaude* (17ᶜ), *lice* (avec ce sens encore dans Régnier, *Sat.*, IX, 109) et *mastine*, concubine (Amyot); pr. *gousso* (argot fr. *gousse*), propr. chienne; Abruz. *lice* (cf. *fijje de lice*, bâtard); roum. *haită* („chienne“);

sbire (48): anc. fr. *lévrier* (Oudin: *lévriers du bourreau*, archers), mod. *limier*; it. *bracco*, gendarme (cf. *bracchi del boja*), esp. argot *mastino*; cf. lat. *canis*, id. (dans Cicéron).

b) Appliqué aux animaux:

rosse (48ᵇ): pr. *gousso*, esp. *perrera;*
vache (48ᵇ): Bresse *caniche*.

c) Appliqué aux choses:

chicane: esp. *perrada*, port. *perrice*;
faim (cf. faim *canine*): port. *galga* (levrette);
fraude: esp. *perro* (et *perrero*, trompeur);
métier (pénible): esp. *perrera* (cf. métier *de chien*);
viande de qualité inférieure (48): anc. pr. *carn gossa* (v. Lévy, *Supplementwörterb.* s. v.).

75. Emploi euphémique:

a) Pour désigner des êtres imaginaires dont on fait peur aux enfants:

bête noire: anc. fr. *baye-baye* (Oudin), pr. *babàu* (babòu), fantôme (*faire babau*, apparaître subitement à un enfant pour lui faire peur), Piém. *babao* (bao bao), *baboia*, id.; Côme *babao* (Naples *babau*, cri menaçant du chien); it. *bau*, Berg. *báo* (nom enfantin du chien): *far bau bau*, faire tou tou en se cachant le nez de son manteau et regardant par un petit trou pour épouvanter (Duez), *far baco baco* (= *bau bau*), id., et sarde *far butti butti*, id.; cf. allem. *Wauwau*, id.;

épouvantail: pr. *babau*, etc. (v. ci-dessus); Arezzo *bobo* (= *babau*) et *bubú*, diable (cf. *bubbo*, bau!), Abruz. *ciaciarote* (de *ciaciò!* bau! cri pour effrayer les enfants); port. *babao* (et *tutú*, croque-mitaine); de là:

cacher (se): fr. *faire tou tou* (Oudin), se cacher en jouant comme font les petits enfants (= pr. *faire babau*); Marches *fa bubù*, id.;

effrayer (en criant): Sic. *abbautirisi*, *abbagutirisi*, Côme *sbagotti*, d'où it. *sbigottire*,[1] à côté de *abbaire* (de *baì!* = *bau!*) et *sbaìre*, Piém. *sbuji*, *sböji*,[2] répondant au Pic. *bahuter*, chasser (en effrayant), et au fr. *ébahir*, anc. *esbaïr*, stupéfier, propr. épouvanter en criant *bau!* ou *baï!* (Marches *sbagutisse*,

[1] Caix (*Studi*, 53) fait remonter *sbigottire*, anc. *esbauttire*, à un type **ex-pavor-ire*, à l'instar de *pagura* (pour *paura*); Parodi (*Romania*, XVII, 202), à **ex-bag-ott-ire*, où *bag* serait le reflet du lat. *vagus*; finalement, Körting met le verbe en rapport avec le fr. *bigot*.

[2] Nigra (*Archivio*, XV, 124) renvoie, pour *sböji*, au lat. *bullire*, bouillir.

stordirse); cf. serbe *bauknuti*, effrayer (de *bauk!* bau! slovène *baukati*, aboyer);

masque (= épouvantail): pr. *babau*, *babocho*, it. *baucco* (d'où *bauccare* ou *far baco baco*, Duez) et *bautta*, domino (Côme *baiuta*, épouvantail);

peur (= *bau!*): it. *bausette*, terme moderne, propr. qui effraie sept personnes (d'après l'analogie de *ammazzasette*);

regarder furtivement (pour faire peur): wall. *bawi*, propr. faire bau! en imitant le cri du chien effrayé.

b) Interjections d'étonnement: fr. *mâtin!* (exprime l'admiration la plus violente ou la douleur la plus vive), *sacré mâtin!* (exprime le dépit appliqué également aux choses: cf. Molière, *l'Etourdi*, V, 1: *Mâtine* de cervelle!...), pr. *babau!* (marque la surprise); port. *babao!* (bernique!).

76. Applications isolées:

associer (s', entre camarades): Clairvaux *se doguer* (et aller de pair en travaillant), de *dogue*, au sens de „compagnon" (= chien, 34);

attendre (se morfondre comme un chien à la porte): Poit. *doguer*;

chapeau (aux bords pendants): fr. *clabaud*, primitivement *chapeau en clabaud*, aux oreilles pendantes (comme celles du clabaud);

déjeuner: esp. *perrada* (dans lequel on se gorge de raisins, qui plaisent beaucoup aux chiens); cf. lat. *caninum prandium*, repas sans vin (anc. fr. eau et pain, c'est la viande du chien; it. acqua e pane, vita da cane);

fosse (pour recevoir de l'eau): port. *galgueira* (de *galga*, levrette);

outre (en peau de chien): esp. dial., Bogota, *perra* (chienne);

plongeur (comparé à un caniche): esp. *buzo*, *buzano*;

sac d'infanterie (d'après son pelage): fr. argot *azor*;

trésor: Pas-de-C. *azor* (et magot: soigner son *azor*); cf. Bavar. *Hund*, trésor caché (les chiens noirs étant censés être gardiens des trésors).

Troisième Partie.

Métaphores usées.

77. Les images tirées des notions *chien* et *chat* présentent un singulier contraste. Le nom du chien, on l'a vu à plusieurs reprises, exprime toutes les bassesses et toutes les vilenies; celui du chat symbolise, par contre, la finesse, la grâce, la gentillesse. Le terme *mignon*, qui en est l'expression purement française, n'est autre chose qu'un des noms enfantins du chat, à l'instar de *mine* et de son dérivé *minois*, qui désigna d'abord la figure intelligente et friponne du minet.

Le chien, que pourrait-il opposer, à cet égard, sous le rapport linguistique? Comme d'habitude, une image de la difformité, d'un visage rendu livide par les intempéries. La *figure chienine* de Ronsard et la *chienne de face* de Molière trouvent leurs pendants dans l'it. *cagnazzo*, laid, propr. vilain chien (Dante donne ce nom à l'un des démons de son Enfer), *scagnardo*, id., et les *visi scagnazzi* de la vision dantesque rendent encore plus frappante cette image de la laideur physique.[1] Elle remonte d'ailleurs assez haut, car les dieux et les héros d'Homère se lancent déjà mutuellement, comme la plus sanglante des injures, cette physionomie à la fois effrontée et menaçante du chien: *κύνωπις*, au visage du chien, impudent; et le divin Achille ne traite-t-il pas Agamemnon de (*Il.*, I, 225):

Οἰνοβαρές, κυνὸς ὄμματ᾽ ἔχων, κραδίην τ᾽ ἐλάφοιο?

Ce seul exemple suffit pour caractériser l'opposition à peu près constante que présente l'évolution métaphorique des noms du chat et du chien.[2]

---

[1] Le monstre *chicheface*, du moyen âge, qui mordait ceux qu'il rencontrait, paraît également signifier „face de chien" (cf. *chiche*, chien, 12).

[2] Comparer le *κυνὸς ὄμματ᾽ ἔχων* d'Homère et l'allem. *Hundsauge*, regard plein d'envie et d'impudence, avec ces paroles d'un observateur impartial: „Quand viendront les mauvais jours, quand le malheur aura fait le vide autour de vous. . ., le chien seul vous consolera, vous lèchera les mains, vous regardera de *son œil plus que humain*" (Ménault, *L'Intelligence des animaux*, 1868, p. 281).

I. Vie physique: indolence, voracité.

78. Le chien, remarque Buffon, qui est fait pour le plus grand mouvement, devient, par la surcharge de la nourriture, si pesant et si paresseux, qu'il passe toute sa vie à ronfler, dormir et manger. C'est ce qu'exprime le pr. *cagno*, ou *gousso*, paresse, propr. chienne, et *cagnard*, paresseux (ce dernier passé en français au XVI[e] siècle), fr. pop. *cagne*, tous termes qui dénotent à la fois l'indolence et le flegme si caractéristique du chien. Le même trait est réfléchi par l'ancienne locution *dormir en chien*, c.-à-d. au soleil pendant la chaleur ou un peu devant le repas (Oudin), qu'on trouve dans Rabelais (IV, 63): „*Dormir en chien*, c'est dormir à jeun en hault soleil, comme font les chiens". Le langage populaire moderne la rend par *piquer un chien*, dormir pendant la journée, et le génois *oa da cagna*, heure de la chienne, indique „l' ora del dormicchiare, dicesi nell' uso quell' ora che segue dopo il pranzo, in cui si perde ogni voglia di lavorare, essendo presi dal sonno" (Casaccia).

79. L'appétit du chien est énorme, sa faim insatiable (cf. faim *canine*): le pr. mod. *gousso*, appétit (= cynorexie, cf. angl. *dog-appetite*), d'où *goussá*, manger de grand appétit, c.-à-d. dévorer comme un chien, terme qu'on trouve dans l'argot dès le XVI[e] siècle (*gousser*, aujourd'hui remplacé par des synonymes, tels que *cléber*, *cléboter*, de *cleb*, chien). Ce trait de la voracité canine a été merveilleusement saisi par Dante; il compare Cerbère, qui ne s'apaise que lorsque ses gorges avides sont remplies de poignées de terre, au chien qui se débat en aboyant et se tait dès qu'il mord sa pâture, tout occupé de la dévorer à l'écart (*Enfer*, VI, 28):

Qual è qual cane che abbaiando agugna,
E si racqueta poi che il pasto morde,
Che solo a devorarlo intende e pugna.[1]

La même image a été rendue par Rabelais d'une manière non moins réaliste (dans le prologue au I[er] livre): „Mais vistes-vous oncques chien rencontrant quelque os medullare? C'est, comme dist Platon, la beste du monde plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle devotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce".

80. La dentition du chien est en rapport étroit avec sa voracité. Il vient souvent au monde avec toutes ses dents (c.-à-d. avec douze incisives, quatre crochets et douze molaires), et elles sont tellement frappantes que l'animal a fourni son nom aux inci-

[1] Comparer la pâle imitation de Baïf (*Mimes*, éd. Blanchemain, p. 54):

Au chien qui d'aboyer s'égueule,
Jette un bon os en la gueule,
Incontinent il se taira.

sives: *κυνόδους*, dens *caninus*, dents *canines*, „pource qu'elles sont aiguës et fortes comme dents de chien" (Ambr. Paré), esp. *canil*, dent canine. L'anc. fr. *quenne*, ou *cane*, désigne spécialement la dent animale, dans le *Roman de Renard* (éd. Martin, v. 7342):

Prendre le[1] volt, mès ii failli.
Et neporquant quatre des pennes
L'en remestrent entre les *quennes*.[2]

Quenne veut simplement dire „dent de *chienne*" (= Norm. *quienne*, *quenne*) et le sens généralisé se retrouve dans le diminutif moderne *quenotte* (à côté de *canette*, Berr. *quenaude*), dent de petit enfant,[3] acception qu'on trouve déjà dans Oudin. Les dents du petit chien sont d'une parfaite blancheur (cf. en provençal, blanc comme une dent de chien), ce qui a suggéré la comparaison avec celles du bambin: *cagnette*, Fribourg, nom enfantin de la dent, à l'instar du fr. pop. *louloute*, première dent d'un enfant, propr. dent de chienne loulou.

La même image revient dans l'it. *scane*, incisives (cf. Naples *cana* pour *cagna*), qui répond à l'anc. fr. *cane*, *quenne*, dent.[4] Dans l'épisode dantesque du Comte Ugolin, le malheureux père voit en rêve des chiennes „maigres, bien dressées et agiles", déchirer de leurs dents aigues[5] lui et ses enfants (*Enfer*, XXXII, 28):

e con l' agute *scane*
Mi pàrea lor veder fender li fianchi.[6]

II. Vie morale: adulation, cynisme.

81. On a de tout temps vu, dans le chien, l'animal rampant par excellence, le type du flagorneur. La locution *faire le chien couchant*, tâcher de gagner quelqu'un par des soumissions basses et insinuantes, répond à peu près à l'anc. gr. *προσκυνεῖν*, se prosterner à la manière des Orientaux, propr. se mettre à plat ventre

[1] Il s'agit d'une mésange qui prit „par barat" le fromage du renard.

[2] Cf. *Ibid.*, 13762: „tu lui ostas a tes *canes* Quatre de ses plus belles pannes".

[3] Cette origine se trouve déjà indiquée dans Moisy, *Dictionnaire du patois normand*. Cf. *Romania*, VI, 477 (les objections qu'on y soulève tombent devant les faits constatés plus haut).

[4] Cette association, chienne-dent, se trouvant à la fois en français et en italien, exclut nécessairement la dérivation habituelle du germanique (isl. *kenna*, joue, allem. *Kinn*, mâchoire): la forme (it. *cana*) et le sens („incisive") s'y opposent également.

[5] Buti: „*Scane* sono li denti pungenti del cane, ch' egli ha da ogni lato coi quelli egli afferra". Zambaldi voit dans *scana* une variante poétique de *sanna*, *zanna*, dent. Aujourd'hui, *scana* désigne les dents latérales du cheval.

[6] Comparer ce passage du *Pataffio* (II, 11): „. . . e non menare il cane Ghiotto tralinto", ainsi commenté: „Non menare *il cane*, crederei potesse equivalere a non menare *i denti*, non mangiar tanto". Ajoutons la locution: Avoir *une dent de lait* contre quelqu'un, c.-à-d. lui porter rancune, qui répond à cette autre: Garder *un chien* de sa chienne.

devant quelqu'un pour obtenir sa faveur, et au lat. *adulari*, qui s'est dit d'abord du chien (Lucrèce, V, 1069): „Longe alio pactu gannitu vocis *adulat*...“

L'espagnol représente un autre aspect de l'adulation: *hacer el buz*, faire le toutou, baiser la main en signe de soumission; c'est l'anc. gr. *κυνέω*, baiser, c.-à-d. lécher à la manière des chiens. Le lèchement est à la base du roum. *lingușire*, flatter (de *lingere*, lécher), macédo-roum. *sprelindzare*, flagorner, à l'instar du catal. *llepar*, de l'it. *leccare* (adulare, accarezzare), fr. *lécher*.

Deux autres aspects du même penchant se rapportent à la patte du chien et à sa queue. Il tend la patte, en signe de caresse, et c'est là le sens de l'anc. fr. *chipoe*, cajolerie, propr. patte de chien.[1] D'un autre côté, le chien remue la queue en signe de joie, et ce frétillement est devenu une dernière expression de l'adulation: roum. *gudurare* (pour *cudurare*), flagorner, cajoler, propr. flatter[2] de la queue (cf. *a da din coadă*, frétiller et flatter), à l'instar de l'angl. *to wheedle*, flagorner (allem. *wedeln*, frétiller). L'allem. *scherwenzeln*, synonyme de *hündeln*, faire le chien couchant (dérivant de *Scherwenzel*, caniche, barbet, Nemnich), répond exactement à *cagner*, flatter en remuant la queue, du patois de l'Yonne.

82. Pendant la première jeunesse, le chien joue, saute, court et gambade continuellement. Quel que soit son caractère à venir, il est toujours doux et caressant.[3] Ce caractère insinuant est rendu, en français, par *câlin* (de *caelin*, anc. fr. *cael*, *cal*, petit chien), qui répond, quant à la finale, à l'it. *cagnolino*. Le patois berrichon a, du même type ancien français, *calaud*, gracieux, gentil (en parlant surtout des enfants), à l'instar de l'esp. *cachon*, *gachon*, câlin (de *cacho*, jeune chien). *Câlin* est, dans ce sens, moderne et d'origine dialectale, et diffère de *calin*, qui a eu cours au XVIe et au XVIIe siècle, aux sens de mendiant[4] et de lâche, paresseux, rampant (dans Ménage), encore dans certains patois (wallon: méchant, vaurien, vagabond). La raison d'être de cette double série sémantique paraît résider dans le sens de „petit chien“ ou de „chien“,[5] les acceptions favorables se rapportant au premier et les sens péjoratifs au dernier.[6]

Ajoutons qu'un autre diminutif, d'origine hypocoristique, *chicot*, jeune chien, désigne, dans l'ancienne langue, le flagorneur, à l'instar

[1] Guill. de Machault (ap. Godefroy): „Tielz flatemens, telles *chipoes*...“

[2] Cihac dérive *gudurare* du type composé *con-adulari*.

[3] Bénion, *Les races canines*, Paris, 1867, p. 92.

[4] Bouchet (*Serees*, IV, 219): „Devinez ce que ces gueux et *caslins* font? Ils contrefont les malades de Saint-Jean“. L'orthographe *caslin* suit la tradition du XVIe siècle (cf. *caisgne*, dans Rabelais); Cotgrave ne connaît que *calin*.

[5] Le wallon „faim *caline*“ suppose un *calin*, chien (= petit chien), à l'instar du vendéen *chaé*, chien A. (= anc. fr. *chael*).

[6] Scheler fait remonter *câlin* à un type lat. *catellinus* (qui aurait donné *chellin*); Brinkman (p. 227) y voit également un dérivé de *canis*, par l'intermédiaire de *caninus* (qui aurait donné *chenin*).

du *câlin*, par ex. dans ce passage de Du Verdier (dans Lacurne): „Sa cour estoit pleine de bons esprits et de gens de savoir, en lieu de fols, de *chicots*, de flatteurs et d'harlequins".

III. Superstitions.

83. Le diable prend, entre autres formes, celles d'un chien (dans l'île de Guernesey), ou d'un chien noir (dans le Morvan) et, dans la Saintonge, les sorcières se changent en chiens blancs.[1] En Portugal, le diable porte le nom de *cão tinhoso*, chien teigneux. Des animaux fantastiques portent, dans les diverses provinces de la France, le nom de chien rouge ou de chien blanc. Le *chê rouge*, de la tradition vendéenne, se montre aux voyageurs pendant la nuit, dans une vaste clairière: il commence par tracer autour du voyageur des cercles de feu qui se rétrécissent, et il se précipite ensuite sur sa victime qu'il dévore (Favre); le *chin blanc*, de la tradition lorraine, est censé sauter par dessus les enfants occupés à travailler dans les champs, ce qui les rend paresseux (Adam). Dans le Berry, la *levrette* est un fantôme qui, sous la forme d'un grand chien blanc efflanqué, rôde pendant la nuit autour des bergeries (Jaubert). Le *chien-lutin* tue tous les autres, et le *chien écouteux* écoute aux portes.[2] Les superstitions de la Suisse allemande connaissent également le chien fantastique aux yeux de feu.

84. Le chien joue un rôle très important dans les chasses fantastiques, dites aériennes ou sauvages, qui offrent une image réduite des chasses terrestres. Ces chasses nocturnes portent souvent, dans les traditions populaires de la France, des noms de chiens, tels que *chasse à baudet*,[3] *chasse à ribaut*[4] et *chasse à rigaut*,[5] dans le Berry, à côté de *chasse briguet*,[6] cette dernière appelée *chasse briquet*,[7] en Touraine.

Ces divers noms sont autant d'appellatifs du chien: *baudet*, diminutif de *baud*, grand chien blanc (appelé jadis *chien du roi*), répond exactement à *briguet* ou *briquet*, chien de chasse (cf. briquet

---

[1] *Mélusine*, IV, 477.

[2] *Revue des traditions populaires*, VIII, 46, et P. Sébillot, *Le Folklore de France*, vol. III, p. 121.

[3] Laisnel de la Salle, *Légendes et croyances du Centre*, 1876, I, 168: „La *chasse à baudet* est une chasse nocturne qui traverse les airs avec des hurlements, des miaulements et des aboiements épouvantables, auxquels se mêlent des cris de menace et d'accents d'angoisse".

[4] L. Martinet, *Légendes et superstitions du Berry*, 1879, p. 3: „La *chasse à ribaut* est un bruit qu'on entend à n'importe quelle heure de la nuit; on dirait un nombre considérable de voix de chiens de différente grosseur et, par-dessus tout, la voix forte et grave d'un gros dogue accompagnant par intervalles égaux ce concert discordant".

[5] Laisnel de la Salle, I, 171 (on entend cette appellation à Cluis).

[6] *Ibidem* (près des portes du Loiret).

[7] A. Harou, *A travers le monde*, 1898, p. 40: „En Touraine, on parle de la *chasse briquet*, avec ses chiens ailés, qui poursuit les paysans attardés".

d'Artois); quant à *ribaut* et *rigaut*, ce sont d'anciens noms propres du chien, dont le dernier figure déjà avec ce sens dans le *Roman de Renard* (éd. Martin, V, 210):

Or Tribole! or Clarembaut!
Par ci fuit le gorpil, *Rigault.*[1]

Le synonyme normand de *Mère Harpine*[2] se rapporte également à la famille de termes de vénerie qui a donné *harpaille*, *harpaillon*, etc. Dans les Ardennes, des *roquets*, petits chiens blancs et noirs, poursuivent également dans les airs un gibier fantastique.[3]

Mais le nom le plus général que porte la chasse sauvage, à partir du XIII[e] siècle, est celui de la *Mesnie hellequin*. Les variantes multiples du mot, toutes attestées dans Godefroy, sont: *helequin*, *helquin*, *hielquin*, *halquin*, *herlequin*, *hierlequin*. Le nom de *hellequin*, survit dans la Haute et Basse-Normandie, sous la forme *helchien*.

A Hague et au Val de Saire: „La *chasse hèle-tchien* est une chasse qui se fait dans l'air; on entend les chiens aboyer, les chevaux hennir, les hommes crier“;[4] dans la Manche: „La *chasse hèle-chien* est une prétendue chasse aérienne que l'on entend passer dans les nuits d'été; les chiens qui y prennent part, jappent et n'aboient pas“.[5]

L'ensemble de ces traditions populaires fait ressortir le rôle prépondérant du chien, prépondérance d'ailleurs bien naturelle lorsqu'il s'agit d'une chasse. *Hellequin* a été par suite interprété comme *hèle-chien* (en normand, *quin*), chien qu'on hèle, qu'on lance sur le gibier; les synonymes ancien-français *helle*, *herle*, *hierle*, bruit, tumulte (primitivement de chasse), et *hellir*, *herlir*, faire du tapage (au fond identiques à *haller*, *harer*, exciter un chien) rendent compte des variantes citées plus haut.

Il en résulte:

a) Une légende, relative à un certain *Herlequin* et à sa famille, circulait pendant le haut moyen âge, au Nord de la France; un prêtre Gauchelin aurait eu déjà au XI[e] siècle (suivant Orderic Vital) une vision avec un membre de cette *familia Herlechini*, ou de la *mesnie Herlequin*;[6]

b) Cette légende subit, à partir du XIII[e] siècle, une profonde modification, de forme et de fonds, due à la conception populaire

[1] Cf. anc. fr. *rigault*, gueux (à l'instar de *ribaut*).

[2] L. Du Bois, *Recherches... sur la Normandie*, 1843, p. 309: „Dans le département de l'Orne, on appelle *Mère Harpine, chasse Arthus* ou *chasse Hennequin*, une troupe de prétendus esprits infernaux qui traversent les airs en jetant des cris aigres et prolongés; la *Mère Harpine* est le chef de la bande redoutable“.

[3] *Revue des traditions populaires*, IV, 664.

[4] Fleury, *Littérature orale de la Basse-Normandie*, p. 19.

[5] Rolland, *Faune*, IV, 68.

[6] Voir, en dernier lieu, F. Lot, dans la *Romania*, XXXII, 422 à 442, et notre étude, dans la *Revue des traditions populaires*, XX, 177 à 186 (principalement pour la partie bibliographique).

de la tradition, qui nous présente tantôt une armée à cheval et tantôt un équipage de chasse;

c) De là, d'un côté, *hennequin*, sous l'influence de *hennir*, témoignant du mélange de deux aspects de la légende, celle d'une chevauchée et d'une chasse proprement dite, comme, par exemple, dans ce passage du *Tournoiement de l'Antecrist:*

> De la maisnie *hellequin*
> Me membra quant l'oï venir;
> L'on oïst son destrier henir
> De par tut le tournoiement.

D'un autre côté, sous l'influence des termes de vénerie déjà mentionnés, on obtint les variantes *helequin*, *helquin hielquin*, *halquin*, qu'on interpréta comme „chien bruyant", en faisant ainsi rentrer l'ancienne légende de la *mesnie Herlequin* dans une nomenclature qui a fourni tour à tour la *chasse à Baudet*, la *chasse à Rigaud*, la *chasse Briquet*, la *mère Herpine*, etc., termes tous particuliers au langage du chasseur.

IV. Ironie populaire.

85. La malice du peuple a marqué de sa pointe le galant qui se montre empressé auprès d'une dame, en l'assimilant à la chienne en chaleur: it. *cagna* („di chi corteggia una persona"), ou à un toutou qui aboie: Piém. *tabuj* („cegnolino" et „damo"). C'est à une conception analogue que remonte le nom du *cavalier servant*, qui régnait en maître au XVIIIe siècle en Italie, le *cicisbeo* ou *cecisbeo*, francisé en *sigisbée*: c'est un composé de *cece*, toutou (Abruz. *ceciu*, 12), et de *beare*, *sbeare*, faire bau (de *bèu!* = *bau!*). C'est ainsi que l'it. *cuccubeone*, gros masque destiné à servir d'épouvantail, répond au Hainaut *coucou-beu!* cri pour faire peur aux enfants en jouant. *Cicisbeo* signifie simplement le toutou qui aboie.[1]

Conclusion.

Jetons, en dernier lieu, un coup d'œil sur l'évolution chronologique des images tirées de la notion *chien*. On ne saurait, bien entendu, le faire que pour le français, seule langue romane possédant un *historique*.

Son premier monument important, la *Chanson de Roland*, ignore encore tout travail métaphorique. Le nom du chien y revient à quatre reprises différentes, mais simplement comme appellation zoologique, à côté du porc, du loup, du lion et de l'ours;[2]

---

[1] La seule étymologie proposée jusqu'à présent est celle de Pasqualino (admise par Diez): *cicisbeo*, du fr. *chiche*, petit, et *beau*.

[2] *Chanson de Roland* (éd. Gautier, v. 30): „Vos li durrez urs e leuns e chiens" (c'est Blancardin qui conseille son seigneur de faire ces présents à Charlemagne).

il y est d'ailleurs envisagé plutôt comme sauvage et se repaissant des cadavres.[1] Relevons pourtant cette comparaison empruntée à la chasse (v. 1874):

> Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens,
> Devant Rollant si s'en fuient paien.

Les poèmes épiques du XIIe et surtout du XIIIe siècle abondent en descriptions de chasse,[2] et on y rencontre les premières images tirées des noms hypocoristiques de l'animal, tels que *gouz*, *goce*, *gocet*, *goçon*. Il est à remarquer que cette première pousse métaphorique a précédé (à en juger d'après nos textes) l'évolution parallèle tirée du nom proprement dit du chien: en effet, *chenille* paraît au XIIIe siècle, *chenet* au XIVe, *chien* (au sens technique) au XVIe...

On s'attendrait à trouver force détails sur la vie physique et morale du chien dans le *Roman de Renart*; il n'en est rien. Non pas que le chien n'y paraisse fréquemment, mais l'intérêt psychologique et linguistique est à peu près nul, si ce n'est, sous ce dernier rapport, une cinquantaine de vers consacrés au dénombrement des chiens qu'Ysengrin *hue* pour traquer Renart.[3]

En somme, peu de chose pour la connaissance intime de l'animal. C'est encore la langue qui nous fournit les renseignements les plus circonstanciés à cet égard. Ces données sont parfois en désaccord avec celles de la science, c'est-à-dire de la réalité objective. Tandis que celle-ci classe les nombreuses variétés de chien, en attribuant à chacune sa physionomie particulière, la langue les englobe dans le même type, qu'elle envisage en bloc. Cependant, aucun chien n'est exactement semblable à un autre, chacun a ses qualités et ses défauts; ils offrent les contrastes les plus frappants. De là, une appréciation linguistique foncièrement injuste, qui met en relief les mauvais penchants et supprime systématiquement les nobles côtés de l'animal. Les idiomes anciens et modernes sont d'accord pour rendre ce verdict définitif.

Et pourtant, le large courant de sympathie que notre époque manifeste pour toute la nature vivante, ne saurait passer à côté du chien sans le toucher, lui, dont la plupart des défauts ne sont que l'excès de ses qualités. Des tendances significatives à cet égard se montrent, au moins dans le langage vulgaire, et font penser à un commencement de réhabilitation linguistique.

[1] *Ibid.*, v. 1751: „N'en mangeront ne lu, ne porc, ne *chien*" (il s'agit des corps des héros tombés); v. 2591: „E porc e *chien* le mordent e defulent" (Mahomet jeté dans un fossé).

[2] Voir le travail déjà mentionné de E. Bormann sur la Chasse dans les romans français du moyen âge.

[3] *Roman de Renart*, éd. Martin, V, 1185 et suiv. On y relève les noms de *Cortin, Gerfaut, Harpin, Liepart, Rechigniez, Tirant*, etc. (et *Baude, Brechine*, etc., noms de lices).

Appendice.

Le loup et le renard sont les seuls canidés dont les noms possèdent un développement métaphorique parallèle à celui du chien et divergent tout à la fois. L'étude sémantique des noms du loup et du renard est donc un complément nécessaire du travail précédent.

A. Le Loup.

Le loup est, de tous les animaux sauvages, celui qui a fourni à la langue le plus grand nombre d'images. Celles-ci se confondent souvent avec les métaphores tirées du nom *chien*, et on en tiendra compte dans le dénombrement qui suit.

1. Toutes les langues romanes ont hérité du latin LUPUS (LUPA), dont les aspects phonétiques en roman sont:

anc. fr. *lu* (XIe s.), *lou* (XIIe s., f. *louve*), comme dans les patois du Centre et dans la langue moderne, *leu* (XIIIe s., f. *lovesse*), auj. wallon, Pas-de-C.; Alsace *lo*, Meuse *law* A.;

anc. pr. *lop*, *lup*, mod. *lou*, f. *louvo* (louo), Suisse *lauva* (laua);

it. *lupo* (Abr. *lope*), f. *lupa*, formes littéraires à côté des variantes populaires: Sienne (et Venise) *lovo*, *lova*, Piém. *luv*, Gênes *luvo*, Brescia *lof*, Mil. *löf*; — réto-r. *luf*, *lof* (f. *löfa*) et roum. *lup*;

catal. *llob*, esp.-port. *lobo*, *lubo*.

2. Dans certains patois gallo-romans, *loup*, c.-à-d. *lou*, a subi l'influence analogique des finales plus fréquentes, et y devient tour à tour *louc* (Deux-S., Vendée, Cantal), *lout* (Char.-Inf., Lot-et-G.) A., *louf* (anc. fr., wall., Metz, Rouergue); d'autre part, certains patois, comme le wallon, etc., présentent au féminin une forme amplifiée *louvre* (d'où *lovresse*, *louvresse*, à côté du montois *louvesse*), analogue au bas-lat. *lúpera* (d'où le nom de *Louvre*, XVIe s., primitivement tanière de louve); le morvandeau *loure*, louve, en est une contraction.

Le féminin se règle d'habitude sur le masculin: anc. fr. *leuve* (refait sur *leu*), Yon. *loue* (sur *lou*), Berr. *loube* (pour les deux genres) et pr. *loubo* (sur *loup*), *louquette* (sur *louc*) et Cantal *lougo* A. (id.), Char.-Inf. *loute* (sur *lout*) A., wall. et Metz *loufe* (Rolland, I, 106; sur *louf*, à côté du rouergat *loufio*, piège à loups); it. *lupa* (sur *lupo*) et roum. *lupoaică* (sur *lup*).

Ajoutons les diminutifs: wallon *leuton* (anc. fr. *leuveton*), Yon. *louet*

(au sens de loup), à côté de *loutiau*, *louquiau*, Suisse *lovet*, *louet* (fr. *louveteau*), Venise *lovetto*; et les surnoms de l'animal: pr. *courto-aurilho* („courte-oreille“, ironiquement, les oreilles du loup étant plus développées que celles du chien) et *pè-descaus* („pied-déchaussé“; cf. fr. *déchaussière*, gîte de loup); H.-Bret. *quette grise*, ou patte grise; pr. *souiro* („souillon“, à cause de la mauvaise odeur qu'il exhale), et Val-Soana, Piémont, *ghisorba*, propr. l'affamé (état habituel au loup), à côté du fourbesque *bronio* (= *bornio*, le borgne).

3. Les noms *loup*, *louve*, et leurs dérivés désignent:

En zoologie,

a) Des poissons:

anarrhique (à cause de sa voracité insatiable): anc. fr. *loupasson* (mod. *loup de mer*), pr. *loubassau*, it. *lupazzo*, catal. *llobaret*, port. *lobarraz*; cf. lat. *lupus*, id., et angl. *sea-wolf*;

bar (par allusion à sa robe argentée): anc. fr. *lubin*, *lubine* (Rabel., IV, 60), mod. *loubine* (toutes formes originaires du Midi), anc. pr. *lop*, *lobinat*, mod. *loup*, *loubassou*; Gênes *luasso*, esp. *lobarro*, *lubarro*, *lobina*; cf. allem. *Wolf*, *Wolfsbarsch*;

brochet (vieux): fr. *loup*;

phoque (cf. Chien, 51): wall. *leu de mer*, fr. *loup marin*; esp. *lobo*, *lobo marino* (port. *lobo marinho*).

b) Des insectes:

araignée (à longues pattes, très féroce): fr. *loup* („pource qu'elle ne chasse seulement aux mousches communes“, Ambr. Paré), wall. *leu*: cf. allem. *Wolfsspinne*, et le terme scientifique *lycose* (de *lykos*, loup), désignant un genre d'arachnides qui s'élancent sur leur proie avec une grande rapidité;

chenille (de houblon): fr. *louvette* (à cause de sa voracité);

courtillière (cf. Chien, 38c): wall. *leu de terre* (loup de terre);

pou (= grison): fr. *loulou* et pr. *loup* (termes enfantins), argot *loupatte*;

punaise (par allusion à sa mauvaise odeur): wall. *leuvrin* (louveteau); cf. allem. *Wolfsrechen*, id.;

tique (des chiens et des animaux qui vivent dans les bois): fr. *louvette*, Suisse *lovet*, *louet*; H.-Maine *loup rouge* (tique rouge), Berr. *loubache*, Yon. *louâche*, Lim. *lebacho*.

c) Des mollusques et des crustacés:

calmar (espèce très vorace): port. *luba* (louve);

escargot (variété d'): Var *loubo*, pr. *loubet*, catal. *llobera*;

homard (appelé, à Guernesey, *crabe à coe*; il saute quand on veut le saisir): it. *lupicante* (cf. *capricante*, et fr. *saut de loup*), esp.-port. *lobagante* (cf. *cabalgante*) et *lubrigante* (Galice *lombrigante*), propr. qui saute comme un loup (cf. esp. *caballeta* et *salton*, langouste), appelé également *logavante*, vogue-avant, et *navegante*, navigateur.[1]

[1] Mme C. Michaelis (*Fragmentos Etymologicos*, 50) voit dans les noms portugais du homard autant d'altérations du lat. *lubricus*, glissant.

d) Des oiseaux:

courlis (petit): it. *lupetta*;
épervier (rapace comme une louve): Lux. *lobesse* A.;
guêpier (id.); Gênes *lupo d'api* (loup d'abeilles).

e) Des mammifères:

lérot (à cause de son odeur fétide): wall. *leu de terre*; cf. wall. *loup mordant*, loir muscadin (la forme indique un français provincial);

lynx (il pousse, comme le loup, une sorte de hurlement pendant la nuit): anc. fr. *loup cervin* (f. *lovecerviere*, anc. pr. *lobacerviera*) et *cerlovin*, mod. *loup cervier*, it. *lupo cerviere*, esp.-port. *lobo cerval* („parce que sa peau est variée de taches à peu près comme celle des jeunes cerfs“, Buffon), à côté de l'esp. *lubican* (Nemnich), ou loup-chien, Galice *lobicon*, anc. pr. *loberna* (et sa peau), anc. fr. *luberne*,[1] it. *luberna* („lupo di bosco“, Fanfani), anc. port. *luberno*, Galice *loberno*, esp. *lobezno* (louvart), et *lobo rabaz* (loup rapace), Piém. *luv ravass*, id.; cf. *lupus cervarius* (Pline) et allem. *Wolfluchs*.

4. En botanique:

a) Des plantes, surtout velues:

aconit (herbe très vénéneuse): fr. *tue-loup*, catal. *escanyallops*, esp. *matalobos* et *uva lupina*, it. *lupaja*, *strozzalupo*, Parme *erba de lov*; cf. allem. *Wolfssturmhut* et angl. *wolf's bane*, id.;

chardon (à capitules épineux): catal. *lloba-carda* (louve-chardon);

colchique (cf. Chien, 52): Plancher-les-Mines *alouotte* (et *tue-loup*), Vosges *louriau*, Montbél. *lovrotte* (petite louve); pr. *uei-de-loup* (œil de loup);

crête-de-coq: roum. *lupiţă*;

ellébore (puant): fr. *fève de loup*, Doubs *queue au loup*, H.-Maine *rose de loup*, Fr.-C. *rage au loup*, it. *fava di lupo*;

houblon (peut-être à cause de la saveur amère de ses graines): it. *luppolo*[2] et port. *luparo*; catal. *lubèto*;

lupin (ou pois de loup): fr. *lupin* (XIIIe s.), pr. *loupino*, it. *lupino*, à côté du Mil. *lovertis* (Bol. *luvertis*), Piém. *lüvertin* (levertin); catal. *llobi*, *llubi*; cf. allem. *Wolfsbohne*, id.;

lycope: fr. *pied de loup*;

lycoperdon (champignon plein de poussière): fr. *vesse-de-loup* et pr. *lofi-de-loup*, it. *lupaja* et *loffia* (ce dernier d'origine dialectale, de *loffa*, louve); cf. allem. *Wolfsrauch*, id.;

mélampyre (à cause de la forme de ses bractées en épis):

---

[1] Cf. Brunetto Latini (dans Godefroy): „Une autre maniere de loups sont qu'on appelle cerviers ou *lubernes*“. Thomas (*Mélanges*, 102) pose un type *luperna*, tandis que Schuchardt (*Zeitschrift*, XXVI, 423) identifie le galicien *loberno* avec *lobezno*.

[2] La réduplication est purement graphique: cf. anc. fr. *louppe*, mod. *loupe*, grimace (9), et it. *lopporo*, pince, le reflet dialectal du lat. *lupulus* (7b).

Berr. *queue-de-loup*; cf. pr. *co-de-loup*, molène, et allem. *Wolfszagel*, marrube;

molène (aux feuilles d'un gris bleuâtre): esp. *gordolobo* (loup-gros);

muflier (la corolle de ses fleurs offre quelque ressemblance avec la gueule du loup): fr. *gueule de loup*, pr. *lupi*;

orobanche (s'attache en parasite aux racines des plantes): it. *erba lupa*;

parisette (on s'en est servi comme émétique): fr. *étrangle-loup*;

quintefeuille (à tige rampante): anc. fr. *pate lovine* (Poit. *pote-loube* et Deux-Sèvres *pocre de loup*), pr. *pato-de-loup* (patte de loup);

renoncule (cf. Chien, 69[a]): pr. *loup-pauto* (loup-patte);

trèfle jaune (fournit un fourrage recherché par les loups): it. *lupinaggine*, *lupinella* (d'où fr. *lupinelle*).

b) Des arbustes et des fruits:

ajonc (petit): Landes *boupilhe*, *goupilhe* (Roll., IV, 90), propr. petite louve, à cause de la forme velue de cet arbuste;

baguenaudier: esp. *espantalobos* (épouvante-loups), par allusion aux gousses des baguenaudes qui éclatent avec bruit, quand on les presse entre les doigts; Eure *vesse de loup*, baguenaude (Roll., IV, 50);

figue (variété de): pr. *loubachouno* (louveteau);

franc-réal: fr. *poire louve* (Rolland, *Flore*, V, 57);

raisin (variété de): pr. *loubachin*, *loubau*.

c) Termes généraux:

écorce (de mil): Poit. *loube*; Piém. *lova*, *lovaton* („pannocchia di maïs"); it. *lova*, gousse;

nœud d'un bois (cf. tumeur, 11): fr. *loupe* (anc. *louppe*);

racine de cépée (des taillis arrachés): H.-Maine *loups* (et *élouvéer*, faire des *loups*); cf. pr. *terraire loubau*, rocher dans lequel végètent les racines de quelques arbres;

rejeton (cf. Chien, 39[c]): Savoie *loup*.

5. En minéralogie:

pierre précieuse (imparfaite): anc. pr. *lopa*, fr. *loupe*;

quartz hyalin (cf. Chien, 53): fr. *œil-de-loup*; cf. allem. *Wolfsauge*, id.

6. En agriculture:

meule de foin (cf. Chien, 50); Vosges *lovrotte* (petite louve), répondant au H.-Pyr. *loubato* A., Béarn *loubat* (louveteau);

réjouissance agricole (cf. Chien, 54): Béarn *tua el loup*, faire ripaille (= tuer le loup, c.-à-d. achever la moisson);

terrain élevé entre deux sillons: catal. *llobada*, esp. *loba*, propr. louve, c.-à-d. bande de terre tracée par une louve; cf. pr. *plantá 'no vigno a trau de loup*, planter une vigne en ouvrant des fosses, au lieu de sillons.

7. Applications techniques:

a) Engins qui rappellent grossièrement la figure du loup:
chariot (à roues très basses): pr. *loubatoun* (louveteau);
charrue (sans avant-train): Pas-de-C. *louvesse*;

b) Ou certaines parties de son corps, à savoir:

Ses dents:

barre de fer dentelée (qui défend l'entrée d'une fenêtre): pr. *dent-de-loup*;

brunissoir (des orfèvres): fr. *dent-de-loup* et *loup*;

cheville (du palonnier): fr., pr. *dent-de-loup*; cf. allem. *Wolf*, id.;

clou (gros): fr. *dent-de-loup*;

coin de fer (à l'usage des maçons): fr. *louveteau*;

crochet: fr. *loup* (qui arrête le chien du fusil), Bol. *luv*, esp. *lobo* (cf. grappin);

découpure (les incisives du loup ont vers leurs parties libres trois découpures qui les font ressembler à un trèfle): fr. *loup* (dans un travail de broderie);

fourche (en bois): Monferr. *luva* (v. grappin);

grappin (qui accrochait sur le mur la poutre du bélier): anc. fr. *leu*, *loup*,[1] it. *lupo*; cf. lat. *lupus*, croc, grappin (*lupercus*, harpon) et *lupus ferreus* (la machine de guerre);

levier: anc. fr. *loup* (Cotgr., auj. terme de marine), mod. *louve* (pour enlever les pierres de taille) et *dent-de-loup*; pr. *loubo*, vérin; cf. allem. *Wolf*, *Wolfzahn*, id.;

machine à dents (pour briser la laine): fr., pr. *loup* (la laine *louvetée* est ensuite cardée); cf. allem. *Wolf* (et *Klettenwolf*), id., d'où *wolfen*, louveter;

mors (pour dompter les chevaux fougueux): fr. *loup*; cf. lat. *frena lupata*, id., et allem. *Wolfsgebiss*;

pince: fr. *loup* (pour arracher les gros clous), it. *lopporo* (pour extraire les objets tombés dans le gosier);

scie (à dents de loup): pr. *loubo* (et crête de montagne); cf. lat. *lupus*, scie à main;

valet (d'établi): Bresse *louve*.

Sa gueule:

boîte (qui reçoit un pivot): pr. *loubeto*;

entaille (de charpente): fr. *gueule de loup*, et it. *gola di lupo*; cf. allem. *Wolf*, rainure, jabloire;

lucarne: pr. *gorjo de loup*, à côté de *loup*, *loubo*, *loubet*; anc. fr. *lovier* (luvier, levier), Saint. *louvier*, Poit. *loubier*, propr. louvetier; wall. *leuveret* (petite lucarne);

---

[1] Le Jouvencel (XV[e] s., dans Lacurne): „Ung aultre engin nommé *loup*, ou quel a ung fer courbé qui a trés forts dens et agus, qui sont assis de tele maniere sur le mur qu'ilz viengnent engouler le tref du mouton, et le tiendront si fort qu'il ne pourra tirer ne avant ne arriere".

tuyau coudé (surmontant une cheminée): fr. *gueule de loup.*

Sa patte:

lissoir (pour radoucir le papier raboteux): fr. *patte de loup*;
outil aplati (pour dresser les paquets des libraires): fr. *loup.*

Sa peau;

gant: port. *luvas* (et pourboire; cf. it. *mancia*);
panetière (de berger): anc. fr. *lovette*;
robe: anc. fr. *louvière,* esp.-port. *loba* (soutane sans manche); cf. allem. *Wolf,* redingote de gros drap gris.

Sa tête:

brosse (ronde): fr. *tête de loup,* et *loup*; pr. *testo-de-loup* (balai de crin).

c) Termes spéciaux:

canal: pr. *loubo* (biez d'un moulin), *loubeto*; Monferr. *luvas,* pierres creuses pour l'écoulement des eaux;

fossé: fr. *saut de loup,* Sic. *lupa,* esp. *salto de lobo*; cf. allem. *Wolfsgrube,* id.;

masse de fonte (obstruant un creuset): fr. *loup*; cf. allem. *Wolf,* id. (et métal excédant de la coulée);

passage étroit (= fourré de loup): esp. *lobera* (et gorge de montagne);

verveux (à plusieurs ouvertures): fr. *louve*; cf. allem. *Wolf, Wolfsgarn,* angl. *wolf-net.*

8. Faits concernant la vie physique du loup:

affamer (cf. faim de loup): anc. fr. *lovis,* affamé, et *allovi,* Norm. *alouvir,* Poit. *aloubir* (aloubrir), it. *allupare,* avoir une faim de loup (*lupa,* faim de loup);

assoupir (s'): Mayen. *s'alober,* et *lober, lobasser,* dormir; Saintonge *aloubit,* alourdi de sommeil;

boire (avidement): fr. pop. *louper* (v. griser); Yon. *loupiner,* têter avidement;

déchirer: wall. *éloviner,* étrangler avec les dents; anc. fr. *lopiner,* houspiller (d'où *lopin,* coup, propr. morsure de loup);

dévorer (comme un loup): wall. *lofer,* Hain. *loufer*; Rom. *inluvis,* Sic. *lupiari;*

griser (se): anc. fr. *louper* (auj., boire); esp. *lobo,* ivresse (*coger, pillar un lobo,* s'enivrer);

infecter (le loup exhale une mauvaise odeur): wall. *éloviner* (v. déchirer);

marcher doucement (et en se cachant, comme un loup qui s'approche de la bergerie): fr. *à pas de loup,* Piém. *leubi-leubi*;

regarder fixement (cf. anc. fr. *regarder en loup,* regarder de travers, Cotgr.): pr. *alupa* (Béarn *lupa*), May. *alober*; cf. anc. fr. *loure,* louche (avec Morv. *loure,* louve);

rôder (comme un loup pour chercher sa proie): fr. pop. *louper*, flâner (d'où *loupiat*, flâneur, rôdeur), et fr., terme de marine, *louvoyer* (XVI[e] s., et *louvier*), Guy. *loueja*, id. (de *louo*, louve), courir tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, propr. rôder comme une louve;[1]

rouler sa queue (pour s'élancer): fr. *lover* (XVIII[e] s.), en parlant des serpents, et aujourd'hui, comme terme de marine, rouler un câble;

vesser (cf. infecter): wall. *leuver*, Piém. *lofé*, d'où *lofa*, *lofia*, vesse (passé en it. *loffa*, *loffia*), pr. *lofi*, *loufo* (argot *louffe*) et *loupio*, *lupi*, id.; catal. *llufa*, vesse (et *llufarse*, vesser).

9. Faits concernant sa vie morale:

convoiter (cf. regarder, 8): pr. *alupa*;

duper: Mayen. *alober*, *aloper* (louper), attraper;

emporter (s', brusquement): pr. *aloupi*;

ensorceler (le loup est censé posséder au plus haut degré le pouvoir magique): wall. *éloviner*, inspirer un amour violent, Gasc. *enloubi*, pr. *enloubata*, fasciner;

niaiser: anc. fr. *lubiner*, propr. s'amuser à la manière des louveteaux (pr. *lubin*);

outrager (en poursuivant): anc. fr. *delober* et pr. *aloupi* (anc., crier en hurlant: cf. *faire la loubo*, huer, réprimander);

railler: anc. fr.[2] *lober* (d'où *lobe*, raillerie), auj. Morvan, et *alober*, se moquer de (cf. anc. fr. *faire la coe lovinace*, id., propr. faire la queue du loup); it. *allupare* („contrafare il lupo"); de là:

grimace (et moue): anc. fr. *lope*, *loupe* (louppe), wall. *louve*, *loufe*, Hain. *loupe*;

travailler péniblement (cf. Chien, 44): pr. *loubá* (et *loup*, extrêmement laborieux).

10. Epithètes:

a) Se rapportant au physique de l'animal:

fauve (comme le pelage du loup): fr. *louvet* (de la robe du cheval); pr. *loubet*, it. *lupino* (cavallo), roum. *lupan*; cf. Suisse allem. *Wolf*, vache dont le dos est gris;

vorace (cf. affamer, 8): anc. pr. *lobal*, anc. fr. *lovier*, gourmand (wall. *lovisse*, gourmandise), *lopineur*, id. (d'où *lopinerie*, gourmandise) et *louffre* (auj. wallon); Mil. *luf*, Piém. *luvass*, it. *lupo*, bas-lat. *luponus*.

---

[1] Comparer ce passage de l'*Histoire* de d'Aubigné (III, 511: „. . . n'aiant pas la mer commode, *loveent* en attendant . . .") avec cet autre du même écrivain (III, 200: „il n'y eust galere aucune qui peust endurer la mer d'Esoosse et d'Irlande, où il fallait doubler, ils la trouverent si *louve*, comme on dit, que de fraieur qu'ils en prenoient, ils choisirent de se perdre aux terres"). Il en résulte qu'on *louvoie* quand la mer est *louve* ou incommode (cf. *loup*, méchant): *louvoyer*, ce n'est pas marcher, mais rôder comme une louve, c.-à-d. tourner et retourner pour surprendre.

[2] Le sens du mot s'oppose à une dérivation de l'aha. *lobon*, louer (comme le supposait Diez), que Mackel admet dubitativement.

b) Se rapportant à sa vie morale:

avare (cf. Chien, 74[a]): Bresse *loup* (argot *loupel*) et Poit. *louberie* (avarice), Yon. *vieux louet*, vieil avare; pr. *loup, loubo*; it. *lupa* (Dante en a fait le type de l'avarice);

caché (le jour, le loup se tient caché dans des endroits retirés): wall. *loupard, loupin* (dissimulé);

égoïste: Poit. *loubaté* (personne qui ne pense qu'à elle), propr. louveteau;

fainéant: fr. pop. *loupe*,[1] *loupeur*; Lyon *loba*, paresse (argot *loupe*), wall. *louberée*, id.;

maussade: wall. *loupe* et *riloufé*, renfrogné (*dilofrer*, être triste), anc. fr. *lovin*, id., et *mélancolie louvière* (Cotgr.), qui fait fuir la société;

méchant: fr. *loup*, Piém. *lof*, port *lobo*;

rusé: fr. *vieux loup* (le loup s'appelle ainsi à deux ans, lorsqu'il a acquis tout son développement);

sot:[2] pr. *lofi*, argot *loffe*, imbécile, à côté de *loufoque*, fou, propr. semblable au loup;

sournois (v. caché): Yon. *leuard* et Pic. *leuate*, sombre, lugubre (de *leu*, loup); Chalon *loup* (qui vit retiré); anc. fr. *lubin*, hypocrite, sobriquet de moine (Rabel., I, prol.: „un frere *lubin*, vray croquelardon“);

voleur: esp. argot *lobo, lobaton* (des bêtes à laines); cf. it. *lupeggiare* („portar via a somiglianza di lupo“).

11. Maladies qui affectent les loups (surtout lorsqu'ils sont jeunes):

bosse (maladie des cochons): pr. *loubeto* (jeune louve);

charbon (des bêtes à laine): fr. *lovet, louvet*, Béarn *loubet*, pr. *mau-loubet* (chancre, fièvre de lait); it. *luvetto* (aux pis de la vache), esp. *lobanilho*;

écorchure: fr. *loup*; cf. allem. *Wolf*, id.;

gastro-entérite: fr. *loup* (v. Littré);

refroidissement: wall. *lovène* (maladie des vaches) et *louvine* (maladie du loup); cf. fr. enrhumé comme un loup;

tumeur indolente (v. ulcère): anc. fr. *lupin*, mod. *loupe*, pr. *loupio*, *lupi*, it. *lupia*, réto-r. *luppa*; esp. *lobado* et port. *luba* (aux pieds des chevaux);

ulcère (comparé à un loup rongeant): anc. fr. *leu*, mod. *loup* (et pr.), Béarn *loubet*; esp. *lobanillo* et port. *lobinho*;

vomir (après un excès de boisson): wall. *leuper*, argot *délouffer* (argot port. *cantar a lupa*).

---

[1] Propr. paresseux comme la louve (elle ne bouge pas, le jour, de son repaire).

[2] Cf. *tirelupin*, id., dans Rabelais (I, prol.: „autant en dit un *tirelupin* de mes livres“), avec l'it. *lupinaio* („uomo dolce di spirito, sciocco: lupin dolci! lupini! lupinaio! grida il venditore ambulante di lupini“, Petrocchi).

12. Emploi hypocoristique:

enfant: Poit. *loubateau* (qui a bonne mine) et Pic. *aloupi* (chétif), argot *loupiau* (anc. *loubat*);

jeu d'enfant: fr. *à la queue leu leu* (dans Rabelais, I, 20: *à la queue au loup*), dans lequel on va à la queue comme les loups (qui marchent dans les traces de ceux qui les précèdent); pr. *loup* et *co-dòu-loup*, id.; port. *lobo*; cf. Berr. *loup*, celui qui furette par surprise (dans le jeu de cache-cache);

marin (vieux et habile): fr. *loup de mer*, it. *lupo di mare*, esp. *lobo marino* (cf. rusé, 10).

13. Emploi euphémique:

épouvantail: fr. *loup* (Oudin: le *loup* dont on fait peur aux enfants);

juron: Langued. *mau-loubet* (*te vire*)! que la fièvre t'agite! (cf. charbon, 11), francisé par Rabelais (prol. au Ier livre): que le *maulubec* vous trousque!

masque (= épouvantail): anc. fr. *loviere*, mod. *loup* (de velours noir, que les dames portaient au XVIe et au XVIIe siècle), esp. *lobo;*

nature de la femme: anc. fr. *loviere*, *louviere* (tanière de loup), pr. *loupas* (gros loup).

14. Emploi péjoratif:

a) Appliqué aux personnes:

douanier: Neuchâtel *loup* (I. Jeanjaquet);

intermédiaire (de mariages): Berr. *tête de loup* („tiré de l'usage où sont les gens qui ont tué un loup de promener sa tête dans les campagnes en quêtant chez les fermiers“, Jaubert);

mégère: Pas-de-C. *louvesse*, pr. *loubo*, esp. *loba;*

prostituée: anc. fr. *louve*, wall. *lovesse* (lovresse), pr. *loubo*, Piém. *lüffia*, Naples *loffa*, it. *lupa* et *lova*; catal. *llufa*, port. *loba*; cf. lat. *lupa*, *lupana* (d'où *lupanar*);

vaurien: anc. fr. *loubas* (cf. fainéant, 10).

b) Appliqué aux animaux:

porc (d'après sa voracité): Norm. *lupin* (Du Méril);
rosse: Lyon *loba* (louve);
truie maigre (qui a eu des petits): Mayen. *lubine*.

c) Appliqué aux choses:

affaire (mauvaise): Savoie *loup;*
bévue: fr. pop. *loup* (faire un);
bouge: Berr. *loubite* (repaire de loup);
dette (criarde): fr. pop. *loup* (et *louvetier*, individu endetté);

gâcher (un travail): fr. *louter* (ou *faire un loup*), Savoie *loup*, travail gâché (fr. pop., pièce manquée, ou mal faite, par un tailleur);

morceau (empoisonné): anc. pr. *lopin* (anc. fr. poison), mod.

lopin (XIV[e] s.), morceau, lambeau, primitivement (morsure de) louveteau (pr. mod. *loupin*; v. déchirer, 8).

Le nom *loup* sert rarement à désigner l'excessif (comme c'est le cas pour le nom *chien*): en fr., froid *de loup*, c.-à-d. rigoureux (cf. froid *de chien*), et en it., *tempo da lupi*, „cioè bruttissimo" (cf. stagione *da cani*).

15. Applications isolées:

brouillard: Côme *lova* („nebbia"), propr. louve; H.-Bret. *le temps au lou*, le brouillard (Sébillot, I, 106);

défaut (dans une pièce de bois): fr. *loup* (= morsure de loup); cf. it. *allupatura*, rongement (dans les peaux);

fables: fr. *histoires au vieux loup*, sottes histoires (Oudin), Piém. *la storia del luv* („la canzone dell' uccellino");

feuilles brûlées (qui voltigent): Poit. *louvres*, propr. louves;[1] cf. fr. *gendarme*, bluette qui sort du feu;

lumignon: wall. *leu* (loup); cf. *gendarme*, ou *voleur*, le bouton qui se forme au lumignon;

mucosité (sèche du nez): wall. *leu*, fr. *loulou*; Béarn *loup*, morveau (cf. refroidissement, 11).

16. Le loup, associé au chien, symbolise le crépuscule, le moment du jour où l'on peut encore distinguer un chien d'un loup; de là, la locution *entre chien et loup*, attestée dès le XIII[e] siècle (v. Littré):

En un carrefour fist un feu
Lez un cerne *entre chien et leu.*

De même, anc. pr. *entre ca e lop*, mod. *entre chin e loup*, esp. *(entre) lubrican.*

L'image est tellement saisissante et naturelle qu'on la retrouve ailleurs: en Algérie, on dit *entre chacal et chien*, le chacal étant un loup (doré); l'Arabe désigne également le crépuscule comme le moment où „le chemin est visible et l'on peut discerner le chien du loup"; et antérieurement (II[e] siècle de l'ère chrétienne), dans le Talmud: „Quand fait-on la prière *ch'maa'* le matin? Rabbi Meïr dit: Lorsqu'on peut distinguer un loup d'avec un chien; Rabbi Adjeba dit: Quand on peut distinguer un âne domestique d'avec un âne sauvage".[2]

L'ancienneté de l'image, en français, en provençal et en espagnol, et l'association spontanée de deux canidés (cf. tel loup tel chien) plaident pour une origine indépendante, en Europe et en Orient.[3]

---

[1] Horning (*Zeitschrift*, XXII, 487) fait remonter *louvres* au lat. *lacubrum* (v. ci-dessous).

[2] Cité par Schuchardt (*Ibid.*, XXVIII, 98 et XXIX, 622). Sur l'esp. *lubrican*, v. Cuervo (*Romania*, XII, 110).

[3] Schuchardt (passage cité) se demande si les Romans n'ont pas jadis reçu la locution de l'Orient.

L'esp. *lubrican* (loup-chien) recèle, dans son premier terme composant, la forme amplifiée *lubro* (cf. port. *lobrino*, louvetier), *lubra*, répondant au fr. dial. *lovre*, *louvre* (2); ce type survit également dans le dérivé analogique *lobrecar*, s'obscurcir, s'assombrir, port. *lobregar* (cf. *lobagante*, 3c), *lubrigar* (lumbrigar), entrevoir, jeter furtivement un coup d'œil, propr. comme le loup, dont la vie active ne commence qu'avec l'obscurité, avec la nuit, lorsqu'il rôde pour chercher sa proie. De *lobregar*, on a tiré *lobrego*, obscur, sombre, appliqué spécialement aux endroits où la lumière du soleil ne pénètre pas (cf. *lobregas cavernas*), semblables aux forêts sombres fréquentées par le loup.[1]

Cette manière de voir est corroborée par le sens des dérivés du type correspondant *lovre*: Suisse, Jura, etc. *lovra*, *louvrer*, veiller, d'où *lovre*, veillée (des garçons chez les filles à marier), Plancher-les-Mines *louvres*, veillée du soir en commun (Neuchâtel *leuvre*, *louvrée*, soirée, et Montbél. *lovre*, *lovrée*, id.), à côté du vosgien-lorrain *lourer*, veiller, d'où *loure*, veillée après le repas du soir (Sauvé). Le sens primordial est veiller comme la louve, qui guette sa proie à la faveur des ténèbres.[2]

17. De nombreuses superstitions se rattachent au loup, animal magique par excellence. Chaque partie de son corps (la peau, les poils, le museau, etc.) a une vertu préservative. C'est ainsi que le terme dijonnais *luterne* désigne un animal fantastique, dont la peau est hors de prix et dont les dents combattent le mauvais œil (Cunisset-Carnot): *luterne*, peau de louveteau, répond à l'anc. pr. *loberna*, peau de loup-cervier (v. lynx, 3).

Le regard du loup est éminemment fascinateur: *Avoir vu le loup* (pr. *a vist lou loup*, it. *aver veduto il lupo*), c'est perdre l'usage de la parole,[3] sens du *λυκὸν εἰδειν* de Platon et de *Lupi Mœrim videre priores* de Virgile.[4]

Le sorcier qui passait pour avoir des intelligences avec ces bêtes, ou qui vivait dans leur compagnie, s'appelait *meneux de loups* (Berry), *loutier* (Yonne) ou *louvetier*, port. *lobrino*: il éloignait les loups des bergeries, en se servant des paroles magiques, de la

---

[1] Diez dérive *lobrego* du lat. *lugubris*, lugubre; Förster (*Zeitschrift*, III, 562) incline pour *lubricus*, glissant, d'où humide, à l'ombre, sombre (Cuervo s'y rallie, *Romania*, XII, 110); Baist (*Zeitschrift*, VII, 120) propose le type **rubrĭcus*, pour *rubrīcus*, rougeâtre; finalement, Schuchardt (*Ibid.*, XIII, 531) renvoie à *lucubrum*, lueur (à l'instar de Cornu, *Grundriss*, I, 742) et, pour les verbes, à *lucubrare*, travailler la nuit.

[2] Horning (*Zeitschrift*, XVIII, 221, et XXV, 612) fait remonter *loure* au lat. *lucubrum* (v. la note précédente); Behrens (*Ibid.*, XXVI, 113), considérant cette dérivation comme phonétiquement impossible, tire *loure*, *lovre* (dans la *Festgabe für Gröber*, 1899, p. 159), à l'instar de Contejean (*Glossaire du patois de Montbéliard*, p. 343: *l'ovre*, travail, filasse, veillée), du lat. *opera*.

[3] Et aussi: ne pouvoir parler à cause de rhume (Oudin); cf. *il a crié au loup*, il est enroué ou enrhumé (id.), pr. *crida au loup* et port. *foi aos lobos*.

[4] Théocrite, *Idyll.*, XIV, 22; Pline, VIII, 22, 34; *Mélusine*, IV, 487, et P. Sébillot, *Le Folklore de France*, vol. III, p. 24 et suiv.

soi-dite *oraison*[1] *du loup* (cf. savoir la *pâtenôtre du loup*). Le pouvoir du *loutier* était d'ailleurs plus étendu: son remplaçant espagnol, *lobero* ou *espantanubladas*, chassait les tempêtes.

18. Le loup joue, dans les croyances populaires, le rôle d'un monstre, d'un fantôme. Sa vie solitaire dans des forêts sombres, des ravins de montagne et des marais, principalement ses courses nocturnes et ses appétits carnassiers ont enfanté de nombreuses superstitions.

La plus universelle de ces superstitions est la *lycanthropie*,[2] qui se présente, dans les croyances modernes, sous divers aspects que nous allons envisager. La plupart du temps, c'est un sorcier qui court les champs déguisé en loup; mais le fantôme nocturne prend souvent la figure d'un chien blanc, d'un mouton, etc.

1. Sorcier sous forme de loup.

a) Appellations simples: Norm. *lubin*, espèce de loup-garou qui rôde autour des cimetières; Berr. *lupeux*, être fantastique à tête de loup et à voix humaine qui attire les voyageurs dans les fondrières; Piém. *luv ravass*, anc. H.-Italie *lovo ravaxe* (v. *Archivio*, XII, 411), propr. loup rapace, répondant à l'anc. fr. *leu wasté*, propr. loup enragé;[3] cf. Quercy *loup paumé*, id. (= loup pèlerin?);

b) Composés: anc. fr. *garwalf*[4] (XII[e] s.), à côté de *garol* (garou), *warol* (Norm. *varou*), emprunté à l'anglo-saxon *vere-volf*,[5] homme-loup (à l'instar du gr. *λυκάνθρωπος*, port. *lobishomem*), avec les dérivés:

garache, Poitou, sorte de loup-garou qui erre pendant la nuit dans les bois et les ravins pour effrayer les voyageurs et leur jeter de mauvais sorts (Favre);

garou, Berry, Poitou, Suisse (Morv. *varou*, *v'rou*), sorcier enragé, diable (d'où *courir le garou*, être possédé) et *garouage*, désordre accompagné de tapage (fr., débauche de nuit,[6] XVI[e] s. *garrouage*),

---

[1] Voir la formule de cette oraison dans Colin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, s. v. Cf. Sébillot, *Folklore*, III, 32 et suiv.

[2] Voir Wilhelm Herz, *Der Werwolf* (Stuttgart, 1862), J. Leite de Vasconcellos, *Tradicões*, p. 260—273, O. Keller, *Die Tiere im klassischen Altertum*, Insbruck, 1877, p. 163 à 170, et en dernier lieu, P. Sébillot, *Le Folklore de France*, vol. I, 284, et III, 54 à 57.

[3] Ducange s. a. 1355: „Jean Cosset tint plusieurs propos injurieux sur les dits Jean et sa femme, appellant nommément le dist Jean *leu wasté* et sa femme ribaude".

[4] Marie de France (*Lai du bisclaveret*), éd. Warncke, p. 75: „Bisclaveret a nun en Bretan, *Garwalf* l'apelent li Norman, Jadis le poeit hum oïr E sovent suleit avenir, Hume plusur *garwalf* devindrent E es boscages maisun tindrent. *Garwalf*, ceo est beste salvage; Tant cum il est en cele rage, Humes devure, grant mal fait Es granz forez converse et vait".

[5] Gervasius Tilburiensis, *Otia Imperialia*, éd. Liebrecht, p. 4 (vers l'an 1211): „Vidimus frequenter in Anglia per lunationes homines in lupos mutari, quod hominum genus *gerulfos* Galli nominant, Anglici vero *werwlf* dicunt, *were* enim anglice virum sonat, *wlf*, lupum". Cf. la forme écossaise *warwolf*.

[6] Appliqué également aux animaux: Saintonge *garouage*, maraude (les cochons sont en *garouage*).

à côté du Norm. *varouage*, course pendant la nuit, *varouillé*, crotté et mouillé (Mayen. *garou*, personne sale), comme on suppose qu'est le *varou* (Rolland, I, 153), lequel court à travers les mares et les champs: cf. port. *corredor*, loup-garou, propr. coureur, et *tardo*, id., c'est-à-dire qui court tard dans la nuit (Pas-de-Calais *warouler*, vagabonder).

A partir du XVIe siècle, et par suite d'un oubli du sens originaire, on a dit *loup-garou*, wall., pic. *leu-warou* (lewarou), Poit. *louc-garou*, Bourg. *leu-voirou* (Gasc. *lout-carou*), à côté du Berr. *leu-varat* (louara), Pic. *louerou*; et inversement: anc. fr. *gareloup* (auj. Yonne, et *guerloup*), Alpes *garuló*, Marne (Gay) *ouarloup* (à côté de *gazou* = *garou*), Champ. *voirloup* et (Aube) *garloup-voir* (compromis de *garloup* et de *voirloup*), cette dernière variante est une exclamation qu'on emploie plaisamment pour signaler l'approche d'un danger peu sérieux (Baudouin).

2. Sorcier sous forme de chien: wallon *tché à tsines*, ou chien à chaînes;[1] pr. *chin de cambal* (v. Mistral, s. v. *Cambaud*); Abruzzes *lope cane*.

3. Sorcier sous forme de chat: Berr. *marloup* (chat-loup), répondant à l'it. *lupo gatto*, loup garou; cf. bas-lat. *lupus moninus*, espèce de loup garou.

4. Sorcier sous forme de mouton: anc. fr. *loup berou*[2] et *lebrou*, c'est-à-dire *leu-brou*, conservé dans les patois: Berr. *loup berou* (à côté de *birette*), Yon. *loup-barou*, Morv. *loup-verrou* (Dauph. *louberou*, Lim. *leberou*). Toutes ces variantes représentent, dans leur terme final, le nom du mouton (Lorr. *berou*, pr. *berou*, *berrou*, *verrou*), à l'instar des composés parallèles: it. *lupo mannaro*, loup-garou, propr. loup-mouton (Abr. *lopomenare*, *lope pommonare* et *lupe panaru*, Sic. *lupuminaru* et *lupunaru*), de *mannaro* (mannarino), mouton, c'est-à-dire sorcier (= *lupo*) qui prend la forme d'un mouton.[3]

Le nom du loup se trouve également à la base des synonymes suivants: anc. breton *bisclaveret* (= *bleiz-carv*, loup-garou?), auj. *denbleiz* (homme-loup); anc. slave *vlŭkodlak* (loup poilu), d'où bulgare *vrŭkolak*, vampire (roum. *vîrcolac* et *pricoliciŭ*, loup-garou et éclipse de lune, dont il est censé être l'auteur); albanais *liouvghát*, loup-garou, à côté de *vurvolak*, vampire (grec mod. *βουρκόλακας*, *βρικόλακας*, id., d'où *brucolaque*, vampire).

---

[1] E. Monseur, *Le Folklore wallon*, p. 85: „Dans le pays de Charleroi, on se le figure comme un chien de taille monstrueuse, aux yeux grands et étincelants; le monstre trotte lentement autour du voyageur en produisant un cliquetis semblable à un froissement de chaînes".

[2] Ducange, s. a. 1415: „Ribaux prestre, champiz, *loup beroux*". L'allem. *Bärwolf*, forme parallèle à *Werwolf*, représente le démon sous forme d'un ours (v. Herz, *op. cit.*, p. 5 et 18).

[3] Les étymologistes italiens ont tour à tour vu, dans *manarro*, le lat. *manuarius*, qui marche sur ses mains (encore de Gregorio, *Studi glottol. ital.*, I, 122), *humanarius* (= λυκάνθρωπος: d'Ovidio) ou **maniarius*, de *mania*, épouvantail (Caix, 32).

B. Le Renard.

„De tous les mammifères vivant en Europe à l'état sauvage, le renard est certes le premier en renom. Aucun n'est aussi célèbre, n'est aussi connu que cet emblème de la ruse, de l'adresse, de la malice. Les proverbes parlent de lui, la fable raconte ses prouesses, la poésie le célèbre. Il faut donc bien que ce soit un animal tout à fait remarquable, et il l'est en effet".[1] Il n'est pas moins remarquable sous le rapport linguistique.

1. Le latin VULPES ne s'est conservé, de nos jours, qu'en roumain (*vulpe*) et en italien (*volpe*), encore que, dans ce dernier langage, le doublet toscan *golpe* trahisse un compromis avec le nom germanique correspondant (aha. *wolf*). L'anc. pr. *volp* survit dans le H.-Pyr. *boup*, Alpes *voup* (à côté du Forez *vourp*, Berg. *ulp*, Gênes *vurpe*, Sic. *urpi*), et son diminutif *volpilh* s'est développé parallèlement avec l'anc. fr. *volpil*, *golpil*, *gorpil* (Nemnich *verpil*), *goupil* (f. *goupille*), toutes formes contaminées par le germanique (à l'instar de *guêpe*, *gâter*, etc.).

A partir du XIIIe siècle, ces formes commencent à être supplantées, dans le Midi de la France et principalement dans le Nord, par *renart* (1247) ou *regnart*, nom du héros (*Renart le Gorpil*) dans le *Roman de Renart*. Cette substitution définitive d'un surnom littéraire au nom ancien de l'animal, est, malgré la popularité de la célèbre satire, un fait unique, et aucun des autres personnages du roman (Baudouin, Belin, Brun, Noble, Tibert, Ysengrin, etc.) n'a laissé de trace dans la langue.

Le patois angevin appelle, en outre, le renard *sapias* (Rolland, I. 161), propr. souillon, à cause de la mauvaise odeur qu'il exhale (cf. Mayen. *sapàs*, souillon), et répondant à *souiro*, le surnom provençal du loup.

Les noms sardes méridionaux du renard se rapportent tantôt à son caractère rusé: *margiani* (Logoudore *mariani*), synonyme de l'it. *mariolo*, matois (à l'instar de l'anc. esp. *marota*); tantôt à sa taille basse: *lodde* (cf. *lodditu*, bassotto).

2. Le provençal possède, à côté de *reinard* (catal. *ranart*), deux autres noms de formation indigène, à savoir: *guèine* (anc. pr. *guiner*, catal. *guinèu* et *ghinarda*), propr. aboyeur (cf. Aveyr. *gouina*, grogner, et catal. *guinyolar*, hurler, glapir), et *mandre* (f. *mandro*), probablement martre[2] (cf. Isère *maire*, wall. *madré*), à cause de la ressemblance des deux bêtes (cf. prendre *martre* pour *renard*).

L'hispano-portugais a produit, à son tour, deux autres appellations: *raposo*, qui fait allusion au caractère rapace[3] de l'animal (cf. *rapar*, enlever de force), et *zorro* (zurro), qui traduit simplement

[1] Brehm, *Les Mammifères*, I, 508.

[2] Diez rapproche *mandro*, renarde, du comasque *malandra*, prostituée.

[3] Cobarruvias tire *raposo* de *rabo*, queue, étymologie admise par Diez et reprise par Nigra (*Archivio*, XIV, 373); cf. catal. *rabosi*, raposino.

le hurlement[1] du renard (cf. *zurrar*, braire), à l'instar du galicien *bravio*, renard (f. *brabun*), de *braviar*, beugler. L'anc. esp. *gulhara* (Ruiz), catal. *guilya*, et le sarde mérid. *mazzone*, sont d'origine obscure.

3. Les noms du renard désignent:

En zoologie, des poissons, des mollusques, des insectes, etc.:

cône (espèce de): fr. *renard;*

courtillière (cf. Chien, 38[e], et Loup, 3[e]): Pontarlier *vourpe*, propr. renarde (Forez *vourpa*, id., 1), à l'instar de l'allem. *Moldwolf* ou taupe-loup, flamand *moldworp;*[2]

merlan (espèce de): pr. *mandre;*

requin bleu: fr. *renard marin*, pr. *reinard*, it. *vôlpe de mar*, Venise *pesce volpe*; cf. allem. *Fuchshecht*.

4. En botanique:

aconit (cf. Loup, 4[a]): it. *erba della volpe*;

ajonc (cf. Loup, 4[b]): Côtes-du-N. *queue de renard* (Roll., IV, 90);

alopécure (dont l'épi ressemble à une queue): fr. *queue de renard* et *vulpin*, pr. *co-de-reinard* et esp. *cola de zorra*; cf. allem. *Fuchsschwanz*, angl. *fox-tail;*

astragale (à cause des poils qui garnissent ses feuilles): fr. *barbe de renard*, pr. *barbo-de-reinard*; cf. allem. *Fuchsbart*, id.;

mélampyre (à cause de la forme de ses bractées en épis): fr. *queue de renard;*

molène (à fleurs de couleur purpurine): pr. *co-de-reinard;*

morelle (cf. Chien, 52): catal. *pansas de guinèu* et esp. *uva de raposa* (raisin de renarde);

prêle (ses rameaux effilés ressemblent aux crins d'une queue): pr. *co-de-reinard;*

parisette (cf. Loup, 4[a]): fr. *raisin de renard;*

raisin (variété de): it. *volpola*, port. *maroto*, propr. renard (2) et roum. *vulpe*; cf. allem. *Fuchstraube*, angl. *fox-grape*, id. (le renard aime beaucoup le raisin).

5. En agriculture, réjouissance rustique (cf. Loup, 6): Bresse *renard* (et *prendre le renard*, finir la moisson, Rolland, I, 170); cf. Suisse allem. *Fuchs*, dernière gerbe.

6. Applications techniques:

a) Relatives à l'ensemble du corps du renard:

chariot bas (cf. Loup, 7[a]): port. *zorra;*

[1] Cobarruvias tire *zorro* de *zurrar*, corroyer, parce que le renard change son poil l'été (étymologie admise par Diez), tandis que Gerland (Gröber, *Grundriss*, I, 331) le fait venir du basque *zurra* (zahurra), sage, prudent; Rönsch (*Zeitschrift*, I, 420) avait rapproché *zorra* du lat.-gr. *psora*, gale (maladie du renard).

[2] Schuchardt (*Zeitschrift*, XXVI, 396) dérive le fr. dial. *vourpe* du flam. *(mold)worp*.

épouvantail (pour les oiseaux): Lyon *mandrille*, propr. petite renarde;

masse de fer (cf. Loup, 7^c^): fr. *renard*; cf. allem. *Fuchs*.

b) Relatives à une partie de son corps;

cheville (cf. Loup, 7^b^): pr. *boupilho;*

coussinet (d'ancre): port. *raposa;*

croc (cf. Loup, 7^b^): fr. *renard* (du débardeur), pr. *reinard*; cf. allem. *Fuchschwanz*, harpon des poulieurs;

crochet de fusil (cf. Loup, 7^b^): fr. *renard;*

fronde (cf. Chien, 70^a^): catal. *mandrá;*

manivelle: fr. *mandrin* et catal. *mandret* (du pr., v. tourillon);

palonnier de charrue (cf. Loup, 7^b^): Poit. *renard;*

perçoir: fr. *queue de renard;*

planchette (sur laquelle le pilote indique la direction): fr. *renard;*

poinçon (cf. perçoir): pr. *mandrin*, d'où fr. *mandrin* (1690), propr. petit renard,[1] répondant à *boupilho* (v. cheville); catal. *mandri* (du pr.);

rouleau de bois (au bas d'une grande scie): fr. *renard;*

tenaille (cf. Loup, 7^b^): fr. *renard;*

tourillon (cf. poinçon): fr. *mandrin*, pr. *mandre* et *reinard* (ce dernier, tour de charette); it. *mandriale*, esp.-port. *mandril* (empruntés au fr.).

c) Spécialement à sa queue:

corde (agglomérée sur un câble raccommodé): pr. *reinardo;*

fil à plomb: fr. *renard*, pr. *reinard* (et fil de fer au sortir de la filière);

époussettes: esp. *zorros* (renards);

touffe (de racine qui se développe dans un tuyau de fontaine): fr. *queue de renard*, pr. *co-de-reinard;*

verveux (cf. Loup, 7^c^): fr. *renard*.

7. Epithètes:

avare (cf. Loup, 10^b^): pr. *reinard;*

enjôleur (v. rusé): esp. *zorrocloco*; it. *avvolpacchiare* (aggolpacchiare), *avvolpinare*, enjôler; cf. pr. *tricoudin* („tricheur", surnom du loup), allem. *fuchsen*, duper, tricher, et *fuchsschwänzeln*, flagorner;

indolent (v. paresseux): pr. *gueinard*, Lim. *gueinolo* (renarde);

ivre (cf. Loup, 8): esp. *zorra*, cuite, port. *raposeira*, id.; de là:

migraine (à la suite d'un excès de boisson): esp. *zorrera;*

sommeil profond (cf. esp. *dormir la zorra*, cuver son vin): esp. *zorro*, pr. *raposeira*;

lâche: anc. pr. *volpilh*; anc. fr. *goupiller* et *faire la renardière*, mod. *renarder*, se sauver, et *faire les renards*, faire l'école buisson-

[1] Bugge (*Romania*, III, 154) fait remonter le fr. *mandrin* au lat. *mamfur*, outil de tourneur (dans Festus), par l'intermédiaire d'un type **manfurinum*.

nière, Norm. *tirer au renard*, reculer; catal. *guillarselas*, se sauver (de *guilla*, renard); cf. esp. *mandria*, poltron, emprunt[1] fait au catalan (v. paresseux);

lambin: esp. *zorronglon*, et *zorro* (zorrero), lourd, pesant (d'un navire lent dans sa marche); Yon. *renarder*, lambiner;

niais (rusé qui fait le): pr. *gueinard*, esp. *zorro* (zorrocloco);

paresseux: Forez *vourpa* (renard), et pr. *mandriasso*, catal. *mandra*, paresse, d'où esp.-port. *mendria*, id. (port. *mandrião*, paresseux); cf. allem. *den Fuchs schleppen*, travailler en paresseux;

rusé (on a fait du renard le type de l'astuce): fr. *renard* (et *renaré*), d'où *renarder*, ruser (anc. *goupillier*), et *renardie*, ruse; pr. *mandre* et *reinard*; it. *volpe, volpone*; esp.-port. *raposo, zorro;*

vagabond: Lim. *gueinard* et pr. *mandri* (voleur).

8. Maladies:

alopécie (les poils du renard tombent l'été): anc. fr. *renarde* et anc. pr. *raynart*, it. *volpe*; cf. anc. gr. ἀλώπηξ (renard), id., allem. *Fuchsräude* et angl. *fox-evil;*

altération du vin (en vieillissant): Berr. *renarder*, devenir aigre; cf. angl. *to fox*, id. (et *foxy*, aigre, du vin, de la bière);

courbature (cf. Chien, 46): Bresse *renards* (avoir les), être fatigué des reins après la moisson;

dévoiement (surtout des bestiaux): Berr. *renarde;*

menstrues (par allusion à la couleur): pr. *reinard;*

nielle (maladies des céréales qui les teint en rouge): it. *golpe* et *volpe* (d'où *volposo*, charbonné);

vomir (après une débauche, cf. Loup, 11): fr. pop. *renarder*, *écorcher le renard* (Rabel., I, 11; anc. *escorcher le gourpil*) et *faire des renards*, pr. *faire lou reinard.*

9. Emploi péjoratif:

a) Appliqué aux personnes:

bâtard (cf. prostituée): port. *zorro* (renard);

commissionnaire d'un four (cf. entremetteuse): pr. *mandroun;*

entremetteuse: pr. *mandrouno*, propr. renarde ou femme rusée;[2]

gamin (polisson): port. *maroto*, f. *marota* (= renarde, 2);

marmaille: pr. *mandrilho* (engeance de renards);

mendiant: pr. *mandri, mandroun* (et *mandrilho*, gueux);

prostituée (cf. entremetteuse): Pas-de-C. *mandroule*, pr. *mandrouno*, it. *mandracchia* (d'un primitif *mandra*, renarde,[3] emprunté au pr.), esp. *zorra* et port. *marota*, primitivement renarde (2);

voleur: Lyon *mandrille*, For. *mandrot*, pr. *mandrilho* (v. mendiant).

---

[1] Larramendi dérive l'esp. *mandria* du basque *emandrea*, femme débile (étymologie admise par Diez).

[2] Diez rapproche *mandrouno* du comasque *malandra*, prostituée.

[3] Pieri (*Miscellanea Ascoli*, p. 421) fait remonter *mandracchia* à un type **meretracula*, de *meretrix*, id.

b) Appliqué aux choses:

chambre remplie de fumée: pr. *reinardiero* (tanière de renard), esp. *zorrera*, id.;

fourneau d'affinage: fr. *renardière*; cf. allem. *Fuchs*, tuyau du four à réverbère;

guenille: Lyon *mandrille*, du pr. *mandrilho* (petite renarde);

moquerie (cf. Loup, 91: fr. *queue de renard* (Oudin) et *crier au renard*, se moquer de quelqu'un (Id.); cf. allem. *fuchsen*, berner (jadis, les grands seigneurs s'amusaient à berner les renards);

sornette (= moquerie): pr. *gueino*.

10. Applications isolées:

cavité (formée par un éboulement): pr. *reinardiero* (renardière);

jeu (où il y a douze poules): fr. *renard* (nom de la pièce qui attaque les poules), pr. *reinar-loun*; cf. allem. *Fuchs- und Hühnerspiel*, id.; cf. anc. fr. *a escorcher le renard*, jeu mentionné par Rabelais (I, 22);

trou (d'un canal par où l'eau se perd): fr. *renard*; cf. allem. *Fuchsloch*, id., par allusion à son terrier profond percé de plusieurs issues et creusé dans des ravins ou entre des racines.

Ajoutons cette superstition gasconne relativement au renard: il fascine la nuit les poules et dindons qui tombent sous son regard, les tue et s'en repaît à loisir; dans la commune de Questembert (Vannes), on croit que les sorcières prennent la forme d'un renard.[1]

[1] *Mélusine*, IV, 570.

Le Porc.

„De tous les quadrupèdes, le cochon paraît être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel: toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse et à une gourmandise brutale, qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, et même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac; et la grossièreté de ses appétits de l'hébétation des sens du goût et du toucher."

A ce tableau de Buffon, il faut ajouter que le porc a, de tout temps, joué un rôle important dans la vie économique du paysan et du pauvre, pour lesquels il constitue une véritable fortune: les patois de Bessin et de Guernesey le désignent simplement par *avé*, avoir (anc. fr. *aver à soies*); c'est parfois la bête par excellence, l'animal: Guernesey *anima*, cochon, et Parme *nimal*, id., à l'instar du réto-roman *alimari*. Les langues romanes mettront en évidence et les penchants grossiers et cette importance sociale de la bête.

Première Partie.

Noms et cris du porc.

I. Héritage latin.

1. Le latin PORCUS s'est partout conservé: it. et port. *porco*, roum. *porc*, réto-r. *püerc* (pierc), esp. *puerco*, catal. *porch*; les patois français rejettent tantôt la gutturale (Meuse *pour*, Savoie *pwar*, Creuse *pwor* A., fr. *porc*), tantôt la liquide et la gutturale à la fois (Sav. *pwè*, Creuse *pwò*, Loire *po* A.).

Le diminutif PORCELLUS a fourni: it. *porcello*, roum. *purcel*, anc. fr. *porcel*, Aveyr. *poucel*; il s'est parfois substitué au primitif: fr. *pourceau*, au sens de „cochon“ (= anc. fr. *porcel*), Lorr. *pou'hè*, *p'hè*, id. (= Meuse *pouché*), réto-r. *purtschi*, Frioul *purcitt*, *purciell*. De là, le besoin de nouveaux diminutifs: anc. fr. *porcelet* (Gard *poucelet*) et *porchon* (ce dernier, au sens de „cochon“, dans le Nord de la France), Forêt-Noire *pouchenot* („pourceau“), Aveyr. *porcognòu*, *pourcelòu*, pr. *pourquet*, it. *porchetto*, à côté de *porcellino*, roum. *purceluș*, *porcan* (porculean), *porcaș*, *porcușor*, *porcuț*; port. *porquinho*, esp. *porcino*.

Le fém. PORCA est familier à l'anc. fr. (*porque*,[1] qui survit dans la terminologie nautique), au valaisan (*porca*), au pr., à l'it.,[2] au macédo-roum. (*poarcă*), au catalan (*porca*) et à l'hispano-portugais, tandis que SCROFA s'est conservée en it. (*scrofa*,[3] Venise *scrova* et *scroa*), en réto-r. (*scrua*) et en roum. (*scroafă*).

Le nom générique SUS, porc, pourceau, truie, revient en sarde (Logoudore *sue*, truie) et en anc. pr. (*sulha*, porcelet, de *sucula*).

Le lat. MAIALIS, qui désigne le porc mâle châtré, a donné à l'it. *maiale*, id. (f. *maiala*, truie), et au wall. *mayaï* (f. *mayelée*), *mayet*.

Enfin, VERRES s'est également conservé dans tout le domaine: anc. fr. *ver* (auj., Cher A.), pr. *verre*, it. *verro* et *verre* (sarde *berre*), réto-r. *ver* (verl), catal. *verro*, roum. *vier*; et sous forme dérivée:

[1] Godefroy s. a. 1462: „Les manans de villaiges n'auront à laisser leurs *porques* hors leurs rangs“. Le mot se trouve encore dans Scarron. Aujourd'hui, *porche* est la truie non châtrée, et *truie porchère*, la truie fécondée.

[2] Le bellinzon. *porla*, truie (de *porcula*), répond à l'Aveyr. *poucelo*, truie mère, propr. jeune truie.

[3] Et *scrofano* (scrofanello), porcelet.

fr. *verrat* (1334), Creuse *varà* (et *varè, varò* A.), Indre *vrà*, et Béarn *barrat* (Cantal *barà* A.), à côté du Dord. *vorà* (Saône-et-Loire *vwèra* A.), Norm. *verrard*; Berr. *verret* (vret), Aveyr. *berre* et Morv., Montbél. *voret* (Lorr. „cochon", à côté du messin *beyar, biyar, bayar*, verrat), anc. fr. *verrot* (Palsgr.), Norm. *verou*, Béarn *berrou*;

it. *verrocchio*;

esp. *barraco* (et *barri*, jeune verrat), *berraco* (et *verraco*); port. *barrão* et *varrão* (Galice *berron*, Algarve *borron*, à côté de *barrasco, varrasco*).

2. Un certain nombre de créations nouvelles se rapportent au même fond. C'est ainsi que MASCULUS sert encore à désigner le verrat en roum. *(mascur)*, répondant au pr. *mascle*, fr. du Nord *mâle* (Valais *mahlo*, Ain *molo* A.), id., à côté du girondin *porc integre*, verrat A.

Le frioulan *temporal*, porc, désigne primitivement le cochon de la saison (anc. it. *temporale*), et l'it. *tempaiuolo*, le cochon de lait, à l'instar du valaisan *prinmaré*, porc né au printemps, porc de l'année, et du genevois *evarnon*, porcelet qu'on garde pendant l'hiver pour l'engraisser (I. Jeanjaquet), Saône-et-Loire *ivernon*, porcelet de quelques mois.

La truie porte, en outre, le nom de *novella*, en réto-r.,[1] et répond au pr. *primo*, jeune truie (à côté de *fraisso*, propr. fraîche).

Le cochon de lait s'appelle en anc. fr. *laiton* (auj., Norm., Berr., Poitou), Gard *lachen*, esp. *lechon* (auj., cochon, primitivemant cochon de lait = *lechoncico*), Saintonge *lolo*, id. (enfantin); Berr. *nourrin*, propr. alevin (wall., porcelet à l'engrais, pr. goret), et Côte-d'Or *neurisson*, pr. *nourridoun*, c.-à-d. qu'on nourrit de lait, à côté du Clairvaux *lanceron*, à cause de sa forme élancée avant d'être engraissé (en fr., jeune brochet), et du Lorr. *penant*, id., propr. sevré.

L'anc. fr. *porc* désigne toute l'espèce (à l'instar du gr. ὗς et de l'esp. *puerco*, porc et sanglier): le porc sauvage et le porc domestique, ce dernier appelé spécialement *porcel* (dim. *pourchelet*). Le porc sauvage (sarde *porcabru*, c.-à-d. *porcum aprum*, frioul. *griott*, macédo-r. *porc agur*, ou sauvage) porte, dès le XIIe siècle, le nom de *sengler* (anc. pr. *senglar*), du lat. SINGULAREM, à l'instar de l'anc. gr. μόνιος (épithète du sanglier et du loup) et du sarde *sulone*, c.-à-d. *solitaire*, nom que le sanglier porte, dans le langage des chasseurs, à partir de sa septième année. La forme moderne *sanglier*, qui remonte au XVIe siècle (cf. Vosges *hinguié*, wall. *singlé*, pr. mod. *singlié*, catal. *singlar*), a été influencée par *sangle*, le pelage des jeunes sangliers étant rayé longitudinalement (*Baucent*, c.-à-d. tacheté de blanc et de noir, est le nom du sanglier dans le *Roman de Renart*). Cette particularité physique explique également les formes correspondantes italiennes: *cinghiale, cignale*, sanglier (de *cinghia, cigna*, sangle), et Abruzz. *cignato*, id., propr. sanglé.[2]

---

[1] Valais *noé, noué (= novellu)*, porc de l'année (comm. par I. Jeanjaquet).

[2] C'est aussi l'avis de Bianchi (*Archivio*, XIII, 230).

II. Cris d'appel et de chasse.

3. Les cris qui servent à appeler les porcs, sont:

a) Simples:

biya-biya! (pour les gorets), à côté de *bilot-bilot!* et de *bouyou-bouyou* (pour les cochons), Bresse;

chè-chè! Sicile (*qué-qué!* H.-Bret.) et *chiù-chiù!* (Bessin *quio-quio!*), à côté du Mayen. *quiao-quiao!* (pr. *couï-couï*, cri des porcelets) et du bernois *quèila-quèilé!* (Jeanjaquet);

ci-ci! cinci! Italie (Naples: pour minets et petits chiens, Arbedo: pour les petites chèvres), à côté de *cia-cia! cio-cio! ciu-ciu!* répondant au Sav. *tchou-tchou!* pr. *chou-chou!* Gasc. *cho-cho!* Rétie *tschuï-tschuï!* port. de Valpaços *chua-chua!* (v. *Rev. Lusit.*, II, 257);

crè-crè! (crèa-crèa!) Sicile; Abruzzes, Provence *gri-ri!* (pour les gorets);

ggi-ggi! Abruzzes (Sicile *jè-jè!*), à côté de *zze-zze!* et *zo-zo!* (sarde *fagher zo-zo*, grogner);

gna-gna! Monferrin (pour les cochons de lait); wall. *gneu-gneu!* (cri du cochon);

ho-ho! Normandie;

ri-ri! Abruzzes, et *rou-rou!* Deux-Sèvres;

sou-sou! Provence (cf. ci-dessus *chou-chou!*);

tá-tá! Auvergne, *té-té!* Provence (pour les porcelets), *ti-ti!* Suisse, H.-Bret. (Mée); *tiá-tiá!* Poitou, Savoie, *tiè-tiè!* Sicile, Savoie, Calvados; *tio-tio!* Bessin, et *tiou-tiou!* Normandie, Poitou, Savoie;
tcha-tcha! tchatchon! tchachet! Valais (Jeanjaquet).

b) Amplifiés, à l'aide d'une gutturale, dentale ou liquide:

C (cf. gr. *κοΐ*, en rapport avec l'allem. *quik!*): *bico-bico! bicá-bicá!* (bicá-tó-tó-tó!) Portugal; *begui-begui!* Poitou;

ciacco-ciacco! Pistoie, *cicco-cicco!* Naples, *cicchí-ciccù!* Abruzzes, *tschuk-tschuk!* Rétie; *chico-chico!* Portugal; cf. lette *čuk-čuk!* lithuan. *čukut!*

nicu-nicu! Sicile, *niquia-niquia!* H.-Bretagne; cf. allem. de Coblenz *Nückes*, cochon (Nemnich);

reco-reco! Portugal;

zichì-zichijje! Abruzzes.

N: *cin-cin!* (cina-cina!) Bellinzona; Valais *tchantchan!* et Frib. *tchantchon!*; *tyan-tyan!* Savoie (en claquant de la langue);

nin-nin! nanin-nani! Valais; *nino-nino!* Pistoie; *zin-zin!* Côme.

R: *bouri-bouri!* Poitou (en Savoie, pour les canards);

cherì-cherì-cherillo! Naples, *chiri-chiri!* Cosentino, *cori-cori!* Sicile (Forez *quore-quiere!*; en Savoie, pour les canards);

ciura-ciura! Bellinzona;

gueri-gueri! Provence (pour appeler les gorets et les caresser en les grattant) et *gourri-gourri! gourrou-gourrou!* Morv. *gori-gori!* (pour les gorets et les oies; cf. Suisse allem. *guri-guri!* pour les canes et les oies);

gnerignigné! Sicile (compromis entre *gneri* et *gnine*; cf. it. *nino)*;

peri-perille! Abruzzes (v. Finamore s. v. *ri)*;

tier-tier! Bresse (*ter!* Provence, pour chasser), à côté du berrichon *trr-trr!*

zziri-zziri! zziri-riri! Abruzzes („voci per chiamare e per carezzare il maiale", Finamore).

T: *coutou-coutou!* Pas-de-Calais, *quetou-quetou!* Normandie (Clairvaux *qu'tia!*), à côté du Frib., Vaud. *guedi-guedi!* et du Guernes. *guedot-guedot!*

ritou-ritou! Aveyron (Berne *retè-retè!*), et *rotou-rotou!* (pour les gorets).

Et de même: *cocho-cocho!* Provence (cf. russe *čuš-čuš!* id.), et *gojo-gojo!* à côté du galicien *cache! gache!* (pour faire avancer uu cochon), et du Trasmontan *coche-coche!* (v. *Rev. Lusit.*, IV, 40), Berne *couss!* (Neuchât. *coutchi!*) et Frib. *gouzi! vouzy!* (Jeanjaquet); *zolla-mi!* Abruzzes.

4. Voici maintenant les cris servant à chasser la bête:

brou-brou! Provence; *chiena-chiena!* H.-Bretagne; *cisse!* (cisce! chisce!) Abruzzes;

hou-hou! Côte-d'Or, *houche!* Yonne, *houï!* Provence (*ouïtse!* Bas-Valais), roum. *huideo!* (cf. Lisieux, Calvados, *aïe-du!* pour chasser un chien);

schi-schiá! scu! Sicile; *sou! sou-ci!* H.-Bretagne; *sou-sou!*[1] Calvados (Montchamp);

tyo-tyo! Normandie; *tô! tô d'ahi!* Portugal; *touï-touè!* Manche;[2]

trou-trou! Normandie, Saintonge; *trucci-là!* Toscane; *troun-troun!* Bessin (pour faire marcher le cochon); Mil. *ptrusc-ptruscia!*

zicchie! zzu! Abruzzes, Sicile.

III. Le grognement et ses inflexions.

5. Lorsqu'il est paisible ou qu'il a faim, le cochon pousse un cri sourd, rendu en latin par GRUNNIRE et GRUNDIRE. Ce cri est familier à tout le domaine (excepté le roumain): anc. fr. *gronnir* (XIIe s.), *grogner* (XVe s.: *groigner*, Berr. *greugner*) et *grouiner*, à côté de *grondir*, *grondre* (mod. *gronder*); anc. pr. *gronir*, *gronhir*, mod. *grouni*, *grougna* (graugna) et *groundi* (groundina); it. *grugnire* et *grugnare*, réto-r. *grognar*, esp. *gruñir*, port. *grunhir*.

Le point de départ de ce cri *gru* — anc. gr. γρῦ — est susceptible de diverses amplifications, qui tendent à rendre plus sensible sa sourde intensité. On obtient ainsi les inflexions suivantes:

groucier, anc. fr., à côté du Berr. *agracer*, Jura bern. *groncener* (grouncener), roum. du Banat *grăuţi*; cf. anc. gr. γρύζειν et allem. *grunzen* (à côté du suisse *grunnen*);

[1] Communiqué par Ch. Guerlin de Guer.
[2] Idem.

groffiller, anc. fr. (XVe s.: „un grant nombre de porcs *groffillans* et mangeans des noix“), it. *gruffolare*, roum. *grohăi* (cf. tchèque *hrochati*); anc. argot *grubler* (= grufler);

grouillier, anc. fr., répondant au pr. mod. *gourrioula*; cf. anc. gr. *γρυλλίζειν* (et *γρῦλλος*, cochon).

6. Une seconde série de termes pour „grogner“ a son point de départ dans le cri *rou*, parallèle à *grou*, d'où:

rouï (rouire) et *rouvi* (ravouire), pr.; esp. *arruar* (du sanglier), Plancher-les-Mines *rodji*;

ruffolare, it.; Aveyr. *rofoleja* et Forez *rafoula*; cf. allem. *rocheln*, *rücheln*, id.;

ruignier, anc. fr. (pr. *rougna*, *raugna*, Marches *rognecó*), à côté de *ruïner* (Du Pinel: le *ruin* d'une truie), Montbél. *rouener*; Calvados (Montchamp) *roinzoner*;[1] Piém. *rogné* (raogné); sarde *raunzare*;

rullier, Forez, it. *rugliare*, Savoie *rula*, à côté de *ràla*, *rèla* (relya), crier comme le porc (et crier d'angoisse);

runer, anc. fr. (Suisse *rauna*, *ronna*, Sav. *ranna*, *rouna*), pr. *rena* (anc. *rainar*, *renar*), esp. *reñir*;

roncar, esp., pr. *rounca* (rouncha, rouncla), *rounga*, Poit. *rongoglier* (rongouiller), Sicile *runguliari*;

roundi, Brive (Rolland, V, 223), *roundina* (Gard), catal. *rondinar* (cf. *groundina*, 5);

rounsa, pr., et Clairvaux *rouincer* („pousser des cris aigus comme les petits cochons“);

routeler, *ruteler*, Picardie, et Metz *ruter*.[2]

7. Lorsque le cochon est blessé, le grognement se change en un cri aigu, prolongé, et qui devient grave et alterné, quand sa vie est en péril. Ce cri particulier est rendu par *couï-couï* (anc. gr. *κοΐ-κοΐ*) ou bien par *ouin-ouin* (port. *on-on!* anc. fr. *hoing*, grognement), *wann-wann!* d'où anc. fr. *guannir*, *guanir*, et esp. *guañir*, grogner, Béarn *arreganha* (pr. *gagnoula*, it. *guagnolare*, *gagnolare*, catal. *guinyolar*, glapir, cf. Chien, 7). Ce cri revêt, en outre, les aspects suivants:

a) *couiner*, Berry („le porc qu'on tue, *couine*“, Jaubert), Guern. *couinaïr*, Jura *coinner* (Poit. *couïner*, du cri du lièvre et du lapin); pr. *couïna*, à côté de *couenassa* (Dauph.), *cuina* (Clairvaux *cuiner*) et *caïna* („pousser un cri aigu“);

quener, Saintonge, et Gasc. *quená* („geindre“), à côté du Lyon. *quiner*, Forez *quina* („grogner“);

chouiner, Morvan, et *chouner*, *chianner*.

b) *couigner*, Mayenne („crier“) et Yon. *coigner* („grogner“), Savoie *couigna*;

chouigner, Clairvaux;

---

[1] Communiqué par Ch. Guerlin de Guer.

[2] L'anc. pr. *ruzer*, grogner, se rattache au lat. *rudere*, mugir.

couinquer, Poitou, et Lyon *quincher*.

c) *gouïna*, Aveyron („grogner“) et Côme *guiná*, id.; Saintonge *guener* („gémir“);

gouigner, Mayenne („pousser des cris aigus“), et wall. *guigner*, glapir (à l'instar du catal. *guinyolar*);

gouincer, Mayenne.

d) *houiner*, Normandie (Calvados *honner*), et *ouïner* (Bagnard *ouena*), à côté du Berr. *vouiner*, Fr.-Comté *vouinner*;

hougner (hoigner, hougner) et *hongner*,[1] anc. fr. (Messin *hogner*, Norm. *houigner*, Pas-de-C. *ouigner*), à côté de *vuingnier* (XIIIe s.), Fr.-Comté *vougnier*, *vogner* (wall. *wigni*, glapir);

houincher, *ouincher*, Normandie; Vosges *vouinquer*.

e) *couïler*, Berry (Genève *coueler*, *coualer*, *couailler*, et Savoie *couèla*, *couèlya*); cf. pr. *quièula* (quièuna), glapir;

gouailler, Genève (= *couailler*); cf. Norm. *guiler*, crier d'une voix aigue.

f) *couasser*, Yonne („appeler des petits“), Bas-Maine *couisseter* („crier de détresse“, des petits animaux) et *cusser*, *queusser* („gémir“); roum. *covițăì* et *chițăì* („crier comme un petit cochon“); cf. anc. gr. *κοΐζειν*, allem. *quiken*, *quiksen*, *quitschen*, crier comme un petit cochon; *kvičati*, grogner (de la truie), ruthène *kovičati*, id.;

gouïssa (gouïcha) et *guissa*, pr. („pousser un cri perçant“), roum. *guițà*, grogner; port. *guinchar* („jeter un cri perçant“).

8. Les verbes suivants pour „grogner“ remontent à la même source imitative:

carrinca, *carinca* (crinca), *carragna*, pr.; cf. lat. *quirritare* (des verrats) et allem. *kürren* (kirren), grogner, *gorren*, *gurren*, id. (propr. crier *gurr!*);

chillar, esp., répond au pr. *quilà*, pousser des cris aigus;

miller, *remiller*, Bresse, crier de douleur (du cochon) et Sicile *rimuriari*, id., sarde *murrunzare*;

rebudiar, esp. (du sanglier), à côté de *refunfuñar* et *rezongar* (du cochon).

9. Certains des verbes mentionnés s'appliquent également au cri des animaux dont la voix se rapproche plus ou moins du grognement, à savoir:

à l'âne: anc. fr. *runer*, grogner et braire, pr. *rena*, id. (Dauph., hennir), wall. *rûter*, braire, et Metz *ruter*, grogner; l'anc. fr. *quanner* (canner) ou *channer* (auj. Yonne), qui traduit le grognement (cf. *couener* et *chouiner*), de même que ses composés *requanner* (recanner, pr. *recana*), *riquanner* (ricaner), *rechanner* (rechener) et *rechaignier*, à côté de *rejaner* (auj. Morvan), signifient proprement „braire“;

[1] Diez et Mackel renvoient, pour *hogner*, à un type germanique **humjan*, bourdonner.

au chat: pr. *rena* (se dit à la fois du chat, du chien et du porc), et *rangoula*, Fr.-Comté *rougnier*, gronder (du chat), à côté du sicilien *runguliari*, id. (du porc), Béarn *gnourra*, grogner (en pr., miauler); fr. *router*, ronronner, et Pic. *routeler*, grogner;

à la chèvre: Savoie *queler*, bêler (et *couèla*, grogner), *ralyer*, bêler (et *relya*, crier d'angoisse);

au chien (cf. anc. gr. κλάγγη, du chien et du cochon): anc. fr. *hogner*, Pas-de-Cal. *ouigner* (Bessin *ouiner*) et Savoie *couèla* (s'appliquent aux jappements plaintifs des chiens et aux cris aigus des cochons), Genève *rioler*, *riouler* et *ronner*, Suisse *groncener* (gronder et grogner), Châlon *couïner* (du chien), pr. *caïna* et *quina* (geindre, des chiens et des cochons); Brive *dzingla*, grogner (Rolland, V, 223), répond au pr. *gingla*, glapir, et Aveyr. *giscla*, grogner (pr., glapir); pr. *ragagneja*, grogner, et esp. *regañar*, gronder (du chien); Quercy *regaula*, grogner et hurler; Venise *rugnire*, grogner et aboyer, sarde *zerriai*, grogner et hurler (*zèrriu*, grognement);

à la grenouille: pr. *rena*, grogner et coasser, à l'instar du Mayen. *groler*, crier (de la truie);

au pigeon: pr. *grounda*, roucouler (cf. *grangroun*, grognement, et *grougrou*, cri des pigeons), et *groundi*, grogner; Forez *goungouna*, grogner, et roum. *gungunì*, roucouler; it. *ragliare*, grogner, et esp. *arrullar*, roucouler; cf. anc. gr. γρῦ, cri de la cigogne et du porc, allem. *girren*, *gurren*, roucouler (mha. braire) et *kirren*, grogner.

IV. Noms hypocoristiques.

10. Une première catégorie de ces noms dérive des cris dont on se sert pour appeler ou, plus rarement, pour chasser la bête:

a) *baque*, Berne, truie (cf. anc. fr. *baquier*, cochon qu'on engraisse), et *beque*, id., Fr.-Comté (Damprichard) *boque*, truie qui a des petits (= *baque*); port. *bácoro* (Galice *vácoro*), Algarve *bácaro*, porcelet (dim. *bacorinho*), et *bácara*, jeune truie;[1] à côté du dial., Santa Margarida, *bacro*, cochon (Alemtejo: porc sevré, *Rev. Lusit.*, II, 245);

bagga, *bagua*, Suisse, truie, et Romagne *baghin*, cochon, à côté du poitevin *begui*, id. (pr. *beget*, *begin*, goret) et du Piém. *biga*, truie; cf. bas-allem. *bigge*, goret, holl. *big* (Nemnich), angl. *pig*, cochon, goret;

b) *bitou*, Béarn, pourceau, et *bitouno*, jeune truie; cf. souabe *Botschel*, cochon;

c) *ciacco*, toscan,[2] pourceau (f. *ciacca*), Abruzz. *ciocche*, goret,

---

[1] On dérive généralement *bácaro* de l'arabe *bakhór*, précoce (Coelho): l'accent et le sens s'y opposent également.

[2] Cf. Ménage: „Carlo Dati deriva *ciacco* da *ciach-ciach!* che il porco fa nel mangiare".

Arezzo *cioncarino* (cité par Ferrari), à côté de *cionco, cioncolo*,[1] id.; Valais *tchatchon* (tchatchet) et Frib. *tchantchon*, cochon;

cicco, Naples, cochon, Crotone *cincolo*, goret (cité par Ferrari), Abruzz. *zichèlle*, cochon;

čukel, réto-roman, cochon; cf. lette *čuka*, id., russe *čuška*, goret, et allem. d'Augsbourg *Suckel*, cochon (Nemnich);

d) *chou*, pr., cochon, et *chouchou*, id., *chouchet*, goret; Arbedo *ciuciu*, cochon;

e) *choun*, pr., goret; Côme *cion*, dim. *cionel*, it. *ciuino*, porcelet,[2] Galice *chin*, cochon;

sun, Bergame, cochon (f. *sona*), Brescia *si*, id. (= *sün*), f. *sina*, à côté de l'it. *saïno* (cf. *ciuino*);

f) *cozet*, wallon, petit cochon, Namur *couzet*, Berne *couss*, id.; cf. souabe *Kosel*, truie;

gozen, Parme, cochon (dim. *gozinen*), Frib. *gouzy*, *vouzy*, cochon, roum. du Banat *goadzin*, id.;

g) *coutou*, Pas-de-Calais, porc, Norm. *quetou*, porcelet; Champ. *coteau*, *cotron*, porc;

guten, Romagne, goret;

h) *gnac*, Monferrin, cochon de lait (cf. *gna!* 3[a]) et Béarn *gnicou-gnacou*, porc;

i) *godi*, wallon, verrat (Aoste *gadin*, cochon et verrat A.), Morv. *godot* et H.-Bret. (Mée) *godillon*, porcelet; Vaud, Valais *gouda*, truie A., Vaud *guedi*, porcelet, et Guernesey *guedot*, cochon; catal. *goday*, porc, et *godayet*, porcelet; roum. *godac*, porcelet (sans équivalent slave)[3] et Samos *godin*, cochon; cf. allem. dial. *Kodde*, goret (Nemnich);

j) *gojo*, pr., cochon, et Vaucluse *goujo*, truie; Mantoue *gogin*, goret, Piacenza *goggiö*, id., et Pavie *gogiöl*, porcelet;

k) *houret*, *houri*, Meuse, pourceau (Labourasse);

l) *nani*, Valais, cochon, et Vaud *nin-nin*, id. (Jeanjaquet); *ninèn*, Bologne, cochon (cf. *nino!* 3[b]);

m) *quiao*, Mayenne, petit cochon, et *quiqui*, cochon de lait, Clairvaux *quiaquia* et H.-Bret. *quiouquiou*, cochon;

n) *reco*, port. dial., cochon;

o) *retè*, Berne, cochon;

p) *rourou*, Deux-Sèvres, cochon;

q) *tatar*, Auvergne, Forez, cochon (cf. *ta! ter!* 13[a, b]);

tiaci, Morvan (= tia-ci!), cochon; Basses-Alpes *tyou*, id.;

tiautiau, *tiétié*, porc, Calvados, et *toutou*, Norm. d'Yères, petit cochon; réto-r. *tudel*, cochon engraissé;

---

[1] Caix (*Studi*, 101) voit, dans *cioncolo*, un reflet du lat. *suculus*, goret.

[2] Caix (*Studi*, 112) voit, dans ces termes, un compromis du lat. *suinus* et du germ. *swîn*, porc. En fait, c'est un dérivé de *ciuire* („del sibilo che fanno certi animali come i topi, i porcellini d' India e simile", Fanfani), qui répond au fr. dial. *chouïner*.

[3] Voir Cihac (II, 123), où les termes slaves cités diffèrent par la forme et par le sens.

r) *tòi*, Piémont, cochon, et Aveyr. *touysso*, truie;

s) *vigo*, wallon, porcelet (cf. Hague *vico-vico!* cri pour appeler les canards, v. 14), et Landes *vingo*, vieille truie (Rolland, V, 216); cf. flamand *wigge*, porcelet;

t) *zin*, Côme, porc, à côté de *zon*, id., et *zina*, truie (cf. *sina*, 10e).

11. Les deux noms qui désignent la femelle, *truie* et *coche*, paraissent également remonter à une origine hypocoristique.

Le premier, propre au domaine gallo-roman,[1] se trouve déjà[2] dans le Glossaire de Cassel (VIIIe s.: *troja*, suu), et représente ainsi le plus ancien exemple du nom de la truie, tiré du cri dont on se sert pour la chasser, à l'instar du pr. *troutrou*, nom enfantin du cochon et de la truie.[3] Voici ses types phonétiques:

a) Mayen. *tra* (wall. *trawie*) et *trè* (Norm. *traie*), Berry, Morv. *treu* (Lorr. *treuille*, H.-Vienne *treuyo*), anc. pr. et Aoste *troya* (Char. *troyo*, pr. *troi*, *troio*), Norm., Sav. *trouille* (trouye), Landes *trouyo* A., Char. *tru* A., Berr. *true*, Lorr. *truye*, pr. *truio;*

b) Pr. *truecho*, *trecho* (Dord. *tretso* A.), *truejo*, *trejo* (Puy-de-Dôme *trèdzo*, Corr. *treudzo* A.), *troujo*, catal. *truja* (Hér. *troutchya* A.), *trueso*, *treso*, à côté de *truéio* (Clairvaux *trouée*, *truée*), Aveyr. *trulo*, Pas-de-C. *troule*, anc. fr. *truynesse* (1355: une fourrure de ventre de *truynesse*) et Pas-de-Cal. *truite* A.

Ces dernières formes amplifiées reviennent déjà dans le bas-lat. *troica* (844, v. Littré), *troga*,[4] et dans l'anc. pr. *truiga* (à côté de *troya*), phénomène du reste familier aux formations de ce genre (cf. 3^b).

Le second terme, *coche* (XVe s.), qui désigne spécialement la truie châtrée, a un point de départ analogue: pr. *cocho-cocho!* cri d'appel (3), à l'instar de l'allem. dial. *kusch-kusch!* (Leipzig) et *küsch-küsch!* (Aix-la-Chapelle). Cette origine enfantine[5] du nom explique son existence non seulement en roman, mais dans certains idiomes germaniques (Aix-la-Chap. *Küsch*, cochon, *Küschchen*, goret, à côté du carinthien *Gatschele*, id.), en slovène (*kočey*, goret) et en magyar (*kotza*, coche). Ses aspects littéraires et dialectaux sont:

coche, fr. et dial. (Creuse, Allier et Nord, „truie", wall., Poit., „truie châtrée", Gasc. „pourceau", H.-Loire *coutse*, cochon A.);

[1] L'it. *troia* (vén. *trogia*) est considéré comme un emprunt fait à l'anc. pr. *troya*, d'où dérive également, par l'intermédiaire du catalan, l'esp. *troya*, maquerelle (propr. truie); le sarde *troju*, sale, dérive de l'it. dial. *troju*, cochon (v. Tommaseo).

[2] Les textes cités par Brachet (*Dictionnaire étymologique* s. v. *truie*) sont empruntés à Ménage et reposent sur des méprises: le témoignage indiqué de Messala Corvinus est imaginaire, et le texte juridique qu'il cite est de Cujas, c.-à-d. remonte au XVIe siècle.

[3] Cf. Monti s. v.: „*Trôja*, porca... onomatopea: il grugnito del porco è *tru*".

[4] On le rapproche habituellement de l'irlandais *torc*, verrat.

[5] Behrens (*Zeitschrift*, XIII, 413) voit également, dans *coche*, un cri d'appel, analogue à l'allem. *kuf!* qui est aussi devenu le nom du cochon; v. encore Schuchardt (*Ibid.*, XV, 96).

pr. *coch*, *cocho*, Corr. *coutso*, truie; esp. *cocho*, cochon (dim. *cochastro*, marcassin, et *cocha*, truie);

cache, Lorr. (Vosges *catche*) et *coache* (Morv. *coiche*), coche; port. d'Algarve *cacheiro*, verrat;

cocoche, *coucouche*, Hainaut, truie (enfantin);

cuche, Namur, cochon;

goche, Vendée, coche, Loire-Inf. *gouche*, id. A.; esp. *gocho*, id. (souvent en fonction d'adjectif), et *gocha*, truie.

Le masculin *cochon* (1339), aujourd'hui synonyme de porc, signifie en anc. fr. (Ol. de Serres, 333: „Plus de *cochons* porte et nourrit une *truye*, plus tost envieillit") et en morvandeau (*coichon*), jeune porc ou porcelet (cf. anc. fr. *porcel*, mod. *pourceau*, même sens que porc), le mâle étant conçu comme le petit de la femelle: *cochon*, c'est le petit de la *coche*, à l'instar de l'allem. *Schwein* (aha. *swîn*), porc, diminutif de *Sau* (aha. *sû*), truie. Voici ses nuances patoises:

cochon, fr. et patois du N., *cotchon*, Jura (verrat), à côté de *couchon*, anc. fr. et dial. (Lorr.), H.-Alpes *coutchioun* A.; Morv. *coichon* (Palsgr.: *coychon*), Pic. *co'chon*, et les diminutifs: wall. *couchet*, porcelet, Yon. *coichot* (couechot), goret, Lorr. *cochenot*, cochon de lait (fr. *cochonnet*), Lang. *quechon*, cochon; esp. *cochino*, cochon, *cochina*, truie;

cotson, Rhône, et Puy-de-D. *coutsoun*, Cantal *coutsou*, cochon; Valais oriental *catson*, id. (*catsonet*, porcelet, et *catsoneche*, truie);

cosson, fr. du N. A., cochon, Morv. *coisson*, porcelet, à côté de *coissot*, wall. *cosset*, id., Yon. *coussi*, goret.

12. Une seconde catégorie des noms hypocoristiques du cochon dérive des verbes exprimant le grognement, le cochon étant simplement conçu comme la bête qui grogne, comme le *grognon:*

a) *carrin*, Piémont (Giaglione), porc;

courrin, *courin*, Alpes, goret; Piémont (Finestrelle) *curin*, id.;

crüin, Piémont (f. *cruina*), porc, Val-Soana *crune*, id.; cf. celt. *cruina*, cochon, tchèque *chruna*, id.;

crin, Piémont, porc (f. *crinna*), dim. *crinet* (de *crinè*, grogner, répondant au pr. *crinca*, *carrinca*, id., 8);

grin, Piémont (Mondovi), cochon, Piacenza *grein*, id., f. *greina*, dim. *grinèn*; cf. celt. *grein*, porc.

b) *chiri*, Sicile, cochon, Galice *quiro*, id.; cf. anc. gr. *χοῖρος*, id.;

ciro, it., cochon, à côté du pr. *chourro*, id. (cf. *charra*, gronder).

c) *gara*, Savoie, truie (qui a eu plusieurs portées), Châlon *garroille*, truie salie; Lim. et catal. *garri*, f. *garrina*, gorret (cf. Berr. *jarraud*, cochon de lait = *garraud*), à côté de l'anc. fr. *garrot*, ragot (Rolland, I, 75); port. dial., Trasosmontes, *garra*, *garrenta*, cochina (*Rev. Lusit.*, V, 92); pr. *gouari*, goret, et esp. *guarro*, porc;

gueri, pr., goret (Rouerg. *goueire*, truie), Landes *guirre*, vieille truie (Rolland);

gor, Poitou, cochon; anc. fr. *guorre* (Nicot), truie, *gorre* (et Poitou), *gore* (et Morvan), *gaure* et *waure* (Sav. *vora*, truie mère); pr. *goro, gorro, gauro* (Rouergue), id., et *guori*, goret;

gourre, anc. fr., truie, Berr. *goure*, id., pr. *gouro*, id.

Formes dérivées: Poit. *goraille*, espèce porcine, Morv. *gorelle*, truie, anc. fr. *gorreau* (auj. Poitou), pourceau, *gorrel, gorel, goherel* (1285: „une biche, deus bichiaus et un *goherel*"), à côté de *goret*,[1] *gorret* (1297, et anc. pr.), *goreton*, cochon de lait, Creuse *goiret*, goret, Vendée *gorette*, truie (Deux-Sèvres *gorretante*, truie portière, et Saintonge *goretière*, id.), pr. *gorri, gori*, goret, Poit. *gorillon*, porcelet; anc. fr. *gorin*, cochon de lait (1451, auj. Berr., Poit.; Bessin „cochon", Loiret „porcelet"), anc. pr. *gorrin*, goret; anc. fr. *goron*, *gorron*, goret (Poit. *goronaille*, espèce porcine, et *goronnière*, truie pleine); Mil. *goran*, Pavie *goranèi*,[2] goret, esp. *gorrin*, id. (et porc);

gourat, Aude, verrat A. (Loiret: porcelet), Berr. et fr. du Nord *gouret*, goret, pr. *gourret* (f. *gourreto*, truie); Berr., Lorr., Yon. *gouri*, *gourri* goret (Savoie: cochon), Côte-d'Or *gourichon* et Plancher-les-Mines *gouril*, porcelet; Mayen. et pr. *gourrin*, goret, Indre-et-Loire *gourine*, truie A.; anc. fr. *gouron, gourron* (1418), goret, Poit. *gouraon*, cochon (et *gourounante*, truie pleine); Velay *gourilhou, groulhou*, porcelet, et esp. *guarrin*, id.; cf. gr. mod. *γουροῦνι*, cochon, *γουροῦνα*, truie.

d) *calya*, Alpes, Savoie, truie (H.-Sav. *calyen*, cochon A.), Dauph. *calhoun* et Langued. *calhou*, porc (Gard: porcelet); cf. fr. dial. *coualer, couailler*, grogner (7e);

caya, Alpes, Savoie (dim. *cayeta*), truie qui n'a pas des petits, pr. *caio*, truie, Lyon, Forez *caye* (caille), id., et *cayon* (Dauph., Bas-Val., Sav.), cochon (anc. fr. et Bresse: porcelet, Ain: verrat[3] A.), Rhône *queyon*, pr. *caioun*, cochon (Isère: verrat A.), et *caiastre*, jeune porc (cf. esp. *cochastro*, 11), à côté du valésan *cayena*, truie, *cayenet*, porcelet;

gale, H.-Marne, truie (Jura *mergale*, truie mère) A., Morv. *gaïne* (galegne), *galine*, truie qui a porté plusieurs fois, et pr. *galeso*, id.;

gaille, Jura, Morv., truie (et pr. *gaio*, id.), *gaillot*, cochon, à côté du Montbél. *goillot*, id.; Berne *guèya*, cochon;

gouaille, Côte-d'Or, truie, et *gouillou*, cochon (Rolland, V, 213); *gueille*, Morvan, truie, et Lyon *guillorda*, vieille truie.

---

[1] Cf. Littré s. v. *goret*: „Il est singulier de rencontrer cette coïncidence: La province de Carthuel a quatre villes seulement, Gory, Suram, Aly et Tiflis... on dérive le nom de Gory d'un terme qui signifie cochon, parce qu'il y est abondant et excellent (Chardin, *Voyage en Perse*)". La singularité disparaît devant le caractère onomatopéique du mot, qui exprime le bruit sourd du grognement (cf. 3b): *gorr!* ou *worr!* parallèle à *gonn!* ou *wonn!*

[2] Nigra (*Archivio*, XIV, 112) voit dans le romagnol *gor*, rougeâtre (du vin), le point de départ du padouan *goranèi* et du fr. *goret*.

[3] Haute-Savoie *cayon pa copo*, verrat (= cochon coupé) et Aoste *cayon pa tsacro*, id. A., répondent au pr. *vercouat*, pourceau châtré (= verrat écaudé).

e) *gana*, Dauph., truie (dim. *ganet*, goret); à côté de *janes* (f. *janeso*), Rouerg. *jone* (f. *jouono*), se dit des pourceaux dont les soies sont dirigées du côté de la queue; et la forme renforcée Sav. *ganda* (Suisse *ouanda*), truie qui nourrit encore sa portée;[1]

ghen, Piém., Monferr., cochon;

ghin, Piémont, cochon, et *ghinna*, truie;

gona, Aoste A., truie, et Frib. *gouna*, id. A.;

guenne, Jura, truie.

f) *gagno*, Limousin, truie, anc. pr. *ganhon*, goret, Lim. *gagnoun* (gagnou), cochon;

gogne, Berry, truie (anc. fr. dans Borel, à côté de *goignon*, cochon), Creuse *gogno*, id., et Aveyr. *gognou*, petit cochon gras; Piacenza, Parme *gogn*, cochon, *gognin* (gognèn), goret;

gounh, Bordeaux, cochon de lait, Rouerg. *gougnou*, goret;

gouagnòu, Aveyron, goret (à côté de *gougnòu*) et Lim. *gouignoun*, cochon (Honnorat);

gouine, Fr.-Comté, truie, et Neuchâtel *gouèna*, id. A., répondant au pr. *gogno*, id. (Aveyr. *gouïna*, grogner, 7 c).

g) *guagoin*, anc. fr., cochon de lait (1301), en rapport avec le Montbél. *gocoyer*, grogner de tendresse (de la truie allaitant son petit);

h) *hogné*, Metz, cochon, Lorr. *hougnet* et Meuse *hougnat*, porcelet (de *hogner*, grogner, 7 d);

hon-hon, porc, et *oin-oin*, porcelet, Calvados;[2]

i) *ringo*, pr., truie qui a nourri (*rounga*, grogner, 6); cf. allem. *Range*, truie mère (du mha. *ranken*, braire);

j) *ròi*, Côme, cochon, et *rôja*, truie (cf. pr. *rouï*, grogner, 6);

k) *roin(zoin)*, porcelet, Calvados,[2] et Montbél. *rouné*, cochon (Lorr. *renée*, petite truie), répondant au pr. *renaire*, Aveyr. *roundinayre*, cochon, propr. grognon.

13. Une troisième série de ces noms, concernant principalement la truie et le sanglier, remonte à la notion „boue, mare", le bauge du sanglier étant un marécage et la truie aimant à se vautrer dans la fange (cf. XIIIe s., dans Littré: il resemblent la truie qui de boe est cargie). De là, les noms suivants:

bedat, Vendée, verrat, en rapport avec *bède*, boue (Pic. *bedoule*, boue liquide); cf. allem. *Watz*, cochon, avec *waten*, marcher dans la boue;

liapa, Valais, vieille truie maigre (cf. pr. *lapo*, *lapio*, boue, vase);

logia, Piém., Milan, Pavie, truie, et Venise *loja*, id., en rapport avec l'it. *loja*, boue, Tarn *lojo*, limon;

marcassin (1496: *marquesin*), sanglier au-dessus de six mois

---

[1] D'un verbe *guanda*, *wanda*, grogner (cf. *gana*, pour *guana*, de *gouïna*, grogner), à l'instar du fr. dial. *mianner*, *miander*, miauler.

[2] Communiqué par Ch. Guerlin de Guer.

(Mayenne: porc à peau noire, Malmédy: goret), en rapport avec anc. fr. *marquais*, bourbier, Norm. *marcasse*, id.;[1]

ragot, sanglier de deux ans (wall. *roguin*, porcelet), anc. fr., auj. Vaud, *raguot*, cochon de lait (1411: trois petiz *raguoz*); cf. May. *ragat*, eau bourbeuse, et Poit. *ragotère*, ornière (Saint. *ragouiller*, patauger);

souère, Berry, truie en chaleur, et Lorr. *soure*, troupeau də jeunes cochons (cf. cochon de *saure*, de deux à quatre mois), Clairv. *sourie*, *souriat*, id., répondant au pr. *souiro* (soueiro), bauge, bourbier; port. dial., Trasosmontes, *surrenta* („porca, espessa, atolada en çujidar", *Rev. Lusit.*, V, 106).

14. Certains appellatifs du cochon et de la truie se trouvent étymologiquement en rapport avec ceux d'autres animaux plus ou moins apparentés, s'appliquant également:

à l'âne (9): Rouergue *grougnaire*, âne, propr. cochon; Naples *cicco*, porc, et it. (Sicile) *cicco*, âne; cf. mha. *gurren*, âne, avec fr. dial. *gorron*, goret;

au blaireau (qui rappelle le porc par son museau[2] et par l'odeur qu'il exhale): pr. *tessoun*, cochon (Landes: porcelet, Lot-et-Gar.: verrat A.), propr. blaireau, Aveyr. *tessou* (Gard *techou* A.), porcelet, f. *tessouo*, jeune truie (Gironde *tesse* A.), pr. *tessouno* (Cantal *techouno* A.), id.; Ariège *toussin*, porc A., et Béarn *touchin*, sanglier;

au bœuf (dont le mugissement se rapproche du grognement): wall. *godi*, verrat (10[i]) et Champ. *gode*, vache, Meuse *godin*, bouvillon (anc. fr. et Lorr.: jeune taureau), et Pléchatel *boucaut*, petit taureau et jeune porc; anc. fr. *guagoin*, cochon de lait (12[g]) et Meuse *goguette*, vache; Meuse, Lorr. *maquin*, *maiquin*, verrat, en rapport avec l'allem. *Mocke*, *Mucke*, truie (gaël. *muc*, porc), de *moken*, gronder, mugir; fr. *ragot* (13), sanglier, avec Yon. *ragot*, taureau (Berr. *raguin*, agneau de l'année);

au canard (qui barbote dans la boue comme le cochon qui s'y vautre): Lyon *canot*, porcelet, propr. petit canard, et *malot*, pourceau (Cotgr.), avec *mallon*, canard sauvage;

au chat (9): Gasc. *gnoun*, cochon (Alpes-Mar. *gnougna*, miauler) et pr. *màuro* (màuryo), truie mère, assimilée à une chatte gravide (Aveyr.: vieille truie qui a porté plusieurs fois), Saint-Pol *maousse*, id., Eure *mahouse*, Namur *marhouse*, répondant au pr. masc. *miarro*, *gnarro*, goret, à l'instar de l'esp. *marrano*, port. *marrão*, porc et cochon de lait, *marrana*, truie, Galice *marrá* (marrau), *marran* (marrancho), du verbe *marrar*, *morrar*, gronder (du chat en rut et du cochon);

à la chèvre (9): Berne *bèque*, truie (10[a]), et Poit. *bèque*, chèvre; Piém. *biga*, truie (10[a]), et Yon. *bigue*, chèvre, pr. *chouno*, truie et

---

[1] C'était déjà l'opinion de Diez.

[2] Cf. Jura *tesson cochon* et catal. *taixon porqui* (Rolland, I, 49), répondant au fr. *blaireau à tête de cochon*.

chèvre; Jura *gaille*, truie (12^d), et Lorr. *gaille*, chèvre; Berry *gazelle*, truie, et Langued. *gazelo*, chevrette; it. dial. *saïna*, truie (10e), et Brescia *saïna*, chèvre, à côté du comasque *zina*, truie (10^t) et Lomb. *cina*, chèvre;

au chien (9): Creuse *cagno*, truie A., propr. chienne, à l'instar de l'esp. *gacha*, truie (= chienne), et inversement anc. fr. *gaignon*, mâtin, à côté de *goignon*, porc (12^f); *hire*, vieille truie (anc. fr. grondement de chien); cf. allem. *Käuler*, sanglier, lith. *kuilys*, cochon (f. *kiaule*), irl.-erse *coïlleach*, cochon, et *cuilenn*, petit chien;

au crapaud (cf. 9): Brive *bobo*, vieille truie (Rolland, V, 216), et Lyon *bobo*, crapaud;

à la louve (comparée à une truie pour sa lascivité): Berr. *loriande*, truie (à côté du Morv. *loure*, louve) et Engadin *liufa*, truie (à côté de *lüfa*, louve);

au rat (cf. roum. *chiţăi*, guiorer et grogner): Berr. *rat* (petit), pour appeler les cochons („il existe une certaine ressemblance de forme et d'allure entre le rat et le porc", Laisnel de la Salle); Sav. *raton*, Genève *ratyon*, cochon (Montbél. *raitot*, porcelet), et pr. *ratoun* („rat"), mot pour appeler les porcelets; Lim. *garri*, petit cochon et gros rat, à l'instar de l'abruzzois *zocchele*, goret et gros rat; it. *ghiro*, loir, et dial. porc (v. Petrocchi).

15. Une dernière catégorie de ces noms populaires dérive de certaines particularités physiques; elle est tirée:

du boutoir (avec lequel le cochon fouille le sol pour y chercher la nourriture): Guernes. *couturier*, cochon (anc. fr. *couturer*, sillonner la terre), et *fouilleau*, le plus petit de la ventrée; pr. *fousin-fouseire*, cochon, propr. celui qui fouille; Venise *busegat* (busegatolo), Mantoue *bosgat*, cochon (pr. *bousigadou*, boutoir), Reggio *razza*, truie (de *razzè*, gratter la terre); roum. *rîmător*, cochon (de *rîmá*, fouger); cf. lat. *scrofa* et gr. *γρομφὶς*, truie, sanscrit *bhûdara*, porc („qui fouille la terre"), appellations qui traduisent la même image;

des défenses ou dents tranchantes du sanglier (appelées encore *broches*, *dagues*, *limes*): wall. *daille*, sanglier (de l'anc. fr. et dial. *daille*, faux), Pas-de-C. *dale*, verrat; cf. *miré*, sanglier dont les défenses sont recourbées par la vieillesse (de l'anc. fr. *mires*, défenses de sanglier, Cotgr.);

de la graisse ferme (qui est entre sa chair et sa peau): Berr. *lard*, cochon gras (bas-lat. *lardum*, porcus saginatus, ustulatus et salitus), et Loiret *larre*, truie (Rolland, V, 216), Genève *lar*, porc engraissé; port. dial. (Rio-Frio) et Galice *larègo* („porco muito novo"), Miranda *lharego* (v. *Rev. Lusit.*, I, 213); esp. *cachigordillo*, ragot (sanglier), propr. gros et gras, à l'instar du roum. *grăsun*, marcassin (= grassouillet), et *corezuelo* (cueruzuelo), porcelet (de *cuero*, lard); catal. *tocino*, cochon (esp.: lard), dim. *tocinet*, porcelet; inversement, anc. fr. *bacon*, chair de porc salé, flèche de lard (pr. *bacoun*, porc gras, lard entier), du holl. *bac*, cochon (catal. *bacó*, id., et *baconet*, porcelet);

de sa peau: Forez *pella*, truie, et Sav. *pelaira*, id.;

de sa robe (bariolée, grisâtre ou gris noirâtre, au Midi): Genève *bête noire* (Suisse *bita neira*), pr. *bestio negro*, Sic. *nigrù* et Abruz. *negre*, cochon (cf. fr. *bête noire*, sanglier au-dessus de six mois); Metz *russon*, verrat (= roussâtre); Ariège *marello*, truie mère A. (= noirâtre), Poit. *mirole*, truie (Morv. *miré*, bariolé), et pr. *ragat*, cochon salé, propr. rayé; esp. *jaro*, métis de porc et sanglier, propr. roux;

de ses soies ou poils raides (qui couvrent le dos et le cou du porc): pr. *poilo*, truie, esp. *cerda*, id. (et soie de porcelet), esp., port. *cerdo*, cochon et crin de porc;[1]

de sa taille: roum. (porc) *mistreț*, sanglier, propr. cochon nain (de l'albanais *mistrets*, nain).

Certains noms de la truie mère font allusion à sa luxure, tels que: Poit. *gaupe*, vieille truie (anc. fr.: prostituée) et *houlère*, id. (anc. fr.: *holière*, prostituée, de *hole*, bordel).

16. Une série d'épithètes, plutôt plaisantes, complète cette nomenclature:

auribait, Béarn, oreille basse, l'animal aux oreilles larges et tombantes, et esp. dial. (montañes) *uno de la vista baja*, cochon, la bête à la vue basse (ses yeux étant petits, oblongs et fendus obliquement); cf. sanscrit *talekshana*, porc („qui a les yeux dirigés en bas“);

baron, Berry, porc, et *noble*, id. (par allusion à la soie dont il est couvert), à côté de *habillé (vêtu) de soie*, pr. *pè pelu* („pied poilu“), Norm. *gentilhomme*[2] et Morv. *monsieur*, porc à l'engrais (parce qu'il demeure oisif); H.-Bret. *syndic* et réto-r. *salvanori* (= salvo honore,[3] Gartner), cochon;

bêtot, Blaisois, cochon, et Vaud *bétyon*, id. (ailleurs, spéc. porcelet), Berr. *cadet*, *cadi*, verrat; pr. *manit* (manidou), Blais. *méniau* et Guyen. *megneque*, pourceau (= mignon), Meuse *privé*, id.;

cerco-rabassos, pr., cochon,[4] propr. chercheur de truffes (dont les cochons sont friands);

clapon, Dombes, porc (parce qu'il fait claquer la langue en mangeant), à l'instar de l'allem. *Matz*, id.; pr. *gnico-gnaco*, *gnifo-gnafo*, surnoms du cochon gras (d'après sa voracité);

[1] Mme C. Michaelis (*Miscellanea Caix-Canello*, p. 164) fait remonter *cerdo*, cochon, au lat. *sordidus*, sale.

[2] La Fontaine, VIII, 12: *Dom pourceau*. Cf. Taine (*La Fontaine*, p. 193): „Le cochon est un hidalgo et s'appelle don Pourceau, parce qu'il a „son toit et sa maison“, et qu'il y vit fièrement, oisif et dans la crasse“.

[3] Cf. Montesson s. v. *porc*: „Quand on parle de ces animaux, on ajoute: *Sauf vot' respé*. . .“; Suisse, Valais *iz atro*, id. (= les autres; Jeanjaquet).

[4] „Dans toute la région de la Falaise (Calvados), où l'on appelle les cochons au moyen du cri *quien-quien!* remarquer que le mot *quien-quien* signifie pomme de terre: on donne encore, et l'on donnait surtout jadis, des pommes de terre aux porcs; de même, à Bernières-sur-Mer, les pommes de terre sont les *ti-tizes*, d'après le cri *tî-tî!* pour rappeler ces mêmes porcs“ (Ch. Guerlin de Guer).

fressin, anc. fr., jeune pourceau, et *fressangue*, jeune truie (Sic. *frisinga*, id.), propr. truie fraîche (Aveyr. *fraysso*, id.), répondant au réto-r. *novella*, id. (2); cf. allem. *Frischling*, goret;

galavard, pr., porc (= gourmand), et Toul. *groumet*, goret (= goulu); Loire *bifa*, truie (fr. dial. *biffer*, manger goulûment), et Marne *gobette*, id. A. (de *gober*, dévorer);

gamelle, Morvan, truie qui a déjà porté (= auge à porcs), et Dauph. *gavo*, Drôme *gavilho*, goret (= id.), répondant à l'it. *gavanello*, cochon (Duez);

mère, truie (Puy-de-Dôme *mère troyo*, Allier *mère truie* A.), Morv. *mérande*, id., Berr. *mère Michel*, sarde mérid. *mardi*, truie (= matrice); cf. allem. *Mutterschwein*, truie mère.

Ajoutons les termes facétieux: Vaud *canari d'ebouaton* (d'étable), Piém. *canarin a giand*, fr. *rossignol à glands*, etc.; Vaud *anglais*, Valais *français*, Frib. *polonais*.[1]

Et finalement, quelques dérivés des noms propres: Auvergne *carsi* (cassi), *clarsi*, porc de Quercy (à la chair ferme), pr. *bourguignoun*, surnom du porc (v. Mistral; cf. it. *borgognone*, sale); Sic. *'Ntoni*, cochon, c.-à-d. compagnon de saint Antoine, et Parme *zana*, truie (= *Giana*; cf. Venise *Zanni*), *zanen*, porcelet (cf. Côme *Zanêla*, *Gianello*, dim. de Giovanni).

17. Voici maintenant les noms argotiques du porc:

argot français: *bacon* (cf. 15), *bouant* (il se vautre dans la boue), *grondin* (anc. *grohan*; cf. roum. *grohăí*, 5) et *roant* (H.-Bret. *rohan*), propr. grognon, à côté de l'anc. *copin*, c.-à-d. camarade (cf. Loiret *hôte*, id., Rolland, V, 214, le sanglier n'étant qu'un hôte, c.-à-d. ne se fixant pas dans un certain endroit);

argot des terrassiers de la Tarentaise (Savoie): *chenard*, cochon (vilain chien, en limousin) et *tian* (cf. *tia!* cri d'appel, 3[a]);

argot espagnol: *gruñente*, propr. celui qui grogne;

argot portugais: *grulha*, cochon („grognon"), *reco*, *reichelo* (10[n]) et *to*, id. (cf. 10[r]);

argot italien: *bigazo*, porc (de *biga*, truie, 10[a]), et *grugnante*, porc et français (cf. il porco parla francese), par allusion à *oui*, *oui*, mots que le Français répète constamment et qui ressemblent aux cris du cochon (Duez); cf. Clairvaux *oin*, *ouin*, espèce d'oui grognard, ironique.

18. La nomenclature romane du porc ne connaît qu'un très petit nombre d'emprunts d'importance secondaire: anc. fr. *marso*, *marsouet*, pourceau d'un an, à côté de *bacon* (15), du germanique; Berne *seuilé*, porcelet (du suisse allem. *Säuli*, id.; Jeanjaquet); roum.

[1] „Un nom facétieux très répandu dans la Suisse romande est *Anglais de Payerne*, qui désigne proprement les cochons de race rouge, dont l'élevage se pratique beaucoup dans la région de Payerne (Vaud), d'où également *payernâ*, cochon rouge; *anglais*, tout seul, s'emploie aussi pour porc en général (Fribourg, Vaud), à l'instar de *français* (Miège, Valais) et *polonais*" (Grandvillars, Fribourg; I. Jeanjaquet).

burlinc (burlan), *brulinc*, marcassin (allem. *Brüling*, porcus anniculus), et *mistreț*, sanglier, de l'albanais (= main. 15); esp. *jabali* (port. *javali*), dim. *jabato*, sanglier, de l'arabe *djabali*, montagneux, répondant au port. *porco montez*.

Les termes suivants sont d'origine obscure:

porc: Malmédy *quista* (cf. roum. *ghistesc*, couvrir la truie); Sic. *androgghiula*; it. *borbora* (Duez), Val-Soana *cheça* et *firfa*, Galice *sincope*;

porcelet: Norm. *tonquin*; port. *farroupo* (Alemtejo *farropo*); cf. anc. fr. *farrin*, bête sauvage (*farroupo* désignerait primitivement le marcassin), et bas-lat. *ferreolus*, porcelet; port. dial., Trasosmontes, *galdrapa* („porca da criação", *Rev. Lusit.*, V, 90);

sanglier: roum. de Banat *gligan* (Moldavie *găligan*), sanglier et marcassin;[1] fr. *laie* (XIIe s., *Vie de saint Gilles*, 1234: „senglers, *lehes* et forz farrins"), femelle du sanglier (mha. *liehe*, auj. *Lehne*, id.);

truie: Bas-Gâtin. *lidoire*, truie en rut (Poit.: chèvre, brebis en rut), Frioul *pignole* (qui n'a pas encore mis bas) et Sic. *strafa*.

19. La plupart des noms hypocoristiques du cochon (un petit stock de termes hérités et un plus grand nombre de noms d'origine inconnue mis à part) dérive, on l'a vu plus haut, tantôt d'un cri d'appel ou de renvoi, tantôt de la voix sourde propre à la bête, et tantôt d'un caractère extérieur, physique ou moral. Comme il s'agit des noms d'amitié donnés aux animaux, il est naturel que l'homme du peuple ait tiré parti des faits immédiats que lui suggérait la nature. Cette manière de voir est pourtant loin d'être admise, et on s'est toujours efforcé de faire venir ces noms du latin,[2] ce qui serait possible au moins historiquement; du grec, ce qui est plus difficile, voire de l'hébreu, ce qui est purement impossible. Il importe de jeter un coup d'œil sur ces hypothèses, ne fût-ce que pour faire ressortir leur côté négatif.

C'est du grec que Ménage dérive les noms italiens: *ciacco* et *ciro*, pourceau. Voici ses paroles: „*Ciacco* . . . che deriva da σύβαξ, in questa guisa, non credo che se n' abbia da dubitare: σύβαξ, σύβακος, σύακος, syacus, ciacus, ciaco, *ciacco* . . . Esichio: σύβακα, συώδη, qui porcinis moribus est". — „*Ciro*, porco, da χοῖρος, chirus, cirus, *ciro*".

Ces étymologies méritèrent l'approbation de Diez, et passèrent de Diez à Körting. On répète ainsi, depuis deux siècles, une dérivation que ni le sens (le mot grec signifie „semblable à un porc"), ni la forme (la sifflante initiale changée en palatale), ni surtout l'historique (le terme d'Hésychius est absolument isolé) ne saurait légitimer.

---

[1] En bulgare *glik*: le nom dériverait du cri de la bête (cf. Hasdeu, *Cuvente*, I, 283, et *Supplément*, p. 61, 81).

[2] Voir plus haut les dérivations proposées par Caix pour *cioncolo* et *ciuino*, porcelet; cf. Abruz. *ciocche*, de *succula* (Finamore).

En réalité, le florentin *ciacco* est proche parent du napolitain *cicco* (10[c]), de même que *ciro* est inséparable du pr. *chourro* (12[b]).

L'esp. *marrano*, cochon, a été de bonne heure appliqué aux non-chrétiens, aux Maures et aux Juifs qui ne mangent pas du porc, pour la même raison méprisante qui fait que les Turcs, à leur tour, appellent „cochon“ *(domouz)* les mangeurs de porc, les chrétiens. Or, au lieu de voir dans ce sens d'hérétique ou d'infidèle (Maure ou Juif converti) une application secondaire de la notion *cochon*, on est parti de celui-là pour en déduire celui-ci. C'est ainsi que *marrano*, cochon (primitivement grognon, 14) et marane, a été mis en rapport avec la formule chaldaïque *maran atha*, „notre Seigneur est venu“ (*Corinth.*, XXVI, 22), sorte d'imprécation contre les impies. Cette étymologie, déjà proposée au XVII[e] siècle par La Popelinière (dans Ménage), a été récemment reprise et développée.[1]

Une interversion sémantique analogue est admise par Settegast pour le fr. *coche*, truie, qui dériverait du bas-allem. *Kotze*, prostituée.[2] En réalité, cette dernière acception est une application fréquente de la première (33[a], 46[a]).

Mais la plus caractéristique de ces étymologies traditionnelles est celle du fr. *truie*. Macrobe, grammairien du IV[e] siècle, raconte ceci entre autres anecdotes: „Cincius, en proposant la loi Fannia, reproche à son siècle qu'on servait sur les tables le *porc troyen*;[3] on le nommait ainsi parce que ses flancs étaient bourrés d'autres animaux, comme le cheval de Troie était rempli de soldats armés“. Cette simple allusion à un *porcus trojanus* a suggéré à Eritreo (dans Ménage, *Origini*) et, indépendamment de lui, à Diez, un *porco di troja* et puis un *troja* tout seul, pour désigner une truie pleine. Et c'est ainsi que le nom de la femelle du porc viendrait du nom d'un plat à la mode, attesté par un compilateur du IV[e] siècle. En fait, les langues romanes, à l'exception du français et du provençal, ignorent *troia*, et cette considération géographique suffirait, à elle seule, pour écarter une dérivation dont même le point de départ est purement illusoire.

---

[1] Voir Babad, dans la *Zeitschrift*, XIX, 172; et pour d'autres hypothèses, Körting s. v. *marrjan* (le roum. *mucharmatha*, que K. mentionne au n° 5926, est imaginaire). Baist (*Kritischer Jahresbericht*, VI, 315) se rallie, pour *marrana*, à l'étymologie proposée par Saavedra, dans le Dictionnaire de l'Académie espagnole, à savoir l'arabe *maharanna* (qui avait déjà fourni à l'espagnol le terme *majaranna*, porc frais).

[2] *Zeitschrift*, XV, 249. Du reste, le bas-allem. *Kotze*, prostituée, est identique à *Kotze*, tapis de grosse laine, à l'instar du roum. *scoarță*, écorce, tapis grossier et gourgandine *(scorțotină)*, et du pr. *rusco*, écorce et femme de mauvaise vie.

[3] Macrobe, *Saturnales*, II, 9: „...quod *porcum Trojanum* mensis inferant; quem illi ideo sic vocabant, quasi aliis inclusis animalibus gravidum, ut ille Trojanus equus gravidis armatis fuit“.

Deuxième Partie.

Sens des noms du porc.

I. Sens romans de *porcus*.

20. L'italien et le roumain ont, à peu près seuls, conservé la valeur sémantique de *porcus*; dans les autres langues romanes, il a été supplanté par des noms hypocoristiques, qui ont accaparé une portion de son domaine métaphorique. C'est ainsi que, en français, *cochon* a vu sa sphère s'élargir aux dépens de *porc*, qui désigne plutôt l'espèce porcine en général; et que, en hispano-portugais, les sens de *marrano*, *marrão*, l'emportent sur ceux de *puerco*, *porco*.

Cette circonstance nous amène à grouper dans un seul chapitre les images que le roman a tirées de *porcus*, *scrofa*, *verres*. Ces images sont généralement un reflet fidèle de l'animal, envisagé, à tort ou à raison, comme brutal, immonde et luxurieux. En italien, *porco* sert souvent à exprimer ce qui est excessif: *porca stagione* est un temps affreux (cf. allem. *Sauwetter*) et *lavoro porco* (esp. *obra puerca*) est un travail à la fois malpropre et épouvantable (cf. allem. *Sauarbeit*); *porcheria* s'applique non seulement à un ouvrage gâché, mais à un fruit gâté, à une fleur fanée (cf. esp. *verriondo*, flétri, propr. verrat en chaleur), à un vêtement usé, à une grêle causant des dégâts et à toutes les vilenies morales. Le nom y remplit une fonction analogue à celle de *chien* en français.

Les noms *porcus (porca)*, *scrofa*, *verres* désignent:

21. En zoologie,

a) Des poissons qui rappellent le museau, la peau, la queue, la tête de l'animal, ou sa voracité:

blanchaille: Sic. *majatica* et roum. *porcuşor;*

dauphin (allusion à la couche graisseuse qui s'accumule sous sa peau comme sous celle du cochon): Bretagne *porc de mer* et catal. *porc de mar*, pr. *peis porc* (poisson porc); cf. allem. *Meerschwein* et angl. *hog-fish*, id.;

esturgeon: it. *porceletta*, catal. *porcell*, roum. *porcaş*, *porcuşor;*

humantin: Mars. *porc*, pr. *porc-de-mar*, it. *pesce porco*, port. *porco marino*; cf. allem. *Sauhund*, id.;

maquereau: fr. *verrat de mer*, Nice *verrat*, catal. *barrat*, it. *scrofano*, esp. *verraco de mar*, port. *varrasco do mar*; cf. allem. *Schweinfisch*, id.;

marsouin: fr. *porc (pourceau) de mer* (répondant au mha. *merisvîn*, marsouin, emprunt du XVe siècle), à côté de l'anc. fr. *porpeis* (porc poisson), auj. Guernesey (d'où angl. *porpoise*); pr. *porc marin*, *pourquet*, it. *porco marino* et esp. *puerco marino*; cf. anc. gr. *γρύλλος*, lat. *porculus marinus* et allem. *Saufisch*, id.;

requin: catal. *porc;*

scorpène: Sic. *scrofana* et port. *porca marinha*;

zée (il pousse un grognement quand on le saisit): anc. fr. *porcille* (Rabel., IV, 60) et mod. *sanglier*, it. *cignale*; cf. anc. gr. *κάπρος*, id.

b) Des insectes:

charançon (du pin): pr. *mourre de porc* (museau de porc);

cloporte (à l'aspect immonde): fr. *porcelet* (XVIe s., Ol. de Serres: „cloportes, autrement *pourcelets de saint Antoine*") et *pourceau de saint Antoine*,[1] wall. *pourcé d' cave* et Hain. *pourchon de mur*; pr. *pouro* (truie) et *pourquet de croto* (porcelet de cave), Menton *porchet*, it. *porcelletto* (di sant Antonio), esp. *puerca* et port. *porquinha* (de santo Antão); cf. lat. *porcellio* (Cæl. Aurelius) et *porcillaca* (Pline), allem. *Mauerschweinchen* et angl. *sow-bug* (truie-punaise);

coccinelle: pr. *pourquet dòu bon Dieu* (cf. *bête à bon Dieu*);

courtillère (elle fouille la terre avec ses pattes de devant, larges et aplaties): Aveyr. *pourcognòu* (porcelet) et Berry *étrangle-porc* (les cochons qui en mangent, périssent d'une maladie putride, Rolland, III, 296);

larve de hanneton: Hérault *porc* A.;

hanneton (il vit, comme le goret, dans les boues et les fumiers): Sic. *purcidduzzu* („porcelet");

sauterelle verte (espèce de grande): Valais *verrot* (Jeanjaquet);

scolopendre (se tient en général dans les lieux humides): it. *porceletto*;

sésie (papillon rouge): fr. *petit pourceau* et pr. *pourquet;*

ver à soie (qui se ratatine au moment de filer): pr. *porc.*

c) Des mollusques:

coquille de Vénus: fr. *porcelaine* (XIIIe s.: „*pourcelaines* blanches que l'on trouve en la mer"), coquille et nacre, puis poterie (XVIe siècle), it. *porcellana*, *porcelletta*, propr. petite truie (par allusion, dit-on, à sa vulve);

escargot (à coquille aplatie et à chair noire): pr. *verre* (verrat).

d) Des oiseaux:

fauvette (à tête noire): roum. de Banat *purcelușă* et *scrofiță* (petite truie);

---

[1] Littré: „Cochon que les peintres représentent ordinairement près de ce saint, parce qu'on prétend que dans sa solitude le diable le troublait souvent sous cette forme".

merle d'eau (se tient habituellement dans les marais): roum. *purcăruş* (porcelet);

pinson: Montbél. *chiot de por* (crotte de porc);

pluvier: roum. *porcăraş* (à collier) et *porcuşor* (guignard);

râle d'eau (à cause de son cri aigu): it. *porciglione.*

e) De petits mammifères:

cobaye: anc. pr. *sulhon*, mod. *pourcin* (et *porc marin*), Aveyr. *pourou* et it. *porcellino d'India* (c.-à-d. d'outre-mer); cf. allem. *Meerschwein*, id.;

hérisson: fr. *pourceau ferré* et Milan *porchée*; cf. allem. *Schweinigel* et angl. *hedgehog* (pourceau de haie), id.;

hystrix (son corps, comme celui du hérisson, est couvert de piquants raides et aigus qui peuvent se redresser): fr. *porc épic* (XIIIe s.: *porc espi*), propr. porc à piquants, it. *porco spino*, esp. *puerco espin*, port. *porco espinho*, roum. *porc ghimpos*; cf. allem. *Stachelschwein*, id.;

putois: Lorr. *p'hòou* (porcelet).

22. En botanique:

a) Des plantes agréables au porc ou qui ressemblent à une partie de son corps, principalement à son museau ou à sa queue:

alopécure (ses graines fournissent un bon fourrage): pr. *poucel* (porcelet);

cirse (la tête de ce chardon rappelle le groin du porc): pr. *mourre-de-porc*; cf. angl. *sow-thistle* (truie-chardon), id.;

colchique (d'automne): pr. *poucelet* et Aveyr. *pourcelòu;*

cyclamen (les pourceaux en sont très friands): fr. *pain de pourceau* (anc.: *pain porcin*, Cotgr.), it., esp. *pan porcino*, port. *pão porcino*, roum. *pita porculuĭ*; cf. allem. *Saubrod*, *Schweinsbrod*, id.;

ellébore: Norm. *herbe à porcs*;

jusquiame (= fève de cochon): fr. *porcelet*; cf. allem. *Saugift*, id.;

peucédane: fr. *queue de pourceau* et pr. *co-de-porc*; cf. allem. *Saufenchel* (fenouil de truie), id.;

pissenlit (les pourceaux s'en repaissent): pr. *pourcin* (et *mourre-pourcin*), à côté de *engraisso-porc*; cf. allem. *Saublume*, id.;

pourpier (propr. pourpier sauvage, agréable au porc): anc. fr. *porchaille*, pr. *porchalho*, it. *porcellana* [1] (d'où fr. *porcelaine*), roum. *porcină*;

renouée (plante que les cochons paissent volontiers): fr. *porcelle*, Berr. *porcine*, pr. *pourcino* (pourchignasso); cf. allem. *Saukraut*, id.;

verveine (désigne spéc. la variété couchée ou épineuse): Abruzz. *purcella mascule.*

b) Des végétaux et des fruits:

bolet comestible (les porcs s'en nourrissent parfois): fr. *porchin* et it. *boleto porcino;*

---

[1] Diez y voyait une altération du lat. *porcillaca*, pour *portulaca*; cependant, les formes parallèles prouvent qu'il s'agit des dérivés de *porca*, truie.

champignon vénéneux (noirâtre): fr. *porcelet brun;*
cerise (variété de): Sic. *majaticu*, propr. gros comme un pourceau;
églantine (ses fruits sont d'un rouge éclatant): Dauph. *porchocuo* (cul de truie);
olivier (variété d'): pr. *poucèu* (pourceau);
poire (sauvage): Calvad. *pere à cochon* et Puy-de-D. *pero de coutsou* (Roll., V, 21), it. *porcino*; cf. allem. *Saubirne*, id.;
prune (variété de): catal. *porquera* et esp. *porcal;*
salade (espèce de): fr. *salade de porc*, it. *porcacchia*; cf. allem. *Sausalat*, *Schweinsalat*, id.

23. En agriculture:

marcotter: port. *alporcar* (et provigner), propr. mettre bas (en parlant de la truie);

sillon très large (comparé à une truie qui fouge le sol en le retournant avec son groin): it. *porca* (d'où *apporcare*) et roum. *porcan*; esp. *porca* (d'où *aporcar*, port. *alporcar*), terrain élevé entre deux sillons (sens déjà du lat. *porca*), propr. truie, à l'instar de l'allem. *Furche*, sillon (aha. *furuh*, id., en rapport avec *farah*, porcelet, mod. *Ferkel*), et du Henneberg *Range*, truie et sillon;

tas de foin: Allier *pouchon* A., roum. *porcan*, *porcoiŭ* (ce dernier aussi tas en général);

terrain (omis par la charrue): Piacenza *verr* (verrat: „spigoli o lembi di terra lasciati dall' aratro").

24. En astronomie populaire:

étoile du matin: roum. *steaua porculuĭ* (étoile du porc);
pléïades: anc. fr. *porcelettes* et Mil. *porcinelle.*

25. Applications techniques:

a) Engins qui rappellent grossièrement la figure de l'animal:

canon (court et gros): esp. *barraco* (verrat), catal. *barracó;*
pressoir (d'olives): it. *verrocchio* (petit verrat); Abr. *purcelle* (cuve d'un moulin à huile); cf. lat. *porculus*, ferrure du pressoir;
réservoir: fr. *porc* (pour le minerai passé par le lavoir).

b) Ou telle partie de son corps, à savoir:

Ses dents ou crochets (fort courbées et saillantes):

crochet (pour arrêter le câble): it. *porco*; cf. lat. *porculus*, id.;
écrou de vis: Naples *scrofola* et Abr. *scrofele*, esp.-port. *puerca.*

Son museau obtus:

bateau (de pêche): Lim. *mourre-de-porc;*
tarière: pr. *verruno* et port. *verruma*,[1] propr. (museau de) verrat, it. *verrina*; cf. allem. *Schweinsrüssel*, sorte de forêt.

---

[1] Suivant Cornu (Gröber, *Grundriss*, I², 961) *verruma* viendrait du lat. *verrubius* (?).

Son pied, plat en dessous:

barre de fer: esp. *barraganetes* (apotureaux) et port. *varrão* (barre d'écoutille), à côté de *porquetes* (pièce en croix à la poupe);

fer (à battre le pavé): it. *piè di porco;*

levier: pr. *ped-de-porc*; it. *verricello,* treuil, propr. petit verrat;

madrier (au fond d'un navire): fr. *porque* (d'où *porquer*), it. *porche* et esp. *puercas;*

pince de fer: pr. *ped-de-porc* et it. *piè di porco* (à effraction);

poutre (aux créneaux des forts): esp. *puerco.*

Sa queue, mince, longue et enroulée:

outil de sellier: pr. *co-de-porc.*

Sa tête, presque cônique:

botte de chanvre: port. *porquinho* (porcelet);

mesure de capacité: fr. *porque* (1610); cf. angl. *hogshead,* id.

c) Termes spéciaux:

endroit profond d'une rivière: roum. *vier* (verrat), propr. le fond fangeux où il se vautre;

épieu (dont se servent les porchers): anc. fr. *porchiere* et it. (spiede) *porchereccio,* à côté de *verretta* (verrettone), sorte de flèche ou javelot, et de *verruto,* épieu, propr. épieu de verrat; cf. allem. *Sauspiess,* épieu, vouge;

gonflement des cendres (dans la coupelle): fr. *porc;*

masse d'argile: fr. *porc-pâte*; cf. allem. *Sau* et angl. *sow,* masse de fer;

scories de minerai: fr. *porc*; cf. angl. *pig-iron,* id.

26. Faits concernant la vie physique du porc:

accoupler (s'): pr. *pourqui* et *verrá* (Béarn *berrí*), roum. *a se purceli;*

mettre bas: anc. fr. *porceler,* anc. pr. *porcelar,* mod. *poucelá* (d'où *poucelado,* à côté de *pourcado,* portée), it. *scrofolare,* catal. *porcellar;*

châtrer: pr. *pourcha* (une truie) et Abr. *majá* (un mouton);

dévorer: Naples *scrofonejare,* propr. manger goulûment comme une truie;

engraisser: Berr. *porciner* (d'où *aporciné,* gras comme un porc);

griser (se; cf. ivre comme un cochon): pr. *pouchina,* fr. *pourceau,* ivrogne, et *vin de porc,* qui fait rendre gorge (Oudin); cf. roum. *a lua purceaua de coadă,* id., attraper la truie par la queue;

grogner: Naples *scrofonejare*; esp. *verraquear* (et grommeler, pleurnicher, des enfants);

marcher en zig-zag (allure des verrats): pr. *verrasseja;*

regarder du coin de l'œil (les yeux du porc étant petits et obliques): it. *far l' occhio del porco;*

ronfler (= grogner): Abr. *scrufilija;*

salir: it. *sporcare* et roum. *spurcare* (du lat. *spurcare,* id.);

vautrer (se): roum. *a se porci.*

27. Et les notions complémentaires:

étable à porcs: anc. fr. *porcil* (auj. Drôme) et *porchiere*, mod. *porcherie* (Norm. *porquerie*); pr. *pourqueirolo*, à côté de *poucièu* et *pourcigoulo*; esp. *porqueriza* (port. *porqueira*), à côté de *pocilga* (= pr. *pourcigoulo*); de là:

bourbier: fr. *porcherie* et pr. *pourqueirolo;*

logis malpropre: fr. *porcherie* et it. *porcaio;*

museau (de porc): Naples *porco.*

28. Faits concernant sa vie morale:

outrager: roum. *a porcăí*, propr. traiter comme un porc;
travailler péniblement: pr. *berraseja* et *pourqueja.*

29. Epithètes:

brutal: fr. *sanglier* et pr. *verre* (verrat; Marseille: abruti par la luxure);

courageux: esp. *barracan*, *barragan*, propr. vaillant comme le porc sauvage (cf. *Lancelot du Lac*, XVe s., dans Lacurne: „Ilz se deffendirent ainsi comme porcz sauvaiges, quant ilz sont entre les chiens", et anc. fr. „se defent *a guise de sanglier*");

gourmand: fr. *porc*, *pourceau;*

gras (comme un porc): Abr. *majateche* et Sic. *majaticu;*

grossier: fr. et pr. *porc*, roum. *porc* (d'où *porcărie*, obscénité, et *pòrcos*, obscène);

ladre: pr. *porc;*

poilu: Naples *porco* (homme poilu);

sale: fr. et pr. *porc* (et saligaud), it. *porco* (d'où *porcheria*, saleté), esp. *puerco*, port. *porco* (d'où *porqueria*); cf. allem. *Schwein* et *Sau*, id.;

trapu (le corps du porc est ramassé, court et gros): Piém. *porcheis.*

30. Maladies qui affectent principalement les porcs:

bosse: it. *scrofa* (excroissance sur la tête) et esp. *porquero* (contusion à la suite d'un coup);

cacochymie (espèce de): pr. *mau de porc;*

écrouelles (la jeune truie en est souvent affectée): port. *alporcas* et esp. *puercas*; cf. lat. *scrofa*, truie et écrouelle, d'où *scrofulæ*, it. *scrofole*, propr. jeunes truies, à l'instar de l'anc. gr. *χοιράδες*, id.;

éruption cutanée: fr. *pourcelaine*, pr. *poucelasso*, Sic. *purcina;*

furoncle: Berr. *porcinat;*

vomir (après un excès de boisson): it. *fare i porcellini* (ou *maialini*), Abr. *fa le purchitte* et Berg. *tirá i porsei* ou *porslá* (et roter, d'où *porsel*, rot; cf. roter comme un porc).

31. Emploi hypocoristique:

a) En parlant des personnes:

compagnon: esp. *barracan*, *barragan* (verrat; v. courageux, 29);

gros bonnet: pr. *lou premier porc au nauc;*
homme: Abr. *berre* (verrat), mot d'argot.

b) Des jeux enfantins:

boule (jeu de la): anc. fr. *au pourceau mory* (Rabel., I, 22);
crosse (jeu de la): Aveyr. *pourcelo*, Mil. *porcola*, roum. *de a poarca.*

32. Emploi euphémique:

épouvantail: anc. fr. *ver* (verrat), dragon, serpent, bête malfaisante (*Partonopeus*, ap. Godefroy: „De serpenz et de wivres grans Et de venimos *vers* volans");
jurons: it. *porco maiale! porco me! porco cane!* et roum. *por(c)-de-căine!* pr. *oh! d'aqueu sacre porc!*

33. Emploi péjoratif:

a) Appliqué aux personnes:

célibataire: esp. *barracan, barragan,*[1] port. *barregão*, propr. verrat (cf. anc. fr. paillard comme un verrat, Cotgr.);
coquin: it. *porco-cane*, et roum. *por(c)-de-căine*; cf. allem. *Schweinshund*, id.;
prostituée: Lucques *scrofia* (= *scrofa*), Abr. *verrinie* (coche), répondant à l'esp. *barracana, barragana*, concubine (v. célibataire); cf. anc. gr. *κάπραινα*, laie, truie et débauchée;
rustre (v. grossier, 29): anc. fr. *verart*, paysan (Norm. verrat);
sbire: esp. *porqueron* (porcher);
virago: pr. *verre* et it. *scrofa.*
En anc. fr., on appelait *porcs de nostre Seigneur*, les chanoines (Cotgr.), et *porcs du roy*, les financiers (Oudin).

b) Appliqué aux choses:

bévue: it. *scrofa*; cf. allem. *Sau*, id.;
camelote: it. *porcheria* (cf. 20);
cassade (manquement de parole): pr. *ped-de-porc* (cf. en fr. *faire le pied de grue*, attendre vainement) et mauvais tour;
raccroc (au billard): esp. (bola) *puerca* et roum. *scroafă*; cf. allem. *Schwein*, id.;
travailler mal: Forêt-Noire *poucheler*, pr. *pourchilha* (et rapetasser), *pourcateja, pourqueja* (et barbouiller), *verrasseja*; catal. *porquejar.*

34. Applications isolées:

brûler (se): Forez *se porqueta* (cf. flamber un cochon);
coup: Venise *porcola*; cf. allem. *Sauhieb*, coup du ventre;
dent (qui naît au-dessus d'une autre): esp. *barraco*, propr. dent de verrat;

---

[1] Diez tente d'identifier *barragan* avec le nom de l'étoffe bourracan (esp. *barragan*) et Cornu (dans Gröber, *Grundriss*, I², 970) rapproche le fém. *barragana* du gr. *παλλακή*, concubine, par un type **pallacana.*

pâté d'encre: pr. *porc* (d'où *pourqueja*, tacher d'encre); cf. allem. *Schwein* et *Sau*, id.;

saleté (du moût de vin): esp. *barraco* (verrat).

II. Sens des noms hypocoristiques.

35. Ces noms, ainsi que les autres appellatifs non-latins, désignent:

En zoologie,

a) Des poissons:

humantin (21[a]): fr. dial. *cochon de mer* (Rolland, III, 86);

marsouin (21[a]): Somme *cochon de mer* (Ibidem);

morse (bête à la grosse dent): pr. *gagnolo* (porcelet);

rouget (dont le corps et les nageoires sont d'un rouge plus ou moins vif): fr. *cochon* et *grondin* (argot: cochon);

scorpène (21[a]): anc. fr. *truette*, mod. *truie de mer;*

trigle: fr. *grondin*, pr. *grougnàu* (graugnau, grugnau), à côté de *gournau* (d'où fr. *gurnau*, *grenaut*, anc. fr. *guuurneau*, Rabel., IV, 60), Jersey *grounard* (Rolland, III, 175), parce que, tourmenté, il fait entendre un sourd grognement;

zée (21[a]): anc. fr. *truée* (Morelius, éd. 1558: „Zeus, un poisson qu'on appelle doree, *trueie*, gal, jan"), mod. *truie*, pr. *trueio*; cf. anc. fr. *gal* et *jan* (v. citation ci-dessus), id., avec H.-Marne *gale*, truie (12[d]) et Dauph. *gana*, id. (12[e]).

b) Des insectes:

cloporte (21[b]): fr. *cochon* (de saint Antoine), Châlon *cochon de cave*, Meuse *cochenot*; Bas-Gât. *gorette* et dial. *truie* (petite truie, truie pelée, etc.), Norm. *treucuôde*, propr. queue de truie; pr. *caion*, *trueio* (trueto) et *trejo de croto*, catal. *trujeta*; Parme *gozinen* (= porcellino) et *zanen* (id.); esp. *cochinilla* (de *cochina*, truie), et dial., Biscaye, *gorrigorricho* (porcelet);

cochenille (originaire du Mexique, elle fut introduite en Europe vers 1523 par les Espagnols): fr. *cochenille* (Cotgr.), à côté de *couchille* (Ol. de Serres), propr. petite coche[1] ou truie (par allusion à la couleur rougeâtre), it. *cocciniglia*, emprunté, comme le terme français, à l'esp. *cochinilla* (v. cloporte);

courtillière (21[b]): Saintonge *treue* (truie);

hanneton: esp. dial. (Biscaye) *cochorro* (goret);

larve de hanneton (21[b]): Vienne *treue;*

mite: pr. *mauro* (truie) et Mantoue, Ferrare, Reggio *zanin*, Monferr. *gianin* (de fromage), Lucques *gianino* (des fruits), dim. de *zan* (gian), cochon;[2]

---

[1] On met généralement l'esp. *cochinilla* en rapport avec le lat. *coccinus*, couleur d'écarlate, et on voit dans l'anc. fr. *couchille* le diminutif du lat. *coccum*, grain d'écarlate (v. Scheler).

[2] Pieri (*Miscellanea Ascoli*, 422) dérive *gianin*, mite de fromage, directement du nom propre *Giovanni* (cf. 16), en rappelant *tonchio*, ver des légumes, équivalant à *Antonino* (cf. Sic. *Ntoni*, cochon, 16).

mouche (porcine): Saint., Poit. *gouine*, propr. truie (12[a]); cf. allem. *Schweinlaus*, espèce de pou qui se trouve sur les porcs;

scolopendre (21[b]): Côte-d'Or *treue* (Rolland, III, 250), esp. *cochinilla*, propr. petite truie (v. cloporte), et *garri* (porcelet), catal. *baconet* (id.);

ver à soie malade (21[b]): esp. *gorron*, primitivement goret;

ver luisant: Berr. *trée* (truie).

c) Des oiseaux:

appeau (oiseau de couleur rouge): Gasc. *choun* (goret);

canard ciangule (son cri aigu et retentissant a été comparé à celui du sanglier): fr. *garrot*, propr. petit sanglier (12[c]);

draine (grosse grive): anc. fr. *troye* (XV[e] s.: „Le doux rossignol et la *troye*"), auj. Berr. *trée*, propr. truie;

pie grièche: fr. dial. *agache gorière* et Pic. *agasse treuelle* (Rolland, II, 148);

râle d'eau (21[d]): Mil. *grugnett*, propr. grognon.

d) Des mammifères:

cobaye (21[e]): fr. *cochon d'Inde* et *cochon de mer*, c.-à-d. venant des pays lointains, Reims *gouri* (porcelet), pr. *caion de mar*; it. *ciuino* (10[c]);

hamster (rongeur pourvu d'abajoues): fr. *cochon de blé;*

hystrix (21[e]): port. *cacheiro* (dial. cochon châtré, 11);

oryctérope (sa tête allongée est terminée par une sorte de boutoir): fr. *cochon de terre* (Buffon).

36. En botanique,

a) Des plantes:

cuscute (plante parasite à fleurs rougeâtres): Sav. *gora* (truie), Côme *grin* (Piém.: cochon); cf. allem. de Hennegau *Range*, truie et cuscute;

pissenlit (22[a]): pr. *grougn* (groin);

renouée (22[a]): Berr. *herbe à cochons.*

b) Des arbres:

églantier (dont le fruit est bon pour les cochons): Norm. *cochon* (Bessin *cochonnet*) et *ronche cochonnière;*

pommier (sauvage): roum. *(mĕr) mistreț*; cf. allem. *Sauapfel*, id.

c) Des fruits:

aubépine (fruit rouge et charnu): Bessin *cochon;*

figue (espèce de): fr. *goureau* (Poit.: pourceau);

nèfle (v. aubépine): Bessin *cochon* et Orne *cousson* (Rolland, V, 181, 237);

olive (22[b]): pr. *caiouno*, propr. petite truie;

pomme de terre (on la donne souvent aux cochons): Calvad. *quien-quien* et *ti-tize* (v. 16 note);

prunelle (d'une saveur acerbe et astringeante): Aube *prune à cochon* et Orne *cochon* (Rolland, V, 349).

37. En minéralogie:

caillou poli et arrondi (cf. fr. *cochonnet*, 45[c]): esp. *china*, propr. truie (10[e], primitivement boule de jeu, palet, 45[c]);

carbonate de chaux (en cristaux hexaèdres): fr. *dent de cochon;*

gueuse (de charbon): Forez *gora* (= truie).

38. En agriculture:

labourer: Berr. *goreter* (mal tracer son sillon comme le goret lorsqu'il fouille la terre) et Yon. *faire un goret* (en labourant); Suisse *bacouna*, enlever la superficie du terrain pour le fertiliser (propr. enlever le lard), et Vaud *cayon*, bout de sillon mal retourné par la charrue (Jeanjaquet); Sic. *ciaccari* (labourer la première fois), d'où *ciacca*, fossé (= sillon) et fente;

tas de foin (23): Allier *caille* A., propr. truie, et wall. *cosset* (petit cochon);

terrain entre deux sillons (coussinet omis par la charrue, 23): pr. *trueio* (et moissonneur qui marche le dernier), Aveyr. *truejo*, *mauro* (= truie).

39. Applications techniques:

a) Engins qui rappellent grossièrement la figure de l'animal:

machine de guerre (sorte de bélier): anc. fr. *truye*,[1] Béarn *troye*, it. *iroja;*

pressoir (25[a]) et ses pièces constitutives, à savoir:

gros chantier engagé dans les jumelles du pressoir et appuyant sur les madriers nommés „cochons" (image de la truie couvrant les petits marcassins): Berr. *treue* (truie) et Sav. *trouille*, Lyon *caye* et pr. *caio*, *gaio* (truie); Piém. *troiet*, moulin d'huile (= petite truie);

madriers placés au-dessus de la motte de vendange soumise au pressoir: anc. fr. *gorron* (1465: „les *gorrons* du troil"), auj. Aunis, Berr. *cochons*, Lyon *cayon*, pr. *caioun*, à côté de *gougnard* (du Rouerg. *gougnou*, goret), traverse au moulin à soie;

réservoir (25[a]): fr. *coche* (voirie dans les abattoirs) et esp. *cocha* (servant au lavage des métaux); de là:

encrier: Pic. *goret;*

tonneau: anc. fr. *truie.*

b) Ou bien une partie de son corps:

Ses dents ou crocs:

anneau de la charrue (= crochet): it. *gogno* (et en artillerie, cercle de fer), du piacentin *gogn*, cochon;

bourrelet (pour retenir les jupes): Berr. *gogne* (= truie);

---

[1] Froissart, II, 11, 5: „Un grant engin que on appelle *truie*, lequel engin estoit de telle ordonnance que il jetoit pierres de faix, et se pouvoient bien cent hommes d'armes ordonner dedans".

carcan (où l'on attache les malfaiteurs): it. *gogna* (dial., truie);

collier de cheval (et licou): anc. fr. *goherel, gorrel, gorreau, gorriau* (1391), primitivement collier de goret;

couteau (semblable au croc de l'animal): anc. fr. *truie* (qui se plie dans le manche); esp. argot *cerda* (= truie);

crampon (aux limonières): fr. *ragot* (v. crochet);

crochet: Clairvaux *ragot* (et pointe): d'où *ragoter*, accrocher.

Son dos voûté:

charpente (pour soutenir): esp. *marrana, marrano* (et rangée de pierres de taille pour soutenir un mur), propr. truie, cochon;

pente d'un toit: esp. *jabalon* (petit sanglier); cf. allem. *Schweinsrücken*, grille en forme de toit.

Son museau obtus:

bâton noueux (court et gros): anc. fr. *groignet* (1407: „un baston nommé *groignet*"), propr. petit groin; Clairvaux et Guernesey *ragot*, à côté du fr. *garrot* (XVe s.: „un *garrot* ou gros baston"), propr. sanglier (12^c^); Poit. *troie* (et *trouillon*, trique), Aveyr. *truejo* (crosse) et *pourcelo*, Rouerg. *mauro* (= truie); port. *cacheira*,[1] *cacheiro*, gourdin (de l'Algarve *cacheiro*, cochon, *cacheira*, coche), à côté du composé *cachaporra* (*cachamorra*, esp. *cachiporra*), id., propr. gourdin à groin de porc;

dard (trait d'arbalète): fr. *garrot* (v. bâton);

fourche (à trois dents): anc. fr. *groignet* (v. bâton).

Son pied plat:

levier (25^b^): esp. *marrano* (de la presse d'un moulin à huile);

madrier au fond d'un navire (25^b^): esp. *cochinata*, propr. porcherie;

pince de forgeron (25^b^): it. *cioncone* (de *cionco*, cochon);

pistolet: fr. pop. *pied de cochon;*

rabot (de tonnelier): Fr.-Comté (Damprichard) *gouognou*, propr. cochon, pr. *chouneto* (= jeune truie) et Aveyr. *reno* ou *truejo* (pour amasser, en rasant le sol, le blé de l'aire).

Sa queue entortillée:

balai plat: fr. *goret* (d'où *goreter*, nettoyer avec un goret) et Morv. *gaillaude* (de *gaille*, truie: pour nettoyer le four); pr. *goret, gouret* (id.); cf. allem. *Schwein*, grosse brosse, et angl. *hog* (cochon), balai de navire;

tarière (terminée en vrille): fr. *queue de cochon.*

Sa tête arrondie:

clou: pr. *choun* (goret);

cylindre métallique: fr. *cochonnet* (dans la fabrication des toiles imprimées);

rouleau d'étoupe (25^b^): Clairvaux *couchon* et Piém. *cocion*; esp. *cerda* (truie), poignée de lin non peigné.

[1] Coelho (*Diccionario* s. v.) dérive *cacheira*, gourdin, du thème *cacha*, de *escachar*, fendre, briser.

c) Termes spéciaux:

filasse (rebut de): Suisse *cotchon* (cotson) et pr. *trueio* (bourre de fil); gonflement des cendres (25^c): fr. *cochon* (dans la coupelle); scories de métal (25^c): fr. *cochon* (obstruant le fourneau).

40. Faits concernant la vie physique du cochon et de la truie:

mettre bas: fr. *cochonner*, Pic. *cochover*, Berr. *cocheter*, à côté du wall. *coseler*, *cosseler*; Poit. *goreter* (Berr. *gourcter*) et *gorillonner*, *gourrouner* (May. *goriner*, Aunis *goronner*), pr. *gourreta*; wall. *troï*, pr. *truia* et it. *troiare*; pr. *caiouna* (Sav. *cayená*), *gagnouna* et *goujouna*, Velay *agroulhouna* (= Poit. *gorillonner*) et Aveyr. *lochinia* (de *lochintou*, cochon de lait); catal. *garrinar* et *godayar*; de là:

portée: fr. *cochonnée*; Guern. *fouillère* (de *fouilleau*, porcelet), Lorr. *litaïe* (= fr. dial. *laitonaille*) et Montbél. *niaie* (= *gniée*, de *gnieu*, cri du cochon); Aveyr. *mourado* (de *màuro*, truie), *tessounado* et *trujado;*

accroupir (s'): Lyon *s'agrogni* et pr. *s'agrougna*, propr. s'accroupir en grognant, Naples *arrognare* (et se cacher);

agiter (s' = se démener à la façon des truies ou des porcelets): Lyon *se dégogner* (de *gogne*, truie) et pr. *degoudilha* (Valais *gouda*, truie), it. *acciacciarsi* et *acciaccinarsi* (de *ciaccino*, porcelet);

boire avidement (cf. boire comme un pourceau): Berr. *treuiller* et pr. *s'atruia* (boire au réservoir, se gorger), à côté de *chouna;*

dévorer (manger goulûment ou salement): Norm. *gourrer* (gourer), May. *gorer* (de *gore*, truie) et Poit. *engouillonner* (de *gouillon*, pourceau), Lyon *chouní* (pr. *choun*, goret); it. *ciaccare* (Duez) et *gruffolare* (v. fouiller);

écacher (enfoncer avec le boutoir): it. *acciaccare* et *ciaccherare* (Duez), Piém. *ciché;*

chatouiller (= gratter): Saint. *gouiner*, dorloter, Lim. *gouiná* (de *goïno*, truie) et *gourrina*, à côté du pr. *gueret-gueret* (faire), *gueri-gueri* ou *gri-gri-gri* („mot dont se servent les nourrices lorsqu'elles chatouillent leurs nourrissons", Mistral) et *guerin-guerin-gaio* („jeu de nourrice qui chante aux petits enfants en leur chatouillant la paume de la main", Id.), répondant au sarde *chiri-chiri* (cori-cori), propr. cri d'appel et porcelet (3^b); Gers *couchinos* (fa) et Puy-de-D. *gouchen* (fa) A., pr. *gandimello*, chatouillement (de *gan la*, truie, la finale influencée par *gatimello*, id.);

ébouler (s'): Poit. *gourrouner* (d'une terre, d'un mur, d'un bâtiment) et Aveyr. *truejo*, éboulement (d'un mur), comparé à une truie qui vient de mettre bas;

égorger des porcs: port. dial., Santa-Margarida, *acachiner* (v. *Rev. Lusit.*, II, 243); Bas-Gâtin. *gonier*, égorgeur de porcs (de *gogne*, truie), et Galice *matàchin*, id. (de *chin*, cochon);

gratter (et égratigner): Poit. *égrogner* (et ébrécher), pr. *graugna* (grougna), à côté de *raugna* (rougna), propr. se frotter en grognant;

grogner: pr. *gourrieula* (= crier comme les gorets); de là:

bavarder (v. grommeler): fr. *ragoter*, propr. grogner comme un

ragot ou sanglier (Oudin: *ragotter*, grommeller à toute heure), d'où *ragot*, cancan, commérage;

gémir (et pleurnicher): anc. fr. *hogner*, *hoigner* (Duez, 1664: „*hogner*, faire hon hon et criailler comme font les enfants quand ils voudraient bien avoir quelque chose"), Norm. *hougner* et *houiner* (Pas-de-C. *honner*, *ouïner*), à côté de *vougnier*, *vouïner*, *ouincher*; — Berr. *couïner* (Montbél.: et saigner, du cou), Genève *coinner*, Poit. *quener* (d'où *quenée*, gros soupir), Gasc. *quena* (Dauph. *couenassa*), Lyon *quiner*; Morv. *chouiner* (chonner, chienner), Lyon, Yon. *chougner* (Berr., Vosges *chigner*), Lorr. *sugner* et pr. *souïna*; — pr. *cagnoula*, *gagnoula* (d'où *cagnolo*, *gagnolo*, pleurard), Côme *sguagní*, Saintonge *guener*, Poit. *reguegnouner* (cf. pr. *gagnoun*, cochon); — Genève *gouailler* (Vaud *goualer*, *voualer*, *oualer*) et pr. *gouissa*, à côté de *raugna* (rougna), *renà*; Piém. (Val S.) *gandir* (= geindre comme une truie) et Monferr. *gnero*, enfant pleurard (= pr. *gnarro*, porcelet);

grincer (= gémir): anc. fr. *hogner*, Pas-de-Cal. *ouïgner* (des roues, charnières), Berr. *couïler*, Bessin *couincher* (d'une porte), Jura, Petit-Noir, *couïner* (des roues non graissées, des souliers neufs); pr. *raugna* (des portes);

grommeler: anc. fr. *hogner* (Guern. *hoigner*) et *groignoier*, mod. *grognonner* et *rognonner*; pr. *couina* et *graugna* (raugna);

gronder (réprimander): anc. fr. *grongner* (XVe s., Charles d'Orléans: „Fortune tousjours me *groingne*"), d'où *groin*, reproche, mod. *grogner* (Sav. *grogne*, réprimande) et *gronder*, pr. *groundina*; anc. fr. *hogne*, reproche, et Hain. *goure*, réprimande;

grouiller (des intestins): anc. fr. *grouillier* (grogner), mod. *grouiller*, anc. pr. *grulha*, mod. *gourrièula* et *garrouna* (propr. grogner, des porcelets); cf. Bessin *treuler* (de *treue*, truie), pousser un rot prolongé (cf. 30);

palpiter: port. *bacorejar*, *bacarinhar* („metaphora tirada do bater apressado do coração dos bacorinhos ou do seu grito", Coelho);

serpenter (cf. marcher en zig-zag, 26): pr. *gourra*, *gourrina*, propr. imiter l'allure du goret;

vagabonder: pr. *gourri*, *gourrina* et *gandaia* (d'où esp.-port. *gandaya*, vagabondage);

vautrer (se, 26): Hain. *troulier* (de *troule*, truie) et Metz *se gourier*; it. *ciacchillarsi*; cf. pr. *chouno*, plongeon dans l'eau.

41. Et les notions complémentaires:

museau (27): anc. pr. *groingn* et *grulh*, mod. *grougn* (groun), à côté de *bousigadou* (mousigadou), boutoir; fr. *groin* (anc. *groing*, *groignet*) et *boutoir* (XIVe siècle, ap. Littré: „le groing du pourcel qui partout *se boute*"), Montbél. *fourrignot*; it. *grogno*, *grugno*, à côté de *griffo*, Abr. *carufe*; esp. *hocico*, port. *focinho* (de *hoz*, *foz*, gorge de montagne); de là:

fouiller: pr. *bousiga* (mousiga), labourer avec le groin; it.

griffare (griffolare), *gruffare* (gruffolare), *gruffignare* et *rufolare*, Abr. *scarufá*; esp. *hozar*, port. *foçar;*

moue (et vilaine figure): fr. *groin*, pr. *grougn*, it. *grogno*, *grugno*;

porcherie (27): esp. *cochiquera* et *cochitril*, à côté de *chiquero* (de *chico*, pourceau) et *gorrinera*.

42. Faits concernant sa vie morale:

amuser (s'): pr. *chourrá* (de *chourro*, porc), propr. prendre ses ébats (et festiner), fr. *cochonner* (faire bonne chère, bien traiter);

lambiner: wall. *troieler*, pr. *chourra* (lanterner) et esp. *cerdear* (tergiverser);

outrager (28): Morv. *aicaiouner* (poursuivre à coups de pieds), propr. maltraiter un cochon, et Sav. *gandeyi* (chasser quelqu'un en l'injuriant, de *ganda*, truie); it. *acciaccare* (v. écacher, 40) et *acciacco*,[1] outrage, d'où esp. *achacar* (calomnier), à côté de *acochinar*, confondre, humilier (= égorger un cochon);

prosterner (se): pr. *achourra* (mettre la face contre terre) et *s'achourri* (tomber dans la prostration);

quereller (v. gronder, 40): pr. *rena* (d'où *reno*, querelle, anc. pr. *rayna*, de *rainar*, grogner), esp. *reñir*, *riñir* (d'où *riña*, querelle), anc. fr. *groigne*, querelle, à côté du suisse *rogne* (Vosges *rogner*, bougonner), pr. *rougno*, it. *rogna* (dispute, primitivement gronderie);

tromper (et voler): anc. fr. *gorer*, *gorrer* (auj. Poitou), *gourrer*,[2] pr. *gourri* (cf. *juga 'n ped de caioun*, manquer de parole, trahir, v. *ped-de-porc*, 33[b]) et Milan *gora* (sgora), voler (mot introduit par l'argot); fr. mod. *gourer*, falsifier une drogue (d'où *goure*, attrape et drogue[3] falsifiée).

43. Epithètes:

a) Relatives au physique de l'animal:

bancal (les jambes du cochon sont minces et élancées): Berr. *garraud*, *jarraud* (= cochon de lait, 12[c]), pr. *garrel* (boiteux) et *garrouié*, *gouarré* (cagneux), à côté de *caioun* (qui a les jambes en dedans, propr. cochon); esp. *cerdear* (boiter, par faiblesse des épaules);

camus (le boutoir du cochon est obtus): Piém. *gnac* (Monferr : cochon de lait, 10[h]);

gourmand (29): Pas-de-C. *coutou* (cochon) et Bourg. *godard* (Morv. *gode*, truie); it. *ciacco*, catal. *goday* (cochon);

gras (29): fr. *coche* et *truie* (femme grosse et grasse), wall. Namur *godale* (grosse femme), de *godi* (verrat);

---

[1] Sur les hypothèses étymologiques, v. Körting.

[2] Le bas-latin *gorinare*, voler (1395), de *gorinus*, escroc (Lyon *gorrin*), en est une variante; le terme anc. fr. pénétra de bonne heure dans l'argot: *gourer*, *gourrer*, qu'on trouve dans une ballade du XV[e] siècle (attribuée à Villon: „Gueux gourgourans par qui gueulx sont *gourez*") et dans Bouchet (III, 199: „Pour m'engarder d'estre affiné [qu'ils appellent *gourré*] des matois qui mattent, je voudrois bien entendre leur jargon et savoir leur langue").

[3] Littré et Scheler tirent *goure* de l'arabe *ghar*, tromper.

ivrogne (cf. griser, 26): Yon. *coissot;*

louche (v. regarder, 26): Pic. *gognou* (cf. Berr. *gogne*, truie) et it. *cirusco* (de *ciro*, cochon);

petit (v. trapu): it. *cicco*, propr. pourceau,[1] esp.-port. *chico*, répondant à l'abruzzois *zicche* (porcelet), homme petit et maigre;

raboteux (rude comme les soies de cochon): Béarn *gourrounche* (inégal, froncé);

sale (29): fr. *cochon* (homme malpropre) et *goret* (enfant malpropre), Norm. *houret* (pourceau) et Berr. *treu* (mâle de la truie), Poit. *quiquiou* (femme sale) et Sav. *caion* (cochon); pr. *gourrin* (goret); Piém. *giuiro* (souillon = pr. *gourro*, truie); esp. *cochino* (saligaud), *cochambre* (saleté) et *cochinada* (catal. *baconada*), id.;

trapu (29): fr. *ragot* (et du cheval), *ragotin*; Piém. *gnec* (= *gnac*, pourceau) et *gnar* (cf. pr. *gnarro*, cochon); en roumain, *gligan* (găligan), sanglier, se dit, au contraire, d'un homme très grand.

b) Relatives à sa vie morale:

débauché: fr. *gouin* (et matelot qui se conduit mal), masculin refait sur *gouine* (v. prostituée, 46[a]), et Berr. *gouinard*, Sav. *caion* et pr. *gourrin*, Béarn *bitoun*, luron (pourceau);

maussade (bourru comme un cochon): anc. fr. *malengroin* (Rabelais) et *malengroigné* (Oudin), Pas-de-C. *malengrogne* (Sav., Mons *grogne*), pr. *mal graugnat* (et *engrougna*, rendre de mauvaise humeur); it. *ingrognare* (et *tenere il grugno*, bouder); fr. *ragot* (homme d'humeur chagrine), Clairvaux *chouignard* (de *chouigner*, grogner), May. *chognard*; pr. *chourro* et *gnarro;*

mignard: Romagne *ghin*, propr. cochon (*ghina* „sdrucciolo"); parasite: it. *ciacco* (pourceau);

paresseux: fr. *cochon* (et *se cochonner*, des petits enfants qui font le cochon en dormant, Oudin), wall. *troieler*, paresser; Béarn *guitou*, *gouri* (gouriné), pr. *gourrin*, à côté de *carsi* et *porlo* (= truie: *goino*, id., paresse); Piém. *gniar* (= pr. *gnarro*, cochon); esp.-port. *gandaya*, paresse (du pr. *gandaio*, *gando*, propr. truie);

sot (cf. bête comme un cochon et avoir une tête de porc): Pas-de-C. *dalu*, niais (de *dale*, sanglier); pr. *chourro* (= pourceau); cf. allem. *saudumm* (très bête) et *Schweinskopf* (nigaud).

44. Maladies qui affectent principalement les cochons:

abcès: Norm. *goreau* (ulcère, primitivement, de pourceau) et pr. *gor*; catal. *truja* (contusion à la suite d'un coup, propr. truie); Parme *gogna*, sarcoma (= troja);

écrouelles (30): Bessin *goreau*, *goureau* (v. abcès);

syphilis: anc. fr. *gorre* (Le Maire: „*gorre* ou la verole grosse", d'où *gorrier*, syphilitique), auj. Suisse (d'où *engorra*, donner le

[1] Depuis Ménage, on dérive l'it. *cicco*, petit, du lat. *ciccum*, membrane de la pomme. Le napolitain *cicco*, cochon, répond à un esp. dial. *chico*, id. (d'où *chiquero*, porcherie).

mal vénérien); Poit. *cousson*, bouton de petite vérole (= cochon); cf. allem. *Schweinspocke*, grain de lèpre;

vomir (30): Côme *fa i cionin* et Parme *far i gozen*, propr. faire les porcelets.

45. Emploi hypocoristique:

a) En parlant des personnes:

apprentie (d'une filature): pr. *gnarro* (goret);

chef ouvrier (cordonnier): fr. *goret*, pr. *gourret;*

fille (jeune): anc. fr. *gouge* (Rabel., I, 3: „belle *gouge* et de bonne troigne"), encore dans Oudin („une grosse *gouge*, une grosse femme"), auj. au sens péjoratif (46[a]), du pr. *goujo*, propr. truie (Gasc. *gouyo*), anc. pr. *gova*, jeune fille, Béarn *gouge* (goge), fille ou femme non mariée, et *gouye*, servante, pr. mod. *gourrouneto*, fille toute petite (= jeune truie); esp. *china*, fille indienne avant qu'elle se marie (= truie);

garçon: Lyon *gone* (f. *gonelle*; cf. *gona*, truie, 12[e]), à côté du Berr. *ganet*, *ganillon*, gamin (Clairv. *ganelle*, gamine), propr. porcelet, Piém. *gognin*, (it. *gognolino*, polisson), Naples *guagnone* (= Aveyr. *gouagnòu*, pourceau); pr. *goujat* (Limousin: gars, Béarn: fiancé), Gasc. *gouyat* (d'où Saintonge *gouyat*, jeune homme), et *chourro*, à côté de *gandoun* et *gourrinot* (polisson); Brescia *gnarel*, polisson (= porcelet);

homme (31[a]): Piém. (Val S.) *gori* (f. *goria*), propr. goret.

b) Des animaux:

agneau (d'un an): Vendôme *gandin* (porcelet); cf. angl. *hoggerel*, brebis de la deuxième année (= porcelet);

bouvillon: pr. *gorri* (gorret).

c) Des jeux enfantins et autres:

boule servant de but (et que l'on se renvoie avec un bâtonnet): fr. *cochonnet* (Rabel., I, 22: „il jouoit à *cochonnet* va devant"), Lorr. *gourret* (cité par Ménage), Forez *couchon* et Piém. *cocion* (du fr.), Abr. *zicchelle* (pourceau);

dé (à douze faces): fr. *cochonnet*; cf. allem. *Sau*, as;

crosse (jeu de la), par comparaison avec une truie qu'on cherche à ramener dans une porcherie: anc. fr. *à la truie* (Rabel., I, 22), Berr. *treue* et Fr.-Comté (Damprich.) *boque* (= truie), Poit. *gorre* (jeu de la), Yon. *gougne* („truie"), Jura *gaille* et *guenne* (= truie), Châlon *gueugne* (jeu de gobilles), Suisse *gouda* („truie"); Lim. *gagno* (truie) et pr. *mauro*, *trueio*; cf. allem. *Sauball*, balle placée au milieu des joueurs dans un creux;

palet (petite pierre servant de but dans ce jeu): Berr. *galine* (truie, 12[d]) et esp. *china*, propr. truie (*tocarle la china*, avoir de la chance; cf. allem. *Sau haben*, id.);

quille (servant de but dans le jeu du bouchon): Norm., May., Berr., Yon. *galine* („truie") et *galoche*, Poit. *gailloche*, Vend. *gagnoche* (cf. Lim. *gagno*, truie); Côme *cion*, *zon*, „rulli", propr. cochon.

46. Emploi péjoratif:

a) En parlant des personnes:

canaille: Genève *gogne* (crapule) et *gougnaud* (personne ou chose de rebut), pr. *gourinaio* (anc. *gorrinalha*) et esp. *marranalla;*

mendiant: Lyon *cougne* A. (de *cougni*, mendier en gémissant = *couiner*, 7[a]), pr. *gourrin* (d'où *gourrina*, truander);

prostituée (33[a]): anc. fr. *gorre*, propr. truie (Molinet appelle Isabeau de Bavière *la grant gaurre*), auj. Poitou, Lyon et pr. *gorra*, *gorrina*, Piém. *goria*; Eure *mahouse* et Namur *marhouse* (14); Berr. *gouge* (45[a]), *gogne* (= truie; argot *gougne*, tribade), Jura *gone* et fr. *gouine* (du rouergat *goino*, truie), Forez *guirande* (= vieille truie); Genève *trouille*, *truiasse* (truie), Hain. *troule*, id.; — it. *ciaccola*, *cionna* et *troja*, esp. *gorrona* et *marrana* („truie", d'où anc. fr. *marrane*); cf. allem. *Saumensch*, id.;

servante: anc. fr. *gouge* (1337), pr. *goujo* et *gouyo*, propr.[1] truie (v. jeune fille, 45) et esp. *china*, servante métisse (45);

valet de ferme: Berr. *lorandier*[2] (de *lorande*, truie), anc. fr. *gougeat*, domestique (XV[e] s.: „les *gougeas* de l'hostel"), et *goujart*, valet d'armée (auj. Norm.: valet de ferme), fr. mod. *goujat* (aide-maçon et rustre), du pr. *goujard*, *goujat* (aide-berger), propr. porcher, à côté de *chourro* et *gnarro*,[3] jeune valet, propr. pourceau;

voyou: it. *ciacchero* (= porcher).

b) En parlant des animaux:

anguille (de qualité inférieure): pr. *chouchou* (pourceau);

brebis (vieille): Béarn *gourre* (= truie);

chèvre (vieille): Lyon *gorra* (v. vache);

rosse: Yon. *gaille* et pr. *gorro* (truie);

vache (vieille): pr. *gorro* (Piém. *giora*) et *ringo* („truie"); Côme *rôja* (truie).

c) En parlant des choses:

automne (entrée de l'hiver): pr. *gorro*, propr. truie (it. *porca stagione*, 20);

détremper fort (la farine ou la chaux): pr. *faire gourreto*, *faire la trueio* (t. de boulanger: noyer le meunier), propr. faire la (petite) truie;

étoffe grossière: pr. *gorro* et port. *cacheira* (à longs poils, esp. *cachera*, couverture de cette étoffe), propr. truie;

gâter (ou faire maladroitement): fr. *cochonner*, wall. Namur *cocheler* et Berr. *goureter* (cf. Genève *s'en aller en chair de truie*, se détériorer); Vaud *cayouná* et pr. *gagnouna*, propr. mettre bas (de la truie); Piém. *criné* (= grogner);

---

[1] Huet (dans Ménage) fait venir *gouge*, servante, de l'hébreu *goye*, servante chrétienne (et cette étymologie fut adoptée par Diez).

[2] On a rapproché le mot tantôt de *arare* (par *aranda*, terre labourable, avec l'article fusionné) et tantôt de *laborare* (par *laboranda*, etc.; v. Körting).

[3] Hennicke (dans son glossaire de *Mireille*) dérive le pr. *gnarro*, jeune valet, du lat. *ignarum*, ignorant.

haillon: Berne *gaille* (gouaille), propr. truie (May. *dégailler*, déchirer ses habits), et Montbél. *goillot* (= cochon); it. *ciracchio* (de *ciro*, cochon);

rime (mauvaise ou pauvre): anc. fr. (rime) *goret* (XVIe s.); cf. angl. *doggerel rhymes*, vers rabotés (= rimes de chien);

sonner faux (d'un instrument): esp. *cerdear*, propr. grogner comme un cochon; Piém. *crinna*, contre-basse (= truie) et *crineire*, racleur de violon (= grognon);

viande: Clairv. *tiatia* (enfantin = cochon de lait) et For. *gorre*, viande de vache salée (= truie); cf. argot *quiqui* (= cochon), os et restes de viande ramassés dans les restaurants pour en faire du bouillon.

47. Emploi euphémique:

a) Êtres imaginaires:

bête-noire: Aveyr. *gorrognau* (garragnau), propr. bête qui grogne.

b) Jurons (32): oh! le vilain *cochon!* etc.

c) Sobriquet donné au juif et (jadis) au maure qui ne mangent pas du porc ou simplement par mépris (cf. pr. *li porc negre*, sobriquet des habitants de Saint-André-de-Sagonis, qui sont en général protestants): pr. *gourret*, propr. goret,[1] Béarn *gnarrou* (= pourceau: „terme injurieux, particulièrement à l'adresse d'un juif"), Piém. *ghinouja* (dim. de *ghin*, cochon) et esp. *marrano*, port. *marrão* (propr. cochon), maure, juif, d'où maudit, hérétique (arabe ou juif converti): le terme pénétra en Languedoc (nom des Maures devenus chrétiens qui y passèrent de l'Espagne), en Italie et en France (XVe s.; cf. 1589: ville *marrane!* c.-à-d. maudite).

48. Applications isolées:

coup (34): anc. fr. *gorrette* (Bouchet) et Romagne *gora*; Lim. *gouina*, taper;

dent (34): pr. *gnarro* (surnom), propr. pourceau;

pâté d'encre (34): pr. *cocho* („cochon");

ruban: anc. fr. *gorre* (et pr. *gorro*, parure de femme), propr. truie (cf. 49), et *truillet*, id.

49. On a déjà remarqué le caractère péjoratif de la notion *porc*. En français, une *vie de cochon* (esp. *vita de cerdo*) est une vie de paresse et de débauche (cf. allem. *Sauleben*), et *cochonnerie* désigne à la fois une grande malpropreté, un acte ou un propos déshonnête et un aliment de mauvaise qualité ou mal préparé. Ajoutons néanmoins que la défaveur constante dont la langue accable le chien, est à peu près étrangère à la notion *porc*.

Certains termes qui s'y rattachent ont subi un changement sémantique qui n'est pas sans intérêt. C'est ainsi que l'anc. fr. *gorre* (= truie) signifie faste, pompe, élégance, ainsi que ses déri-

---

[1] Cf. Mistral s. v. *aurilho*: „*Negre bardaian, vaqui l'aurilho de toun paire*", noir mécréant, voilà l'oreille de ton père! (insulte que les polissons adressent aux juifs en figurant avec le pan de leur habit une oreille de cochon).

vés: *gorrier*, élégant, coquet (XVIe s.), et *gorrer*, se parer, se pavaner (auj. en Normandie).

Ce changement de sens pourrait dérouter à première vue, mais la coexistence des acceptions intermédiaires fait ressortir les étapes successives que le terme a parcourues avant d'arriver à son évolution finale. C'est ainsi que l'anc. fr. *gorre* (gaurre), luxe, élégance, signifie en même temps mal vénérien et femme galante (Norm. *gaure*, grosse femme sans souci). C'est la notion de „débauche" qui sert de départ à ce développement sémantique: le libertin est à la fois viveur, galant et élégant.

Le français *gandin*, jeune dandy, n'a pas une origine plus noble.[1] *Gandin* est inséparable du pr. *gandoun*, vagabond, *gando*, vagabondage, paresse (d'où esp. *gandaya*, id.), Suisse *ganda*, coureuse, Lyon *gandille* et Sav. *gandine*, prostituée, propr. truie.[2]

50. Ajoutons, en dernier lieu, quelques détails sur les superstitions relatives au porc. Le diable prend souvent, dans les croyances populaires, la forme d'un cochon. Dans les anciens romans de chevalerie, le verrat est parfois pris pour le diable (*aversier*, *vif maufé*). Dans la *Vita di S. Antonio*, il est dit: „Venne a lui il Dimonio in forma di *ciacco*"; et Dante donne le nom de *Ciriatto sannuto*, c.-à-d. de Cochon aux dents solides, à l'un des démons de son *Enfer* (XXI, 122), à côté de *Cagnazzo* et *Graffiacane*. Dans le Poitou, on est persuadé qu'il faut soustraire la *grouaie des gorillons* ou pourceaux à tous les regards, surtout à leurs voisines qui leur veulent du mal: „elles les *ensabatteraient*, et ils périraient tous" (Favre). En portugais, le diable porte l'épithète de *porco sujo*, ou cochon sale, et en napolitain *spireto de porco* est équivalent de „essere diabolico".

Le sanglier passe également pour un animal diabolique; en Bretagne, les sorcières prennent sa forme, ou celle d'une truie noire,[3] d'où Rouerg. *goino*, sorcière (= truie); et en Portugal, le diable se montre dans les ruisseaux sous la forme d'une truie à sept cochons de lait (*porca com sete leitões*).[4] En Haute-Bretagne, le lutin prend aussi parfois la forme d'un cochon.[5]

---

[1] Ce mot, d'origine dialectale, apparaît d'abord dans les *Parisiens*, de Th. Barrière (1854); on l'interprète comme signifiant un habitué du boulevard de Gand.

[2] Schuchardt (*Zeitschrift*, XXVIII, 135 note) rapproche les termes de cette famille, particuliers au franco-provençal, de l'arabe *gandour* ou *gandoul* (d'où esp. *gandul*), élégant, fat, coquet, terme spécialement mauresque: „Ce terme est très caractéristique; il n'existe dans aucune autre langue, il peint toute une classe de la société arabe ou de la société andalouse (Dozy)".

[3] Cf. Sébillot, *Traditions de la Haute-Bretagne*, I, 289—297; Monseur, p. 93: (magie enfantine) „Je vous enchante d'une sorcière toute blanche, d'un cochon-sanglier, pour vous ensorceler".

[4] J. Leite de Vasconcellos, *Tradicões*, p. 174; cf. Grimm, *Mythologie*³, 948.

[5] Sébillot, *Traditions de la Haute-Bretagne*, II, 85. Cf. angl. *hedgehog*, petit lutin (= cochon de haie).

Appendice.

C. Les Batraciens.

Le crapaud, cet animal immonde, difforme et (suivant la croyance vulgaire) venimeux, a fourni à la langue quantité d'images curieuses. Ses nombreuses espèces (les naturalistes en comptent 105) expliquent le grand nombre d'appellations populaires qui ont résisté jusqu'ici à l'investigation étymologique. Sans prétendre dissiper ces obscurités, nous tâcherons d'en circonscrire les limites et d'y jeter, peut-être, quelques lueurs par un nouvel examen des faits envisagés dans leur ensemble.[1]

1. Le latin BUFO, crapaud, revient dans le sicilien *buffa*, femelle du crapaud, anc. it. *boffa* (Duez), masc. *bufone*; et peut-être *SAPA, SEPA (σήψ), sorte de petit lézard (Pline), conservé avec ce sens dans l'albanais *šapi* (d'où le roum. *șopîrlă*, lézard), survit-il dans l'hispano-portugais *sapo*, *sapato*, crapaud, Aragon *zapo*, Béarn *sapou*,[2] à côté du pr. *sabau*, *sabatas*, Morv. *sabot*, crapaud (Lyon: têtard), et *sibot*, id. (Meuse *raine sibourette*, rainette), Vosges *savate*, rainette (cf. esp. *zapata*).

Ajoutons RANA, qui s'est conservé dans tout le domaine, à l'exception du roumain: it., esp. *rana*, port. *rãa*, pr. *raina*, *rano*, *rone*, anc. fr. et dial. *raine*, *raigne*, à côté des formes diminutives plus populaires: it. *ranocchia*, anc. fr. *renouille* (Marie de France, *Fabl.*, 26: „D'un estanc plain de *reines*, ou de *reinoilles*"), devenu plus tard, sous une influence analogique,[3] *grenouille* (à partir du XVIe siècle,

[1] Nos sources (outre les dépouillements des lexiques patois) sont: la monographie du Prince Lucien Bonaparte sur les noms romans des reptiles (dans les *Transactions of the Philological Society*, London, 1882), la partie correspondante du *Polyglottenlexikon* de Nemnich (auquel nous empruntons les noms patois allemands) et principalement les diverses cartes de l'*Atlas linguistique* (crapaud, grenouille, lézard, rainette, têtard, tortue).

Pour l'histoire naturelle: F. M. Daudin, *Histoire naturelle des rainettes, des grenouilles et des crapauds*, Paris, 1802; le VIIIe volume (Batraciens) de l'*Herpétologie générale*, de Duméril et Bibron (1841), et *Les Reptiles*, de Brehm.

[2] V. Diez, et *Zeitschrift*, XXVII, 612. Dans ce cas, le basque *zapoa* viendrait de l'aragonais, et non inversement, comme le suppose Gerland (*Grundriss*, I, 331). Cf. sur le rapport crapaud-lézard, 8.

[3] Celle de *graine*, à cause de l'aspect granulé de la bête. L'anc. pr. *granolha*, mod. *granoulho (graoulho*, *graulho*, *groulho)* et *gragnoto (engragno)*, accusent la même influence.

unique forme moderne), à côté du dialectal (Isère) *randouly* A., répondant à l'it. dial. *rantolo*, petit de la grenouille (Parme *rantoč*).

Ce sont à peu près les seuls termes traditionnels dans cette nomenclature exubérante, toute romane d'origine, toute indigène. Il s'agit préalablement de rechercher les quelques points de vue généraux qui ont présidé à sa formation et de grouper ainsi les faits correspondants. Il restera toujours un stock de termes d'origine inconnue.

2. Le premier critère de cette nomenclature nous est fourni par la voix même de la bête, par son cri sonore et monotone, le coassement, commun aux grenouilles et aux crapauds. Chaque espèce a son chant particulier et très distinct, qu'elle fait entendre surtout au temps du frai. Le chant mélancolique du crapaud accoucheur, par les belles nuits d'été, est une voix douce et flûtée imitant le son lointain d'une clochette de cristal; le crapaud sonneur a un chant voisin, mais plus timide, et l'onomatopée *hou-hou-hou!* en rend l'effet. Il prélude par un ramage assez varié, mais très faible, semblable d'abord au gazouillement d'un oiseau qui rêve, mais qui peu à peu se renforce, se modifie et passe avec ménagements à ses habituels *hou-hou*. Au moment de la ponte, il fait entendre nuit et jour, mais surtout vers le soir, son coassement plaintif, sorte de gémissement lugubre *(crrra-crrra! quera-quera!)* qui rappelle l'aboiement du chien.[1]

Ce cri, bruyant et rauque, ressemble tantôt au beuglement d'une vache, tantôt au grincement d'un essieu,[2] et parfois il est empreint d'une grande douceur, d'une modulation quasi-musicale: de là, des surnoms tels que *chanteur*, *criard*, *musicien*, *sonneur*.

Voilà la source immédiate où l'on a puisé une première catégorie des noms du crapaud. Certains de ces cris primitifs sont susceptibles tantôt d'un renforcement final (à l'aide d'une gutturale) et tantôt d'un redoublement, procédés familiers aux créations onomatopéiques. A cette catégorie appartiennent les noms suivants, dont la plupart désigne le crapaud chanteur:

a) *ba*, Messin (Rémilly); *beu*, Vienne A.; *bi*, Messin (dans *bi-caoué*, têtard, 6); *bo*, Valais, Vosges, etc. (Jura *boa*, anc. fr. *boit;* H.-Sav. *boua*, rainette A.);

babi, pr. anc. et mod., et *babi*, *babbi*, H.-Italie (bas-lat. *babbius*), Aoste *babé* A.; *bobo*, Lyon, et *boubou*, H.-Loire (cf. *ase boubou*, têtard à tête d'âne) A.; cf. Suisse allem. *Baben*; — *pabi*, Côme, et *pabbi*, Milan; cf. saxon *Powwe;*

mou (= *bou*), Berry, et *mou-mou*, Vendôme, Berry.

---

[1] D'après Fernand Lataste („Les batraciens et particulièrement ceux d'Europe et de France"), dans la *Feuille des jeunes naturalistes*, tome IX, 1878, p. 61 à 62; cf. Brehm, *Reptiles*, p. 544, 608, etc.

[2] Victor Hugo (*Le Rhin*): „Le crapaud agite sa hideuse crécelle". Cf. Marchangy (ap. Littré s. v. *raine*): „On n'y entendait dans les soirées d'été que la crécelle des raines dans les eaux des fossés".

b) *boc*, Genève, et *bocain*, Semur (Rolland, III, 46); cf. saxon *Bock*, *Pocke*, crapaud, basque *puka*, id. (v. *Zeitschrift*, XI, 495), magyar *béka*, grenouille, tatare *baka* et caucasien *baqaq*, id. (gr. mod.,[1] Epire, *μβακάκας*);

boug, anc. fr. grenouille (Cotgrave, Oudin); cf. saxon *Pogge*, scandinave *Pogga*.

c) *clouc*,[2] Limousin, et *cloc* (clioc, cliot), Poitou; *coulouque*, Namur, *clouc-clouc*, wallon, et les formes diminutives: wall. *clouqueté*, *glouquetège*, *clouquetré*; Ardennes *clicherou*, à côté de *cloche*, crapaud (son cri rappelant le tintement d'une clochette); Agen *cancarignol*, têtard (de *cancarna*, jouer des cliquettes);

coucasse, H.-Gar. A., crapaud, et Querci *cuco*, rainette, Gasc. *coucourougnoun*, têtard; cf. allem. dial. *Kucke*, crapaud, et gr. mod. (Skyros), *κακαρᾶς*, id.;

gouglin, Yonne, crapaud.

d) *craque*, Mayenne, petit crapaud (Deux-Sèvres: rainette A.), et wall. *crouquetré*, id. (dimin. de *crouque*); Guyenne *carcanet*, rainette (*carcanà*, coasser).

e) *dô*, Berry, Yonne, crapaud.

f) *huchet*, Mayenne, petit crapaud; cf. bas-allem. *Utsche*, rhénan *Hutsch* et Suisse allem. *Hatsch*, *Hotsch*, crapaud.

g) *lu* (lut), *lulu*, Yonne, crapaud;

lurou (lirou), Charente, et Sav. *leurou*, crapaud, *lorieu*, têtard A., wall. *lureté* (v. ci-dessus *clouqueté*); cf. bas-allem. *Lork*, allem. *Lurch*, crapaud;

lutaud, Yonne, et Berry *loutaud*, crapaud.

h) *rac*[3] *(arrac)*, Béarn, et Vienne *raquette*, rainette (Dauph. *ranqueto*, grenouille), Sienne *racanella*, id., roum. *răcán*, *răcănel* (à côté de *răcățel*), id.; Pas-de-Cal. *roquet*, grenouille (cf. wall. *roqui*, râler, avec Berr. *raquer*, coasser), et Deux-Sèvres *roquette*, rainette A.;

rágana, *raganella*,[4] it., rainette, Milan *ragagella*; Pignerol *rangoulha*, grenouille (= *ragoulha*; cf. ci-dessus *ranqueto*); Lorr. *régal*, espèce de grenouille.

i) *tà* (tac), Normandie, crapaud (Indre: têtard A.), *tè*, Morvan, Lorraine; *tou*,[5] Morvan;

---

[1] L'exemple du grec moderne et ceux qui suivront, sont extraits d'un article de Gustav Meyer sur les noms néo-grecs du crapaud (*Indogerm. Forschungen*, VI, 108).

[2] Brehm, p. 583: „Depuis le commencement d'avril jusqu'aux premiers jours de septembre, le crapaud accoucheur fait entendre, surtout lorsque le temps est doux, le son *clock*, qu'il répète le soir, ainsi que pendant la nuit, à des intervalles plus ou moins rapprochés".

[3] „Ainsi appelée parce qu'elle fait entendre son cri *rac-rac-rac!*" Monduyt (cité dans Rolland, III, 74).

[4] Pieri (*Miscellanea Ascoli*, 430) rattache l'it. *raganella* au lat. *raucus*, enroué.

[5] Rolland, *Faune*, III, 63: „On dit que quand les *tous* chantent, c'est signe de beau temps; on leur dit: *Tou-tou-tou!* amène le temps doux!"

tàtà, Normandie (it. *tatto*, crapaud, Duez), et *toutou*, Morvan, id., Puy-de-Dôme *toute*, rainette A.; cf. angl. *toad* (dial. *tade*, *tode*).

j) *toquar*, Calvados, crapaud (Guerlin de Guer);

toujou (= touchou), Annecy (Rolland); cf. Suisse allem. *Totsch*, *Tatsch*, Brême *Tuutz*, danois *tudse*, crapaud.

3. Une deuxième catégorie de ces noms dérive de la notion de „gronder", le cri du crapaud étant sourd et rauque:

chirp, Guyenne, crapaud, et Landes *quierpo*, id. A. (cf. pr. *charpa*, gronder);

cholo, Gers, et *cholou*, Gascogne, crapaud, à côté du rouergat *chor*, rainette (de *chol*, *chor*, cri rauque);

croisset, anc. fr., rainette (Duez), de *croasser*, qui se dit à la fois du corbeau et du crapaud (p. ex. La Fontaine, II, 4, et XII, 24), Valais *croacher*, *crachier*, coasser; à côté de *croiset*, id., Gard *grazan*, id., Gironde *grazacou*, grenouille A. (cf. pr. *grasà*, Berr. *agracer*, grogner);

gouac, H.-Garonne, têtard A. (cf. allem. *quaken*, coasser);

quinaut, Dauphiné, gros crapaud (de *quinà*, glapir);

râle, *râlet*, Berry (Morv. *rollet*), crapaud, Charente *râle* (Cher *râlette*), rainette A., à côté de Tarn-et-Gar. *rascle*, *rasclet*, id. A. (du pr. *rasclá*, fr. *râler*, d'après sa voix désagréable et prolongée).

4. Une troisième catégorie remonte à la notion générale de boue ou vase, séjour habituel des batraciens:

barbou, H.-Alpes, têtard A. (cf. pr. *borba*, bourbe), et anc. fr. *barbelotte*, *barberotte*, crapaud ou grenouille (Oudin), de *barbeloter*, patauger;

bosa, Milan, têtard (cf. Piém. *bosa*, „paludello");

bot,[1] f. *bote*,[2] anc. fr. et dial. (Berry, Champagne, Suisse), dim. *botel*, *boterel*, *bouterel* (Morv. *boterot*, Meuse *boteri* A., Lyon *boteron*), à côté de *boutel* (Loire *bouteron*, têtard A.), Messin *bat* (Vaud *bot*, têtard); pr. *boto*; Bol. *bot*, it. *botto* (Naples *vuotto*), f. *botta* (bas-lat. *bottus*, *botta*), dim. *bottelone* (Chiana) et *butaraza* (Romagne, Imola), au sens de „crapaud": — cf. bas-lat. *bota*, *botta*, mare, Tarn *boto*, id.;

bod, *bad*, Vosges, Lorraine; Lucques *bodda*, *boddacchino*, Bellun. *búdol*; cf. fr. dial. et pr. *bod*, bourbe (Lorr. *bodère*, Lim. *boudel*, Bergame *buder*, id.);

gargouio, Loire, têtard, et Basses-Pyr. *gargoulho*, grenouille A., Lyon *gargolhon* (Forez *gourgouillon*), têtard de grenouille; cf. Saône-et-Loire *gargouille*, limon, et Lozère *gourgue*, id. A.;

---

[1] „Parfois une distinction est établie entre les mots *bot* et *crapaud*. Ainsi on a *bot*, gros crapaud gris (Rosinière, Vaud), *bot*, crapaud vert (Vaulion, Vaud), *bot*, gros crapaud (Gruyère, Fribourg), et *bot*, petit crapaud à ventre jaune (Aire-la-Ville, Genève)." Communication de I. Jeanjaquet.

[2] On dérive habituellement anc. fr. *bot*, it. *botto*, crapaud, d'un radical germanique **botan*, frapper.

goulheret, Suisse, têtard qui vit dans les flaques des eaux stagnantes (Montbél. *guilleri*, *guillerotte*), et Périgord *engoulhaude*, grenouille; cf. Jura *goulye*, boue, mare, et *guilhe*, crotte;

marais, Berr., crapaud (collectif), propr. marécage; cf. Tarente *maravuett*, grenouille (= crapaud de marais?);

molyon, Savoie, têtard (cf. pr. *moulho*, marécage), appelé aussi *pissat;*

pacciana, Modène, crapaud: cf. it. *paccia*, boue;

pacot (paquot), Plancher-les-Mines, têtard: cf. Suisse *pacot*, limon;

patonchia, Sicile, grenouille: cf. it. *patta*, boue, mare;

pognu, Mayenne, petit crapaud (cf. *pognasser*, salir de boue);

pot, d'où *potaud*, *poutaud*, Mayenne, crapaud (*poter*, *pouter*, coasser), et Montbél. *pouterot*, têtard: en rapport avec wall. *pote*, flaque (Dauph. *pot*), it. *potta*, bourbier; cf. frison *Pudde*, crapaud, holl. *pad*, norrois *padda*, angl. *paddock*, id. (angl. *paddle*, *puddle*, patauger).

5. Une autre catégorie de cette nomenclature est tirée des particularités physiques de l'animal, et principalement de son corps, couvert de verrues et d'aspérités. Le crapaud est par suite désigné par des qualificatifs, tels que galeux,[1] rugueux, verruqueux, etc.; de là, les noms suivants:

crapaud (XIIe s.: *crapot*), avec les variantes:[2] *crapeux* (Pic., Sav.), *crapou* (Norm., Bray, anc. *crapoud*), *crépaud* (Lorr., Jura, anc. *crepault*) et *cropaud* (Lorr., Jura); f. *crapaute* (wallon), *crapaude* (Voltaire), et dim. anc. fr. *crapaudin*, *crapoudel*, mod. *crapelet*, Berr. *crapi*, *crapuche*. Le terme dérive de l'anc. fr. *crape*, gale (auj. wall. et picard, croûte et crasse), de sorte que *crapaud* ou *crapeux* signifie couvert de croûtes, galeux,[3] répondant au pr. *grapelous*, rugueux; d'où la série parallèle: anc. pr. et fr. *grapaud* (auj. Berry, Poitou), pr. mod. *grapaou*, Lim. (et catal.) *grapal* et *grapard*, Rouerg. *gropal* (Suisse *gropp*, crapaud et têtard). Et pourtant, la forme catalane *gripau*, à côté de *grapal*, se prête à une autre interprétation (cf. Béarn *grape*, patte, et *grapa*, *gripa*, griffe): la bête qui s'accroche en rampant,[4] sens corroboré par l'Ain *graboulhaou*, crapaud A.;

escuerzo, *escorzon*, esp., à côté du galicien *escorzo* et de l'anc. esp. *coguerzo*[5] (= coüerzo), propr. rugueux comme l'écorce d'un arbre;

---

[1] Cf. roum. *broască rîioasă*, crapaud (= grenouille galeuse); serbe *gubavitsa*, bulgare *krastava*, pol. *ropucha*, id., propr. (bête) galeuse.

[2] Les formes bas-latines *crapaldus* (= crapaud), *crapollus* (= crapeux), sont des transcriptions du français. Cf. pour le sens du suffixe *-aud*, les dérivés parallèles *courtaud, noiraud, pataud*, etc.

[3] Suivant l'interprétation de Schuchardt (*Zeitschrift*, XXVII, 611); cf. *Romanische Etym.*, I, 28.

[4] Cela répond à peu près à l'interprétation de Nigra (*Archivio*, XV, 109) sur laquelle on reviendra plus loin. Grandgagnage et Diez rapprochaient *crapaud* de l'anglo-saxon *creopan*, ramper (cf. fr. dial. *graper, griper*, ramper = catal. *anar a grapats*).

[5] Schuchardt (*Rom. Etym.*, II, 33) voit, dans *coguerzo*, un compromis des types latins *coca* et *cortice*.

malos, Frioul, crapaud (cf. pr. *malous*, dartreux, lépreux);

rapatú, Brescia, de *rapat*, rugueux;

rosco, rosca, Vérone (ladin *rusc, ruosc*); cf. it. *rusco*, rude, et *rusca*, écorce (pr. *rusco*, écorce, crasse, et *ruscous*, rugueux); le bas-latin *bruscus* (Papias: rubeta, ranæ genus, *bruscus* dicitur vulgo) en est probablement une forme renforcée (cf. it. *brusco*,[1] bruyère et âpre); de là, roum. *broască*, grenouille (= Padoue *rusca*), gr. mod. *μπράσκα*, crapaud;

rospo, rospa, it., identique à *ruspo*, rude, raboteux;

sué, anc. fr. (Nemnich, manque dans Godefroy), propr. couvert de sueur et de crasse (comme la peau pustuleuse du crapaud); Frioul *muč*, crapaud (= flasque, mou); Lorr. *crachatte*, Vosges *crochotte*, rainette, Frioul *crassule*, id., et Norm. *craisset*, fr. *grasset*, *graisset*, (XVI[e] s.: *gresset*), rainette, pr. *graissan*, crapaud, Terram. *grassello*, graisset.

6. Ou bien le nom du crapaud (et de son petit) est tiré d'une partie saillante de son corps:

De sa patte (aux doigts courts, plats et inégaux): catal. *gripau* (v. ci-dessus) et rouergat *escambarlat* (de *escambarlá*, enjamber); cf. russe *lyaguša*, grenouille (de *lyaga*, jambe), et gaël. *magach*, crapaud (de *mag*, patte).

De sa queue, le petit du crapaud et de la grenouille ayant le corps terminé par une queue aplatie: Lorr. *bicawé, bocawé, bacawé*, têtard, propr. crapaud à queue, Hague *racouet*, id. (= rat à queue); Cantal *queue*, têtard A., comparée tantôt à celle d'une poële (Allier *queue de poële* A.) et tantôt au manche d'une cuillère (H.-Alpes *cuiero* A., pr. *cuiereto*, catal. *cullereta* et Morv. *queillerotte*, c.-à-d. petite cuillère, it. *cazzola*, petite cuillère et têtard de crapaud, répondant au pr. *cassuouro*), ou d'un maillet de bois (pr. *masseto*, wall. *maquette, maquelotte*, têtard); it. *ranuzza codata* et esp. *ranacuajo* (renacuajo), têtard, propr. grenouille à queue.

De sa tête, le petit du crapaud ou de la grenouille ayant la tête confondue avec le tronc: de là, fr. *têtard* (1303: *testart*), Indre *têta*, Isère *têtu*, Alpes-Mar. *testassa*, Gard *testaroudo*, Vaucl. *testounas* A., à côté du Lot *capo*, Aude *cáparas*, Béarn *cabos*, Gers *cabosso*, Aveyr. *cabossolo* (Lot *camossol*) et *cabossoro*, Ariège *cabourlat* A., pr. *cabot*, Lim. *chabot* (le wall., norm., Mayen. *cabot*, le wall. *chabot* et le Yon. *jabou*, têtard, viennent du Midi), Char. *chamougne* (= *chabougne*; cf. ci-dessus *camossol*) A., catal. *capgros*. Cette tête énorme est parfois comparée à celle de l'âne (Vienne *tête-d'âne*, têtard, A.) ou à celle du bœuf (Pyr.-Or. *cap de bòu* A.).

Le nom italien et catalan du têtard, *girino* (Sicile *giurana*, grenouille), bas-lat. *gyrinus*, se rapporte aux tours et circuits continuels qu'il fait avec une grande vivacité (à l'instar des insectes appelés *tourniquets*).

---

[1] Cf. Pline (*Hist. Nat.*, XVI, 16, 27): „*Bruscum*, tuber aceris arboris intorte crispum".

7. La couleur du corps joue également un certain rôle dans cette nomenclature (cf. pr. *biset*, mâle de la grenouille, propr. gris), principalement le vert auquel se rapportent les noms suivants:

ramage (ramaige), Berr., crapaud, primitivement rainette (verte comme le rameau), Ain *ramette*, *ramotte*, rainette A., répondant à l'it. *ramarro*, lézard vert (v. 8), Terram., rainette;

verdier, fr., crapaud (et espèce de rainette), Ticin *verdacca*, id., et pr. *verdanello*, *verdoulaigo*, rainette.

8. Passons maintenant aux rapports du crapaud avec les animaux de la même famille, et en premier lieu:

avec la grenouille, le crapaud n'étant qu'une grenouille plus ramassée et plus lourde (cf. Horace *rana turpis*, crapaud), de là, une synonymie fréquente entre ces deux batraciens:[1] Suisse *bò*, petite grenouille, et Sav. *bou*, rainette (= anc. fr. *bot*, crapaud); Bresse *psachin* („pisse-chien"), grenouille et crapaud, anc. pr. *graissan*, crapaud, et fr. *graisset*, rainette; Queyras *grapaou*, grenouille (= crapaud), et Sav. *groela*, crapaud femelle A. (= pr. *graulha*, grenouille); Lot *crapal pitiou*, rainette A., propr. petit crapaud; sarde *rana*, crapaud (et grenouille); macédo-roum. *broatică* et albanais *bretăk*, crapaud, en rapport avec le daco-roum. *broátec*, *brotac*, graisset (11);

avec le lézard: Yon. *rainette*, petit lézard, et pr. *reineto*, grenouille verte et lézard gris; H.-Loire *babarena*, lézarde A. (= crapaude-grenouille); Sienne *rácano* (Abr. *ráchene*), lézard (cf. it. *racana*, rainette, 2h), et Arezzo *rágono* (it. *ragano*, *ragagno*, Duez), lézard (cf. it. *ragana*, rainette, 2h);

avec la tortue, sorte de crapaud à carapace ou cuirasse osseuse: anc. fr. *boug coupé*, tortue (= grenouille coupée), et Sic. *bufuruna*, tortue (= petite crapaude); Lyon *caille*, tortue, et Berr. *caille*, crapaud (9), à côté du wall. *crapaud de mer*, tortue; Gers *carrec*, grenouille (Rolland, III, 66), Landes *carrec* (Gir. *tyarec*), rainette A., et fr. *carrec*, espèce de tortue; Yon. *lut*, crapaud, et fr. *luth*, tortue à clin (Nemnich); it. *botta scudelaja*, tortue, propr. crapaud à cuirasse (cf. allem. *Schildpatt*, id.), et Galice *sapo concho*, id., propr. crapaud à coquille; esp. *galapago*, tortue, en rapport avec le catal. *galapat* (calapat), Valence *galap*, crapaud (9); macédo-roum. *broască* et alban. *breškă*, tortue (= daco-roum. *broască*, grenouille).

9. Les noms que porte le crapaud ont égalements des rapports avec des espèces animales plus ou moins éloignées, à savoir:

avec le cochon, à cause de l'aspect immonde et par une certaine affinité de la voix qui parfois ressemble à un grognement (cf. pr. *rena*, *raina*, *rana*, anc. *raynar*, grogner et coasser): Berr. *caille* et Isère *caillard*, crapaud, en rapport avec le lyon. et foréz. *caille*, truie; Isère *cayounère*, têtard, et pr. *caiouno*, truie; *galhodo*

---

[1] Cf. gaël. *maiguin*, grenouille et crapaud, danois *padde*, grenouille, et norr. *padda*, crapaud; suéd. *groda*, grenouille (= aha. *chrota*, crapaud), slave *žaba*, crapaud (en russe) et grenouille (en polonais).

(engalhaodo), Charente, grenouille A., en rapport avec le pr. *galho*, truie; Dauph. *garaulou*, crapaud, et Périg. *gueiraudo*, grenouille, Dord. *eguiraudo*, rainette A. (cf. Sav. *gara*, truie); Béarn *pouchon*, crapaud (et pourceau), et Sav. *tessaro*, têtard (Gironde *tesse*, truie A.); Lorient *chignonne*, grenouille (Rolland, III, 66), de *chignon*, grognon (dial. et fr. pop. *chigner*, grouiner), et Anjou *godet*, têtard (Rolland, III, 67), en rapport avec le morvandeau *godot*, porcelet;

avec le crabe (à cause de son corps granulé): fr. *crapelu*, variété de crabe (cf. *crapelet*, petit crapaud), et Clairv. *crabosse*, têtard; Lozère *padello*, têtard A., en rapport avec le girondin *(chancre) padelle*, sorte de crabe (Rolland, III, 225), à l'instar du pignerol *pelic*, têtard A., et fr. dial. *pelquié* (= pelletier), crabe étrille; Bessin *tourteau*, crapaud, et fr. *tourteau*, crabe en forme de disque. Le calappe *(calappa)*, principalement le calappe granulé ou crabe honteux, a fourni son nom au catal. *calapat* (Pyr. *calapaout* A.), crapaud, Galice *calapa* (Minorque *calapet*, Majorque *calapot*), à côté de *galapat* (galapet, galipau), id.;

avec l'engoulevent, dont le large bec ressemble à la bouche du crapaud (cf. 14^{b}): Berr., Yon. *tette-vache*, crapaud („on prétend que les crapauds et les serpents tettent les vaches dans les champs", Jaubert); Forez *possi-vachi*, id. (Lyon *posse-vachi*, gros crapaud);

avec des insectes, tels que la cigale, dont le chant monotone se rapproche du coassement: Corr. *cigalo*, rainette A.;

avec les oiseaux chanteurs (cf. crapaud *musicien*): Yon. *lulu*, crapaud, et fr. *lulu*, alouette des bois; Montbél. *guilleri*, têtard (fr., chant du moineau);

avec les oiseaux nocturnes, dont la voix rappelle celle du crapaud: May. *poute*, petit hibou,[1] et *poutaud*, crapaud (4); wall., Metz *côrasse*, rainette, et Berr. *couare*, corbeau; Vosges *crâ*, crapaud et corbeau (Suisse *crò*, id.), Plancher-les-Mines *crayotte*, crapaud, et *craille*, corbeau (cf. fr. *croasser*, de la grenouille[2] et du corbeau); Ardèche *graio*, rainette A., et pr. *graio*, corneille;

avec la salamandre: Vosges *crache*, Saint-Amé *crochatte*, salamandre (Rolland, III, 81), en rapport avec le lorrain *crachatte*, crapaud (5); Piém. *ranabot*, salamandre aquatique et têtard (10); anc. fr. *tac* (Pic. *taque*, Suisse *tache*), salamandre (cf. Suisse allem. *Tasch*, *Tatsch*, crapaud), et Norm. *tà*, *tè*, salamandre et crapaud; Loiret *tratte*, salamandre (Rolland, III, 77), en rapport avec l'autrichien *Trautele* (aha. *trota*), crapaud; wall. de Lux. *tette de vache*, salamandre (v. ci-dessus engoulevent);

avec les serpents qui secrètent à la surface de leur corps une

[1] Duméril et Bibron, VIII, 676: „Le soir, le crapaud fait entendre, lorsque le temps est beau, un son flûté qui a beaucoup d'analogie avec le chant du petit hibou".

[2] Ol. de Serres: „le *croaxement* des grenouilles", et G. Sand: „La reine verte des marécages *croassait* d'une façon monotone" (v. Bescherelle). En allemand, *quaken*, coasser, se dit égalemert du crapaud et du corbeau (angl. *croak*, coasser).

humeur gluante semblable à celle qui suinte du corps du crapaud: pr. *escourchoun*, vipère, et it. *scorzone* (catal. *escorzo*), id., en rapport avec l'esp. *escuerzo* (escorzon), crapaud (5); H.-Maine *roquet*, orvet (Pas-de-C.: grenouille); Anjou *vlin*, serpent, et Bessin *vlin*, crapaud (= venin), le crapaud passant pour ramasser le venin de la terre; cf. allem. *Unke*, crapaud et couleuvre.

10. La nomenclature romane du crapaud connaît un certain nombre de composés synonymiques,[1] tels que:

bottarana, Milan, têtard, et Venise *ranabottolo*, id., Monferr. *ranabò*, à côté de l'Abr. *ranabotte*, crapaud, Naples *ranavuottolo* (cranavuottola, granavuotta), id.;

caillobot, Aveyr., têtard (de *caille*, crapaud et *bot*, id.);

crot-malos, Frioul, crapaud (de *crot*, id., et *malos*, id.);

libot, Côte-d'Or, crapaud A. (= *lu-bot*);

rabot, f. *rabote*, wallon, Malmédy, crapaud, forme contractée de *raine-bote*, à l'instar de *nabot*, anc. *nainbot* (c.-à-d. *nain-bot*, 20), et Abr. *rabbott*, crapaud, *rabbuott*, grenouille (= *ranabott*, id., v. ci-dessus);

teuleu, Loire, têtard (= *tu-lu*, 2[i], 2[g]).

11. Ajoutons ces quelques appellations isolées:

ampoule, Morvan, rainette („on croit que son venin fait naître des tumeurs séreuses", Chambure);

bermiado, Basses-Pyr., têtard A., propr. vermisseau, et H.-Pyr. *screpièu*, rainette A., propr. scorpion;

boč, Piém., crapaud (= bossu, enflé);

borgne, Côte-d'Or *(bâne)*, têtard A., et Vienne *guerlingue*, rainette A. (cf. pr. *guerle*, louche);

camparett, Parme, grenouille (des champs);

crebassol, Hérault, têtard A. (il s'enfle à crever);

fada, Mantoue, Parme, crapaud, propr. fée (laquelle, dans les contes populaires, se change souvent en crapaud ou en grenouille);

majet, *majat*, Yonne, gros crapaud (du pr. *maje*, fort grand);

muet, Berry, crapaud sonneur, le mâle de la *muette*, grenouille rousse (le mâle n'ayant pas des sacs vocaux);

nadau (nadou), Yonne, crapaud, propr. de Noël (pr. *nadau*), par allusion au froid grinçant (cf. le proverbe limousin: „Quand Nadau fait *cri-cra*. . .").

pauvre-homme (Lorr., Vosges *paurôme*, Mess. *pourôme*), crapaud,[2] nom de pitié inspiré par sa difformité (en fr., *pauvre homme*, Nemnich, est le nom du crabe *bernard l'ermite*);

roseau: Vienne *rosette*, rainette (Vendée *crapogne de rouset* et *petite guernoy de rousas*) A., répondant au crapaud des roseaux ou *calamite*;

---

[1] A l'instar des bas-allem. *Quadpogge (= Pogge)*, *Quadütze (= Ütze)*, et des suisse *Tasch-Chrotte (= Chrotte)*, *Taschen-Baben (= Baben)*.

[2] Certains crapauds symbolisent, dans les traditions populaires du Tyrol, les pauvres âmes qui aspirent à être sauvées.

sourd, Berry, crapaud (en fr., salamandre; en Poitou, orvet).

Remarquons que les noms des ranidés ignorent à peu près les emprunts; on pourrait citer comme tels les termes suivants:

broátec,[1] *brotác*, roum., rainette, et Sic. *vrotacu*, grenouille, qui remontent au grec byzantin *βρόταχος*, id., anc. *βρόταχος* (*τον βάτραχον Ἴωνες*, *Etym. Magnum*); la variante roum. *buratic* est une altération populaire sous l'influence de *bură*, pluie fine, car on rencontre ces bêtes sur les chemins apès la pluie (cf. également le *bufo pluviatilis*);

crot, Suisse (Vaud), crapaud, Frioul *crott* (Tyrol *crot*), grenouille, Vicenza *crote* (réto-r. *crot*), crapaud, dérivant du mha. *krote*, mod. *Kröte* (Autriche *Krot*);

harri, Béarn, crapaud, du basque *harri*, pierre[2];

mormolòc, roum., têtard de grenouille, qui répond au grec moderne *μορμολύκιον*, masque, épouvantail (à cause de sa forme monstrueuse);

popioule, wallon, têtard, du flamand *(quadde)popje*, id.;

save, Frioul, rainette; cf. Tyrol *žave*, grenouille, slave *žaba*, id.

12. Finalement, un stock de termes obscurs:

baggiu, Gênes, crapaud, à côté du milanais *bagagel*, id.;

baràuta, H.-Alpes, têtard A.;

chacaud, wallon, têtard;

chiatto, it., crapaud (Duez);

ciambott, *ciammotto*, Marches, crapaud, et Romagne *zambeld* (d'où it. *zambaldo*), id.;

ciat, *sciat*,[3] Milan, crapaud (dim. *sciattin*, augm. *sciatton*), Lomb. *satt*, Crémone *zatt*, id.; cf. Vendée *chatoly*, rainette A.;

grèuche, Landes, grenouille;

jaën, esp., crapaud;

putaus, anc. fr., crapaud (Xe siècle, commentaire sur Virgile, *Revue des langues rom.*, VI, 435: „Bufo, quod nos dicimus *putaus*"); cf. *poutaud*, 4;

simou, H.-Vienne, crapaud (de petite espèce) A.

---

[1] Cf. allem. d'Autriche *Broating*, *Breiting*, crapaud (Nemnich): le nom est peut-être emprunté au roum. *broatic*.

[2] Suivant Schuchardt (*Zeitschrift*, XI, 495).

[3] Schuchardt (*Zeitschrift*, XXVIII, 318), à propos du milanais *sciatt*, crapaud: „Un terme désignant quelque chose d'informe ou de globuleux, dans le monde des êtres inanimés ou des plantes (tel que masse, souche, saillie rugueuse), a été transporté à des êtres vivants ou à leurs extrémités (moignon, pour main, pied); et sa valeur adjectivale, à la forme (d'un côté, gros et court, de l'autre, mutilé), aux mouvements (lourdaud, maladroit) ou à des qualités morales (hébété, niais)".

Flecchia (*Archivio*, II, 34), qui dérive le génois *baggiu*, crapaud, d'un type *babulus*, fait remonter *sciatt* au lat. *exaptus*, en partant de son acception figurée: „In alcuni dialetti dell' Italia superiore, *babbio* significa *rospo*, verisimilmente per esser rettile di aspetto stupido e goffo. Con nome logicamente analogo i Milanesi chiamarono questo batracoide *satt*, sciatto, sconcio, malfatto, disadatto (= **exaptus*)".

13. L'origine des noms romans du crapaud a été l'objet d'une controverse entre deux maîtres de l'étymologie romane, Nigra et Schuchardt.[1] Ce débat est d'un haut intérêt linguistique, en tant qu'il fait ressortir la part des éléments subjectifs dans l'examen des choses. Nigra, par exemple, aperçoit la marque caractéristique du crapaud dans ses pattes courtes, et s'efforce d'en trouver l'application dans les noms de la bête. C'est ainsi que le catalan *calapat*, crapaud (9), signifierait, d'après lui: „quelle patte!", que l'italien dialectal *ciambott*, crapaud (12), dériverait de *ciampa*, patte, et le fr. *crapaud* (5), de l'it. *grappa*, griffe.

Ce qui frappe Schuchardt à son tour, à la vue d'un crapaud, ce ne sont pas ses pattes, mais l'extérieur de la bête, sa peau rude et pustuleuse, et il cite plusieurs exemples, empruntés au roman et au slave (cf. 5), dans lesquels le crapaud est qualifié de galeux ou de verruqueux.

En fait, le critère de Nigra revient moins fréquemment en roman que celui de Schuchardt, mais l'un et l'autre caractère ne constituent au fond que de simples accidents dans l'ensemble des motifs qui ont présidé à la formation de cette riche nomenclature. Bien qu'ils ne l'embrassent pas dans sa généralité, les deux illustres romanistes ne visent pas moins à une application très large, trop large peut-être, de certaines vues prises isolément. On ne saurait assez insister et sur la multiplicité des images qui ont fourni cette nomenclature indigène, et sur l'avantage de l'envisager dans son ensemble.

14. En passant aux sens, les noms romans du crapaud, etc., désignent:

En zoologie,

a) Des poissons à grosse tête qui rappelle celle du têtard:

anarrhique (à la peau muqueuse): fr. *crapaudine;*

baudroie (remarquable par sa forme laide et par sa tête énorme): fr. *crapaud de mer* ou *crapaud pêcheur* et *grenouille de mer* (grenouille pêcheuse); esp. *rana marina* et Galice *peixe sapo*; cf. allem. *Krötenfisch*, id.;

chabot (irrité, il renfle sa large tête en remplissant d'air ses ouïes, ce qui le fait ressembler à un têtard de crapaud): fr. *chabot*, anc. fr. (auj. wall., Norm.), *cabot* (XIIIe s.) et *jabot* (v. *Romania*, XXXIII, 558), à côté du Norm. d'Yères *sabot*, Forêt-Noire *cabotin*, appelé encore *tête-d'âne* et *têtard*,[2] wall. *chacaud* et *maquelotte* (têtard); Béarn *cabos* (= têtard), pr. *cabot*, Lim. *chabot* et *bot*, f. *boto*, Nice *botta*, Piém. *bota*, Milan, Côme *botta*,[3] *bottina*, Venise *botolo* (v. trigle), propr.

[1] V. *Archivio*, XV, 109 suiv.; et *Zeitschrift*, XXVIII, 318 suiv.

[2] Ces termes sont parallèles à ceux qui désignent simplement la tête: fr. *chavelot* (XIVe s.) et *chevêne* (XIIIe), Pic. *caborgne* et *cavergne*, etc.

[3] Monti: „*Botta*, ghiozzo, detta da *botta*, rospo, cui somiglia nelle macchie e striscie del corpo, nella grossezza del capo e larghezza dalla bocca".

petit crapaud, Pavie *botta*, *bottola*; réto-r. *rambottel*; cf. allem. *Kaulfrosch*, *Kaulpadde*, têtard et chabot, *Groppen*, id., angl. *tadpole*, id. (têtard de crapaud);

goujon (a le flanc couvert de petites taches brunes): Suisse *gropp* (crapaud), Piém. *bota* (grassa), Berg., Brescia *bosa*, Milan *boggia* (= têtard);

lotte (appelée aussi *barbote*): it. *bottatrice*, Mil. *bottrisa*, propr. petite crapaude; cf. Lux. allem. *Quack*, id., et allem. *Quappe*, *Quabbe*, lotte, propr. têtard de crapaud;

scorpène (d'une forme hideuse): fr. *crapaud* et *chabuisseau* (anc. et Char. *chabosseau*), répondant au pr. *caboues*, têtard;

trigle (à tête large): pr. *boto*, *caboto*, et Cette *cabota volante*, propr. crapaude volante (Rolland, III, 178); cf. bas-lat. *botulus* (Duc.: „pisces minutos, *botulos*, varones, gosengulas. . .").

vive (aux épines redoutables, subsiste longtemps hors de l'eau): it. *ragana* (têtard).

b) Des insectes:

charançon (de blé): esp. *calapatillo*, catal. *galapatillo*, propr. petit crapaud;

cousin (son sifflement aigu comparé au coassement): Vosges *bouatte*, Plancher-les-Mines *boite* (Rolland, III, 304), propr. crapaude.

c) Des reptiles et des mollusques:

couleuvre: it. dial. *mangiarospi*, *mangiabotte* (Rolland, III, 23);

strombe (à tête large): fr. *crapaud ailé; grenouille* et *ranelle* (nom de coquilles), à côté de *patte de crapaud* (espèce de coquille).

d) Des oiseaux:

busard (espèce palustre): fr. *grenouillard*; cf. allem. *Froschweihe*, id.;

chauve-souris (considérée comme oiseau par le peuple): Vosges *crapaud volant*, *bot volant* et *volanbot* (v. engoulevent); Ariège *randoulo* A. (= Isère *randouly*, grenouille);

émouchet (sa voix comparée à un coassement): Bresse *rainette* (Rolland, II, 13);

engoulevent (dont le large bec est semblable à la bouche du crapaud; cf. 9): Poit. *clouque* et pr. *sabat* (crapaud); fr. *crapaud volant* (*crapaud de vigne*), Meuse *bo volant* et pr. *grapaud voulant* (cropal boulant) ou *auset-crapaut* („oiseau-crapaud"); fr. *foule-crapaud* (l'engoulevent foule les crapauds qu'il saisit dans ses chasses nocturnes) et pr. *chaucho-grapaud*, *esquicho-bot* ou *craco-babi*, Turin *carcababi*, Gênes *carcabaggi*, Piém. *scanababi*, it. *calcabotto*; cf. allem. *Froschmaul*, holl. *vliegende pad*, id.

15. En botanique,

a) Des plantes:

coquelicot (par allusion à la couleur): pr. *flour-de-babi* (fleur de crapaud);

cresson (croît au bord des eaux): Milan *sciatton* (gros crapaud);
fève (des marais): Anjou *pois à crapaud* (Rolland, *Flore*, IV, 218);
iris (des marais): pr. *testo-d'ase* (têtard);
joubarbe (petite): pr. *rasin babi* (raisin de crapaud);
lycope (croît aux bords des eaux): Piém. *erba di babi;*
menthe (des ruisseaux): Metz *menthe de ba* (de crapaud);
muguet (dont le rhizome est couvert de cicatrices): fr. *grenouillet;*

orchis (dont les feuilles sont parsemées de taches noirâtres): Avranches *bouterolle* (petite crapaude);

oseille (croît dans les terrains pierreux): Plancher-les-Mines *bot-de-pierre* et Hague *surele à crapauds* (oseille sauvage), Piém. *azivola di babi* (oseille des crapauds);

pied d'oiseau (plante herbacée naine): Meurthe *patte de crapaud* (Rolland, IV, 248);

porcelle (à longues racines): pr. *pel-de-grapaud;*

renoncule (des marais): fr. *grenouillette* et Norm. *patte de raine*, pr. *grapaudino*, à côté de *erbo de grapaou*, it. *morso di rana* (Duez), roum. *floare broştească*; cf. anc. gr. *βατράχιον*, lat. *ranunculus* (d'où *renoncule*) et allem. *Froscheppich*, id. (Nemnich);

riccie (nage à la surface des eaux stagnantes et leurs frondes s'étalent en forme d'étoiles d'un vert glauque): pr. *erbo di granouio;*

sidérite (plante fétide): fr. *crapaudine;*
vulpin (des prés): fr. *racouet* (têtard).

b) Des végétaux et des fruits:

champignon (vénéneux): Plancher-les-Mines *bot*, Bessin *pain de crapâ* et fr. *potiron* (1542), gros champignon, Berr. *poteron*, propr. petit crapaud,[1] répondant au pr. *grapaudin*, id., à côté de *boutarel*, *poutarel* (poutaro), potiron (= anc. fr. *boterel*, petit crapaud; cf. Haute-Bretagne: „Où il y a de gros *potirons*, champignons, il y a de gros crapauds", Sébillot, II, 230); cf. allem. *Krötenpilz* et *Krötenstuhl* (bas-allem. *poggenstol*, flam. *paddenstol*), angl. *toadstool*, id. (= siège à crapauds);

courge (grosse): fr. *potiron* (v. champignon) et Piém. *bota;*

figue (variété de): pr. *grassano* (d'où fr. *grassane*), propr. femelle du graisset;

melon (par allusion à la forme ovoïde): it. *zatta*, terme d'origine dialectale (Crémone *zatt*, crapaud);

poire fondante (de forme ramassée): fr. *crapaudine* et Gasc. *grapaudino;*

pomme (tachetée comme la peau de la grenouille): fr. *rainette*, *reinette*; cf. allem. *Froschapfel*, rainette.

---

[1] Devic (dans Littré, *Suppl.*) et Schuchardt (*Zeitschrift*, XXVIII, 130) font venir *potiron* du sémitique *pitra*, arabe *foutr*, champignon: le mot aurait été importé (suivant Schuchardt) par les médecins arabes ou juifs, et affublé d'une désinence gréco-latine.

c) Termes généraux:

bouture (de vigne): pr. *cabot, chabot* (d'où anc. fr. et Berr. *chabot*), propr. têtard, à côté de *grapàud*, drageon d'un cep de vigne;

végéter (pousser lentement): Genève *botasser*, d'où *botasson*, rabougri (des enfants et des plantes), Pas-de-Cal. *s' caboter*, id. (des arbres et des hommes; Hain., du bois vert qui se contracte en séchant), Norm. d'Yères *caillboter* (fleurir lentement, sans vigueur, du pommier); fr. *bouder*, venir mal (des plantes), représente une image analogue (Lorr., Vosges *bod*, crapaud; v. 19); cf. bavarois *Butt*, têtard de crapaud et rabougri, et allem. *Tatsche*, fruit resté en arrière (= crapaud).

16. En minéralogie:

noyau: *crapaud* (dans un bloc de marbre et tache noire qui dépare le diamant), pr. *grapaudas;*

pierre dure: fr. *crapaudine* (XIIIe s., on la croyait formée dans la tête du crapaud et être un contre-poison), Berr. *grapaud* (et anc. fr.); wall. *rabot*, pierre à feu (qui fait partie du mort terrain), fr. pierre employée au pavage (anc. *ribot*); cf. angl. *toad-stone*.

17. En agriculture:

labourer: H.-Bret. *soulever les crapiaux* (Sébillot, II, 226) et May. *piquer le crapaud*, mettre le bout du manche d'une fourche à terre pour soulever les fourchées; cf. Poit. *trevire-crapaud* (renverse-crapaud), surnom donné au mauvais laboureur;

moissonner: Berr. *manger le crapaud*, c'est en moisson finir sa tâche le dernier („Les moissonneurs disent à celui qui coupe la dernière poignée d'un champ ou qui ramasse la dernière javelle: Tu mangeras le crapaud!" Jaubert);

tas de foin: Norm. *cabot*; Hain. *crapaud* (fagot de bois de chêne); cf. allem. *Frosch*, brassée d'épis coupés.

18. Applications techniques:

a) Divers outils, d'après leur forme aplatie:

affût de mortier (sans roues): fr. *crapaud*; cf. Suisse allem. *Chrott*, brouette sur deux roues, et allem. *Protze*, avant-train (d'affût), en rapport avec le bavarois *Protz*, crapaud;

bateau plat: it. *chiatta, sciatta, zatta*, propr. crapaude (dans les patois; cf. Côme *sciat*, crapaud et aplati);

bouille (de pêche): fr. *rabot*, it. *bodolo* et Parme *zambott* (tous, noms du crapaud); cf. pr. *granouiero*, engin pour pêcher les grenouilles;

bouteille (plate): Champ. *crapaud* (pleine d'eau chaude) et pr. *grapaud* (carrée à anchois);

cadenas: anc. fr. *crapault* (1495: „la clé du *crapault* d'icelle porte"), auj. en argot, et *crapoudel* (1521: „les *crapodiaux* qui tiennent les fléaux de la porte"); Poit. *crapaud* (cadenas-enferges pour les pieds du cheval) et pr. *grapaud* (gâche de serrure); roum.

broască, id., propr. grenouille; cf. allem. *Frosch*, id., et angl. *padlock* (crapaud-loquet);

canon (sorte de): anc. fr. *crapaudin*, *crapoudel* (XV[e] s.: *crapodeau*), mod. *crapaudine*;[1]

chenet (sans branches): pr. *grapaud;*

crible pour fontaine: pr. *granouio* (grenouille);

fauteuil (très bas): fr. *crapaud* (pour s'asseoir au coin du feu);

plane: fr. *rabot* (XIV[e] s.), Mayen. *ribot*, propr. crapaud[2]; roum. *broască* (rabot à dégrossir);

pompe à eau: Parme *zambott* (v. bouille);

porte-enclume (billot de fonte): fr. *chabotte* (XVIII[e] s.), Berr. *jabotte*, propr. crapaude, répondant au pr. *sabato* (tronçon mis sous un pied droit);

pressoir: pr. *cacho-grapaud* (presse-crapaud) ou *chauchot-bot* (foule-crapaud); cf. fr. *crapaud*, plaque ou tôle percée de trous à l'orifice d'un tuyau;

soupape (d'un réservoir, d'un bassin): fr. *crapaud*, pr. *grapaudino* (= plaque métallique que l'on met à l'entrée d'un tuyau pour empêcher que les crapauds n'y entrent);

trappe: it. *botola*, *bodola* (petite crapaude), formes d'origine dialectale.

b) Ou bien de forme arrondie (semblable au corps globuleux du crapaud):

bande de fer (pour soutenir la barre du gouvernail): fr. *crapaud;*

biberon: pr. *grapaud;*

bourse: fr. *crapaud* (bourse de soldat et bourse de soie dans laquelle les hommes enferment les cheveux par derrière) et *grenouille* (bourse de la masse), pr. *granouio* (et magot, trésor); cf. Suisse allem. *Chrott* (bourse en cuir);

faisceau: fr. *botte* (1316: „une *botte* de feurre"), propr. crapaude, et pr. *boto*; Naples *botta*, id.;

nœud (d'un tissu): fr. *crapaud* et pr. *grapaudas*; it. *bottoli* (nœuds de la soie crue, Duez), propr. petits crapauds;

pièce creuse (où entre le gond): Champ. *crapaud*, fr. *crapaudine* et *grenouille* (qui reçoit le pivot de l'arbre, dans l'imprimerie), pr. *grapaudino* et *granouio*; esp.-port. *galapago* (tortue et crapaud, 9);

pot à tabac: it. *botta* (crapaude);

poulie (d'un bac): fr. *grenouille*, pr. *granouio* et *reineto* (rainette).

c) Par allusion aux pattes du crapaud:

ciseaux (grands): fr. *bottes* (1724, ap. Littré, *Suppl.:* „la seconde tonte se fera avec des forces appelées *bottes*");

mitaines grossières (pareilles aux pelotes qui se forment aux mains du crapaud): Poit. *crapaud* (mitaine en forme de sac).

---

[1] Jean Chartier (dans Lacurne): „Grosses bombardes, gros canons, veuglaires, serpentines, *crapaudines*, couleuvrines et ribaudequins".

[2] Diez voit, dans *rabot*, un déverbal de *raboter*, et, dans celui-ci, un composé de *bouter*, pousser, heurter.

d) Par imitation de sa voix:

crécelle (le chant du crapaud ou de la rainette rappelle le bruit d'une forte crécelle): Bresse *rainette*, crécelle, et Berr. *ralet*, espèce de crin-crin (= crapaud); pr. *rano* et *reineto*, *rasclet* et *raqueto* (grenouille); it. *raganella* (rainette) et Piém. *cantarana*, Abr. *ranocchie* et *rospe*, répondant à peu près au fr. provincial *grenouille* („instrument d'écolier, formé d'une coquille de noix, d'un morceau de parchemin et d'un crin de cheval, le tout tournant au bout d'un petit bâton et imitant le coassement de la grenouille", Littré, *Supplém.*);

toupie à fouet (qui produit un bruit sourd par rotation): anc. fr. *cabot* (XIIIe s.), Pic. *chabot* et fr. *sabot*,[1] Berr. *râle* („crapaud") et pr. *grapaud*, *granouio* (jouet qui bourdonne en tournant).

19. Faits relatifs à la vie physique du crapaud:

accroupir (s' = se mettre à plat à la manière des crapauds): Fribourg *s'abotassi*, Morv. *s'aicrapaudi* (s'affaisser) et Poit. *acrapauder* (être aplati, par suite de la fatigue, d'une longue marche); Piém. *babiesse* (ababiesse), rannichiarsi („dalla posizione che ha molta analogia con quella della rana e del rospo, *babi*", Dal Pozzo);

boire souvent (et se griser): fr. *grenouiller* (= faire le métier de grenouille), avec ce sens dans Oudin; Lyon *granolhi*, demeurer longtemps au cabaret;

culbuter: Piém. *babiá* et it. *cimbottolare* (de *cimbotto*, *cimbottolo*, culbute, propr. crapaud = Marches *ciambott*, 12), répondant à l'anc. siennois *abbottolare*[2] („buttar a terra uno"); esp. *zaparrado*, chute à la renverse (de *zapo*, *sapo*, crapaud);

écraser (comme un crapaud): anc. fr. *escrapoutir*, Poit. *écrapouti*, pr. *egrapauti* et *escrapouchina* (= écraser comme un crapoussin);

enfler (s': le crapaud possède la faculté de se gonfler en accumulant l'air dans ses poumons;[3] cf. lat. *bufo*, gr. *φύσαλος*, crapaud, propr. l'enflé): Sic. *abbuffari* (de *buffa*, crapaud femelle) et *abbuttari*, Naples *abbottare*, répondant au Hain. *boder*, gonfler, pr. *boudougna*, à côté de *boudenfla* (boudounfla, boudifla), ce dernier en composition avec *enfla* (onfla, ufla), enfler; de là:

bouder (= enfler la lèvre, faire la moue): fr. *bouder* (XIVe s.), mot d'origine dialectale (Hain. *boder*, gonfler, propr. s'enfler comme un crapaud), Piém. *bodé* („gonfio com' un rospo"), Hain. *caboter* (de *cabot*, boudeur = têtard); pr. *boutigna* (boutina, poutina) et *boutifla*, it. *butenfiare*, Piém. *botenfi* (butenfi) et H.-Italie *bodenfi* (budenfi); Norm. *boudsoufler*,[4]

---

[1] Ménage: „On appelle *chabot* en Anjou, et à Paris *sabot*, ce qu'on appelle ailleurs *toupie*; et on appelle une toupie de la sorte à cause de sa grosse tête".

[2] Caix (*Studi*, 93) voit dans le synonyme *butolare* un doublet de *voltolare*.

[3] Phèdre, *Fabl.*, I, 23: „Rugosam inflavit pellem". Cf. *Le moniage Guillaume*, v. 2542: „Laisardes grans et grans *crapoz* enflés".

[4] A côté du thème *bod* (boud), *bot* (bout), il y en a d'autres tels que *bor* (H.-Italie *borenfi*, fr. *borenfler* et *boursoufler*) et *bez*, *boz* (H.-Italie *besinfio*,

boursoufler; cf. allem. *protzen*, bouder (du bavarois *Protz*, crapaud);

bouffi (de vanité): esp. *sapo* (= crapaud, cf. it. *gonfio com' una botta*, id.), répondant à l'allem. *Protz*, homme bouffi d'orgueil (propr. crapaud);

gros et gras (= enflé): Lorr. *boudâ*; Piém. *bodèro*, Milan *bodè*, Parme *bodié*, Venise *bodola*, Ferr. *budanfion*, Lomb. *butanfion*, Versilia *botracone*, à côté de l'it. *budenfione*, *butenfione* (et boursouflé), répondant au messin *bot* („se dit de quelqu'un qui a les joues bouffies de colère, de *bot*, crapaud, qui paraît toujours enflé", Le Duchat, dans Ménage); cf. allem. *quabbig*, *quappig*, potelé, dodu (= semblable à un têtard);

moue (bouderie): Ferr. *babi*, Piém. *bodo*, anc. Sienne *butenfio* („broncio");

vessie (le crapaud ventru peut s'enfler comme une vessie): Berr. *boudenfle*, *boutenfle*, à côté de *boudiffe*, *boutif(l)e*, cloche à la peau, ampoule, du pr. *boudiflo*, *boutiflo*, vessie et ampoule;

gratter (la calamite creuse le sol à l'aide de ses pattes de devant): Yon. *crapauder* et Poit. *grapauder;*

grommeler (gronder = coasser): Clairvaux *botteler* (de *botte* crapaud femelle) et *raboter* (de *rabot*, crapaud); pr. *rangoula* (v. râler); cf. allem. *quakeln*, bavarder (de *quaken*, coasser);

grouiller: fr. *grenouiller*[1] (avoir des grenouilles dans le ventre, Oudin) et Berr. *grenouillons* (bruit des flatuosités, dans les intestins du chien); pr. *granouia* (grouiller comme les grenouilles) et Gasc. *groulha*, grouiller, remuer (du Gasc. *groulho*, grenouille);

lambiner: Berr. *crapauder*, travailler à la terre en chipotant, et Poit. *grenouiller*, travailler lentement;

marcher en rampant (les crapauds s'avancent par des mouvements lents et rampants): Norm. *crapoter* (marcher sur les pieds et sur les mains) et Berr. *acrapauder*, *grapauder* (s'attacher au sol en rampant et gravir une montagne en s'aidant des pieds et des mains), Poit. *grapauder* (commencer à marcher, des enfants qui se traînent sur les pieds et sur les mains) et *grapouiner* (marcher difficilement avec les pieds endoloris après une longue marche); de là:

à quatre pattes (en rampant): Versilia *boddoni* (de *bodda*, crapaud), it. (andar) *chiatton chiattoni* (de *chiatto*, crapaud), Côme *a sciat* et *a ranon*;[2]

traîner (en longueur): Berr. *crapauder* (v. lambiner) et Poit. *grenouiller* (travailler lentement); pr. *grapaudeja*, *grapousseja* et *gropolleja* (traîner pour chercher quelque chose);

---

bisinfio, roum. *bozumflu*), au sens parallèle, mais d'origine différente. Cf. Mussafia, *Beiträge*, p. 36 note.

[1] Paré (ap. Littré): „Ces humeurs s'amassent au boyau nommé colon, lequel, par ce moyen, se tend et fait un bruit *grenouillant*, presque semblable aux cris des grenouilles".

[2] V. Nigra (*Archivio*, XV, 281, 497).

patauger (barboter dans l'eau comme les crapauds[1] ou les grenouilles): Berr. *grenouiller* et pr. *granouia*; cf. Suisse allem. *chrotten*, id., et allem. *paddeln* („herumbaden"), de *Padde*, crapaud;

râler (faire un bruit semblable à celui des grenouilles qui coassent): pr. *granouia* (de *granouio*, râle de l'agonie, propr. grenouille) et it. *rantolare* (de *rantolo*, râle, primitivement petit de la grenouille, 1), catal. *ranell*, râle; de là:

difficulté qui gêne la voix (ou la respiration): pr. *granouio* (propr. râle);

hoquet d'ivrogne: pr. *grapaud;*

sauter (les membres gros et courts du crapaud sont disposés pour le saut): Yon. *guernouiller* (gambader) et catal. *botar*, sauter, Piém. *bot* (saut, bond de la balle) et esp. *zapateta*, gambade; cf. sauter comme un *crapaud* (sauter d'une manière lourde).

20. Epithètes:

courtaud (homme ou enfant de petite taille, c.-à-d. ramassé ou trapu comme le crapaud): Yon. *bottet*, Sav. *boterot*, Genève *botolion*, *boton* (cf. Clairvaux *i a enfié come in bot*, il est enflé comme un crapaud, à un gamin ou homme court de taille), Vosges *bousse-bot* (= pousse-crapaud) et Clairvaux *courcibot* (wall. de Mons *court et bot*, f. *courte et botte*); fr. *nabot* (XVI[e] s.), anc. fr. *nambot*[2] (auj. Lyon), *naimbot* (auj. Genève, wall. *niambot*, Sav. *ninbot*), c.-à-d. *nain bot* ou nain comme un crapaud,[3] répondant à l'anc. fr. et Suisse *rabot* (G. de Coinci, dans Godefr.: „un *rabot* qui n'est pas graindre qu'un cabot"), réto-r. *rambottel*, Abr. *rabbotte* et *ranabotte* (Vicenza *ranabottolo*, Monferr. *ranabò*), à côté du Piém. *babiot* (petit crapaud), it. *bodoro*, *botoro*, Lucques *botracchio*, *rantacchio* („fanciullo mal conformato e stento", *Archivio*, XII, 132, propr. petit de la grenouille, *rantolo*, 1) et *ciatto* (Monferr. *ceet*, Mil. *sciatt*), Abr. *ciabbotte* et *ciammotte*, Parme *zambott*, Lomb., Venise *crott*; Suisse *gropp* (crapaud) et pr. *grapaut*; esp. *renacuajo*; cf. allem. *Butt* (bavarois: têtard), d'où *verbuttet*, et bavar. *verkrottet*, rabougri (propr. raccorni comme un crapaud);

engourdi (le crapaud passe l'hiver dans l'engourdissement): esp. *zapo* (estropié, propr. engourdi comme un crapaud);

gai: anc. fr. et Berr. *ralu*, et content (de *rale*, crapaud) et fr. *guilleret* (XV[e] s.: gente *guillerette*), d'origine dialectale (Montbél.

---

[1] Cf. Benoit, III, 530 (dans Littré): „Plongiez et emborbez sera, Toz jors com *boz* borbetera"; et Montaigne, III, 22: „Pour toutes les maladies, ils se baignent, et sont à *grenouiller* dans l'eau, quasi d'un soleil à l'autre".

[2] Nicot: „*Nimbot*, nanus, homuncio"; Bouchet (*Serées*, III, 253): „Nous ne sommes que *nambots* et avortons". Cf. Berr. *nine*, naine.

[3] Ménage: „*Nabot*, de *napus*, navet, les navets sont gros et courts tels que sont les nabots" (étymologie adoptée par Borel et, de nos jours, par Rolland, *Flore*, II, 52); Diez tire le mot du scandinave *nabbi*, bosse, nœud (étymologie reprise par Joret, *Romania*, IX, 435). *Nabot* avait encore, au XVII[e] siècle, le sens de „hotte" de crocheteur (v. Littré), par allusion à sa forme.

guilleri, têtard); cf. allem. *krötenvergnügt*, très satisfait (content comme un crapaud);

laid (cf. laid comme un crapaud): fr. *crapaud* et *crapoussin* (XVIIIe s.), Poit. *crapasson*, Berr. *crapi*, *crapuche*, Sav. *crapotin*; pr. *grapaudin*, *grapaudoun;*

lourdaud (l'allure du crapaud est pesante): Piém. *babiot* et Berg. *sat*, Mil. *sciatt* (Crém. *zatt*), d'où it. *sciatto*,[1] à côté de *rospo* (crapaud);

moricaud (le dos du crapaud est noirâtre): Bessin *nerchibot* (= noirci-crapaud; cf. ci-dessus *courci-bot*);

plat: it. *chiatto* (et caché: Duez), Lucques *ciatto*, Monferr. *ciatt* (c.-à-d. aplati comme un crapaud);

ridé (comme la peau du crapaud): Aunis *crapaudé;*

rude (comme la peau du crapaud): Poit. *bot*, chaussée (= terrain inégal), et Vaud *rabou* (du terrain), fr. *raboteux* (XVIe s., d'abord des mains, ensuite du sol); Berr. *ralu* (rugueux: de *rale*, crapaud), Yon. *ralu* (noueux, d'un arbre);

sale (crasseux comme le crapaud): Hainaut *crapeux* (= crapaud) et pr. *chirpous;*

sot (v. lourdaud): pr. *babi* et *sabato*, Piém. *babi* (babiass) et *ababiá* („istupidito, appunto come resta un *babbio* o rospo sorpreso nel suo appiattamento“, Dal Pozzo), it. *babbio*, *babbione* (= gros crapaud) et *baggeo* (Gênes *baggiu*, crapaud), Mil. *sciatt* (fa el sciatt = fa el gnorri), d'où it. *sciatto*, „sciocco“ (v. lourdaud).

21. Maladies:

chassie (les yeux du crapaud sont bouffis et rougeâtres): esp. *ojos* (port. *olhos*) *de sapo*, yeux chassieux;

croup (chez les animaux): pr. *granouiado*; cf. roum. *guşter* et *şopîrlariţă*, id., propr. lézard;

orgelet (v. chassie): roum. *broască* (la ochĭ);

pustule (le crapaud est couvert de pustules verruqueuses): anc. fr. *boterel* (petit crapaud), it. *bottacciolo*, à côté de *boda* (Duez), peste (= pustule, propr. de crapaud), et de *buttero*;[2]

scrofules (les crapauds ont de grosses verrues de chaque côté du cou): Poit. *greneuille* (inflammation des ganglions chez les cochons), et roum. *broaşte*, scrofules (= grenouilles);

tumeur (sous la langue): fr. *grenouillette* (ainsi nommée de l'espèce de coassement que fait entendre le malade dont la prononciation est altérée), esp. *sapillo* et *ranilla*, roum. *broască*; cf. anc. gr. *βάτραχος*, lat. *rana*, allem. *Frosch* (Fröschlein), russe *žaba* (aphtes = grenouille), etc.;

---

[1] Ménage, Diez et Flecchia dérivent l'it. *sciatto* d'un type *exaptus*, tandis que Pascal (*Studi di filol. rom.*, VII, 95) le fait remonter à **exsapidus*. La remarque de Salvioni (*Zeitschrift*, XXII, 477: „le lombard *sciatt*, crapaud, n'a rien à faire avec le toscan *sciatto*, car toscan *š* répond au lombard *ç*“) tombe devant le bergamasque *sat* (= *çat*), “rospo, sciatto, malfatto, disadatto”.

[2] Körting identifie *bùttero* avec l'esp. *botòro*, abcès (ce dernier seul, comme le montrent la forme et l'accent, vient de l'arabe *botôr*).

ulcère (au pied du cheval): fr. *crapaud*, *crapaudine* (crevasse au paturon, XIVe s.), pr. *grapaud*, *grapaudino* (et maladie qui rend la peau du pourceau écailleuse); it. *mal del rospo*, catal. *calapat* et esp.-port. *galapago*; roum. *broască*; cf. allem. *Kröte* et *Frosch*, id.

22. Parties du corps:

goitre (le crapaud goitreux a la gorge enflée par un petit goitre): fr. *jabot* (XVIe s., dans Rabelais, de la gorge de l'homme), auj. poche membraneuse sous la gorge des oiseaux, Yon. *jabou* (gésier), propr.[1] têtard (*chabot*, 6);

patte (celles du crapaud sont courtes): pr. *tauto* (cf. dial. *toutou*, crapaud, 2[1]); Poschia et Tyrol *cialla* (et main), Lomb., Venise *zatta* (et pince de l'écrevisse), Piac. *satton* (main = gros crapaud); cf. allem. *Pakke*, *Patte*, patte (= crapaud), *Tatsche*, main (*Tatze*, patte), propr. crapaud, et *Tappe*, patte, avec Suisse *Tapen*, crapaud;

sabot (d'animal): fr. *sabot* et pr. *sabato*, Sav. *bota* (et onglon); esp. *ranillas* (paturon); cf. anc. gr. *βάτραχος*, partie supérieure du sabot d'un cheval.

23. Emploi hypocoristique:

a) En parlant des personnes:

enfant (marmot): fr. *crapaud* (et Namur, wallon, d'où *crapaudcrie*, *capotreille*, marmaille) et Poit. *bouteron* (têtard); pr. *babi* et *grapaud* (d'où *grapaudaio*, marmaille, propr. tas de crapauds); Abr. *ciabbotte*, *ciammotte* (enfant dodu) et Lomb. *crot* (culot); roum. *broască*, *broscoiŭ*; cf. allem. *Kröte*, id., et *Quabbe* („têtard"), gros poupon;

fille (jeune): Poit. *boque* (crapaude) et wall. *crapaute*, Valais, Alpes-Mar., Piém. *bouatta* (v. fils), Gênes *bügatta*, et H.-Italie *sciata*, *sciota* (v. fils);

fils (garçon): wall. *crapaud* (y a remplacé le lat. *filius*); H.-Alpes et Piém. *bot* (f. *buata*) et *babiot*; Haute-Italie *sciat* (scet, sciot), dim. *sciatel* (sciotel), *sciatú*, à côté du Turin *cet*, it. *citto* (zitto), et dérivant de *sciat*, *ciat* (cet), crapaud;[2] it. *buttero*,[3] petit berger (gamin = jeune crapaud).

b) En parlant des jeux enfantins:

à quatre pattes (jeu où l'on marche): anc. fr. *au crapault* (Rabel., I, 22) et pr. *grapaudoun*;

colin-maillard: Jura *guilleri* (= têtard);

saute-mouton (jeu du): anc. fr. *a la renette* (Rabel., I, 22) et Vaud *jeu de la grenouille*[4] (ou jeu de coupe-tête); pr. *granouio* (jeu dans lequel on se soulève à tour de rôle et dos à dos; v. Mistral).

---

[1] Diez voit dans *jabot* un diminutif du lat. *gibbus*, bosse, tandis que Horning (*Zeitschrift*, XVI, 531) fait remonter le mot au lat. *gabata*, jatte.

[2] On rapproche *citto* (zitto) de l'allem. *Zitze*, mamelle (v. Körting).

[3] Caix (*Studi*, 243) voit, dans *buttero*, le reflet d'un type **putulus* (de *putus*, garçon).

[4] Yver (dans Littré): „On commença divers petits jeux, comme escorcher l'anguille, brider l'asne, *prendre la grenouille* et autres".

24. Emploi péjoratif:

a) Des personnes:

avorton: Berr. *raluchon* (enfant chétif et malingre), propr. crapoussin;

canaille: anc. fr. *crapaudaille* (engeance de crapauds);

mangeur de grenouilles: pr. *grapaudié* et *manjo-grapaud, granouié* et *manjo-granouio* (sobriquet des gens des diverses localités, v. Mistral); cf. angl. *toad-eater*, flagorneur, et allem. *Froschesser* (sobriquet que les Allemands donnent aux Français);

prostituée: fr. argot *grenouille* (= *barboteuse*); cf. anc. gr. *Phryne* (= crapaude), nom d'hétaïres;

remouleur (ambulant): Milan *sciatton* (gros crapaud);

soldat (vieux et niais): it. *bodolo* (fantassin) et Pist. *chiattone*; roum. *răcan*, recrue (= rainette);

vigneron (sobriquet): Yon. *éborgneux de crapauds.*

b) Des animaux:

chien (hargneux): fr. *babiche*, Sav. *babi*, Piém. *baboč* et *boč* („crapaud"), it. *botolo*; fr. *cabot* et *roquet*, propr. têtard (v. Chien, 18); cf. allem. *Puddel* (du frison *Pudde*, crapaud);

vache (vieille): Jura *cobot* (= *cabot*), Fourgs *cobotte* et Hérault *sabau* (crapaud).

c) Des choses:

coup (tape): pr. *babi* (taloche) et *sabato* (escrime à coups de pied), Piém. *baborgne* et it. *botto, botta* (d'où fr. *botte*, XVI[e] s.); cf. allem. *Quappe*, gifle (= têtard);

misère (état de): Lyon *crapaudzia* (cf. *pauvre homme*, crapaud, 11).

d) Jurons: anc. fr. *vraibot* (corrobore une affirmation = vrai crapaud!) et Hague *sabou de gueux!* pr. *que de grapaud...!* (imprécation usitée en Dauphiné), que je perde la vue si...; esp. *zapateta!* et *zape!* sapristi! Dieu nous en préserve!

25. Applications isolées:

boue (crotte): Piac. *sciatar* (de *sciat*, crapaud) et Côme *zatta*, immondices (= crapaude); cf. allem. *Lurch*, excréments (= crapaud);

bulle (d'eau ou de savon): Abr. *ciabbotte* (ciammotte); cf. ampoule, 11;

caillot (par allusion à la forme ramassée du têtard): fr. *caillebot, caillebotte* (XVI[e] s.), et *cailleboter*, coaguler (XIV[e] s.), d'origine dialectale (pr. *calhabot*, id.); cf. allem. *quabbeln* (quappeln), trembloter (du lait caillé), propr. trembler à la manière du têtard;

chagrin (cuir grenu comme la peau du crapaud): esp. *zapa* (crapaude);

crêpe fort déliée (la peau du crapaud est toute crêpée): fr. *crapaudaille* (1652) et *crépodaille* (1694), ce dernier de la forme dialectale *crépaud*, crapaud (5), pr. *grapaudalho*, id.;

gâteau (espèce de crêpe): Berr. *grapaud* et *ralue* (de *rale*, crapaud), fr. *rabote* (où une pomme est enfermée dans la pâte);

Abr. *ciabbotte, ciammotte* („paste di granturco fritte“), et Côme *scial* („frittelle di farina cotte con burro“);

mare (séjour du crapaud, cf. 4): fr. *crapaudière*, et Berr. *grenouillat* (petite mare), fr. *grenouillère* (lieu humide et malsain), pr. *chabot, jabot* (= têtard); Milan *sciatera* (= trou de crapaud); cf. allem. *Quabbe* („têtard“), sol marécageux mouvant, et *Krötenpfütze*, angl. *paddock* (enclos pour les bêtes fauves, terme passé en français);

monnaie: Lim. *uei-de-grapaud* (pièce d'or, par allusion aux yeux du crapaud); cf. allem. *Kröten*, id.;

mucosité (sèche du nez): fr. pop. *crapaud;*

ornière: Sav. *creba-bo* („profondeur produite par les traîneaux dans la neige: un crapaud y crèverait“, Constantin);

plat de pigeons: fr. *crapaudine* (dans la phrase: *mettre des pigeons à la crapaudine*, les faire rôtir ou cuire les cuisses écartées, à l'instar des crapauds qui marchent en écartant les cuisses).

26. Diverses espèces de chaussure (surtout grossière) portent le nom du crapaud ou du têtard, soit à cause de leur forme bouffie (cf. enflé comme une botte), soit à cause de leur destination (on marche avec dans la boue). Ce sont:

bot, bote, anc. fr. (XIIe s.), chaussure, surtout de moine, Berr., Poit. *bot* et *boc*, sabot, fr. mod. *botte*, it. *botta* (bas-lat. *botta, bottus*, ocrea), dim. *bottina;*

cabot, Reims, sabot, Pic. *cabou* (cabeu), Jura *cabouet* A., May. *cabouailles*, souliers lourds et pesants;

chabot, Norm. (Aoste A.), Pic. *chabou*, sabot;

chavate, anc. fr. (XIIe s.), auj. Pic.; it. *ciabatta*, savate (bas-lat. *chabata*), Côme *sciavàt;*

sabato, pr., savate, catal. *sabata* (bas-lat. *sabatum*), port. *sapata, sapato*, esp. *zapato*, fr. mod. *savate*, Parme *zavata;*

sabot, fr. (XIIIe s.), et dial. *sabote* (Vienne A.), à côté du H.-Alpes *saboc* (cf. ci-dessus *bot* et *boc*), Saône-et-L. *sabou* (Rhône *sabouet, sabeu*) A., Berr. *sibot*, pr. *cibot*; Parme *sabò, zabò* („bottini“) et Abr. *zabbucchie*, sabot (cf. ci-dessus *saboc*). Le béarnais *sabarcou*, savate, est une fusion de *sabou*, sabot, et de *barco*, gros soulier; le poitevin *sabarou, sabirou*, chausson en cuir (Blais. *sabourin*, savetier) est une amplification de *sabot* (cf. Meuse *sibourette*, rainette, à côté du morvandeau *sibot*, crapaud, 1).

De ces types divers, *bot* est commun à la France et à l'Italie, et *sabat*, à la France, à l'Italie et à l'Espagne. C'est par l'intermédiaire de l'italien, grâce au commerce génois ou vénitien, que les termes *botta (bottina), ciabatta* et *sabocchi* (Abruzzes), ont pénétré dans les idiomes de l'Europe orientale: russe *boty* (botynka), bottes, *čobotŭ*, id., et *sapogŭ* (ruth. *sapoh*), chaussure; turco-tatar *tchabata*, souliers d'écorce, d'où persan *tchabatan*, grosses bottes qu'on met par dessus les autres (cf. turc *fotina* = it. *bottina, caloš* = it. *caloscia, kalčin* = it. *calzone*).

Après avoir vainement cherché l'origine des mots de cette

famille en latin et en germanique (v. Körting), on s'est tourné vers l'Orient, en y voyant un emprunt fait tantôt à l'arabe et tantôt au persan ou au turc septentrional.

C'est ainsi que Diez, d'après Sousa, dérivait *savate* d'un arabe *sabat*, substantif d'un verbe *sabata*, chausser, mais cette signification du verbe n'est pas indiquée par Freytag; plus tard, Lammens[1] tire *sabot* directement de l'ar. *sabbât*, id., mais ce dernier est un emprunt fait à l'esp. *zapato.*[2]

Tout récemment, Schuchardt[3] considère *ciabatta* comme un emprunt très ancien fait par l'italien au turc septentrional par l'intermédiaire du persan.

M. Clément Huart, également compétent dans l'une et l'autre langues orientales, résume ainsi les recherches qu'il a bien voulu faire à cet égard: „Il y a tout d'abord lieu de remarquer que le mot *tchāpātān*, *tchābātān* (la seconde forme seule dans Richardson) a été tiré par Meninski du dictionnaire persan expliqué en turc *Ferhèng-i Choʿoûrî* (éd. de Constantinople, f° 339 v°). Si l'on se reporte à ce dernier dictionnaire, on y trouve seulement la forme *tchāpātān*, et encore l'auteur a soin d'ajouter que certains manuscrits lisent *tchāpānān*. La seule autorité citée est celle de Niʿmet-Oullah: aucun exemple n'est allégué. Vullers ne le donne pas, et ceci est bien étrange, car le *Ferhèng-i Choʿoûrî* est une des sources où a puisé le savant lexicographe de Bonn. En revanche, il fournit trois formes différentes: *tchipdâr*, *tchipdâz* et *tchipdân*, d'après le *Borhân-i qâtiʿ*. J'ajoute tout de suite, d'après ce dernier dictionnaire, dont j'ai la traduction turque sous les yeux, qu'il ne connaît que *tchipdâz* et *tchipdân*; le *tchipdâr* de Vullers provient peut-être d'une faute d'un manuscrit. Mais l'article consacré à ce mot contient un renseignement curieux, dont Vullers n'a pas fait état: c'est que ce mot, désignant une botte que l'on chausse par-dessus la botte ordinaire, est en usage surtout dans la Transoxiane: de là à lui chercher une origine turque, il n'y a qu'un pas.

„Je ne connais pas en turc osmanli de radical *tchapat*, envelopper, d'où, suivant Vámbéry (cité par Schuchardt), viendrait *tchapata*; je n'en trouve pas trace dans les *Tschagataische Sprachstudien* du savant hongrois, ni dans son dictionnaire étymologique; les livres que j'ai sous la main ne le donnent pas non plus en turc-oriental. Jusqu'à nouvel ordre, je considère que *tchāpāt*, *tchāpātān*,

---

[1] *Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe* (Beyrouth, 1890, s. v.).

[2] Les renseignements qui suivent sont dus à l'obligeance du savant orientaliste, M. Clément Huart: „Il n'y a pas, en arabe, de verbe *sabata*, au sens de chausser. On trouve *sabbaṭ*, *sappaṭ* dans le *Vocabulista arabigo*, de Pedro de Alcala (ap. Dozy, *Suppl. aux dictionn. arabes*, I, 625), aussi *çabbat*, *çabat*, de l'esp. *zapato*. Ce mot figure dans le dictionnaire de Cuche (dial. de Syrie), *sabbaṭ*, comme un mot étranger (p. 247) et, comme expression vulgaire, *çabbat* (p. 322). Quant à *sibt*, *sibtiyya*, qu'on trouve dans les anciens dictionnaires arabes au sens de peau de bœuf, tannée ou non tannée, avec laquelle on fait des sandales, il ne me semble y avoir aucun rapport avec *sabbaṭ*".

[3] *Zeitschrift*, XXVIII, 195.

etc., ne font à aucun titre partie du lexique persan ou turc, que ces mots sont venus de l'étranger et qu'il serait par conséquent risqué, et même dangereux, de leur chercher une étymologie, soit iranienne, soit turco-tatare."

Il en résulte que le persan ignore à peu près le terme *tchāpālān* ou, ce qui revient au même, l'envisage comme une importation tardive du tatare; et tandis que *tchabala* est absolument isolé en turc septentrional, l'it. *ciabatta* est, par contre, associé à toute une famille de mots bien ancienne (XII[e] siècle) et d'origine indigène. D'ailleurs, les langues romanes ignorent tout à fait des emprunts „très anciens" faits au turc septentrional, et l'arabe est le seul idiome oriental qui en ait fourni un certain nombre.

27. Disons, pour terminer, quelques mots sur les croyances relatives au crapaud. C'est un animal diabolique: „*Boicreaulx* et couleuvres, visions de diable" (Ducange s. v. *botta*); son regard est fascinateur,[1] d'où son rôle dans la sorcellerie: „Lesquelles femmes porterent un gros *crapot* pour deffaire le sort; et, ce fait, la fille tantost apres fu aussi comme toute garie" (*Id.* s. v. *buffo*, XIV[e] s.). De là, également, sa nature prophétique: „L'encontre du *boterel* denonce les choses a venir" (J. de Salisbury, dans Godefroy).

Les fées et les sorcières prennent parfois, dans les traditions populaires, la forme d'une crapaude ou d'une grenouille: *fada*, fée, est, dans le patois mantouan, un des noms du crapaud (11). C'est pour une raison analogue que la rainette s'appelle, dans la Drôme, *jana* A., ou Jeanne (probablement nom de sorcière), et en provençal, *granouio de sant Jan*, grenouille de saint Jean (cf. it. *rana San Martino*, id.), tandis que, dans le Poitou, le crapaud porte le nom de *janot*, c'est-à-dire Jeannot.[2] L'allem. *Drude* ou *Trutte* (XV[e] s.), sorcière, est, en réalité, un des noms patois du crapaud (*Trothe*) et son acception de „cauchemar" se rapporte à la superstition populaire suivant laquelle le crapaud martyrisé se venge en étouffant dans son lit son bourreau.[3] Si on blesse un crapaud sans le tuer, il reviendra la nuit monter sur la poitrine du meurtrier et l'étouffera, croit-on dans la Mayenne (Dottin), et ailleurs.[4]

---

[1] *Mélusine*, IV, 482.

[2] Grégoire de Toulouse raconte que, sur le conseil d'une sorcière (brûlée en 1460), un prêtre du diocèse de Soissons, décidé à se venger de ses ennemis, baptisa un crapaud, *auquel il donna le nom de Jean*, et lui fit manger une hostie (P. Sébillot, *Le Folklore*, vol. III, p. 283).

[3] Sébillot, *Haute-Bretagne*, II, 29, et Rolland, *Faune*, III, 50.

[4] Sébillot, *Folklore de France*, vol. III, p. 281 et suiv.

Notes complémentaires.

P. I. Lire: ...*tout* ardeur et *tout* obéissance...

P. 5: port. *huivar*. Ajouter: Lorr. *hover*, aboyer.

Côme *taboja*, aboyer... Ajouter: propr. battre du tambour (cf. argot *battre du tambour*, aboyer, et *roulement de tambour*, aboiement); le synonyme sarde *attoccare* veut probablement dire la même chose.

P. 6: Guern. *bagouler*, aboyer... Cf. plus bas anc. fr. *goissement*, jappement, propr. cri guttutal, ce que le picard rend par *warwaillis*, bruit de chiens.

P. 8. Ajouter: Berr. *ut!* ouste! hors d'ici, va-t-en (se dit à un chien et même à une personne qu'on traite avec grand mépris), et *toussi-toussi!* même sens que *oussi!*

P. 11. Jura *larbio*, chien... Ajouter: dans le *mourmé* (argot des maçons de la H.-Savoie), le chien s'appelle *nabin* (= *un habin*); *larbio*, c'est-à-dire *larbin*, serait donc pour *labin* (= *l'habin*).

Val Sonna... Ajouter: *bomba*, chien (cf. argot *tambour*); le fourbesque *bolfo* signifie „loup" (= *garolfo*); calao *belfo* (= lippu), *duque* (= fourb. *guidone*) et *gelfo*, chien (fourb. *gielfo*, chat, et germania *gelfe*, esclave, nègre, propr. chien).

P. 14. Ajouter (après *taboj*): Berr. *yacret*, petit chien qui aboie (et par extension enfant qui crie), propr. qui fait *yac-yac*;

Ferbault... Ajouter: et *forbault*, propr. gourmand, à l'instar de *briffaut*, chien de chasse (= gourmand).

P. 15. *Greffier*... Ajouter: *harpaut*, nom de chien (Ronsard), c'est-à-dire griffart (anc. fr. *harpe*, griffe).

Gris... Ajouter: anc. fr. *marquet*, sorte de chien tacheté (Cretin: „Puis tout s'en va et briquet et *marquet*").

P. 24: *dog's nose*... Ajouter: fr. pop. *nez de chien*, mélange de bière et d'eau-de-vie (Rigaud).

P. 26: poire de *chiot*... Ajouter: poire de *quiot* (1537), petit muscat (Rolland, *Flore*, V, 36).

P. 31: ponceau... Ajouter: Poit. *chenâtre* (petit chien), couleur effacée passée (Beauchet-Filleaux).

P. 32: entêté... Ajouter: Pic. *aquiené* (à l'ouvrage), qui travaille avec ardeur et sans relâche (Corblet).

P. 34. Supprimer *canesson*, qui est un péjoratif de *canard*.

P. 37. Ajouter: érable: Orne *bois de chien* (Roll., III, 145); — viorne: Vosges *trait de chin*, c'est-à-dire laisse, corde de chien, d'après ses branches traînantes (Ibid.).

P. 39: *cachiboda*... Ajouter: anc. fr. *noces de chien*, quantité d'os à manger (Oudin).

P. 40. Disons, à propos des composés latents, que les remarques présentées à leur égard dans le premier fascicule sont loin d'avoir la portée que nous leur supposions. Notre opinion a d'ailleurs varié sur ce point et nous pensons reprendre le sujet ailleurs.

P. 43: bavarder... Ajouter: Lorr. *houaille*, cancan (de *houer*, aboyer).

Effrayer... Ajouter: Berry *affouailler*, effrayer (cf. *affouer*, grogner, 10), *affouer*, tirailler, étourdir, et *raffouer*, poursuivre, chasser, gronder, bourrer.

Grabat... Supprimer: *cosque*, qui est un terme d'argot (calao *cosque*, germania *cuexca* et fourbesque *cosco*, maison) se rapportant ailleurs.

P. 45: camus... Ajouter: cf. camuse comme un turquet (d'Aubigné, *Fœneste*, p. 292).

P. 46: *lebrou* (v. p. 71).

P. 48: Ajouter: comédien ambulant: fr. *cabotin*, dérivé de *cabot* (méchant petit chien, 18), terme moderne d'origine populaire (répondant à l'it. *scagnozzo*, p. 31).

domestique... Ajouter: fr. pop. *larbin*, domestique, propr. chien (v. ci-dessus, la remarque à la p. 11).

P. 50. Ajouter (après *chapeau*...): clochette (mise au cou d'un mouton): Champagne *clabaud*, c'est-à-dire qui fait du bruit comme un chien clabaud.

P. 62: bourgeon... Ajouter: Champ. *loubeau*, bourgeon stérile.

P. 66: vomir... Ajouter: Pic. *déloffer*, id.

P. 70. Ajouter: Poit. *aloubi*, vampire, propr. affamé: „Les traditions vendéennes le représentent sous l'aspect d'un homme maigre, décharné et insatiable, qui traîne la famine et la misère à sa suite" (G. Levrier).

P. 99: *poire à cochon* etc. vient en fait à la p. 104.

P. 103: mite... Les variantes *gianello* et *baco Gianni* montrent la justesse de l'étymologie donnée par Pieri.

P. 106: bâton noueux... Ajouter: L'esp. dial., montañes, *cachurra*, gourdin (Mugica, 25), propr. (à tête de) petite chienne, montre que les termes apparentés (*cacheira, cachaporra*) sont susceptibles d'une interprétation analogue.

Additions à la Bibliographie.

(Patois français) L. Defrecheux, *Vocabulaire des noms wallons d'animaux (Liége, Luxembourg, Namur, Hainaut) avec leurs équivalents latins, français et flamands*, 2e éd., Liége, 1890.

Malmédy: Zéligzon (*Zeitschrift*, XVIII, 247—266).

(Patois franco-provençaux) Damprichard: M. Grammont (*Mémoires de la Société de Linguistique*, tome XI).

(Folklore) Eug. Monseur, *Le Folklore wallon*, Bruxelles, 1892, et P. Sébillot, *Le Folklore de France*, vol. I à III, Paris, 1904—1906.

(Histoire naturelle) Bénion, *Les races canines*, Paris, 1876; A. Gobin, *Traité pratique du chien* (histoire, races, emploi, hygiène et maladies), Paris, s. d.; A. Landrin, *Traité sur le chien* (zootechnie, hygiène, races, pathologie et thérapeutique), Paris, 1888. Cf. E. Cougny, *Canis* (article publié dans le *Dictionnaire des Antiquités*, de Darnberg et Saglio, vol. I, p. 877 à 890).

G. Heuzé, *Le Porc*, Paris, 1867, et Em. Thierry, *Le Porc*, Paris, 1872.

Voir, sur les batraciens, la note de la p. 115.

Index des notions.

(Les chiffres indiquent les pages.)

A. Relatives au Chien.

B. Relatives au Loup.

C. Relatives au Renard.

D. Relatives au Porc.

E. Relatives au Crapaud.

Index des mots.

(Les chiffres indiquent les pages.)

A. Langues romanes.

1. Français (et patois).

2. Provençal (et franco-provençal).

3. Italien (et patois).

4. Roumain (et macédo-roumain).

5. Réto-roman.

6. Catalan.

7. Espagnol (et patois).

8. Portugais (et patois).

B. Latin (et bas-latin).

C. Grec (ancien et moderne).

D. Langues germaniques.

E. Langues celtiques.

F. Langues slaves.

G. Albanais.

H. Langues anariennes.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.

BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

XI. HEFT

A. NEUMANN-RITTER VON SPALLART, WEITERE BEITRÄGE ZUR CHARAKTERISTIK DES DIALEKTES DER MARCHE

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907

WEITERE BEITRÄGE

ZUR

CHARAKTERISTIK
DES DIALEKTES DER MARCHE

VON

Dr. A. NEUMANN-RITTER VON SPALLART

HALLE a. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907

Meinem hochverehrten Lehrer

Herrn Prof. Dr. Wilhelm Meyer-Lübke

in aufrichtiger Dankbarkeit

gewidmet.

Inhaltsverzeichnis.

Weitere Beiträge zur Charakteristik des Dialektes der Marche.[1]

Einleitung.

Seit meiner ersten Publikation im Bande XXVIII der Ztschr. ist es mir möglich gewesen, an Ort und Stelle neues Material zu sammeln, welches vor allem dieser Untersuchung zu Grunde gelegt wird; ferner sind folgende Veröffentlichungen zu berücksichtigen:

Dr. Giovanni Crocioni, Del Dialetto di Sassoferrato (Giornale Sassoferratese Il Sentino Sept. 1904).

---

[1] **Abkürzungen.**

G. Gröber, Grundrifs der romanischen Philologie, 1906. Gröb. Grd.
W. Meyer-Lübke, Grammatik der romanischen Sprachen, 1890. M.-L. R. Gr.
Derselbe, Italienische Grammatik, 1890. M.-L. It. Gr.
G. Körting, Lateinisch-Romanisches Wörterbuch, 1901. Ktg.
Zeitschrift für romanische Philologie, *G. Gröber*. Zeitschr.
Archivio glottologico, diretto da *G. J. Ascoli*. Arch. gl.
Romanische Forschungen, *K. Vollmöller*. Rom. F.
Salvioni, Postille italiane al vocabolario latino romanzo. Salv. Post.
Derselbe, Nuove Postille italiane . . . Salv. N. Post.
F. Kluge, Etymologisches Lexikon der deutschen Sprache, Klug. Et.
Le Marche, Rivista bimestrale, Fano. March. R.
Daraus *G. Grimaldi*, I capitoli della fraternità di S. Croce in Urbino Mitte des 14. Jahrh. V, fasc. IV, V, VI. Cap. S. Croc.
Derselbe, Una fraternità Marchigiana di Disciplinati del secolo XIV. VI fasc. II, III, IV. Frat. March.
E. Spadolini, Gli ordini della Fiera di Ancona, 1493—1503, VI, fasc. I. Fier. Anc.
Derselbe, Il codice del Fondaco di Ancona (16. Jahrh.), VI, fasc. II, III, IV. Fond. Anc.
Eg. Conti, Vocabolario Metaurense, Cagli, 1902. Voc. met.
L. Zdekauer, La Dogana del Porto di Recanati nei sec. XIII e XIV. Fano, 1904. Dog. Rec.
Derselbe, L' Archivio del Comune di Recanati ed il recente suo ordinamento, Fano 1905. Zdek. Rec.
G. Crocioni, Lo studio sul dialetto Marchigiano di A. Neumann-Spallart, Perugia, 1905. Croc. Krit.
Derselbe, Il dialetto di Arcevia (Ancona), Roma, Loescher, 1906. Croc. Arc.
B. Bianchi, Il dialetto e la etnografia di Città di Castello, 1888. B. Cast.
R. v. Planta, Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte I. Strafsburg. 1892, Planta.

Derselbe, Lo Studio sul Dialetto Marchigiano di A. N. S. (Studj romanzi No. 3. 1905), in welchem die Bibliographie dieses Dialektes vor allem anderen in dankenswerter Weise ergänzt wird. Die Kritik wird, soweit sie rein sachlich ist, an Ort und Stelle Besprechung finden.

Derselbe, Il Dialetto di Arcevia (Ancona), Roma 1906.

Zdekauer Lodovico, La Dogana del Porto di Recanati nei secoli XIII e XIV, Fano 1904.

Derselbe, L' Archivio del Comune di Recanati ed il recente suo ordinamento, Fano 1905.

Zahlreiche Dialektgedichte enthält die Rivista Marchigiana Illustrata, Rom seit 1. Januar 1906.

Endlich hat der überaus rührige Prof. Crocioni gelegentlich einer Regionalausstellung in Macerata eine Mostra dialettale veranstaltet, ein Novum in seiner Art.

Es war eine ziemlich vollständige Sammlung der bisherigen Veröffentlichungen zusammengetragen worden, darunter Unica, die im Buchhandel nicht mehr erhältlich sind, Manuskripte, endlich eine Kollektion von Dialekttexten aus zahlreichen marchegianischen Orten nach der im Papanti verwendeten Novelle des Decamerone; zu der Herstellung derselben waren die Munizipien mittels Circulares von einer hiezu eingesetzten Kommission eingeladen worden. Diese Sammlung soll seinerzeit in Druck gelegt werden, doch dürfte sich die Fertigstellung sehr verzögern, nachdem Crocioni die Absicht hat, die Richtigkeit der Texte zu überprüfen und ein wissenschaftlich unanfechtbares, verläfsliches Werk daraus zu machen.

Von grofser Bedeutung für die historische Dialektforschung war eine gleichzeitige von Professor Lodovico Zdekauer veranstaltete Archivausstellung, deren Ergebnisse in der Relazione sulla Mostra degli Archivi (Macerata 1906) Lod. Zdekauer, Ancona, zusammengefafst wurden. Wir erfahren daraus, wo Vulgärtexte in den Marken noch gefunden werden können.

Ich habe in meiner ersten Arbeit mich von dem Gedanken leiten lassen, zunächst eine Übersicht über den marchegianischen Dialekt zu geben, dann aber unter Ausscheidung aller derjenigen Gebiete, welche dem Typus der zentralen Marche (Provinz Macerata z. T. Ancona und Ascoli-Piceno) nicht angehören, diesen

---

Grimaldi, I più antichi libri consiliari di Fabriano (1293—1327), Fano, 1904. Ms. fabr.

Malt. (Maltignano), Acq. S. (Acqua Santa), Monsamp. (Monsampolo), Montepr. (Monteprandone), Acq. V. (Acqua Viva), Off. (Offida), Cast. (Castignano), Rot. (Rotella), Montedin. (Montedinove), Ripatr. (Ripatransone), S. Franc. (San Francesco), S. Mart. (San Martino), Cupra mar. (Cupra maritima), Cupra mont. (Cupra montana), Massign. (Massignano), Campof. (Campofilone), Montefio. (Montefiore dell Aso), Car. (Carassai), Altid. (Altidona), Petr. (Petritoli), Montefalc. (Montefalcone), T. d. P. (Torre di Palme), Patrign. (Patrignone), Cossign. (Cossignano), Porch. (Porchia), S. Vitt. (Santa Vittoria), Montelp. (Montelparo), Asc. P. (Ascoli Piceno), S. Ben. (San Benedetto), Grott. (Grottamare), Tolent. (Tolentino), Rovet. (Rovetino).

genauer zu beschreiben. Infolgedessen hat mir Crocioni in seiner Kritik immer von neuem den Vorwurf gemacht, dafs ich die Provinz Pesaro und das Gebiet, in welchem die, wie er sie nennt „gallo-picenischen“ Dialekte gesprochen werden, gänzlich vernachlässigt habe. Diese habe ich wegen des vollständigen Verstummens der Auslautvokale (siehe S. 17) als dem Romagnolischen verwandter erachtet, denn die heutige politische Einteilung kann eine Sprachuntersuchung nicht beeinflussen.

Unabhängig davon habe ich trotzdem das Vocabolario metamense von Conti, Cagli 1902, welches hauptsächlich den Dialekt von Urbino, Urbania und Umgebung behandelt, studiert, um das Übergangsgebiet sprachlich genauer kennen zu lernen und werde die sehr summarischen Angaben die Croc. darüber in seiner Kritik bringt, ergänzen.

Meine persönlichen Untersuchungen an Ort und Stelle haben insbesondere den Zweck verfolgt, die Grenze des abruzzesischen Einflusses im Süden festzustellen, soweit dies mir die Zeit erlaubte — ein abschliefsendes Urteil kann ich daher noch nicht fällen — und will ich jetzt an der Hand der meiner ersten Arbeit beigegebenen Karte die Lage der Orte, welche ich besuchte, feststellen. Das Entgegenkommen der marchegianischen Herren, mit denen ich bekannt wurde, welche in uneigennütziger Weise meine Bestrebungen unterstützten, insbesondere des Herrn Ugo de Scrilli, Sindaco von Montefiore, der mich mit seinem Automobile in entlegene Ortschaften führte, des Cavaliere Ricciotti, der mir die notwendigen Empfehlungen gab, endlich des erzbischöflichen Seminardirektors Don Giuseppe Sollini, der mir bereits bei meinem ersten Aufenthalt in Italien jede erdenkliche Unterstützung geboten hat, verdienten einige Worte öffentlichen Dankes, den ich bei dieser Gelegenheit in aufrichtiger Weise abstatte.

Acqua viva ca. 8 km landeinwärts von S. Benedetto und 367 m M. H., Monteprandone zwischen S. Benedetto und Monsampolo, 273 m. Maltignano ca. 6 km ostwärts von Folignano an der rechten Talseite des Tronto (in diesem Orte war ich nicht selbst, habe aber einen fattore, der dort gebürtig ist, und den Dialekt anscheinend vollständig beherrschte, als Untersuchungsobjekt benützt). Acqua Santa ca. 18 km landeinwärts von Ascoli Piceno an der Strafse längs des Tronto.

Castignano (474 m) ca. 9 km westwärts von Offida, an derselben Strafse, in der nämlichen Richtung ca. 7 km Rotella (389 m), gegenüber durch das Tal des Tesino getrennt Montedinove, von hier aus ca. 4 km nördlich gegen den Aso: Montalto gleich benachbart, von hier ca. 10 km Luftlinie westwärts am linksseitigen Tale des Aso Montefalcone 758 m auf der anderen Seite des Aso, 2 km von demselben entfernt Force 690.

Rovetino, Landgut in der Nähe Rotellas.

Zwischen Cupra und Pedaso führen auf den den Aso südwärts begleitenden Höhenzügen 2 Strafsen landeinwärts, welche sich bei

Montefiore dell'Aso (411 m) vereinigen, ca. 12 km von der Küste entfernt, 9 km weiter Carassai. Auf der Cupra zunächst gelegene Strafse liegt auf halbem Wege nach Montefiore: Massignano, auf der andern nächst Pedaso: Campofilone. Auf der linken Seite des Aso führt die Strafse auf den Höhen nach Monterubbiano, an Altidona vorüber, und 8 km über Monterubbiano hinaus nach Petritoli 358 m. Endlich an der Küste zwischen Pedaso und Porto S. Giorgio: Torre di Palme.

Über Porchia (unweit von Montalto), S. Vittoria, Montelparo auf den Höhen, welche nördlich vom Aso Montalto gegenüberliegen, und Cossignano an der Strafse Montalto-Ripatransone auf halbem Wege gelegen, hat mir Apotheker Sisto Tirabassi von Montalto wertvolle Mitteilungen gemacht.

Es sei mir gestattet, mich an dieser Stelle gegen den Vorwurf Croc. zu rechtfertigen, ich hätte eine ganz ungenügende linguistische Karte meiner ersten Arbeit beigegeben, welche nähere Festellungen gewisser Tatsachen im Texte hätte ersetzen sollen. Diese Karte hat diejenigen Erscheinungen in ihrer räumlichen Ausbreitung zur Anschauung gebracht, welche mir besonders wichtig erschienen, vor allem aber die Aufgabe gehabt, den Leser, der einen detaillierten Atlas nicht immer zur Hand hat, über die Lage der Orte, welche von mir genannt wurden, zu orientieren. Ein solcher Behelf wäre bei Dialektuntersuchungen, die sich über ein gröfseres Gebiet erstrecken, sehr erwünscht und vielleicht wird mein Beispiel in dieser Richtung Nachahmung finden.

Geschichtliche Tatsachen, welche für die Beurteilung des marchegianischen Dialektes Bedeutung haben, sind die folgenden.

Nach Meyer-Lübke Gr. Grd. 438 wurden die Umbrer um 400 vor Christi bis über den Esino zurückgedrängt. Dagegen führt A. Montanari „Per il dialetto fanese" Marche V, 286—87 aus römischen Schriftstellern vor allem Tit. Livius den Beweis, dafs 270 v. Chr. Umbrer, die in Sarasina und Montefeltro wohnten, die Waffen gegen die Römer ergriffen und diese 268 v. Chr. gezwungen waren, nach Rimini eine Besatzung gegen den früher genannten, in Empörung befindlichen, Stamm zu senden.

Es hätten sich also zu der angegebenen Zeit umbrische Stämme bis an die Marecchia ausgebreitet.

Weiter schreibt H. E. Massacesi in der Riv. march. I — über Jesi „Nel movimento invasore gallico dei secoli V e VI, una delle più audaci tribù celtiche (Senoni) si spingeva vittoriosa fino al-l' Aesis, e, conquistato il territorio tra Rimini e Jesi, constringeva gli antichi abitatori a ritirarsi verso Ovest, sull Appenino (Umbria). E l' Esino, già confine tra gli Umbri e i Picenti, diveniva confine settentrionale d' Italia fra la razza italica e la razza celtica; e Jesi l' ultima città conquistata. Della dominazione gallica nulla rimane nella nostra città; ma nelle vicinanze di Arcevia (dorthin führen die beiden phonetischen Grenzlinien, indem sie das zwischen Esino

und Misa gelegene Tal überschreiten) vennero alla luce necropoli preziosissime . . ."

Daraus ersehen wir ein Doppeltes:

1. Dafs die Umbrer in alter Zeit bis wenige Jahrhunderte vor Chr. ein ausgedehntes Gebiet behaupteten und daher gewifs einen lange dauernden, vielleicht sogar bis auf den heutigen Tag wirksamen, Einflufs auf die Sprache hinterliefsen, der von der Tiefebene ausging und längs der via Flaminia südwestwärts sich durch das Metaurustal bis in das Bergland Umbriens erstreckte. Andererseits mufs auch eine starke Strömung aus dem südlichen Umbrerlande längs der via Salaria, den Truentus abwärts, in die heutige Provinz Ascoli P. gewirkt haben.

2. Dafs die Gallier, auf ihrem Eroberungszuge von dem Norden kommend, wahrscheinlich denselben Weg gingen, nachdem ihrem Vordringen beiläufig am Esino Halt geboten worden war.

Das illustriert die Verbreitung von bedingtem *à* > *è*, welches von der Emilia ausgeht, die Romagna umfafst und die Flufstäler der Marecchia, Foglia sowie des Metaurus aufwärts dringt, in dem Quellengebiete derselben den Apennin überschreitet, in das Tibertal hinübergreift, dort bis an die Val di Chiana, Cortona, Perugia (ausschliefslich des Stadtgebietes) und den Chiascio reicht. Mit dem spontanen Wandel von *a* im Süden der Marche darf diese Erscheinung nicht in Zusammenhang gebracht worden.

Die Zugstrafsen für vollständige und partielle Völkerwanderungen bleiben ja zu allen Zeiten die gleichen.

Während sich nun die Sprache der Bewohner des Ager gallicus durch die Jahrhunderte währende Anwesenheit der Gallier den idiomatischen Eigentümlichkeiten derselben besser assimilierte und ein scharf ausgesprochener Dialekt, der romagnolische, entstand, blieben nur einige Züge der fremden Sprache dort haften, wo der Einflufs vorübergehender Natur war.

Habe ich in der Zeitschr. XXVIII, von einigen Erscheinungen ausgehend, die Hypothese aufgestellt, dafs der Dialekt des Gebietes um Ancona und des Metaurustales erst in sehr später Zeit durch das Romagnolische verändert wurde, so ist aus der Hypothese eine Tatsache geworden, seitdem Grimaldi in der Marche V, Heft IV, V, VI die Capitoli della fraternita di S. Croce (Urbino) aus der 2. Hälfte des 14. Jahrh. veröffentlicht hat und in derselben Zeitschrift Vulgärtexte aus dem 16. Jahrh. von Ancona erschienen sind (Il Codice del fondaco di Ancona).

Der Umlaut, der im heutigen gallo-picenischen Dialekte nur mehr geringe Spuren zeigt, war im 14. Jahrh. noch offenbar allgemein angewandt.

Cap S. Croce: *quilli*, *issi* aber auch *isso* also auch durch Auslaut *-u*, *amarite*, *dibiano*, *frater Cicchus* — *conduti*, *pecaturi* — *cierti*, *brievi*, *prieghi*, *piei*. *Liegno*, *liegere* geben wohl nur die Mouillierung des *l* wieder. *Muodo*, *luoco*, *nuov* (m), *nuovi*, *vuoli*,

uomini, buoio (bove), *fuorono, puoi* an betonter Stelle, an unbetonter *po, l' uno po l' altro, vadano po,* einmal *puy.*

Aber auch Anc. zeigt noch im 16. Jahrh. Spuren. Fond. Anc. *vinti, furbitti, le vitre, piumbo, subto, rubbia* (robbia); Gli ordini della fiera di Ancona 1493—1503: *quilli, quella* allerdings auch *quello, questo, quelli*; Curiosità storiche anconitane Anfang des 16. Jahrh.: *pulli.*

Weiter südlich zeigt Recanati, obwohl dort heute vom Umlaut fast nichts zu merken ist, in den Urkunden zahlreiche Beispiele für diese Erscheinung.

Zdek. Rec. 1361: *lingno, terrino, catinos, sirico* < sericus (sirighella), *canestros* und *canistros, possessuri,* 1421 *quillo, quisto, quilli, ii* (li), Dog. Rec. *vili da capo, casicta de vitrio, bigonzicti, vitrio, escreuerimo — Uosemo.*

Ganz besondere Beweiskraft hat für mich aber die Behandlung von *ll* in Urbino. Cap. S. Croc. neben *el quale — i quagle, quella — quellgle, pezello — frategle nostri, melglo.* Also wurde *lli* > *ĩi* oder *ji* wie noch heute in der südlichen Marche, vgl. Jodverbindungen.

Wichtig ist auch *cevrette* (caprette) Cap. S. Croc., und *caveretti* Fier. Anc.

Das vorhergehende zeigt bedeutsame Übereinstimmungen zwischen Süden, Zentrum und Norden der Marche vor vier bis fünf Jahrhunderten.

Es bleibt nun noch übrig die vom gallischen Besitze nach Südwesten wirkende Strömung zu beweisen.

Zunächst *a* > *e, in* > *en, un* > *on,* im Tone. *Er* > *ar* im Nebentone, die Assimilation der Nachtonvokale, die Plurale *figliogli, pogli, debigli* (deboli), *colpevegli,* welche aretinisch und altperugianisch sind, *ma* und *intus* als pleonastische Dativpartikel respektive Ortsadverbium und so manches andere.

Die aus dem Südosten Umbriens nach Osten wirkende Strömung äufserst sich besonders in zwei Erscheinungen: *ti̯* > *ki̯,* vgl. aret. *beschia, crischieno, chiene, nepocchi, Chieti* < Teate, S. Sepolcro *volenchieri,* Città di Cast. *sperghi* (perdi).

Dann in der Tendenz sekundären Palatal zum Guttural zu machen, aret. *ghissimino* (gelsomino), *ghiesù* Città di Cast. *ghiustizia; svegghio,* das auch in den gallo-picenischen Dialekten wiederkehrt.

Es sind nur auffallende Merkmale hervorgehoben worden, bei Besprechung der einzelnen Erscheinungen komme ich gelegentlich auf die Vergleichung der Mundarten zurück.

Aus den vorangegangenen Gegenüberstellungen resultiert nicht nur eine ganz bedeutende Übereinstimmung des Gallo-picenischen mit dem Castellanischen und Aretinischen, die schon Bianchi betont hat, sondern auch mit dem eigentlichen Marchegianischen.

Ein weiterer Beweis für die ehemalige Zusammengehörigkeit der gallo-picenischen Mundart mit dem südlich daran stofsenden Gebiete wird durch die Einheitlichkeit des Wortschatzes erbracht.

Im lexikalischen Teile findet man zahlreiche Worte des Metaurustales auch im Zentrum und Süden der Marche wieder.

Hier will ich nur einige Worte anführen, welche in den alten Dokumenten des Nordens vorkommen und heute im Süden gebräuchlich sind.

Cap S. Croc. *bercocoli*, *bercuocoli*. (Per lengni e paglj date a le sore per cocere b.) — Off. Rott. Montalto *brecoquele*, Arc. *bricuocolo*, Montedin. *brecochele*, sonst *viri-*, *biri-*, *villicochele* etc. Heute Voc. met. *bricoccol*. Also gleiche Suffixbildung und Umformung. Neapel: *precoche*, Aquila *precoca* geben hingegen lat. *praecoquum* fast unverändert wieder.

Fond. Anc. *firsore*, Zdek. Rec. *ferssorias*, Bratpfanne, ist in alten Ortschaften, die ich in der Provinz Ascoli besuchte, als *frissura* und ähnlich im Gebrauche.

Zdek. Rec. *salvavinos*, Weintrichter, heute im ganzen Süden *sarvavì*.

Zdek. Rec. *grata-casium* habe ich überall vorgefunden als *grattacascio* und ähnlich zur Bezeichnung des Reibeisens.

Fond. Anc. *fornimenti* (finimenti), Zdek. Rec. *forniti* — modern *fernì*, *fornì*, *furnì* bis zum Süden.

Das Lateinische mufs also in ähnlicher Weise in der ganzen Marche auf Grund der Artikulationsgewohnheiten der alten Umbrer und Picenter verändert worden sein. Im weiteren Verlaufe schied sich von dem einheitlich geschlossenen Gebiete ein beträchtlicher Teil durch den Einfall der Gallier und die Sefshaftmachung derselben ab: das heutige $a > e$ Gebiet.

Es begann nun als Folgeerscheinung späterer politischer Umwälzungen ein Herüber- und Hinüberfluktuieren, eine gegenseitige Einflufsnahme der beiden aneinander stofsenden Sprachgebiete, welche die Zone zwischen Foglia und Esino umfafste.

Dafs der Letztere heute die definitive Grenze der südlichen Dialekte bildet, darin stimmen, wie ich glaube, so ziemlich alle überein. Zwar ist der Umlaut für Crocioni kein entscheidendes Kriterium, weil die Wirkung desselben nicht allerorts dieselbe ist. Dies ist aber ein ganz unhaltbarer Gedanke; finden wir gleiche Endglieder mehrerer Entwicklungsreihen, dann können wir deren gemeinsamen Ursprung häufig bezweifeln und damit die Zusammengehörigkeit in Frage stellen, aber wenn dieselben Bedingungen auf einem grofsen Gebiete gleiche Folgeerscheinungen hervorrufen und nur geringfügige Varianten entstehen, dann müssen wir auf eine und dieselbe Quelle schliefsen. Sind im Laufe der Entwicklung die Endglieder verschiedene geworden, so ändert dies nichts an dem, der Veränderung zu grunde liegenden, gemeinsamen Gesetze.

Sind nach der Anpassungstheorie Darwins die vorderen Extremitäten der Fledermäuse zu Fluginstrumenten, die der Seerobben und Wale zu flossenartigen Bewegungswerkzeugen geworden, so liegt doch in dem verschiedenen Endresultate nicht eine Desavouierung der Darwinschen Theorie; gerade diese hat zu einer

Verbindung der einzelnen Tierstämme, die früher durch Bergesklüfte von einander getrennt schienen, geführt sowie zu der Erkenntnis ihres gemeinsamen Ursprunges.

Croc. erkennt nun die Einheitlichkeit des Dialektes der Marche absolut nicht an; und doch sprechen dafür:

1. Der Umlaut. 2. In ganz auffallender Weise die Einheitlichkeit in dem Verhalten der Vor- und Nachtonvokale: Assimilation, Weiterwirkung des Umlautes, geringe Reaktion gegen die konsonantische Umgebung. 3. Die Assimilationserscheinungen in Konsonantengruppen. 4. Mannigfache syntaktische Eigentümlichkeiten, von denen erst einige genannt wurden, *essere* für *habere*, fehlen der 3. Plur. des Verbums, Neubildungen von Adverbien etc. 5. Der Wortschatz.

Crocioni unterscheidet: a) die gallo-picenischen Dialekte längs des Metaurus und der Foglia), b) das Gebiet von Arcevia, das gegen Südwesten ins Umbrische übergeht, dessen Grenzen im Norden durch eine Linie, die südlich von Serra S. Abbondio, Pergola, Monte Secco, S. Lorenzo, Castelleone, Corinaldo geht, Fabriano und Serra S. Quirico südlich läſst, begrenzt wird, c) Ancona, d) die Dialekte mit auslautendem *u* (Indicheremo così i dialetti che predominano nella provincia maceratese, in parte dell' anconitano, e oltre i confini della Marca, si prolungano fino alla provincia romana).

Zunächst ist es höchst merkwürdig, wenn man Umlaut und Konsonanten-Assimilation nicht für genügend erachtet, die Einheitlichkeit einer Mundart zu beweisen, dem Auslaut *u* eine solche Bedeutung beizumessen. Überdies scheint Croc. von der Verbreitung desselben keine ganz klare Vorstellung zu haben, denn er sagt bei der Besprechung des Anconetanischen: confluisce anche un' altra corrente dialettale che movendo da ben lontana fonte, attraversa *orizontalmente* l' Italia, dal Tireno all' Adriatico, ed ha per un tratto della Marca a confine l' Esino; intendo parlare dei dialetti già ricordati dall' *u* finale, che più di una loro proprietà immettono nell' anconitano. Er schweigt sich aber gründlich über „più di una loro proprietà" aus.

Welches die Bedingungen für Auslaut *u* sind, neben dem *o*, das scheinbar regellos in der Provinz Macerata auftritt, das habe ich mir selbst noch nicht klar machen können. Bis auf eine partielle Feststellung von Salvioni, Pianto herrscht darüber noch vollständige Unsicherheit.

Wenn aber Auslaut *u* und *i* den Umlaut bewirken, muſs überhaupt vom Tronto bis an die Foglia (wobei ich vom Süden ganz absehe), Auslaut *u* üblich gewesen sein; wie ich den Umlaut erkläre, ist aus der folgende Parallele zwischen Umbrisch-Oskischem und Marchegianischem ersichtlich.

Daſs Ancona, als Hafenstadt, in seiner Sprache die verschiedensten Einflüsse reflektiert, gestehe ich gerne zu, aber ich

halte daran fest, das Marchegianiche als einen selbständigen, südlichen Dialekt Italiens aufzufassen, der allerdings, je nach der Nachbarschaft und Lage der einzelnen Orte, stärkere oder schwächere Differenzierung, mehr oder weniger Anlehnung an die umliegenden Provinzen aufweist.

Gegen Süden würde ich das Marchegianische durch den Aso begrenzen; was jenseits desselben liegt, ist Mischtypus, zum Teile dem Abruzzesischen näher verwandt und vielleicht mit gröfserer Berechtigung unter Nichbeachtung der heutigen politischen Einteilung jenem Gebiete zuzurechnen. Zu dieser Ansicht führt mich die ungemein starke Veränderungsfähigkeit der betonten Vokale.

Der letzte vorgeschobene Posten abruzzesischen Einflusses ist wohl Petritoli landeinwärts, Porto S. Giorgio an der Küste.

Rückblick auf das Oskisch-Umbrische.

Meyer-Lübke hat in seiner „Einführung“ bedauert, dafs sich so wenige Anhaltspunkte für einen Zusammenhang zwischen Vorlateinisch und Romanisch in Italien bieten. Er vermifst insbesondere die Fortsetzung des südl. Wandels $d > r$ in den Abruzzen und der Marche. Nachdem ich letzteres jetzt nachweisen kann, ohne darnach gefahndet zu haben, — denn ich habe erst, nachdem mir die Aussprache in einer Ortschaft besonders stark aufgefallen war, dieser Artikulation auch im weiteren Verlaufe meiner Untersuchung erhöhte Aufmerksamkeit zugewandt; die Einheimischen lassen mit ihren Beobachtungen völlig im Stiche — habe ich weitere Übereinstimmungen zwischen dem Oskisch-Umbrischen und der in Frage stehenden Mundart gesucht und stelle fogende Parallelen auf:

1. Im Umbr. wurde *ī* und das nach *ī* neigende *ē* vielfach durch die Schreibung *ei* bezeichnet, in griech. Schrift durch *ει* umschrieben.

Idg. urit. *ī* erscheint in nationaler Schrift in Stammsilben gewöhnlich als *íí* (osk.) *scrìhto* neben *screíhtor*, osk. *purtuvetu* (*v* Vokaltrennungszeichen), *purtueiu* sonst *purtuvitu*. Vgl. Montepr. *pijche*, S. Ben. Zeitschr. XXVIII. S. 286. Force: *muluè* etc.

Das abruz. Gebiet $ī > ei$ bildet mit den für die Marche angegebenen Orten fast ein geschlossenes Ganze allerdings mit vielen Unterbrechungen, die, der Natur der Sache entsprechend, sogar von vorne herein zu postulieren sind. Da auch der übrige Vokalismus dieser Städchen, die durchwegs ziemlich isoliert sind und ein uraltes Gepräge zeigen, höchst merkwürdig ist, gebe ich eine tabellarische Übersicht desselben.

Von Force sagt man, es sei eine Zigeunerkolonie und führt als Beweis dafür an, dafs die Mehrzahl der Einwohner Kesselschmiede sind. Die Leute sprechen untereinander derartig, dafs sie von niemandem der Umgebung verstanden werden, weil sie ganz eigentümliche Worte gebrauchen, von denen ich eine Anzahl im lexikalischen Teil bringe; es scheinen meistens nur romanische

Worte in konventioneller veränderter Anwendung zu sein, also echter gergo.

Berühmt in der ganzen Umgebung wegen ihrer Unverständlichkeit sind die Bewohner Petritolis.

Name der Ortschaft.	It. *à*	*ī*	*ū*	*ẹ* Spontan	*ẹ* Umlaut	*ọ* Spontan	*ọ* Umlaut	*ę* Spontan	*ę* Umlaut	*ǫ* Spontan	*ǫ* Umlaut
Acqua Viva	*ä*	*ẹ*	*i*	*ẹ*	*i*	*ę*	*i*		*ię*	*ä* *a*	*i*
Montalto	*ä* *iä'* *äa*	*ẹ* *uẹ*	*ọ* *u*	*ai*	*i* *ei*	*ọ*	*u*		*ię* *uẹ*		*uö* *uę*
Force	*a*	*ö* *uę* *uj*	*ö*	*oi*	*uę* *uj*	*ọ*	*u*	Keine Veränderung	*ię* *i*	Keine Veränderung	*uǫ*
Cupra mar.	*o* *ä*	*ẹ*	*ö*	*ä*	*i*	*ę*	?		*i*		*u*
Carassai	*ea* *iä* *ia* *ä*	*ẹ*	*u* *ọ*	*a*	*i*	*ǫ*	*u*		*i*		*u*
Petritoli	*ä* *ęę*	*ẹ*	*ọ* *ou*	*a*	*i* *uę*	*ǫ* *a*	*u*		*i*	*ǫ* *a*	*u*

2. Die Vokalgemination ist die im Oskischen nationaler Schrift gebräuchliche. Konsequent durchgeführt ist sie freilich auf keiner Inschrift; am häufigsten findet sie sich in Wurzelsilben: *paam*, *aasa*, *Maatius* etc. *fiisn*. Ebenso in Zwischendialekten, zweimal im Altumbr., im Neuumbr. etwas häufiger.

Vgl. im modernen Dialekte *à* > *àa*, *äà*, *eè*. (Cast. B. *maama*, Aret. *bioebo*, *mioema*). *ī*, *e* > *ee*, S. Ben. *feneęte*, Petr. *attęęnde* (Cast. *oosa*), > *ij*, *u* > *uu* (Cast. *bruut*).

Hierher wäre auch die starke Betonung der vortonigen Silbe zu rechnen, so dafs Haupt- und Nebenton manchmal im Gleichgewichte stehen. Man kann sich leicht vorstellen, dafs aus der Gewohnheit der Vokalgemination, sich die andere des Angleichens von Haupt- und Nebenton ergibt. Die daraus resultierende Cantilene ist ganz eigener Natur, mit keiner anderen zu verwechseln.

Besonders ist mir dies aufgefallen in Offida: *càzzìtte*, *mártiėlle*, Montepr. z. B. *càtèm*.

3. Ursprüngliches *ū* wurde im Umbr. zu einem durch *i* dargestellten Vokal, der wohl als *ü* oder als Mittellaut zwischen *ü* und *ī* aufzufassen ist. Der Übergang scheint nicht auf das Umbrische beschränkt gewesen zu sein, da sich die Schreibung *i* wahrscheinlich auch im Oskischen von Bantia und vielleicht im Volkischen und im Pälignischen der Heretas Inschrift findet. Vgl. *ū* > *i* Acq. V. *lu lime* etc.

Umbrisches *oį* wurde im Lat. über *oe̯* > *u* z. B. *oinos* > *unus*, nach Stolz *oį* > *oe̯* > *ö* > *u*. Vgl. *ū* > *ö* in Force, Cupra mar.

Es hätte sich also in Acq. V. die Eigentümlichkeit erhalten jedes *ū* durch *i* wiederzugeben, in Force etc. wäre lat. roman. *ū* nicht zur vollen Entwicklung gelangt, sondern auf der Stufe *ö* stehen geblieben.

4. Die Diphthonge *aį*, *oį*, bleiben im Pälign., nur *ei* teilweise als *ē*, Osk. *oį* erscheint in nationaler Schrift als *úí*, aosk. *ui*, einmal *ui*, einmal *úe*. Vgl. *ẹ* > *ai*, *oi* im Umlaute > *uẹ*. (Force, Petr.)

5. Durchgehende Regel war die Assimilation für den im Osk. und Pälign. in Verbindung von Liquiden und Nasalen unter sich oder mit anderen Konsonanten auftretenden anaptyktischen Vokal. Osk. Anagtiai < Ang(e)tiai*, päl. Alafis < Alfis*.

Zu derselben Stellung wurde im Osk. in unbetonter Silbe auch der echte Vokal *ĕ* assimiliert: *zicolom* < *zicĕlom*, *pustiris* < *postĕris*, *ziculud*, *pertumum* etc. Im Pälign. fehlen Beispiele, doch ist die Assimilation wahrscheinlich . . . Im Umbr. scheint die Assimilation gewöhnlich unterblieben zu sein. Auffällig *Tesonocir* neben *Tesenecir* etc. Vgl. Zeitschr. XXVIII S. 292 Assimilation in Proparoxytonis, S. 297. Vortonvokale „Man könnte mit allem Rechte als Hauptcharakteristik des Marche-Dialektes Assimilation nach allen Richtungen unter dem Leitmotive des Umlautes anführen.“ . . . . Endlich s. in dieser Arbeit Nachtonvokale.

6. Entwicklung anaptyktischer Vokale fand sehr häufig statt im Oskischen und Pälignischen in Verbindungen von Liquiden und Nasalen unter sich und mit anderen Konsonanten.

rk. osk. *perek* — *perca* etc. Vgl. *surękę* Acq. S. etc. gegenüber der Synkope im Italienischen.

lk. osk. *polokrom** lat. pulcrum vgl. *fälękę* Patr. falco. etc.

pr nur nach Länge, vgl. *cāpęra* Castign. etc.

lp. *ǫlępę* Acq. S. etc.

7. Im Anlaut war *ar*, *al*, *an* die Regel. Osk. umbr. *anter*, lat. *inter*, sek. -*r̥* > *ar* umbr. *ukar*, päl. *lifar*. Vgl. Zeitschr. XXVIII S. 297. „*Ar* würde also von Campobasso aus sich in die Abruzzen, die Marche bis ins Aretinisch-Emilianische verbreiten.

8. Das Osk. Umbr. hat für *d* — *r*. Gröb. Grd. S. 437. „Das lat. Alphabet des corfinischen Neujahrsrituals zeigt ein auch in gallischen und rheinischen Inschriften vorkommendes durchstrichenes

ḍ, das etymologisch ein *j* vertretend etwa den Lautwert eines palatalen *d* haben mag." Vgl. *cäre* Cupr. mar. (coda) Zeitschr. XXVIII S. 300, *seria* Rot. (sedia), *padella*, Montalt., *läpęzę* Monsamp. (lapide), *silje* S. Franc. (sedia) etc.; vgl. Inl. Kons.

9. Das *u̯* der idg. Ursprache war ein reines konsonatisches *u* nicht tönender Spirant wie frz. ital. *v*, deutsch w. Diesen Charakter behielt dasselbe im Lat. wahrscheinlich bis in die ersten Jahrhunderte nach Chr. bei und es wurde erst dann (zuerst vulgär) zu spirantischem *v* .... Der osk. umbr. etrusk. Zweig der italienischen Alphabete besafs ein besonderes Zeichen für das konnantische *u* ... Der Schlufs, dafs dieses osk. umbr. etrusk. *v* nicht *u̯* sondern spirantisches *v* bezeichne, ist durch nichts berechtigt. Vgl. *ọwa* Force. etc.; s. Inl. Kons.

10. Schwund vor *l* ist im Umbr. vor *t* eingetreten, *muta*. Einmal ist *l* vor *t* auch im Osk. ausgelassen.

Wo *lt* nicht zu *dd* oder *l* vokalisiert wurde, ist dieselbe Erscheinung im marchegianischen vorhanden und reicht nördlich bis ca. an den Chienti. Dadurch stelle ich mich der Annahme Meyer-Lübke It. Gr. § 236 entgegen, dafs *l* nicht gänzlich ausfallen könne, sondern Vokalisation die unbedingt erforderliche Zwischenstufe wäre.

11. Die Assimilationen *nd* > *nn*, *mb* > *mm* ferner die Erweichungen *pr* > *br*, *nt* > *nd*, *nk* > *ng* finden ihre Fortsetzung in der modernen Mundart. Die Nordgrenze *nd* > *nn*, die ich auf der linguistischen Karte Zeitschr. XXVIII eingezeichnet habe und beiläufig mit der Umlautgrenze zusammenfällt, gewinnt dadurch erhöhte Bedeutung.

Soll man da nicht an einen kausalen Zusammenhang des Umlautes und der *nd*-Assimilation denken? Und auch dieser bietet sich.

Das ursprüngliche (idg.) *ē* scheint auf dem ganzen Gebiet der osk.-umbr. Dialekte sehr geschlossen (dem *ī* sich nähernd) ausgesprochen worden zu sein, das *ō* entsprechend als *u*. Ist es da nicht sehr wahrscheinlich, dafs bei der Neigung dieser Sprachen zur Assimilation der Vokale auslautendes *i* — Stamm-*i* hielt, auslautendes *u* — Stamm-*u* und sich aus dieser ersten Relation die heutige entwickelt hätte? Sehr überzeugend hat Herzog in seinen Streitfragen der romanischen Philologie die Umlautfrage phonetisch behandelt.

Zunächst wäre also A (*i* — *i*, *u* — *u*) gegenüber B (*ẹ* — *a*, -*ọ* — -*a*), die Relation A hätte sich der Relation B analogisch angegliedert, indem C (*i* — *i*, -*u* — *i*) sich B (*ẹ* — *a*, -*ọ* — *a*) angleicht, wie wir es in Arcevia finden. Endlich ist auch

$$D\left(i\text{-}\left\{\begin{matrix}i\\u\end{matrix}\right.,\ u\text{-}\left\{\begin{matrix}i\\u\end{matrix}\right.\right)\ \text{gegenüber B}\ (ẹ — a,\ o — a)$$

die allgemeinste Lösung des mechanischen Ausgleichprozesses gewesen, der in einer Art Trägheit, einem Stetigkeitsbedürfnisse der

Artikulationsorgane, seinen Grund hat, die die natürliche Erklärung eines jeden Assimilationsprozesses bilden.

Das heutige Umlautgebiet Süd- und Mittelitaliens ist aber tatsächlich dasjenige welches oskisch-umbrische Völkerstämme ehemals bewohnten, oder wo ihr Einflufs sich geltend machen konnte.

Umlautbedingungen.

Die Bedingung, unter welcher der Umlaut im Marchegianischen eintritt, ist Auslaut *i* und *u* (in Paroxytonis und Proparoxytonis in gedeckter und freier Silbe) deren Quantität irrelevant ist, also auch bei *ŭs* S. Gin. *mino*, Off. *sutta*, in der 1. Pl. *pirdimo*, *durmimo* Fermo etc. Croc. hält *-ima* für die spezifisch marchigianische Form, welcher Ansicht ich mich anschliefse. Das Auslaut-*a* ist relativ spät eingetreten. Ferner *i̯e*, *i̯a*: *hodie* = *uoje* Montalto Malt. Porchia, Montelp.; *uja* Campof., *uje* Cossign., *cicirchie* S. Mart., *siedia*, *fieria* Monsamp. Malt. Rot. Montalto, *sidia* Petr., *sidie* Porchia, *fjira* Campof., *fire* S. Mart., Stat. Cerr. Zeitschr. XXVIII *dibia*. So erklärt sich auch *biestia* ohne die umständliche und gesuchte Auslegung Pieri's Zeitschr. XXVII, 585 zu Hilfe zu rufen.

Merkwürdig ist *sibbẹtẹ* Acq. V., welches ein *subitu** zu erfordern scheint, denn Auslaut-*o* hat keine Umlautwirkung, wie die Konjugation erweist.

Lautlehre.

A. Vokalismus.

I. Betonte Vokale.

A.

Die Veränderungen des betonten *a*, die ich in den besuchten Ortschaften gefunden habe, sind ganz merkwürdiger Natur. A wird zunächst doppelgipflig ausgesprochen „*áà*“ vielleicht infolge einer Gewohnheit, die von den umbr.-osk. Urahnen ererbt worden wäre, und dann zu einem steigenden Diphthonge *oà* — vgl. dazu die Entwicklung von *aá* im sekundären Hiatus in Sassoferrato: *chiamoáma* impf. —, *eà*, *ià*, auch verändert es sich zu *ä*, alles dies kommt gleichzeitig in einem und demselben Orte vor, so dafs man den Eindruck gewinnt, hier vor einem noch in voller Entwicklung befindlichen Phänomene zu stehen, dessen Endresultat uns leider entgehen wird, weil die Schriftsprache die schönsten Dialekte der Forschung zum Nachteile verdrängt.

Die Bewohner Asc. P. sprechen nur zum Teile reines *a*, im Quartiere Canterine und anderen hört man z. B.: *O miä diä mę lu piä.* (Mamma da mi il pane.)

In Acq. S. vernahm ich neben *à*: *lu telärę*, I. pers. pl. *amiäme*, *štäme*, die einzelnen Personen artikulieren dort verschieden, ein junger Bursche sprach deutlich *pä* (pane), *mä* (mano).

Monsamp.: *li vięcchę* (bachi degli intestini vgl. Caras. *viäcce*, bezüglich des *k* Montepr. *bacche*), *nännę*, *sopramà̈* (pialla grande).

Montepr.: *lumäne* (animale), *purtäme*, *na häittę* (gatta), *ätrę* (altro), *ghiäscęnę* (fiori dell asino) wohl asinastro (ficus carica), *pajässęrę* (passero).

Acq. V.: *jännę* (glanda), *l’ägolę*, *rägnę*.

Montalto: *färghę* (falco), *väčę* (baco da seta), *papälę* (patate), *frä ulę* (fragole), *manäla*, *väscę* (bacio) doch finden sich auch Zerdehnungen wie: *miämma*, *friätięmę* (fratello mio), *niänna*, *veliänge*, *zäàpa*, *bäàffi*, *alläàmba* (im Sinne von lampeggia) — *lu gätte* und *guätte*.

Patrign. *gättę*, *cä*, *ätri*, *ju travä* (giù) < trans vallem*.

S. Franc. (ein Sobborgo auf der Strafse S. Ben. — Grott. jenem näher gelegen) *rännelę* (grandine), *ätte*, *säcę* (scapio), *cäzę* — *scábbetę*.

S. Mart. (ein Grott. benachbartes sobborgo) wie dieses *ǫ*: *ǫttę*, *gǫbrę* (capra), *jǫllę* (giallo), *nǫnnę*, ebenso Cupr. mar.: *gǫ*, *cǫprę*, *ǫsinę*, *pǫssęrę*, *gǫllę*, *gajenǫccie* etc., doch hörte ich auch: *säcce*, *bänghę*. Es scheint, dafs daselbst zwei von einander durch ihr Alter verschiedene Dialektschichten neben einander vorkommen. Ripatr. vereinzelt *mǫtte* (matto), vielleicht war die Frau, die es sagte, oft im nahen Grott. gewesen.

Montefio. *mmäscio* und *mäcio* (baco da seta), do *'nnätę*? (dove andate), *cräpa*, — *zanzcàna* (zanzara), *menäàccia* (melaccia in der Bedeutung kleiner Pfirsich), *täássa*. Dr. Egidi, der meiner Beobachtung sehr skeptisch gegenüberstand, hatte die Liebenswürdigkeit mir später selbst mitzuteilen, von einem Bauer der Umgebung „*pià*" (pane) gehört zu haben.

Caras.: *veárca* (barca) — *ghiä* (cane), *ghiättu*, *limiänę*, *criäpa*, *miänzę*, *caviälle*, *papaghiällę*, *viäccę*, *l'iärbęrę*, *niännę*, *piäle* (pala), *iäquę*, *chiäzęsę* (causa), *sudiäte* — *paliázzę*, *magniá* Inf., *prassiá* (molto), *chiása* — *murtä*, *sajämę* (salame), *gämmę* (gamba), *vächę* (vado).

Campof.: *popoálę* (patate).

Petrit: *cräpa*, *jällu*, *anäϑę* (anatra), *fämę*, *su fättę canjärę*, *männęlę*, (mandorle), *fägę* (falce), *stäghu* (staco*) — *papaghjällu*, *pjässęri*, *riäghęnu* (salamandra), *rjämu*, *kjäręli* — *quoäje* (quaglia) — *pęénnu* (pannu) — *papieru* (papavere) beruht auf Dissimilation.

Off.: *vręčč* (bracia) ist nur als Überbleibsel eines auch in diesem Orte ehemals allgemeinen *a* > *e* verständlich. Porch. *palezze*.

Croc. sagt über *fontein*, dafs ich aus Pap. für Arc. anführte „è una bubbola". Mir scheint dieses Wort doch genauerer Berücksichtigung wert, denn derselbe Verfasser führt in seiner Monographie über Arc. in einer Fufsnote an: L. Tasti (De situ et origine Rocchae Contratae, ms. nell' arch. comunale di Arc. p. 24) aus „nonnulla vocabula gallica" vivi ancora ai suoi giorni (1636) che si riducano a *Sant Jehan* (oder *San Gianne*) e *Fontaína*. Ma essi avvalorano ben poco la sua tesi, chè *Gianne* e di tanti dialetti, e *fontaina* fontanella, ne, con l' accento sull' í è quanto mai lontano dal francese. *Jehan* zeigt die jedenfalls damalige Tonlosigkeit der Vortonvokale und *fontain* beweist mir eine Veränderung des *à* die durch das andere Zeugnis bei Pap. an Wahrscheinlichkeit gewinnt. Welchen Laut Tasti damit ausdrücken wollte, darüber wage ich keine Meinung auszusprechen.

Nachdem nun mein Glauben an die Unversehrtheit betonten *a*'s in Arcevia nicht mehr unerschüttert ist, kann ich *menoaca* (siehe Lex.), erklären, ohne in die Luft zu bauen; es ist das ital. *bulinaca*, Hauhechel, und entspricht einem lat. *[ver]menacu**.

Eine Kombination von Suffixen etwa einem *-oracu**, das lautlich passen würde, läfst sich nicht annehmen, weil Parallelbeispiele fehlen.

Meyer-Lübke führt R. Gr. II § 410 als Pflanzennamen mit *-aca*: *pastinaca, meliaca, verbenaca, verminaca* an.

Es gäbe allerdings noch die Möglichkeit, dafs *meliaca*, *menaca* trotz des Bedeutungsunterschiedes beeinflufst hätte und aus einem: *meniaca* > *menoaca* wie *chiamoama* < *chiamaama* entstanden wäre. Doch kommt mir das Letztere weniger wahrscheinlich vor. Vgl. *popoáte* (patate) Campof.

Eine Gesetzmäfsigkeit für die Verteilung der einzelnen Diphthonge läfst sich nicht herausfinden, es sind jedenfalls verschiedene Stufen eines und desselben Lautwandels, die bei den einzelnen Personen desselben Ortes bald deutlicher, bald verschwommen zu hören sind.

Unter den Orten, welche in der südlichen Marche den *a* > *ä* Wandel aufweisen, bleibt noch immer Porto S. Giorgio der nördlichste Punkt, nur steht der Ort nicht mehr so isoliert da, als es früher schien, er fügt sich in eine ziemlich ausgebreitete Zone, in welcher inselartig, scheinbar regellos, bald hier, bald dort dieses eigentümliche Phänomen auftaucht.

Es mufs in das Gebiet der Phantasie verwiesen werden, wenn Dr. Croc. in seiner Polemik schreibt: L' *A* in *e* vien segnalato a Cagli, Fossombrone e Pesaro, indi a Porto S. Giorgio, Grottamare e S. Benedetto, per modo che il lettore non vede come il fenomeno dura a Urbania, a Urbino e, dall altra parte, come si continua giù per la riviera sino a Fano, e meno evidente, anche ad Ancona, tanto da farci intravedere possibile, *se non probabile*, fino a Grottamare almeno, quella „certa continuitá coll' emiliano" che balenava alla mente divinatrice dell' Ascoli, e che soffrirebbe, allo stato attuale degli studj, una piccola interruzione variamente giustificabile.

Was wir in dem südlichen Teile der Marche gesehen haben, ist spontaner Wandel des *a* wie er aus S. Cattarina (Sizil.) *a* > *iea*, *ea*, S. Fratello *a* > *ä*, *äa* etc. (siehe M.-L. R. Gr. I, § 224) vgl. ferner Bianchi: S. Angelo in Vado *streaeda*, *ameacva*, *eami*, *ameano* etc. *Chiasa*, *ghiä*, *ghiättu* geben einen Anhaltspunkt für das Alter dieser Erscheinung; nachdem auf dem ganzen Gebiete *k'* > *č* wird, mufs die lautliche Veränderung des *ἀὰ* viel später eingesetzt haben und einer jüngeren Entwicklungsphase angehören.

Im Aretinischen ist (siehe M.-L. R. Gr. I § 228) die Konsonantendehnung älter als *a* > *e*. In der „Raccolta da S. Giacomo della Marca nel Convento di S. Maria delle Grazie presso Monteprandone" ed. A. Crivellucci, Livorno 1889, finde ich: in civitate Esculi (No. 45 v. J. 1450) wohl bis jetzt das älteste Zeugnis für *a* > *e*, Zdek. Rec. *lavorenti*, vgl. M.-L. R. Gr. II § 517. Davon völlig zu trennen ist der bedingte Wandel des *a*, den wir auch als Ausläufer des abruzzesischen Gebietes hier noch antreffen, das ist der Umlaut dieses Lautes in Malt. (jenseits des Tronto): *la hatta — li hättę*, *lu gà — li gä*, *cavallę — cavällę*, *chiave — chiävę*, *giallę — giälle*.

In Petr. hörte ich vereinzelt neben *cavälli*, *cavilli*. *Chive* (chiave) Monsamp. ist mit *pinu* zu vergleichen.

Ganz und gar verschieden davon ist *a* > *e* im Metaurustal. Es ist an folgende Bedingungen geknüpft: In freier Silbe auch in Proparoxytonis: *sel*, *cher*, *men*, *cerchè*, *ebil*, *mechina*, *chepra*, *quedrę*, *egrę*, *ęprę*, *legrim*, *aretrę*, dagegen gedeckt *bast*, *cash* (casco), *alt*, *part*, *cantand*. *causa* > *causa* wobei das *u* wohl halbkonsonantisch ist, vgl. *plavsa* lezio-saggine) < plausum (adplaudo), *fé lę plavsę ma un* = far le caccabaldole a uno, *senza fé tant plavsę* = senza tanti complimenti.

Da Konsonantendehnung nicht überall eintritt, ergeben sich in nahe von einander liegenden Ortschaften Verschiedenheiten: *somarr* (Urbino, Montefeltro, Massa Trabaria), *somęr* (Fossombrone, Cagli), *sumar* (Pesaro).

Tavla erklärt sich durch Konsonantendehnung in Proparoxytonis, vgl. *ębil* aber *abitabbil*.

Auch syntaktische Zusammenziehung kann Deckung bieten: *fassla* (farsela) aber *fè*, *guadall*, *pagall*, *cavai* (cavargli), *fai* (fargli), *det* und *datt* neben einander angegeben, sind so zu erklären.

Montegrimano scheint sich anzuschliefsen: *spasimè*, *piè*, *porteta*, *preparet*, *rechem*, *streda* — *nascia*, *massa fatt* (farti), *pazzía*, *pietanz*, *passa* etc.

Neben synkopierten Formen wie *esnę* kommen auch solche mit Erhaltung des Nachtonvokales vor *esin*. Man wird unwillkürlich verleitet, die Bedingungen des *a* > *e* Wandels, wie sie hier auf einem grofsen geschlossenen Gebiet auftreten, vgl. Arezzo *eson* mit den Erscheinungen im Rätischen in Beziehung zu setzen, wenn man die dort üblichen Formen *esan*, *frer* aber *frars* daneben betrachtet.

Die Synkopierung mufs eine sehr späte sein; sie hat sich auf das eigentliche Emilianisch-romagnolische beschränkt, während *a* > *e* auf viel weiter ausgedehntem Gebiete zu finden ist.

Die Mundart des Metaurustales unterliegt dem Einflusse des nördlichen Nachbardialektes nur in beschränktem Mafse, während sie eine viel gröfsere Verwandtschaft mit den Mundarten von Città di Castello, Arezzo und Perugia, sowie dem Marchegianischen zeigt.

-arius > *-er*, *-era*, cont. *-e*, *-ea*, vgl. *-eo*, *-ea* (Eugubio, Perugia), *caldè*, *carbanèo*, *gomèa* (Arezzo).

Merkwürdig ist die Differenzierung von *gręv* = non lieve, *malattia gręv* und *grẹv* = pesante, *pann grẹv*, *vin grẹv*.

Wenn die Schriftsprache: *grave*, *greve* und *grieve* aufweist, ist der Gebrauch dieser Formen nicht wie hier begrifflich verschieden.

Croc. führt *sęnta*, *ęnzi*, *quęlca* Macerata Feltria als Beweis dafür an, dafs auch gedecktes *à* > *è* wird. Hätte er in der Darst. d. romagn. Mundart, Mussafia 8, 10 nachgesehen, so hätte er die Regel gefunden, dafs kombiniertes *l*, *n* die Entwicklung des *a* nicht stören. Wir ersehen aber aus seiner Bemerkung, dafs Mac. Felt.

bereits vollständig dem Romagnolischen angehört, während er aus diesen Beispielen den Zusammenhang des südlichen und nördlichen *a* > *e*-Gebietes fälschlich ableitet.

lappa > *loppa* durch Einflufs des vorhergehenden Konsonanten. Vgl. *loe* (levi) etc. Arc. Croc. dazu *folci* Fond. Anc. *mai* > *mei* aber *assai* > *asà* sind in Folge der verschiedenen syntaktischen Verwendung ungleich entwickelt; Ersteres häufig selbständig und stark betont, Letzteres oft in Verbindungen, wie *assai di* . . . ., *è assai che* . . ., *m'importa assai di* . . . Merkwürdiger Weise ist auch die angehängte Form, *me'la* der betonten gleich, Beweis, dass sie auch dann noch emphatisch hervorgehohen wird.

3. Pers. sg. *ha* wegen des häufigen proklitischen Gebrauches.

ī.

Die Entsprechungen dieses Lautes sind ziemlich mannigfaltige, seine Veränderlichkeit, wie es scheint, sehr grofs im Gegensatze zu Croc. Krit., der nach Nennung von Grottam. und S. Ben. meint „nel resto della Marche normalmente intatto."

i > *ẹ* Acq. V. *fẹ* (filo), *jẹ* (lino), *gẹje*, Cupra mar. *gajẹne*, *vẹfre* (vipera), *vẹ* (vino), Massign. *spẹ*, *dẹche*, *vẹfere*, *frmẹche*, *cẹmeci*, *cẹngue* etc. Montefio. *spẹca*, *vẹ*, *mujẹ* (molino) — daneben allerdings auch *ī*: *lu ji*, *riccio*, Caras. *fẹju* (filius) von einer alten Frau, sonst *i*, Petr. *scẹmmia*, *fajẹna*, *wẹpria*, *cẹmege*, *dẹco*, *jẹ*, *jẹju*, *jẹva* (oliva), *pẹni*, *wẹ*, Campof. *spẹ*, *lẹ* (illic), *jẹ*, *mujẹ*, *tarfẹ*, neben erhaltenem *i*, ebensọ T. d. P. *scẹmmia*, *gajẹna*, Patrign. *jẹ*, *cẹngue*, *camẹscia*, *dẹce*, *scrẹve*, Montalto, *scẹmmia*, *gajjẹna*, *vẹpera*, *scrẹve*, *mujẹ*, *cẹngue*, *cẹmece*, *lẹngua*, *fẹjemu*, Cossign. *scrẹve*, *cẹnque*, — Cod. S. Maria d. Grazie (Montepr.) *per dominum Leonardum Aretenum*, *lẹngua*, Stat. d. Sefro, 1423 *Camereno*.

i > *ę* Arquatta (an der Grenze Umbriens am Tronto) *cęma*, *vęno*, *lę*.

i > *ei* S. Mart. *neitrie* (hinnitrire), *veiprie*, *reice* neben *scẹmmia*, *gẹje*, Montepr. *greille* sonst *i* ferner *pijche*, *cucijne*; ich habe schon denselben Laut *ij* bei meinem ersten Besuche von S. Ben. vorgefunden, vgl. dazu Zeitschr. XXVIII, S. 285, Grott.

i > *ię* S. Franc. offenbar über *ę*: *scięmmia*, *rięcce*, *merięche*.

i > *ö* Force: *gajöna*, *giömegi*, *jö*, *cuğğöna*, *Errö* (Henricu), *čöngue*. Aber auch in Montalto: *lunedö*, *juedö*, *venardö*.

Auch Arc. scheint trotz Croc. Protest an dem *ī* > *e* Wandel wenigstens in gewissen Fällen teil zu haben. Seine Beispiele sind *lé*, *scé* quando sono enfatici (weil sie sonst unter die Gesetze der Vortonvokale fallen), *grẹllo* imputabili ai finitimi dialetti gallo-piceni. [Dagegen sagt er in seiner Kritik: occoreva notare che nei gallo-piceni suona *ẹ*, se riesce finale (*lé*, *ché*, *acsé*)], *gẹ* (gire), *megna*, *megne* (bisogna) — dazu entnehme ich seinem Glossare *bẹfera* < piffero, *brẹncio* (it. brincio). Ich glaube, dafs diese Beispiele über-

zeugen; es ist immerhin möglich, dafs die Toskanisierung diesen Lautwandel verschwinden läfst.

Nach Labialen entwickelt sich ein *u* ähnlich wie dies bei lat. *ẹ* hier der Fall ist:

Montalto: *tarfuẹ* (delphino), *spuẹ*, *luẹ*, *vuẹ*, Force: *vuẹbbera*, *spuẹ mulue*, Montefio. *Serafuẹ*.

Folgender Palatal beeinflufst ebenfalls die Entwicklung: Massign. *reicce* (ericiu), *radeice*, Patr. *rejcce*, Acq. V. *rijč*, Force *rujcciu*, *giuju*.

Schliefslich mufs als solitärer Fall Montalto *la speica — le spoica* erwähnt werden.

Dafs in *merica* Lex. (mora di rogo) *-īccu* vorliegt, beweisen die genau entsprechenden Formen *-eiche* Montepr. Grott., *-ịeche* S. Franc, *-uẹche* Force offenbar durch *u* im Vorton beeinflufst. Vgl. M.-L. R. Gr. II, § 499.

Im Metaurustal: *venerdẹ*, *lunedẹ*, *lẹ*, *chẹ also* nur in d. Ultima, andere Beispielen fehlen.

ū

hat wie *ī* zahlreiche Umgestaltungen erfahren und zwar in denselben Ortschaften.

u > *ọ*. Montepr. *mọre*, *piọme*, *prọgne*, S. Franc. *fọme*, *ọve*, Massign. *vrọgne*, *fọme*, *pọre* (pure), *gọne* (uno), Petr. *ọva*, *vrọgne*, *ọna — foumu*.

Für Arc. wird von Crocc. *u* angegeben „raro *brọgna*".

u > *u* >< *o*. Es war nicht genau zwischen geschlossenem *o* und *u* zu unterscheiden. Montefio. *ọva*, *vrọgna*, *fumo* (u >< o) ebenso *ọ̄no*. Caras. *ọva*, *fuche*, *une*, *ọ̄no*, Montalto *frssora* sonst *u*.

u > *ou* Patrign. *louma*, *woufe* (gufo), *poure*, S. Mart. *ouve*, *loume* (siehe Grott., S. Ben. Zeitschr. XXVIII S. 285.

u > *ö*. Cupra mar. *föme*, *föse*, *löne* (in Letzterem fast *ü*) ferner *vrọgne* und die Beispiele mit *ọ* Zeitschr. XXVIII S. 285, Force, *öne*, *föme* und *ọ̄wa*.

u > *i*. Acq. V. *lime*, *fise*, *abrisce* (abruccio), *ti*, *ive*, *ine*, *menite* (venuto), *mise*, *sibbẹtẹ*, *frzirre* (padella per frire), *pẹnẹnzi* (per in sù), *pẹnẹnjẹ̀* (per in giù).

Für Cossign. hat mir mein Gewährsmann nur: *lome*, *fiome* angegeben, da aber dortselbst auch *scrẹve* gesprochen werden, dürfte auch *u* > *o* nicht nur vor *n*, *m*, sich finden.

Im Metaurustal nach Croc. Kritik *tọ*, *piọ*, *virtọ*, dazu aus dem Voc. met. *gio*, *so*, *brombol* (ghiacciolo) aus *brūma*, *brombli dal fredd*, aggrezzire; *brum* (dicembre) ist gewifs nicht volkstümlich.

ẹ.

Spontaner Lautwandel liegt vor in:

ẹ > *ei*. Montepr. *ceinẹre*, *cazeittẹ*, *cateinẹ*, *leignẹ*, *reite*, *picculeittẹ*, S. Franc. *seite*, *veine*, *neive*, *meine*, *fagineitte*, *seime* (Seidenraupeneier).

ẹ > ai. Montalto: *naira, quaišla, quailla, maila, saicce* (sepia), *demaineca, zaia*, vgl. I. T. S. Ben., Patr. *naira, paiscẹ, maila, paira, le đaitẹ.*

ẹ > oi. Force: *roine, soita, manzoitta, soicchia, troija* (3) etc.

ẹ > a. S. Mart.: *civatte, pasce, qualle, seccatte, vale, pare, male,* Masign.: *zaje, quašta, magne, le đate, pare, male.* Caras.: *prcà, quaila, da vare, massare* (questa sera), Petr. *wa̯vu* (bevo), *segátta, lambaggia, rata, vala* etc. Vgl. I. T. Grott.

ẹ > ę (ä). Campofil. *męla, pęra, vęre, sęcchia, dęte.* Montefio. *näva, nęgne, mäne, träje, scęmbęra* (sĭmila). Ripatr.: *päsciu, mälękẹ, ecętte, ręcchia, chepęzze.*

Cupra mar. *ä* und *e mäniche, cannäle* (vielleicht durch den labial. Kons. beeinflufst siehe dort) *ciättẹ* — *chiuvętte, sęgine* (secale), *la vęne* (avvena), *męle, pęre,* — *tra* aber *tręje.*

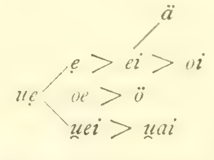
Desgleichen T. d. P. *diciämu, pęsciu, säcena, tręa, vęrda, vęna, męleka, ręte, nęgna, ręchie, męne.*

Der Einflufs vorhergehender, labialer Konsonanten und von *n* scheint vorzuliegen in folgenden Fällen:

Acq. S. (*ę*) *pösce, vörde*, Force (*oi*) *nöngue* — *puaisciu, giuaitta,* Montalto (*ai*) *cevoitta, avvoina, noive, moine*, Monsamp. Rot. (*ę*) *mälica*, Montepr. (*ei*) *ciuätte, cannäle, näve*, Acq. V. (*ę*) *fätęchę* (fegato), Off. (*ę*) *mälęchę*, Montefio. (*ä*) *ciuvatta*, S. Franc. (*ei*) *päsce, säccine* (segola) — häufig analogisch nach *melica* verändert — Montefalc. (*ę*) *mäla, näva, nägne, mäne*, Masign. (*a*) *pęsce, manzętte, civätte,* — *varbeizze.*

Daran reihen sich aus dem I. Teil Zeitschr. XXVIII, Grott. (*a*) *neigna, meisce, neire, mmeice, feice, veište*, S. Ben. *puepe.*

Es würde sich folgende Entwicklung, *uẹ* als Basis angenommen, ergeben:



Ganz ähnliches findet sich im *ẹ > a*-Gebiet in Ostfrankreich und in rätischen Dialekten M.-L. R. Gr. I § 107.

Leider ist in den besprochenen Orten das Gesetz nicht streng durchgeführt, doch sind es immer dieselben Worte, die sich der für *ẹ* üblichen Entwicklung entziehen.

Damit sind aber noch nicht alle Ausnahmen erklärt. Montalto: *aččoita*, Mons. *aciette* (*ẹ*)?, Cupr. mar. *ciätte, diciämu* T. d. P., Montefalc. Rot., welche allenfalls durch den vorhergehenden, palatalen Laut erklärt werden könnten.

Schliefslich: *tręa* T. d. P., *träje*, Montefalc., *tręje* S. Franc.

Der Umlaut wurde in sämtlichen untersuchten Ortschaften konstatiert und zwar *ẹ* durch folgendes *i* oder *u > i.*

Beispiele hiefür zu geben, wäre überflüfsig, nachdem bereits

in der früheren Arbeit die beiläufige Nordgrenze dieser Erscheinung auf meiner linguistischen Karte eingezeichnet wurde und bisher keine dagegensprechenden Tatsachen bekannt geworden sind.

Es mufs aber hervorgehoben werden, was ich in dem dialektisch hochinteressanten Force und Petritoli vorgefunden habe.

Force: *turujtu*, *capuisciu*, *li gelujtti* neben *virdu*, ferner *muẹlu*, *puẹru*, *vuẹnde* (20), *barbuẹzzu* (mentone), Petr.: *muẹlu* (Baum) neben *male* (Frucht). Montalto, *lu pasce* — *li pösci*. Patr. *tureittẹ*, *manzeittẹ*, *đeite* pl., *cẹjeittẹ* neben *ciapitte*. Monsamp. *đeite* sg.

Für Arcevia und das dazu in der Einleitung angeführte Gebiet hat Croc. den Umlaut für *ẹ* und *ọ* auf folgendes *i* beschränkt, während merkwürdiger Weise *ẹ* und *ọ* auch durch Auslaut-*u* modifiziert werden.

Plenu > *pin* ist allgemein marchegianisch, reicht ins Metaurustal über Città di Castello, Aquila (pyino), nordwärts finden wir romagn. *pyin*. Diese Erscheinung ist auch den gallo-italienischen Dialekten eigentümlich. Vgl. dazu *boletus*, welches durch Kontamination mit *bulletta* Femininum wird, daraus *bletta** > *bietta*, Arc. Croc. *bitta*. Ich glaube, dafs die Erklärung, dafs *ẹ* > *ei* geworden sei, und *i* + *ei* > *i* vgl. S. 24 angenommen werden kann.

Weiter ist es von grossem Interesse hervorzuheben, dafs Croc. in seiner Monographie über Arc. S. 88 *neghẹtta* — miseria estrema ... e *niitu* che trovo in un ms. maceratese del 500 anführt.

In seiner Kritik sagt derselbe: L'Umlaut, se pure in antico ebbe eguale influenza su tutta la regione non l'ha nel moderno: tace come si è detto nei dialetti gallo-piceni ... Und doch finden sich noch heute Spuren davon. Voc. met. *pticchie* < *pesticchiae** (petecchie), *visti* 1. sg. perf., *sarit* 2. pl. neben *saremm* 1. pl., *sareš* o *sariš*, *sarest* o *sarist* im Condiz. Urb. *grisilli*, welches Croc. selbst neben *grisciello* Arc. — (ventricolo) anführt, dazu Fabr. *grisciilo*, Ancon. *grígili*. Bezüglich des Etymons siehe den lexikalischen Teil, aber abgesehen von der Richtigkeit desselben liegt für Arc. das Suffix *-ĕllu* zu grunde, für Fabr. Urb. *-illu*.

Ältere Umlautbeispiele sind aufser den in der Einleitung angeführten: Caldarola 1436 *misi*, *piso*, *pisti*.

ọ

Einfacher liegen die Verhältnisse bei *ọ*. Spontanter Lautwandel von *ọ* > *ǫ* Montefio. *liǫ̌*, *mǫsca*, *tǫrra*, *crǫcia*, *pǫlvera* nur *dǫcio* und *dọcio*, Caras. *sǫrga*, *fiǫre*, *becciǫ*, Altid. *sǫreciu*, *vǫcca*, *fiǫre*.

ọ > *ǫ* mit teilweiser Entwicklung zu *a* in Massign. *sǫrge*, *ghǫrbe*, *ǫrse*, *pagǫje* (pavone), *fǫrbe* (polypu), *mǫsche*, *pǫnde*, *pǫrvere*, *tarrẹ*, *franne*, *carvà*, *fiare*, *tramma* (tromba). Petr. *vǫrbe*, *sǫrge*, *pavǫ*, *pǫce* (pulice), *wǫtte* — *maša*, *šcapa*, *tarre*, *carvà*, *sale*, *parvede*, *dagiu*, *wacca*, *agne* (ungula).

ọ > *a* S. Mart. *lẹà*, *sarge*, *rasce* (rosso), *cegagne* (ciconia spricht für *ọ*), *graštà*, *maschẹ*, *scape*, *fande*, *crace*, *mandẹ*; vgl. Zeitschr. XXVIII. Grott. mit *a*.

o > *e* Acq. V. *erse*, *ghälepe* (volpe), *schepe*, *Monteprannę*, *cighenie*, *mesche*, *cunesce*, *bände* (ponte), *serge*, *gipelle*, *dege*, *säle*, *pelvere*, *ferne*, — *fiere*, *vapere*. Campof. *sergiu*, *serga*, *Cambrellę*, *petturäsciu*, *paghä* (pavone), *sgruppię* (scorpione), *päcciu*, *fiäru*, *cipälle*, *mäjama* (moglie mia), *fränne*, *erciu*, *vätte*, *trämma*, *cräcia* (cruce), *näji*, *väji* (nos, vos), *pändu*, *dägiu*, *cäde*, sehr merkwürdig die Konjugation: 1. *conasce*, 2. *cunusce*, 3. *cunäsce*; *päcciu* weist auf *pūlice* wie Neap. tar. *pollęcę*, siehe Gröb. Grd. I, 661; dazu vgl. Zeitschr. XXVIII. Cupra mar. und neue Beispiele bei Croc. Krit. *neje* (noi), *cherra* (corre), *lenghi* (lunghi), *timere* und von mir: *erce*, *vette*, *palemme* (palomba), *stennetę* — *cheräne*, *säle*.

In den übrigen Ortschaften wurde regelmäfsig neben *o* auch *o* in einigen Worten artikuliert: Malt. *sorcke*, Acq. S. *olepe*, Montepr. *croce*, *fonde*, *sole*, Rot. *fiore*, *sole*, Montedin. *soli*, *porvera*, Force *torra*, Ripatr. *orsa*, S. Franc. *croce*, *sole*, T. d. P. *pao*, *vocca*, Montefalc. *pao*.

Bereits in meiner ersten Arbeit habe ich *o* für Porto S. Giorgio, Pedaso und S. Bened. nachgewiesen, *sole* sogar in Macerata. Diese Erscheinung läuft mit der des *e* > *e* (*ä*) parallel.

Der Umlaut ist wie bei *e* allgemein durch Auslaut *i* oder *u* bewirkt worden. In Acq. V. wird *o* durch Umlaut > *i*. *lipe*, *rbiche*, *strittc*, *risce* pl. m. (*räsce* sg.), *i macarì*, *linghe*. Man kann an zwei Möglichkeiten der Entstehung denken, entweder *o* > *e* (*e*) ist so alt, dafs der mittel- und süditalienische Umlaut noch wirksam werden konnte, oder es hat, da *ū* > *i* in demselben Orte lautgesetzlich ist, diese Substitution stattgefunden, nachdem altes *o* > *u* geworden war.

In Campof. bieten sich folgende Beispiele zur Lösung der Frage: *l'urze*, *lu mändu* — *i mundi*, *lu päcciu* (pulice) — *li pucci*, *li fiuri*, 2 pers. *cunusce* und *lu cuccilä* — *li cuccilę* (hier bleibt *ū* erhalten). In Cupra mar. *li munde*, sonst nur *e* und *e* ohne Unterscheidung nach dem Umlaut, *gherbe* Zeitschr. XXVIII beweist, dafs *o* > *e* später ist also *v* > *g*. Dazu kommt nun ferner, dafs *o* in Acq. V. ebenfalls zu *e* wird und sowie *o* zu *i* umgelautet wird.

Bei Berücksichtigung dieser Tatsachen kann man annehmen, dafs *o* > *e* und *o* > *e* älter sind als der Umlaut im Gegensatze zu O.-Ital., wo dieser älter ist als *u* > *ü*. In Campof. und Cupra mar. sind die ursprünglichen Verhältnisse wohl schon verwischt. Es ergibt sich daraus die überraschende Tatsache, dafs die Bewohner Acq. V. in ihrem Alphabet überhaupt kein *o* haben und die Gewohnheit ein solches zu artikulieren, erst von den Nachbarn erlernt haben. Vgl. o. S. 26.

Man könnte die Möglichkeit ins Auge fassen, dafs *u* > *i* in Acq. V. auf osk. umbrische Sprachgewohnheit zurückzuführen sei (siehe S. 11).

Trotz Croc. Behauptung sind auch für *o* Umlautspuren im Metaurustal erhalten: *balusch* (losco allerdings daneben auch ital. lusco), *sgurbia* < gulbiu, *rogoi* o *rugui* (dimesso e cont.) < germ. urgoli,

struppi (storpio), *scrull* (scrollo), das Perf. *fui*, *fuš*, *fu*, *fussim* o *fussmę*, *fust*, *furnę* (*furęn*).

Von älteren Umlautbeispielen führe ich neu an: Rec. Stat. III, 1360 *li munti*, *suzzi*, Caldarola 1436 *cunci*.

ę

erleidet keine spontane Veränderung. In Urbino nach Croc. wird daraus *e* (*ben*, *brev*, *febra*, *prema leggia* ecc.)

Der Umlaut bewirkt Diphthongierung > *ię* in Malt., Acq. S., Monsamp., Montepr., Porchia, Cossign., Acq. V., Castign., Rot., Montedin., Montalto, Ripatr., Montefio., Massign., Serra S. Quirico: *cervielli*, *cipriessu*. Nach Croc. in Arcev., Sassoferrato und Gebiet. Daneben hört man auch *i*-Umlaut in Force: *presiempiu*, *siembre*, *sitte* (darüber später) — *u nnende* — *li dindi*, *pittu*, *cilu*, S. Franc. *nu cille* — *li ciedje* (ucelli) *lu cunieje* — *litte*, *pe*—*pi*, *ji dinde*, *silje* (sedia).

In Jesi nach Croc. *ię*.

Ausschliefsliche Brechung in *i*: S. Mart. *cije*, *cerisce*, *spicchie*, Campof. *timvie* (tempia) *ciji*, *litti*, *cirisciu*, *li pi*, Montefio. *nu vessällu* — *i vissiji*, *lu piędo* — *li pi*, *vinde* allerdings *ciände*, Caras. *timbe*, *i dinde*, *bille* pl. *biji*, *vinde*, Petr. *gilli*, *pittu*, *littu*, *dindi* etc. Ebenso Montelp., S. Vitt.

Endlich *ę* > *e* Altid. *pequera*, *lebbere* aber *vissellu*, *visseji*, *ceresce*, auch hier noch *vinde*, *capije*.

In Torre d. P. nur mehr *e*: *pequera*, *serpe*, *lebbre* — *serpendu*, *lettu*, *specchiu*.

Vorhergehender, labialer Konsonant entwickelt in Montalto ein *u̯*: *serpuęnde*, *vuęspe*, *fuęrre*, vgl. Zeitschr. XXVIII. S. Ben. *serpuende*.

Merkwürdig sind die Doppelformen, welche für die Kirsche gebräuchlich sind. In der Mehrzahl der Ortschaften liegt *cerēsea* zu Grunde, vgl. Montalto: *ceraisce* etc., welche Übereinstimmung mit N. Italien zeigen.

Dagegen *cirascia*, pl. *cirescia* Cast., *le ciriase*, sg.? Patr., *cereásse*, pl. *cerisce* Montefio., *ceriásse*, pl. *cerisce* Caras. Es sind *ea*, *ia* < *a* ohne Schwierigkeit zu erklären, man braucht nicht, wie M.-L. Einf. S. 116 für das Sard. und Kors. eine 3. Form *ceriāsia* aufzustellen. Jedoch ist der Plural höchst merkwürdig und mit *cavilli* Petr. in Parallele zu stellen. In diesen Ortschaften ist also die in Süd- und Mittelitalien verbreitete Form: *cerasea* zu Grunde zu legen. Diese ist auch offenbar in einem alten Dokument belegt, nachdem Croc. Krit. schreibt „*cerasa* vive anche oggi“.

Weitgehende Analogiebildungen zeigen die Reflexe von lat. *sex*, *septem*, *decem*.

In Montalto: *sai* neben *sie*, *saitte* und *siette*, *daice*, welche nach *traije* gebildet sind (*lu pai*, pl. *li pie* vielleicht nach *đaije*), in Montepr.: *dace* (nach *atte*, *nave*), S. Franc. *seitte*, *deice* (nach *treie*).

Montefio. *sai*? Auf die Schwierigkeiten der Reflexe von decem in den Mundarten, weist schon Meyer-L. It. Gr. § 45 hin. Lecc. *deice* dortselbst besprochen, wird auch auf Analogiewirkung beruhen.

Nach einem *tria*, *treje* wird ein *sia*, *seje* gebildet, welches durch das *i̯* zur Umlautung geführt wird: *siete* Montepr., Acq. V., *sije* Cupra mar., Massign. *sẹji* Petr., *sẹje* Montedin., T. d. P., *się* Malt., Monsamp., Off., Rott.

Darnach wird septem analogisch umgestaltet: *siette* Force, Cupra mar., Massign., Petr. *Diece* Massign., *dieci* Ripatr. gehen auf *dĕcī* zurück wie campobass. *đięče*, teram. *đičę*.

Für *-ẹllus* ist sehr häufig *-illus* eingetreten, wie es scheint bei Werkzeugen. Vgl. *verdenille* Lex. T., *metille* Weintrichter Acq. S., ferner bei Tiernamen; vgl. *spiritillu* Lex. T. *agnillu* Porchia etc.

Cervus war in vielen Ortschaften unbekannt, in Mittelitalien dürfte das Tier höchst selten, wenn überhaupt noch vorhanden sein. Die Formen *cirve* Acq. S., Montepr., *cirvie* Massign. sind daher nicht einheimisch.

Merkwürdig ist *mirle* in Acq. S. (merula), welches *mierle* lauten müfste.

Sĕrpens erscheint mit *ẹ* in Force, Car. *sẹrpa*, Rot. *li sirpe*, Malt. *scerpa*, pl. *scirpe*.

Wie im Französischen scheint *ie* + primärem oder aus Palatal entstandenem sekundärem *i* ein *i* zu ergeben. Massign. *u pie* — *i pi*, Campof. pl. *pi*. Montalto: *prizze*, *tierze* und *tirzu*. Das früher genannte *cirvie* könnte ebenso erklärt werden. Ganz besonders auffallend ist in Petr. *pidu*, pl. *pjidi*, *djigi* (10). Es könnte sich vielleicht folgendermafsen verhalten: *ẹ́* — *e* neben *ię* — *i* (Pluralzeichen und Umlautursache) wie *i* — *e* neben *ji* — *i*, denn das Auslaut *u* von *piedu* ist sekundär, und *decem* ist, wie früher gezeigt wurde, offenbar nach *sia* (6) zum Umlaut gelangt. Off. *frastire* (forestiere) mufs andrerseits aus *i* + *ei* hervorgegangen sein, *capetire* Caras., *špicchira* Petr. — *chissa* Caras., cfr. Bianchi Cast. *enfermiri*, Camperie *bicchjiri*, *candegliri* etc., S. 21 *pinu*.

Der Plural *pi* von *pede* reicht bis ins Castellanische, daneben steht dort der sg. *pio*. Im Voc. met. ist als cont. *pia* angegeben, Auslaut *o* und *a* sind sekundär, letzteres dürfte von *dita* herstammen mit Verwendung im kollektiven Sinn und Übertragung auf den Sing.

Dortselbst *pied*, *Pietrę*, *pietra*, *fiera*, *miel* sind wohl als Toskanismen zu betrachten.

Tenere > *tiena* reiht sich den Formen von *venire* in der Gegend von Ancona an, auf die ich Zeitschr. XXVIII aufmerksam gemacht habe.

beato > *beeto* > *biẹt*, *bieta te* = *beato te* richtiger, *biet a te* beweist die Entstehung eines Diphthonges durch Doppelköpfigkeit des gedehnten Vokals.

Umlautspuren sind: *lendine* > *lindin*, *seru* > *scirr*, *heresia* > *risia*.

Ältere Umlautbeispiele: Libri cons. fabr. 13. Jahrh. *Campodiegoli* < *Campodeculi*, Ms. fabr. 14. Jahrh.; *li serpiente, saramiento, sopierchio.*

ǫ

zeigt spontanen Wandel

ǫ > a Montepr. *atte, nave, farbece, lache la piäzze, rasse* f., *primadare, biacche, piambarte* (pianoforte), *arze* (hordeu) bei welch letzterem allerdings Umlautwirkung zu erwarten wäre.

Patrign. *bàve*', Petr. *fascià* (phaseolus) beide solitär neben anderen Worten mit *ǫ*. Vgl. Grott. Zeitschr. XXVIII.

ǫ > ä Acq. V. (gleich *ǫ*) *grenächie* (ranochia), *cucciale, garäfene, ręse, bętte* (bastonate), *nęv* (9), *cäre* (cuore), *fęrbice, premadęre*, daneben auch *gatte* (8) nave (9) — *orge*, lu *vo.*

Diphthongierung durch Umlaut findet in denselben Ortschaften statt, in denen *ę > ię* geworden und zwar zu: *uǫ, uö, uẹ.*

Für Lecce, die Terra di Bari bis Molfetta hat M.-L. It. Gr. § 45 dieselbe Erscheinung bereits angeführt. Eine Ratio für die Verteilung von *uǫ* einerseits, *uö, ue* andererseits habe ich nicht finden können. Die Beispiele sind folgende:

Malt. *uö* (allgemein) *cuörve, vruöquele* (broccolo), *suöcere* etc. aber *uǫja* (hodie).

Off. *uö* (allgemein) *puörche, uörte, manuöcchie, tauru > tuöre*, aber *ǫtte, nǫve, lǫch, bǫve* — *peduǫcchie.* Es sind daher die Zeitschr. XXVIII, S. 283 angeführten Beispiele aus Pap. und Gedichtproben, die nur *uǫ* zeigen, von fragwürdiger Richtigkeit.

Acq. S. *uö, uę*: *uöcchie, puörche, buöve, jenuöcchie* — *nuętele* vgl. Lex. T., aus dem Umbrischen eingeführt, *sutaruęle*, (bacco da seta), *pignuętte, fuęche, uęmene* — schliefslich *fiuǫre* pl., *fasciuǫle.*

Monsamp. *uö, uę, uǫ*: *lu purche — li puęrci, uędje* (olio), *uöcchie.* Es scheint *iuö > jö* zu geben, vgl. *djöve* (chiodi), *schiöppe.* Sonst *uǫ* Beispiele.

Montepr. *uę*: *lu fuosse — li fuęsce, gruęsse* m., *fuęche* (*ę* >< *ö*), *uęrie, bruęche, uęcchie, tuęne* sonst *uǫ.* Spontanes *ǫ > a* daselbst ist daher jünger als der Umlaut.

Allgemein ist *uǫ*, die Ausnahme *uę* in den Ortschaften:

Montedin. *lu vuǫ — li vuę, fuǫche* (*ǫ* >< *ö*), *tuöre* und *tuęre.*

Montalto. *n'uǫcchie — j'uöcchie, suęcere, -a, spuęrche, ruęsse* (grosso).

Patr. *buene, pueche, uemmeni.*

Porchia. *gruęsse, uęmmeni, uęsse, puęche.*

Cassign. *luęghe, puęrche.*

Überraschend ist die verschiedene Form des Plurales, so dafs eine der Bedingungen *uǫi > uęi > uę* sein dürfte, cont. wurde nur für Montalto *i vuoi* angegeben. Ein anderes Resultat sehen wir in Massign. sg. *puǫrche* — pl. *purce, vuǫ — vu, fasciuǫlo — fasciu* (das *ǫ* beruht offenbar auf Dissimilation des ersten und letzten Teiles des Triphtonges *iuo > iuǫ*), *uocchie — ucchie, i vuzze,*

i trune, fuje pl. in kollektivem Sinne für *carolo. Fuche* zeigt ja in mehreren Sprachen und Dialekten gesonderte Entwicklung. Daselbst *fijuoštre* zeigt eine Kreuzung der Suffixe *-ĕolus* mit *-aster*.

In den übrigen Ortschaften bewirkt auslautendes *i*, *u* die Umgestaltung von *ǫ* > *u*.

Acq. V. steht wieder abseits. Wie schon erwähnt wird *ǫ* — $\frac{u}{i}$ > *i* — $\frac{u}{i}$, *kinde* (conti), *fisce* (fossi). Alllerdings hörte ich auch *purche* — *purci*, *lu pignutte* — *lu vǫ* — *li vuò*, *jenuocchie*, *fasciuore*, *uoje* (hodie), *fuoche*, *truocchie* (torchio), allein das sind gewifs keine bodenständigen Formen, vielmehr sind dieselben erst durch die Nachbarn eingeschleppt worden.

Force zeigt *u* aber *bǫu* — pl. *buǫu*, *böönze* (bigoncia). Nachdem *ū* > *ö* im Tone wird, kann dies *ö* erst nach dem Umlaut entstanden sein wie lomb. *ü*.

Campof. *pedäcchiu* ist eine Angleichung an den anderen Parasiten *päcciu* < *pulice*, cfr. S. 22. *Fęrbice* vielleicht nach *fūrca* im Tonvokal verändert, dazu stimmt *farlice* Petr. welche auf ein *fǫrfex* weisen.

Ältere Umlautbeispiele: Ms. Fabr. 14. Jahrh. *li vuostri figliuoli*, Dog. Rec. Mugre, giudero d' *Uosemo*, *buovi*.

II. Tonlose Vokale.

1. Auslautvokale.

Die Auslautvokale sind in den Ortschaften, in denen *ę̀* und *ǫ̀* durch Umlaut diphthongieren, mehr oder weniger verstummt und auch die Reduktion der Vortonvokale ist dortselbst zu beobachten.

Ich habe die Einteilung in 3 Gruppen vorgenommen, in der ersten werden alle Vokale reduziert, in der zweiten alle bis auf *a*, in der 3. fallen *o* und *u* zusammen.

A.

Sämtliche Auslautvokale auch *a* sind reduziert in

Montepr. *ęsinę*, *cuorvę*, *jälle*, *ęrie*, *äcquę*, *pälę*, *la lavännärę*, *vänghę*, *tęštę* etc. Acq. V. *la fävę*, *linę* (luna), *vęcche* (bocca), *gočče*, *l'ive* (uva), *ärbere*, *sibbętę* (subito), *atre*, *biellę*, m., *bęllę* f. etc. Off. *puörchę*, *fuöchę*, *lu pire* häufig sogar vollständiges Verstummen: *urs*, *tuǫp*, *ričč*, *pęš*, *biǫkk*, *lu męnz*, *le bočč* (bottiglie), *cağğ* (calice), *fačč* (falce), *fičč* (filice), *lǫch in biazz* Lex. T. — *la attę*, *sęrię* (sedia), *la viprię*, *vottę*, *nannę*, *scorzę*, *uvę* etc., allerdings war hier und da auch *a* im Auslaut erhalten, aber in ganz wenigen Fällen. Off. gehört daher nicht zu dem *i* und *e* verwechselnden Gebiete. S. Franc. *sciémmię*, *ursę*, *ciuętte*, *ázzęrę*, *licęrtę*, *rillę*, *scabbęte*, *nignǫtę*, *ǫtię* etc. S. Mart. *purchę*, *gǫbrę* (capra), *farfǫllę*, *curǫję*, *cegagnę* (ciconia), *curtillę*, *cannalę* (candela) etc. Cupra mar., vgl. Zeitschr. XXVIII, S. 288. Massign. *anguęllę*, *papanję* Lex. T., *lindernę*, *zambę*

(salta), *forbe* (polypu), *zeitte* (zitto) etc. Caras. *paliazzę*, *limiänę villę* (animale bello), *da varę* (vero), *cǫde* (cauda), *quiäję*, *juję*, *mälę*, *pärę*, *iäcquę*, *vindę* (ventu) — *martill*, *paš* (pesce). Hieher sind auch Ortschaften zu rechnen, in denen wohl ursprüngliche Reduktion des Auslautvokals geherrscht hat, heute ein wirres Chaos Platz gegriffen hat, wie Ripatr. Hier ist, nach der überwiegenden Zahl der Beispiele zu schliefsen, *a* verallgemeinert worden.

Red. Beispiele: *vacchę*, *biocchę*, *quaję*, *enguillę*, *vęccę*, *rǫsę*, *evvenę* für *a*, *saččę* (o), *diciämę*, *asenę*, *cavallę*, *orze* (u), *cambrę*, *le lengue come ce l'à* (kann nur der sg. sein).

An Stelle von *e*, *u*, *o* tritt *a* in: *nu spetrilla*, *nu sorğe* — *li surgia*, *u riccia*, *nu cunilla*, pl. *cunija*, *nu vitiella*, *pescia*, *ciända* (100), *nu farga*, *ufa*, *rošpa*, *lu sama* (examen), *rlorgia* (orologio) etc. *U* in *quillu*, *quištu*, *puorcu*, *lebbru*, *vitellučču*, *asęnu*, *jallu*, *virdu* sind sämtliche *u* Auslaute, die ich hörte.

Man sieht die Regellosigkeit, die nur dem Stadium angehören kann, in welchem durch den Einflufs der Schriftsprache und des Verkehrs der Auslautvokal sich zu differenzieren beginnt.

Montefio. Red. *cunoscę*, *sačče*, *puläštrę*, *iangh* e *nęro*, *diciäme*, *fätte* (fatto), *ǫttę*, *manzittę*, *gäbbię* (gabbia).

o erfreut sich besonderer Beliebtheit: *sǫrgio*, *läbbero* (lepore), *lorco*, *tǫro*, *assamo* (examen), *boccio* (pulce), *fioro*, pl. *fiure*, *vęrdeno*, *sǫlo* (e), *piedo*. Selten ist *u*, vgl. Egidi berichtet (Bull. d. Soc. fil. rom. V, 31) von Übereinstimmungen im Auslaut, welche auch dem modernen Dialekte eigentümlich sind: *reformagiunj facti*, *cassari li bannj*.

B.

Die Auslautvokale werden bis auf *a* zu *ę* reduziert in: Malt. *lu ljettę*, *spiecchię*, *carrę* etc., hie und da sind sie ganz verstummt, *fascelitt*, *randurch*. Acq. S. *ursę*, *vasžę* (bacio), *turę* etc. häufiger hier gar nicht hörbar: *vračč*, *att* (gatto), *biangh*, *forešt* (bosco), *latt*, *caš*, *prsutt*, *vind*, *quišt ecchę*; das letzte Beispiel zeigt, dafs hier vor allem satzphonetische Ursachen mafsgebend sind. Monsamp. *lubę*, *lu tuopę* (talpa), *uǫrie* (hordeu), *vendagghie* (ventaglio) etc. Cast., das so nahe von Off. liegt, bewahrt das *a* vollständig: *saččę* 1. Pers., *mulę*, *furbę* (polpo), *frátęmę* (fratello mio), *lu giję* etc. Rot. *nirę*, *guorvę*, *muǫrę*, *milę*, *pirę*, *callę* (caldo) etc. Montedin. *lebritię*, *sindęchę*, *rošpę*, *fuoche*, *pozze* 1. Pers., *štenghe* (stò) etc. Montalto *färghe* (falco), *grelle*, *juge* (loglio), *fuerre* (ferro), *söcchie*, *cirúsęchę* (chirurgo); *näsę* etc.

Patrignone *jenucchię*, *äsęnę*, *zię*, *quattrę*, *tavacchę*, die 1. Pers. *stenchę* (stò), *denchę*. Impf. *davę*, *javę* etc.

Porchia. *negúzię*, *cerviellę*, *gattę*, *puorchę*, *tuerę*, *sumarę*, *curvę*, *farghę*, *musę*.

Neben erhaltenem *a* sind mir auch einzelne Beispiele von Reduktion angegeben worden: *spadę*, *stradę*, *paghę*, *fibbię*, *pippę*, *cótechę*,.

Cossignano *pranzę, quęllę* (collo), *uottę, falchę, fuossę, ruocquęllę, murę, nasę* etc. *a* red. *la lengue, panze.*

Aus einem Gedichte im Dialekte von S. Elp. nördlich von Porto S. Giorgio, in welch letzterem Orte ich den Abschlufs der Reduktion vermutete, notiere ich *lo ente* (il vento), *un momentę.*

C.

In einer weiteren Gruppe von Ortschaften fallen meist *u, o* > *u* zusammen, *i* und *e* werden auseinandergehalten.

Force: *cavallu, capuisciu, noiru — pozzu.*

Allerdings hörte ich noch einige Worte mit abgeschwächtem Auslaut, der jedenfalls den ursprünglichen Zustand bezeichnet: *gattę, marturillę, ursę, dulę* (talpa m.), *lu fǫję, diciämę, longhę* etc.

Campof. *ricciu, turu, räsciu, vaggiu* (bacco da seta), *gummutu* etc. — Reduziert: *la sęrvę* (selva), *súbbętę* (subitu), *puzzę* (posso), *vachę, vędę, štinghę*, alle 1. Pers. des Präs., *chiacchierenne* Ger., *ciurällę, magnę* (mangia). Altid. *truvamu* 1. pl., *ricciu, fusu, verdunu, tročiu* etc. — *o* scheint zu bleiben: *ǫtto, cundo* (conto), *sabbato, cunuscio* — aber *sačče* (sapio). Petr. *gunellu, šfergu* (falco), *vardu* (verde), *rjämu* (ramo), *carǫfulu, vrudu* (brodo), *tiengu, waṿu, štägu* 1. pers. etc. Reduziert: *väcchę* (a), *anätę* (anitra), *mäschję, säččę, ji d'ispettu jecchę* (qui ecco), *mularänğę* (melarancia), *rlvätę* (rilevato), *äję* (aglio), *guoštę è la pegna culiu cupirchiu, mäghęnę* (machina), *rapegghię* Lex. T., *dandrę* (dentro), *säpę, vänghę, št'ännę* (quest anno), *a la sarę lambaggia.*

Montefalc. *ricciu, porcu, sacciu* 1. Pers., *gavallu, cá ulu* etc. T. d. P. *sapęmu, malaúru, bičendu, arburu* etc. Reduziert *ǫchę, puzzę,* S. Vitt. *urlu cattiu, fargu, viúnzu, bellu, celu* etc. *o* Ausgang wird mir von dort angegeben, scheinbar regellos wie in Fermo, Mac. etc. Gesetzmäfsig wäre die 1. Sing. und das Gerundium des Verbums auf *o,* die Artikel *lo* und *lu.*

Montelp. hätte nach meinem Gewährsmanne *o.* Dagegen schreibt jener den Artikel konstant *lu figlio, lu mulo, lu martorello* etc. Das scheint mir wenig wahrscheinlich.

In Arc., Sassoferrato und Gebiet wird nach Croc. *i, e* > *e* wie im Aret. Umbrischen, *u, o* > *o.* Im Metaurustal sagt Croc. Krit., nachdem er den *a*-Auslaut besprochen hat: „Tutte le altri finali nei gallo-piceni scompaiono, meno quando le preceda vocale o una sonante, nel qual caso scadono a *ə*: *saugvə, ladrə, diavlə*".

Diese Bemerkung ist ergänzungsbedürftig, sagt doch Conti selbst in der Vorrede zum Voc. met. „dopo i gruppi: *schi, cche, gghi* . . ." was als *ḳi, ġi* richtig zu stellen ist: *maschię, orecchię, ragghię* etc. es fügen sich aber auch in diese Fassung noch nicht alle Beispiele: *levtę* (levati), *causę*, welches daher als *cavsę* gelesen werden mufs, *arivnę, invernę*, primäre und sekundäre Konsonantenverbindungen, deren 1. Teil *v* ist, endlich *esnę.*

Anders zu beurteilen ist der Unterschied von *ingann* (inganno)

und *ingannẹn* (ingannano), hier will die Endung erhalten bleiben als charakteristisches, unentbehrliches Kennzeichen.

Bei näherer Untersuchung zeigt sich die genaue Übereinstimmung mit dem Romagn., vgl. Muss. Darst. d. rom. M. 93. *chêrn' umana* aber *chêr^{a}n bona*, Voc. Met. *al nummr 'un*, ferner die doppelte Möglichkeit derartig harte Konsonantenverbindungen artikulationsfähig zu machen: *pedẹr* und *pedrẹ*, *maestẹr* und *mastrẹ*, *vedov* und *vedvẹ*.

Allerdings hat das Metaurensische nicht die äufserste Konsequenz gezeigt, Masc. und Fem. wie das Romagn. zu differenzieren wie *ultum* und *ultma*.

Ich bleibe also dabei, dafs das Romagn. erst später hier seinen Einflufs fühlbar gemacht hat, wobei nur gewisse Eigentümlichkeiten desselben durchdringen konnten.

Der Ausfall ist jünger als die Konsonantenerweichung *prato* > *pred*. Bis in die Gegend von Anc. ist diese Erscheinung gedrungen vgl. Espos. march. 3. Duilio Scandali: Mi piace in questo punto, notare per mio conto che tale fenomeno (Redukt. d. Ausl. Voc.) si presenta anche nei dialetti dei nostri contadini, lasciando Ancona perfettamente al di fuori. Sarebbe interessante confrontare il parlar di Camerano con quello dei colli piu vicini ad Ancona per stabilire esattamente dove e come si estenda tale riduzione; certo è che prima ancora di arrivare alle terre pesaresi essa ammutolisce del tutto.

Questa *e* ridotta, ha in Camerano e anche piu presso ad Ancona un suono curioso quando è preceduta dall' *n* che rimane nasale, pur a brevissimo intervallo, ammettendo l' assonanza dell' *e* appena audibile, p. e: *bellino* — *blin -e*, *Francesco* — *Francin -e*.

Ponendo ben attenzione si può afferrare tra l' *n* e l' *e* un leggero suon gutturale (gh) che vien fuori talora ben marcato. Tanto che Camerano lo si ode spesso pronunziare *Camburan -gh -e*; Scapezzano: *Scapezzanghe*. Faccio notare che i due paesi son ben distanti l' un dall altro, e il fenomeno è identico.

I erscheint im Auslaut durch Wegfall des Auslautvokals in den Verbindungen *i̯* + Vokal im Metaurustal: *ozi*, *oli*, *odi*, *seri* (serio), *ampi*, *purgatori*, *annunzi*, *archivi*, *notizi*, *matrimoni*, *armedi* (rimedio), *le besti*, *scimmi*, *doppi*, *gioi* (lolium), *quai* < coagulu Lex. T., *tai* (taglio), *travai* (travaglio).

Doch auch Monsamp. *sacci*, Montepr. *armedi* im südlichen Reduktionsgebiet.

Dieselbe Analogiewirkung, welche den Tonvokal der Zahlwörter zur Angleichung führt, bewirkt auch häufig Übereinstimmung des Auslautes. Schon schriftit. *dieci*, *undici* etc. nach *venti* finden wir in Montedin. *setti*, Ripatr. *treji*, *quattri*, *cingui*, *säji*, *sätti*, *gotti*, *novi*, Montalto *quättri*.

Schliefslich ist im Reduktionsgebiet hie und da *i* als Auslaut zu treffen, wahrscheinlich als Folge beginnender Differenzierung desselben siehe Rip. Monsamp. *soli*, *lu meli*, *lu frajelli*, Rot. *lu*

sorgi, Montedin. *lu pondi*, *la nevi*, *lu buónzi*. Zdek. Rec. *anchi*, Cap. S. Croce. *la quali*.

A ist im Auslaut erhalten in *doja*, *treja* Force, *guna* Ripatr. *doja*, *trea*, *vinduna* T. d. P. — Voc. Met. *dua*, ferner in den Neutra Pl. *li fǫja* (Kraut.), *deta* Malt., *vraccia*, *deta*, *rina* (schiena) Acq. S., *fǫja*, Montedin etc.

Es erscheint als Kennzeichen des Adverbiums vgl. Zeitschr. XXVIII S. 288 in *uoja*, *iera* Malt., *zitta* Monsamp., *sutta* Off., *lǫca* Ripatr., *donga* Caras. Voc. met. *troppa* indecl., *dentra*, *donca*, *fora*, *sotta*, *anch e ancha*, *contrę e contra* ferner in adverbiellen Redensarten: *a uffa*, *in urta*, *a fida*, *alla granda*, *è vera quest*, *essa in flora*, *fina ch*. Montegrim. *me piassa n' accident s'en fossa vera*, Cupramont. *tutte se forze mie se ne vo gì*, *urmai è finita*. Höchst merkwürdig sind die Infinitiva auf *à* der *ĕre*-Konjugation, von denen im Voc. Met. eine grofse Sammlung vorliegt: *veda*, *creda*, *sostiena*, *metta*, *scriva*, *pona*, *agiungia*, *arducia* (ridurre), *arlucia* etc.

Die Erscheinung geht auf die Umwandlung von *er* > *ar* zurück; dies ist aus folgenden Nebeneinanderstellungen ersichtlich: *batta i dent* aber *t' un batter d' occhię*, *vdecc* (vederci), *tenga* aber *astiens* (astenersi). Man mufs also die Zwischenstufe *battar i*, aber *batte d' occhie*, ansetzen, bei folgendem Vokale oder im absoluten Auslaute ergab sich *er* > *ar*, bei folgendem Konsonant fiel *r* weg.

Diejenigen Verba, welche in der E-Klasse geblieben oder zu derselben gekommen sind, zeigen *ę*: *ardolę* (ridolere), *arsapę o arsavę*, *valę*, *volę*, *cadę*, *parę*, *dolę*. Einen Reflex des Schwankens zwischen den beiden Konjugationen zeigt: *gǫda o godę*.

T. d. P. *dicia*, *bea*, S. Elp. *fonda*, *sparraci* (spargerci), welche die genaue Scheidung des Metaurustales nicht mehr wiedergeben. Vgl. dazu Muss. Darst. d. romagn. M. „*andê véja* und *andêr a chêsa*“. Cap. S. Croc. *essare*, *metare*, *vivare* doch auch *promettallo*.

2. In Proparoxytonis.

Ich sehe noch immer das Verhalten der Vor- und Nachtonvokale für ein besonders charakteristisches Kennzeichen des Marchegianischen an. Vgl. Zeitschr. XXVIII S. 292.

A. Reduktion.

Malt. *vruöquęlę*, *arǫfęlę*, *nevęca*, Acq. S. *tavęla*, *nuetęlę*, *femmęnę*, Monsamp. *femmęna*, *uomętę*, Montepr. *tävęlę*, *arghęnę* (organo), Acq. V. *säbbętę*, *pęghęrę*, Off. *visquęlę* (visculus*), vgl. Lex. T. Cast. *purpętę*, *umęlę*, Montedin. *sindęchę*, Rot. *unnęcę*, (11.), Montalto *cävęlę*, *cirusęchę*, und ähnliche Beispiele in Force, Patr., Ripatr., S. Franc., S. Mart., Cupra mar., Massign., Campof., Montefio., Caras., Petr., Porchia, Montelp., Cossign. nach Croc. Sassoferrato: *subbeto*, *balsemo*, *quinnece*, *porvera*, *femmena*, *dommeneca*.

Dazu S. Elp. *medeco*, Tolent. *subbeto*, Montelup. *aseno*, *anema*.

Arcev. hat auch Reduktion nach Croc. bei *a, e, i, o* für *u* bringt er keine Beispiele, hingegen *rotola, radola, stuppola, védovo, vedova.* Diese zeigen wie ibid. *garofolo, scarciofolo, cimbolo, sandola, scandolo, angiolo, trispolo, marmoro, utole, nutole, scimbole* etc., dafs in Arc. wie S. Gin., Rec., Mac. vor *l, r: o* gesetzmäfsig ist, vgl. später *-olo* Castell.

B. Umlautung

des *e* und *o* durch *i* oder *u* im Tonvokal. Force: *dudici,* Ripatr. *quinnici,* S. Mart. *firmiti* (fermati) aber *settete* (siediti), Montefalc. *sorego — surigi* pl., *cemmece — cimmici, verdene — virdini,* Montalto *cemmece — cimmici,* Altid. *dudici, tridici, cemmece — cimmici,* Campof. *dudici, tridici, sidici.* Dog. Rec. *duzina.*

C. Assimilation.

Montedin. *fijeme, fijama,* Force: *gávulu, garofulu,* Patr. *ärburu.* Campof. *vermunu — vermini, cavulu — cavili, vrocculu — vrocchili, selluru — selliri, arofulu — arofili, eccutulu, prubbutu* (pulpitu), *sabbutu, fratumu, gánava — gáneve, tarrandala, mámmata, fravala — fravele, persaca — perseche, zéjeme.*

Altid. *cáulu — cáili, vrocculu — vrocchili, selluru — selliri, garofulu — garofili, cucummulu — cucummili, verdunu — verdini, stomuku, fravala — fravele, persacha, perseche, runnala — runnele, — forbece — forbici, carozzabara* (-abilis), *canava, vifara* (vipra), *porvada* (polvere), *meranguala.*

Petr. *carofulu,* Montefalc. *cáulu — cáili, vroculu — vrochili, bīricocumu — biricoquili.*

T. d. P. *arburu — arbiri, papáuru — papáiri, garofulu — garofili, fratumu, fratutu, mámmata, sórata, fravala — fravele, persaca — perseche, viricocala — virichochele, mannala — mannele, domenaca — domeneche, grannala* (grandine), *canapa, sabboto — sabbiti, venardi — vinirdi.*

Montefalc. *purbutu, sabbutu,* Montelp. *canava,* S. Vitt. *brocculu, stomucu, mannulu — mannala, runnala, cotaca, porvada.*

Dazu aus Cupra mont. *commonaca,* Tolent. *ronnole, meducu, salutéteme,* Serrasanquir. *conténteme,* S. Elp. *'mmajenéteve* (immaginatevi), *strujala* (struggila).

Bianchi Il Dial. Castell. „*-ili* fa regola nel plurale, ma è *-olo* nel singolare", *œseno* ed *œsono, subbeto* e *subboto,* müssen dazu verglichen werden. Übrigens ist nicht klar, wann dort *-elo,* wann *-olo* eintritt, denn aufser der eben zitierten Anmerkung, sind nur für ersteres Beispiele gegeben, welche die Reduktion zu *e* als wahrscheinlich erscheinen lassen.

M.-L. It. Gr. § 121 zeigt die früher besprochene Assimilation für die Chiana, welche mit dem behandelten Gebiet der Marche keine geographische Kontinuität aufweist. Dagegen erklärt sich die Erscheinung zwanglos als von den Umbrern ererbte Sprachgewohnheit, siehe die Einleitung.

3. Synkope.

Acq. S. *merga* < *melica, albre,* Off. *sorma* (sorella mia), Ripatr. *vęprie,* S. Mart. *lebbre, veiprie,* Cupra mar. *vefre* (vipera), *arbre.*

Im Metaurustal ist sie allgemeine Regel: *polvra, tavla, ingennra, intennra, sorĕ, cuccma, cuccmina, nummrę, pampna* (pampinas), *passra, vipra, orghnę, albrę* (varietà di pioppo), *pifrę, bosma* (bozzima).

Daneben allerdings *sabbtę* o *sabbęt, angęl, vennęr* cent., *passęr, cennęra, anticammęra, annętra, lunęle, martędc, epręt,* in welchen meist schwierig auszusprechende Konsonantenverbindungen ähnlich wie bei den Auslautvokalen artikulationsfähig gemacht werden. Die Vorstufe zeigt sich bereits in den Cap. S. Croc. durch Umwandlung in *e*; *suplichevele, cunselglo, miserabele, femena* etc.

Vokaleinschub

in *capera* Cast., Off., Patr., Ripatr., Cast., *gapera* Montefalc. offenbar nach *pecora,* ferner die Entsprechungen von *falco*: Montepr. *fäleche,* Patr. *fäneche,* Malt. *faliche,* Acq. S. *faleche,* vielleicht nach *aquila.*

Schliefslich Acq. V. *ghälepe* (volpe.), Monsamp., Maltign. *olipa,* Acq. S. *olepe,* T. d. P. *vešpera* (vespa dial. vespra). Caras. *chiävęsę,* Altid. *cavasa,* S. Vit. *cavese* (causa giur.) darüber Zeitschr. XXVIII S. 286. Abruz. Fin. *càusa* und parallele Entwicklung von *falce* ibid. > *fàuce, fàvece,* Fond. Anc. *nitari* (*νίτρον*). Vollere im it. sonst synkopierte Formen zeigen Acq. S. *sureke,* Malt. *sǫreke,* Montefio. *läbbęro,* Altid. *soreciu,* Montefalc. *sorege,* T. d. P., S. Vitt. *sorece.*

4. Vortonvokale.

Die Reduktion der Vortonvokale ist ziemlich vollständig in dem südlichsten Teile der Provinz Ascoli, scheint aber das *a* in der Regel nicht zu ergreifen. Wir können in dem Mafse als wir uns vom Tronto entfernen und dem Aso nähern eine successive Abschwächung der Erscheinung beobachten. In gewissen Verbindungen, in denen *r* eine hervorragende Rolle spielt, wird auch das *ę* derartig unhörbar, dafs ich es vorgezogen habe, die Konsonanten ohne jedes Selbstlautzeichen nebeneinander zu setzen. Die Artikulation erinnert mich in der harten Aussprache sogar dreier Mitlaute an das Czechische.

A. Vollständige Reduktion.

Ripatr. *bęllene* (*a*), *ręndurche* (*a*), *ęcetta* (*a*), *męrmitte* (*a*), *kęnęjò* (*a*), vgl. *ä* im Vorton bei Montepr. später, *fęrmiche, tęlępà, vęccallitta, męrica, męšchęcęnda* Lex. T., *dęmmęnica.*

B.

Reduktion der Vortonvokale bei einer und zwei Vortonsilben, *a* bleibt. Malt. *sgrępiò, quenille, vie che me, melji, nen ce sè* — *frssóra, srvetore,* — *pręmadore, vęttęcielle* (botticello), *pęgęnille* (pulcino), *ręnnęlù* (hirundo). — *raštielle, faggitte, pianęlle, randurc* (granturco) *rafanielle, papáure.*

Acq. S. *pęcciò, męlì* (mulino), *lęscinghe* (lacerta), *trędmbetta, zennale* — *frchetta, frcù, vrdenille, prsutt, prnice, mrtale* — *felarielle, štęnnęture, vrdęnille,* — *atténa, canielle, manzitte, allina, capenera.* Ausnahme: *renocchia.*

Monsamp. *pęgiette* (poggiuolo), *bęttigghie, se n de šta zitta,* se tu non stai zitta, — *scrpiò, frcò, frmiga, frnielle, frseritte, vrdęnille, prtegara* — *felmenande* (fulminanti). — *banghetto, gascietta, scarpate, cadracciọ* (catenaccio) etc.

Acq. V. *vedęlle* (budelle), *sgrępiè, gęghäčče* (cucurbita), *arręscite* (riuscito) — *frmiche, frchè, prtie* (Impf.) *prtette* Pass. — *Mendeprannè, premadere, vapęre, carvę̀, garitte, gavalle* etc.

Off. *pęcciò, pętù* (putone), *lęscerta, dęmmęniche, sgrępiò, fęrmiche, frssura* — *quęggęnà* (cuccinare), *premadore, pöcculitte* (vgl. *i* > *ö*), *štęnnętù* — *sağğičč, aččitte, matriale, zavọrre, cavalitte* etc.

Cast. *lescęrta, sgrępiò, velangia* — *renneręlla* (hirundo.) — *raštielle, caváje, allina* etc.

Rot. *vętielle, pęcciò, fęrmiche, mescù* (moscone), *bescìè* (bugie) — *veccalętta* (boccaletto), *sferegavalle* Lex. T. *ranọcchia, vaccerieji, ravenęlle, frajęlle* Lex. T. etc.

Montalto *vręgnù* (prugnuolo), *nęcella, vętielle, pedocchię, bevonzę, męrtella* Lex. T. — *frssora* — *dęmaineca, spezzecafurmeiche* Lex. T., *męssiunäri* — *malagurie, cazitte, grassęlla, grammarule* etc.

Patrignone *tremmettiè, senatore* (suonatore), *pelenta, nevanta, vettiglia* — *patata, facenne* etc.

C.

In einer dritten Gruppe von Ortschaften bleibt *a* im Vorton, Reduktion findet nur bei einer Vortonsilbe statt, wogegen bei zwei Vortonsilben das Wort in zwei Paroxytona zerfällt. (Vgl. für das Franz. das Darmestetersche Gesetz.)

Montepr. 1. Reduktion: *peländę* (polenta), *nen säčče, ręloğğę* — *frmiche, frcò, mrtälle, ğrnäle.* 2. zwei Vortonsilben: *piculittę, sanutärie* (salutario), *codanzinzere, cucellò, muscudjò, biscijegghie* (piselli), *scutelliere, šturnuture.* 3. *a* bleibt: *caštägne, cazitte, alline, cannäle* (candela), *saggicce, gallenälle, paparalle.*

In zwei Fällen wurde dies *a* wie im Tone als *ä* ausgesprochen: *ciämbälle* (ciabatta), *pässere sänutęrie* (salutario), vgl. dazu Montefio. *zänzana* (zanzaro), *gällinäccio,* Caras. *rändurche, meläriänge.* Acq. V. *viengherie* (biancheria), *grenächie* (ranocchia), *väğärielle* (bacco da seta). Wir können daher, wenn wir solches *ä* für *a* im Vorton finden, umgekehrt auf betontes *a* > *ä* schliefsen, so in Ripatr.,

wo ich betont reines *a* hörte, aber *pägò* (pavone), *quägitta*, *grästiella*, *bärbizza*. Ist daher auch heute das *à* in Ripatr. restituiert, so war dort jedenfalls einmal dasselbe zu *ä* gebrochen.

Montedin. 1. *sgrępiò*, *pęcciò*, *vęlanğę*, *bręcǫchęli*, *ręloggi*. 2. *picculitte*, *pitterúsci*, *filariellę*, *vuccaletta*, *giuvedè*, *marcurdè* etc. 3. *barvizze*, *camiscia*, *paďella*, *randurche* etc. S. Franc. 1. *męrieche*, *stęhili* Lex. T., *bęvonze*, *rleğğe*, *frmiche*. 2. *cucchetrille*, *putterusce* (pettirosso), *buzzerò* Lex. T., *filarille*, *gistareille* (cestino) — höchst bemerkenswert die Übernahme von „velocipede“ als *meniciprie*. 3. *majäle*, *fagineitte*, *vaggiarille* (bacco), *garitte* etc. S. Mart. 1. *vecchire*, *mereiche*, *bescije* (pisellu), *cepalle*. 2. *cucchetrille*, *ojenocce* (gallinaccio). 3. *cappille*, *canaštre*, *cannale* (candela), *callare* (caldajo), *paneighe* etc.

Vereinzelt *štezià* (stazione), *tęvęlè* (tavolino).

Cupra mar. 1. *cheräne* (corona), *pępitte*, *frssura*, *rluğğe*, *mrtà*. 2. *gajęnǫcce*, *juvęnętte*, *tavęli*, *stennętè*, 3. *pagò*, *gajęne*, *granǫte*, *rammarù*. Massign. 1. *pęcciò*, *pęlochie*, *vęssije*, *vęgonze* (bigoncio), *męréche*, *dęmmáneche* (domenica) — *frmęche*, *prtecare*, *frchätte*, 2. *peštęnache*, *lunedè*, *juvedè*, *gajenacce*, 3. *cavalle*, *radeice*, *gajęna*, *canaštre*, *cazitte*.

Hierher scheinen nach meinen Informationen auch Porchia: *vętella*, *dormo*, *dermite*, *derménne*, *ręlogge*, Montelp. *ręvusteco*, *pręcisciò*, Cossign. *lęcerta*, *fręmagge*, *embrille* (umbrello), *meneštra*, *pecquelitte* zu gehören.

D.

In den übrigen Ortschaften ist eine Reduktion nicht mehr nachweisbar, *e*, *i* werden gewöhnlich zu *e*, *ę* abgeschwächt. Vereinzelte Fälle sind noch: Force: *sgrępiò*. Campof.: *pęrtęcara*, *Cambvęllè* — *servevè* (salvavino). Montefio. *pędǫcchio*, *jęnocchio*, *vęlänge*, *vessälle* (pisellu), *sprtillu*, *prtecära*, *ręlǫggio*, Caras. *fressora*, *felarille*, *vissille*, *pepestrille* Lex. T., *prcà*, *reloğğe*, *becciò* (pipione), Altid. *relǫggiu*, Petr. *felarillu*, *bducchie*, *šprtello*, *rlväte* (rilevato), Montefalc. *pęcciò*.

Umlautung.

Aus dem Reduktionsgebiet führe ich auch einige Beispiele der vorwirkenden Kraft des Umlautes an, es sind nur vereinzelte Fälle wie Monsamp. *cighjitte*, *ruscignuoli*, *cucudrille*, Montepr. *fijine* (Lex. T. felina), Ripatr., *cijitte*, S. Franc. *girisce* (ceresia), *mujì*, *curtille*, S. Mart. *sicchiule*.

Massign.: *vicchire*, *spicchire* (specchio), *muję* etc.

In den Ortschaften, in welchen der Vorton erhalten wird, unterliegt derselbe umso stärker dem Umlaut im Hauptton, aber auch Veränderungen durch die umgebenden Konsonanten: Campof. *cunillu*, *cijitti*, *ciriscíu*, *cirisci* — *ceresciu*, *virdini*, *lu vevänzu* — *li vivunzi*, *cuturni*, *lumbrici*, *curpittu*, *furmica*. Montefio. *vessällu* — *vissiji*, *vuttije*, *mujì*, *lumbrigiu*, *cunillu*, *murichi*. Caras. *buccì*, *cunille*, *furmiä*, (formica), *lumbriccia*, *muschitte*, *cunucchie*, *sicchiulitte*, *mmuttęcille*

(botticello), *umbrielle*, *muriche*. Altid. *fascio* — *fasciulitte*, *negne* — *nignutu* etc. Petr. *scemmia* — *scimmiotte*, *ruscignuli*, *cirisce*, *sicchiù*, *spicchira*. Montefalc. *nengue* — *ningutu*, *rusciulittu*, *pitturusciu*, *cilitte*, *cunusci* — *conosce*, *furmica*, *marturillu* etc. T. d. P. sg. *pedocchio* — pl. *piducchi*, *štinnitù*, *vinduna* (21.), *minzudì* (mezzogiorno) etc. S. Vitt. *muglica*, *pumidoro*, *cunillu*, *prisuttu*.

Nachdem der Umlaut in Arc. unter eingeschränkten Bedingungen eintritt, kann man von vorneherein eine Modifikation des Vortones, wie sie auf dem eben besprochenen Gebiete üblich ist, als nicht wahrscheinlich, ablehnen.

Während *dicina*, *litiga*, *mistigà*, *trispuje*, *ginipro*, *piduocchio*, *ginuocchio*, *finuocchio* neben *cecala*, *spedale*, *menestra*, — *ulia*, *ulieto*, *mulino*, *sturino* (stoia), *cumprimienti*, *cunijo*, *ruina*, *cusci*, *culuscì*, *urtica* neben *formentone*, *fongella*, *ognetta* etc., *culúe*, *culúa*, *custía*, *custúe* [Nota: Vuolsi notare come in tali pronomi si alternino *u* e *o* di protonica, secondo la tonica: *custúe*, *custía* ma *costora*, e così degli altri], die Wirkungsfähigkeit von *i* und *u* erweisen könnten, überwiegen die Beispiele, welche dieser Annahme entgegenstehen.

Durch diese Eigentümlichkeit wird das Gebiet von Arc. von der zentralen Marche isoliert, umso mehr, als die Einflüsse umgebender Konsonanten hier ganz beträchtlich sind; aber auch gegen das umbrische Gebiet grenzt diese Erscheinung ab.

Ältere Umlautbeispiele aus der Marche: Caldarola *uliva* in *oliva* ausgebessert aber *vetrella* (vitello), Cod. S. Maria delle Grazie (Montepr.) *pongelengua* neben *pungilingua*.

Die Vortonvokale zeigen uns recht deutlich, dafs das Metaurustal ein Übergangsgebiet ist, denn wir sehen die allmähliche Reduktion derselben, indem *e* in der Pänultima häufig verstummt: *lęghè*, *nęghè*, *fęnè* (foenare), *gętè*, *sęlè* (sellare), *sęcchè*, *spęrè* und *sprè*, *rispętè* aber *asptè*, *anęghè* etc., *arbęchè* aber *bchè*, *ftè* (foetare), *psè* (pesare), *plè* (pelare), *pnè* (penare). Man bemerkt das Schwanken in den Infinitivformen. Andere Wörter zeigen in der Regel vollständigen Ausfall auch bei anderen Vokalen als *e*: *dmen* (domani), *pnel*, *msura*, *pchet*, *bcon*, *bsogn*, *avlen* > *olen*, *ulen*, *fnestra*, *sconda*, *spranza*, *pdel*, *dtin*, *blich* (bellico, ombellico), *blin*, *cmer* (comare) aber *nępot*, *męrenda*.

In viersilbigen Wörtern verstummt auch der Nebenton: *vrità*, *sdgiunass* (sdigiunarsi), *msurè* (misurare).

In der Konjugation, welche leider nicht genügend Beispiele der unregelmäfsigen Verben bietet, zeigt „*veda*“ ein eigentümliches Verhalten im Imperfekt: *vdev*, *vdęvi*, *vdęva*, *vędevęm*, *vędevęt*, *vędevęn*. Cap. S. Croc. *colecandose*, *setemana* und *stemana*, *treno* (terreno).

Während der Umlaut nur in schwachen Spuren erhalten ist, finden wir eine Begleiterscheinung desselben, wie ich sie für die Marche gezeigt habe, in fast vollständiger Integrität vor. Es ist die rückwirkende Kraft eines *i* oder *u* auf die vorhergehende unbetonte Silbe. Es scheint, dafs auch hier bereits ein Zerfall des

ursprünglichen Zustandes beginnt, der in diesem Falle von der Schriftsprache verschuldet wird.

Dadurch schliefst sich die Mundart der Metaurenser dem Marchigianischen enge an: *vitina* (vettina), *viscicant*, *nisciun* — aber *pregion*, *recamè*, *sfisurè* (sfendere cfr. fessura), *butcin* (botticino) *butghin*, *curtlin* aber *cortell*, *cortlaċċ*, *pulin*, *mulin*, *curniğ* (cornice), *turnì*, *tusì* (tossire), *urdì*, *bulì*, *bulit* aber *bolent*, *cudina* aber *coda*, *mulica*, *pturina* (pettorina), *russiga* (rosica), *ruvina*, *arvultichè* (rivoltolare), *sciurina* (brezza), vgl. it. *sciorinare*, *sgulinass* (venire l'acquolina in bocca) [gola], *stremulì* v. intrans. scotersi etc.

Daneben werden Doppelformen angegeben: *violin* und *viulin*, *fiorita* — *fiurita*, *morì* — *murì*, *arcondì* — *arcundì*, *arfiorì* — *arfiurì*, *compi* — *cumpì*, *postin* — *pustin* (positinum*) = piantonaia, vivaio, *giovdè* und *giuvdè*. Der Verfasser sagt darüber: „Il più delle volte queste parole sono profferite con un *o* così chiuso che può dirsi un *u* largo.

Come stabilire un segno costante, se queste parole (poche del resto), dalla stessa persona e talvolta nello stesso discorso, si profferiscono in tutte le graduazioni che segnano il passaggio dall' *o* all' *u* senza regola, secondo l' armonia del discorso."

Cap. S. Croc. *briviario*, *vistirse*, *viritade*, *nesuno*, *inpiditi* — *engennochiati*, *Luduvico*, *Runcistella* (Roncitelli), *nutitia*, *cumunicare* — *quomandamento*.

Unter dem Einflufs von Labialen erscheint oft *o* oder es wird *o* > *u*. *sumare* Montedin., Force, Campof., Porchia, Massign., *sumäre* Acq. V., Montalto, S. Franc., Petr., *sumiäre* Caras., *sumọre* S. Mart., *lunguağğe*, *mundagni* Montedin., *pumeđora* Campof., *mundägne*, *pumadọri* Montefio., *mundiägne*, *pumeđore* Caras., *vaštunäche*, *tunäje* (Force *tunaje*), *mundägne* Petr., *puducchie*, *buvunze*, *buggiò* (pipione) Monsamp. *puccuràle* Acq. S., *puläštre*, *purtäme*, *pucciò*, *fularielle* nach diesem analog behandelt, erklärt sich vielleicht vermöge der Begriffsverwandtschaft *sutaruele* (bacco da seta) Acq. S., *murtäle*, *vuccaletta* (boccale) Montedin., *murueche* Force, *putterusce*, *puggì*, *buċċäċċe* (beccaccia) S. Franc., *furaštu* Montefalc., *puläštre*, *murtä* Montefio., *vojucchi* (bajoccho) Petr. — *sgrupiò* Massign., *upèrte* Off. (Jesi etc.), *ubbeta* (abies) Montalto, *ciupudje* (cipollo) Montepr., *gruvellò* (crivellone) Monsamp. Ebenso *ko* > *ku* vermöge des verwandten *qu*: *cunosco* überall, *cunọcchia* Campof., *cunäcchie* Cupra mar., *cunträde* Caras., *curäna*, *cuneštrello*, *cuštäte* Petr., *gurnäcchie* (cornacchia) Acq. V., *cutande* Rot., *curaja* Ripatr., *curọje* S. Mart., *cutọrne*, *cucọmmele* Massign., *cuscienza* Porchia, *la curtesciana* Monsamp. (piatto grande), vgl. *corteggiare*, Gastmähler geben. Ganz besonders ist die Aussprache *gümberse* (compasso) Monsamp. hervorzuheben; dieselbe ist mit dem aus Cupra mar. angeführten Beispiele *löne* (luna), dessen Aussprache sich stark zum *ü* neigt, zu vergleichen.

In Arc. (Croc.) wird sowohl *a*: *oprí*, *uprí* etc. als *e* *formentà*,

loà, als *i fonì*, *civile* zu *o* (*u*). Cap. S. Croc. *romanga*, Fond. Anc. *centonaro*.

Licerta Monsamp., Montepr., *licerte* S. Mart., S. Franc. ist lacerta + liscio, während in den anderen Orten Reflexe von lacerte + luce zu finden sind.

Linderne S. Mart. und in den übrigen Ortschaften wie in den anderen Teilen der Marche, Voc. met. *linterna*, *lenterna*, Zdek. Rec. *linternam*.

Mijella Malt. (muggine). Monsamp. *imbrella*, *sandalicìè* deuten vielleicht auf eine ehemals weitere Verbreitung von *ū* > *i* im nahen Acq. V.

Unklar sind *sirà*, *virano* Cap. S. Croc. ebenso Castell.

Höchst eigentümlich ist die Veränderung der Vortonsilbe durch den Plural: Campofil, *la pumedora* — *le pimedorę*, Monsamp. *lu pudocchie* — *li pęducchie*, Montepr. *lu nuciälle* — *li niciälle*, *la ravanalla* — *li ravenälle*.

a durch *r* erscheint in: *trapiö* Acq. V., *framica* (furmica Metat.) Acq. V. *arrescite* (riuscito), *vägiarielle*, *trafugghie* (trifoglio) Montepr., *trafuju* Force, *trafujo*, *filarille*, S. Franc., *trafuje* S. Mart., *trafojo* Montefio., Altid., *trafoja* Rot. — *tarfi* (delphino) Cast., *armunne* (rimondato) Rot., *tarrina* Montedin., *tarfuę* Montalto, *premarǫre* (pomodoro) Cupra mar., *arbette*, *venardè* Massign., *vifara* Altid., *torfè* (*à* > *ò*) Petr., *marcurdi* T. d. P., *lazzarǫle* Grott.

Aus *premarǫre* und *vifara* ist das hohe Alter von *d* > *r*, *p* > *f*, richtiger der Korrelation dieser beiden Laute zu ersehen.

Von Croc. Sassofer. *arpulè*, *arfà* ebenso für Arc. aus *e*, *i*, *o*: *cendarella*, *cantarano*, *maraéja*, *garagòro* (ghirigoro), *artica*, *marmarone* (specie di pietra).

Da das Präfix *re* im Metaurustal *ar* lautet, können Neubildungen entstehen, welche in der Schriftsprache wegen Kakophonie unmöglich wären: *arragionè*, *arreclamè*, *arrespirè*, *arrida*, *arroda* etc.

in > *an* Monsamp. *angutene* (incudine), Arc. Croc. „*annanze*, *ammagenà*" etc., Voc. met. *sangozè*, *sangozz* (singhiozzare), *franguell*, *pianęra* (it. piena, fiumana) neben pina. Anc. *franguèli*, Montegrim. *andvina* (indovina), Serra S. Quir. *m'angegnerò*. (Croc. Krit.) *ancantà*, *anvià*, *anvidià* Jesi.

Im Hiatus bleiben die Vokale nur in seltenen Fällen stehen, zu diesem gehören die doppelgipflig ausgesprochenen und dann dissimilierten Produkte von *à* siehe daselbst, ferner: *luò* (leone) Acq. S., *sbiǫte* (vuoto) S. Mart., *papíeru* < *papéeru* (papavero) Petr., *chiamoáma* Imperf. Sassof.

Für Arc. teilt Croc. *-aámo*, *-iámo* und *-aiámo*, *-aate*, *-eate*, *-iáte* und *-aiáte* mit. Diese Endungen geben den Übergang zu der in der Marche gebräuchlichen Behandlung der Hiatusvokale, indem sie durch einen eingeschobenen Gleitlaut getrennt werden.

J in *ziji*, *zija* Montedin., *vijeli* (violino), *la jerve* Monsamp., *pajese*, *vǫju* (bove) Altid., *lijò* (leone) Force, *doja*, *treja* Malt.,

zeje, *zeja* Ripatr., *zaje*, *zaja* Massign., *na jerva* Montefio., *dicijottu* Petr., *pajiscio* Porchia., *lu jerme* S. Vitt. Porchia (verme). Zerdehnung eines Diphthonges führt zu: *biscijegghie*, *curtijegghie* Montepr.-Ms. Fabr. *sajetta*.

g in *righe* (lavatoio) Rot., *neo* (nego) Anc.-Ms. Fabr. *pagura* Voc. met. *arnugolass* (annuvolarsi), daneben *arnuvolass*, *arnuvlass*.

d in *maladura* Force, *dicidotte* Cupra mar., Massign. Caras., *dicidotto* T. d. P., Montelp. daselbst *lu dispettore* (Porchia).

v in *cávese* (causa) Off., Montedin, *cavesa* Montalto, Ripatr., Rec. 1396 *dovana*, Cap. S. Croc. *Pauolo*.

n in *a Nascoli* Montedin. (Einmischung von *in*), *pe nignù* (per in giù) Monsamp., *lu naspe* (aspo) Off., *nospe* Grott.

r in *sturinalto* Serra S. Quir.

Die Neigung, bereits in alter Zeit Hiatusvokale in dieser Weise zu trennen, beweist die Schreibung der Stat. Asc. *vade hecce*.

Zusammenziehung von Hiatusvokalen zeigt *frole* (fragole), *tole* (tavole) Dog. Rec.

5. Dissimilation.

It. *bigoncio* Acq. S. *baùnze*; it. *tellina* Montedin. *tullini*, Campof. *tallina*; it. *civetta* Petr. *ciavotta* über *ciavatta* vgl. *segatta*; *vitellu* Monsamp. *vutille* z. T. wohl auch Einfluſs des Labials; *honore* S. Elp. *ennore*; it. *ragazza* Tolent. *rigazza*; *carne vale* Voc. met. *carnovel* über *carnevel*; it. *vederemo* Voc. met. *vadrem*; *mente habere* Voc. met. *montivè*; *adcommodare* Voc. met. *cmidè*; it. *dispettoso* Voc. met. *dispiatet* (dispietata); it. *ferragosto* Voc. met. *foragost* (Volksetymologie); *maspilli*, *maspillato* Zdek. Rec. (*mespillum* über *mispillum*) de argento, factos ad modum sonalliorum.

6. Assimilation.

Montepr. *pamadare*, *dicianave* (19), Montedin. *vanardì*, Cupra mar. *valangi* (bilancia), Force: *grunnurella* (hirundo), *buùnzu*, *böönze* auch *bęunze*.

B. Konsonanten.

I. Anlautkonsonanten.

P > *b* in *bducchie* (pid-) Petr., *bdochie* Voc. met., in den übrigen Fällen ist Satz-Phonetik die Ursache.

Eine besondere Betrachtung verdient *pisellum*. Dieses Wort lautet überall mit *b* an, z. B. *bescieje* Rot., sogar mit *v* Caras. *vessille*, Montefio. *vessällu*, Alt., T. d. P. *vissiji*, Petr. *vissilli*, Montefalc. *vesciji*. Auch das Venez. hat *biso*. Den Weg scheint mir *vẹscije* Cast. zu weisen, das dort für *visciola* gebräuchlich ist, während mir *pisẹlli* für Erbsen angegeben wurde. Es dürfte also eine Kontamination zwischen *pisu* und *viska* auf einem ausgedehnten Gebiete stattgefunden haben. Voc. met. bringt *bisell* (Cagli, Fossombr.), *pisell* (Urbino, Urbania).

p > *v* *viccu* (picchio) Campof. durch den Doppelkons., der die lat. Form. *piccu** bestätigt, bemerkbar.

pastinaca > *vaštunäche* Petr., Montalto *vaštonache* T. d. P., während *baštunache* Altid., Campof., Rot. bei *b* stehen bleiben.

pr > *vr* fast überall lauten die Ableitungen von *prunus* mit *vr* an, *vrugna* Cast., *vregnà* Ripatr. ecc., Voc. met. *brugnol*, *brugnola* it. zeigen die allgemeine Verbreitung dieser Erscheinung. Vgl. M.-L. R. Gr. I, 354 über die Einwirkung von *bruno*.

Während Malt. *precọca*, Monsamp. *precọca*, Montepr. *aprícọchele* noch zu dem Neap. u. Aquil. *precoche* stimmen, haben *brecọquele* und ähnliche Formen Off., Rot., Montedin., Montalto, *brecochena* Castign., *biricọcunu* Montefalc., *biricocala* S. Vitt. — endlich *bricoccol* im Voc. met. Bis *v* schreiten vor Campof., Altid. *villicọcola*, T. d. P. *viricọcala*, Montelp. *viricocole*.

Man sieht aus den angeführten Beispielen, dafs die drei Ortschaften Montefalc., Campof., T. d., Altidona die Tendenz zeigen, jedes sekundäre *b* im Anlaut zu erweichen.

Voc. met. *bcioccol* < petioculu*, vgl. Lex. T.

sp > *sb* Voc. met. *sbarè* (sparare), *sbarğlet* (sconciato nel vestire), *sbdochiè* (spidocchiare), *sbranga*, *sbranghè*.

f > *v* wohl nur intervokal, *vrẹnde* Acq. V. (fronte).

B > *v* ist von vorneherein zu erwarten, *br* > *vr* wie denn in der Verbindung mit *r* sämtliche Anlautkonsonanten tönend werden, vgl. *pr* > *br*, *fr* > *vr*, *cr* > *gr*, *str* > *sdr*.

Malt. *vatteture*, *vruöquele*, Acq. S. *vasje* (bacio), *vračč*, Monsamp. *viecche* (bacco), Montepr. *vuoce* (bozzolo), Acq. V. *vägiarielle*, *vedelle* (budelle), Off. *velanğe*, *vrečča* (breccia), vgl. Körtg. 1549 = ciottolino, Cast. *vogalẹtta*, Rot. *vọ*, *vvagna*, Montedin. *vocca*, Montalto *väččе*, Force *vascerillu*, Ripatr. *vraccia* aber *ruquele* (bruco), Massign. *viango*, Campof. *vuttirru*, Montefio. *värca*, *värba*, Petr. *vojucchi* (bajocchi), *vrudu*, Rovet. *vreccia* etc.

Andere aus Dialektproben gesammelte Beispiele für die Ausbreitung dieser Erscheinung sind S. Elp. *vuttà*, *viastimà*, *vraccia*, Tolent. *vasciu*, *vrutta*, Camer. (cont.), *vianchu*, (città), *vene*, *corpo de vaccu*, Montelup. *vianca*, *vona*.

In Arc. und Gebiet, sowie im Metaurustal bleibt *b*, es scheint also *b* > *v* nur bis an die Potenza zu gehen.

v hingegen bleibt in der Provinz Ascoli erhalten. Acq. V. *sci mmenite*, Off. *è mmenute*, welche auf *nv* > *mm* weisen, sind Analogiebildungen, die von *inviare*, *in boccare*, *non venire* ausgehen und zu der Verallgemeinerung des *m̄*-Anlautes führen.

v > *b* in vereinzelten Beispielen T. d. P. *bašca*, Campof. *bifera*, Altid. *bifera*, welch letztere offenbar eine Dissimilationserscheinung sind.

Hingegen wird der Wandel zur Regel in Arc. (Croc.) und dem Metaurustal: *bоč* (voce), *boitè* (vocitare) = singhiozzare, *bscica*, *birè* (Croc. „forse è tutt' uno coll ital. virare"), ich bin davon überzeugt, vgl. *birarẹll* o *birẹil* (ordigno qualunque che giri), *birarost*, *biravolta*, *rimbir* (mulinello, rigiro vorticoso d' acque), Dimin. *brilass*, — *birr* < widar, *bindẹll* (nastro) < windan.

vr > *br* Voc. met. *brill* < virile (carico dei frutti [d. di albero]), *brisciol* von viresco (fignolo), Arc. Croc. *bresciuọlo*. Allerdings vomer > *gumiera* cont. *gmẹa*, Arc. *cumèra*, welche zu dem istr. *gombro* stimmen.

Lat. an- oder inlautendes *v* zeigt die Neigung zur Vokalisierung in manchen Ortschaften, am auffallendsten war dies in Petritoli, wo die Aussprache dieses Lautes sich völlig mit englischem *w* deckt: *ẉepria*, *ẉẹšpa*, *ẉässi* (vasi), *ẉermene*, *ẉe* (vino), lat *b*: *ẉacca*, *ẉärba*, *ẉaccerillu*, *ẉazzulu*, germ. *w*: *ẉange*, *g**: *ẉufu*.

Wie nahe *u* und dieses *ẉ* sich berühren, sieht man aus Petr. *doẉe* (duo) und Monsamp. *lu vọve* — *li uọve*, wobei das *u* des Diphthonges, bei bestehender Tendenz zur Vokalisierung des *v*, dieses in sich aufnimmt. Ich hörte ferner in Petr. *baẉu* und *ẉaẉu* (bibo), *ẹẉi*, *ẉaẉe*, *ẉẹẉamu*, *ẹẉate*, Perf. *ẉẹẉẹ́ẉu*, Part. *ẉeẉate*, dagegen Perf. *teneẉu*, *teneẉi*, *tenaẉe*. Folgendes *u* ist besonders geeignet *ẉ* zu erzeugen. Weitere Beispiele sind: *ẉerdene* Off., Montalto (vgl. Lex. T.), Patr. *ẉoufe*, Force *oẉa* (uva), Monsamp. *ẉangi*, Acq. S. *ẉange*, T. d. P. *ẉufu*, andere Wörter mit *v* wurden

in denselben Ortschaften nach den früher angegebenen Gesetzen ausgesprochen. — Dieselbe Erscheinung hat d'Ovidio für Campobasso. — Die weitere Entwicklung führt offenbar zu *gu̯*, vgl. Arc. Croc. *guizzo* (vizzo), *guę̀re* (verro), *sgueltro* (sveltro) etc., endlich zu *g*, vgl. die Entsprechungen von *volpe*, *volare* Zeitschr. XXVIIII S. 299, dazu Acq. V. *ghälepe*, Montedin. *gorba*, *golà*, ebenso Montalto, Ripatr. Massign., Campofil, Caras., T. d. P., Montefalc.

ku, *ko* > *qu* in Malt. *quenille*, Off. *quenocchie*, *quecciola*, *quescì* (così), *queggenà* (cuccinare), Cossign. *quolle* (collo), Tolentino *quinata* (cognata), Serra S. Quir. *que cǫ* (che cosa). Diese Erscheinung hängt offenbar mit der Existenz des Halbvokales *w* zusammen, zunächst *ku* > *kw*, dann > *qu*, als Vortonvokal ist in allen angegebenen Fällen ein *u* zu postulieren.

Wie für Asc. P. Zeitschr. XXVIII S. 301 gezeigt wurde, unterscheiden *qu* und *k* je nach dem Auslaut in quiste, chesta etc. Acq. V., Rot., Monsamp., Montedin., Montef., Acq. S., *qu* wird nur durch auslautendes *u* gehalten. Umgekehrt fand ich in einem Dialektgedicht *chillu*, *quilli* Matelica. In Petr. wird *qu* > *g v*: *guillu*, *guilla*, *guešte*, *guošte*, ebenso Jesi *guadrì*, im Met. Tal, vgl. Voc. *guadrin*, *guatt* (quatto), *aguadrinęt* (danaroso).

Viel weiter geht die Konsonantierung des *u* im Metaurustal. *qu* > *kv* in unmittelbarem Auslaut, *acqvę*, *chiunqvę*, *cerqvę*, *cinqvę*, pl. aber *cerqua*, folgendes *a* hindert also die Entwicklung. *Quel e qvel' altrę* zeigt den Unterschied von betonter und tonloser Stelle. Cap. S. Croc. *quomandamento*. *gu̯* > *gv sangvę*, *nengvę*. *nu̯* > *nv continvę*, *annvę*. *au* > *av navlę* (naulon) pigione, aber *nolant*, *plavse*. *ul* > *vl planula* > *piavlę* o *piavol*, *piavlè* o *piarlè*, letzteres durch Dissimilation von *plalula**. *Petiocula* > *bčioccvlę*, *baculu* > *begvlę*, *bagvlett* — *torcvlę* o *torcol*, *regvla* cont., *-olo*, *cvlazion* (colazione), *cvalaiola* (collaiola, solino cucito alla camicia), *-ur- pecvra* cont.

Die sekundäre Konsonantenverbindung *vl* wird zu *gl* in *aglupè*, *aglupass* (avvilupparsi), *glupp* (viluppo), *arglupè*. — Abellana > *olen*, *ulen*, *olena*, *ulena*. S. Elp. *graode* (gravide).

k > *g* fast in sämtlichen Ortschaften; Montalto, Ripatr. Montedin. schliefsen sich nach meinen Beobachtungen dem Wandel an. Malt. *gà* (cane) sogar *ucchiára*, *urtielle* (coltello), Monsamp. *gurame* (cuoio) — *gruvellò* (crivellone), *rgotta* (ricotta), Montepr. *gamaile*, *sgrupiò*, Acq. V. *gegäčče* (cococcia), Off. u. Cast. *utę* (cubitu), *argfele* (καρυόφυλον) beide als direkt griech. Entlehnungen mit *g*-Anlaut anzusetzen, Rot. *garasęlla*, Montedin. *ganeva*, Force *gallu* (caldo), *grǫce*, S. Mart. *gugh* (cuculo), Cupra mar. *gastrò* (castratu) = montone etc. Cap. S. Croc. *grudeltà*.

Ebenso in Arcev. Dagegen nur mehr ausnahmsweise im Metaurustal: *cambiale* > *gambiel*, *galigher* (caliga) = pellaio, rmg. *galgher*, *sgambię* (spicciolare, battere le monete), *gresta*, *greia* (cristula) = bricciolo, *gręppia* (mangiatoia).

Anders *sk*: *excalēre* > *squaiass* (dileguarsi), vgl. *godé* u. *góda*,

kann auch durch *calare* beeinflufst worden sein, *schedium* > *squizzo, squizè, squizett.*

g

schwindet im Anlaut in Malt.: *allu, hattu* (leicht aspiriert), *argfele* (garofano), ebenso in der Verbindung *gr*, *rille, ramára, rattacáscia* (raschiatoio), Acq. S. *amma, allina* — *rannela*, Monsamp. *alle* — *randurche*, Montepr. *ämme, alline* etc., Acq. V. *alliccie*, umgekehrte Sprechw.: *grinerelle* (hirundo), Off., Cast. *umętę* (gomito), Rot. *ufe* — umgekehrte Sprechw.: *graštielle*, Montedin., Force umgekehrte Sprechw.: *grunurella*, ebenso Ripatr. *grämmeruò, gräštiella*, S. Franc. *azzera* (gazza), S. Mart., Massign., Campof., Montefalc.

Während *g* bleibt, schwindet es als erster Bestandteil von *gr*, in Montalto; *rä, randurche* etc., Montefio., Caras., Altid., Petr. verk. Sprechw.: *grummarù, graštillu.* Vgl. dazu Z. XXVIII, Asc. P. Grott. S. 300.

j bleibt allgemein als solches erhalten: *jungi* Montalto Lex. T., *jenibbeli* daselbst, *jänghe* S. Franc. Lex. T., *jundure* Campof. etc. In Petritoli war *jhirsara* stark aspiriert sowie *phersace*; *li zettù* (Agrostremma githago) Lex. T., welches ich mit *gettaione* in Verbindung gebracht habe, würde eine Ausnahme der Regel bilden, doch vermute ich Vermischung mit einem anderen Pflanzennamen, etwa *zeccole.*

l > *lji* in Malt. *ljiume, ljiette*, Art. pl. *lji*. *l* > *dji* in Monsamp., S. Franc. *dji* (lino), > *ghji* Montepr. *ghji, ghjäscene* (fiore degli asini), *ghi uomęnę, ghicchiäle* (occhiali) etc., sonst > *j* Acq. V. *lu ję*, pl. *ji*, Off. *la jive* (oliva), Monted. *joje* (loliu), Ripatr. *juǫja*, Massign. *jęgnele* (lendine), Fermo *jęnili* etc.

Dem Wechsel zwischen *gghi̯* und *di̯* entspricht auch ein solcher zwischen *ki̯* und *ti̯*.

Acq. S. *štjinare* (schiena), Montalto *škjivalitte* (stivale), *škivaiù*, Monsamp. *tjuöve* (chiù), *djöve* (chiodi), Cast., Montedin., Montalto *kiurre* Lex. T., Rotella *djurre*, Force *kiurru* u. *tiurru*, Patr. *kiurri*, Cossign. *schievà* (stivale). Croc. Krit. bringt Beispiele im Inlaute dafür: canz. del Castro (*clenchi, aconsenchi, denchi*), afossombr. *tucchi* (fanese).

k' wird sonst wie im übrigen Gebiete zu *č*, *č* > *ğ*, *ğ* vereinigt sich mit *j*. Wenn *civetta* in sämtlichen Ortschaften *ğiuette* und ähnlich mit *ğ* anlautet, überrascht *chiuvętte* Cupra mar. Es ist die Weiterbildung anomatopoetischen *kiù's* siehe *chiù* Lex. T.

Neben *jenuocchie, java, jalle* erscheint *ciardì* (giardino) Monsamp. als eine verkehrte Sprechweise eines toskanisch sprechen wollenden Monsampolaners, ebenso *ǰallu* T. d. P.

Camer. *ghientaccia* zu dem *gghj* in Fermo u. Mac., Fond. Anc. *giengevari* (zenzero), *gibibo* (zibibbo), dagegen Zdek. Rec. *zallo, zali*, Cap. S. Croce. neben *Johannes* und *Jannes*, auch *Zannes.*

Auffällig sind *chiacc* Voc. met. (bordoni, penne che spuntano), *chiacch* (buttata da levarsi, perchè la pianta, sia vite, pomodoro o altro, pigli più vigore) gegenüber it. *cacchio*, abruz. *cácchie.* Umgekehrt *sgomarẹll* (schiumaiolo), Grott. *sgumarille*, welche durch den Mangel an Palatalisierung dem it, *spuma* entsprechen, das *k* von *skuma* besitzen. Endlich *chiapẹtta* s. f. (gancetto) Voc. met. aber abruz. *ciapẹtte*, Grott. *ciapatte.*

T scheint zu bleiben; zu erwähnen ist die stark palatale Artikulation des Nexus *tr* in *ţromma* Montedin., Ripatr., *ţrämme* Campof., *anäţe* Petr. *str* > *sdr*: *šdreghe* Ripatr., *zdräja* Petr.

Zu dem in Zeitschr. XVIII. Char. isoliert angeführten *coda* > *chere* Cupra mar. habe ich wichtige Parallelbeispiele gefunden, obwohl Croc. Krit. darüber sagt „sembra caso isolato".

M.-L. bedauert in seiner Einführung § 190, dafs die Mundarten des umbrischen und die des Päligner Gebietes von der Aussprache des lat. *d* als *đ*, *r*, *r'* im altumbrischen nichts zu wissen scheinen, so dafs die Wahrscheinlichkeit eines Zusammenhanges zwischen jenen und den südital. Mundarten, welche *r* und *đ* für lat. *d* zeigen, eine geringe sei.

Fast auf dem ganzen untersuchten Gebiete habe ich Veränderungen im anlautenden und intervokalischen *d* vorgefunden, welche offenbar die Spuren der gleichen Erscheinung im altumbrischen Konsonantismus sind. Genaue Forschung an Ort und Stelle wird wohl noch mehr zu Tage fördern, wenn man einmal mit der alten Papanti Manier in Italien gebrochen und persönliche Untersuchung durch phonetisch geschulte Kräfte an deren Stelle gesetzt haben wird.

Meine Behauptung wird durch die erfolgreichen Untersuchungen in dieser Richtung von Schneegans für Sizilien und d'Ovidio Arch. gl. IV, 176 gestützt.

Wegen der Wichtigkeit führe ich sämtliche Beispiele sowohl im An- als Inlaut an: Montalt. *đite*, *đaite*, *đende*, *điende*, *pađellla*, *beđende*, Patrign.: *đende*, *đinde*, *đeite*, *đaite*, Force: *đite*, Ripatr. *biđenda*, Cupra mar. *siria* (sedia), *contrarie* (contrada), *premarore* (pomodoro), *cäre* (coda), Massign. *đate*, *đeite*, Campof. *pađella*, *piđendu*, *cäđe*, *đäte*, *pimeđore*, *niđi*, Montedin. *pađella*, *đo* (2), *đendi*, *điendi*, *đite*, *đeta*, *pumađori*, Rot. *sẹria* (sedia); *biđendi*, *đende*, *điendi*, *đite*, *đeta*, Cast. *đite*, *đeta*, *sẹria*, *cođa*, *bidende* und *biende*, Off. *serie*, *cođe*, *đende*, *điende*, *đite*, *đẹte*, Acq. V. *serie*, Monsamp.: *läpẹzẹ* (stimmhaft), Malt. *bieđende*, Caras. *pađella*, *đite*, Altid. *piđendu*, Petr. *pađella*, *đindi*, *đate*, Montefalc. *đitu*, *đete*, *sẹja* (sedia), *pađella*, *bieđende*, T. d. P.: *đendi*, *pumađore*, *veđo*, *biđendu*, S. Franc. *silje.*

Nachdem ich auf diese Erscheinung aufmerksam gemacht habe, werden sich wohl mehr Ortschaften dazu finden, aber Ärzte, Apotheker und Advokaten sind in der Regel nicht geeignet, solche, nur für ein geübteres Ohr wahrnehmbare, Unterschiede der Artikulation zu erkennen. Und doch begnügt man sich noch zu häufig

mit den Berichten dieser, oft hochgebildeten, aber zu solcher Art von Untersuchungen nicht geeigneten Personen.

Si, *se* > *sci*, *sce*: *scerpe*, *scemmia* etc. auch im Metaurustal, *seru* > *scirr*, *sce* (Fossombr.), sogar *sububu* > *sciubbi*, *sucu* > *sciugh*, *sciughè*. *Zufè* Montepr. (Sopha) ist spät eingedrungen und an seltene Worte mit *zo*-Anlaut angeglichen.

Auf dem ganzen Gebiete wurden *st*, *sk*, *sp* als *št*, *šk*, *šp* gesprochen Malt. *štrellacca* (lodola), *šchiöppe*, Massign. *šprtelle*, Campof. *špecchio*, Rovet. *eščhio*.

Agglutination des Artikels

liegt vor in: *lerna* Rovetino (hedera), cfr. *lierre* franz., *ľjajo* etc. Lex. T. Malt. (avus), *u lursu* Caras., Voc. met. *londa*, *le lond* (allgemein marchegianisch), *la lęla* (ala), *la lellera*, *lęm* (hamus), *naspe* Off., Montalto, *nǫspe* Grott.

Verkennung des Artikels in: Voc. met. *intiggina* (lentigine), *abis* (lapis). Verkennung einer Präposition in Voc. mec. *padron espottich.*

II. Inlautkonsonanten.

Durch Satzphonetik ist das tönend werden von *t* zu erklären in *lu durnę*, Monsamp., *lu dube* (talpa) Force. *ji d' išpettu jęcche* (ti aspetto qui) Petr. Regelrecht vor dem Tone: *štennedure* (Nudelwalker) Lex. T., Monsamp., *cudurni* Altid. etc.

Voc. met. *armadura* (ponte dei muratori), *podé*, *madón* (mattoni), *pdagna* (pett*—anea) = pezzo di grosso palo di rovere, *pdalett* (piccolo palo), *paidì* (auch Anc.) = digerire ait. padire. Cap. S. Croc. *fradello*, Zdek. Rec. *scodellis*, *scodellerium.*

Nach dem Tone führt Croc. Arc. *prado*, *istade* an. Jesi *pulido*, *disgraziado*, *vida*, *tirade*, Montelup. *fadigava*. Voc. met. *codica* (cutica), *coradella*, *pred* < *prato*. Vollständiges Verstummen in *barbui* pl. (bargigli dei galli) barbutus Ktg.

Monsamp. *angutene* (incudine), Montelp. *'ncutena* Acq. V. *schite* (scudo), Cupra mar. *scute* stimmen mit dem Süden überein.

d schwindet in Fabr. (Arc. Croc. XIV), *peo*, *biullo.* Voc. met. *raica* oder *raddica*, pl. *raich*. Vgl. *d* > *đ* > *r* S. 43.

k > *g* in den meisten Ortschaften: *pęghe*, *frmiga*, *pisciagà*, *fuoghe*, *rattagasce*, *prtegara*, *pegurärc* Monsamp., *pęghere*, *geghäcce* (cococcia), *cigghęnie*, *frmighe*, *ägole* (aquila) Acq. V. *vogaletta*, Cast. *giughettu*, *pęgura* Force, *tartalughe*, *fughe* S. Franc., *cegagne*, *paneighe* S. Mart., *voghe* (vaco) Cupra mar., *furmęga*, *męlega*, *mäghene* (machina), *segatta*, *stägo* (staco), T. d. P. *sega.* — S. Elp. *nevegato*, Jesi *digo.*

Campodeculi > Campodiegoli.

Desgleichen in Arc. und Voc. Met. *sigur*, *arrisighe* (risicare da nuovo), *fatiga*, *dighen* (dicono), *arcontragambia*, *bagarell*

(Fossombr.), *bagol*, *begvlę*, *bagvlett* = randello, bacolo. Zdek. Rec. *sirigatos*.

Wie im Anlaut findet sich auch inlautend *ku*, *ko* > *qu* Malt. *vruöquele*, Rot. *brecǫquela*, Montalto *vrecoquela*, Ripatr. *ruquele* (bruco), *broquela*, Porchia *artiquelu*, Cossign. *ruocquelu*, *pecquelitte*.

g schwindet im Inlaut, Malt. *malaúria*, Acq. S. *papaálle* etc. Eine besondete Eigentümlichkeit zeigen die dialektischen Formen für *fragola*, während in einzelnen Ortschaften *g* einfach ausfällt. S. Mart. *frǫle*, Rot. *fráole* erscheinen an anderen Orten Formen mit *v*, Montepr. *fravole*, Off. *fravede*, Force *fraveja*, S. Franc. *frävie*, Campof., Altid. *fravala*, Montefio *frävele*, Caras. *friävole*, Petr. *frävole*, Porchia *fravele* deren *v* auch der italienischen Nebenform angehören. — Stat. di Sefro, 1423, *cohatur* (cogatur).

Arc. Croc. *buga*, *bessciga*, *sfogà* etc. und auch das Metaurustal zeigt *k* > *g*: *breka* > *brega*, *breguccia* (pezzo da catasta, pezzo), *sbregh* (sbrano), *sbreghè* (spaccare), *buga*, *bughetta*, *bugh*, *bughtin*, *bughinin*, *lacu* + *aticu* > *lagačč* (guazzatoio). *Rugolon* (zuzzolone), *rugolačč* (gioco), *rugvlass*, *rugvlè* (rotolare) sprechen fur Gröbers *roculus** für *rotulus*.

Schriftsprachlichem *č* entspricht in der Provinz Ascoli *ğ* Monsamp. *forbegi*, Rot. *degi*, Force *giömegi* (cimice) etc. Auffallend ist *ljiscerta* Malt., *liscerta* Monsamp., Montepr., *lescerta* Offida, Cast., Rot. *lejerta*, Altid. *uželli*. Manchmal Schwund im Metaurustal: Cap. S. Croc. *faendo*, *faente*, *staendo*, *fesse*, (facesse), *famo*, Voc. met. *fraid*, *fraidičč*, *fraidum*.

ğ > *j* oder vollständigem Schwunde: *frajelli* Monsamp., Acq. V. *tijelle*, Petr. *fajena* etc. — Montefalc. *lei* (leggere), *fjaęllu*, Acq. V. *a̍inete* (aginare), Croc. Krit. *ce*, *ci*, *ge*, *gi* > *ze*, *zi* nei gallo-piceni (Beispiele?), Senigallia *suzdéa*, *dodiz*, *rez* (reggere), *lez* (legge), *zur*, *Zesu*, *zorn*, Anc. *menaze*, *sbandizò*, *zorni*, *avanzi* (v. le cronache di Oddo di Biagio e del Bernabei), doch liegt *k′*, *t′*, bei den beiden ersteren Worten vor.

Eine ganz besondere Beweiskraft für das späte Abfallen der Auslautvokale und damit für die Zeitbestimmung des Eindringen romagnolischen Einflusses in das Metaurustal bietet die Scheidung von *ke* und *ku* im Auslaut: *voč*, *peč* (pace), *croč*, *pieč* (placet), *quindič*, *dič*, *noč*, *luč*, *sorč* (sorice), *curnig̃* (cornice) — *meddich*, *ricch*, *poch*, *foch*, *cucch*, *loch*. Noch in den Cap. S. Croc. *verage*. *lasch* (lascio) weist auf das ahd. lask (Gröber). *Altičč* aber *altukk*, *abatukk*, *afarukk*, *afarakk*, *alberakk*, weisen auf die Suffice *-ucus*, *-acus* statt *-uceus*, *-aceus* ohne die Regel zu beeinträchtigen. — *Ardik* (ridicit) aber *dič* an mehreren anderen Stellen, 3. Pers. *pięk* (placet) und *pieč* scheinen nur übersehene Druckfehler zu sein für ein richtigeres allgemeines *dič* und *pieč*.

Daselbst *ago* > *ech* geht mit *k* bis Fermo, Cossign. *ache*, Patrign. *aca*, *spit* (spiede), *è un spit* = è uno sparagio, *un spit foch* zeigt durch das Parallelbeispiel in Neapel *spito* (Bratspiefs),

dafs keine spezifische Veränderung vorliegt im Gegenteil Verwandtschaft mit dem Süden.

Pęǧǧ, *raǧǧ* sind die bodenständigen Formen neben den halbgelehrten *maięs o maęsa*, *maestada*, *maïstada*.

V schwindet intervokalisch in den besuchten Ortschaften: Malt. *ua*, Monsamp. *gnuetia*, Acq. V. *pafäore*, Massign. *lu ì* (vino), Campof. *táule*, Altid. *cáulu*, Montefalc. *scrie*, *riu*, Santavitt. *Sandaïttoria* etc., Jesi *perdaëro*. — Cod. di S. Maria delle Grazie: *avean* 1436.

Ebenso im Metaurustal: *úa*, *buina* (bovina), *beuta*, *buta* o *bevuta*, *ariut* o *riavuta*. Cap. S. Croc. *dee*, *bee*. Dagegen Zdek. Rec. *tobaleam* (tovaglia).

B > *v* Malt. *canneva* und ähnlich überall; S. Mart., Massign. *nęvele* (nubilae), Montelp. *rovústeco* (sano), Patrign. *fivia*. Sogar vollständiger Schwund in Montefalc. *cánoa* (canabis), *núulu* Campof., *li rųę* Rovet. (rogo, rovo), Voc. met. *lavęlla*, *lavlọn* < labellu (catinella), *verni* < hibernicus* (bacio), *tel verni* — *sur o sugher* (suber).

Bemerkenswert sind *chiuvi* (chiodi) Patr., Porchia, *chiöve* Monsamp.

P > *b* Monsamp. *lube*, Acq. V. *riscibille* (eresipelle), Rot. *cibolla*, Force: *dube*, *vuebbera* (vipera), Campof. *prubbutu* (Altid., T. d. P.) Voc. met. *abis* (lapis) sonst weitere Erweichung zu *v*: *arsavè* o *arsapè*, *ravęra* o *ręva* (via scoscesa, fossaccio, sdrucio, per cui le fascine si mandan giù il monte) nicht *rivus* (Conti) sondern eine Ableitung von *rapere*, *sprovingol* (spirito folletto) von *propino*. Cap. S. Croc. *recividore*, *ssaverà*, Zdek. Rec. *coverthiis*, *canavatii*.

F erscheint in *vifere* T. d. P., *vefre* Cupra mar., *vęfere* Massign., *vifara* Altid., *bifera* Campof.

F > *v* Altid. *la viera*, Monsamp. *lu vume*, Montefio. *värco*. (falco). Voc. met. *scrọva*. — In anderen Fällen vollständiges Schwinden *bịọle*, *sciòn* (sifone), *sciorè* < exforare, *ste do pietrę scioręn* (non combaciano), *scior* (fessura), *scirọl* (ferretto che s' infila a' due capi della sala dei veicoli a due ruote, *ex-ferr* + *olu*.

Selbverständlich auch inlautend *s* > *sc*. Ganz sonderbar ist der sg. *l'äsine* neben dem pl. *äšine* Acq. V.

Im Metaurustal *s*, *z* wie in Florenz: *Rozzo*, *pozzo* werden in Urbino unterschieden. (Distinzione del suono dolce ed aspro). — ma dà alla *z* una pronunzia che tende all' *s* simile a quella vivente nel dialetto *spetascià* milanese, insomma non le dà mai una pronunzia schietta.

Nello stesso comune di Urbino a poche miglia dalla città verso la frazione di Gaifa giù giù per Fossombrone, e verso Fermignano a un tiro di schioppo dal palazzo ducale, si pronunzia la *z* benissimo.

Croc. Krit. gibt für Urbino, Fossombr. etc. *Jezu*, *rozegnolo*, *muz*, *cortizia* an.

Sonanten.

R > *l* Acq. S. *tartaluca* (Montedin), Ripatr. *canale* (canarino), S. Mart. *canǫle*, Campof. *canalu*, Montalto *jennibbeli* (juniperus) könnte man als Suffixwechsel betrachten, wenn *-ibilis* auch für Substantiva üblich wäre. so aber gehört es unbedingt hierher.

l > *r* Arc. Croc. *bufararo*, *bufalariu* (bifolco), *caramaro* (calamajo) sind Assimilationen, *murinello* (mulinello) Dissimilation. Hingegen sind aus dem Voc. met. zutreffende Beispiele: *saracca*, *paramina*, *maranghena* (orco, versiera), *maracǫn* < malacus Lex. T., *pir* < *pīla* (cavicchio). Montalto *gora*, Camer. *ner momentu*, *ar domu*, Macer. *ar munnù*, S. Gin. *ar fuoco* sonst wohl satzphonetisch als *l* vor Konsonant zu *r* zu erklären.

R schwindet intervokalisch in Potenza Pic. *commae*, *magnae*, *crepae*, S. Elp. *capíe*, *spasseghiáe*.

In Massign. ist der Artikel: *u*, *a*, *i*, *e* auf intervokalischem Schwund des *l* beruhend.

III. Konsonantengruppen.

Hat der Umlaut wenn auch nur schwache Spuren im Metaurustale hinterlassen, die für uns durch die grössere Widerstandsfähigkeit der Vortonvokale an Bedeutung gewonnen haben, so können wir a priori auch Reste eines ehemaligen *nd* > *nn* Wandels dort erwarten. Diese bieten sich in: Voc. met. *scinnich*, *annid* (andito) und der umgekehrten Sprechweise *cend* cont. (cenno), *acend* o *acenn* (accenno). Jenseits der von mir angegebenen *nn*-Grenze liegt noch Sassoferrato: *monno*, *quanno*.

Nv, *nb*, *mb* > *mm* sind natürlich in der Provinz Ascoli allgemein: Cupra mar. *palemme* (palumba), Campof. *lu vuttirru* — *u mmuttirru*, *lu važu* — *u mmažu*, *li vu* — *u mmǫ*. S. Elp. *sgammata*, Sassoferr. *piommo*, *gamma*, Arc. Croc.

Ich ergänze die umgekehrten Sprechweisen in Anc. Ztschr. XXVIII S. 324 durch *guadambio*, *sparambio*, *a bombercato* (a buon mercato).

nf > *nb*, *mb* Montepr. *piambarte* (pianoforte), Massign. *fiare un biare*, *inberne*, *piamporte* Off. — *imperno* Montelp., *'nguernu* Macer.

Nt > *nd* habe ich in sämtlichen Ortschaften angetroffen Malt. *piande*, Acq. S. *fonde*, Monsamp. *felmenande* (fulminanti), Acq. V. *lefände* etc. — Tolent *candà*. — Arc. bleibt bei *nt*. — Voc. met. *mę sa milland!* (mi sa mill' anni) ist it. millanta.

Umgekehrt *quand* e più com. *quant* (quando), *sventass* (fendersi). — *moltura* (montura).

Mp > *mb* Monsamp. *gümberse* (compasso), *lambio*, *m bù* (un poco), Montepr. *gambäne*, *temberè*, Off. *lambe*, Montalto *alläàmba*, Force *siembre*, Rip. *im biazza*, *rembisce*, S. Franc. *temberadore*, Cupra mar. *sciombẹtẹ* (levati), Massign. *gombẹtte*, Campof. *Cambvellè*, sogar *timvie* (tempia), Caras. *un bäsciu* (pisce), T. d. P. *ambolla* etc. — S. Elp. *presembio*, *sembre*. Matelica: *che se roppa lu musu*. Diese Form geht wohl vom Perf. aus.

Für *nk* > *ng* sind Beispiele überflüssig, nachdem ich bereits in der ersten Arbeit festgestellt habe, dafs diese Erscheinung bis Anc. reicht. Arc. Croc. bringt Belege; S. Elp. *smangà*, Montelup. *ango*, *cingue*, Jesi *biango*.

Voc. met. *piangol* pl. s. f. (panconi del telaio) von lt. planca, *polanga* (tacchina), *rinzingoliss* (ringarzullirsi), *stongatura* (imbastitura), *stonghè* (imbastire), *stongh* (punto dell imbust.) lat. tunicare.

Nqu > *ngu̯* Malt. *cingue̯*, Acq. V. *in ghisce* (in questi).

Ns > *nz* Acq. V. *penẹnzù* (per in su), *ti n ge* (tu non sei) etc. Tolent. *penzo* — Arc., Voc. Met. bringen keine Beispiele.

la > *ll* Campof. *surdatu*, *sordu*, *farde* (falde), Petr. *sọrdi*, Torre d. P. *scardè*, neben *callà* sind offenbar nicht ganz volkstümlich, während der *caldajo* seit jeher im Gebrauche stand, ist der *scaldino* wahrscheinlich erst später importiert worden. — Ebenso Arc., Sassof., Montelup. aber Voc. met. *cald*, *caldẹr*.

lt > *dd* wie Asc. P. in Malt. *addare*, Acq. S. *vodde* (*curtielle* wie in Asc. P. Lehnwort), Monsamp. *addare*, *addre*.

Ausfall des *l* ist in dem übrigen Teile der Provinz Ascoli vorauszusetzen und in den besuchten Ortschaften belegt, nachdem ich Zeitschr. XXVIII als nördliche Grenze dieser Erscheinung den Chienti angegeben hatte. Ebenso S. Elp. *vota*, *atri*; letzteres Beispiel wäre nicht für sich allein überzeugend, denn ich finde es neben *'scurdu* (ascolto) in Massa Ferm., *atri* könnte aus *artri* oder *l'altri* (Salvioni) durch Dissimilation entstanden sein, vgl. die Assimilation: *nuandre* (noi altri) neben *ardru* Tolent.

lt > *rd* neue Beispiele aus Camer. cont. südlich des Chienti *orda* (volta) ebenso Tolent. *ardru*, Montelup. *orda*. Fabr. *lt* > *rt* — Arc. *cortellata* aber *montre*, *antro*, Cupra mont., Jesi *antru* (Anc., Pesaro) dazu *sansiccia*, *sanciccia* im Voc. met., welches im übrigen *lt* zu bewahren scheint: *salt*, *saltarẹll* (saliscendi, sorta di ballo); *altre*, *volta* hingegen *cortei* (coltelli), das ungeachtet der verschiedenen Resultate von *lt* dieselbe Form vom Süden der Marche bis zum romagn. *curtell* bewahrt und sich dadurch als importiert erweist. Zdek. Rec. *artri*.

Croc. Krit. sagt „in qualche luogo ancora *àito*, *àitro*, *mòito*" aber wo?

lc > *rg* von Acq. S. *merga* (melica), Montalto *färghe* bis T. d. P. *fargu*, Montelup. *quarghe*.

lč > *ǧǧ* Malt *fagge*, *faggiò*, *pogge* (pulice), Acq. S. *dogge*, Monsamp. *cagge*, ebenso Acq. V., Montepr., Cast. Schwanken

In Off. *poče*, *fač*, *fičč* (filice), *docc*, aber *caǧǧ* (calce), Rot. *puggi*, *fagge*, *faggia*, *dolge* und *duce*, Montalto *doggiu* — *sacia*, *pocc*, *fäcia*, *faciò*, Campof. *faggia*, *däggiu* — *päcciu*, *faccefinọra*, Massign. *doggiu* — *pocce*, *facce*.

Im übrigen erscheint meistens einfaches *č*, *ǧ*, bis auf Force *purginille*, *farge*, Altid. *dorgia* (dolce), Cossign. *purge* o *pucia*.

Montelup. *fargia* scheint der nördlichste Punkt zu sein.

Lz > *zz*, *z*: *cazzitte* Acq. S. bis *cäze* Petr. allgemeiner Ausfall des *l*, S. Elp. *caze*, *aza*, aber *der zignore*, Montefio. *gerzomì*.

Bewahrung in Arc., Met. Tal *balteu* > *balz* (ritortola con la quale i segatori legano i covoni) *balzọl*.

L vor Labialen > *r*: *lp* > *rb* in Malt., Acq. S., Monsamp. *furbe* (polypu), Montepr. *porvere*, *scarabielle* (scalpello), Off. *sirve*, *marva*, Rot. *orba* (volpe), Montedin. *urme*, Montalto *sarvavuẹ* (salvavino), Montelp. *parme*, Santa Vitt. *pọrmò* (pulmone), T. d. P., S. Elp. *arbo* (alba), Campof. *arbu*, Fond. Anc. *furbitti*. — Merkwürdig ist Malt. *máula* (malva) über *mavla*. Tolent. *scurbito* (colpito), Montelup. *sarvo*, Camer. *armanaccu*.

Cl > *ll* S. Elp. *'mbicilletta*. *Sl* > *zl* Voc. met. *smuzlọn* (pugno menato sotto il mento) von *muso*, *fl* > *fr*. Voc. met. *fracch* vgl. Rom. *fracco*, Abruz. *fracche*, Portug. *fraco*. — Zdek. Rec. *suprica* 1439, Fond. Anc. *obrigato*.

Rp > *pp* Cast. *spappajò*, Rot. *spappajè* Lex. T., Ripat. *scapa*.

Rb > *rv* Monsam. *jerve*, *carvò*, Off. *barve*, Montalto *sciorva*, Montef. *arvuccio*, Cossign. *sciorve* etc.

Rf > *rb* dafür nur *forfex* > *forbegi* Monsamp. u. s. f. in fast sämtlichen Ortschaften, Caras. *forvece*.

Rk > *rg* u. *rč* > *rǧ* Monsamp. *sorghe*, Malt. *surgi*, Tolent. *curgu* (coricato).

Rs > *rz* S. Mart. *orze*, Campof. *urze*, Altid. *urzo*, M. Falc. *pérzaca*, Acq. V. *frzire* (frissura).

Pr > *br* Acq. S. *lebbre*, Montepr. *gäbre* etc. Voc. met. *pevrọn* (peperone). Tolent. *'mbrestà*. S. Maria delle Grazie: *Montebrandone* 1423, Cap. S. Croc. *cavrette*, Fier. Anc. *caveretti*.

Br > *vr* Monsamp. *tiravrascia*, Petr. *šcuravrudu*, Patr. *lavro*.

Dr > *tr* ist höchst auffallend, da das Auftreten von *r* in einer Konsonantenverbindung sonst den begleitenden Mitlaut stimmhaft macht. Monsamp. *quattre*, Montepr. *quättre*, Montelp. *quatro* aus *quadrum* S. Mart. *cuchetrille*, Patr. *latre*, vgl. Fermo Zeitschr. XXVIII S. 316 und S. Ben. —

Tr > *dr* Voc. met. *guadrin*, S. Maria delle Grazie *nudre* 1463.

Kr > *gr* Voc. met. *legrima*, Montelup. *arrengresce*, *sgrullata* (corotulare).

St > *s* Voc. met. *posier* < pos(t) heri.

Jotverbindungen.

Di > *j* Malt. *uoja*, Campof. *uja*. Dagegen *ggh* in Petr. *rapegghie* (lapidium), Montelp., S. Vitt., *ogghi*; der Dialekt der zwei letztgenannten Ortschaften weist zahlreiche Übereinstimmungen mit dem von Fermo auf, was besonders bei der Betrachtung der tonlosen Vokale aufgefallen ist, *odji* Campof. — Voc. met. *oǧǧ*, *imbriǧǧ* (in meridie), *incuggina* (incus, -udis), it. incudine, *scugì* < excudere mit Übergang zur zweiten Konjugation nach dem Perf. *cudi* (scorgere). Dagegen *noi* < in odio. Wie im Metaurustal so auch in Arc. Croc. *raggio, meriggia, uogge* a. *uoja* Weitere Beispiele für *gghj* Montelup. *gueregghià*, S. Elp. *festegghià, spasseggiáe* (Inf.) Arc. Croc. „Importante *nodia* e *annodia*, noia, che ho udito più volte da un contadino." Ich vermute, dafs *j, dj* der ursprüngliche Zustand sind und in diesem *di* nicht wie Croc. meint, die lateinische unveränderte Jotverbindung zu sehen ist, sondern ein Ausläufer jenes *dj*, das ich für die zentrale Marke Z. XXVIII S. 317 neben *gghy* nachgewiesen habe.

Rdi > *rǧ* Pieve a Favera Cod. 1464, *orgio* ebenso heute Montefio., *orge* Acq. S., Acq. V., Massign., Caras., *orgiu*, Campof., Altid.; Assimilation liegt offenbar in *uorie* wie für so viele andere Konsonantenverbindungen in dem näheren Umkreise von Asc. P. vor.

Gi primär und aus *gl* > *j* Acq. S. *quoajata*, Montalto *faje*, Montepr. *tijäme* (teglia), *tijamu*, T. d. P., *reloje* Patrign. It. *treggia* entspricht *traja* Patr., aber *trägghie* Montepr. — Montelup. *allogghio*, S. Elp. *logghiò*. Fond. Anc. *sarze* (sargia).

Durch meine persönlichen Untersuchungen an Ort und Stelle bin ich im Stande, die Lücken der ersten Arbeit, bezüglich der Entwicklung von *li* im Süden, auszufüllen.

Li > *gghie* wie Asc. P. in Monsamp. *cielle* — pl. *ciegghie*, *cunille* — *cunigghie*, *cavalle* — *cavagghie*, *besciegghie* (piselli), *gardarigghie* (carderelli) — daneben *curadje*, *gadjenäčče*; für dieses Schwanken mangelt mir noch heute eine Erklärung, vgl. *ki* und *ti*, *ki* und *ti* im Anlaut S. 42 (*li*) *gigghie*, *figghie*, *betigghie*, *vuogghie* — *padja*, *padjerola*, *fuodje*, *uedje* (olio), *madjuolì* (mollette).

Montepr. *cavägghie*, *cigghjitte*, *biscijegghie*, *cardarigghie*, *quille* — *quigghie*, *curtijegghie*, *martiegghie*, *illi* > *ghi* — *ciupudje* (cipolli). (*li*) *fuogghie*, *gigghie*, *trafugghie*, *pägghie*, *ägghie*, *vogghie*, *lugghie*. Ferner S. Franc. *cavalle* — *cavadje*. *cille* — *ciedje*, *curtille* — *curtidje* — *fuje* sg., *fudje* pl. Im übrigen fand ich ausschliefslich *j*, welches vor *i* auftritt, während *le*, *lle* bleiben. Dadurch wird der Plural kenntlich gemacht, wie ich dies bereits für Grott. und S. Ben. gezeigt habe, also Off. *cunille* — *cunije*, *cavalle* — *cavaje*, Ripatr. *biellu* — *bieji* aber *belle* sg. und pl. T. d. P. *quillu* — *quiji*, *quella* — *quelle* etc. etc. Acq. S. kennt diese Unterscheidung nicht.

Für Montelp. und S. Vitt. werden mir *pegghio*, *magghio* angegeben.

Zu den Orten, welche *li*, *l̯i* > *j* wandeln, gehören aufser den Z. XXVIII aufgezählten Matelica *fiju*, Tolent. *mujì*, *sbaja*, Montelup. *mejjo*, *fijja*, *mojje*, Filottrano *fiju*, *mejo*, Jesi *voja*, *raccojimento*, ebenso Arc. (Croc.).

Das Metaurustal schliefst sich hier fast völlig dem Romagnolischen an. Nach dem Tone haben wir Reduktion zu *i*: *ai* (aglio), *mai*, *moi* (moglie), *lui* (luglio), *mei* (meglio), *orgoi*. Ob dieses *i* bei auslautendem *a* sich mit dem vorhergehenden Vokale zu einem Diphthonge verbindet oder halbkonsonantisch ist, gibt Conti nicht an. Nachdem er aber *paia* (paglia) und *mija*, *mij* schreibt, ist das erstere anzunehmen. Ganz ohne Frage ist vor dem Tone *j*: *amojè*, *amojass*, *amojẹt*, *cọia* (cogliere), *arsceia* (riscegliere). *Svẹghie*, *vegghia* habe ich auch schon Zeitschr. XXVIII S. 318 für Cagli, Loreto, Anc. angezeigt, sie stehen wohl unter dem Einflusse der Kirchensprache.

Maia (macula), *caveia* (cavicula) sind volkstümlich entwickelt gegenüber von *burchie*, *vticchie*, *avricchie* von verriculum, Zuggarn, Schleppnetz (aggrovigliare, attorcere, avvittichiare etc.) *avrichiass d' intorna ma un* (importunare uno andandogli attorno), Cap. S. Croc. *ocghie*, *vecghie*.

Nachdem der ganzen Marche der Wandel *ni̯*, *ng*, *mi̯* > *ñ* eigentümlich ist, mufs *prunga* Acq. S., Monsamp. auf ein *prunica** zurückgehen.

Für nachtoniges *ti̯* sind *zz*-Reflexe allgemein. Montedin. *pozzu*, Ripatr. *bärbizza*, Massign. *varbeizze* etc. Voc. met. *balz* < *balteu* (ritortola con la quale i segatori legano i covoni), *absinthium* > *sẹnsa*, sard. *senzu*, dessen Qualitätsverschiebung vielleicht durch *sẹnapa*, *sẹna* verschuldet ist. Für Anc. *palagio*, Dog. Rec. *Vinegia*.

Im Vorton Camer. *rajone*, Pollenza *rajò*, S. Elp. *rasciò*. Fond. Anc. *rasione*, *ragione*, Fier. Anc. *cagione*, Cap. S. Croc. *rasone*, *domandasone*, *cagione*.

Toskanischem *z* entspricht *č* Cupra mar. *pacinze*. Ebenso Voc. met. *bciọccol* < *petioculu**, *bciocvle* (capezzolo) — *viağğ* (-aticu), *gaggia* (gazza), Force *gağğe*, *agreğğ* (agrezza). Dagegen *capzol* Lex. T., *capzagna* Lex. T., *cavzon* Lex. T.

Si̯ > *sc* in dem untersuchten Gebiete: Malt. *bescè*, *vasciata*, *cirẹscia*, *chiescia* etc. Ebenso im Metaurustal: *beš*, *basciu*, *roš* (russeus), *cheš* (caseu) und in Arc., doch hier Schwanken „spesso odesi *guagio*, *pregione*“.

Dazu Acq. S. *camižia*, *važe*, Monsamp. *cäže*, Campof. *camiža*, *važu*, *vužì*. Ebenso Anc. *bagiarisci*. Ms. Fabr. *cortegia*, Libri Cons. Fabr. 13. Jahrh. *de Pedagio communi* (Pedaso — Pedasius). Zdek. Rec. *provigione*.

Auch *si* gibt dasselbe Resultat vgl. Monsamp. *lu fuosse* — pl. *fuesce*.

Die Verbalendungen *-asti*, *-esti*, *-isti* sind im Metaurustal zu *-aš*, *-eš*, *iš* geworden nach Assimilation des *st* > *ss* vgl. daselbst

catassa. Also *guardaš* 2. Perf. sg., *guadarėš*, 2. Impf. Conj. sg., *vdėš*, *dormiš*, *fuš*, *fuisset* > *foš*, *sareš*, *avreš* etc. Vgl. Muss. Darst. d. romagn. M. § 155, 159.

Pį > *č* Off. *secia*, Montalto *saicce* etc., ebenso *sačče* < sapio, *peccio* Acq. S. etc. < pipione. Cod. di S. Maria delle Grazie: *sacciate* 1436.

Bį > *ğ agio* Ms. Fabr, *rağğ* Voc. met. (breve corrente del fiume) rapidu. Zdek. Rec. *degia*, *agiano*. — S. Elp., Pollenza *ciagghia*. Vor Konsonant: *barz* Voc. met. (barbio).

kį > *čč vrăčče* Acq. V., *vraccia* Montedin. etc., Voc. met. *brač*, *orč* (urceu), *biğ* (bombyceu). — Zdek. Rek. *rizzolas* (Münzen lat. ericius).

Dagegen *bruscior*, *spatascion* m. (pettata) Voc. met. *reliscione* Arc. Croc., Caldarola 1436 *abrasiar*. *Nkį* > *nğ velanğe* Malt., Force etc. Dagegen überall *panza* und ähnlich *buvunze*, *buunze* etc. für *bigoncio*, Caldarola 1436 *bigunzi*. Fond. Anc. *merzie*.

Konsonanteneinschub.

Die Entwicklung eines Gleitelautes findet statt bei sekundärem Zusammentreffen von *n* und *r*. Voc. met. *cendra* < *cenere*. Die in der Marche vielfach auftretenden modalen Adverbien: *ssamundra*, *cuštimondra*, *cuscindre* gehen auf *in man(u)aria* > *in manėra*, Akzentwechsel *immán-ra* > *immandra* zurück. Der labiale Konsonant bewirkt *a* > *o* siehe *loe*, *loppa* etc. In *cuscindre* ist nur der letzte Teil *[ma]nera* enthalten. Wem diese Ableitungen zu gewagt vorkommen sollten, der vergleiche die dialektischen Entsprechungen von *bisogna* als *bigna*, *mogna* etc. Zeitschr. XXVIII. Vgl. die adverbiellen Ausdrucksweisen it. *in maniera*, fr. *de manière*, portg. *de maneira.*

n—*l* > *ndl* Voc. met. *donnola* > *dondla.*

m—*r* > *mbr* Acq. V. *insiembre*, Ripatr. *cambre*, Montefio. *ssembera* (semola), Cossgin. *simbra*, Grott. *simbre*, Voc. met. *imbriğğ* < *in meridie.*

s—*l* > *sdl*, Voc. met. *sdlacè* (slacciare), *sdlanč*, *sdlargh*, *sdlonghè.*

s—*r* > *sdr*, *sdradè* (diradare), *sdradichè* (sradicare), *sdrenass* (direnarsi), *sdragionè*, *sdrazè* (dirazzare), *sdruginè* o *sdruginì.*

s—*r* > *str* *sufflare* > *suffrare* > *sruffare* > *strofè* (soffiarsi).

Croc. Arc. hat diese Erscheinung nicht verstanden. S. 2 „Protesi di *g*: *gresta* (arista), *grecchia* (orecchia)". Es ist einfach Apheresis des Anlautvokales. Die Verbindung im Satze ergibt häufig das Zusammentreffen von Kons. + *r* z. B. durch den unbestimmten Artikel: *un(o)recchio*, ferner kommen Zusammensetzungen in Betracht wie *ngrecchiato*. Restitution des ausgefallenen Vokales liegt vor (Arc.) *cambora*, *Camborino* (Camerino) etc. Ohne weitere Erklärung konstatiert Croc. S. 7 „Per epentesi della esplosiva si

ha: *mbrenna*, *-ella*, *-à* (merenda etc.). Unter den angegebenen Gesichtspunkten sind daher die § 82, 86, 87, 96 bei (Arc.) mit einander zu vereinigen, vgl. Muss. Darst. d. romagn. M. § 110, 118c. Da *mb* > *mm* dort Regel ist, kann es umgekehrte Sprechweisen geben wie *nsomba* (in somna), *fiamba* (raro) etc. — *A bombercatu* Anc. (a buon mercato) hier entsteht *mb* unter dem Einflusse des anlautenden *b* von *buon*. *Fiamba* verdient allerdings besonderes Interesse, wenn man berücksichtigt, dafs es auch aret. ist, alt. perug. *enfiambare* und frz. *flambe* auf ausgedehntem Gebiete dieselbe Erscheinung zeigen. Da man für das Französische nicht mit der früheren Erklärung auskommen kann, wird man mit Diez ein vlg. *flammula* ansetzen.

Doppelte und einfache Konsonanz.

Die Provinz Ascoli zeigt im allgemeinen die Tendenz Doppelkonsonanten zu vereinfachen, einfache Konsonanten vor gewissen einsilbigen Wörtern und auch vor der Ultima in Proparoxytonis zu dehnen.

Arc. zeigt nach Croc. im grofsen und ganzen die Regeln der Schriftsprache. Im Metaurustal werden Doppelkonsonanten im An- und Inlaut vereinfacht, dagegen werden dieselben beibehalten, wenn sie in den direkten Auslaut zu stehen kommen oder vor auslautendes *a*, *ia*.

Adọbbe — *adobè*, *adoss* — *adosè*, *afann* — *afanos*, *afitt* — *afitè*, *afitel*, *apoğğ* — *apogè*, *carr* — *carett*, *cavall* — *cavalin* etc. — *Cappa*, *cappia*, *cassa*, *cassia*, *coppa*, *coppia* etc.

Auch einfacher in den Auslaut tretender Konsonant wird häufig gedehnt: *achitt*, *peğğ*, *bacill* etc.

Die Tendenz der Schriftsprache den Schlufskonsonanten der betonten Silbe von Proparoxytonis zu dehnen ist auch hier bemerkbar: *abit*, *abitabbil*, *accid*, *annim*, *annima*, *arabbich*, *arissigh* (risico), *cammiš*, *cannipa*, *dmennica*, *meddich*, *propossit*, *sabbet* etc.

Doch gibt es zahlreiche Ausnahmen von dieser Regel und es scheint, dafs in erster Linie Buchwörter oder halbgelehrte Entlehnungen davon ergriffen werden.

ẹbil, *ẹcin*, *ẹcer*, *ẹgil*, *ẹsin*, *fitavol*, *agradevol*, *agevol* etc., *mecina*, *nemich*, *pọpol*, *posibil*, *scẹdola*, *scọpola*, *codica*, *decima*.

Vgl. Castellan. *fegghito*, *levvito*, *meddico*, *abbaco*, Mac. *fecchetu*, Asc. P. *subbete*, Sassofer. *sabbeto*, *dommeneca*, abruz. *fetteche*, aret. *stommeco*, *monneca*, *manneca*.

Aber auch die vorhin besprochene Vereinfachung ist Castellanisch: *coretto*, *apiciati*, *aveniente*, *bocone*, *legi* — *leggia*, *ogi*, *scapi*, *adeso*, *cervelo* etc. Die Vereinfachung bei Zusammensetzungen mit den Präfixen *ad-*, *al-* etc. reicht ungefähr bis Foligno, Rom. Für das Castellanische sagt aber Bianchi „è più tosto una tendenza che una regola“.

Apokope und Aphaeresis

sind selbstverständlich in der Provinz Ascoli gebräuchlich, wie aus den Ausführungen Zeitschr. XXVIII S. 320 ersichtlich ist.

Auch das Voc. met. bringt dafür einzelne Infinitive als Beispiele: *rivè*, *tachè* etc. (prevalente nel dial. plebeo e contad).

Ferner *nì* (venire oder ogni), *rugant* (arrogante), *mià* (bisogna).

Konsonantenassimilation.

Off. *giarnino*, Camer. *zarzemi*, Malt. *ljiscerta* (lucerta), *ljajo* Ms. Fabr. *benèra* (membra) siehe M.-L. R. Gr. I, 480 Dissimilation im aspan. *nembrar* etc.

Konsonantendissimilation.

Arbor wird in dem Süden nirgends dissimiliert. Gemeinsam sind dem ganzen Gebiete *n — n* > *n — l* in *grandine* und *hirundine*, *grännele* Montepr., *runnele* S. Franc. etc., *lendine* > *jegnele* Massign. *jenili* Fermo, (*jinele* abruz.) umgekehrt *l — l* > *l — n*: *la nucerta* Montefio., Altid. *N — n* > *n — r* in *hirundo*: *runnerella* Cossign., Montedin., *grinerelle* Acq. V., *rennerella* Off., *runnurella* M. Falc. Ferner *p — p* > *f — p*: *furbu* (polpo) S. Vitt., *folp*. Voc. met., *furbitti* Fond. Anc. etc.

Die merkwürdigen Konsonantenvertauschungen von *animale* > Montepr *lumäna*, Rot. *lemana*, M. Falc. *limana* vgl. Zeitschr. XXVIII S. 321. — Ebenso dort angemerkt *rv — r* > *rv — d* in *porvada* (pulvere) T. d. P., Altid., S. Vitt., *pärveđa* Campof. zu *porvele* Ripatr.; Cap. S. Croc. *fratenita*, Voc. met. *farfaro* > *farfna*.

In *pomodoro* wird das *r* nach rückwärts gezogen, unterstützt durch die Veränderung, der intervokalisches *d* > *đ* > *r* unterliegt: *primadore* Acq. S., Monsamp., *premađore* Off., Acq. V. *premadere*, Cupr. mar. *premarore*. *Rlorgia* (horologiu) Ripatr. zeigt den umgekehrten Vorgang.

Voc. met. *oppi* < *populus*, *rugnè*, *rugnlè* (grugnire).

Metathesis.

Telefricu Matelica, *telefreco* Porchia (telegrafo), *batẹcca* (bachetta).

Dem ganzen Gebiete sind eigentümlich: *petra* > *preta* Patr. etc. — Fier. Anc. *prita*, Dog. Rec. *febris* > *free* S. Vitt., Tolent., *freva* Porchia, *freve* Montelp., sogar *februarius* > *frevà* oder *frebbà* Patr., Montelp.

Capra > *crapa* Altid. *cräpa* Montalto etc. *Torculum* > *trochie* Cast., Rot., Montedin, Off., Voc. met. *troscẹll* o *torscell*, *troscion*, *truscion* (torsolo delle frutta). *Castrone* > *craštò* Cast., *graštà* S. Mart. etc. *Scorpione* > *scroppiò* Montelp., *sgrupiò* Massign.

Patre > *pardete* Off., *pärteme* Montalto. *pardu* Campof.

Attraktion des *r* durch *p* in *presseca* Cossign., *prasica* Monsamp., *presembiu* Force, *prubbutu* Altid., T. d. P., Campof., *pretteca* (pertica) Montalto, *pre case* Cossign. (per sbaglio), — *frumica* Cast.

Proprio > *porbio* T. d. P., aber auch anderwärts, zeigt dieselbe Erscheinung, welche Croc. Krit. als spezifisch gallo-picenisch bezeichnet, indem er die Beispiele *fartèlo*, *cherdènte*, *purtescion* e simile, sconosciute agli altri dialetti anführt.

Cap. S. Croc. *ternidade*, *tirnitade* (auch Castellan.), *bercocoli* (precoquum) denen *viricocala* T. d. P., *biricocum* Montefalc. und so weiter in ähnlichen Variationen entsprechen. Fond. Anc. *firsore*, Zdek. Rec. *ferssorias*, Bratpfanne. Cap. S. Croc. *piubicamente*, *piubicare*.

Epenthese.

Den Vorschlag von *s* hält Croc. Krit. für spezifisch marchegianisch „e sogetta a qualche legge costante — si prepone a parole che indichino l' azione compiuta coll' oggetto dal cui nome derivano: *sdetata*, *smanata*, *sgometata*, *spalata*, ecc. Ma gli esemplari attratti sono numerosi. Notevoli *sgi* e *sgette* di S. Sev., *stornà* e *stroà* del camer. e di diall. merid.; . . . ."

Das Voc. met. bringt dafür zahlreiche Belege: *scencet*, *scotnę*, *sfebręta* (febbriciattola), *sfiaręta* (fiammata) etc. Häufig ist aber doch eine Begriffsveränderung bemerkbar. Interessant ist *sfavęta* (Voce deriv. dall antico uso di votare per mezzo di fave) = avere un rifiuto. Non riportare la maggioranza di voci.

Weder in meiner letzten Arbeit noch in der vorliegenden habe ich Anspruch darauf gemacht, den Dialekt in allen seinen Teilen vollständig zu beschreiben, weil vor allem noch sicheres Material mangelt. Und deshalb stelle ich auch diese Frage vorläufig noch bei Seite. Croc. hat meine Absicht mifsverstanden, wenn er in Krit. sagt: già lo scopo stesso del lavoro, *adombrato nel titolo* (etwas zu kühn aber meint er als Ausländer: e in qualche espressione qua e là). — Croc. Krit. *ascrie*, *aride*, *amoe*, *ascusa* Jesi.

Das Anhängen von *-ne* ist auch in Off. üblich: *Ne posso piune. Quanne guarde tu 'n quine uocchie care.*

In den Cap. S. Croc. ist es anzutreffen *ane*, *ene*, *troverane*, *gine* Perf. (Pieve a Favera Cod. 1464 *moròne*), aber auch *noie*, *voie*, *doie*, *puoie* wie in dem Ms. Fabr. *luie*, *fuie*.

C. Lexikographischer Teil.

affiungheisce Grott. ammuffire. Fermo *s'affinghisca.*

agubiè Voc. met. accodare, lat. *accubitare*, Grott. *sgobáss.*

ainęlę Acq V. cerca di far presto, sbrigati, abruz. *ajinare*, mlt. *aginare.*

ainíchia Acq. S. specie di grano.

allǫ́ppe Grott., Fermo *'lláppa* aspro, Voc. met. *alapę*, *alapęt.* Impressione che fanno sul palato certe sostanze amare o acerbe, lat. *lappa.*

amunacci, *j'* Campofil. piccole albicocche. Cfr. *menägé.*

anafì Voc. met. annusare (propr. dei cani), *nęfa* -fiuto (propr. del can.) b. ted. *nif*, cfr. frc. *renifler*, picc. *nifler*, limos. *niflá.*

anètǫs Voc. met. lezioso, lat. *anxitosus**, Grot. *'nğitusę*, Fermo *'ncitusu.*

ängeddà, *l'* Petrit. albero che cresce lungo i ruscelli, lat. *alnetus*?

apa —. Nei paesi visitati solamente in tre di essi: Fermo, Montepran., S. Franc. la parola „*ape*“ è restata; nel primo *apa.* (Arcevia: *apo.*) Al suo posto in un territorio quasi unito è subentrata la voce „*examen*“. Solamente Force, il dialetto della quale sotto alcuni aspetti è molto interessante, resta isolata.

lu sāmu	Force
lu sama	(tonl. *s*) Rip.
li sǫme	Cupra mar., *sciǫmę* Grottam.
u samę	Massign.
j' assami	Campofil.
l' assamu	Montefiore.
l' assiamu	Carassai.
ji assāmi	Altidona.
la sāmu	Torre di Palme.

In un altro gruppo di paesi l' insetto produttore del miele è chiamato: *vespa.* Maltign., Montedin., Patrign., Offida: *vęspe*, Acq. S. *la vešpa*, Monsamp., Rotella *la vęspa*, Acq. V. *la vespere*, Castign. *la vespa*, Montalt. *le vuespe*, Petrit. *vešpa*, Montefalc. *a vęspra.* A Fermo hanno anche *vespra* con cui intendono le api o più specialmente: i fuchi. Petritoli è il più

lontano di questo nuovo centro. Ero tentato di pubblicare unitamente a questo, uno studio generale sulla parola „*ape*“ in tutti i dialetti italiani, ma pur troppo mancano i vocabolari per questo scopo.

Secondo i sunnominati vocabolari „*ape*“ in Sardo sarebbe restato: *abi*, Sicil. *abi*, Bologn. *aev*, Romagn. *êva*, Ferrar. *ava*, Milan. *avi*, *ava*, Padov. *avi* e *avia*, Venet. e Genev. *ava*, Trent. *af*, mentre negli altri territori devono esserci le seguenti derivazioni: Abruz. *pecchia*, Napol. *apecchia*, Prov. Salerno. *apicella*, Com. *avicc*, Piem. *ava*, *avija*, Lomb. *aviğa*. Nell' Arch. glott. II, 37 Flechia, dà come caso unico Parm. *vrespa*. Ma mi sembra interamente impossibile, che solamente le Marche abbiano diverse voci per denominare l' ape. Tanto più mi rifiuto ad ammettere questa supposizione, guardando il foglio 1 dell Atlante Gilliéron, dal quale il M.-L. ha già riferito il più interessante nella Zeitschr. XXIX.

Sul territorio francese la voce „*ape*“ non è restata che ai limiti estremi. Nel dipartimento Gironde 548, 549, 650 *aps*, Pas de Calais 296, 298, 299 *é*, 288 *ẽn*, *éé*, 287 *fãšó dé*, Nord 295, *é*, egualmente Somme 278, nella Svizzera francese 61, 62 *ā̀*, 70, 969 *á*, 60 *ṑ*, nelle isole normande 399, S. Pierre Port *ḕys*, cfr. Körting: *apis*.

Examen si trova nel nord: Pas de Calais 275, 285, 286, 287, *ĕšāẽ*, 276 *éšẽ*, Somme 264, 277 *éšẽ*.

musca Dép. Nord 182 *mṑš*, 191 *mōḫ*, 272 *mū̀š*, Calvados 343, 355, 376 *mū̀k*.

vespa nell ovest: Vosges 68, 85 *wḕs*.

burdone nelle isole normande 396 *bū̀rdõ*, 398 *bū̀rd*.

apicula e derivazioni simili occupano la maggior parte del territorio francese.

arangọ̀, *rangò* Grott. rubare. Voc. met. *aranchè*, *ranchè* — dissodare. Tom. B. arrancare „Forse l'idea di Trarre dona unità ai sensi, che pajono diversi, di questa voce.“

arbette, *l'* Massign. sedano, Voc. met. *erbetta*, Grott. *'rbatte* — prezzemolo, Caras. *iärbere* — cavolo cfr. *fọje*.

arcorass Voc. met. ricrearsi, godere, *arcurọss* Grott., cfr. frc. *écoeurer*.

aribergo Arc. Croc. interessantissimo perchè a conservato la forma antica del tedesco: *heribërga*, *haribërg**.

asẹnẹ carrà m. Ripatr. cervo volante (Lucanus cervus).

avrichiè, *vrichiè* Voc. met. aggrovigliare, attorcere, avvitticchiare ecc. lat. *verriculum; avricchiass d' intorna ma un* — importunare uno andandogli attorno.

bagaiẹ̀, *bagaiọ̀n*, Voc. met., romagn. *baccajà*, *baccajone*, ha uso più spreg. di *chiachiarẹ*. Anche una persona sola *bagaia*, ma

non chiacchiera; lat. *beccus*, gall. dalla radice *bacc*, cfr. Körting 1294 e 1132.

bagẹna, Voc. met. minestra di fave fresche, lat. *bajana* Salv. N. Post., aret. *bagiana* etc.

balletta, Fermo, sacco bianco, cfr. it. *balla* anche nel significato per metonimia.

banadure, *la* Monsamp. arcolaio, Grott. *lu mbanature*, lat. *impanatura*.

barbacọ, *lu* Grott. travicello infisso nel muro, per reggere tavole, Voc. met. *barbachẹn* — beccatello, Fermo: *barbacà*, cfr. it. *barbacane*.

barburẹna Voc. met. borea, vento diaccio, lat. *barbarena**, Grott. *burì*.

bardäsce Acq. V. fanciullo, cfr. Zeitschr. XVIII, Char. bardascia.

barnite, *lu* Monsamp. l' orciuolo.

barvízze, *lu* Montedin. mento, cfr. Rom. F. XIV. S. 407. *barbuezzu* Force, *bärbizza* Ripatr., *varbezzu* Campof., *varbeizze* Massign., *barbeizze* Grott., *varbizze* Carass., Torre d. P., Altid.

battistrángola Grott. battola, Voc. met. *batraccola*.

batush Voc. met. bodola o botola, Anc. *batuscio*, lat. *batte(re)ustium*.

bciọccol Voc. met. picciuolo, lat. *petioculus*.

beuta Voc. met. panetto di polenta con uva secca e con anici, lat. *beccus*, cfr. franc. *bouchée*.

becce m. Monsamp. maschio della capra, ital. *becco*, cfr. Etym. Wörterbuch d. rum. Spr. Puşcariu, *bec*, arom. *bet̆š*.

beccinne, *le* Monsamp. mammelle, Grott. *pèccine* cfr. Rom. F. XIV. S. 485.

biáte, Montalto. *a biáte a nẹgne* — ha comminciato a nevicare, Grott. *a mmiọte*, it. *avviare*.

bietta Voc. met. prataiolo (Agaricus camp., prat. etc. Boletus edulis), lat. *boletus*?, Arc. Croc. *bitta* — fungo spec. epifito.

bigol (più com. al plur. i *bigol*) Voc. met. spaghetti, Mant. *bigoi*, lat. *(bom)biculus*.

bindell Voc met. nastro, a. ted. *windan*, frz. *guindeau*, cfr. ibid. *bendina* — tesa, quella parte del berretto che dà in fuori sulla fronte. Cfr. it. bindella, bendella con significato diverso.

birè, *birarẹll*, *bireil*, Voc. met. ordigno qualunque che giri. lat. *virare*. Arc. Croc. *birà*.

birr, Voc. met. *montone*, Arc. Croc. *biro* (ariete), a. ted. *widar*. Nel. Arch. gl. XIV, 356—57 il Nigra vuol dimostrare che le forme can. *berro*, piem. *bero*, fr. dial. *beròn* ecc. (ariete, montone) derivano dal latino „verres".

Difficilmente si può accettare che su un territorio così esteso il verre sia stato confuso col montone, tanto più che l' allevamento di queste due qualità di animali domestici è da parecchi secoli molto numeroso.

Il Nigra vi ha riunite molte forme, fra le quali il romagn. *berr* deve indubitatamente esser messo insieme col metaur. *birr*. Il cambio del *v* in *b* è richiesto in ambo i casi, ma non si violenta troppo il senso partendo da „widar".

Del resto mi propongo di ritornare su questa questione in uno studio sugli animali domestici.

birru. Interessanti ed originali sono i nomi coi quali viene chiamato il tacchino. In Acq. S., Monsamp., Montepr., S. Franc., S. Mart., Cupra. mar., Massign. ci sono forme dialettali corrispondenti alla voce „gallinaccio".

In un territtorio minore Arcevia: *dindero, drindo, dindo,* Fossombr. *dindulin,* Voc. met. *dindlę* si chiama così il medesimo volatile.

Finalmente troviamo in un esteso gruppo di paesi, denominazioni del tacchino fra le quali la forma „*birru*" Macer., Fermo, Torre d. P. è la piu analoga al latino. Poco cambiate sono: Lu *wirru* (Campof., M. Falc., Force, Caras., Altid.), *wirrę* Ripatr., Offida, *verru* Petr., Montalt., *weirrę* Grott., *vęrru* (e >< i) Massign., e la derivazione *berręn* (romagn.).

La base latina di tutti questi nomi è: „birrus" o meglio la voce greca πυῤῥός. Il tertium comparationis sarebbe il colore rosso-fuoco. Cfr. Tom. Bell. + Birro = bigio, la sopraveste de' vescovi e d' altre dignità ecclesiastiche, cosi detta dal colore. La prova che questa parola è molto antica risalta da che nell' abruz. è usata in senso figurato.

Finam: *Virre* s. m. pl. *Bižže* pr. dei bambini, Tenè', fà, le — avere, far, le bižže, *le rabbie,* = per isch. Di adulti e spec. di donne. Tené' le = esser bižžoso, capriccioso = meno com. *verrarije* sf. pl. = [Vjerre] Verrute (stizzoso) („pare un verre" dice il popolo di persona stizzosa.

Ed in ultimo luogo ci sono forme che riflettono molto bene la doppia corrispondenza del greco πυῤῥός nel latino ‚birrus' e ‚burrus' Offida cont. lu *kiurrę* (Castign.), Rotel. *djurre,* Montedin. *kiurre, -a,* Montalto: *kiurre,* Patrign. u *kiurri,* Force: *kiurru, tiurru.*

Non mi sembra unire a questo: *billi* Croc. Arc. voce con cui si chiamano i tacchini. „Forse da bielli cfr. belle usata per le anatre e Finam. 145 *belle* vezz. di gallina, *billa* voce per chiamar la gallina."

Veramente il tacchino non è stato introdotto in Europa che nel XVI. secolo. Da ciò è necessario rappresentarsi, che gli uomini collerici, ai quali sale facilmente al viso il rossore della rabbia, siano stati chiamati così e che il sopranome dato a loro sia passato al volatile.

In Croato si chiama il gallinaccio *tukan* e ad una persona irritabile si dà il medesimo nome.

Ma in ogni caso si deve constatare l' introduzione della radice „kur" = pollo, propria a tutte le lingue indogermaniche. Da questa radice derivano il russo *kuranъ*, il lituanico: *kurens, kurkins,* denominazioni del tacchino. Cfr. Miklosisch. Etym. Wörterbuch d. slav. Sprachen: *kuru,* in tutte le lingue slave. Ferner Nemmich. Allgem. Polyglotten Lexikon d. Naturgeschichte:

ted.: *Puter, Puder, Puthe, Kurre*. Schrader, Reallexikon d. indogermanischen Altertumskunde:

Einen interessanten Weg in die iranische Welt wiese das slav. *kurŭ, kura*, wenn es als Entlehnung aus npers. *χροΰς*, (pehlevi) *χρōς*, kurd. *koros*, belûčî, *krôs, kurus*, Hahn aufgefafst werden könnte; doch ist dies wahrscheinlich nicht der Fall. Nach anderen wäre vielmehr das slav. Wort identisch mit lat. *corvus*, so dafs also eine Vermischung zwischen Hahn und Rabe anzunehmen wäre, wie sie wohl auch in got. *hrūk* „Hahnenschrei" gegenüber altnordisch *hrókr* Seerabe, agls. *hróc*, Mandelkrähe, ahd. *hruoh* Krähe, griech. *κράζω, κρώζω* vorliegt. È da notare che nei tre seguenti gruppi di lingue: tanto nelle romanze che nelle germaniche e slave si sia prodotta la trasformazione del *b, t* e *k* nel principio della parola:

March.:	*birru* (*vurru*)	*tjurru*	*kjurru*
Ted.:	*Puter*	*Truthahn* (vielleicht aus Kruthahn*, czech. *krut*.	*Kurre* (Schweizer Idiotikon: *gurri*)
Kroat.: (nsloven.)	*puran*	*tukac* (c = z)	*curak* (c = č)

Puran e *curak* potrebbero provare che la base *πυρὸς* sarebbe comune ai slavi meridionali ed al marchigiano.

bìsce, la Acq. V. buca, S. Mart. *lu vàrdęnę pe sbužia la vatte* (sbucare), Grott. *búsce, sbuscið*, Fermo *búscia* cfr. frz. *combuger*.

boitę̀ Voc. met. singhiozzare, piagnucolare, lat. *vocitare*.

brachętta Voc. met. pastoie, calzetta, correggioli che si mettono a' piedi della civetta, Grott. *vracǫttę*, it. *brachetta*.

brásteme (pl. masc.) Arc. Croc. *biade*, — *mbrastemà* — mescolare farina di biade a quella di grano nel fare il pane, lat. *brace*, grani species, cfr. *bratsina* Gloss. Du Cange, (molendinum, ubi *brace* tunditur).

bregnęta Voc. met. pastone de majali, *πρίνινος* — appartenente all' elce cfr. ibid. *bregn* — abbeveratoio, trogolo, aret. *baregno*.

brill Voc. met. carico di frutti (d. di albero), Grott. *vreille*, lat. *virile*.

brisciǫl Voc. met. fignolo, derivato dal lat. *viresco*, cfr. Arc. Croc. *bresciuǫlo*, Grott. *vrisciǫle*.

brombol Voc. met. ghiacciolo, ‚*brombli' dal fredd*, da bruma, cfr. *brum* — dicembre.

buchr, bucarell, bucarin (detto anche fornarin, magnapęn" Voc. met. lat. *farina bucellaris, bucellatum* — farina proveniente da biscotti ridotti in polvere. Grott. *magnapò, buzzerò*, Arc. Croc. *búghero* (*bugarone, bugariello*) calabrone, cfr. Post. Salv. 5.

buzz m. Voc. met. bariglione e alveare, arnia, bugno, lat. *vocitus* > vucitu > vuciu.

buzzęrù, li m. Grott. blatta.

cacalúse, lu Grott. cispa, Fermo *caccalusu*, Voc. met. *biccica*.

cagnarutte, lu Grott. rissaiuolo, rissoso — Voc. met. *cagnarol*, Fermo *cagnarottu*, cfr. it. cagnara.

caičč m. Voc. met. legno sfibrato, quasi fradicio, lat. *caduceu* > *cauceu* > *caiceu*.

calavandr Monsamp. specie di scarabeo che si trova nella folligine.

calfiss, calfit (d. segnat. di pane, cascio e sim.) Voc. met. *ammuffire*, lat. *calefieri* non calefactus.

calvigia f. Fermo frumento lat. *calvitium*.

canabučč o ganabučč, gambučč Voc. met. gambo del granturco, Mant. *canavučč*, lat. *cannabis* + uceu >< gamba.

canassa Cossign. mascella, Grott. *canoscia*. Fermo *canascia*, it. ganascia.

cannucci, li S. Vitt. gola, Grott. *cannuč*—esofago e trachea uniti. Massign. *ganerọcẹ*, Fermo *lu cannucciu* — Dimin. dell it. canna che nel plur. indica anche: canali della gola. Nel dialetto fermano si dice anche *gargalozzu* che con *gargarozzu* è voce italiana invece di *gorgozzule*.

caperierre Patr. testa.

cappiọle, lu Grott. maglietta, Umbr. *travetta* (Voc. met.) o *cappiola* cfr. ital. cappio.

capzol Voc. met. giuntoia, fune che serra il collo del bue aggiogato, it. capezza.

cardu, cardarellu Prov. di Ascoli, fungo mangereccio, lat. cantharellus >< cardus, cfr. cardūelis N. Post. Salv.

carend cont. *gi carend*, Voc. met. cercando, lat. *quaerere*.

caressella Off. biada senza barba, lat. *carex*—*carice*, Rot. *garasella*, cfr. Ven *caresina* Post. Salv. 6. Bari: *carosẹlli*— cetrioli pelosi.

cárgi, li Montedin. acacia, Grott. *le cárge*.

carpía f. Voc. met. lichene, cfr. *carpita* Rigg. Bulle. — rascia, stoffa di lana ruvida, con pelo lungo.

carvúnje, la Montedin. carbonchie lat. *carbunea**, Campof., Altid. *carvunju*, Montelp. *carvugna*, S. Vitt. *carbogna*.

caude Zdek. Rec. 1421 ademanda c. XLIIII de terra posta in lu dicto territorio .... lat. *cauda*, finis, terminus cfr. Glossarium Du Cange.

cavalitte vedi *manata*.

cavzon Voc. met. fune con cui si legano i buoi per le corna al timone del carro, lat. *capitium*, Flecchia Arch. II, 333.

cegneta Voc. met. percossa, *avẹ, dẹ lẹ cẹgnet*—avere, dar le busse, lat. *cingo*, cfr. frc. *cingler*, it. colpo di cinghia.

cẹcọrba f. Voc. met. grillotalpa; sarebbe una comparazione colla volpe, cfr. Zeitschr. XXXI, 28 Schuchardt, la prima parte *cieco*, perchè la talpa non vede niente quando viene alla luce e perchè il modo di vivere dei due animali e simile.

cepp Voc. met. (le foglie riunite dalla radice spec. dell' insalata), lat. *cippus* non *cespes*, it. ceppo.

cerisce morè, Massign. fragole, a Bari le corbezzole sono chiamate fragole.

cerr m. (usato per lo più al plur.) Voc. met. frangia, dal lat. *cirrus* — amento, Grott. *li cirre dele sapie* (furp.) — tentacoli dei moluschi, cfr. Georges, significati II, B e D.

cerratore m. il quale con la falce recide la paglia delle spighe, cfr. it. cerrare, accerrare.

checabiscia Voc. met. battisofia, lat. *caca* + *bestia*, Siena: *cacatreppola*, Pistoja: *cacona*, Rec. *carcarello*.

chepezze Ripatr. nuca, T. d. P. *copezza*, Grott. *cappázę*, cfr. Rom. F. XIV, S. 422.

chiärde m. Caras. *fungo*, lat. *cardus*, cfr. cardarello.

chieppa Anc., Fermo mentone.

chjù m. Grott. strix scops, *chiod* Voc. met., *chiode* Montedin., *chiude*, cont. *chiuve* Montalto, *chiuvette* Cupra mar., cfr. *tjuöve* — ated. *kawa*, in trasformazione onomatopeica, cfr. it. *chiù* = voce dell' assiuolo, Caras. *lurchiù*, lat. alluccus.

ciadgiaragiò, li Monsamp. farfalle grandi.

ciambelle S. Mart. ciabatte.

ciammarica Asc. P., Maltign., Acq. S., *ciammariga* Monsamp., *ciammaruga* S. Mart. *ciammarucha* Grott. — lumaca, cfr. l' abruz, *ciammajiche*. Nei luoghi visitati confondono spesso: chiocciola lumaca, tellina, arsella.

La *chiocciola* nei seguenti paesi è chiamata: Montepr., S. Franc., Massign., Montefio., Caras., T. d. P. *cucellò*, S. Mart., Grott. *cucellà*, Acq. V. *cucciäle*, Off. *quecciola*, Rot., Montedin., Force, Petr., Montefalc. *cucciola*, Campof. *cuccilà*, Altid. *goccellò*, Fermo *cucciola*.

La *tellina* viene anche detta: Caras. *cuccelò*, Montefio., Acq. S., Monsamp. *cucciola*, Massign. *cucciole*, Cagli *cociola*, mentre a Petr.: *lumäche*, a Force: *lumaca*.

ciammoje le Rovet. fogliame di querce.

ciappetta Santa Vitt. *fibbia*.

ciappittę Patrign., Porchia, piccola pecora, cfr. it. ciappa,

cicaletta Voc. met. ascialone, lat. *cīccum*, torso dei pomi, cfr. fr. *chicot*.

ciciapacchię Acc. P. rosignuolo, cfr. it. chiucchiupicchio = fringuello.

cicu m. Montefalc. piccola pecora, cfr. Arc. Croc. *cicio* e *cicino*, *maiale*.

ciffe Montalto, piove e nevica, cfr. *cifeca* Zeitschr. XXVIII Gloss., abruz. *ciufece* — intruglio, cfr. Zeitschr. XXXI, Schuchardt.

ciga, Anc. *andà a ciga* — andar piano, Grott. *a cich' a cich'*, Fermo: *vanne accica*.

cioffe Grott. cencio, Voc. met. *ciaff*. Fermo *ciaffo*, anche it. con senso diverso, cfr. Zeitschr. XXXI, Schuchardt.

cipránie lu Rovet. biancospino, Montalto *cepranie*.

ciurme m. Grott. cipiglio — Voc. met. *ciurme*. Fermo *Che ciurma*; cfr. it. ciurmare, ciurmadore.

cǫcciola o *coččla* Voc. met. guscio, lat. *cochlea.*

coccocciara, la Altid. grillotalpa, S. Franc. *coccociäre.* Così chiamata da una confusione colla chiocciola, cfr. Zeitschr. XXXI, 29 Schuchardt chian. *ciaramella* etc. Voc. met. *cęcǫrba*, cfr. *crǫcchie.*

codanzinzera, Altid., Montefio., Montalto, Rot., Montepr., *batticoda*, Campof. *caganzinzera*, Ripatr. *codenzinzere*, Fermo: *cudinzinzara*, Monsamp. *godanzinzella*, — coda-zinzinnare (bere a zinzinni), cfr. Arch. gl. II, 325.

cǫe vedi *manata.*

cǫla Maltign. gazza, abruzz. e napol. da *Nicola* cfr. *colas* = gallinaccio, Vendée, ed i derivati da *Yacques*, Nigra, Romania XXXI, S. 518; cfr. marcò.

colchę Voc. met. atterrare, *colchè ma un*, *colcass*, distendersi per terra, coricarsi. Grott. *cǫrche*, lat. *collocare.* Cfr. il significato del fr. *coucher* che non dev' essere influenzato dall ital. cucciare, ma può derivare da un ristringimento di senso nel vlg.-lt.

collara Arc. Croc. (fabr. *collătico*) grano che ogni anno il socio dà al padrone, per compenso dell' uso di un pajo di buoi. Evidentemente da „collo“. Voc. met. *colęra.* Io lo metto insieme all' ital. *collatore* — datore di benefizj — *collata* — l' azione colla quale si arma alcuno cavaliere.

cǫnca Voc. met. zana, legno concavo per trasportare panni e altro, lat. *cōnca*, cfr. *cocchio*, n. prov. *coquo*, frc. *coche*, Gröb. Grdr. 666, non in quanto all' etimo ma riguardo al senso. La forma della cassa del carro era, presso i popoli abitanti lungo il mare, imitata dalla conchiglia; presso altri fatta su modello del guscio d 'un frutto duro come la noce.

correggiuolo Arc. Croc. convolvolo. Foneticamente eguali, vell. *crivuólo*, abr. *crijuole.* Base *corrigia.* Il significato non si accorda bene. Il convolvolo si attorciglia intorno ad una pianta. Lo sviluppo del significato dal latino *corrigere* mi sembia più giusto: cfr. *scortare* — accompagnare, *scorta*, frc. *escorte*, spagn. *escolta*, aspagn. *escurrir.* Fermo: *correghiǫla*, ma scrive un mio amico di quest' ultima voce: Non credo si tratti di convolvolo. E un' erba spontanea di terreni arenosi, che anche in italiano si chiama *correggiuola*, forse per la similitudine delle sue foglie colle striscie sottili di cuoio che si chiamano *correggie.* È lo stesso che il Polygonum aviculare. Linn.

crè lu Grott. gabbia da galline, Fermo lu *cri*, cfr. Voc. met. *crin*, m. cesta di salcio, a guisa d' inferriata, per tenervi fieno, gramigna o altro. (Quod robas portentur in crineis V. Arch. trad. pop. Vol. IX, pag. 93). — *Crina* f. (Aret. *crino*, nel Mugello *Crina*, Abruz. *crine* — cesta a forma di campana per tenervi i polli. *Crina* (Ne' nostri fiumi si usa tirar la *crina* dietro di sè; in Toscana il retino si spinge innanzi). Retino in forma di cappuccio legato in cima a un palo per pigliar pesci. *Crinella* (Usato più spesso al plur). Le *crinell* — gabbia (Giorgini),

cavagnuolo (Rigut. Fanf.) muserola di vimini che si mette ai bovi, cfr. lat. *crines* — treccie di capelli Plaut. mil. 792.

crocchie li m. Malt. grillotalpa.

crucitte li Grott. lupinella, Fermo: *crucitti*, Voc. met. *crocetta*, abruz. *crucette* — Onobrychis sativa, lat. crux, della disposizione delle foglie, cfr. Tom. Bell. *crocetta* = Verbena officinalis. L. (in riguardo ai fiori).

csubrin Voc. met. cont. cugin, cfr. Zeitschr. XXVIII, Gloss.

cucca Voc. met. (voce de' bambini) mela κόκκος. *Cucca* Fermo è voce del verbo *cuccare* che sarebbe italiano ma non in questo senso. Il *cuccare* del dialetto è lo stesso del cogliere, colpire = *Come se cucca*! (Come ci colpisce).

currià Patrign. lacci delle scarpe, lat. *corrigiata*.

curtesciana la Monsamp. piatto grande.

dentchier s. m. plur. T. di tessit. Voc. met. tempiale, lat. *denticarius**, cfr. denticulus — arnesi aratori dentati, cfr. forme simili dial. dal lat. *tendere*.

derma Grott. modello, Romagn., Metaur.: *delma*, Fermo *derma* e *áppuru*.

diclinit agg. Voc. met. più che avvilito, lat. *declinus*.

dregol cont. Voc. met. appianatoia, germ. *drag*, cfr. frc. *drague*, pala, Arc. Croc. *dragoletto*.

drua, *f*. Acq. S. spola — Voc. met. *drughella* (ivi fabr. *truella*, *druella*, *drua*, abruz. *druve*, reat. *trua*), Arc. Croc. *turghella*, forse il ted. *Truhe* ahd. *truha* (truccha) — cassa, cofano, cfr. anche la provenienza germanica dell it. *spuola*, frz. *épolet*.

ducin, Voc. met. cont. *vicinu*, lat. *vicinu* > *vucinu* > *gucinu* > d...

dúnna, S. Ben. dove, it. *donde*.

dureğ Voc. met. ciliegia, cfr. it. *duracine*.

endeme Grott. traliccio della materassa, Voc. met. *íntima*.

enneci, *l* (S. Elpidio a mare) Dal contadiname locale vengono così chiamati i primi venti quattro giorni di gennaio, in quanto si pensa — per vecchia e molto estesa finzione — che essi indichino le qualità tipiche di ciascuno dei dodici mesi dell' anno in corso. E da notare, però, che dal primo al dodicesimo, i giorni indicano i mesi dal gennaio al decembre e che, dal tredicesimo al ventiquattresimo, li indicano invece in senso inverso: dal decembre al gennaio. Deverbale da „indicare".

erni, *m*. Montalto, hedera, *lerna* Rovet., cfr. Zeitschr. XXXI, 33. Schuchardt.

estle, *estla* cont. Voc. met. È costì, presso di te (indicando una persona o una cosa) abbreviaz. da: *è questo lo, la*.

fagna, *la* Monte Monaco faggiuola lat. *faganea*, *favu* — faggio.

fammič s. f. Voc. met. T. di calzol. *La f. del pied* — fiosso, Fermo *affámece*, abruz. *fámece*, la parte rientrante del tomaio sopra il fiosso, lat. *famex*, (M.-L) romagn. *fams*. Salv. N. Post.

fancose, le Force scarpe (da *fango* gergo).

farruscol, le Voc. met. minuzzoli che si sollevano spec. tra la fiamma nutrita da foglie secche. Derivazione da *far, -ris*. Il tertium comparationis sono le piccole parti, ch eil movimento del l' aria solleva ed aggira.

fedelin Voc. met. vermicelli, abruz. *fetelin*, Fermo *fidilini*, cfr. Körting 3742 *filellum** per dissimilazione.

felaccia, li Monsamp. ficconi, lat. *ficula* >< *filex*.

feštuche, lu Grott. fusto del granturco, it. *festuca* con senso diverso.

fẹteche, lu Acq V. fegato, Fermo *fẹtoco*.

fiammeinga, la Grott. piatto ovale, Voc. met. *fiaminga*, Fermo *fiamminga*.

fiammina, la T. d. P. fungo velenoso, simile alla Morella.

fiarẹta Voc. met. sfogo alla bocca dei bambini, noto col nome di „Mughetto", lat. *flare*.

fiẹnga, se Fermo, si piega, *je se fienga le gamme*, lat. *flecto* >< *fingo*? Cfr. Salv. Post. 9. affiectendose.

fiezza Arc. Croc. gruppetto di peli, fili ecc.; abruz. *frezze* e *fezze*, reat. *fiezza* e *fezza*, Grott. *fiazze* — matassa, ted. *fetzen* m. a. ted. *vëtze*, brano, brandello.

fijine, la Montepr. volpe, lat. *felina*.

fọje Rot. cavolo, Grott. *le fuje*, Arc. Croc., Osimo erbe cotte comestibili.

fraẹllu Altid. correggiato

A.	*frajẹlli*	Mosamp.	B.	*vattetúre*	Maltign.
	frajẹlle	Rot.		*vattetoúre*	Grott.
	frajẹllu	Massign.		*attetúre*	Off. Castign.
	fraẹllu	Altid., T. d. P.		*vattetúre*	Rotella.
	fjaẹllu	S. Vitt., M. Falc. (influenzato dall' it. flagello).			

Finam.: *frajẹlle* o *flajẹlle*, Atri, Città S. Angelo.

ad A. flagellum non fragellum App. Probi, quindi *fr* è già vlg.-lat. La parola in latino significa solamente frusta, sferza. I Romani non possedevano il correggiato, impiegavano cavalli per pestare le biade come gli ebrei usavano i buoi. Il primo uso è ancora restato nei paesi meridionali ed orientali d' Europa ma oggi va scomparendo.

Il *tribulum* — cilindro da trebbiare — proviene da epoca posteriore.

Neppure i Germani conoscevano questo arnese, perchè *dreschen*, ated. *drëskan* dimostrano per l' italiano *trescare*, *tresca*, afr. *tresche* (ballo saltato) che pestavano le messi sotto i piedi per sgranarle.

Il divulgarsi delle parole derivanti da flagellu — per indicare il correggiato — non è stato che nei paesi gallici; ciò prova che in questi paesi era usato il detto istrumento, e da essi è diffuso.

I Tedeschi hanno assunta questa parola: „Flegel" la quale è penetrata verso l'Ovest fino ai Cymbri (: come frewyll), airl. srogell (vedi l'articolo nel Kluge e cfr. *r* come nel Marchegiano).

Anche nella Gallia cisalpina fu introdotto il gallico correggiato, abergam. *flavel* e le ultime diramazioni appariscono nel reat. *fiaòl*, nelle forme marchegiane e infine in due posti isolati dell' Abruzzo.

Ecco una nuova traccia della presenza dei Galli fino nelle Marche.

ad B. Cfr. l' it. *batocchio*, l' azione del quale è indeterminata. Una restrizione del senso, la troviamo quando esso è applicato a produrre il suono nella campana. Cfr. anche l' it. battitore e nel l'Atlasse Gilliéron foglio 580: fléau No. 796 Pyren. Or *bątũlą ... lås f. flãẽl*, Alpes mar. *bą̃tũl, bą̃tų̃ʟ*.

frangucciu, lu Force martello (gergo).

frávu, Porchia *fr. dó* — fra due.

frẹttu, lu Petr. intestini.

friscolì, lu Monsamp. lombrico, Cast. *lu friscule*.

A Fermo e altrove nelle Marche *frisculu* o *flisculu* significa lo strettoio o frantojo delle olive.

frizzo, lu Force, vino cfr. it. frizzare (gergo).

frúco Grott. cont. fanciullo, cfr. Zeitschr. S. 485 XXVIII *fricchino*.

furčẹgò, lu Monsamp. ferro da stirare il fuoco.

gaion s. m. plur. Voc. met. gattoni, gr. *γάγγλιον*.

gajǫpe, la Cupra mar. — specie di uva nera, forse dal lat. *galeobdolon*, *γαλίοψ*, ortica morta, Campof. *gajǫpa*, Grott. *ajǫpa* uva cotta.

galaverne Voc. met., cfr. *calaverna* Zeitschr. XXVIII S. 483.

gandẹrẹlla Force ranocchiella, dal lat. *cantare*, cfr. *grassẹlla*.

gäne, la Montepr. conocchia, forse da un „*roccana**", sviluppo ulteriore dal it. *rocca*, o più tosto da *canna*.

garrende, lu Montepr. scarabeo (Geotrupes?).

gatinelle, catinelli Dog. Rec. c. e *masseriziali*, panni, cfr. it. catino con altro senso.

gestmẹ cont. Voc. met. gemere. *Astma* si è introdotta cfr. biasmare — biastemmare, asimare — astma.

ghjẹmiti, lu T. d. P. scarpata di un territorio — Grott. *jhímmite, lu* fossa che accompagna la strada, lat. *limes* cfr. Salv. Post. 12.

ghjẹsẹene, lu Montepr. fiore dell asino (asinastro, ficus carica?), da „*[fiori de] li äsene*".

ghiǫm Voc. met., Fermo *jiǫma* gomitolo, lat. *glomus*. Fanfani: *ghioma* arcaismo, voce lucch., Tom. Bell. (Butti) Inf. XII.

giobbia cont. Voc. met. giovedì, Urbino cap. *giobia* (1433), cfr. lomb. *žobia*, piem. *žöbia*, wald. *gievia*, venet. *zobbia*. Tom. Bell. + *giobbia*.

giorielle m. Acq. S. panno, grembiale.

godette, le Rovet. Equisetum arvense, cfr. it. coda = Orobanche.

gǫlie, la Grott. gherone, Voc. met. *gaida*, abruz. *gadë*, cfr. *sgadie*.

gommit cont. *gombit* Voc. met. *gomito* (gombito è voce toscana) ait. *gombito*, lat. *cumbere* >< *cubitus*.

grandestin Voc. met., Arc. Croc. clandestino, etimologia popolare.

gránzule Grott. grannelli di neve, cfr. *ranzuole* pag. 76.

grassęlla Off., Montalto, Caras., cfr. il prov. *gresset* dal lat. *crassus*. Si è prodotta una combinazione con rana. D' una parte *grassĕllus** perde il *c* cfr. *rassęlla* Malt., Monsamp., Grott., *rascęlla* Cast., *rasseille* S. Franc. D' altra parte *ranucula* prende il *c* e fà *granǫcchie* Montepr., Rip., S. Mart., Massign., Off., Montedin., Force, Montefio., Petr. *grenäcchie*, Acq. V. *gränocchie* Montalto, *granǫchia* T. d. P., cfr. il frc. *grenouille* ecc., cfr. M.-L. R. Gr. I, 356.

gravlè Voc. met. racimolare, corrisponde a *grappolare** derivazione di *grappolo*.

gregna, la Grott. verme nei prosciutti.

grevęm Voc. met. carico grave, lat. *gravamen*, cfr. l' it. *gravame* con senso diverso.

grippi (Capitoli sopra il fondaco, Anc. 1510 cfr. pag. 164) piccolo battello corsaro, lat. *gryps*, Acc. Plur. *grypas*, altra forma *grypus*. Sulla prua dei battelli si vedono delle figure di uccelli, fra i quali frequentamente uccelli favolosi come il griffone. Si può facilmente accettare la derivazione da una parola greca, perchè i corsari greci invasero spesso le coste orientali italiane.

grisciello Arc. Croc. ventricolo. „Fabr. *griscillo*, Urb. *grisilli*, Ancon. *grigili*, altrove *griscí*, *gresci*," Sarebbero postverbalia da *cresco* coi suffissi *-ĕllus*, *-illus*, *-inus*. Cfr. l' it. *cresciuta*, l' arc. *cresciutoccio*.

grugno Arc. Croc. cicoria, cfr. Zeitschr. XXVIII grugneti, lat. *corona bubula* = Satureja hortensis.

Uno scambio fra queste due erbe mangerecce si potrebbe facilmente spiegare. Resta il cambio di genere e *ṇṇ* per *n* che avrebbero prodotto la metafonesi.

gruǫttolo Arc. Croc. crisalide (specialmente del filugello), forse derivazione da *κρύπτη*, perchè l' insetto è nascosto, benchè la vocale fà difficoltà.

guaitè Voc. met. cont. guardare, germ. *wahtan*, cfr. prov. *guaitar*, it. *guatare*.

gumiera cont. *gmęa*, Voc. met., lat. *vomere*, cfr. Z. f. öst. Gymn. 1891, 778. Fermo *gumera* la parte dell aratro che taglia il terreno: *guméra de la pertecara*. Fond. Anc. *gomiere*.

imbrigğ Voc. met. *stę tl imbrigğ*, stare al meriggio, lat. *in meridie*.

incrichę Voc. met. armare il fucile, la pistola, abruz. *'ngrellà*. Il dialetto ha foggiato dalla voce onomatopeica (cfr. Zeitschr., XXXI, 16 Schuchardt) così produttiva *kri(k)* il verbo *ingriccare* o *incriccare* = alzare il cane della pistola o del fucile; nel-

l'abruz. il cane del fucile è detto anche *grilletto.* Anche in qualche luogo delle Marche si dice: *'ngrillare.*

irre Grott., *nçn sà dì nç irre ne çrre,* Voc. met. *fç ir e or,* fare berliche e berloche.

iscola Monsamp. fungo ignario, it. esca.

ítlemo Arc. Croc. timo „Forse per analogia di dittamo", è semplicemente lat. *epithymum* Plin. fiore del timo.

jänghe S. Franc. giovenca, lat. *juvenca.*

jinicchie, la Montepr. frumento, lat. *geniculu,* meton. il nodo del culmo, Plin., cf. Tom. Bell. *ginocchietto* = sorta di pianta, detta anche Frassinella e Dittamo bianco.

jungi, i Montalto, i giovani rami del salcio che servono per legare (lat. *jungere*) i fasci di legna etc., cf. it. giunco.

lambia Arc. Croc. cuscuta (pianta parassitaria che si avvolge al lino, alla ginestra, e sim.) „Forse da ambire", lat. *lambere,* cfr. hederae lambunt imagines.

lasagnçl o *rasagnçl,* Voc. met. spianatoia per le paste, in altri luoghi di Toscana, *lasagnçlo* e *ranzagnçlo,* a Città di Cast. *rasagnçlo* a Torino *lasagnçr,* Montalto, *lassagnuçle,* cfr. it. lasagna.

lęccola o *leccvla* Voc. met. belletta, fanghiglia ated. *lëkkôn,* cfr. Tom. Bell. *leccardo* = ghiotto, goloso; Arc. Croc., Fermo *lęcca* — scrofa, donna lercia, *leccaręlla* — fanghiglia.

lescinghe, la Acq. S. lucerta.

ljǎjo, lu Malt. nonno, cfr. *jaju, jaja* Sard., *giaju, giaja* Logud. Sassari, *gioja* Usini, (Tappolet, Verwandtschaftsnamen) Arc. rime del 700: *logle* (Croc.)

loch lat. loco è usato quasi in tutta la provincia d'Ascoli per indicare un punto lontano da chi parla e da chi ascolta; *l' ecco* Zeitschr. XXVIII indica un luogo vicino. Qualchevolta „loco" mi sembrava rinforzasse solamente la preposizione „in". Ricordo quello che ho detto Zeitschr. XXVIII S. 451 per spiegare „*in nella, in sulla*", dei Statuti di Cerreto e l' uso del famoso „int".

Montefalc. *loch in piazza,* Off. *lçch in biazz,* Montefio. *Do' nnäte? lçch la piazza.* (Qui „loco" rappresenta tutt altra preposizione), Massign. *loch a piazze,* S. Mart. *jçcha lçche la rana,* giuocano nell arena, *lçche la piazze* Acq. V., Montalto: *lçch a piäzz,* Monsamp. *lçch a p.* o *lç piazza.*

A S. Franc. *l' ecco* segnalato da me a Fermo riapparisce: *jecche a case* (qui in casa) e a Malt. *štenghe ęcc' in piazza.*

lçfie adj. Force bello (gergo?).

lçvere, lu Grott. *lauro,* Voc. met. *melàur,* Fermo *lávoro,* Urbino. frat. March. *aurio* 1357, *lavorio* (1433), Rim. Arc. *làoro,* cfr. *lôiro* Salv. Post.

lonna, la Montedin., Montalto, Montelp., Porchia — fiamma alta, lat. *unda,* Grott. *lanne,* Fermo *lonne, lonnare.*

lucendi, i Force occhj (gergo).

lucerependle, la Rovet. *lucciola, sandalucë, lu* (Santa Lucia) Monsamp., *lúcera* Malt.

madjuọli, li Monsamp. le molle, mollette, Petr. *le mujọle,* Zdek. Rec. *unum par molictarum ab ingne.*

majitte, lu Grott. ventriglio, Voc. met. *maghẹtt,* dial. *magone,* ted. *magen.*

majọne Arc. Croc. vitello non bene castrato, *majà,* castrare.

La base: lat. *malleare** (*malleatus*). Vive anche in questo senso in altri dialetti.

maiorotọco, lu Force, *m. dei ciurli,* abbate, *m. del comune,* sindaco.

mänärì, lu Montepr. coltellaccio, *mannarè,* Petr. *lu mannerì* (accetta) *la manneręsi* (falcetta) S. Mart., *lu manichittu de la penna,* S. Vitt (astuccio da scrivere), cfr. *sopramano,* cfr. it. mannaia.

manáta Nelle Marche per la mietitura e la raccolta del grano si usa suddividere la messe tagliata in diversi modi. A T. d. P. *la manáta* è quel tanto di spighe che si possono stringere in una mano e recidere in una sola volta. *La päquere* è la riunione di più *manate,* più *päquere* formano *le cọe,* e i *cavajitti* sono composti da più *coe.*

Montefalc.	Altid.	Rot.
na vrangata	*la manata*	*la vrangata*
le peccurẹlle	*la päquera*	*la päquera*
le cọe o manọcchie	*le cọe*	*la manocchie*
le cavalitti	*lu cavalittu*	*cavaletta o sẹrra*
	la manocchia	

cfr. l' it manata, covone, brancata, manocchia, mannella.

manfrẹ, Voc. met. manubrio, lat. *mamphur,* cfr. Festschrift für Schweizer-Siedler.

mangiọle, le Rovet. *caprifoglio.*

manin plur. Voc. met. Clavaria coralloides, lat. *malinus,* colore del melo.

manácchie, la Montepr. manipolo, covone, cfr. *manata.*

maráčče Grott. grosso coltelaccio, Voc. met. *maračč,* abruz. *marácciu.*

maracon Voc. met. bue vecchio ingrassato pel macello. Roman. *maracone,* abruz. *marrone.* Lat. *malacus,* molle, delicato, rigoglioso, Arc. Croc. *maruọcche* buoi (Fabr. *marọcca* — specie di peste, non appartiene a questo). Fermo *marrù* buoi evirati che si attaccano all' aratro. Mi suggerisce una altra spiegazione interessantissima un mio amico di Fermo, che non voglio tacere benchè mi sembra poco probabile. „L' atto con cui si fa un taglio nella buccia delle castagne, per prepararle ad essere arrostite, si dice „castrare le castagne" la qual cosa può aver forse relazione con la evirazione dei buoi, per cui poi son chiamati *marroni.*

marcò, lu Acq. S. corvo. cfr. *märgő* = gazza, Atlasse Gilliéron 1010.

mardare, lu Offida, raso dove si fa la malta, quasi *maltaio.*

martellìscu, lu Force, cane. (gergo?)
masseriziale Doc. Rec. panni, cfr. *massare* capo pastorale Fin. Aquil., it masserizia.
mazzafionga Fermo fionda, lat. *funda* >< *fligo.*
mäzzì, lu S. Mart. scarabeo (Cetonia metallica), Grott. *mäazzę*, Massign. *magazęne.*
mazzocchętta, Fermo frumento, tosc. *mazzocchio.*
mbutteitę, f. Grott. coltrone, Voc. met. *imbòtita, imbutita,* abruz. *'mbutite,* Montedin. *mutita,* Fermo *'mmuttita.*
mbreìngiu Grott. agrestino, Voc. met. *brenč* o *brinč*, Fermo *'mbrengiu.*
melanguera Off., Rot., T. d. P., cetriuolo. La prima parte è *mela* come nelle parole *melanzana, melograna, melarancio.* La 2ª parte è il greco ἄγγουρον, cfr. Anc., Voc. met. *inguria*, cocomero, portg. *morango* = fragola.

Ci sono 2 gruppi di trasformazioni: 1⁰. $r > l$ per effetto di assimilazione:

Malt. *melanguela*
Acq. S. *melangula*
Cupr. mar. *melonghele.*

Fin: *melangule* (Stat. com. di Vasto: *nissuno possa vender melangole . . .*).

2⁰. nuova dissimilazione $l—l > r—l$.

Mont. *meranguela* (Ripatr., Campof.), Montalto: *meränguela*, Montefio. *meränguola*, Montefalc. *miranguala*, Massign. *meranghela,* Grott: *meronghele,* S. Mart. *merongola,* Petr. *meränghola.* Fermo: *merangola,* pl. *meranghele* e *meranguele.*
menäge, la Petr. piccola albicocca, Grott. *la męnǫcce, — la menäácia,* Montef. piccola persica, cfr. it. melaccia.
menare abbondano gli esempi ovunque per provare quello che ho detto Zeitschr. XXVIII S. 457. Non ne cito che i seguenti Voc. met. *mnè* (menare), (picchiare, percotere), dar cornate nel gioco delle bocce (menare un colpo alla boccia dell' avversario).

chi męna ha semprę tort = chi ricorre alla violenza, si mette dalla parte del torto.

Offida: Santa Croce bè 'a, bà
Lu maïstre me vo' menà,
Me vo menà che la bachètte
Santa Croce maledétte.

(Santa Croce = sillabario).

menaica Arc. Croc. „Erba spinosa delle papiglionaccae che cresce specialmente nei prati.“ Secondo la descrizione non può essere che la *bulimaca* (Ononis spinosa). Questa pianta si chiama ad Ascoli P. *vermeraca,* M.-L. R. Gr. § 409 *verminaca* (verbena) sarà probabilmente lo stesso. Sarà dunque *[ver]men* + *aca.* Cfr. S. 15.

menz, lu (menzitte) Off. mezzina, boccaletto da vino, Cast. *menza*, cfr. it. mezzetta

merälle, lu Montepr. grillo.

meriche, li Acq. S. mora di rogo, diminutivo da *mora*, Arc. *morica*, Montepr., Grott. *mereiche*, Force: *murueche*, S. Franc *meriεche*, Petr. *muräche de ja muri*, Montedin. *muriche delli fratti*, — Monsamp. *merígoli*, cfr. S. 19.

mertella, mortella Montalto bossolo, (Buxus sempervirens) Dim. da *mirto*.

meštičó, meštigonze Grott., cfr. Zeitschr. XXVIII *mistiganza* S. 486.

metille Acq. S. imbuto, lat. *mēta*, cfr. Salv. N. Post.

metul Voc. met. stollo, lat. *metule**, valbr. *melja, meja*.

mlell s. f. plur. Voc. met. sorta di piccole mele che maturano in giugno, lat. *malĕllum**.

mler s. m. Voc. met. pianta con rami formanti una specie di cesta, in cui i contadini ripongon le mele, lat. *melarium**.

moccu, lu Force naso (gergo?).

mogo Arc. Croc. erba seminativa delle papiglionacee. E detto anche: *mocerone*, lat. *mēdica* (Medicago sativa), cfr. loe S. 18.

molto Davvero sarebbe interessante sapere se veramente il lat. *multum* è scomparso nel marchegiano, come ho cercato di provare nella Zeitschr. XXVIII; il Croc. non ha contribuito con altro che con un truoppo = molto Arc. Invece ha utilizzato una ostinazione del proto, che non ha voluto fare un nuovo paragrafo, per dire: Quà e là, durante il lavoro, sono intercalate notizie estranee al luogo come quelle su „multum".

Fino ad ora la mia prima supposizione è stata approvata. Si usano (*ad satis*) Acq. S. *li peccura suon assai.*

prassà (per ad satis), Montepr., Acq. V., Ripatr., Patrign., Montalto, S. Mart., Massign., Campofil., Altid., Petr., Porchia, Cossign.

tande Montedin., Force, Altid. (*porvada tanda*), Porchia, Offid., Castign., Rot. *cutande*.

gran Jesi (*na gran bella cosa*) anche tosc.

furia Cossign., *magne a furia* Voc. met.

massa Montegrimmano, *na m. de dispett.*, S. Elp. se sventacchia *na massema* de mundo.

mucchia S. Vitt. *na m. de surci.*

freca Castign. *na fr. di súrge*. L' etimologia è dal verbo fregare (usare con donne) per la smania che ha il volgo di mettere parole oscene da per tutto.

mutuvè T. d. P., *bammè* (bene bene) Monsamp. *b. tiembe.*

mund Malt. *so jiït jo m.* — sono andato molto lontano.

monell Voc. met. Fossombr., *munell* Cagli fanciullo, *lu menielle*, *la menella* Montalto ragazzo, a Patr. figlio. Lat. *monedula* taccola, Plautus, vezzegiativo (asin. 694), it. monello.

mora Grott. echimosi, Voc. met. *mora*. Metafora dialettale per la somiglianza delle echimosi col frutto maturo delle more.

moraia più us. al plur. Voc. met. nasiera, cfr. fr. *moraille* ecc.
moresch s. f. plur. Voc. met. sonagliera, lat. *mauriscus*?
morfa, la Force bocca (gergo?).
morletto Voc. met. nottolino, cfr. *merletto*. Si parte dalla forma del nottolino che ha un incavo.
morre, lu Malt. spiga. Fermo *le morre*, i getti sottili degli alberi.
moscazze, lu Acq. V., moscardino, *meščhečenda* Ripatr. *muščazä* Campof.
much Fano cont. invece del „ma là“ etc. *much là, much lì, much lassù* etc. Montanari, March. R. V. 293.
mundlì, lu Monsamp. istrumento per pulire il forno. Cfr. it. mondare.
muruseine, lu Grott. donnaiolo, Voc. met. *morosin*, lat. *amorosus* + *īnus*.
muciarelle, la Grott. castagne secche, Voc. met. *mosciarell* s. f. plur., cfr. it. moscio.
muscetta, la Force, pecora, dal lat. *mucidus*, cfr. it. moscio che in dialetto si adopera per indicare chi è magro o poco robusto. (gergo?)
musciss, Grott. avvizzire, divenir floscio, Voc. met. *mosciass*.
'mvfeizatore, l' Grott. sobillatore, Voc. met. *infisigator*.
'mzen Voc. met. magro, sparuto, da mica cfr. *miccino*, Suff. -anu, inquanto al senso cfr. fr. *mioche*.

nanna in tutti i luoghi visitati, culla. Derivata dalla cantilena che le mamme fanno ai loro bambini quando vogliono addormentarli *Fà la ninna e fà la nanna* . . . In questo senso è parola italiana.
nazzicò Grott. tentennare, Voc. met., *naziche*, abruz. *annazacà*. Fermo *'nnazzicare* è verbo transitivo e riflessivo. *Tizio se 'nnazzica tuttu* (si muove tutto, tentenna) *Caio 'nnazzica 'na gamma* (muove in qua e in là una gamba).
'nerescià, Montelp., Patrign. giugno. cfr. Merlo, Nomi dei Mesi, 135.
nefa cfr. *anafe*.
nengue lat. *ninguit*, che ho trovato in tutti i paesi delle Marche, si estende anche nell' Abruzzo. Cfr. Salv. Post. 15, Zeitschr. XXVIII S. 487, Arch. VIII, 17 Ascoli, Cronaca aquilana, Stat. di Sefro 1423 *montis nenguarii*.
nfrosce Santelp. a. mare, prendere tabacco da naso, Fermo *'nfrogià*, metter dentro alle *froge*, cfr. napol. *forgie* = narini.
ngrespò Grott. sbacchiare uno contro il muro. Voc. met. *ingrespe ma un tel mur*, ecc. Abruz. *'ngrespà*, lat. *in-crispare*, cfr. il frc. *crépir* rinzaffare un muro.
niffe adj. Force bello (gergo?).
'nnerte Grott. grosso, Voc. met. *inert*, cfr. it. erto, dormire a pancia all' erta ecc.
'ntrafà, Montalto, *'ntrafàmme la spezierie* — preparami la medicina, Grott. *'ntrafommela* fa me la fra tempo.

ndroppicò Grott. inciampare abitualmente, Voc. met. *intropichę*, abruz. *'ndruppecà*, ted. *trappen*, cfr. fr. *treper*.
ntrozzicoss Grott. infangarsi, nel brago, Voc. met. *introsciass*.

ọrginę, *l'* S. Franc. hordeu.

padjerǫla, *la* Monsamp. cesto di paglia, Fermo *pajarǫla*.
pagina Arc. Croc. abrostino, lambrusca, lat. *vitis opacina*, cfr. *ọppego* bacío, Fabr. *oppigo*, *Vallọpa* — nome di valle volta a tramontana.

palpa s. f. Voc. met. zimbello, lat. *palpare*, lusingare.

pambalačče, *lu* Rovet. quelle piante erbacce annuali che nascono nei luoghi umidi dentro i fossi etc. e che fanno parecchie foglie grandissime vellutate di sotto e quasi bianchiccie, verdi di sopra, a nulla servono; penserei alla pettacciuola, ma questa si chiama *pętačče*, dunque non è Tussilago farfara. E derivato dal lat. *pampinus*.

pambarále, *la* Montepr. farfalla, Fermo *paparęlla*.
panscé Voc. met. ansare, cfr. il dial. *pantisciar*, veron., venez. *pantezar* ecc.

papanja Castign. papavero selvatico, Force, Ripatr., Massign., Campofil., Montefalc., T. d. P., Montedin., *papiänje* Caras., *papọnje* S. Mart., Grott., *papänja* Montefio, Petr., *papänje* S. Franc., *papambre*, *papambele* — Finam. *papambrone* (papavero dell' oppio) — Fermo *papagna*.

Nelle Marche e nell' Abruzzo si fa una distinzione nelle denominazioni del papavero salvatico e del papavero coltivato. Il primo si mangia cotto.

Inquanto al suffisso *-anea*, cfr. Salv. Post. 16. com. *popolána* e Ktg. No. 6843.

E da notare la forma interessante di Monsamp. *lu päulǫ*, cfr. Salv. Post. 16.

pạpara Altid., Torre d. T. anatra, *päpere* Petr., *puopere* o *pöpere* S. Mart., *paparù* Monsamp., *papárèllạ* Off., *paperlù* Acq. S., cfr. ital. *papera*.

La oca si chiama a Off. *paparellù*, Acq. S. *papęrelle*.

paparọzze, *la* S. Franc. arsella, *paperọzze* S. Mart., *caparọzza* Voc. met., Urbino, *purazza* Pesaro.

papẹriẹlle, *lu* fungo moscario, Montefalc. — *paperẹlle* T. d. P. farfalla, cfr. l' it. *parpaglione* Ktg. 6845.

páppola o *pappla* Voc. met. frottola, fiaba, fandonia — *papolon*, che racconta frottole, farabolone, Diez. lat. *babulus*, ital. *bobbole*. — Grott. *pọppęlę*, Fermo *fáffole*, ingl. *babble*, frc. *babeler* ecc. Körtg. 1125, it. *pappolata*.
päquera cfr. manata.
parč Voc. met. (agg. di legno) incurvato, imbarcato, (agg. di panno) sbiecato, lat. *partio* (partitio) cfr. afrc. *parçon*.

parnonze, la Grott. grembiule, Voc. met. „*parananza*, abruz. *parnanza*, (negli archivi di Lanciano e di Aquila: *parinnanzi, parenanze, parananti*)".

pastrúcchie, lu Grott. intruglio, Voc. met. *pastrocchie*.

patvęlla Voc. met. brachetta, cfr. M.-L. Zeitschr. XV, 244. comunicazione da Fermo „Diminutivo forse di *patta* che in dialetto significa l' allacciatura anteriore dei pantaloni = vale tanto *patta* quanto patvella" — ma il *v* non viene spiegato.

paulù, lu Montepr. fago (*populus* >< *fagus*).

pedegò, lu Petr. fusto del granturco, Fermo *lu pedecò*, (pedicone).

pęca Porchia, Patrign., Montelp. pecora, *pächę* Off., *päcu* S. Vitt. *peco* Montefalc., *pęghe* Monsamp., cfr. Salv. Post. 16.

pennazza Arc. Croc. la parte inferiore della camicia e simile. Sarebbe forse il lat. *pennaceus*.

pentchęna s. f. Voc. met. lat. *mus ponticus*, „*pantecana* Arc. Croc. *pontecana* Mac.", *pentecana* Montedin., *pentecọ* Grott.

pęro e — *a* Arc. Croc. crepitus ventris cfr. lat. *perula* uterus intumescens, il termine primitivo feminile ha impedito la metafonesi, nap. *pirito* (lat. *peditus*).

perticher Voc. met. coltro, Acq. V. *pertegára*, cfr. Zeitschr. XXVIII p. 487, Fermo *pertecára* cfr. gumera.

pescọlla Voc. met. pozza, abruz. *pescojje*, Arc. Croc. *pescọlla*, incavo del terreno riempito d' acqua, reat. *pescọglia*, lat. *pisc*(*ina*) + *ula*.

pętria, petriọla Voc. met. imbuto, Fermo *pitria*, Grott. *pętrie*, cfr. Zeitschr. XXXI S. 532. Salvioni.

piangeite, lu Grott. impiantito, pavimento, Voc. met. *piancit* cfr. *piangol* Zeitschr. XXVIII p. 487.

piangol s. f. plur. Voc. met. panconi del telaio, Grott. *piangọ̀* (dove portano il pane al forno), *planca* + *ula*.

piovęta Grott. pioggia, Voc. met. *piovuta*.

pir Voc. met. cavicchio, non il lat. *epiurus*, ma *pila*, Grott. *peiru*.

plavsa Voc. met. leziosaggine, lat. *plausum* (aplaudo) — *fę lę plavsę ma un* — far le caccabaldole a uno. *Senza fę tant plavsę* — senza tanti complimenti.

poęta Voc. met. il nostro volgo dice *poeta* segnat. a donna saccente. Es. *E' na saputa, 'na poeta, ch vol metta bocca per tutt.* (Milano p. = cervello balzano) . . . . . parte dal senso primitivo della parola latina: creatore, inventore.

pöngiáre, la Malt. casa di terra.

prariọn Voc. met. smemoriato, che va colla testa per aria, lat. *per ärem.*

pręscia Montalto, urgenza, cfr. Arc. Croc. *prescioloso* frettoloso, cfr. spagn. *priesa*, ptg. *pressa* dal. lat. *pressus*, appartiene all it. arcaico.

pticchię, petecchie Voc. met. da *πιττάκιον*.

pulsinętt, polsinett Voc. met. maniglia della vetrina o dell uscio, lat. *pulso, -are pulsabulum*, schiaccia.

pulutrucciu Force cavallo, puledro.
puština Rovetino vivaio, piantonaia, *piscina* >< *putare.*

quägitte, lu Ripatr. mattone, quadrello.
quai Voc. met. buzzetto (ventre degli agnellini e de capretti) cfr. Georges: *coagulum* — abomaso, lo stomaco stesso.

rabuötte, lu Malt. rana acquaiuola, cfr. vettacce (rospo.)
ragğ Voc. met. rapida e breve corrente del fiume. Lat. *radiu.*
rákęnę Acq. S. ecc.

Questa voce è usata nella Provincia d' Ascoli, nell' Abruzzo (per ramarro), nell Aretino (*ragano*), e nel Senese (*racano*) — manca nel Voc. met. Essa ricorda il prov. *raca*, *racca* = ronzino, il fr. *racaille*, plebe, che il Diez dice possono derivare dal nord. *raccki.* (ingl. *rack* = *cane*, ndl., nhd. *reckel*).

Cfr. *ragani* Tom. Bell. Callionymus dracunculus (Sorta di pesce marina), *raganella* è anche una specie di ranocchio. S. Vitt. *racanella*, ranochiella. Aggiungo lo spagn. *racazo* (Dornschwein, pesce spinoso?) e *raca* portg. m. e. f. uomo irriflessivo, leggero.

Ma se usciamo dal gruppo delle lingue romanze troviamo la radice „rak" in moltissime lingue. Negli idiomi slavi le parole derivate dalla suddetta base indicano il gambero. Cfr. Miklosich Etym. Wörterbuch d. slav. Sprachen sub *rakŭ*, ibidem pruss. *rakis*, rumun. *rak*, magy. *rák.*

Negli idiomi germanici cfr. Nemmich, Allgem. Polyglotten-Lexikon d. Naturgeschichte: *ræge* Cancer Squilla (dan., island., norweg.), *räka* sved. *rag*, *rak* oland.

È possibile una confusione fra due animali striscianti, e per ciò si puo trarre la conseguenza di una radice comune indogermanica „rak". In seguito è più che probabile che la denominazione d' un animale infimo sia divenuto un termine dispregiativo. A Grott. si usa *rǫkene* anche per una persona maldicente, calumniatrice.

Il viennese „*Racker*" col quale si designano fanciulli vivaci che non stanno mai tranquilli, mi fa pensare ad una affinità dell' it. ragazzo con questa radice *rak.* — Diez deriva la parola da *ῥάκη*, panni cenciosi. Cfr. Ra. III, 163.

rǫle, la Grott. alare del fuoco, Voc. met. *rǫla*, *aiǫla*, *iǫla*, lat. *areola*, cfr. l' it. *aiuola.*
rambǫzze, lu Grott. gracimolo, Fermo *rampazzu.*
ramęnga Voc. met. *Essa*, *mandę*, *gi a* (in) *ramenga* essere in miseria, cfr. fr. *ramingue*, it. *ramingo*, prov. *ramenco*, la locuzione tedesca „ins Elend gehen".
ranch s. m. Voc. met. terreno montuoso, dissodato, germ. *ranc*, prov. *rancs* scoglio.
rangarille m. S. Franc. picchio.
rangǒ Grott. rubare.

ranzuọle, lu Asc. P. rovescio di grandine.
rapẹgghie, li Petr. laveggio, Fermo *lapigghiu*, abruz. *lapijja*, lat. *lapideu*. Zdek. Rec. *labetem*.
rate, lu Ripatr. aratro, lat. *aratus*.
ratẹcola, la Grott. gratella da pesci, *ratẹccia*, inferriata, cfr. Voc. met. *graticcia*, mufola.
rattattuia, la Grott. Fermo, folla disordinata e chiassosa, Voc. met. *ratatuia*.
rbeita, li Montepr. sedano, S. Franz. le *rbätte* — prezzemolo.
rẹfe, lu Force, pane (gergo?)
rẹgol Voc. met. animale favoloso, che sarebbe il re delle serpi, lat. *regulus*.
rennọcce, lu (*rencarreccelite*) Grott. rammendo, Fermo *rennaccia*, Voc. met. *rinačč*.
riẹtta, Grott. impuntitura, Voc. met. *righetta*.
rifino Arc. Croc. cumulo di neve fatto dal vento, abr. *refelinie*, m. a. ted. *raffen*, cfr. it. arraffare ait. *refolo*, fr. *rafale*.
rimbir Voc. met. mulinello, rigiro vorticoso d' acque, lat. *re* + *in* + *virare*.
rina, li Monsamp., Montedin. schiena (reni), *le roine* Force — lombi, cfr. Rom. F. XIV, 487, cfr. it. voltar le rẹni a qd.
ringe, le S. Elp., Fermo troje. A Fermo si dice di una persona che è molto magra: *pare una rincia*.
rọccol Voc. met. paretaio, Mant. *rọccol da oslar*, cfr. it. rocca.
rogẹll cont. Voc. met. argine (cfr. la voce lombarda: *rọggia*), dal lat. *rugia*.
rọspe, lu Grott. gracimolo, Fermo *raspu*, it. graspellino.
rosum Voc. met. prurito, l' effetto preso per la causa.
rubegọ̀, lu Monsamp. controbasso a corda.
ruscẹlla Voc. met. paletta per nettare l' aratro, non il lat. *rutellum* ma una formazione deverbale da *rosicare**.
rụscia Voc. met. scoria del ferro, lat. *rubigu* >< *russus*.
rusciu d' ọu, Montefalc. fungo moscario, per similitudine col rosso dell' uovo.

sällẹca, la Petr. frumento, lat. *siligo* (Triticum hibernum) dial. *siligine*, Montefalc. *sällaga*, cfr. Salv. N. Post.
saltaginestre Voc. met. saltimpalo, *salta ginestra*, cfr. *varkinger* pag. 77.
sasù, li Fermo, moscone (musca vomitoria).
sassate, la Massign. grandine forte, lat. *saxata**, it. *sassata* = colpo di sasso.
sbirẹtta Grott. squilla (Il suono della campana alla consueta ora del mattino.)
sbrish d' acque, *sbriscialina*, Voc. met. pioggettina breve, breve, celt. *bris*, mil. *brisa*, rtr. *brüscha* ecc.
scapecolọss Grott. rompersi l' osso del collo, Voc. met. *scapcolass*, abruz. *scapecullarse*. Fermo *scapocollasse*.
scardafọ Grott. scarabocchio, Voc. met. *scardafon*.

scialì, íto Arc. Croc. evaporare. Non il lat. *ex-olere** ma *exhalare*, cfr. scialare, cambio di conjugaz.

sciampagnon Voc. met. largo (di pers. che spende e ricompensa con liberalità). Per estensione di senso *sciampagna* ribotta, *sciampagnè* sperperare, abruz. *sciampagnarije*, *sciambagnone*, aret. *sciampannare*, *sciampannone*.

sciorè Voc. met. Es. *Stę do pietrę scioręn.* Queste due pietre non combaciano, lat. *exaurare* non *exforare*, cfr. ibidem *scior* = fessura.

scorzo, lu Force, vestito. Linguaggio furfantino. Viene da *scorza* (buccia) che anche nella significazione di veste può essere italiano come: gettar la scorza. — A Fermo si chiamano *scorzoni* (*lu scorzò*) [anche it.] certe serpi nere che gettano lo scoglio. E in senso dispregiativo si chiamano *scurzù* i frati conversi degli ordini religiosi.

scossitia Dog. Rec., terre boschive

scucchia Arc. Croc. bazza, mento sporgente, Off. La *scúcchie*, Montalto, Acq. S., Grott. *scúcchia* forse dal lat. *scutula*, piatto. Il punto di comparazione è il margine stretto del piatto.

Voc. met. *sciuscia* o *scucchia* (*Sciuscia* è propr. dei vecchi *scanusceti*, che hanno le gote rientranti).

sciuscia sarà un postverbale dall' it. *succiare*.

scugì Voc. met. scorgere, lat. *excudo, -ĕre.* Il Passato *cudi* ha provocato *cudire* (fabbricare).

scurbotico Grott. lunatico, Voc. met. *scorbuttich*.

scutilliere, lu Acq. S., Montepr. credenza, dove si tengono le scodelle, T. d. P. *lu scaffe*.

sęgina Rot. secale, Montalto *saicena*, Cupra mar. *sęgine*, Altid. *sęciana*. Cfr. Salv. N. Post.

sęlljęrę, lu Monsamp. sedano, Fermo, *sęlluru*, Ripatr. *sännera*.

servitore, lu Ripatr. piatto.

setelgie Zdek. Rec. 1421 lat. *sitella* >< *situla*.

sferegavalle Rot. picchio, forse perchè tira vermi della scorza. Montefio. *varkinger* (varca in quercia), Montepr. *vekingerqua* pag. 81.

sfiút Voc. met. friscello (della farina), sbuffo di sottilissime stille, ted. *flut*, cfr. spagn. *flotar*, spolverare.

sfǫje, lu Grott. sogliola, Voc. met. *sfǫia*, abruz. *sfǫjje*, venez. *sfogio*, forse dalla somiglianza con le foglie degli alberi.

sgadiǫ Grot. sgheronare, abruz., Fermo *sgadià*, Voc. met. *sgaidè*. cfr. *godie* pag. 67.

sgagęt agg. di pers. Voc. met. *E un ragazz sgaget* — appariscente, che fa mostra di se. — *Pareva un locch, ma ades s' è sgaget.* Cfr. it. gaggiare ecc. fr. *dégagé*. *Sgagę* ibid. berciare, sbraitare.

sgrinfia Arc. Croc. donna leggiera, civettuola. „Non si commetterà col friul. *scrinz* pettiroso, uccello molto curioso“? Arch. IV, 339. Con analoga similitudine diciamo una donna civetta, gazza ecc. Ragioni più ovvie mi fanno comparare la voce coll it. *grinfia*, *granfia* e risaltare alla significazione primitiva dell etimo, ated. *grîfan*.

sgrugnǫ Grott. sbreccare, Voc. met. *sgrugnę*, abruz. *sgrugnà*.

sighętt Voc. met. pennato, meno com. potatoio, secula il ted. Sichel fa supporre un lat. *seca** accanto di *secula* Kluge.
simbre Mǫntepr. il mangiare dei porci lat. *simila.*
sirsella, la Acq. S. pala, S. Franc. *la sissęnę.*
sisseinạ, la S. Mart. batticoda.
smanę Voc. met. sdogare, de 'mastelli, lat. *manare* intr. correre, tr. far correre.
smerijo Arc. Croc. (a lo-) in evidenza, alla scoperta. In un canto pop. „*T' ha messo a la finestra, a lo smeríjo*", lat. *meridie, dj > j* come in *lajù, quajù.*
smicę Voc. met. sbirciare, abruz. *smiccià,* cfr. it. *micio, -a.*
sǫch, sǫchi Voc. met. alcune, alcuni. Es: *C' è statt soch parol per via de sochi sold.* Ibid. *Te darò un sochę* — una certa cosa, *sochì* o *suchì* un tale.
Montalto: *T' ache da dì un ssocque.* (Ti devo dire una cosa). Contrazioni da: un non so chi, un so chi.
solagna S. Elp. la parte del terreno che riguarda il mezzogiorno, cfr. abruzz. *sulaña,* M.-L. R. Gr. II, 501.
solla Montef. trifoglio, Fermo *sulla.*
sopramä, lu Acq. S. pialla grande, Fermo *soprammà,* perchè quando i falegnami se ne servono vi calcano forte sopra con la mano. A Fermo *lu soprammà* è anche una specie di punto che le donne fanno in certe cuciture.
sǫrga Force. ratto, *sęrga* Campof., *sorrega* Cossig. — *sǫrga* Caras. *sorcio,* Fermo *sorca* fem. di sorcio, cfr. pentecane.
sǫrt Voc. met. grosso. Es.: *Sort un palm* — grosso un palmo. Cfr. it. sorgere.
spalmięr Voc. met. nettatia e più com. vassoio, cfr. it. *spalmare* — ingrassare.
sparpajǫ m. Off. pipistrello, cfr. spiritillu.
sparra, la Acq. V. salvietta, Fermo specialmente quella salvietta che si avvoltola e si arrotola da farne un cuscinetto che si pone sopra la testa quando ci si regge qualche peso. Grott. *spǫrra.*
spazin Voc. met. merciaio (che va per le fiere a metter su barraca e vende roba di lana ecc.). Grott. *spazzę,* Arc. Croc. „*spazzino* — merciajuolo, q. 'spaccino' (spacciare)", Voc. met. *è na spazina,* di donna linguacciuta.
šp̨ęnęręlli, lu Petr. spincione.
spezzäle, lu Acq. V. noce del piede, cfr. Rom. F. XIV, 473. Zauner, *pezillo* dell' Italia meridionale e centrale.
spezzecafürmeiche, Montalto, picchio, Montedin. *spizzichefurmiche,* l' uccello che pizzica le formiche.
spiendola Arc. Croc. „spianatoja, tafferia, da *Pendulu* per l' uso di appenderla al muro", mi sembra che si deve considerare magiormente il connesso coll' italiano. Cfr. Körting, planus, plaina, istrumento per lisciare, appianare, piallare.
spiritillu Campof., pipistrello. I nomi dati a questo animale sono doppiamente rimarchevoli, primo perchè dimostrano le innumere-

voli possibilità di trasformazione di una parola, secondo perchè dicono l' influenza dei dialetti vicini.

spiritello Tomas. Bell. 3. spirito di persona morta. La superstizione popolare applica la parola al pipistrello.

Cfr. Zeitschr. XVII Forsyth.

spiridillu Porto di Civitan. *spiritillu* Fermo, Campof., Montefalc., T. d. P., *šprtello* Petr., *špritęlle* Massign., *spetrillu* Ripatr., *spedrille* S. Franc., *skripitillu*, Montalto.

I sequenti paesi hanno comune, come la Toscana: *pipistrello* Porchia, S. Vitt. (anche *speritillu*), *pepeštrille* Caras., *prepištillu* anche *sprtillu* Montefio. (*pripistello* Firenze), *palpastrielle* Arc. Croc. (*parpastel* Parm.).

Corrispondono col napol. *sparapingolo: sparpajò* Off., Montedin., Montelp., Patrign., Force, *sparpaję* Acq. V., *spappajò* Castign., *spappajè* Rot. *sparpadjò* Monsamp., *sparpajone* Fin. nei pressi di Teramo., *squarquajù* Malt., *scarapęnge* abruz.

Mostrano un riflesso di noctula come l' Umbria: *nottola* Mac., *nottula*, Sinigaglia, *nuetele* Acq. S.

squerceta Voc. met. occhiata d' intelligenza, significativa, cfr. it. squerciatura.

stęghè Voc. met. sbaccellare, Es. *en stega, en ne stega un*, non spizzica parola. Fermo *stecà*, cfr. it. tega, teca.

štjinare Acq. S. schiena + arius.

stongà Fermo ungere, mettere il grasso lubrificante nelle ruote.

stongatúra Voc. met. imbastitura, *stǫngh*, punto dell' imbastitura, *stonghę*, imbastire (cucire a punti radi ecc.) Umbr. *stongo* ecc. Nota: *Imbasti* ha l' idea complessa degli atti relativi all' imbastitura; *stonghę* ha semplicemente l' idea del cucire. ated. *stung*, puntura, cfr. Ktg. 9134. Arc. Croc. *stǫngo* punto largo (delle cuciture), passo lungo, *-à* fare „stonghi".

štrábbo, lu Force, piede. (gergo?)

straburtu, lu Force, cavallo, (transporto, gergo?)

šturnuture, lu Montepr. spianatoja, *štennedure* Monsamp. *štęnnętù* Off., Ripatr., Massign., Caras., Montef., *štęnnętúre* Rot., *štinnitù* T. d. P., Fermo, *štęrnętù* Montedin., Montalto. Derivazione da *stendere* >< *sternere*, cfr. it. stenditoio, con senso diverso.

sutaruęle Acq. S. bacco da seta. Derivazione da *seta*, cfr. it. setaiuolo con senso diverso.

tanavęlla Voc. met. us. più spesso al plur. *Le tanavell.* Le due tavolette che pendono all estremità del giogo. lat. *tenaculum* > *tenabulum* > *tenabellum.*

tena Voc. met. sòlamente nella locuzione: La fame caccia il lupo dal bosco: *la fem scaccia l' lup da la tena*, cfr. it. tana — covacciolo.

testęta Voc. met. capata. lat. *testata* = testa di trave.

tiravráscia, lu Monsamp. attizzatoio, (tira — bracia).

tjuöve Monsamp. uccello di notte, ated. *kawa* cfr. *chjù.*

tọmbini, lu Rovet. piccoli ponticelli che traghettano le fosse della strada.

torino, turame Arc. Croc. „Fabr. *turone*, varie specie di funghi mangerecci. Donde?“ Ho pensato alla denominazione tedesca: *Bovist*, che sarebbe stata rimpiazzata da una derivazione del lat. *tauru*. Bot. Bovista, Lycoperdon. Ma mi pare piu verosimile che sia parola diminutiva di *turo* it. = turacciolo di bottiglia, e ciò per la somiglianza dei funghi coi *turi*.

traja, la Malt. Rovet. slitta, traina.

trappela, la T. d. P. bugia, inganno.

trettecà Arc. Croc. tremolare (trepidicare*) cfr. Zeitschr. XXVIII S. 490, lat. *trittilare*, il. lieve rumore degli ali di uccelli, scambia del suffisso.

trigà S. Elp. Fermo, tardare, durare, lat. *tricare*.

trima Voc. met. s. f. lattime, lat. *trimus* adj. perchè la malatia dura così lungo tempo.

tristo Arc. Croc. cattiveria, malumore, cfr. *animale triste* (cattivo) Off., *limana triste* Malt., *quande ji trište* (quanto sei cattivo), *fráteme rvenette che le trište* (mio fratello tornò inquieto), *nen fa lu trištu* (non fare l' impertinente) Montalto.

Cfr. la II significazione del lat. *tristis*, Georges, ma anche italiana.

turcetò, lu Montalto, torchio, Campof. *turcitä*.

ubbeta Montalto, abete, Zdek. Rec. obbeto (arcellam de o.)

umè Voc. met. gemere, Es: *La botta uma fra doga e doga, i mur d' na grotta umẹn*, Arc. Croc. *umá*, abruz. *uma'* Fermo *umà*, lucch. *sumicare*. lat. *humēre* (astra, oculi . . .), cfr. fr. *humer*, sorbire, quindi bisogna che il cambiamento di senso si sia prodotto già nel vlg.-lat., siccome il passaggio alla 1ª. coniugazione, che era facilitato da *humo, -are*, sepelire. Esiste anche una relazione di senso fra humere e humare per la similitudine dei sentimenti.

uọcero Arc. Croc. malattia dei bambini, non molto dissimile in apparenza dalla scabbia. lat. *ozaena*, grec. ὄζαινα = *ozena*, perchè tale malattie cominciano spesso nei contorni della bocca e del naso.

vallọte, lu S. Mart. bottaccio del mulino, Fermo *vallatu*, lat. *vallatum* da vallare.

vampolọn, vampolẹta Voc. met. millantatore, sparata, cfr. it. menar vampo.

vangiọ, li Grott. parotide, Fermo, *li guancià* = orecchioni o gattoni, perchè se ne veggono gli effetti nelle guancie.

varọllẹ, lu S. Matt. pesce di mare, spinola.

varze, lu Malt. perca, m. a. ted. *bars*, cfr. Kluge Etym. L.

vatteture, lu Malt. correggiato, cfr. *fraẹllu*.

vazzire, lu Force, porco (gergo?)

veciándu, lu Malt. calabrone, S. Mart. *vecendà*, Massign., Altid. *vuccendò*, Caras. *u muccendò*, Fermo, *lu bocentò* o *lu vocentò*, lat. *(bom)bizare*, il ronzare delle api.

vedrenghe, li Rovet. specie di Papilionaceae che serve per far ingrassar il suolo, lat. *veteretum*, campo lasciato sodo.

vegetes Zdek. Rec. *v. plenas vini tribiani, vegeticulum cum aceto*, cfr. ait. veggia.

vedò Monsamp. arco.

vekingerqua, lu T. d. P., Petr. picchio, (becco in quercia), Montefio. *li varkinger*, (cfr. sferegavalle), Acq. S. *picchingerqua*.

velätre, la Montepr. libellula, (Acq. V. farfalla), S. Franc., Ripatr., Monsamp., *velotre* S. Mart. *golandrella* T. d. P. — *velandra balurda* Malt. (papilio padilirius).

vernì Voc. met. bacío, lat. *hiberninus**.

vesije, li Cast. cirescio selvatico, (visciole).

vettácce, lu Monsamp. rospo, Grott. *vuttocce*, Rott. *vottacci*, S. Gin., Off. *botta*, Arc. Croc. *ciammuotto*, abruz. *ciabbotte*, it. botta, con altri suffissi afr. *boterel*; *botterol*, cfr. *rabuötte*. Tutte le etimologie riguardanti botta non mi sodisfanno. Si parte ordinariamente come il Diez dal germ. *botzen* — battere, spingere. Ma la superstizione popolare appropria al rospo qualità velenose che non hanno nulla a che fare collo spingere.

Il Nigra Arch. XV, 499 non riconosce il marchig. *ciambott* Sinig. *ciamuotto* Fabr. indicando come tema *ciamb-* o *ciamm*. Propriamente è „botta", *cia-*, *ciam-* sono prefissi che si trovano in altre parole marchegiane, (*mb* > *mm* a Fabr. resta intatto a Sinigaglia). Il Körting 1484 parla di una radice *bot* (lat. *bot-um*, *bot-ulus*, *bot-ellus*) della quale il significato primitivo sarebbe gonfiare. Fr. *bouder*, *boudin*, it. *butifione* (uomo grasso).

Conosciute sono le molteplici favole che trattano del gonfiarsi del rospo, che fanno verosimile la derivazione di questa radice *bot*, che si ritrova forse nel greco *βοτ[ραχος]*. Cfr. per la radice *bot*, *but* Schuchardt, Zeitschr. XV, 104. *bott*, *butt* rum. (pesce, Cottus gobio), nizz. *botta*, tessin. *bött*, ted. *Butt*, fr. merid. *boto*, it. *botolo*.

víkku, lu Campof. picchio, lat. *picus*.

vimmi, li Altid. vitelli, lat. *bimus* (o forse bimbi?) = cfr. *bima* Salv. N. Post.

visquele, lu Off. verme intestino. La significazione mi fa pensare al lat. *viscus, -eris* dal quale un *visculus**.

vogghiu, lu T. d. P. secchia grande e alta per far fermentare il vino.

vojo, lu, Montefio. *bigoncia* (anche *vevonzo*), Caras. *u mmuje*.

vola, la Acq. S. farfalla.

vrancóse, le Force, mani, cfr. it. abbrancare (gergo?).

vrdenille Acq. S. trivello, Montepr. *vrdeneille*, Rot., Ripatr., Montefalc. Montedi. *verdene*, Montefio., Fermo, *verdene*, Campof., Altid. *vardunu*, Massign., S. Mart. *vardene*, Petr. *wordeno*. Montalto *werdene*, Caras. *veddene*.

Arc. Croc. *guardiniello* succhiello, Fabr. *verdenello* Marcoaldi III, 154, abr. *virdene, vierdene, verdele* Finam. 314. Cfr. ted. *wardein* saggiatore.

Il significato della parola fa apparire impossibile la supposizione del Croc., tanto più è un deverbale dal lat. *vertere*. Il trivello viene girato e ciò è la caratteristica principale di questo istrumento. *Ver* > *var* è regolare e le innumerevoli derivazioni delle parole germaniche che cominciano con *wa* > *gua* attraggono *guardiniello*.

zajúcc, lu Grott. batufolo, Voc. met. *matoff, matoffol,* abruz. *zocche*.
zambäne, le Montepr., S. Franc. zanzare, Arc. Croc. „*zampána* forse con qualche riguardo alle sue zampe molto vistose".
zannęnęnǫ́, Grott. *fé z.* far l' altalena.
zennale, m. Acq. S. grembiale, Pistoja: *zinnale*.
zerpille, m. Asc. P. menta, serpillo.
zettù, li Monsamp. Agrostemma githago (Bot.), cfr. it. gettaione, malerba nel campo, cfr. pag. 42.
zeze, lu Malt. zio, Caras. *zizì, zizäna,* S. Elp. *zisu,* Montedin. *ziji, zija,* Montalto. *zeje, zaija*.
zivera, Patr. capra, *zirre* Saggio sul dialetto abruz. G. Pansa, *zimmaro* napol. A. germ. *zëbar* vittima, moderno [Unge]ziefer. Cfr. Kluge „Dafs hiemit wesentlich Grofsvieh gemeint war und dafs im Altgerm. das Wort ein weites Gebiet einnahm, vermutet man aus dem entlehnten afr. *toivre,* Vieh".
zuǫcche, lu Acq. V. acino.

D. Anhang.

Textproben.

Als Einleitung für die folgenden Proben gerichtlich belangter Schmähungen und Flüche, welche durch ihre naturgetreue Aufzeichnung zu wichtigen Sprachdenkmälern des Recanatesichen geworden sind — die Statuten von Osimo (1571) enthalten in den diesbezüglichen Rubriken keine dialektischen Formen — mögen die Mitteilungen Prof. Zdekauers, mit welchen er in liebenswürdigster Weise den Text begleitete, dienen: Interessante si è a Civitanova (Stat. red. del 1567) la „cantilena ingiuriosa, di cui parla la Rubr. III, 30. „*Componens, dicens, scribens aut faciens aliquam cantilenam, sonictum materiale, ballatam, versus aut prosam, vel libellum, vel aliam scripturam diffamatoriam*" etc. Questa Rubrica è comune a molti Statuti marchigiani, e risale per lo meno alla prima metà del Quattrocento riscontrandosi p. e. nella redazione Sforzesca degli Statuti di Macerata. Essa prova a mio credere, che la poesia popolare anche in questa regione fosse in fiore e si sbizzarisse a preferenza nel componimento satirico. E si noti ancora, la disposizione dello Statuto di Osimo, I. 8. ove si minacciano gravi pene a coloro che stessero a sentire „*cantilenas aut fabulas*" in piazza del Duomo, durante la celebrazione del divino ufficio: „*vanas et inutiles cantilenas et fabulas*", il che mi sembra alludere a cantastorie e forse a rappresentazioni non religiose in piazza. Nello Statuto di Tolentino del 1566 vi è una Rubrica, fra le Additiones al 3⁰ libro, che vieta da girare la notte per la città *sonando lintam, citaram, vel aliud instrumentum, nec etiam cantando.* La città di Filottrano vorrebbe cacciare i „*cerratanie et nugaces arloctatores*" (Redaz. del 1530. IV. 5.), ed accenna pure all' inveterato costume, di radunarsi in piazza durante la messa, per sentire „*cantilenas et fabulas*", (IV, 2 e 8): *cantilenas enarrare aut cantare, seu referre fabulas, seu alia negozia romanzalia, videlicet de Tabula rotunda, Tristano aut paladinis, vel de aliis similibus quibuscumque*".

Da tutto ciò risulta ad evidenza la tradizione poetica delle Marche, particolarmente riguardo alla poesia popolare, solo che questa fino al Cinquecento conservò le tendenze, che la Toscana da secoli aveva superato e abbandonato.

Lo Spadoni G. nel suo bel Contributo delle Marche alle origini della letteratura italiana (Nov. 1906) ha raccolto le testimonianze più antiche di questa poesia popolare. Coteste traccie che risalgono indubbiamente fino al XIII° secolo nulla hanno di sorprendente quando si pensi, che per es. nel Consiglio di Macerata del 1287 (c — 93, 7 luglio) siedere un *Gentilis Aymerici*, che è chiamato ripetute volte „*poeta novus*" mentre nello stesso anno (15 agosto, c. 108, c. 109) fu deliberato di accogliere lietamente e di pagare coi danari del Comune il *Giullare Lippo*, raccomandato niente meno che da M. Bernardo, il giudice generale, che già aveva assistito alle feste in onore del figlio di M. Bernardo, quando ebbe gli sproni d' oro.

Archivio del Comune Macerata. — Atti del Consiglio vol. A. 1287.

a. c. 93 (1287. 7. Luglio): Gentilis Aymerici poeta novus, surrexit in dicto consilio et arengando [dixit]: que fatuitas est hec! tot arengatores dicere super predictis! Cito possumus nos expedire: fiat quod ius est in predictis!

a. c. — 98t. Magister Gentilis Aymerici, novus poeta, consuluit quod rogetur dominus Munaldellus et cet.

a. c. — 108t. Sulle Proposte = Item super licteris missis predicto Comuni per dominum Bernardum, iudicem generalem, quod intuitu eius remuneraret Lippum, iocularium, qui interfuit militie sui nati (sic). —

a. c. — 109t. Deliberano = quod ioculario, misso per supradictum dominum Bernardum provideatur de pecunia Comunis, secundum quod melius videbitur domino vicario . . . . . . quod recipuntur ylariter et fiat ei id quod decet; ed il giorno dopo gli danno tre lire. (c. 111. 16 Agosto.)

Die Marche hat aber infolge ihrer von den Hauptverkehrsadern abgeschiedenen Lage Sitten und Gebräuche der Vorfahren treu und mit grofser Genauigkeit bewahrt. So scheint auch das fahrende Sängertum sich bis auf den heutigen Tag erhalten zu haben. Don G. Sollini aus Fermo schreibt mir darüber: „Parecchie volte nella campagna fermana, mi sono incontrato con una specie di improvisatori ambulanti, che pur essendo *analfabeti*, non possono non destar meraviglia per lo spirito poetico che li anima. Per lo più sono in due persone: una delle quali suona un istrumento qualsiasi; se è un violino, allora le persone son tre, perchè ci si unisce un basso: son due se il suonatore ha l' organetto. Il poeta domanda se deve dir le lodi o il biasimo di qualche persona presente e comincia a cantare secondo quello che si desidera. Il canto è a distici endecasillabi rimati: fra un distico e l' altro il suonatore fa qualche battuta, per dar agio al poeta di maturare l' ispirazione, ma questa è quasi sempre fulminea, e i distici si susseguono, quasi ininterrottamente, come acqua che gorga da una

fontana. Il tono e la cantilena in cui i distici sono inquadrati è sempre il medesimo. Tanto nella prima frase musicale che può chiamarsi la protasi, quanto nella frase di conclusione che può dirsi l' apodosi, non possono entrare più che undici sillabe, che debbono essere accentate sulla sesta e sulla decima, altrimenti non si riesce a cantarle su quell' aria.

Ad Ascoli Piceno questa costumanza si verifica, verso ai primi di Agosto, quando capita la festa di S. Emidio. Allora è facilissimo trovare fino a una ventina di questi improvisatori, che qualche volta, anzi spessissimo, sono improvisatrici rusticane, disseminati per le piazze e per le vie. (Vgl. dazu: Dispetti in dialetto di Cingoli, publicati dal Marchese Raffaeli.) Ecco tre stornelli della campagna fermana.

Jù sotto a lu mulì c' è lu vallatu;
Lu core de le belle ce va a notu
Ce so bbuttàto il mio ce s' è 'nnegatu.

Ci agghio 'na penarella su stu core,
Nisciù dottore me la po' levare,
Solo la bella mia co' du' parole.

Fior di limone.
Me voglio 'nsananguinà tutte le mane,
Voglio caccià lu core a tre persone
Al gallo, a la gallina, a lu capone.

Bestemmie ed Ingiurie nel Testo di Danne.

(Archivio, Comune Recanati) Durch Herrn Lodovico Zdekauer, Professor an der Universität Macerata, mitgeteilt.

1342. Maledecto sia iddio et Sancta Maria e chi lo sae.[1]

1344. Malefici c. 148. Remictite malvagia, cactiva, demoniaca, che te esstu li diavoli de corpu, che t' è entrato nepotito[2] per lu culo et rescitote[3] per la bocca.

1351. a. c. 67. Sozzo revagloso[4] — 104. sozzo ladro che tu ci,[5] traditore sanguenente. — 217. sozzo ghebilino,[6] traditore, che vole correre questa terra. (Uno è di Camerino, l' altro

[1] *sae* = *sa* + *e* epentetico.

[2] Cfr. ibid. *fratito, patroto, mamata, patrutu.*

[3] *ti è riescito.*

[4] Cfr. ibid. tu cy *revalglio* — von Prof. Zdek. mitgeteilt: Filottr. Si qua persona contra aliquem . . . dixerit . . . traditore, assasino, *ravaglioso*, falzo . . . facim̄aro? (facimolo?) . . . Stat. Rec. . . . dixerit: curcubitam? vel *revalgiosum* aut cornutum vel his similis. — Libri. cons. Fabr. 13. Jahrh. Pro facto *reuellionis.* — Weisen auf *rebellio* + osus.

[5] Cfr. *ci, sci* Fermo, Grott. etc., heute Rec. *sci.*

[6] Die Anwendung dieses Namens war 1334 durch Papst Benedikt XII. verboten worden.

di Recanati) — 220. furone, iate[1] a furare a Santo Severino e vegnate a rubare vuy, suzzi putaneri. Sozzo scherchiato[2] sanguenente, che non voria homo livare[3] la cherchia.[4] (Uno è prete di S. Sever., l' altro di Rec.)

1357. a. c. 18. Sozza, cativa, de socto e de sopra, che posse essere arsa . . . sozza bagasscia, alterigia, che tu ordenasti la morte de maritito, ma tu li stagi[5] per bajascia et non per mogle. — a. c. 65. Verba iniuriosa contra dominum Jesum Christum, videlizet per la pocta[6] de Dio. — Sozzo tradetore, tu ne menti per la gola; ma tu agi[7] tante corna, che non se rompería con niuno bastone de fero, che poi che fratito fo preso, volisti tradì[8] massei (?) grano a li malati sta (Malatesta?) et dare a la chi fià de to mà.[9] — 103. Sozza puotona, stregaia, che te farò mocare[10] lo naso. — a. c. c. XXXI. Dominico, tu divrì vergognare,[11] che manicasti[12] la gallina mia, che me fo furata, che manecasti in casa tua una cum dompna Druna.

1358. a. c. . Sozzo visingno[13] . . . Jo sò milglore homo che te, et aggio giaciuto[14] milglor fante in casa de te.

1360. a. c. 76. Sozzo, tradetore, se vergongnasi, deverì postare la pezza 'nanti gl' occhy, che fo troventato zigoto (?) super li pedi de l' ogny[15]. Sozzo tradetore sanguenente, tu si deverì vergognare, che patreto fo strasinato,[16] patroto inter li munti collo sacco; et morine[17] como uno cano. — 23. Sozza, pedochiosa, genenosa[18] . . . io te farò gire[19] per tucta questa terra colle trombe sonando et flustis[20] dereto. — 87. Non puo moctegiare ciecho (ripetuto due volte: sei al di sotto del mio disprezzo, non puoi offendermi).

1363. a. c. 13. Aperiatis mihi, che si tu non m' aperi, per la potta de Dio, vocidararò. — (Un fermano altercando.)

[1] Ebenso modern. [2] *schiericato.*
[3] *libare* (oder *levare*?). [4] *chierica.*
[5] Heute *stai*, *sti*, aber 1. Pers. *stago.*
[6] *podestà* in anderem Sinne noch heute in Modena.
[7] Cfr. *stagi* heute *ciai.*
[8] *sotrarre, frodare.*
[9] Die ganze Stelle ist unklar, insbesondere *massei* unverständlich, soll wohl ein Maſs bedeuten. *Sta et . . . staio di grano et dare a quella chè figlia di tua mano* (*per tua colpa*).
[10] *mocare* = *moccicare*, lat. *mucus.*
[11] *vergognarti.*
[12] *manicasti*, *manecare*, *manducare.*
[13] *visscigno* Ableitung von *vescia*, lat. *visio* + *ignu*, cfr. *vescicone.*
[14] ho in casa un meglio fante di te.
[15] *unghia.* [16] *strascinato.*
[17] Cfr. Fabr. *pigliòne*, Cap S. Croc. *gine.*
[18] miserabile, meschina.
[19] Heute *jì.*
[20] It. *frusta, frustare.*

Per la potta de Dio, che lli[1] è mestiro,[2] ch' io metta a fuoco et a fianba tucta questa contrada.

1370 a. c. 60. Tu cy revalglio sanguenente. Tu ay facto revalgloso tuo marito. — 21. Che tu cy scomenecata in ecclesia Santi Viti et in populo. — 115. Maledecta sia Santi Viti et in populo. — 115. Maledecta sia l' anema che te inginirò.[3] — Maledecta sia la pocta de mamata, che te venga la rabia.

1379. a. c. 37. Ruffiana, puttana, vechia corsara et mala femina.

1384. a. c. 17. (Un ebreo, Moises Manuelis Binguanini caccia un importuno di casa). Non vergogne tu de vennì en casa mia contro mia volontà, et convene che te ne paghe de l' opere toi![4] Essi fora de casa mia! — 43. Ad chi fai tu le fiche, moscha sanguenente, che ci come uno pedeto[5] d' aseno; che se te pilglio, te mo'[6] trasino fino ala posta. — Maledecta sia l' anema de patrutu et de mammata. — 24. Sozzo, tradetore, che volisti tradire Tolentino, e serrì[7] stato enpeso,[8] se non fosse io che te campai. E anco tradisti Perozzo[9] de più de III/^{C0} fiorini s libre (?).

1396. a. c. 91. Asina, somiera che tu ci et scrofa de merda, che ti vengha l' apóstema ne la pocta. — 47. I' te caccirò[10] de questa terra et de questo mondo. — 53. . . . questa visscigna puctanella. — 58. Sozzo fillio della sanguenente, che per lu sangue de dieo[11] convene che te sfasscie la testa che non poterai . . . . intare. — 60. Sozzo visscigno sanguenente . . . . va vissigno et filio della puctana, che tu ci remasto de patreto, et cum la pezza 'nanti gl' ochi et fa la vendetta de patreto che fo morto ad ghiadio.[12]

1396. Liber Justitiae a. c. 23. Sozzo stronzo dell' aseno et che[13] io te farò trare la lengua et dereto dà lla chazoppola,[14] et farote mectere una stroppa[15] en canna et stragenasse inello[16] fosso . . . . — 34. Convene che io te faccia cose che t' esquassarai le masscelle et tu te ci giaciuta cum Paulo da Monte Granario. — 40. . . . . famme lo peio

---

[1] *lli* pleonastisch, Dativus ethicus.
[2] *è necessario, bisogna*, cfr. castell. *enfermiri* etc. S. 24.
[3] *ingenerò.*
[4] Cfr. Zeitschr. XXVIII, S. 89. Poss. Pron.
[5] Lat. *peditum.* [6] *adesso.*
[7] Heute *sarrisci* (saresti). [8] *impiccato.*
[9] *Perugia?* [10] Cfr. S. 37 *sirà.*
[11] Zeigt die ursprüngliche einem *dieio, dio* zu grunde liegende Form.
[12] Cfr. M.-L. R, Gr. III, 505.
[13] Cfr. M.-L. R. Gr. III, § 659. Fehlen des Verbums im Verbalsatz.
[14] Vielleicht Dim. von *cazzotto.*
[15] Vielleicht *uno stroppo* = Strick; *canna* = gola.
[16] Cfr. Zeitschr. XXVIII, 451.

che tu poie.[1] — 46. . . . . tu ai ad fare altra venecta[2] che questa. — 63. Sozza, mala femmena, quia bene sio[3] pro quo vadis ad pallactium, che vai per farte cavalcare. — 69. . . . . abbite[4] quesso, ch' ai nell ochio. — 70. Tu ne minte sozza romagnola, fistula in culo. — 81. (tra uomini, alludendo alle proprie donne) Non è moglema como che mogleta, che fa le facimole.

1434. Malefici. a. c. 294. Io me retengo quatro ducati, per fare conciare la casa; che se staesse[5] ad lo conciare tuo, non se conciaria mai.

Stornelli von Rovetino.

Era de maggi, era una mattina,
Su 'n quille colle un dernate[6] fiure,
Vedd una rosa sulle verde spine
Chen do zitelle[7] e che 'ngande[8] d' amure.

L' amore nen s' acquište collu gande,
Manghe belline che llu tè i mmende,[9]
S' acquište che lu šta, je loghe gande.[10]

Fiore de l' urme
Mite lu lotte,[11]
Se wo veng̃[12] in derne
Chi te s' uderà[13] resett adurne.[14]

Lu benedisca, lu fiore de l' urme,
Te ho venud apresse più dell anne[15]
Desse[16] de cad a tte venì m' andurne.[17]

Lúcera,[18] lúcera, calla, calla,
Mitte la vrija alla cavalla,
La cavalla è de llu rrè,
Lúcera, lúcera, vie che me.[19]

Te va vandenne[20] ca mi sci lassate,
Jovene brave, chi d' è ma velute?[21]

---

[1] Cfr. Cap. S. Croc. *noie, voie* etc.
[2] *vendetta.* [3] Lat. *scio.*
[4] *abbiti, tienti, tieni per te cotesta cosa che hai nell' occhio* (wohl von einem Faustschlag begleitet).
[5] Cfr. Cap. S. Croc. *staendo, faendo.*
[6] adornato (bello) [7] ragazze [8] incanta
[9] che lo tenga in mente, che lo ricordi
[10] loco acanto. [11] giuoca al lotto [12] vincere
[13] goderà [14] rosetta adorna
[15] quasi più d' un anno. [16] adesso. [17] intorno.
[18] lucciola. [19] vieni con me.
[20] Tu vai vantandoti. [21] chi ti ha voluto mai.

Mienze lu pette te scapesse fiate,
Maju le genie[1] tue ne m' è piaciute.

Amiche, si vo fà da gar[2] amiche,
Llondanete da me, quanne je magne;
E quanne magni tu, chiamam' amiche,
Ch 'amiche ci sarãme tutte l' anne!

Lu benedisca lu fior d' ua ruscia,
Te va vandenne che mi è vište nasce,
E chi t' è vište mae e chi te cunosce,?

Barva d 'omu
Coda di cà
Tiè je mende
Lasse štà.

Acqua Viva:

Pija lu lime[3]
Attira[4] la bisce[5]
Tírrete arrete
Se nno tt' abbrisce.[6]

---

[1] bellezza. [2] caro. [3] lume.
[4] ottura. [5] buca [6] t' abruccio.

Berichtigungen.

(Kursive Zeilenzahlen bedeuten Zählung von unten.)

S. 3 Zeile 9 lies „*metaurense*“.
S. 11 „ 5 „ „Volskischen“.
S. 11 „ 22 „ „In“ für „Zu“.
S. 14 „ *10* „ „*hätte*“.
S. 15 „ 2 „ „sapio“.
S. 16 „ *17* ergänze nach „§ 224“: bekannt ist.
S. 19 „ *10* lies „wird“ statt „werden“.
S. 22 „ 20 „ „wie bei *ẹ*“.
S. 23 „ 7 setze einen Beistrich nach „*prẹma*“.
S. 27 „ 9 lies „*juje*“, „*sọcchie*“.
S. 31 „ *22* „ „*biricọcumu*“.
S. 32 „ 8 „ „*lunẹdè, martẹdè*“.
S. 33 „ 3 „ „*meljì*“.
S. 37 „ 5 „ „lacerta“, Z. *10* „diesen“, Z. *2* „*vijelì*“.
S. 41 „ 3 ergänze nach „Campobasso“: nachgewiesen.
S. 42 „ 8 lies „onomatopoetischen“.
S. 45 „ *14* „ „Eindringens“.
S. 45 „ *2* ergänze nach „*aca*“; Voc. met.
S. 46 „ *14* setze „exaurare“ für „exforare“.
S. 48 „ 14 „ „ahd. stung“ für „tunicare“.
S. 49 „ 1 lies „in“
S. 52 „ 8 setze „radiu“ für „rapidu“.
S. 53 „ 5 lies „(in somma)“.
S. 55 „ 11 „ „biricocunu“, Z. 17 „è“.
S. 64 „ 8 „ „cugino“.
S. 65 „ 4 „ „che il“ statt „ch eil“.
S. 68 „ *2* „ „unda“.
S. 83 „ *15* streiche „mi“, Z. *11* l. „liutam“, Z. *10* l. „cerratani“.
S. 84 „ 10 „ „il“, „e“, Z. *19* l. „recipiantur“.
S. 85 „ *10* setze „degli Atti criminali“ für „di Danne“.
S. 86 „ 14 lies „puctana“.
S. 87 „ 15 „ porta“, Z. *9* l. „intrare“.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.

BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

XII. HEFT

M. L. WAGNER, LAUTLEHRE DER SÜDSARDISCHEN MUNDARTEN MIT BESONDERER BERÜCKSICHTIGUNG DER UM DEN GENNARGENTU GESPROCHENEN VARIETÄTEN

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907

LAUTLEHRE

DER

SÜDSARDISCHEN MUNDARTEN

MIT BESONDERER BERÜCKSICHTIGUNG
DER UM DEN GENNARGENTU GESPROCHENEN
VARIETÄTEN

VON

MAX LEOPOLD WAGNER

MIT XI KARTEN

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907

Herrn Prof. Dr. Heinrich Schneegans

in dankbarer Verehrung gewidmet.

Inhalt.

Übersicht über die Lautkarten.

Karte I: Auslautendes *e* und *i*; II: Infinitivendungen; III: Pluralendung *os, us*; IV: Anlaut. *ce, ci*; V: *ce, ci* im Inlaut; VI: *c'l* im Inlaut; VII: *ti̯ ki̯*; VIII: *li̯*; IX: *ni̯*; X: *ri̯*; XI (Beilage): Artikel *is* und *sos*.

Transskription.

ã, ẽ usw. nasalierte Vokale (s. § 105); *ƀ* Zwischenlaut zwischen *b* und *v*; *v̄* Zwischenlaut zwischen *f* und *v*; *đ* = tönende intendentale Spirans; *þ* = tonlose intendentale Spirans; *ʒ* = tönende velare Spirans (AGI: *j̇*); *ḍ*(*ḍ*) = kakuminales *d* (s. § 156), *ṇ* dazu gehör. *n*; *ɖ*, s. § 94; *ṡ*, *ż* tönendes *s*, *z*; *z* = *ts*, tonlos; *χ* (AGI: *ḣ*) = s. § 60; *ʕ* Kehlkopfverschlußlaut § 61.

Abkürzungen und benützte Literatur.

ALL. = Archiv für latein. Lexikographie und Grammatik, hrsg. v. Wölfflin.
A[rch]. G[lott]. I[t]. = Archivio Glottologico Italiano.
Arch. Stor. Sa. = Archivio Storico Sardo, edito dalla Società Storica Sarda. Cagliari 1905—06. Bd. I u. II [bis fasc. 3.].
Boll. Bibl. Sa. = Bollettino Bibliografico Sardo, hrsg. v. Raffa Garzia, Cagliari 1900—05. Bd. 1—5.
Litbl. = Literaturblatt für roman. u. germ. Philologie.
Rom. = Romania.
ZföG. = Zeitschrift für österreichische Gymnasien.
ZfrPh. = Zeitschrift für romanische Philologie.

CGlL. = Corpus Glossarum Latinarum.
Grdr. = Grundriſs der romanischen Philologie, hrsg. v. G. Gröber.
Krit. Jhber. = Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der roman. Philologie, hrsg. v. R. Vollmöller (bis mit Bd. VIII).
Misc. Ascoli = Miscellanea linguistica in onore di G. I. Ascoli, Turin 1901.
Misc. Caix-Canello = Miscellanea di filologia e linguistica in memoria di Nap. Caix e Ugo A. Canello. Florenz 1886.

Atzeni = Emilio Atzeni, Vocabolario Sardo Meridionale-Italiano. Cagliari 1897. (Von diesem trefflichen Werke sind nur 37 Hefte bis zum Worte arrigu erschienen).
Bartoli, Un po' di sardo — Un po' di sardo, di Matteo Giulio Bartoli, Auszug aus dem Archeografo Triestino, ser. III, vol. I, fasc. 1. Triest 1903.
Bonazzi = Il Condaghe di San Pietro di Silki, testo logudorese dei secoli XI—XIII, pubblicato per cura del Dr. Giuliano Bonazzi, Sassari-Cagliari 1900.
Campus = Fonetica del dialetto logudorese del prof. G. Campus. Turin 1901.
CSP. = Condaghe di San Pietro, s. s. v. Bonazzi.
CSMB. = Condaghe di S. Maria di Bonárcado (bezieht sich auf die Fragmente, welche Mocci von dieser dem Baron Guillot in Alghero gehörigen Hs. veröffentlicht hat: Antonio Mocci, Documenti inediti sul canonista Paucapalea, in Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino, Vol. XL, Disp.ª 5. 1904—1905, S. 316—327).

Ct. volg. = Le Carte volgari dell' Archivio Arcivescovile di Cagliari, testi campidanesi inediti dei sec. XI—XIII, editi da Arrigo Solmi. S.-A. aus dem Archivio Storico Italiano, 1905.

Densusianu, Hist. l. roum. = Ovide Densusianu, Histoire de la langue roumaine I. Paris 1901.

Grch. Urk. = Griechische Urkunde: Charte sarde de l' abbaye de Saint-Victor de Marseille écrite en caractères grecs, hrsg. v. Blanchard und Wescher in der Bibliothèque de l' École des Chartes, Bd. XXXV (1879), S. 255—265.

Guarn. Ant. Cpd. = P. E. Guarnerio, L' Antico Campidanese dei sec. XI—XIII secondo le antiche Carte volgari dell' Archivio Arcivescovile di Cagliari. Perugia 1906. (S.-A. aus den ‚Studi Romanzi' hrsg. v. E. Monaci, no. 4, S. 189—259).

Guarn. CdL. = Carta de Logu hrsg. von Besta und Guarnerio in den Studi Sassaresi III. (1905).

Heräus, Spr. d. Petron. = Wilh. Heräus, Die Sprache des Petronius und die Glossen. Offenbacher Progr. 1899.

Hofm. = Die logudoresische und campidanesische Mundart von Gustav Hofmann. Strafsburger Diss. Marburg 1885.

Ktg. = Lateinisch-Romanisches Wörterbuch von Gustav Körting. 2. Aufl. Paderborn 1901.

M.-L. I, II = Meyer-Lübke, Grammatik der romanischen Sprachen, Bd. I, II.

M.-L., It. Gr. = Meyer-Lübke. Italienische Grammatik. Leipzig 1896.

M.-L., Einf. = Meyer-Lübke, Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft, Heidelberg 1901.

M.-L., Altlog. = Meyer-Lübke, Zur Kenntnis des Altlogudoresischen. Wien 1902. (S.-A. aus den Sitzber. der K. Ak. d. Wissenschaften zu Wien, philos.-hist. Kl., Bd. CXLV.)

Mohl, Chron. = F. G. Mohl, Introduction à la Chronologie du latin vulgaire, Paris 1899.

Porru = Nou Dizionariu Universali Sardu-Italianu, compilau de su saçerdotu beonfiziau Vissentu Porru etc., Casteddu (Cagliari) 1832. 2. Aufl. 1866.

— Saggio di Grammatica sul Dialetto sardo meridionale usw. Cagliari MDCCCXI.

Pușcariu Wtb. = Sextil Pușcariu, Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache. I. Heidelberg 1905.

— *Tį* u. *Kį* = Sextil Pușcariu, Lateinisches *Tį* und *Kį* im Rumänischen, Italienischen und Sardischen, Leipzig 1904 (S.-A. aus dem XI. Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig).

Rolla, Fauna = Pietro Rolla, Fauna popolare sarda: miscellanea di dialettologia e toponomia italiana. Casale 1895.

— Sec. Sag. = Pietro Rolla, Secondo Saggio di un vocabolario etimologico sardo. Cagliari 1895.

Rossi = Giovanni Rossi, Elementus de grammatica de su dialettu sardu meridionali e de sa lingua italiana. Casteddu 1842.

Salvioni, Post. = Carlo Salvioni, Postille italiane al Vocabolario latino-romanzo. Milano 1897 (S.-A. aus den Memorie dell' Ist. Lombardo, Bd. XX, S. 255—278).

Scano = Emanuele Scano, Saggio Critico-Storico della Poesia Dialettale Sarda. Cagliari-Sassari 1901. (Am Schlusse des Buches phonetisch transkribierte Texte aus dem Campidano).

Schuch. Vok. = Hugo Schuchardt, Der Vokalismus des Vulgärlateins. 3. Bd. Leipzig 1866—69.

Solmi = s. Ct. volg.

Spano = Giovanni Spano, Vocabolario Sardo-Italiano e Italiano-Sardo. Cagliari 1851—52. I verweist auf den 1. (sard.-it.), II auf den 2. (it.-sard.) Teil.

Spano, O. S. = ds., Ortografia Sarda Nazionale ossia Gramatica della lingua logudòrese paragonata all' italiana. Cagliari 1840. 2 Teile (I, II).

Spano, Voc. sa. geogr. = Spano, Vocabolario sardo geografico-patronimico ed etimologico. Cagliari 1872.

Subak, A prop. = Giulio Subak, A proposito di un antico testo sardo. Bricciche linguistiche. Triest 1902—03. (S.-A. aus dem Programma dell' I. R. Accademia di commercio e nautica).

— Not. = ds., Noterelle Sarde. Triest 1905 (S.-A. aus dem Archeografo Triestino, s. III, v. II, (v. 30 della Raccolta).

Zanardelli, App. = Tito Zanardelli, Appunti Lessicali e toponomastici etc. 1ª puntata. Oneglia 1900.

— Man. = ds. Manipolo di etimologie sul dialetto sardo antico e moderno. Turin 1901 (in Studi glottologici italiani dir. da Giac. de Gregorio, Vol. II, S. 101—113).

Andere Werke sind im Texte genügend gekennzeichnet.

Einleitung.

Die lebenden Mundarten Südsardiniens sind noch niemals Gegenstand einer geschlossenen Darstellung gewesen.

Was man gewöhnlich als ,Campidanesisch' d. h. als Sprache der grofsen, südlich vom logudoresischen Gebiet gelegene Ebene, des Campidano, bezeichnet, beruht fast ausnahmslos auf dem in Porru und Spano's Wörterbüchern gegebenen Material. Leider pflegt man sich sogar gewöhnlich auf das Vocabolario Sardo Italiano e Italiano-Sardo von Spano (Cagliari 1851) zu beschränken, nach dem Vorgange Hofmann's, der in seiner bekannten Strafsburger Dissertation „Die logudoresische und campidanesische Mundart", Marburg 1885, S. 2 meint, das Spano'sche Wörterbuch mache die Benutzung des Porru'schen Wörterbuches überflüssig. Niemand, der sich eingehend mit beiden Wörterbüchern vertraut gemacht hat, wird Hofman beistimmen. Porru's „Nou Dizionariu universali sardu-italianu" (Cagliari 1832, Neuauflage 1866) ist eine, besonders für die damalige Zeit sehr achtbare Leistung und übertrifft an Genauigkeit, Vollständigkeit und erschöpfenden und zutreffenden Definitionen Spano's Wörterbuch weitaus. Bei Spano ist ein sehr ungleichmäfsiges, aus allen Gegenden Sardiniens stammendes Material zusammengebracht, ohne dafs die Quellen genügend angegeben wären und ohne dafs eine einigermafsen gleichmäfsige Transkription, bezw. Orthographie durchgeführt wäre. Daher die Unverläfslichkeit, die Druck- und anderen Versehen, die Lücken bei Spano, die bei der Benutzung des Buches Vorsicht und Kontrolle erheischen. Als Wörterbuch aller sardischen Hauptmundarten ist es freilich unentbehrlich und von höchstem Werte. Der Vorteil des Porru'schen Wörterbuches ist, ein gleichmäfsiges Material in gleichmäfsiger Orthographie mit genauen Definitionen zu bringen. Fehler wird man (von den Etymologien abgesehen) Porru selten nachweisen können. Porru hat seinem Wörterbuch das in Cagliari gesprochene Sardisch zugrunde gelegt, ohne den Wortschatz der Dörfer auszuschliefsen; solche Wörter sind bei ihm regelmäfsig mit t. r. (terminus rusticus) bezeichnet.

Das Material Porru's wurde von Spano gröfstenteils, aber leider nicht immer mit der nötigen Sorgfalt, in sein Gesamtwörterbuch des Sardischen hineinverarbeitet.

Auf diesen Wörterbüchern und den kurzen grammatikalischen Handbüchern derselben Verfasser beruht, was Hofmann in seiner fleifsigen und lobenswerten Arbeit über das heutige Campidanesische berichtet. Es sind die Grundzüge der Laut- und Formenlehre des cagliaritanischen Dialektes und die einzige Arbeit, die darüber existiert, wenn man von der kurzen, aber lichtvollen Darstellung Ascoli's im 2. Bande des Archivio Glottologico Italiano absieht.

Für das Logudoresische liegt aufser reichlicherem in folkloristischen Sammlungen aufgespeichertem Material die treffliche, allgemein orientierende Arbeit von Giovanni Campus, Fonetica del Dialetto Logudorese, Torino 1901 vor, für die nördlichen Dialekte der Insel Guarnerio's meisterhafte Darstellung im XIII. und XIV. Bande des Arch. Glott. Ital.

W. Foerster verspricht seit langen Jahren eine auch die oft von Dorf zu Dorf wechselnden Varietäten berücksichtigende Darstellung des eigentlichen Logudoresisch mit Einschlufs der Grenzzone. Doch gibt er an, die nuoresischen Mundarten ausschliefsen zu wollen, da er die betreffenden Gegenden nicht oder nur zum Teile bereist hat.

Ich habe mir zum Ziele gesetzt, in vorliegender Arbeit eine allgemeine Darstellung der Lautlehre des eigentlichen Campidanesisch zu geben. Es konnte sich hiebei nicht darum handeln, die Mundart von Dorf zu Dorf zu verfolgen; denn die Sprache der Ebene ist im grofsen Ganzen gleichmäfsig entwickelt. Anschliefsend daran habe ich die Mundarten nördlich des eigentlicheu Campidanesischen in den Kreis meiner Betrachtungen gezogen. Die von Foerster zu behandelnden Grenzmundarten nördlich von Oristano bis Bosa und Macomer würden dabei grundsätzlich ausgeschlossen. Ich habe dafür alle Dörfer der Grenzzone zwischen dem Tirso und seinem Nebenflufs, dem Aražis einerseits und dem Ostufer der Insel andrerseits bis Nuoro und Bitti untersucht und berücksichtigt. Die dadurch gezogenen Grenzen sind gewifs willkürlich, wie jede nicht naturnotwendige Grenze bei Dialektuntersuchungen; aber die beiden genannten Flüsse bilden in der Tat in gewissem Sinne auch sprachliche Grenzen. Der Tirso, der gröfste Flufs der Insel, durchfliefst zwischen Sédilo und Fordongianus ein tiefeingeschnittenes Tal, durch das die beiden Ufer auseinandergerissen sind. Am rechten Ufer des Tirso steigt ein gewaltiges Hochplateau empor, das sog. Campumaiore, das bis über Sédilo und Dualchi sich erstreckt. Das Campumaiore hat sein eigenes Dialektgepräge, ebenso wie die Dörfer des linken Tirso-Ufers; die Verbindung bildet seit Alters her eine Furt bei dem darnach benannten Dorf Aidumaióre (Aidomaggiore) = aditu maiore, und auch die Dialekte der beiden Ufer zeigen hier Übergänge (Sórgono-Ortuéri-Neonéli-Ghilárza); darauf konnte hier nicht eingegangen werden. Nach Norden zu trennt wieder der Tirso die sprachlich deutlich geschiedenen Dialekte des Gocéano (Bono) und des Nuoresischen.

Der Arážis trennt seinerseits die hoch auf seinem rechten Ufer

gelegenen Orte Allai, Samughéo, Meána von den links ganz der Ebene angehörigen: Simaxis, Ruinas, Asuni, Senis. Erstere neigen sprachlich zu den von uns Gennargentu-Gruppe genannten Mundarten, letztere sprechen rein das Campidanesische der Ebene.

Die von uns gewählte Abgrenzung reifst also keine engeren Dialektgruppen auseinander.

Das Campidanesische nimmt nördlich der Ebene bald einen Mischcharakter an; es schleichen sich Merkmale ein, die man gewöhnlich als logudoresisch bezeichnet; andrerseits erstrecken sich Merkmale, die man für campidanesisch ansieht, bis weit ins logudoresische Gebiet. Nördlich von Oristano, in den von uns nicht berücksichtigten Orten um den Monte Ferru (Séneghe, Bonárcado, S. Lussurgiu, Cúglieri) und im Campumaiore wird ein Mischdialekt gesprochen; Cúglieri und Macomer sind schon ziemlich rein logudoresisch. Auf unserem Gebiete bezeichnet die Linie Láconi-Lanusei-Tortolì etwa die Grenze des rein Campidanesischen.[1] Von hier ab hat jedes Dorf seine eigenen mundartlichen Merkmale, wobei sich wieder einige gröfsere Gruppen deutlich abheben: die am Westabhang des Gennargentu, des gröfsten Berges der Insel, gesprochenen Mundarten mit dem Mittelpunkt etwa in Aritzo, von uns ‚Gennargentu-Gruppe' genannt. Nördlich davon schneidet eine Linie zwischen Tíana und Ovodda scharf diese Gruppe von dem südlichen Zweig der nuoresischen Mundarten, von mir als Fonni-Gruppe bezeichnet. In dieser Gruppe ist der campidanesische Einflufs in Laut- und Formenlehre und vor allem im Wortschatz noch sehr stark, obwohl die Mundarten, besonders infolge ihrer gutturalen Aussprache und ihren alten Sprachresten, den Südsarden gerade am wenigsten verständlich sind. Nördlich das eigentliche Nuoresische. Eine eigentliche Gruppe bildet hier wieder: Bitti mit Lula, Orune und der Baronía (Orosei) [Bitti-Gruppe]. Südlich dieser bildet Dorgali und Urzulei und teilweise noch Triei und Baunei eine weitere Gruppe (Urzulei-Gruppe). Die Dörfer um Seui unterscheiden sich wieder merklich von den umgebenden Orten (Seui-Gruppe).[2]

Näheres über alle diese Varietäten bei ihrer genauen Darstellung.

---

[1] Eine Abgrenzung der sardischen Ma. versuchte zuerst und allein Spano, von ihm stammt die einzige Sprachkarte der Insel, welche der Ortografia Sarda beigegeben ist. Als erster Versuch verdient diese Karte alle Beachtung; in den Einzelheiten ist sie aber durchaus unzuverlässig. Weshalb Spano Séulo, Seui, Ilbono, Lanusei zum Logudoresischen zieht, ist unbegreiflich, da man in Seúi gar nicht, in den übrigen Orten kaum logudores. Einflufs verspürt; andrerseits wird Samughéo, das doch schon stark log. Merkmale zeigt (z. B. ke, ki) zum Campidano gezogen. Auch mit den Unterabteilungen auf log. Gebiet, kann man sich, soweit solche überhaupt berechtigt sein mögen, unmöglich einverstanden erklären. Warum ist z. B. Mamojada und Orgòsolo von der Fonni-Gruppe losgerissen?

[2] Ich benenne absichtlich die einzelnen Gruppen nach ihren Hauptorten oder den Gegenden, weil m. A. die von Campus gewählte Bezeichnung mit Nummern, „1., 2., 3. Varietät" kein festes Bild hinterläfst und uns stets wieder zwingt, nachzuschlagen, was denn mit 1. oder 2. Varietät gemeint ist.

Vorläufig sollte nur unser Gebiet allgemein umschrieben und charakterisiert werden.

Da es sich für uns darum handelt, das Campidanesische durch die Grenzmundarten bis zum eigentlich Logudoresischen zu verfolgen, und unsere Darstellung vor allem erstere betrifft, wurde das Nuoresische und Bittesische nicht durchgehend berücksichtigt, sondern nur allgemein charakterisiert und stets, wenn nötig, zum Vergleich oder zur Erklärung beigezogen. Hier berührt sich unsere Arbeit mit den einschlägigen Kapiteln von Campus.

Ein Grund, die nuoresischen Mundarten nicht überhaupt auszuschliefsen, war für mich der, dafs diese Ma. in den meisten Fällen die lateinischen Laute am reinsten bewahrt haben.[1] Nicht immer, denn in einigen Fällen sehen wir das Zentrum, das den alten Lautwert bewahrt hat und von dem aus sich die weiteren Entwicklungen des Lautes strahlenförmig verfolgen lassen, etwas weiter südlich, im Gennargentu- oder im Seui-Gebiet. Aber in allen Fällen befindet sich dieser ursardoromanische Lautbestand, den man schwerlich als spätere Rückbildung rechtfertigen könnte, innerhalb der von uns gesteckten Grenzen; die aufserhalb unseres Rahmens liegenden logudoresischen Mundarten weisen alle einen späteren weiterentwickelten Lautbestand auf. Auch so ist also die Einheitlichkeit dieser Arbeit gewahrt.

Als Beispiel mögen die *i̯*-Verbindungen gelten. Wir sehen *ri̯*, die älteste Stufe, im Nuoresischen erhalten; von hier zweigt sich südlich *rğ*, nördlich und westlich *rž* neben anderen Übergangsstufen ab (s. § 182); *ni̯* (*ñ*) ist in Tonára-Désulo allein erhalten, südlich davon *nğ*, nördlich *nž* (§ 179); *li̯* (*l̃*) ist allein im Seui-Gebiet bewahrt usw.

Dies zu veranschaulichen, mögen die Karten dienen, auf denen die wichtigsten Lauterscheinungen von Ort zu Ort verfolgt sind. Man kann sich mit ihrer Hilfe davon überzeugen, dafs eine Karte des lautlichen Tatbestandes meist zugleich, wenigstens im altertümlichen Sardinien, eine Karte der Geschichte des betr. Lautes ist. So kann man oft eine ganze Lautentwicklung vom Nuoresischen durch die Grenzzone bis zum abgeschliffenen Dialekt der Ebene verfolgen (z. B. die Entwicklung von *c'l*, § 145).

Da ich mit dieser Abhandlung nicht eine blofse Materialsammlung geben wollte, sondern, soweit das meinen Kräften möglich war, auch versuchen wollte, manchem Problem der sardischen Lautlehre an der Hand meines Materials näherzutreten, glaube ich den Einschlufs der nuoresischen Ma., obwohl 'fuori programma', rechtfertigen zu können.

Es erübrigt mir noch, über die Art und Weise der Entstehung

[1] Auch hat Campus nur mehr die Ma. von Nuoro selbst systematisch berücksichtigt; die von Nuoro südlich gelegenen Ma. liefs er, eben weil dort die letzten Einflüsse des Campidanesischen zu verspüren sind, als nicht rein logudoresisch, weg.

vorliegender Arbeit und der Sammlung des Materials Rechenschaft abzulegen. Ich hatte mich zunächst durch einen längeren Aufenthalt in Cagliari mit dem Südsardischen vertraut gemacht und bereiste dann in einer Reihe von zum Teil durch lange Pausen unterbrochenen Einzeltouren das ganze Gebiet. Die Bereisung des nahezu unbekannten Berggebietes, über dessen Verkehrs-, Unterkunfts- und Kostverhältnisse ich hier kein Wort verlieren will, hat viel Zeit, Mühe und Opfer erfordert. Diese äufseren Umstände, die manche Entbehrung und manche Enttäuschung im Gefolge hatten, bitte ich, bei Beurteilung des Umstandes zu berücksichtigen, dafs mein Material nicht durchweg gleichmäfsig, noch lückenlos ist.

Um überall möglichst verlässige Auskunft zu erhalten, wandte ich im allgemeinen nach Erprobung verschiedener Methoden und manchem im Anfange schwer vermeidlichen, aber lehrreichen, Herumtasten zwei Methoden an, die sich gegenseitig ergänzen. Ich wandte mich, um meine Listen, in denen für die Lautlehre nur zusammenhängende Sätze verwendet wurden, abzufragen, n u r an ortsansäfsige und einheimische g e b i l d e t e Personen. Da in Sardinien der Dialekt in den Dörfern allgemein gesprochen wird und eine grofse Rolle spielt, sind auch Gebildete stets imstande, ihren Heimatdialekt zu sprechen; nur um den älteren volkstümlichen Wortschatz kennen zu lernen, mufs man sich unbedingt auch an Ungebildete wenden. Letztere sind dagegen nach bekannter Erfahrung selten geeignet, ihren Dialekt auf Verlangen lautlich richtig wiederzugeben, in Sardinien vielleicht noch weniger als anderswo, da der Sarde des Innern von Natur mifstrauisch und wenig mitteilsam ist. Ich bemühte mich stets, die erhaltenen Angaben mit Hilfe anderer Gebildeten desselben Ortes nachzuprüfen. Grofses Gewicht legte ich stets auf den zweiten Punkt, einer ungezwungenen Unterhaltung von Leuten aus dem Volk beizuwohnen. Dies war mir in vielen Fällen möglich, und da ich die südsardischen Ma. verstehen gelernt habe, hatte ich hierin das m. A. beste Kontrollmittel. Meine Gewährsmänner hier anzuführen, hätte wenig Wert, da es sich hier um eine Gesamtschilderung vieler Einzelma. handelt, nicht um individuelle Charakterisierung der in einem einzigen Orte gehörten Nuancen.

Die altsardischen Denkmäler wurden nur gelegentlich zur Erklärung beigezogen; eine methodische Verwertung derselben konnte umso mehr unterbleiben, als in dem 'Altlogudoresischen' Meyer-Lübke's und dem 'Antico Campidanese' Guarnerio's so ziemlich das ganze Material mustergiltig verarbeitet und gedeutet ist.

Umso öfter wird auf diese grundlegenden Arbeiten verwiesen werden müssen.

Auf die eigentliche Lautlehre folgt eine Kennzeichnung der behandelten Ma. Es war ursprünglich meine Absicht, Texte aus allen diesen Gegenden beizufügen; ich mufste aber aus verschiedenen Gründen darauf verzichten. Für die Lautlehre ist es

sogar vielleicht vorzuziehen, die einer Ma. eigentümlichen Lautveränderungen zunächst systematisch zusammenzustellen.

In der Einteilung der Lautlehre bin ich im allgemeinen Meyer-Lübke's ‚Romanischer Lautlehre' gefolgt.

Von einer systematischen Behandlung der fremden, insbesondere spanischen und katalanischen Bestandteile, stand ich hier ab, da sie zu lautlichen Bemerkungen wenig Anlafs geben. Ihre Wichtigkeit liegt auf der lexikalischen Seite und ihre Behandlung müfste vor allem ein wichtiges Kapitel einer ‚Geschichte der sardischen Sprache' bilden. Hier sei nur daran erinnert, dafs in Cagliari und im Campidano gewifs ein starker spanisch-katalanischer Einschlag im Wortschatze vorhanden ist, der bisweilen auch auf die Lautentwicklung rein sardischer Wörter eingewirkt haben mag (vgl. §§ 9, 15, 37).

Trotzdem ist aber selbst das Vulgär-Cagliaritanische noch von echt sardischem Sprachgeist durchdrungen; nur in der Umgangssprache der Gebildeten macht sich vor allem die Syntax des Italienischen geltend und droht, altsardische Worstellung und Satzbau zu zerstören. In den Bergmundarten ist die Zahl spanischer und katalanischer Elemente viel geringer. Dafür wird manches altsardische Wort von neueren italienischen Fremdwörtern zurückgedrängt.

Die Anregung zu vorliegender Abhandlung verdanke ich Herrn Prof. Dr. H. Schneegans in Würzburg; es ist mir eine hohe Ehre, sie ihm nun, da sie abgeschlossen ist, widmen zu dürfen.

Dem hohen akademischen Senate der Universität München, welcher mich durch Verleihung des Döllinger-Stipendiums ausgezeichnet hat und mir dadurch die materiellen Mittel zur Durchführung meiner Untersuchungen an Ort und Stelle zur Verfügung gestellt hat, schulde ich tiefen Dank, den auch hier auszusprechen mir eine Ehrenpflicht ist.

In Sardinien, der klassischen Insel der Gastfreundschaft, hatte ich mich überall regster Unterstützung zu erfreuen, ohne welche es mir oft schwer gewesen wäre, meinem Ziele nahe zu kommen. Es ist mir unmöglich, den über mein ganzes Untersuchungsgebiet zerstreuten Förderern meiner Studien namentlich zu danken; aber ich will nicht versäumen hervorzuheben, wie die Leiter der Società Storica Sarda, die Herren Universitätsprofessor Dr. Arrigo Solmi, z. Z. in Siena, Dr. Antonio Taramelli, Direktor des königl. archäologischen Museums in Cagliari und Dr. Arnaldo Capra, Direktor der königl. Universitätsbibliothek in Cagliari meiner Arbeit ein mehr als gewöhnliches Interesse entgegenbrachten und mir während meiner Reisen und Untersuchungen oft ihren wertvollen Rat angedeihen liefsen. Herrn Dr. Capra insbesondere bin ich für das grofse Entgegenkommen verbunden, das ich in der, dank seiner Fürsorge

trefflich geleiteten und mit den modernen Hilfsmitteln ausgestatteten cagliaritanischen Bibliothek gefunden habe. Endlich sei es mir noch vergönnt, meinen lieben Freunden Eugen Burger, z. Z. in Florenz, Prof. Antonio Ballero in Nuoro und Flavio Fadda-Zorcolo in Monserrato den schuldigen Dankeszoll zu entrichten, dem ersteren dafür, dafs er als mein treuer Reisegefährte im ersten Jahre meines Aufenthaltes in Sardinien Freuden und Leiden mit mir geteilt hat, den letzteren dafür, dafs ich, wenn immer ich des Aufschlusses oder der Belehrung bedurfte, nie vergeblich an ihren Türen geklopft habe.

Lautlehre.

I. Vokalismus.

§ 1. Der betonte Vokalismus des Campidanesischen stimmt, von Einzelheiten abgesehen, mit dem des Logudoresischen überein. Der unbetonte weicht dagegen in mancher Weise von dem der Norddialekte ab, vor allem durch auslautendes *-i* und *-u* an Stelle von *-e* und *-o*.

Dafs dieses *-i* und *-u* analogisch entstanden ist, obwohl es zu den ältesten bezeugten Verschiedenheiten des Cpd. vom Log. gehört, beweist am besten der Umstand, dafs die Vokale *e* und *o* vor ursprünglichem *u* einen anderen Klangwert haben als vor *u* aus altem *o*.

§ 2. Über die Qualität der Vokale ist folgendes zu bemerken:

Wie im Log. (s. Campus § 1) hängt der Klangwert der bet. Vokale *e* und *o* im Campid. von den darauf folgenden Vokalen ab: sie werden geschlossen gesprochen vor ursprünglichem *i* und *u* und auch vor einem weiteren *ẹ* oder *ọ*, auf das *i* oder *u* folgt: *kolọru*, *priọ́ğu* (*ped + oclu), *su bbọnu* (*s'ọnu*), *lọngu*, *fọrru*, *amelẹzzu*, *čẹntu*, *bẹni* (= veni), *ğẹ́nnẹru* (gener), *prẹ́ssiu* (persicum), *čerẹ́žịa*. In allen anderen Fällen ist *e* und *o* offen, besonders auch vor *i* und *u*, die aus ursprünglichem *e* und *o* entstanden sind: *dęži* (decem), *bęni* (bene), *spręni* (*splene), *lępuri* (aus *lepre*);[1] *dęu* (= *eo f. ego) *bǫllu* (= voleo), *dǫmu* (aus älterem *dǫmo*, wie noch im Gennargentu-Gebiet, s. § 27), *bǫi* (bove), *anğǫni* (*agn + ione oder *ann + ione, s. § 180),[2] *pǫni* (= pavone).

Diese Regel ist besonders wichtig für die Deklination der Wörter auf *-u*. Der Singular Masc. lautet *bọnu*, *lọngu*, der Plural, der aus altem *bonos*, *longos* (so noch logud. und im Gennargentu-Gebiet, s. Karte III) entstanden ist: *is bǫnus*, *is lǫngus*.

---

[1] Das *u* ist später eingeschoben, s. § 31.

[2] Die häufigen Familiennamen *Bǫi* und *Angiọni* werden dagegen mit besonders geschlossenem *ọ* gesprochen, was spätere Entstellung ist, um sie von den Tiernamen zu unterscheiden.

Es wird also dekliniert:

su bbǫnu	*sa bbǫna*
is bǫnus	*is bǫnas.*

So: *gortẹḍḍu — gǫrtẹḍḍus*
lẹttu — lẹttus.

Auch die alten Neutra auf ... *us* folgen dieser Regel. Sie lauten im Plural wie im Singular auf *us* aus; man fühlte sie also gleich den andern Pluralen auf ... *us* aus altem ... *os*, daher der Qualitätsunterschied zwischen Singular und Plural:

*su đẹ́mpuš*ᵘ	*is tẹ́mpuš*ᵘ
*su bẹ́ttuš*ᵘ	*is pẹ́ttuš*ᵘ
*su ǥǿrpuš*ᵘ	*is kǿrpuš*ᵘ.

Gleichlautende Wörter vom selben Stamm werden genau auseinandergehalten, je nachdem sie als Substantiv auf altes *u* oder als Verb auf altes *o* ausgingen:

su kossǫlu der Trost	*dẹu kossǫlu* ich tröste
su šǫnnu der Traum	*dẹu šǫnnu* ich träume.

1. Die betonten Vokale.

§ 3. *a* bleibt immer erhalten:

akkámu ein Stück Holz, das den jungen Ziegen und Lämmern in das Maul gebunden wird, um sie zu entwöhnen = camus; *skražu* Kropf der Vögel = escarium (log. *iskáržu*, M.-L. ZföG. 1891, S. 769; gal. *skaǧǧu*, Guarn. AGI XIV, 403; Nuoro: *eskárju*); *máffuru* Spund, Zapfen des Fasses = mamphur (Ktg. 5860); *ánta* Holzpfosten = *anta (v. Plur. antae, vgl. siz. kal. *anta*); *prándi(ri)* Mittagessen = prandeo.

§ 4. Auch vor *l* + Kons., *r* + Kons.: *artu* (altu); *kaldu; saltu, sartu* Gemeindewald (= saltus); *falsu, falzu, farzu* (falsu); *farči, fraži* Sichel = falce; *narba* Malve = malva; über *ateru* vgl. § 140.

§ 5. *á* > *e*:

Das bekannte ceresia ist im ganzen südl. Gebiet für cerasia bezw. *ceriasia (M.-L. Einf. § 103 eingetreten, das dem log. mit dem nuores. (*kariáša*), dem sassar. (*kariaža*) und kors. (*č̃araša*) zukommt (s. Guarn. AGI XIII, 131). Die ceresia-Formen reichen noch weit gegen Norden bis mit Urzulei, Orgósolo, Fonni, Gavoi, Olzai, Ollolai, Mamojada.[1] Hofm. S. 12 meint „Vielleicht ist das Wort aus dem

[1] *čeréžẓia*: Cagliari und der Süden bis Ulassai und Isili, auch Urzulei; *čeréšẓia*: Seui, Seulo, Gadoni, Arzana; *čeréssịa*: Aritzo, Meana; *kréssia*: Atzara;

Italienischen herübergenommen." Diese Annahme ist unwahrscheinlich. Das Wort hat sich genau wie ecclesia entwickelt; Vertreter einer älteren und einer jüngeren Schicht auf sardischem Boden nebeneinander zu finden, ist nichts Seltenes, wobei, wie in diesem Falle, die ältere Form dem Innern, die jüngere der Ebene anzugehören pflegt. Man vergleiche übrigens auch abruzz. *čeráçe*, neben dem Finamore als plebeische Form *čeréçe* verzeichnet.[1]

ğenna (*jenna*, *enna*) ‚Türe' neben dem log. *ğanna* (*janna*) = lat. ianua harrte lange vergebens einer Erklärung (vgl. M.-L. I § 273, S. 231, Litbl. 1895, Sp. 239). Mit *ğenna* stimmt im Tonvokal rtr. *giüina* ‚Gatter' überein. Kübler[2] wollte es durch eine Einmischung von lat. sagēna aus griech. σαγήνη erklären, was begrifflich zu fern liegt. Das Richtige hat wohl M.-L. Einf. § 110 getroffen, wenn er in den Wörtern einen Nachklang des in anderen Wörtern bestehenden Nebeneinander von *jan-* und *jen-* sieht (januarius—jenuarius; jajunus-jejunus usw.). Vgl. § 36.

Die *e*-Form ist für den Süden durch acpd. *genna* usw. in den Carte volg. und in der Carta de Logu als alt bezeugt (s. Guarn. Ant. Cpd. § 5, CdL § 5). Heute umfassen die *e*-Formen den ganzen Süden bis mit Urzulei, Dorgali, Fonni, Gavoi, Ollolai (im nahen Olzai aber schon *janna*): *jenna* ebenso in Mamojada, Orgosolo, Oliena, Orani-Sarule, Nuoro. Für das Alter des *e* zeugen auch die zahlreichen über das Campidano und Gennargentu-Gebiet zerstreuten Orts- und Flurnamen: *Genna Arena*, *Gennamari*, *Genna Artoa*, *Gennarrele*, *Gennafusti*, *Gennería*, *Genna Serapis*, *Genna Orrù*, *Gennarughe* und der Name des *Gennargentu* selbst (s. Spano, Voc. Sa. Geogr. S. 53).

ğekka (*ekka*) ‚Tor, Gatter' (schon acp. *jeca*, Ct. volg. IX, 2, s. Guarn. Ant. cpd. § 5 und Less.) neben log. *ğaga* (*jaga*) ‚Gitter' (alog. *jaca*) ist wahrscheinlich germanischen Ursprungs (s. M.-L., ZfrPh. XXIII, 472; Alog. S. 56) und wird sich in seinem Vokalismus dem Bedeutungsverwandten *ğenna*—*ğanna* angeschlossen haben; *amelézzu*, *amelezzái* vb. bedrohen (log. *minettáre*) erklärt man am besten mit M.-L. Grd. I², 649 durch die endungsbetonten Formen, da die Hypothese von Campus, Fon. § 2, S. 17, log. *minet(t)are* sei aus *minatiare, *minaitiare entstanden, wenig wahrscheinlich ist; *sorrésta* Base, neben log. *sorrastra* und den gewöhnlichen cpd. Beispielen auf ... *astu*, *a* (*fillástu*) ist mir unklar.

Zu erwähnen sind noch, obwohl ins Gebiet der Formenlehre einschlagend, die Gerundia der I. Konj. auf *-endu* und die parallel

keréšja: Samugheo, Ovodda; *keréssja*: Tonara, Tiana, Busachi; *ṡeréšja*: Fonni, Gavoi, Olzai, Ollolai, Mamojada, Orgosolo; *kariáša*: Nuoro, Orani, Sarule, Ottana, Orotelli, Orosei; *ṡariáša*: Oliena; *kiriáša*: Dorgali.

[1] Man hört im Campidano auch *kariáša* als Bezeichnung von *una spézia de žeréžia barakókka*; der Anlaut wie die Einschränkung der Bed. erweist das Wort als logud. Lehnwort.

[2] Kübler, Die suffixhaltigen romanischen Flurnamen Graubündens. 1. Teil. Erlangen und Leipzig. 1894. S. 79.

dazu auftretenden Formen auf *-endi*, welche einen Kompromifs zwischen Partizip und Gerundium darstellen.[1] Es sind die bekannten analogischen Formen nach der II. Konj., welche im Campidano und auch in einem grofsen Teile des Logudoro die alten Formen ...*ando*, ...*ande* verdrängt haben. (Vgl. dazu Campus, Fon. § 29). Das Nuor. hält wie gewöhnlich an den alten Bildungen fest; diese umschliefsen in der Mischzone noch Urzulei, Talana, Gadoni,[2] Aritzo, Meana und Samugheo.

§ 6. *a* > *o*:

aččóu Hufnagel, scheint aus log. *žou* entlehnt zu sein (über das Hofm. S. 12 spricht), da die Behandlung des anlautenden *cl-* den cpd. Lautgesetzen widerspricht. In *kandelóbru* (Muravera: *kandrelóbu*) ‚Leuchter' = candelábru scheint der folgende Labial das *a* beeinflufst zu haben (vgl. vortoniges *a*, § 38).

ispróndiri (*dinai po sa ventána*) in Oristano ‚Geld zum Fenster hinauswerfen' ist = cagl. *spándiri* mit unorganischen *r* und dadurch bedingter Verdunklung des Vokals (vgl. vorton. *a* > *o* durch Einflufs des *r*, § 38).

§ 7. *a* > *u*. *iskúrzu* ‚barfufs', *iskurzái* ‚die Schuhe ausziehen' (acpd. *isculçu*, Ct. volg. XIV, 17 als Zuname, s. Guarn. Ant. cpd. § 11) ist mit log. *iskulzu*, *iskulzare*, sass. *a l' ašKutssa* ‚alla scalza' (Guarn. AGIXIV, 153) der Vertreter von *disculcius, woraus auch dacorum. *desculț* (Densusianu, Hist. l. roum. I S. 72), friaul. *diškolts*, trient. *deskols*, pad. *deskoltse*, eng. *skuts* (Pușc. 512), altpav. *deschólço* (Salvioni, Ant. dial. pav. S. 36).

Das daneben vorkommende *skarzái* ist dem ital. Wort nachgebildet.

§ 8. *ē* und *ĕ* in freier wie gedeckter Silbe bleibe erhalten:

spreni Milz (log. *ispiene*) = l. splēn; *deži* zehn (log. *deghe*) = dĕcem; *néša* Kniekehle = nĕxa.

§ 9. *e* > *i*.

Sehr bemerkenswert ist *allírgu*, *allirghía*, *allirgái*, welche dem ganzen Süden gemeinsam sind, während das Log. das it. *allegro* gebraucht.[3] Aber auch die nordsard. Dialekte kennen *alligrà* (s. Sp. I s. v.). An der Volkstümlichkeit des Wortes ist nicht zu zweifeln; auch analogischer Einflufs ist nicht anzunehmen, da es ein Endung ...*irgu* nicht gibt (...ículus gibt ...*igu*). Das Wort verlangt *alícru (vgl. *socru* > *sorgu*). Schon M.-L., It. Gr. § 50, S. 34 hatte, ohne die sard. Formen zu kennen, daran gedacht, *álicer anzusetzen, um tosk. *allegro* zu erklären. Vgl. auch Einf. § 103, S. 116.

---

[1] S. darüber die nicht ganz einwandfreie Darstellung bei Hofm. S. 134 (D).

[2] Dagegen spricht das Gadoni im Süden benachbarte Seulo schon ...*éndu*.

[3] Noch Nuoro: *alligru*.

isprigu ‚Spiegel' (log. *ispiju* usw.), das in ganz Sardinien mit Ausnahme von Bitti (*ispréku*; Camp. Fon. 30 A.) und Orosei: (*ispréku*) *i*-Formen aufweist, hat sich dem Suffix ...iculu angeglichen, wie schon Hofm. S. 15 bis 16 erkannt hat.

In *príngu* ‚schwanger' (log. *prinzu*) sah Hofm. S. 24 eine Kreuzung vor praegnus mit imprimere. Wahrscheinlich lautete das Wort schon im Vulgärl. prignu (cf. it. *pregno*), worauf das ‚*prignum iumentum*' in den Leges Alamannorum zu deuten scheint, s. M.-L. Krit. Jhber. VI, 1, 123.

In *líggiri* ‚lesen', ‚*repitiri*' ‚wiederholen' (das nicht ganz volkstümlich ist, *lindiri* ‚Nisse' ‚Lauseier' liegt Vokalassimilation vor. Bei den beiden Verben, welche unvolkstümliches Gepräge haben, darf vielleicht auch an katal. (*llic*, *lligis*) und span. (*repito*) Einflufs gedacht werden, zumal sie der Schulsprache angehören.

Eine besondere Erwähnung verdient *kađira* ‚Stuhl' gegenüber log. *kadrea*. Das süds. Wt. darf, ohne dafs die Kreuzung cathedra + quadriga (M.-L. I S. 417) hier in Betracht käme, als Lehnwort aus kat. *cadira* bezeichnet werden. Das Wort ist noch in Ovodda, Gavoi, Olzai, Fonni, Oliena, Orgosolo und Nuoro gebräuchlich, während man in Urzulei *kadrea*, in Dorgali und Orani *kradđa* sagt. Dafür, dafs *cadira* in die nuor. Mundarten erst aus dem Süden eingedrungen ist, kann man als Beweis anführen, dafs die Ma. von Oliena und Orgosolo, die intervok. *k* durch den Kehlkopfverschlufslaut ersetzen, doch *sa kađíra* sprechen (dagegen z. B. *sa ˁariása*, cerasia). Wenn man in Olzai, Gavoi und Ovodda *sa ˁađíra* hört, so ist dies natürlich kein Gegenbeweis.

Das *i* in *minka* ‚männl. Glied' das ganz Sardinien gemeinsam ist (log. *minkra*, *minča*, Camp. S. 42; sass. *minča*, auch cors. *minču*, Guarn. AGI XIII, 138) findet sich im tosk. *minchia* und zahlreichen it. Dialektformen wieder. Um *minchia* aus *mĕntula zu erklären, nimmt M.-L., Grd. I² § 30, S. 661 an, „dafs sich das *i* zuerst an unbetonter Stelle eingefunden habe, also in *minchione*". Das ist aber bei der grofsen Verbreitung der *i* fordernden Formen wenig wahrscheinlich. Das Wort scheint schon im Vgl. durch mingere beeinflufst worden zu sein (vgl. die ahd. Glosse *cors minco* bei Diez, Wtb. S. 385, der frägt: Soll dies *mingo*, *-onis* sein?). Auch das lat. mentula hat man ja als mejentula über mejo gedeutet, so Georges, und Zeifs (K. Z. XIX, 188 f.) Bedenken dagegen hat freilich Walde, Lat. Et. Wtb. S. 379, der mentula zu eminere zieht.

Das spricht aber nicht gegen eine Beeinflussung von *mentula* durch *mingo*, also *mincla; vgl. etwa auch das von Georges angeführte, am Rhein gebräuchliche ‚Pissering', oder oberbayr. ‚Prunzer, Prunzerl', die zeigen, dafs man das männliche Glied, wahrscheinlich besonders in der Kindersprache, nach ‚pissen' usw. benennt.[1]

[1] Das lat. mentula ist ins neugriech. übergegangen als *μεντούλα* f., *μεντιλιά* npl., *μέντλαρος* m., verächtliche Bezeichnung armer Leute von

§ 10. *ī* und *ĭ* ist in allen Stellungen erhalten:

bisu (in den Dörfern) ,Traum' = vīsum; *símbula* ,Gries' = sĭmĭla; *pinna* ,Feder' = pinna; *mizza* ,Quelle' = *mit-ia (cf. it. *mẹzzo*, Guarn. Ant. Cpd. 254).

§ 11. *ĭ* > *e*.

īlex, *ēlex* (s. M.-L., Grd. I², 464) ist in beiden Formen in Sardinien heimisch. Der Süden hat durchwegs *ílizi*, in Meana mit Metathese *ízili*;[1] aber schon in Ovodda: *éliga*, Dorgali: *élige*; Fonni, Mam.: *éli^e*.

Die Form **steva* für *stīva* (vgl. it. *stẹgola*, sp. *esteva*, M.-L. Grd. I², 464 und 654) verlangt auch sard. *istéa* (in Oliena). Im Süden dafür andere Wörter.

lenzu, *lenza*, ,Leine, Lotblei' verlangen mit it. *lenza*, sp. *lienza*, pg. *lenço* *lĕnteum für *linteum*, das jetzt M.-L. Grd. I², 469 aus dem CIL XIV, 2315 LENTEV belegt. (Vgl. schon alog. *pannu lenthu* im CSP. 40, daneben aber *lintha* 124, 208, 290 ,un piccolo appezzamento di terreno'.)

suéžiri, vb. ,den Teig kneten' (schon in der CdL 33, 34: *suegujri*, s. Guarn. CdL, S. 139) gegenüber log. *suíghere* = subigere, zeigt Einflufs der übrigen Verben auf ... *éžiri* (*stréžiri* usw.)

arréžini ,Zecke' neben *arríži* = rĭcĭnum scheint durch *arréžini* ,Wurzel' beeinflufst worden zu sein. Den Begriffsübergang kann das ,Einsaugen, Einwurzeln' des Tieres bilden.

suérku ,Achselhöhle' neben log. *suírku*, *suísku*, sass. *suik̄ku* (Guarn. AGI XIV, 404) = subhircus ist nicht ganz klar. Der ganze Süden hat *e*, noch Fonni, *survé^gu*. Man darf an Einflufs der Wörter auf ... *érku* wie *kobẹ́rku* ,Deckel' = *coperculum (Fonni *korvé^gu*) denken.

§ 12. *i* > *u*.

Auf stumulus für stimulus (Schuch. Vok. III, 237; M.-L. Grd. I², 466) geht auch ssard. *strúmbulu* ,Ochsenstachel' zurück, auf stupula für stipula (M.-L. ebd.): *istúla* (cpd. und log.) ,Stoppel'.

§ 13. *ō* und *ŏ* bleiben in jeder Stellung erhalten:

ọru ,Rand' = l. *ōrum (Ktg. 6741); *longu* ,lang' l. lŏngus; *spóng̃a* ,Schwamm' = spŏngia [aber log. *ispuña* = it. *spugna*]; *kolóru* m. ,Schlange' (log. *kolora*) = *colobru, -a (für colubru, -a).

§ 14. Die Wörter mit *ond*, *ont*, welche gemeinromanisch *ŏ* zu *ū* aufweisen (s. M.-L. R. Gr. I § 184, S. 172; Einf. § 96, S. 110, Alog. S. 59—60[2]), haben im Sard. natürlich *u*: die Beispiele bei

---

Seite der Wohlhabenden' (s. G. Meyer, Ngr. Stud. III, 44) und zeigt hier *e*; aber das Wort hat hier die Entwicklung *tl* > *cl* noch nicht mitgemacht.

[1] Schon acpd. *iligi*, Guarn. Ant. cpd. § 8.

[2] Grammatikerbelege bei Densusianu, Hist. L. Roum. S. 77.

M.-L.[1]). Vorweggenommen sei, dafs im Sard. auch vortoniges *ond*, *ont* volkstümlich zu *und*, *unt* wird:

funtana Quelle; *Muntánğa* = montanea, Name der Gebirgsgegend zwischen Villacidro, Gonnosfanádiga, Guspini, und Arbus; in Villacidro: *sa ia Muntanğa*, Name eines Weges. (Für „Berg" ist sonst in ganz Sardinien das italianisierende *muntaña*, *montaña* gebräuchlich).

§ 15. *o* > *u*:

grussu, cp. und log. ,dick, grofs', dessen *u* M.-L. I § 220, S. 192 nicht zu erklären weifs. Es darf hingewiesen werden auf CGIL. *grussus*: setosus pilosus hirsutus IV, 347, 52; 599, 20. *grussus*: setosus pilosus V, 544, 11; 600, 37, *grussus*: setosus hirsutus IV, 605, 42. Vielleicht ist dieses also hinlänglich bezeugte *grussus* eine Kreuzung von *grossus* und *drusus*.

prúppu ,Polyp' log. *pulpu*[2] zeigen so volkstümliches Gepräge, dafs eine Entlehnung aus span. *pulpo* auszuschliefsen ist. Auch tosk. *polpo*, span. *pulpo* usw. aus pŏlypus ist unregelmäfsig. Es scheint, dafs *pŏlypus* schon frühe an *pulpa* Fleisch angeglichen wurde, wozu das schwammige Aussehen des Seetieres leicht Anlafs geben konnte (vgl. it. *polpa*, sp. *pulpa*, sard. cpd. *prúppa*, log. *pulpa*).

In *lullu* neben regelmäfsigem *lollu*, log. *ložu* ,Lolch, Unkraut' handelt es sich wohl um Vokalassimilation.

luzzu m. ,Urin' darf wohl als lat. lōtium mit Einmischung von luteum aus *lutum* (sard. *ludu*) erklärt werden. Vgl. die Mischformen aus *lotium* und *luteum*, welche Horning, ZfrPh. XXII, S. 486—7 in anderen romanischen Ma. erkennt.

In *túmiži* m. (Villacidro: *túžimu* mit Metathese) ,Strick aus Spartogras'[3] = lat. tōmix, -icis (gr. θῶμιξ, vgl. span. *tomiza*) hat der Labial das *u* bewirkt (so auch M.-L. Alog. S. 13), ebenso in *truvúllu* Klee (log. *trovóžu*) und *pumu* (log. und cpd.) = pōmum.

Endlich ist zu erwähnen *núu m.* Knoten, welches gegenüber log. *nodu* als Lehnwort aus dem Katalanischen erscheint (kat. *nu*, *nuhu*).

In *bučúka* f. ,Blase' nuor. *bušúka* gegenüber log. *bušíka* (Bitti: *bússika*, s. Campus, Fon. 64) liegt Suffixtausch vor.

§ 16. *ū*, *ŭ* in jeder Stellung erhalten:

búri f.[4] (auch log.) ,Pflugsterz' = būris; *púliga* f. ,Wasserhuhn' = fŭlica; *urdi* m. ,Schlauch' = ŭtre; *kunnu* = l. cunnus.

---

[1] Zu bemerken ist auch, dafs das jedenfalls früh vom Festland übernommene it. *biondo* (*blond-*) germ. Ursprungs diesen Wandel mitmacht: cpd. und log. *brúndu* (nords. *bróndu*).

[2] Das von M.-L., I § 325, S. 262 als sard. angeführte *polipu* ist keinenfalls volkstümlich.

[3] Unter *túmiži* versteht man die 4 Bänder aus Spartogras (ssard. *séssini*), welche der Seiler zu einem Strick dreht, das ital. *trefolo*.

[4] *buri* ist fem., nicht wie bei Spano verdruckt ist, masc.

§ 17. *u* > *o*:

forru m. ‚Ofen', schon acp. *forru*, Ct. vgl. XI, 4 (XX, 6) = l. fŏrnus (bei Varro; vgl. *fornax*)[1], gegenüber log. *furru* = furnus. Vgl. schon Hofm. S. 23.)[2]

pou m. ‚Ziehbrunnen' wurde von Pieri, ZfrPh. XXVII, 584 als ein durch den Labial verändertes *puteus* hingestellt.[3] *Puteus* gibt lautgerecht cp. *puzzu*, das auch vorkommt, log. *puttu*. *Pou* ist deutlich katal. Lehnwort (*pou*).

ankóḍina f., *inkóḍina* (Gadoni) ‚Ambos' ist wie log. *inkúḍine* durch die Bewahrung des intervokal. *-d-* verdächtig. Es braucht deshalb kein Lehnwort sein, und Hofm. S. 22 hat wohl recht, wenn er die ssard. Wt. für durch *kodi* (= cotem) beeinflufst hält. Die log. Wt. haben wahrscheinlich einen anderen Einflufs erfahren, den des Verbs *iskúḍere* = ex-cutere, welches der Fachausdruck ist für „das Eisen auf dem Ambos schmieden". Man sagt z. B. in Urzulei: *Su ẓerréri est' iskuḍéndo a su ẓerru postu in s' inkúḍine.* Diese Annahme scheint mir bestätigt durch die bittesische Form: *inkútine* (dort *iskútere*).

In *prióğu* (log. *piogu*) m. ‚Laus' = peduculus hat sich das Suffix . . oculus eingemischt. Cagliari und Campid.: *prióğu*. Die echten Formen mit *u* leben aber im Innern fort: z. B. *preúğu* in Villagrande Strisaile, Triei, Baunei, Gadoni, *pruígu* mit Metathese in Isili, *piḍúkru* in Ollolai.

atóñğu m. Herbst, im ganzen Campidano bis Oliena (*atóñğu*), Dorgali, Orani, Nuoro (*atóñẑu*); aber *atuñẑu* in Bitti und im log., die Form scheint eine Mischung von sard. **atuñğu* (*auttumneus[1]); s. dar. § 44) mit den Tonvokal von span. *otoño* zu sein.

§ 18. *y* (grch. *υ*) ergibt *u* (Beispiele bei Hofm. S. 23).

méndula f. ‚Mandel' (auch log.) geht auf ein vgl. *amendula zurück (s. Gröber, ALL I, 240).

Betonte Diphthonge.

§ 19. *ae* und *oe* werden wie *e* behandelt (s. Hofm. S. 24). Über *praegnans* — *priñğu*, s. § 9.

§ 20. *au*. Der bedingungslose Übergang von bet. *au* zu *a* ist nach den Untersuchungen von Nigra, Rom. XXXI S. 520,

---

[1] Vgl. auch Reichenauer Gl. II, 58: *in clibano: in camino, in forno.*

[2] Noch in Fonni: *su órru*; aber schon in Mamojada: *s' urru*; Orotelli: *furru*.

[3] Die von Pieri, a. a. O., für seine Zwecke angeführten sard. Beispiele bedürfen einer gründlichen Nachprüfung; es befinden sich darunter viele als echt sardisch betrachtete Hispanismen.

[4] Dafs **auttumneus* mit *tt* im Sardischen und auch in anderen Ma. angesetzt werden mufs, zeigt Clemente Merlo, *I nomi romanzi delle stagioni e mesi* S. 68.

AGI XV S. 483) und Meyer-Lübke (Altlog. S. 4) vollständig erwiesen:

kama f. ‚Mittagshitze' = cauma; *lau*, *laru* m. ‚Lorbeer' = laurus; *tráu* m. ‚Stier' (im Campid. selbst durch *mallóru* ersetzt; aber *tráu* in Dorgali, Bitti usw., *trabu* in Oliena, Orgosolo, Ovodda, Olzai, Ollolai, Gavoi, Orani) = taurus über *$_*$taru*; *pásu*, *pasái* vb. ‚ausruhen' = pauso, -are; *págu* wenig = paucus; *a*, adv. = aut (s. M.-L. Alog. S. 5) als Fragepartikel: *a ḍḍu fáiši*? tust du es? *báulu*, *baulái* bellen = *baúbulo, -are (von *baubor*); *pábaru*, *pábụru*, ‚arm' = pauperu, noch in einigen Dörfern des Campidauo von Oristano gebraucht, im übrigen durch das ital. *póveru* verdrängt (s. Verf., Arch. St. Sa. II S. 90).

§ 21. *káulu* ‚Kohl' und *Páulu* Eigenn. sind kaum einheimisch, weisen jedoch auch anderwärts Unregelmäſsigkeiten auf, s. M.-L. I § 282.

§ 22. *kóa* ‚Schwanz' und *fọži* ‚Mündung' (CSP. 61, 328 *foke*) gehen auf schon vulgärlat. coda und foce zurück.

2. Die tonlosen Vokale.

A. Vokale im Auslaut:

§ 23. *a* ist immer erhalten: (Hofm. S. 32).

persone f., das die einzige in den Stat. Sass. vorkommenden Form ist (s. Guarn. AGI XIII, 115, entgegen Hofm. S. 32) und das auch Araolla anwendet (v. 13, 196, 241; nur einmal: v. 185 *persona* im Reim mit *corona* und *Latona*), lebt in den heutigen Ma. fort. In Cagliari und im Cpd. ist *personi* f. ganz volkstümlich, im Nuoresischen allgemein: *pessone* f. Nach Hofm. wurde das Wort an *isse*, *cusse* usw. angeglichen; da es aber sein Geschlecht behielt, ist Suffixwechsel, vielleicht unter Einfluſs der Pronomina, wahrscheinlicher.

Als Italianismus lebt *persona* daneben weiter.

§ 24. *e*. Schon in der griech. Urkunde, wie in den Carte volgari, schwankt das Südsardische zwischen *e* und *i* (s. Guarn. Ct. vlg. S. 202, § 22). *i* ist Sieger geblieben und eines der hervorragendsten Merkmale das eig. Südsardischen geworden:

durči, *druži* = dulcem usw.; *téssiri* ‚weben' 3 ps. pl. *téssinti*.

Die i-Auslaut-Formen schwinden bald vor dem log. *-e*; *-i* spricht noch im Mischgebiete: Gadoni und Triei-Baunei; *-e* in Allai, Samugheo, Meana, Belvì-Aritzo, Arzana, Villagrande, Talana, Urzulei (s. Karte I). Dies gilt für alle Nomen- und Verbendungen. Auch der Infinitiv der 1. Konjugation macht keine wesentliche Ausnahme; nur haben sich zwischen . . . *are*, der nördlichen Form und . . . *ai*, der südlichen Form, Zwischenstufen gebildet: . . . *ari* in

Meana, Gadoni, Arzana, Villagrande, Talana; ... *ae* in Urzulei (Karte II). In Urzulei enden auch die Verba der IV. Konj. auf ... *ie*: *partie.*

milli ,tausend', auch log., ist nach *binti* gebildet.

§ 25. *i* ist erhalten: *binti, beni* (= veni), *sídi* ,Durst = sitim.

§ 26. *o*. Schon die ältesten cpd. Denkmäler schwanken zwischen *o* und *u*. Die griechische Urkunde erhält das *o* noch vollkommen in den Verbalformen (*πάρτζο, δο*), schwankt dagegen bereits in den Nominalendungen (*σάντους, σέρβους* usw. s. Guarn. Ant. Cpd. §§ 22, 80). In den Carte volg. finden wir schon *eu* ,ich' (VI, 1, XI, 1, 2) neben *eo* und latinisierendem *ego*.

Im heutigen Campidan. nur mehr Ausgänge auf *-u*; dafs dies *u* aus altem *o* entstanden ist, zeigt noch die verschiedene Klangfarbe von betontem *e* und *o* vor *u* = altem *o* und *u* = *u* (s. § 2).

Beispiele: *bǫllu, dęu, fęndu* ,tuend' (Seui), *appu* (habeo), *kuaddus* ,Pferde'; *nęmus* ,niemand' = nemo in Seui, Seulo, Arzana, Ulassai); *nęmos* im Gennargentu-Gebiet.

Im Gennargentu-Gebiet sind die *o*-Ausgänge durchweg erhalten:

Aritzo: *dęo bǫžo, faęndo, appo, káddoš°*
Samugheo: *ǧęo ǫǧǧo, faęndo, appo, kuáddoš°*.

Zu Plural ... *os* und *us* vgl. Karte III.

§ 27. *u* ist erhalten: *fillu* (filiu), *figu* (ficu), *águ* (acu, Nadel).

,Haus' heifst im Süden jetzt allgemein *dǫm*u; dafs es aber aus älterem *domo* (so altsard. CSP.) entstanden ist, beweist die Qualität des *ǫ*; im Gennargentu-Gebiet allgemein *dǫmo*. Die Herleitung vom Abl. domo ist also sicher (s. dar. M.-L. Altlog. S. 13).

Auch *kǫru* ,Herz' und *insǫru* ,ihrer' (= ipsorum) verweisen auf älteres *kǫro* und *issǫro*, wie es der CSP. uns überliefert und wie die Formen heute noch im Gennargentu-Gebiet lauten. Dafs es sich dabei um Assimilation bei offenem *ǫ* handelt, hat M.-L. Altlog. S. 13 gezeigt.

§ 28. Im Gennargentu-Gebiet wird bei einem Zusammentreffen von betontem *u* und auslautendem *u* letzteres in *o* dissimiliert:

tuo, suo in Aritzo, Atzara, Samugheo, Tonara etc. = *túu súu* (Campid.); *unu žuo* (jugum) ebd.; *orrúo* Brombeerstrauch (= ruvu) ebd. Vgl. die umgekehrte Erscheinung im Tirsotal und sonst log.: *tóu, sóu*, Campus § 33, und die Entwicklung eines hiattilgenden Konsonanten im Nuoresischen: *jugu* (Nuoro), *jubu* (Bitti, Oliena, Olzai, Orgósolo usw.), vgl. § 56. Für tuum, suum sagt auch das Nuores. *tuo, suo.*

B. Nachtonvokale.

§ 29. Die Vokale der vorletzten tonlosen Silbe bleiben im allgemeinen erhalten:

fémina, *ómini*, *pùlizi* (Floh), *ástula* (Splitter), *préssiu* Pfirsich = persicu, usw.

§ 30. Oft wird der Vokal an den Auslautvokal angeglichen, wobei besonders unbetontes *e* zu *i*, unbetontes *o* zu *u* wird wie im Auslaut: *làdiri* m. Ziegelstein = later, -ĕris; *kugúmbiri* m. Gurke = cucumerem; *mármuru*, daneben *mármaru* Marmor = marmorem; *trócciri* winden = torcere; *stógumu* Magen (Einflufs des Labials).

§ 31. Abgesehen von vulgärlateinischen Fällen (*kaldu*, *birdi*) ist auch für das Sardische manchmal Ausfall des vorletzten tonlosen Vokals anzunehmen:

tosku m. (auch log.) Gift = toxicum.

Auch *lépuri* Hase (log. *lépere*, *lépore*) [vgl. § 2] setzt eine Stufe **lepre* voraus mit späterer Epenthese; denn lat. leporem hätte sard. **lébore* ergeben.

Ähnlich wohl *áteru* über **atru* (s. § 140).

§ 32. Eine besondere Erwähnung verdienen die Worte *merula*, *ferula*, *arula*, in denen das *r* Methathese bewirkte, so dafs cpd. *meúrra* Amsel; *feúrra* Reis, Rutenkraut; *aúrra* Schweinestall im Freien[1] daraus entstand, was Nigra, ZfrPh. 1904, S. 1—10 zuerst darstellte. Die von Nigra nach Spano und Porru angeführten Formen sind die im Campidano gebräuchlichen. In Cagliari spricht man: *miúrra*, *fiúrra* (s. § 57), *aúrra*. Die Entwicklung dieser Wörter ist in den verschiedenen Stufen in den heutigen Ma. noch deutlich zu erkennen.

Im Log. und Nuor. spricht man *mérula* usw. (so noch in Oliena, Dorgali, Fonni, Olzai, Ollolai, Gavoi, Orgosolo, Ovodda); aus *mérula* wurde **méurla* durch Metathese und daraus *méurra* mit Assimilation des *l* an *r*; diese Form lebt weiter in den Orten der Grenzzone bis weit nach Süden (Tiana, Tonara, Sorgono, Atzara, Meana, Samugheo, Gadoni, Isili, Seulo, Seui, Jerzu, Arzana, Villagrande). Dann hat die Doppelkonsonanz eine Verlegung des Akzentes zur Folge gehabt: *meúrra*, so schon in Ulassai, Gairo, Laconi und allen südlich davon gelegenen Orten. Eine besondere Stellung nimmt die Gruppe: Urzulei-Baunei-Triei ein, wo aus **méurla* > *meúlla* (*feúlla*, *aúlla*) entstand mit umgekehrter Assimilation und Akzentverlegung.

Die Entwicklung von *ferula*, *arula* stimmt mit der von *merula* natürlich völlig überein.

Ähnlich aus **spurula* (v. lat. *spurius*, vgl. it. *spurio* unecht): cpd. *spúrra* unechte Rebe (in Nuoro: *bide isbórula* mit *o* durch *r*-Einflufs).

[1] baracche che fanno per mettere la scrofa coi figlietti.

C. Vortonvokale.

§ 33. Vor dem Ton unterliegen die Vokale besonders häufig dem Einflufs der folgenden Vokale und assimilieren sich diesen, oder dem der sie umgebenden Konsonanten. Diese Umformungen sind, wie begreiflich, in den Dörfern weitgehender als in den Städten, im Munde des Ungebildeten häufiger als bei den geläufig italienisch Sprechenden.

§ 34. In einzelnen Fällen tritt Ausfall des Vortonvokals ein: cerebellum > *krebeḍḍu*; Cagl.: *čorbéḍḍu* Hirn; coricare = *krokkái* zu Bett gehen.

§ 35. Assimilation von Vortonvokalen an den betonten Vokal: *lađámini* Mist = laetamen; *tanáži* Obststil = tenacem (log. *tenághe*) *mađáu* Schafstall neben *međau* = metatum (eig. ‚das Abgesteckte'; CSP. 242: I *metatu de porcos*, s. Flecchia, Atti Acc. Torino, VII, 886—89); *sungúrtu* Schluchzer (Dorgáli) = *singurtu*, singultus; *tamáta* Paradisapfel = sp. *tomata*; *sturrúđu*, *-ái* das Niefsen, niefsen = sternuto, -are; *furtúna* (Cagl.) = *fortuna*; *sađazzu* Sieb (Campid.) = *sеđazzu*, setaceum; *s' antana* Quelle (Gavoi, Orgósolo) = *sa* + *fontana*.

§ 36. Das Vulgärlatein kennt schon *jen-* neben *jan-* vortonig mit Angleichung an den Kons. (M.-L. Einf. § 110).

Sardisch: cpd. *ğennárğu*, aber Bitti: *ğannárğu*; Goceano und Márghine: *žannaržu* (Campus S. 28); cpd. *ğaunái* fasten, aber log. *jeunáre, žeunare*. Vgl. auch § 5.

§ 37. Vortoniges *a*, gelegentlich auch *i* und *u* geht nach *r* gerne zu *e* über:

arrežoni f. = it. *ragione*; *arreiga* f. Radieschen = radicam; *arrenađa* f. Granatapfel = granata; *prežéri* (Cagl.) neben *pražéri* Vergnügen; *arrekáda* f. Ohrgehänge, neben *arrakada* = span. *arracada*; *arretéra*, *arretonéra* f. Mausefalle = cat. *ratera*, sp. *ratonera*; *prenčai* (Cagl.) ‚bügeln' = cat. *planxar*, sp. *planchar*; *arrenkóni* (Cagl.) Ecke = sp. *rincón*.

Auch vor *r*:

sermentu neben *sarmentu* Reisig; *perdažu* neben *pardažu* (log. *padraržu*) Wald-, Flurhüter = prat + arius.

Gelegentlich auch in Umgebung anderer Konsonanten: *menğánu* (Cagl.) = *manğánu* Morgen = *maneanu; *semúku* m. Hollunder (in Muravera) = *samúku* (sambucus).

§ 38. Vortoniges *a* wird vor *r* gerne zu *o*, besonders in der Umgebung von Labialen, und vor und nach Labialen, in letzterem Falle schreitet es gelegentlich auch zu *u* vor:

Das prosthetische *a* vor *r*(*r*) wird besonders in den Dörfern gerne zu *o*, während in Cagliari *a* vorherrscht:

orkažu, brokažu (t. r.) *barkažu, brakažu* Übergang = varc + arium, it. *varco*; *oprigu* ag. sonnig = apricu; *obbreširi* vb. dämmern, tagen = albescere; *brozzólu* m. Wiege (Oliena, Orgosolo) = *brazzólu, barzólu* (Cagl.) = cat. *bressol* (*e* > *a* § 39); *orǧóla* f. Tenne (Seui, Ulassai) = *arǧóla* (Cagl. Cpd.) = areola: *orrúi* m. junger Stier (Gairo) = *arrúi* (Cpd) = rud-em; *orróšu* m. (Urzulei) Tau = *arróšu* (Cpd.); *orrù* m. Brombeerstrauch (Muravera), *orrúvu* (Gavoi, Fonni) = *arrù* (Cpd.) = ruvum (schon im CSP. 347 *Orrubu*, Ct. volg. I 8 *Orrubo* als Personennamen und heute noch als *Orrù* sehr häufig); *fueddái* vb. reden = favellare (log. *faeḍḍare*); *kuaḍḍu* m. Pferd (Cpd.) über *cav-*, *cov-* zu *cuv-*, wie Salvioni, ZfrPh. XXIII, S. 518 (gegen Hofm. S. 56) richtig erkannt hat. Die Zwischenstufe zeigt schön das alog. *couallu* im Statut v. Castelsardo 193, 230 (s. Subak S. 8) und die heutige Form *ˁováḍḍu* in Oliena, Orgosolo, Fonni, Gavoi, Olzai, Ollolai, Ovoḍḍa.

§ 39. Vortoniges *e* geht gerne zu *a* über, besonders vor und nach *r*, in labialer Umgebung auch zu *o*, parallel der Entwicklung von vorton. *a* > *e* (§ 37):

marénda (Cpd.) = *merenda*; *darettu* (Cpd.) = *derrettu*; *tasóni* m. Vogelnetz = tensionem (acpd. *tesonis*, Ct. volg. XI 4, (XX, 5) = rete da uccellare); *praíṭi* (*prete*) in Serrenti, Scano 165; *prassóna* f. Person, (Oristano, Cpd.) = *persona*; *carela* f. Streit = *querela*; *maᵘóni* (Cpd.) = *melone*; *čoṛbéḍḍu* m. (Cagl., Cpd., Seui, Seulo) Gehirn = cerebellum, log. *karveḍḍu*, Aritzo: *čeṛbeḍḍu*, Isili, Sam., Tiana: *krebéḍḍu*; im Nuores. *kerbéḍḍu* usw.; *fromentu* m. Sauerteig (Oristano) = fermentum; *fronesta* f. Fenster (Aritzo, Fonni) = fenestra (sonst durch das span. *ventana* verdrängt); *drofinu* m. (Muravera) Delphin.

§ 40. Vortoniges *o* wird in vulgärer Rede gerne zu *a*:

dattori m. (Cpd.) = *dottore*; *kannottu* = *konnottu* (gekannt); *kallóni* = *kollóni* Hode; *sannori* = *sennori* Herr; *skraḅoni* Skorpion = *scorpionem*; *kalóri* = *kolori*; *dalóri* = *dolori*; *kalóru* = *koloru* Schlange; *kanǧólu* m. Zapfen am Pfluge (Atzeni) = *con-eolu (aus einer Vermischung von cōnus und cuneus; log. *konžu* ds. = *cōn-eus); *majólu* m. Mühltrichter = modiolus (log. *mojólu*).

In *kannúga* Spinnrocken (log. *kannuja*) liegt Kreuzung von conucula mit canna vor (so auch Guarn. Misc. Asc. 237); noch in Olzai: *ˁanúkra*, aber Nuoro, Bitti: *kronuka*.

karróga f. Krähe, wurde bisher nach dem Vorgang Salvionis (ZfrPh. XXII S. 466) als ein Beispiel reziproker Vokalmetathese (= it. *cornacchia*) betrachtet (Nigra, ZfrPh. XXVIII S. 3, Guarn. Ant. cpd. § 34). Es ist aber in Anbetracht der Häufigkeit der Endung *..agu*, welche zu einer Metathese keinen Anlafs gäbe, und der Existenz von acpd. *corrógla* (Ct. volg. XII, 4, XIII, 5, 14) wahrscheinlicher, in *karroga*, **korroga* mit *o* > *a* wie oben zu sehen.

§ 41. Vorton. *o* wird leicht *u* in labialer Umgebung: *skubizzzu* m. Besen (Muravera) zu *skoba*; *appuséntu* m. Zimmer = sp. *aposento*; *sumbréri* m. Hut = sp. *sombero*.

§ 42. Vorton. *u* geht oft zu *i* über:

pillóni m. Vogel (*pižóne*, Aritzo) = pull + eonem, log. *pužone* (s. Guarn. Rom. XX, 68—69); *ǧippóni* m. Unterrock = log. *ǧuppone*, zu it. *giuppa*; *krišúra* f. (Cagl.) Zaun, sonst auch *krešura* im Cpd. = *clusura* im CSP. 218, 316, 420; *pipíu*, *-a* Kind, gegen log. *pupíu*, *puppa*, zum Stamme *pup-* (*puppa*, *pupulus*), Kinderwort; *ninčóla* f. Haselnufs (Atzara), *linčóla* (Gadoni), wie log. *nižola*, *linžola*; in diesem Wort ist *u* > *i* weit verbreitet (s. Mussaffia, Beitr. 32). Aber: *nenčóla* (Samugheo), *munčóla* (Meana). In Cagl. und Camp. dafür *nužéḍḍa*.

§ 43. Vorton. *y* > *i*:

timónǧa f. (log. *timanža*) Weihrauch = *thymonia (-ania) aus θυμίαμα; *tiđónǧa* f. (log. *kiđonža*) Quitte = cydonea.

§ 44. Vorton. *au* wird wie betontes *au* zu *a*:

arázi Luftzug = auracem (Nigra, AGI XV, 483; *agurai* wünschen = augurare; *atónǧu* Herbst = *auttumneus (s. §§ 17, 188); *Larenzu* (log. *Larentu*) = Laurentius; *kađelai* schauen = cautelare (in Ulassai und Perdas de fogu); *pomentu* m. Pflaster, geht mit log. *pamentu* auf *paumentum zurück und setzt **pamentu* voraus mit *a* > *o* durch Labialeinflufs (vgl. rum. *pămînt* Erde aus *paumentum, Pușc. Wtb. 1251), it. *palmento* (aus *paumentu mit *au* > *al*; Canello, AGI III, 332).

origa geht auf schon vgl. oricla zurück (s. die Stellen bei Georges, Wortf.; Heräus, Spr. d. Petron. S. 7, A. 2).

D. Allgemeines.

Abfall anlautender Vokale.

§ 45. *a*, als zum Artikel gehörig betrachtet:

méndula f. Mandel = *amendula (*Améndulas*, Ortsname im CSP. 303); *némula* f. Anemone = *anemula (cf. it. *anemolo* neben *anemone*); *limósina* f. Almosen = elemosina; *ena* f. Hafer = avena; *sienaa* f. Vermögen' (auch log., z. B. Bellorini, Ct. am. Nuor. 620: *mal' áppat' e ssiénda* = mal abbia e ricchezza) = span. *hacienda*, (vgl. siz. *senna* ds.)

Andere Vokale: *rúndili* Schwalbe = hirundinem; *tirisía* f. Gelbsucht = it. *itterizia*; *skražu* m. Kropf (d. Vögel) = escarium (Nuoro: *eskárẓu*, log. *iskaržu*); *stóri* Habicht, neben *istóri* aus astorem, mit falscher *i*-Prothese vor *s impurum* (*s' astori* — *s' istori*, *su stori*); *basóni* m. Pferdeknecht, von M.-L. ZföG. 1891, p. 766 = agasonem gesetzt. Diese Et. bestätigt trefflich die bittes. Form: *agasóne* und die acpd. *aasóne* (in der Pergam. di Bonarc., Bull. Bibl. S. IV, S. 83).

In mit *ex-* zusammengesetzten Zeitwörtern fällt *e* gewöhnlich ab: *sfendiái* (Dörfer: *šendiái, šundiái*, vgl. § 214) gebären = ex-fend + iare. S. Hofm. S. 50.

Epenthese.

§ 46. Entfaltung neuer Vokale tritt öfter ein; der epenthetische Vokal wird dem Auslautvokal, bes. bei Auslaut *i* oder *u* angeglichen, oder auch den umgebenden Konsonanten:

áinturu = *áintru* ‚drinnen' (sehr häufig im Campidano); *úmbara* = *umbra* ‚Schatten' (Seulo, Aritzo); *úlumu* = l. ŭlmus ‚Ulme' (schon CSP. 192 *úlumu*; so acp. im CSMB.); *áliga* f. Kehricht, Schmutz (log. *alga*, nuov. *arga*) = alga; *lépuri* m. Hase (s. §§ 2, 31); *sárigu, sáragu* m. Brasse (Seefisch) = lat. sargus; *buttáriga* f. = it. *bottarga*; *káttiri* m. Paradebett = span. *catre*;[1] *mítera* f. Mitra = *mitra*;[2] *čúkkara* f. ein Fisch (it. *mena*, sp. *escombro*, *aleche*) = cat. *xucla*; *arrellikínu* = arlecchino (Scano S. 168, Text aus Guasila).

Prosthese.

§ 47. Vorschlag von Vokalen tritt manchmal ein durch Abtrennung vom Artikel:

ubínu m. Pinie (auch log.) = *su binu* (*pinu*).[3]

Regelmäfsig wird im heutigen Südsardischen *a* vor das starkgerollte Anlauts-*r* vorgeschlagen:

arrabióšu = rabbioso, *arráiga* f. Pfahl (= radica), *arrefái* = log. *refagere*, *arrána* = rana, *arrù* = *ruvus*, *arreína* = regina, *arrelóğu* Uhr = sp. *reloj*, *Arrita* = Rita (Name), *arróša* = rosa, usw.

§ 48. Da in der Verbindung *ᵛgrᵛ g* in volkstümlichen Wt. nach auslautendem Vokal fällt (§ 70) tritt auch hier vor das *r* ein *a* als Vorschlag:

Arréga (Name) = Graeca (*Biddarréga* = Villagreca, Ort); *arréi* f. Herde = gregem (Cpd.); *arrenáda* f. Granatapfel = granáta.

§ 49. Es wurde bereits erwähnt, dafs im Innern der Insel *arr-* gerne zu *orr-* wird (*orrù*), § 38. In manchen Dörfern hat man Vorliebe für *err-*, so in Seui, Urzulei, Meana, ohne dafs der Wandel regelmäfsig durchgeführt würde:

Seui: *erríu* Flufs; Urzulei: *erríu*, *erriχu* Niere = cpd. *arrígu*, s. § 88, *errešóne* Vernunft; Meana: *erríu*. Nur Urzulei hat entschiedene Vorliebe für *err-*.

Schon die acp. Texte weisen diese Prosthese auf, und zwar schon *arrasoni* usw. neben *orrubiu* usw. (S. Guarn. Ant. cpd. § 73).

---

[1] Die Wtb. geben *catri*; man spricht aber allgemein: *káttiri*.

[2] *mitéra* bei Spano ist Druckfehler.

[3] Hofm. S. 54 erwähnt *amorránas* als ‚Muräne' neben log. *murena*. Er verwechselt drei Wörter:

1. *murena* f. in allen Dialekten = lat. murena (Fisch);

§ 50. Die *i*-Prosthese vór s impurum ist schon in den altcpd. Texten nur teilweise durchgeführt (Guarn. Ant. cpd. § 41); im heutigen Südsard. ist das Fehlen der Prosthese Regel, stets nach Vokalen: *sa skala, su stadi* (aestatem), auch im Plural *is skalas*, wo die Prosthese eine Häufung von *is* zur Folge gehabt hätte: **is iskálas*. Vielleicht ist hierin der Grund zu sehen, weshalb das Südsard. auf die *i*-Prosthese allmählich verzichtet hat. Doch hört man, besonders im Norden des campidan. Gebietes: *istori, išaquái* (exaqu-are) ‚waschen' u. a. neben *su sprigu* usw. Im Gennargentu-Gebiet wird die *i*-Prosthese wieder zur Regel.

Kontraktion.

§ 51. Zusammenziehung von Vokalen ergibt sich, wenn gleichlautende Vokale zusammentreffen:

biri leben (aus **bi-iri*); *arríri* lachen (aus **arrí-iri*); *arrú, orru* Brombeer (aus **ru-u*); *fà* f. Bohne (aus **fa-a*); *nì* f. Schnee (aus **ni-i*); *dì* f. Tag (**di-i*) *tù* dein (*su meri tù* ‚dein Herr') in Seui, Seulo, Arzana, Urzulei, Isili, Gadoni.

Manche Mundarten dissimilieren die Folge *uu* zu *uo* (s. § 55); Cagliari: *tuu*.

§ 52. Auch Verschmelzung zweier verschiedener Vokale kann erfolgen, doch ist von vornherein zu bemerken, dafs die verschiedenen Mundarten nicht alle gleiche Neigung zur Kontraktion haben. Als allgemeine Regel kann man aufstellen, dafs beim Zusammentreffen eines betonten mit einem unbetonten Vokal der betonte den Sieg davon trägt:*

labórem: *lóri* Getreide;[1] pavónem: *póni* Pfau[1]; súberum: *súru* Kork; praebyter: *prídi* Priester;[2] duódecim: *dóži*; *amarólla* = it. per forza, = *a mala (b)ólla*; *farráni, forráni* = farrá(g)ine.

2. *murenas* f. pl. log. ‚Hämorrhoiden', vgl. auch cat. *morenas* ‚Hämorrhoiden' neben *morena* ‚Muräne'. Vielleicht ist das Wt. volksetymologisch an den Fischnamen angeglichen, indem man vielleicht annahm, dafs Muränenesser als Schlemmer oft auch Hämorrhoiden haben.

3. *amorranas* pl. mer., das nur ‚Hämorrhoiden' bedeutet = span. *almorranas*.

[1] Im Gennargentu-Gebiet: *laóre, paóne*.

[2] Die verschiedenen Formen für ‚Priester' zeigen, dafs im Sardischen teils von **prebíteru*, teils von **prébiter* (s. dar. Schwan, ZfrPh. XIII, 581, Beleg CIL X, 6635 bei Densusianu, HLR S. 126) ausgegangen werden mufs:

prebíteru: *préiteru* u. *príteru* (Bitti), *preíderu* (Bono), *píderu* (Goceano; Cp. S. 27), *preide* (Ovodda, Aritzo), *pride* Nuoro Olzai, Orani, Oliena).

prébiter: *préide*: Dorgali, Tonara, Tiana; *préidi*: Campidano.

*) M.-L. Altlog. S. 20—21 ist zu anderen Schlüssen gekommen. Er stellt als Regel auf, ‚dafs von zwei zusammenstofsenden Vokalen der erste den zweiten verschlingt.' Seine Beispiele sind: *mastru*, das auch nach M.-L. verschieden beurteilt werden kann; der Eigenname *Migáli Mical*, in dem man aber sehr wahrscheinlich das m.-u. ngr. *Μιχάλι(ς)* sehen darf (vgl. neben

Paragoge.

§ 53. Zutritt neuer Vokale erfolgt am Ende der Wörter, um den Ausgang auf betonten Vokal zu vermeiden, besonders nach betontem *ó*. Sonst sind Oxytona im Südsard. nichts seltenes: *ǧù*, *nì*, *fà*, *dì arrù*. Der paragogische Vokal ist seit alter Zeit (s. Guarn. Ant. cpd. § 75): *-i* (log. *-e*):

tui (= tu), *mei* (= me), *tei* (= te);[1] *dai* (= de + ab, M.-L, ZfrPh. XXV, 602); *ǧái* (= ja[m]), in gewöhnlicher Rede, z. B. *ǧái è bberuš*^{u} = gia' è vero; *ḍḍói* = it. *vi*, im Cpd., z. B. bei Scano S. 201 (Text aus Segariu: *E ḍḍoi grókkanta guattru sántuš*^{u} = e vi coricano quattro santi; = acpd. *lloi*, Ct. vgl. II, 1; *illoi* VI, 3, 4 usw.: = *illo*

anderen griech. Namen in den alten Urkunden: *Ἐλένη* in der grch. Urkd., *Aleni* in den Ct., vgl. VIII, 2, XIII, 3, 8 usw., dessen *i* Guarn. Ant. cpd. § 22 sich nicht zu erklären weifs, das aber sicher = gr. *Ἐλένη* ist). ‚*testirde*' Wildente, aus *testa(b)irde* scheint M.-L. die Regel zu widersprechen; er stöfst sich auch an *testa* statt *konka*. Das von Spano auch verzeichnete *konkirde* ‚germano reale' überhebt das Wort aber über jeden Verdacht. Ich glaube, dafs man *konkírde*, *testirde* nicht mit M.-L. als *testa* + *(b)irde* erklären darf, sondern als eine der von M.-L. It. Gr. § 603, RG II § 545 besprochenen, nach latein. Muster gebildeten Zusammensetzungen nach Art des it. *codirosso*, *coditremola*. An solchen Neubildungen ist im Sardischen kein Mangel: z. B. *konkiméḍḍa* (‚capo negro' ein Vogel), *barrimannu* Schwätzer (*barra* Kiefer + *mannu* grofs), *bikkirussu* Kernbeifser (Vogel; *bikku* Schnabel + *grussu*), *kulibiánku* (culbianco Vogel), *kuliluğe* Leuchtkäfer usw. So auch *testi-*, *konki-* + *(b)irde*. Nach Ausscheidung dieser Beispiele bleiben nur mehr über: *issára* (ipsa hora), *avestára*, *dessu*, *dessa* (de + ipsu, -a), *kerra*, das noch nicht klar ist, *prólle*, *kustu*, *kullu* = eccuistu, eccuillu. Bei diesen Beispielen handelt es sich um Pronominal- und Adverbialformen, bei denen, wie M.-L. für *dessu* selbst zugibt, sehr wohl dé + issu usw. betont werden konnte. So ergibt noch jetzt z. B. Imper. *torra* + *inči*: *torránči* und das stärker betonte Verb verlegt sogar den Akzent, dagegen log. *pro* + *íte* gibt *príte*, weil der betonte Teil *íte* ist (cpd. *puíta*).

[1] Hier mögen am passendsten Erwähnung finden die im Gennargentu-Gebiet und im Nuoresischen gebräuchlichen betonten Pronominalformen *mene* und *tene*. M.-L. Ital. Gr. § 309 sieht in der Negationspartikel *no*, betont *none* den Ausgangspunkt. Diese verstärkten Pronomina sind weit verbreitet, s. die Beispiele aus verschied. it. Dial. bei Nigra, Canti popol. del Piemonte, Torino 1888, S. XVII; auch korsisch, z. B. in einem Lied aus Fiumorbo, Tommaseo S. 57:

L' annu de sessanta sette
D' ottobre, la meschinetra
Fui privata di teni (= *di te*).

Eine andere wenig wahrscheinliche Erklärung bringt jetzt Subak, ZfrPh. XXX (1906), S. 582, wonach von *memet ipsum* auszugehen wäre.

Als betonte Negationspartikel kommt im Gennargentu-Gebiet *nóno* vor, z. B. in Urzulei: *ğeo nde tenğo sa χurpa, ma issa nóno* (ich bin daran Schuld, nicht sie).

Der von Spano (O. S. I, 73, A. 2) für Bitti und Fonni bezeugte, aber auch sonst im Nuoresischen vorkommende betonte Obliquus von *ego*: *mímmi*, der sich schon im Alog. findet, wurde von M.-L. Alog. S. 37—38 als *mimet* aus mihimet erklärt. Eine Stütze findet diese Deutung in der Form von Orani, Olzai: *a mímme*, in der das Schlufs-*e* bewahrt ist, während in *mimmi* die im Sardischen so beliebte Ausgleichung der Vokale erfolgt ist.

+ *i* = illoc (s. Guarn. Ant. cpd. § 75); *innói* = hier = in + hoc; *immói* jetzt = in + modo über **immó*.

§ 54. Eine andere Art der Paragoge wurde vom Campus § 23 fürs Logudoresische festgestellt. Sie gilt auch fürs Campidanesische. Wörtern, welche auf Konsonanten endigen, wird ein leicht verklingender Vokal angehängt, wenn die Wörter in pausa zu stehen kommen. Findet sich der Auslautskonsonant nun zwischen zwei Vokalen, so wird er nach den allgemeinen Gesetzen verändert. Ähnlich wie im Französischen gebunden wird oder nicht, je nachdem ein Wort in syntaktischem Zusammenhang steht oder gefühlt wird und umgekehrt, erfolgt im Sardischen diese Art von Vokalzusatz, je nachdem der Sprechende eine Pause eintreten läfst oder nicht. Der Zusatzvokal ist dem vor der Konsonanz stehenden identisch:

is piččiókkaš^{a}; *is oguš*^{u}; *kraš*^{a}; *fáinti*; *kúrrinti*.

E. Hiatvokale.

§ 55. Trifft gleicher betonter Vokal mit gleichem Auslautvokal zusammen, so erträgt das Cagliaritanische und der Süden den dadurch entstehenden Hiat: *túu*, *súu*, oder die gleichlautenden Vokale werden zusammengezogen:

ǧù = jugum über **ǧuu*; *arrù*, *orrù* = ruvum über **ruu*; *fà* Bohne = faba über **faa*.

Im Seui-Gebiet und überhaupt im Norden der Ebene hört man auch: *tù*, *sù*.

Die Ma. des Gennargentu-Gebietes helfen sich durch Dissimilation des auslautenden Vokals: *ǧuo*, *orrúo* usw. (s. § 28); auch *fáe* (Samugheo, Sorgono, Atzara) ‚Bohne' über **faa*.

§ 56. Im Nuoresischen herrscht besondere Abneigung gegen Zusammenstofsen gleicher Konsonanten: *tuu*, *suu* wird zu *tuo*, *suo* wie im Gennargentu-Gebiet. Aber auch ungleiche Vokale, die im Hiat stehen, und zwar in irgend einer Stellung werden oft nicht geduldet, sondern durch *ḅ* oder *g* getrennt. Dies geschieht in Nuoro, Orune, Bitti, (hier nur teilweise), Oliena, Mamojada, Olzai, Ollolai, Gavoi, Orani, Sarule, Fonni, z. B.:

	súe ‚Mutterschwein'	*tauru* **trau*	**astratu* ‚Eis'
Nuoro:	*súge*	*traḅu*	*ástragu*
Orune:	*suge*	*traḅu*	*ástragu*
Fonni:	*suḅe*	*traḅu*	*astraore*.

Weitere Beispiele: *pagúra* Furcht = it. paura; *ágera* Luft = aera; *rúgere* fallen = ruere, *ego* ich = *eo.[1]

Wie in *ego* das *-g-* sekundär ist, so auch in *jugu*, s. § 28 (= iugum) und anderen in Verf.'s Romania-Artikel angeführten

[1] Näheres über diese Erscheinung in meinem Artikel „Le développement du latin *ego* en sarde" im Juliheft der Romania 1907.

Beispielen. Die ursprüngliche Scheidung zwischen *g* und *b* als Einschiebungskonsonanten ist nicht durchgeführt, so *jubu* neben *jugu* (§ 28), *sube* neben *suge.* So erklärt sich auch *gróbo* ‚gelb' in Fonni. Das Wort ist natürlich das cpd. *grógu* = crocus, worüber § 68; aber es kann im Dialekt von Fonni ursprünglich nicht heimisch gewesen sein, da hier *-c-* durch den Kehlkopfverschlufslaut ersetzt wird. Fonni ist der letzte Ort, in dem ‚gelb' durch einen Vertreter von *crocus* wiedergegeben wird; in den umgebenden log. Orten treten dafür das aus dem Italienischen übernommene *gallu* und eine Ableitung davon mittels des sardischen Lieblingssuffixes ... *inu*: *gállinu* (Dorgali: *žállinu*) ein. Das fonnesische *gróbo* ist ein Eindringling aus den anstofsenden südlichen Ma., und da in Fonni intervokalisches (sekundäres) *g* mit *b* wechselt, konnte dort aus dem cpd. *grogu* : *grobo* werden (mit Angleichung des Auslautvokals an den Tonvokals, was auch für Entlehnung spricht, da das Mask. des Adjektive sonst auch in Fonni auf *-u* endigt).

Hiat.

§ 57. Tonlose Vokale im Hiat werden gewöhnlich von den betonten aufgesogen (§ 52).

Tonloses *e* vor Vokal wird zu *i*, eine weitverbreitete Erscheinung (s. M.-L. I § 380). Das Cagliaritanische und eig. Cpd. geht hierin am weitesten und sagt z. B. *miúrra* (vgl. § 32) und *priógu*, während weiter nördlich *meúrra* und *preúgu* das Regelmäfsige ist:

kriái Eier legen (v. d. Henne), log. *kriare*; *piunku* m. Fufssocke, log. *peunku* = ped + uncus; *friarǧu* m. Februar, log. *frearžu.*

Diese Erscheinung ist von einer gewissen Wichtigkeit, weil sie stets eintritt, wenn die Präposition *de* vor ein mit Vokal beginnendes Wort zu stehen kommt, und zwar besonders vor *e*, vulgär aber auch vor den andern Vokalen mit Ausnahme von *i*, wo *de* bleibt:

Una volla đi érba đe Santa Maria (das Beispiel bei Atzeni); *pezza đi animáli*; *erbas di ortu*; aber *erba đe impaľáda.*

In der vulgären Rede fällt dann noch das intervok. *d*, so dafs oft drei Vokale zusammenträfen, von diesen wird der erste elidiert. Auf diese Weise erklären sich viele zusammengesetzte Wörter: *annád' i órgu* ein Gerstenjahr; *pezz' i akka* vulgär ‚Kuhfleisch' (Cagliar. *pezza đe bbácca*).

Zusammenges. Wt.: z. B. *sizziákka* f. eine Pflanze (Cerinthe major) = *sizza' i akka* Kuheuter (von der Form der Blüten; auch rum. *țițavacеĭ*, s. Verf., Arch. Stor. Sa. I S. 414 u. A.); *estiéḍḍi*, *istiéḍḍi* f. der Schafpelz der Bauern = *best(i) 'i (b)éḍḍi* (*peḍḍi* Fell); *čirkiólla* f. Regenbogen = *čirk(u) 'i (v)olla.*[1]

[1] Dafs das Wt. so zu zerlegen und zu erklären ist, zeigen die Formen von Seui, Ulassai: *čirkuvoľa*, Gairo, Seulo: *čirkuvolla* und beweist die dem Dorfe Atzara eigentümliche Bezeichnung des Regenbogens: *kikkuvrónǧa* = (= circu + frondea) Bogen des Laubs. Diese volkstüml. Benennung des Regenbogens erklärt sich wohl aus dem Farbenreichtum der Laubwälder im Herbste.

Hieher gehört auch:

dežióttu achtzehn = d e c e d o c t o (Inschrift bei CorssenAusspr.[2] II, 886), wie Salvioni, ZfrPh. XXIII, 519 richtig erkannt hat (dort auch Parallelformen).

Die Konjunktion *e* (= et) wird zu *i* vor einem mit *e* beginnenden Wort:

legúminis i erbas, spropósitus i erroris (Porru); *parti đe s' animáli, i est un ammassu đe glándulas* (Porru, s. v. falza).

Vokalmetathese.

§ 58. Vokalmetathese tritt manchmal durch wirklichen oder vermeintlichen Suffixwechsel ein:

maláđiu adj. krank, log. *maláiđu*, alog. *malávidu* = m a l e h a b i t u s; *muḍḍu* m. Mark (Cagl., Campid.) = *meúḍḍu* (Seui, Seulo, Aritzo, Villagrande, Urzulei) *međúḍḍu* (Nuoro) = m e d u l l u m. Vgl. frz. *moelle* aus *meolle*, pg. *meola*, npr. *mudelo* (M.-L. I § 386); *pruízu* m. Laus in Isili = *priúzu*.

Hieher gehören die Substantiva auf . . .*ánia*:

bánia Scheide; *sartánia* Pfanne; *brabánia* Schöfsling, die log. *báina*, *sartáina*, *probáina* entsprechen, aus **sartagĭna* usw. (vgl. M.-L. Grd. I², 677).[2]

Ferner: *inéχo* ‚hier' in Urzulei und Dorgali und für diese Orte charakteristisch, aus **inoχe* (das z. B. in Dorgali daneben vorkommt = i n + h o c (Nuoro: *inoke*). Das Wort ist nach *inéllo* ‚dort' umgebildet.

[1] *f e r r a g i n a log. *farráina* ist im cpd. nicht vertreten; dafür das klass. f e r r a g i n e m, schon Nuoro: *ferrájine*, Bitti: *erráine* (Cp. S. 28), cpd. *farráni, forráni* aus **ferráini* regelm. (s. §. 39).

II. Konsonantismus.

1. Die Konsonanten im Wortanlaut.

A. Verschlufslaute.

§ 59. *c* vor *a, o, u* ist erhalten:

kanu grau, weifshaarig; *kađelai* schauen (s. § 44); *kagái* = cacare; *koddu* Hals, Schulter, Arm = collum; *kolóru* Schlange = *colobru; *konka* Kopf = conca; *kuaddu* Pferd = caballu (s. § 38); *kuái* verstecken = cubare; *kugúmbiri* Gurke = cucumere; *kunnu* = cunnus.

§ 60. In Urzulei und Dorgali spricht man für *ca, co, cu* an- und inlautend *χa, χo, χu*.[1] Dieser Laut klingt dem toskanischen intervokalischen *c* in *la χarne* überaus ähnlich; in Urzulei ist die Aussprache noch rauher als in Dorgali. Man könnte annehmen, das *c* sei zuerst intervokalisch zu *χ* geworden, dann verallgemeinert auch im Anlaut; aber das *χ* tritt auch für Doppelkonsonanz ein (*oχχánnu* = *okkannu* heuer) und überdies zeigt die Fonni-Gruppe einen ähnlichen Ersatz des *c*, der sich aber schwer satzphonetisch erklären liefse.

§ 61. Eine eigene Gruppe bilden die Dörfer Olíena, Orgósolo, Mamojáda, Olzái, Ollolái, Gavói, Fonni und Ovódda (Fonni-Gruppe). Hier wird *ca* (und *ce, ci*) anlautend und inlautend, ja selbst nach

[1] Spano, Ort. Sarda I S. 30 sieht in dem *χ* von Dorgali das arab. *cha*; der Laut entspricht dem خ der Araber, ein näherer Zusammenhang ist aber wohl auszuschliefsen. Dorgali ist zwar der einzige Ort in Sardinien, in dem eine sichere Tradition einer arabischen Siedlung fortlebt, auch der Typus der Bewohner ist ganz verschieden von dem der Umgebung und der Dorgalese steigt sogar wie der Orientale aufs Pferd; das *χ* der Dorgalesen kann aber trotzdem ursprünglich sein, zumal auch Urzulei an dieser Erscheinung teilnimmt.

Was Urzulei betrifft, so spricht schon Spano O. S. I, 196 davon, dafs es eine ‚particolar gorgia stretta e sibilante' habe, ‚oltre il fiato gutturale come quello di Dorgali el del Dipartimento di Nuoro'. Spano drückt sich zu allgemein aus; von Dorgali war schon die Rede; was Spano vom Bezirk von Nuoro sagt, bezieht sich auf die in § 61 besprochene Fonni-Gruppe, deren Laut aber von dem von Urzulei und Dorgali vollkommen verschieden ist; Nuoro selbst und die nicht zur Fonni-Gruppe gehörenden Orte sprechen gewöhnliches *ka* (s. Kt. IV).

Konsonanten durch einen stark einsetzenden Kehlkopfverschlufslaut ersetzt, den man annähernd richtig hervorbringt, wenn man das deutsche Wort ‚Verein' auf norddeutsche Weise ausspricht und bei ‚ein' tief einholt. Spano hat ganz Recht, wenn er den Laut dem arab. Ain und dem hebr. Ain (ע) gleichstellt. Wir bezeichnen den Laut durch hochgestelltes ˁ, welches mangels Typen dem arab. Ain-Hamza (ء) entsprechen soll, um eine Verwechslung mit der für *f* eintretenden Aspiration (ʽ) zu vermeiden.[1]

	kust' ómine	*kasu*
Cagliari:	*kust' ómini*	*kašu*
Aritzo:	*kust' ómine*	*kašu*
Urzulei:	*χust' ómine*	*χašu*
Dorgali:	*χust' ómine*	*χašu*
Oliena:	*ˁust' ómine*	*ˁašu*
Nuoro:	*kust' ómine*	*kašu*

§ 62 *g* statt *c* in:

gopái, gomái Gevatter, -in; *gortéḍḍu* Messer;
und *b* statt *c* in *boḍḍíri*[2] sammeln = colligere erklären sich satzphonetisch.

In *impári* adv. zugleich, (log. *umpare, kumpare*) haben sich im + pare und cum + pare gekreuzt, s. M.-L. Altlog. S. 68.

§ 63. *c* vor *e, i* ist in den ältesten campid. Denkmälern als palataler Verschlufslaut überliefert. Grch. Urk.: *κελλάριους*, Cond. di S. M. di Bon.: *kertarende, judike*, Ct. volg.: *kidru, kibullas*. Aber bereits in den Ct. volg. schleichen sich Formen wie *Zerchis, Çerkis* neben altem *Kerki* ein (Guarn. Ant. cpd. § 51). Heutzutage ist *če či* gegenüber log. *ke ki* ein Hauptkennzeichen des Campidanesischen:

čeḍḍa kleine Herde, log. *keḍḍa* = cella (Flecchia, Misc. Caix-Canello 200); *čérriri* Getreide sieben, log. *kérrere* = cernere; *čillu* Augenlid, log. *kižu* = cilium; *čirčinái, činčinái* zuschneiden, log. *kirkinare* = circino; *čibražu* Kleienbrot, log. *kivaržu* = cibarium.

Karte IV zeigt die Entwicklung von anlautend *ce, ci*: *če, či* sprechen noch Meána, Belvì-Aritzo, Talána, Triei-Baunei. Alle von diesen nördlich gelegenen Orte sprechen *ke, ki*, entweder den gewöhnlichen palatalen Verschlufslaut, oder die für *c*

[1] Spano, O. S. I, 30: „In Oliena, Orgosolo, Urzulei, Fonni ed in qualch' altra terra di vicinanza fassi sentire chiaramente l' hain arabo o l' ע hayn ebr. simile al Ω (ء?) maltese emettendo il suono senza fiato dall' epiglottide, ossia dal fondo del gargarozzo della gola, ed ordinariamente in quelle voci che principiano da *c* o *f* e talvolta in mezzo di parola anche col *g*." Hier ist mehreres richtig zu stellen: der Laut in Urzulei ist, wie angegeben, ganz verschieden von ء. Sodann entspricht letzteres keineswegs dem Laut, der in einigen Orten für *f* eintritt (s. § 83.)

[2] Es ist kein Grund gegeben, *boḍḍíri* mit Hof. S. 84 als aus dem Log. entlehnt anzunehmen.

eintretenden Laute *χ* und *ˁ*, wie wir sie für *ka, ko, ku* kennen gelernt haben, und zwar genau im selben Umfang, so dafs die Karte auch für *ka* dienen kann.

	cerebellum	*čilium*	**ciribrum*
Cagliari:	*čorbéḍḍu*	*čillu*	*čulíru*
Aritzo:	*čerbéḍḍu*	*čiž'u*	*čelívuru*
Tonára:	[*črebéḍḍu*]	*kíğğu*	*kiliḅru*
Samugheo:	*krebéḍḍu*	*kiğğu*	*kiliru*
Urzulei:	*χerbéḍḍu*	*χíğğu*	*χilíeru*
Dorgali:	*χerḅeḍḍu*	*χížu*	*χilíeru*
Orgosolo:	*ˁerveḍḍu*	*ˁížu*	*ˁilíeru*
Nuoro:	*kerḅéḍḍu*	*kížu*	*kiliḅru*

§ 64. *c* > *p*: cimicem zeigt in vielen Orten *p* im Anlaut. Es sprechen:

1. *kínnike*: Nuoro, Orani, (*kínnige*: Bono), *ᶜínniᶜe*: Oliena, Orgosolo, *kímige*: Samugheo;

2. *pínniᶜe*: Olzai, Ollolai, Ovodda, Gavoi; *pínniχe*: Dorgali; *pínnige*: Atzara; *prínniğe*: Urzulei; *-i*: Baunei-Triei; *pínniče* Tonara; *pínniči*: Seui, Ulassai; *pínniže*: Aritzo; *pínniži*: Isili, Meana, Gadoni.

Da auch in Neapel *pímmece* gesprochen wird, möchte man an Zusammenhang denken. Wentrup, Beiträge zur Kenntn. der neapol. Ma. 1855, S. 3 und mit ihm Schuchardt, Vok. III, 36 denken für das Neapol. an Fortleben oskischer Erscheinungen. — Im Sard. einen solchen Einflufs anzunehmen, ist kaum angängig trotz des Istafla im CSP (s. M.-L. Alog. § 74, S. 55). Das Wahrscheinlichste ist anzunehmen, dafs der Anlaut des Wortes durch den der verwandten Begriffe *pulice* und *peduclu* beeinflufst wurde; *prinniğe*, *-i* in Urzulei, Triei, Baunei zeigt deutlich durch das unberechtigte, sonst kaum erklärliche *r* den Einflufs von *preuχu*.[1]

§ 65. *c* > *t* in *tiđonğa* ‚Quitte' (log. *kiđonza*) = cydonea; *tápara* (auch log. und set.) Kapernstrauch, Kaper.

In ersterem Worte liegt wohl regressive Assimilation vor; letzteres ist wahrscheinlich kat. *tápara, tápera*; jedesfalls ist das *t* nicht aus dem Sard. zu erklären; vgl. prov. *tapé, tapena, tapera*; aragon. *tápara*, valenc. *tápera*, murc. *tápano*; mozarab. *thápara* (Simonet, Glosario de voces Ibéricas y Latinas usadas entre los mozárabes, Madrid 1888, S. 530).

§ 66. *k* + Kons. ist überall erhalten:

kréširi = crescere; *krái* = clave; *kráši* = cras; *krista* Ackerfurche = crista; *krúu* roh = crudu; *kramái* rufen = clamare.

[1] Ähnlich heifst im Gemein-Neugrch. die Laus *ψεῖρα* (neben *φτεῖρα* in Cypern und Pontus, *στεῖρα* Unterit.) = agr. *φθείρ* nach dem Anlaut von *ψύλλος* Floh (Krumbacher).

§ 67. crucem lautet jetzt überall im Süden auch alleinstehend und vor Konsonanten *gruži* (*is gružis*) statt *kruži*, analogisch nach den intervokalischen Formen und alt (s. M.-L., Altlog. S. 26).

lómpiri ,etwas erreichen, zu etwas hinaufreichen' = *clompere aus complere, und *lamái* rufen (Seui-Gebiet) = cpd. *kramái* = clamare waren ursprünglich im Satzinnern berechtigt und wurden dann verallgemeinert.

§ 68. *grassu, grutta* ist gemeinromanisch.

grógu ,gelb' aus crocus (κρόκος) stammt wie *grutta* aus dem Griechischen und weist auch sonst, wo es vorkommt, *g* auf: tosk. *gruogo* Safran, prov. *groc*, kat. *groch, groga*. Vgl. auch § 56.

§ 69. *g* vor *a, o, u* ist erhalten:

Gainu (Gavinu) = Heiligenname, *gula, gútturu*.

§ 70. *g* + Kons. ist erhalten:

grái schwer (gravem); *granu* Korn; *grassu, grussu*.

Daneben ist aber in manchen Wörtern das *g* gefallen; es handelt sich natürlich um die Verallgemeinerung des intervokal. Falls im Satzinnern: zuerst: *glándiri* (**glandine*), dann *su lándiri* und dann *lándiri* ,Eichel' überhaupt, so jetzt allgemein im Campidano.[1]

Ähnlich:

arrenáđa f. Granatapfel = granata; *arrái* (Dörfer der Campid.) Herde = gregem; *arrúi* (Dörfer der Campid., z. B. Villacidro) Kranich = gruem.

In diesen Wörtern fiel *g* zuerst intervokalisch (*sa[g]rúi*), dann wurde das prosthetische *a* vor *r* gesetzt und *r* gedehnt (s. § 46).

§ 71. Anlautendes *t* ist erhalten:

tanáži Fruchtstiel = tenace; *tiđóni, tiđu* Wildtaube = titone, titum (belegt bei Polemius Silvius, s. Thomas, Rom. XXXV (1906) S. 197); *tímiri* fürchten; *tróčiri* winden = torcere; *trémini* Grenze = termine; *túmiži* Schnur = tomice.

§ 72. Anlautend *d* ist erhalten:

déžiri, denti, déntiži, dì, diđu (digitu) *dóđa* (dote), *domu, donai, durci, druži* (dulce).

Allgemein gebräuchlich ist *tiáulu* = diavolu, das sich analogisch erklärt. Wie neben *táula* (tabula) *sa đáula, is táulas* steht, so bildete man aus *su điáulu* ein *tiáulu, is tiáulus*.

ğentáli (*su žentáli, sa žentáli*), das in manchen Dörfern neben *su đentáli* Pflugsech = dentale vorkommt (s. Atzeni, S. 235, s. v. *aráu*) ist analogische Bildung nach *enna-genna* usw., die möglich ist, da intervok. *d* über *đ* in vulgärer Rede fällt.

---

[1] In Gavoi, Ollolai, Olzai: *granḍe*, in anderen Orten des Nuoresischen nur *lanḍe*.

So: *gurči, gurče* in Seulo, Arzana, Villagrd.; *gulče*: Aritzo, *gulči*: Gadoni = dulcem, analogisch (s. § 210).

§ 73. *p* im Anlaut erhalten:

páḅaru, poḅuru arm; *padénti* Wald = patente; *padéḍḍa* Pfanne = patella; *péḍḍi* Fell = pelle; *pegus* Tier = pecus; *píži* Pech; *porku, próku* Schwein; *prenu* voll; *puḍḍa* Huhn; *púliži* Floh.

§ 74. *p* > *b* durch Analogie in:

bruvúra f. Schiefspulver (auch log. *búrvura*; Gavoi: *búrvula*).

§ 75. Anlautend *b* ist erhalten:

barba, basái (bas + iare), *boi, bukka.*

§ 76. *b* > *m* in dem gemeinsard. *murru* grau, wenn von *burrus* (‚burrus rufus et niger' Thes. Gl. em., davon nach Cornu. Grd. I² 935 pg. *burro* Esel, eig. ‚Grautier').

§ 77. Anlautend *br-* wurde zu *fr-* in

frandigái schmeicheln = blandicare; *frastimái* (log. *frastimáre*) fluchen = *blastemare für blasplemare; *franka* Klaue (auch log.) = it. *branca.*

Nigra, AGI XV (1901) S. 485 ff. hat diese und einige log. Fälle von *br-* > *fr-* zusammengestellt, ohne eine Erklärung zu geben. Der Wandel ging zuerst in intervokalischer Stellung vor sich: *branka* > *sa ḅránka* wie *brazzu* Arm > *su ḅrazzu.* Nun ist das Ergebnis von *͞ fr͞* ganz ähnlich, z. B. *fragu* Geruch > *su vragu*; *ḅ* und *v* sind kaum zu unterscheiden, daher die Möglichkeit einer Bildung *fránka.*

B. Spiranten.

§ 78. Vulgärlat. *j*, die präpalatale tönende Spirans (*ge, gi, j* u. *di̯*, s. M.-L. I § 407) ergibt *ǧ* im ganzen Campidano bis mit Urzulei, Baunei, Villagrande, Aritzo, Desulo, Tonara, Sorgono, Ovoḍḍa, Samugheo, *j* im Nuoresischen und am linken Tirsoufer herab bis Busachi, Allai, Fordongianus, *ž* in Dorgáli.

ge- gi- ergibt im eig. Nuoresischen stets *ĝe- ĝi-*. Darf man hierin das Fortleben des lateinischen velaren Verschlufslautes erblicken, von dem vielleicht Spuren auch anderwärts sich finden (s. M.-L. Einf. § 118)? Jedenfalls findet sich im Nuoresischen *g* nie an Stelle von *j.* (Vgl. auch Campus § 91.)

	ianua	*iugum*	*di̯ána*	*genuclu*
Campidano:	*ǧenna*	*ǧù*	*ǧana*	*ǧenugu*
Samugheo:	*ǧenna*	*ǧuo*	*ǧana*	*benugu*
Fonni:	*jenna*	*juḅu*	*jana*	*fenúkru*
Orgosolo:	*janna*	*juḅu*	*jana*	*inúlˢu*
Orani:	*janna*	*juḅu*	*jana*	*ĝinučču*
Bitti:	*janna*	*juḅu*	*jana*	*grenuku*
Dorgali:	*[enna]*	*žuále*	*žana*	*vrinuχu*

Weitere Beispiele: *ǧóvia*, *jóvia* Donnerstag = jovia; *ǧáganu*, *jáganu* Küster diáconus; *ǧunku*, *júnku* Binse = juncus; *ǧóssu*, *jóssu* unten = deorsum.

ge- gi-:

Aritzo: *ǧinǧías* Zahnfleisch,[1] Nuoro: *ǵínǵivas*, Bitti: *ǵinǵías*. Campidano: *ǧenneru* Schwiegersohn: Nuoro: *ǵéneru* (weitere Beispiele bei Campus).

§ 78. Weitverbreitet im Logud. und in unseren Grenzmundarten ist der Vorschlag von *b* vor ursprünglich mit *j* anlautende Formen: *bennaržu*, *bettare*, *birare*, *benugu*. M.-L. I § 620 hat diese Erscheinung richtig erklärt. Statt *b* ist manchmal auch *d* oder *v*, *f* oder *g* vorgeschlagen, was sich alles auf dieselbe Weise erklärt. Manche Ma. schlagen nach dem Verlust überhaupt nicht mehr vor. Doch wechselt diese Erscheinung willkürlich von Dorf zu Dorf und von Wort von Wort. Als Beispiel mögen die Formen von genuclu in verschiedenen Dörfern folgen:

benugu: Atzara, Tonara, Samugheo; *fenukru*: Gavoi, Fonni; *vrinuku*: Olzai; *vrinuχu*: Dorgali; *denukru*: Oliena.

§ 80. Ganz ähnlich dem *b*-Vorschlag findet sich in manchen Orten ein *g*-Vorschlag:

Sorgono: *ǵenna*; Busachi: *ǵenaǧǧu*; Villa Nova Truschedu: *grenaǧu* (aus *ǵenarǧu*).

Dies sind lauter Orte, die *gurteḍḍu* — *un' urteḍḍu* sagen, andrerseits *su enugu*, also *sa enna* > *ǵenna*.

§ 81. *ge, -gi* > *że, żi* nur in Fremdwörtern: *żenti*.

§ 82. *s* ist erhalten:

saltu, *sartu* Gemeindewald; *sánguni* Blut, *segúri*, Beil, *soru*, *sorgu*, *sprigu*.

Über *s* > *t*, s. § 172.

§ 83. *f* ist erhalten. Eine Ausnahme machen die Orte Oliena, Orgosolo, Mamojada, Fonni, Gavoi, Ollolai, Olzai, Sarule, Orani, in welchen *f* vor Vokal regelmäfsig durch eine leichte Aspiration ersetzt wird, welche sich darin geltend macht, dafs der Vokal des Artikels nicht elidiert wird. Man unterscheidet deutlich, z. B. in Fonni: *s' ou* das Ei, von *su' oʕu* das Feuer (focu). Spano, OS. I S. 12 stellt diese Aspiration der gleich, welche für *c* eintritt; das ist durchaus unrichtig.[2]

---

[1] Das cagliaritan. *sinzias* scheint sich mit span. *encía* gekreuzt zu haben.

[2] Dafs die beiden Erscheinungen sich keineswegs decken, ersieht man schon aus ihrer Ausdehnung, denn Orani und Sarule, welche *ke ki* erhalten, ersetzen doch *f* durch Aspiration, andrerseits tritt in Ovodda der Kehlkopfverschlufslaut für *k* ein, aber *f* bleibt regelmäfsig bestehen.

In Bitti fällt *f* nur im Anlaut und intervokalisch: *'émina*, *sa' émina*; aber Plural *sar féminas*, wonach sogar analogisch *sor fómines* (= *homines*), wie M.-L., ALL XI (1900) S. 601 gegen Mohl, Chronol. S. 380 richtig erklärt.

Beispiele aus Olzai: *'aᶜéndu* (facendu), *sa' oža* (folia), *'émina*, *sa 'émina*, *sas 'éminašᵃ*, *est 'ávula* (est fabula, das ist Lüge), *su 'fadu*.

Erhalten bleibt *f* auch in diesen Dörfern vor Konsonant: *Freargu* (Fonni), *frisᶜu* (frisc-u), *frittu*.

§ 84. *f* > *p* im Worte *púliga*, Wasserhuhn = fulica (it. *folaga*, cors. *forga*. Guarn. AGI XIV, 138 usw.), auch sonst sard. *púliga*; wahrscheinlich durch Einflufs von *puḍḍa* Huhn, woran auch M.-L., ZfrPh. XXV (1899) S. 471 denkt.

§ 85. *v* ergibt im ganzen Gebiete *b*:

báu Furt (vadum), *boži*, *bosáterus* (vos alteros).

Dieser Wandel ist bereits in den ältesten Denkmälern vollzogen (M.-L. Alog. 24, Guarn. Ant. Cpd. § 39) und findet sich schon auf den römischen Meilensteinen aus Cagliari: *betustas*, *bia* usw., s. Parodi, Rom. XXVII, 178, M.-L. Grd. I², 473, § 31.

Das *v* ist allgemein gefallen, vielleicht durch Dissimil., in dem Worte *éspi* Wespe, log. *espe* = vespa (Endung angeglichen an *abi* = apem), daher Verwechslungen: Urzulei: *ĝespa*, Nuoro: *ĝespe*.

Ähnlich *gurpe* Fuchs in Ollolai = vulpes, durch Analogie.[1]

In *pampa* Glut aus *vampa* handelt es sich um regressive Assimilation (s. § 191).

C. Liquiden und Nasale.

§ 86. *l* bleibt erhalten:

láđiri m. Ziegelstein = latere; *lana*, *lanğu*, *lindiri*, *linna*, *ludu*, *luži*.

ğentilla (Cagl.), *ğintilla* cpd. = *lentilia f. lentic'la, log. *lentiža* mit rückwärtswirkender Dissimilation, so auch *ğižu* Lilie, Iris in Aritzo (*ž* regelm. = *lj*; § 178; Seulo: *lillu*, Gadoni: *liğğu* usw.); zur Erkl. des Übergangs vgl.: M.-L. I § 573 (s. § 193).

§ 87. *r* ist erhalten und wird, wie § 49 auseinandergesetzt wurde, stets mit dem Vorschlag *a* (*e*, *o*) versehen, wobei *r* gedehnt wird.

arriri, *arriu* usw.

§ 88. Damit hängt zusammen die Umwandlung der anlautenden Silbe *re* in *ar* in den Wörtern:

arrigu Niere = *arniculus aus *reniculus (vgl. it. *arnione*); *ordinagus* mpl. Leitseile der Ochsen = *artinaculu aus retinaculu (vgl. log. *redinaju* Strick = retinaculu).

Über den auch anderwärts nicht seltenen Vorgang vgl. M.-L. It. Gr. §§ 146, 291.

---

[1] German. Einflufs (M.-L. I S. 340) ist natürlich für diese Wörter im Innern Sardiniens ausgeschlossen, vgl. übrigens *gurči* aus dulce. — *gurpe* ‚Fuchs', in den Wtb. fehlend, ist für Ollolai lexikalisch kennzeichend.

§ 89. *m* ist erhalten:
makku närrisch = l. maccu; *malu*, *minka*, *muru*.

§ 90. *m* > *n* in:
narḅa, *narḅéḍḍa* f. Malve = malva, log. *narvuzza*, sass. *naịbuzza*. Dies Wort erscheint auch sonst oft als $_{*}$nalva: dakorum. *nalbă*, mail. ven. istr. (Rovigno) *nalba*; *nuraži* m. Nuraghe, wenn = murace.[1]

§ 91. *n* bleibt erhalten:
nađái = natare, *náđia* = natica, *nai*, *non*.

§ 92. *n* > *m* in *martuzzu* Brunnenkresse = nasturtium (log. *nastruttu*); vgl. sp. *mastuerzo*, pg. *mastruço*; siz. *mastrozzu*, aneap. *masturçe* (M.-L. It. Gr. § 167), wallon. *mastouche*.

munčóla Haselnufs, in Meana, mit Anpassung an den labialen Vokal; dasselbe Wort dissimiliert zu *linčóla* in Gadoni (*ninčola*, Atzara, *nenčóla*, Samugheo).

2. Die Konsonanten im Wortinlaut.[2]

α. Einfache Konsonanten in Paroxytonis.

A. Die tonlosen Verschlufslaute.

§ 93. Im Bittesischen (mit Orune, Orosei) sind alle tonlosen Verschlufslaute erhalten. Das Nuoresische bewahrt $\overset{\vee}{_}c^{\vee}$ und $\overset{\vee}{_}p\overset{\vee}{_}$,

---

[1] Die Etymologie *nuraghe* = murace wurde bekanntlich zuerst von Flechia, Atti dell' Acc. di Torino VII, 868 aufgestellt. M.-L. Alog. S. 50 verschweigt seine Bedenken ihr gegenüber nicht, findet aber selbst einen sehr geistreichen Ausweg, der die Bildung *murake* rechtfertigen könnte. Trotzdem bleiben manche Bedenken. In den alten Texten finden sich ausschliefslich Formen mit *n* (acpd. *nuragi*, alog. *nurake*), wogegen nur *muru*, unu *muru*. Dafs die Dissimilation in *unu nuráke* trotz *unu muru* möglich ist, könnte nur der verschiedene Akzent erklären. Im Campidano und unseren Grenzgebieten finden sich nur Formen mit *n: nuraži*, usw. Tatsache ist, dafs in und um Macomér (Abbasanta, Paulilátinu, Bauládu, Bonárcado, Silánus), wie mir Prof. A. Taramelli gütigst mitteilt, *murake* gesprochen wird. Dies möchte eine Ableitung von *muru* stützen. Andrerseits darf man nicht aufser Acht lassen, dafs der Stamm *nur-* in der für uns leider vollkommen dunklen Toponomastik Sardiniens eine bedeutende Rolle spielt, worauf schon Spano hingewiesen hat und wenn irgendwo, so könnte gerade in den Namen dieser alten Denkmäler ein Stamm aus der Vorzeit erhalten sein, der dann gelegentlich an *muru* angeglichen worden wäre, das tatsächlich oft als Bezeichnung für Nuraghen verwendet wird, s. Flechia, a. a. O.; die Endung . . *ake* könnte auch so übertragen worden sein, ähnlich wie M.-L. a. a. O. annimmt.

Auf keinen Fall kann die von Subak (A proposito di un ant. testo sardo S. 8, Noterelle S. 12) vorgeschlagene Ableitung von *honore* Anspruch auf Wahrscheinlichkeit machen; vgl. dazu auch Bartoli, Un po' di Sardo S. 150.

[2] Die intervokal. Konsonanten im Satzinnern entwickeln sich gröfstenteils antsprechend denselben Konsonanten im Wortinnern; da dieser Parallelismus eber seine Ausnahmen hat, schien es geeigneter, die beiden Fälle getrennt zu betrachten.

wandelt aber $^{v}t^{v}$ zu ^{v}đ^{v} mit Ausnahme der 3. Ps. Sg. der Verba, welche *t* bewahren;[1] die Fonni-Gruppe ersetzt $^{v}c^{v}$ durch den ihr eigentümlichen Kehlkopfverschlufslaut, erhält $^{v}p^{v}$ und ersetzt $^{v}t^{v}$ durch -đ-, auch in den Verbalformen. Dorgali und Urzulei setzen *χ* für $\underline{^{v}c^{v}}$, erweichen $\underline{^{v}p^{v}}$ zu *ḅ*, *t* zu đ; alle Orte südlich davon und die ganze Ebene erweichen alle tonlosen Verschlufslaute.

	paucu	**berbecariu*	*ape*	*saponare*	*salúta*	*meta*	*'-at*
Bitti:	*paku*	*ervekárğu*	*ape*	*sapunare*	*salúta*	*meta*	*'-ata*
Nuoro:	*paku*	*berḅekáržu*	*ape*	*sapunare*	*saluđa*	*međa*	*' ata*
Fonni:	*paˁu*	*erveˁárğu*	*ape*	*sapunare*	*saluđa*	*međa*	*'-ađa*
Urzulei:	*paχu*	*erḅeχaržu*	*aḅe*	[*samunáe*]	*saluđa*	*međa*	*' ađa*
Dorgali:	*paχu*	*erḅeχáržu*	*abe*	[*lavare*]	*saluđa*	*međa*	*' ađa*
Campidano:	*pagu*	*breḅegárğu*	*aḅi*	[*samunai*]	*saluđa*	*međa*	*' ađa*

Die alten campid. Denkmäler zeigen die Erweichung der tonlosen Verschlufslaute schon gröfstenteils durchgeführt; nur die grch. Urkd. bewahrt, wenigstens in der Schrift, den Verschlufslaut (Guarn. Ant. Cpd. § 50).

§ 94. Im Cagliaritanischen und im südlichen, Cagliari benachbarten Campidano ist die tönende interdentale Spirans noch weiter vorgerückt zu dem von uns mit đ̣ bezeichneten Laut. Dieser ist ganz verschieden von đ und ḍ (mit denen er häufig verwechselt wird); er nimmt aber gewissermafsen an diesen beiden Lauten teil, insofern bei seiner Bildung die Zunge, vom Zahnverschlufs ausgehend, nach oben schnellt und dabei vibriert; so nähert sich der Laut dem *r*:[2]

stađ̣i Sommer = aestate; *međ̣a* viel = meta; *prеđ̣i* Priester = prebiter; *ámađ̣a* = amat; *saluđ̣u* = saluto.

§ 95. *-t-* ist ausgefallen in den männl. Part. der 1. Kj.: *amáu* (fem. *amáđa*), wie M.-L. Grdr. I², 697 annimmt, nach Analogie von *tènniu*. Die *áu*-Partizipien begreifen noch das ganze Gebiet bis mit Nuoro in sich.

[1] Der Grund ist wohl der, dafs im Nuoresischen der Stützvokal nicht unbedingt nötig ist; man sagt dort *mólet*, *kántat*, *bénit*, aber auch *mólete*, *kántata*, *béniti*.

[2] Mit *r* wird der Laut gewöhnlich im Briefwechsel der Cagliaritaner umschrieben (*saluru* = *saluđ̣u*); auch im Spano'schen Wtb. *stari* = *stađ̣i* neben *meda*, *saludu* usw. Im nördlichen Campidano findet sich der Laut nur sporadisch und wahrscheinlich in bewufster Nachahmung der cagliaritanischen Aussprache; ich kenne dort eine Person, welche, auch wenn sie italienisch spricht, das cagliarit. đ̣ für jedes *r* gebraucht (z. B. *fiođ̣e* = it. *fiore*). Herr Prof. Guarnerio hat die Güte, mir mitzuteilen, dafs nach seiner Erinnerung das cagliar. đ̣ dem Laute des ultramontanen Korsisch entspricht, der gewöhnlich mit *dr* umschrieben wird (*bunnédra* ‚*gonnella*'), und den er mit besonderer Hervorhebung der verschiedenen Aussprache im Arch. glott. it. mit *ḍḍ* wiedergab.

Auch in der 2. Ps. Pl. ist *-t-* ausgefallen: *amais*, *timeis*, eine Behandlung, die nicht nur sardisch ist (s. M.-L. I § 435).

B. Die tönenden Verschlufslaute.

§ 96. $\underline{{}^{v}d^{v}}$: vor und nach dem Ton ist heutigen Tags gefallen:

bau Furt = vadum; *arríri* lachen = ridere; *arrúi* wild = rude; *paúli* Sumpf = padule f. palude.

$\underline{{}^{v}d^{v}}$ ist erhalten als *đ* in Oliena, Orgosolo, Mamojada, Fonni, Gavoi, Ovoḍḍa, Olzai, Ollolai, Orani, Nuoro, dagegen gefallen in Urzulei, Dorgali, Orosei, Orune, Bitti, Orotelli, Ottana.[1]

§ 97. Im Worte cicala für cicada ist *l* gemeinromanisch; in den verschiedenen sard. Wörtern hat auch das Suff. . . . *ulu* mitgewirkt:

čígula: Aritzo, *kígala*: Samugheo; *kíkela*: Oliena; *kíkula*: Orune, Orosei, Nuoro; *kí^{s}ula*: Ollolai.[2]

§ 98. $\underline{{}^{v}g^{v}}$ (gutturaler Verschlufslaut) ist auf dem ganzen Gebiete volkstümlich überall gefallen:

stría f. Käuzchen = striga f. strix; *téula* = tegula; *liái* = ligare.

C. Reibelaute.

§ 99. $\underline{{}^{v}s^{v}}$ wird tönend:

meša, *kašu*, *fušu*.

§ 100. $\underline{{}^{v}ce^{v}}$, $\underline{{}^{v}ci^{v}}$ wurde im Cpd. zu *že*, *ži* (Beisp. Hofm. 92),[3] so noch in Aritzo und Meana. *ĝe*, *ĝi* spricht: Atzara, Sorgono, Tiana, Samugheo, Busachi, Villa Nova Truschedu und die Dörfer nördl. von Oristano (Cabras-Rioia usw.). Im Nuoresischen: *púlike*, *núke*, *ákina*, Fonni-Gruppe: *púli^{s}e*, *nú^{s}e*, *á^{s}ina*; Dorgali: *púliχe*, *núχe*, *áχina*. In der Seui-Gruppe spricht man *púliči*, *núči*, *áčina*; dieselbe Aussprache findet sich in der vereinzelten Gruppe Tonara-Desulo; Triei-Baunei und Urzulei sprechen *púliğe*, *nuğe*, *áğina* (s. Karte V.).

---

[1] *koda*: Nucro, Orani, *soda*: Fonni-Gruppe; *kóa* in den übrigen Df. *međuḍḍu*: Nuoro, Oliena, Mamojada, Gavoi, Ovoḍḍa; *miđuḍḍu*: Fonni, Olzai, Oll., Org. Orani; *meúḍḍu*: Orotelli; *miuḍḍu*: Urzulei, Dorg. Orosei, Orune, Bitti.

[2] In anderen Df. andere Namen.

[3] Aus Hofm. Beispielen ist *ğuği* ‚Richter' zu streichen, weil = kat. *jutje*.

	pulice	*nuce*	*decem*	*ácina*
Bitti:	[*púlighe*]	*nuke*	*deke*	*ákina*
Nuoro:	*púlike*	*nuke*	*deke*	*ákina*
Orgólo:	*púliˤe*	*nuˤe*	*deˤe*	*áˤina*
Dorgali:	*púliχ̮e*	*núχ̮e*	*deχ̮e*	*áχ̮ina*
Busachi:	*púlighe*	*nughe*	*deghe*	*ániga*
Urzulei:	*púliğe*	*nuğe*	*déğe*	*áğina*
Tonara:	*púliče*	*nuče*	*deče*	*áčina*
Seui:	*púliči*	*nuči*	*deči*	*áčina*
Aritzo:	*púliže*	*nuže*	*deže*	*ážina*
Cagliari:	*púliži*	*nuži*	*deši*	*ážina*

§ 101. In Fremdwörtern *z*: *fázili* usw. Hofm. 93.

§ 102. $^{v}v^{v}$ (= klass. l. *b* und *v*) ist im Cpd. gefallen:

fáula Lüge = fabula; *suérğu* Korkeiche = suberiu; *fráu* Schmid = *frabu über fabru; *áe* (Dorg. Orotelli) Adler = ave, Bitti: *ave*, Orgosolo: *abe*; *ierru* Winter = hibernu.

So bis mit Dorgali und Tiana. In Ovodda, der Fonni-Gruppe, Orosei, Orune, Bitti, Nuoro, Orotelli spricht man: *iberru*, *subér(žu)*, *(f)aba* usw., in Orosei, Orune, Bitti mit mehr Neigung zu *v*.

§ 103. $\underline{^{v}f^{v}}$ wird zu *v* erweicht:

truvúllu (Campid.) Klee = trifoliu; *strevullu*: Seulo, *trivužu*: Villagr. usw. bis mit Baunei, Tiana-Ovodda. In Urzulei und im Nuores. fällt $\underline{^{v}f^{v}}$: *trióžu*, *trióğğu* usw.

D. Sonanten.

§ 104. $\underline{^{v}m^{v}}$ bleibt allgemein erhalten: *fumu*, *amái*, *kámu*.

§ 105. $\underline{^{v}n^{v}}$ bleibt erhalten im Cagliaritanischen, in der nächsten Umgebung von Cagliari und im ganzen Iglesientischen bis mit St. Antioco. Auf einer weiten Strecke erfolgt Nasalisation aller Vokale vor *n*; diese Nasalvokale gleichen sehr den portugiesischen: *mãu* (manu), *bẽi* (bene), *prumõi* (pulmone), *ğẽuzu* (genuclu). *ũa vémi͂a õ͂a* (una femina bona), *áži͂a* Traube (acin-a).

Diese nasalierte Aussprache beginnt im Sárrabus (Muravera-S. Vito) und zieht sich durch das Gerrei und die Trexénta (Senorbì, Guasila) nördlich bis Isili und durch die Ebene bis Oristano und Umgebung. Je mehr man sich Oristano nähert, desto mehr verliert sich die nasale Aussprache. In und um Oristano ist das *n* ganz gefallen: *fémmia*, *mau*, *limiárğu* (= *liminárğu* Schwelle) usw.

Die Orte nördlich von Muravara: Tertenía, Tortolì und die Ogliastra, die Seui-Gruppe, Láconi, Meána, Samughéo, Allai, Busachi sprechen alle reines *n*.

§ 106. *n* > *l* durch Dissimilation in *amelezzái* drohen (log. *minettare*), *arrúndili* Schwalbe (vgl. gall. *rúndula*).

In *olióni* m. Erdbeerbaum (Seui: *leóni*; log. *olidone*, schon alog. CSP. 423 *guttur d'Olidone*) liegt Kreuzung von lat. unedo und *lotonius von lotus vor, (Schuchardt, ZfrPh. XXVIII (1904) S. 194, vgl. Thomas, Nouv. Essais de philologie française, Paris 1905, S. 310—311).

§ 107. *n* > *m* in *salamitra* f. nuores. Nikotin = sal nitrum; vgl. abruzz. *salemitre* (Fin.), mail. *salmitria*.

§ 108. ᵛ*r*ᵛ bleibt im allgemeinen erhalten und wird in dieser Stellung ungerollt ausgesprochen: *frori*, *mari*, *muru*. Die ungerollte Aussprache erklärt es, dafs *r* in manchen Wt. fällt: *lau* (lauru), *nau* (narro), regelmäfsig in den Infin. der *a*-Konj.: *amái*, *nái*, *muđái* usw., dann in *dinái* (aus *dinari*) Geld, *gomai*, *gopai* Gevatter in (log. *kompare*, *komare*). Über die Grenze dieser Erscheinung s. § 24 und Karte II.

M.-L. I § 454 nimmt nach Hofm.'s Beispielen an, dafs der Ausfall an betontes *a* geknüpft sei. Er tritt aber ebenso regelmäfsig in familiärer und volkstümlicher Rede im Inf. der ´. *īri* Konj. ein: *kréi* = *kréiri*, *kói* = *kóiri*, *allúi* = *allúiri* usw.

§ 109. *r* > *n* ziemlich häufig durch Dissimilation:

romanínu Rosmarin, vgl. kat. *romaní*, npr. *roumaní*, *roumanin* (Mirèio II, 7, III, 45 usw.); *piši manínu* in Oristano = *piši marínu* Seefisch; *pruíni* m. Staub (*pruíne*: Tiana, *proíne*: Tonara, *prúgine*: Gavoi) = pulvere, *púrvere, *pru(v)ere; *Nunažiánna*, Name eines Nuraghe zwischen Quartu und Cap Carbonara = *nuráži (d)i iana* Nuraghe der Fee.

In *maniposa* Schmetterling, Nachtlicht = span. *mariposa* (log. *mariposa*), wohl durch Einflufs von *manu*.

In Cagliari, wo *n* und *r* leicht wechseln, spricht man *manigósu* ‚bitter' = *marigósu* (*amaricosus).

§ 110. ᵛ*l*ᵛ: Die Entwicklung von ᵛ*l*ᵛ im Campidano geht im Grofsen und Ganzen der von ᵛ*n*ᵛ parallel. In Cagliari und Umgebung ist *l* erhalten. Im Sárrabus (Muravera, Villaputzu, S. Vito) ist *l* ausgefallen: *sai* (*sáli*), *ospeđái* (*ospedale*), *kaóri* (*kalori*). Dies setzt wohl eine Vorstufe mit vokalischem *l* voraus, die in den Dialekten der Trexenta fortlebt. Dort wird intervok. ᵛ*l*ᵛ, auch im Satzinnern als Halbvokal *u̯* gesprochen: *sau̯i* (*sale*), *mau̯õi* (*melone*), *bou̯ái* (*volare*), *dau̯óri* (*dolore*), *mou̯énti* (*molente*, Esel), *ou̯ía* (*oliva*), *piu* (*pilu*), in letzterem Worte ist *u̯* im Auslaut -*u* aufgegangen; im Satzinnern: *sa u̯ínna* (= *sa linna* das Holz), *sa ía u̯ónga* (= *sa via longa*).

Gegen Oristano zu und noch in Bidda Noa Truschedu (nicht mehr jedoch in Fodrongianus), ebenso in der Gegend südlich von Oristano (Uras, Terralba, Sárdara) wird ᵛ*l*ᵛ zu *ḅ*: *Abrìḅi* (Aprile), *Mes' 'e žróḅas* (= *Mes' 'e arğólas* Juli, eig. Tennen-Monat), *skaḅa* (scala), *kandeḅa* (candela), *moḅa* (mola), *kaḅái* (calare), *aḅa* (ala) usw.

Hiebei ist von *u̯* auszugehen. Dadurch, daſs zu *u̯* statt Lippenöffnung eine Engebildung an den Lippen eintritt, entsteht der bilabiale Reibelaut *b̧* (*w*). In Oristano selbst und in der Umgebung ist dies *b̧* oft zu *b* verdichtet: *skaba*.

Nördlich von dem groſsen Gebiete Muravera-Trexenta-Oristano geht ein kleinerer Strich, der mit San Vito beginnt und über das Gerrei nach der Gegend von Donigála Seúrgus und nach Isili führt. In diesem Gebiete ist das $^{v}l^{v}$ durch einen eigentümlichen Hauchlaut ersetzt, der sich wohl auch aus dem Halbvokal *u̯* entwickelt hat. Ich bezeichne ihn mit einem kleinen hochgestellten ^{h}, da er doch nicht ganz an *χ* heranreicht. In Isili und nächster Umgebung erreicht der Wandel seinen Höhepunkt: Beispiele aus Isili: *či^{h}íri* Sieb (ciribru), *s' ağiró^{h}a* (= *argiola* = areola Tenne), *pú^{h}iži* (pulice), *su mo^{h}énti* (Esel, molente), *sa^{h}uđái* (salutare), *međa ^{h}ándiri* (viele Eicheln = *međa lándini*), *me^{h}i* (meli).

Auſserdem nimmt das ganze Sulcis (St. Anna Aresi, Gibba, Tratalías, Santadi, Narcao) bis mit St. Antioco eine eigene Stellung ein. Dort entwickelt sich $^{v}l^{v}$ zum Halbvokal *i̯*: *fii̯u* (filu), *pii̯u* (pilu). *moi̯énti*. Zwischen diesem Gebiete und dem mittleren Campidano, in den Dörfern der sog. Muntangia (Villacidro, Guspini, Arbus) fällt $^{v}l^{v}$ wieder ganz aus: *sai*, *moénti* usw.

Nördlich von Ísili (Láconi) im Seui-Gebiet, in Fordongianus, Allai, Samugheo ist $^{v}l^{v}$ wieder regelmäſsig erhalten. Es scheint sich bei der Enwicklung des intervok. $^{v}l^{v}$ um physiologische Vorgänge zu handeln, vgl. die recht ähnliche Entwicklung in einem Teile des neuprovenzal. Gebietes (M.-L. I § 457).

β) Konsonanten-Verbindungen.

a) Labial + Dental.

§ 111. *pt* wird zu *tt*:

netta (nepta), *grutta*, *setti*, *arruttu* (ruptu).

§ 112. *ps* > *ss*:

issu (ipsu), *lassana* (lapsana).

In *insóru* (ipsorum) und *insara* (ipsa hora, ist *n* eingeschoben (s. § 201); in *kaša* Kiste, Brustkorb ist *ss* zu *š* weiterentwickelt wie *ss* aus *x*.[1]

§ 113. *bt* über *pt* zu *tt*:

sutta, *assutta* drunten (subta).

[1] *ğišu*; nds. *ğižu*, log. *ğiju* Gyps, das Hofm. S. 100 für einheimisch hält, ist sicher = kat. guix, was schon das anlaut. *ğ* des süds. Wt. zeigt.

b) Guttural + Dental.

§ 114. *ct* > *tt*:

latti, fattu, ottu, péttušu, kottu, fruttu.

§ 113. *cs* (*x*) > *ss* und dann oft zu *š*:

assúnğa Fett = *axungia, *meɗassa* (*maɗassa*), *téssiri* (texere), *lassái, massiḍḍa, koša* (coxa), *neša* Kniekehle (nexa), *búšu* Buchsbaum (buxu), *frišúra* Gekröse (= frixura).

§ 116. *gn* > *nn*:

linna, sinnu, connáu (cognatu), *mannu*[1].

§ 117. *nct* > *nt*:

santu, puntu, čintu.

§ 118. *gd*:

im Worte frigdu auf dem ganzen Gebiete zu *frittu*, wie schon im CSP (darüber M.-L. Alog. S. 35).

c) Die *s*-Verbindungen.

§ 119. *st* bleibt erhalten:

krista, kastéḍḍu, aústu, strúmbulu (*stumulu), *sturru* (sturnu).

§ 120. *sp*:

espi (vespa), *spina, sprigu* (speculu).

§ 121. *sc*:

skala, skriri (scribere), *skannu* (scamnu), *muska, frisku.*

§ 122. *sc* wird zu *š*:

piši, kréširi. In den *ke, ki*-Gebieten natürlich: *piske, kréskere*; im Fonni-Gebiet: *pisˁe*, da dort auch Kons. + *c* zu Kons. + ˁ wird.

d) Die *r*-Verbindungen.

§ 123. *rs* wird *ss*:

mossa (morsa), *mussiái* (morsicare), *kussórğa* Landdistrikt, Grundstück (cursoria, s. AGI XIV, 135), *a truessu* (= a traversu), *Tressárğa* Name eines Feldwegs bei Villacidro (= traversaria), *skussúra* Bienenschwarm (= *excursura, s. Rolla, Fauna S. 52); *sumbróssa, subḅróssa* Bündel = subvorsa (Rolla, Fauna S. 39); *pessone, Sant Ússula* (Ursula).

§ 124. *rn* wird *rr*:

forru, čisterra, ierru (hibernu), *sturruɗái* (sternutare), *karri* (carne), *perra* Hälfte (perna, s. Guarn. AGI XIV, 404), *sturru*

---

[1] pinnus, ‚Pfand' = pignus scheint nicht mehr vorzukommen; vgl. aber im CSP *pinnus* 314, 383, 392. Jetzt ist für ‚Pfand' *prenda* = kat. prenda gebräuchlich.

Star (sturnu), *arrígu* Niere (= arniculus-reniculus, s. § 88), *čérriri.*

§ 125. *rm*: *armu, arma* (*fromiga*).

§ 126. *rp*: *arpa.*

§ 127. *rb*: *bara, erba.*

§ 128. *rv*: *sérbiri.*

§ 129. *rt*: im Cagliaritanischen, Nuoresischen und im Gennargentu-Gebiet erhalten: *porta, martéḍḍu* usw. Im niedrigen Cagliaritanischen, bes. in Villanova hört man häufig *poŀta, maŀtéḍḍu* mit breitem (polnischen) *l*, daneben aber auch *potta, mattéḍḍu*, letztere Formen sind im ganzen Campidano verbreitet, ebenso im Sulcis: *pottu* (porto), *mottu* (mortu), *ottu* (ortu), *patti* (parte), *čettu* (certu), *kotti* (corte Hürde).

§ 130. *rd*: *pérdiri, merda.*

§ 131. *rc*: im Süden erhalten, im Campidano bis mit Oristano zu *kk* assimiliert:

čirkai, Orist.: *čikkái*; *krokkái*, Orist.: *kokkái* = cor'care.

§ 132. *rl* ergibt sich durch Metathese in den Wörtern *férula, mérula, árula*, **féurla*, **méurla*, **áurla*; das *rl* wird teils zu *rr*, teils zu *ll* zusammengezogen, s. § 32.[1]

Hieher auch:

turra Schöpfkelle, zu erklären aus trulla (log. *truḍḍà*) über *turla mit Metathese.

e) Die *l*-Verbindungen.

§ 133. *l* + Kons. hat im ganzen Campidano und in den Grenzgebieten die Neigung, in *r* + Kons. überzugehen:

lt: *artu, gurteḍḍu, borta* (volta). Wo *rt* > *tt* geht auch das sekundäre *rt* zu *tt* über: *attu, gutteḍḍu, botta.*

§ 134. *ld*: *kaldu.*

§ 135. *ls*: *falsu*, in volkstüml. Rede zu *rz*: *farzu, burzu* (pulsu). In *muru ğessa* Maulbeere (log. *murigéssa*) wurde celsu > cersu* und dann *rs* > *ss* wie primär. (CSP. *kersa* 206 usw., *murikersa* 228.)[2]

---

[1] *rl* > *rr* findet sich auch in gewissen apulischen Dialekten, s. Subak's Rez. von Gentili, Fonetica del dial cosentino, Mail. 1897, in Litbl. 1899, Sp. 25.

[2] M.-L. Alog. S. 32 zweifelte noch daran, ob das im CSP. 228 vorkommende *murikersa* zu *celsus* und *moro gelso* gehöre; die nsard. Entsprechungen und die Laute sprechen entschieden dafür; auch der Sinn der Stelle ist klar: „cun sa nuke e ccun sa parte sua dessa murikersa" heifst „mit den Nufsbäumen und seinem Anteil an den Maulbeerbäumen", wobei wie noch heute im Sardischen ‚der Singular der Fruchtbezeichnung den ganzen Ertrag oder die gesamte Pflanzung bezeichnet' (M.-L. Alog. § 75).

§ 136. *lc*: *farci*, *fraži* (falce); *durci*, *druži* (dulce); *surku* (sulcu); *karkáñgu* (calcaneu).

§ 137. *lb*: *arbu*.

§ 138. *lp*: *korpu* (colpu), *pruppa* (pulpa über *purpa).

§ 139. *lm*: *pramma* (palma über *parma).

§ 140. Diesen Regeln widersprechen im Gesamtsardischen seit ältester Zeit zwei Wörter:

áteru alteru und *soḍḍu* aus soldu.

Campus. S. 50, § 104 beschränkt sich darauf, zu bemerken „Il suono *l* è scomparso' in *áteru* ‚altro'. Subak, A proposito S. 12 bezeichnet das Wort als ‚vortonig', womit aber nichts erklärt ist. Gewöhnlich nimmt man an, dafs in diesem Worte *lt* > *tt* geworden sei, wofür die Schreibung *átteros* usw. im alog. beweisend sein soll. Die daneben vorkommende Schreibung *ácteros* ist eine ‚umgekehrte Schreibung', wie schon Delius, S. 7, A. erkannt hat.

Mohl, Chronologie, S. 277 möchte die sard. Worte von einem sabellischen *ater* oder *atter* für *a"ter*, *alter* ableiten, wobei wir uns nicht aufzuhalten brauchen.

Es scheint mir wahrscheinlicher, dafs man statt von alt(e)ru von autru ausgehen mufs, woraus ja auch span. *otro*, pg. *outro* neben *alto*, *salto*. *autru* wird sard. regelrecht zu *atru*, woraus *áteru* mit Epenthese (heute *áteru*, *átaru*, *áturu*). Freilich sind Fälle von *al* > *au* > *o* im Span. verhältnismäfsig häufig, wenn auch unerklärt, im Sard. wäre *autru* alleinstehend, es müfste also ein bereits lat. *autru* angenommen werden, wogegen manches Bedenken besteht.

soḍḍu (alog. acp. *sollu*) aus soldu ist nicht minder dunkel. M.-L. Alog. S. 34 dachte zögernd an nordsardischen oder römischen Einflufs; Bartoli, Un po' di Sardo S. 143 A. an eine Vermischung mit *follis*, das aber für Sardinien nicht bezeugt ist. Mohl, der „origine secondaire" annahm, ist die Erklärung schuldig geblieben. Mit Campus S. 50 Übergang von *soldu* > *sollu anzunehmen, ist nicht angängig. Sollte sich *soldu* nicht mit *siḍḍu* gekreuzt haben, das als Name einer alten Münze bezeugt ist und von Rolla, Sec. Saggio S. 98, richtig als sigillum gedeutet wurde?

f) Die Nasal-Verbindungen.

§ 141. Die Nasalverbindungen bleiben bewahrt:

pranta, *práñgiri*, *čentu*, *témpušu*, *lingua*, *činku*, *lumbu*, *mundu*, *kandu*.

In der Verbindung *nd* wird im Norden des Campidano und in den Grenzgebieten um den Gennargentu das *n* und das *d* wie im Nuoresischen zerebral gesprochen: *muṇḍu*, *kaṇḍu*. Das *d* wird in dieser Verbindung wie *ḍḍ* artikuliert, das *n* assimiliert sich ihm.

In dem Worte *binnénna* ‚Weinlese', das dem ganzen sardischen

Gebiet eigen ist, ist *nl* zu *nn* geworden, vielleicht nur durch den Gedanken an *binu*.

§ 142. Sonst ist *nd* > *nn* (und *mb* > *mm*) ein Charakteristikum der räumlich weit getrennten Mundarten von Tonara und Orune.

Tonara: *faenno* = faendo (tuend), *kanno* (quando) *kamma* (gamba).

Orune: *sa lanne* (glande), *annáne* (andando), *mènnula* (méndula), *kamma*, *sammisúe* (sanguisuga aus *sambisue).

In gemeinsard. *prumu* Blei, log. *prumu*, *piumu* handelt es sich vermutlich nicht um Assimilation des *b*, sondern Fall durch Dissimilation.

§ 143. *mn* > *nn*:

skannu, *sonnu*.

§ 144. *ns* > *ss*:

pessamentu, *cusserbare*, *Mussenore*, *kossolái*, *issu* (= in su).

g) Die Konsonanten vor *l* und *r*.

Die Konsonanten vor *l*.

§ 145. *c'l*. Die Entwicklung von *c'l* im Sardischen liegt durch eine Reihe von Zwischenstufen klar zu Tage. Sie ist auf Karte VI dargestellt.

Beispiele:

	ac' lu	*oc' lu*	*genuc' lu*	*peduc' lu*	*spec' lu*
Bitti	*-akru*	*okru*	*grenuku*		*ispreku*
Orune:	*-akru*	*okru*	*drenuku*	*priúku*	*ispríku*
Orosei:	*-akru*	*okru*	*drinuku*	*priuku*	*ispreku*
Nuoro:	*-akru*	*okru*	*brenuku*	*pređúku*	*ispriku*
Orotelli:	*-akru*	*okru*	*brenuku*	*preuku*	*ispriku*
Fonni:	*-akru*	*okru*	*fenukru*	*priđúku*	[*mirallu*]
Dorgali:	*-aχru*	*oχru*	*vrinuχu*		*íspriχu*
Urzulei:	*-aʒu*	*oʒru*			*ispriχu*
Triei:	*-aʒu*	*oʒru*		*preuʒu*	
Samugheo:	*-aʒu*	*oʒu*	*benuʒu*	*preuʒu*	*ispriʒu*
Aritzo:	*-aʒu*	*oʒu*	*ǧenuʒu*		*ispriʒu*
Cagliari:	*-aʒu*	*oʒu*	*ǧenuʒu*	*priuʒu*	*spriʒu*
Orani:	*-aču*	*oču*	*ĝinučču*		*ispičču*
Orgosolo:	*-al*^{ç}*u*	*ol*^{ç}*u*	*inul*^{ç}*u*	*peulçu*	*ispril*^{ç}*u*

Wie man sieht, ist im Nuoresischen die vulgärlat. Stufe, nur mit Wandel von *l* > *r* erhalten: *oc' lu* > *okru*. Im Dialekt von Orgosolo und nur dort hat sich aus *oclu* > *okru* und mit Umstellung *ol*^{ç}*u* entwickelt. Im Dialekt von Orgosolo ergibt die Verb. *cr* immer *l* + ^{ç}, selbst im Anlaut: *al*^{ç}*ar* = cras morgen, *al*^{ç}*áe* Schlüssel, ^{ç}*él*^{ç}*u* = Eiche (kerku), *al*^{ç}*u* = arcu, *pol*^{ç}*u* = porcu,

sa pudda a kiáu = sa pudda a kriáu (Eier gelegt). Im Grunde genommen ist aber auch diese Stufe = okru.

In Orani und den umliegenden Dörfern (nicht aber in Orotelli) ist *c'l* zu *čč* geworden, genau wie intervokalisch *cl*. Man sagt dort *kras*, aber *sa čáe* (clave), *sa čéssia* (ecclesia).[1]

Bereits im Nuores. ist in zahlreichen Fällen das *r* der Endung . . *kru* durch Methathese aus der Endung verdrängt worden (*brenuku, predtuku, ispriku, briku* usw. neben *okru*); im Campidano haben nach Analogie von *sprigu* usw., wo *r* umgestellt ist, alle übrigen Wörter ihr ursprüngliches *r* verloren: *ogu* (oc' lu), . . *agu* (. . ac' lu) usw. (Dagegen noch in Triei-Baunei-Urzulei: *ogru*). Das Nebeneinander von *sprigu* und *ogu* zeigt deutlich, dafs man es mit einer Verallgemeinerung der metathetischen Fälle zu tun hat, nicht mit einer eigentlichen Entwicklung von *c'l* > *g*.

Weitere Beispiele:

briku: Nuoro, Oliena; *vriku*: Ollolai Gavoi; *vilku*: Orgosolo, *iχru*: Dorg., *bigu*: Atzara. *igu*: Meana ‚Kalb' = vit' lu.

arréga f. Campidano 'Honigwabe'; log. *reja* = rec' la (retula).

kronúka: Nuoro, Bitti; *ʿanúkra*: Olzai; *kannúga*: cp. Spinnrocken = *conucla; die mit *kan-* anlaut. Formen durch *canna* beeinflufst (s. § 207).

§ 146. Neben dieser gewöhnlichen Entwicklung finden sich schon im Asard. Beispiele einer Parallelentwicklung *c' l* > *l̯i*, wie sie in tosk. *veglione* usw. vorliegt. Meyer-Lübke, Alog. S. 30 ff. hat darauf hingewiesen, hat sich aber durch die Form *bezzu* des heutigen Log. irrig machen lassen. Er nimmt an, log. *bezzu* werde *beddzu* gesprochen; dies ist nicht der Fall, man spricht *bettssu* und dieses log. Wort entspricht cpd. *béčču*, worüber später, § 168. Im CSP. finden wir nebeneinander: *via de ualle* becla (190) und *Jannu su* ueione (109), *becla* entspricht in der Bildung genau *ruclat*, *biclata* und der oben dargestellten neusard. Entwicklung. *veione* entspricht genau tosk. *veglione*, wie Guarnerio, Arch. Stor. Sa. I, 153 und Kr. Jhber. VIII, I 162—163 mit weiteren Belegen dargelegt hat. Neben den von Guarn. a. a. O. beigebrachten Beispielen (cpd. *agulla*, log. *auža*, gall. *agudda* = acuc' la > acul̯ia; cpd. *gentilla*, log. *lentiža* = lentil̯ia, log. *piža* Falte = (pic' la—pil̯ia) erwähne ich noch:

cpd. *billa* Falte = log. *piža* (neben dem übrigens auch *pija* = pic' la vorkommt).

cpd. *pariga* = paric' la nb. log. *pariža* = paril' i̯a.

muǧǧu m. in Urzulei ‚Baumstamm' = mutilu, muc' lu, mul' i̯u (in Urzulei: filiu > *fiǧǧu*) neben log. *muju* ds. = muc' lu (wie *oju* aus oc' lu).

§ 147. *g' l* entspricht in seiner Entwicklung *l̯i* (§ 178):

---

[1] Hierzu vgl. die Entw. *ǧáe, oǧu* in log. Dial., Campus § 79.

kallái = coag' lare, quag' lare; *billai* = vigilare, vig' lare; *tella* f. Platte = teg' la, tegula.[1]

Die Entwicklung von *quaglare* (Belege der Form bei Densusianu, Hist. L. Roum. S. 90) ist ganz regelmäfsig: (latte) *kaẑáu*: Dorg. Ovodḍa, Orani; (latte) *ʕaẑáu*: Olzai, Ollolai, Gavoi, Org., Mamoj.; (latte) *kağğáu*: Tonara; (latte) *kazzáu*: Orosei; (latte) *ʕağğáu*: Fonni; (latte) *kaẑadu*: Orune.

Nur in Bitti, Nuor.: *krakare*, *kraku* (it. *quaglio*); Campus S. 46, A. erklärt sich diese Formen durch Metathese des *l*; daraus entstünde aber erst **kragáre*; viell. liegt eine Kreuzung mit *krakkáre* = calcare vor (gewissermafsen: gestockte Milch, geprefste Milch).

§ 148. *-scl-*, *st' l-* geben *skr-* und mit analogischem Verlust des *l*(*r*): *-sk-* auf dem ganzen Gebiet:

uskrái = ustulare, ust' lare; *maskru* (Gennargentu-Gebiet), *masku* (Cpd. Cagl.) = masclu; *iska* (acp. *iscla* Ct. vgl. II, 2, XI, 4 usw. log. *iscla* CSP 4, 133, 197) Au, fruchtbares Tal[2] = *iscra aus insula (s. Schuchardt, ZfrPh. XXV (1901) S. 349 ff.); *askra* f. Holzspahn, nur im Nuores. gebräuchlich: im Campidano: *ástula*, die Vollform.

§ 149. *-ngl-* wird *-ngr-* und mit Verlust des *l*(*r*) = *-ng-*:

čingra Gürtel = cingula; *ungra* Nagel, Cpd. *unga* = ungla.

-ncl- wird *nkr*, *nk*:

minkra, Cpd. *minka* männl. Glied = *mincla für *mencla, mentula (s. § 9).

§ 150. Volkstümliche Vertreter von $\underline{{}^{v}pl^{v}}$ scheinen nicht vorhanden zu sein; für *duplu* wird das Fremdwort *doppiu* gebraucht; *manuplu* ist wie gemeinroman. zu *manuclu* geworden (cpd. *manuzu*).

§ 151. Für *-fl-* scheinen Beispiele zu fehlen. Ich habe Rom. XXXV (1906), S. 291—293 *murv̩oni*, *muróne* ‚Muflon‘ aus dem mufro des Polemius Silvius zu erklären gesucht. M.-L., ZfrPh. XXXI (1907), S. 505 weist jetzt auf die damals von mir übersehene Deutung Flecchia's hin, nach der die sard. Worte aus *mubro, einer Umstellung des von Plinius bezeugten umbru wären. Die Basis *mubrone, woraus *murv̩óne* > *muróne* (über die Verteilung der Formen s. Verf., a. a. O.) entspricht in der Tat genau der Entwicklung von *colobru > *kolóv̩ru* > *kolóru* usw., s. § 158. Für eine Ableitung aus *mubro sprechen auch die von mir seither im Nuoresischen gefundenen Formen: *mugróne*, *múgra* (Nuoro, Bitti, Orune), *murgóne*, *múrga* (Fonni), die sich zu *muv̩róne* wohl verhalten wie *jugu* zu *jub̩u* im selben Gebiet (s. § 56).

[1] M.-L., ZföG. 1891, S. 777 hat *tella* und *telloraži* (nach Porru ‚strato lapidoso che sembra lastricato dalla natura‘) = tellus und tellus + ace gestellt; *ll* müfste aber *ḍḍ* werden (unsere Abl. stützt span. *teja*, pg. *telha* Ziegel = *teg' la*).

[2] Berühmt die *Iska de Belvì*, ein schönes fruchtbares Gebirgstal bei Belvì-Aritzo.

§ 152. *-bl-* ergab *-br-*:

insubulum: Urzulei: *surbu*; Busachi: *išrubu* Schaft des Geschirres am Webstuhl.

§ 153. *ᵛrclᵛ* > *rk*:
čirku = circ' lu.

Die Konsonanten vor *r*.

§ 154. *ᵛtrᵛ*: über *ᵛđrᵛ* mit Metathese zu *rd* im ganzen Gebiet:

vitricus = *bírdiu* Stiefvater; petra : *perda*; utrem > *urdi* Schlauch; fratre : *fradi* (mit Dissim.); vulg. cagl. *fra ti*; nutricare: *nurdiái* ernähren; putricare : *purdiái* faulen.

Das *r* vor *d* wird im Vulgärcagliar. und auch sonst im Campidano und Sulcis gerne zu *ł*, wie in *matteḍḍu* : *pełda* (ich hörte auch in Iglesias: *pałda* = petra).

§ 155. *ᵛdrᵛ*: Sichere Beispiele fehlen für das Cpd.: *quadru* ist gelehrt. *karráda* Fafs, dafs Guarn., Rom. XX, 59 zu log. *karra* = quadra gezogen hat, ist nicht sicher *quadrata*, sondern eher carr + ata (vgl. ähnliche, von *carru* abgel. Wörter für ‚Fafs' bei Salvioni, Nozze Rossi-Teifs, S. 409).

§ 156. *ᵛcrᵛ* zu *ᵛgrᵛ* und meist umgestellt zu *rg*:

socrus : *sorgu*; Aritzo: *solgu*, vulg. cpd. *srógu*; acru : *agru*, vulg. cpd. *argu*.

§ 157. *ᵛprᵛ* zu *br* und meist mit Metathese:
capra : *kraba*; aprile : *arbili*.

§ 158. *ᵛbrᵛ* zu *ᵛḅrᵛ* und oft mit Verlust des *ḅ*:

febre: Aritzo: *frè* über **freṿi* (cf. *fà* neben *fae*); Nuoro: *frebe*;[1] februariu : *friarğu*; fabru : *fráu* über **fraḅu*.[2]

Wenn keine Umstellung des *r* eintrat, fiel das labiale Element im Cpd. vor *r* wie im Satzinnern (*sa barba* > *sa ḅraba* > *sa raḅa*).

In den Seui- und Gennarg.-Dialekten wie im Nuor. ist das *b* dann als *ṿ* erhalten, das im Nuor. sehr weich gesprochen wird.

	ciribru	colobra	calabrice, -u[3]
Gagliari:	*čulíru*	*koloru*	*kalárvigü*
Oristano:	*ciṿiru*	*kaṷóru*	
Seui:	*ciliṿru*	*kolóṿuru*	*kaláṿrigu*
Urzulei:	*χiliṿru*	*koloṿru*	*kalaṿriχu*
Aritzo:	*čelívuru*	*kolóṷru*	*kalaṿriže*
Nuoro:	*kiliṿru*	*kolóṿru*	*kalaṿrike*

[1] Im Süden dafür das span. *kalentúra, kalintúra*.

[2] Nur im Innern gebräuchlich; in der Ebene und in Cagl. durch das kat. *ferréri* ersetzt, aber als Eigenname *Fráu* überall häufig.

[3] Zu den Vertretern von calabrix, -icis Weifsdorn, schon CSP als Ortsname *Calabrike* 191, 290 vgl. Verf. im AStSa. I S. 143, M.-L., Wien. Stud. XXV (1903), S. 95.

Über *muẓrónẹ*, *murónẹ* s. § 151.

§ 159. ᵛ*gr*ᵛ verliert sein *g* über *-ǥr-*:
arésti wild = agreste; *intéru* ganz = integru.

h) Die *u̯*- und *i̯*-Verbindungen.

§ 160. *qu̯*, das in den alten cpd. Denkmälern stets als *qu̯* dargestellt ist (*ἄκουα* grch. Urk., *aqua*, *equa* usw. Guarn. Ant. Cpd. § 56) erscheint auch im heutigen Cpd. stets als *qu*:

aqua, *áquila*, *asquiḍḍa* (squilla Pflanze); *egua* aus equa, schon acpd. bezeugt, beruht auf *ekua, wie Guarn. a. a. O. beweist.

Die log. Formen mit *bb* (*b*) beginnen schon in Seui-Ulassai-Lanusei:

ábbila in Seui, Seulo, Aritzo, Villagr., Arzana, Ulassai, Urzulei, Triei-Baunei, Gadoni; *ábbile*: Atzara, *ábbili*: Meana.

§ 161. *gu*: ebenso erhalten: *lingua*, *anguiḍḍa*.

i̯-Verbindungen.

§ 162. *mi̯*: kein sicheres Beispiele.
binnenna Weinlese = vindemia ist kein solches.

§ 163. *pi̯* scheint erhalten zu sein:
appiu Eppich.

§ 164. *bi̯*:
arrúbiu rot = rubeu.

[Mit den Verbalformen *appu* = habeo, *deppu* = debeo ist nichts anzufangen, da sie recht wohl analogisch gebildet sein können, vgl. Campus § 152].

§ 165. *vi̯*:
Jovia = (*IOBIA* auf der altsard. Inschrift von Oristano, (1349), hsg. v. T. Casini, AStSa. I, 358): *ǧovi̯a* Donnerstag.[1]

§ 166. *ti̯* und *ki̯* wurden schon im Altsardischen gleich behandelt (s. M.-L. Alog. S. 22, Guarn. Ant. cpd. §§ 27—28) und ebenso natürlich im Neusardischen.

Pușcariu hat in seiner Schrift: ‚Lateinisches *Ti̯* und *Ki̯* im Rumänischen, Italienischen und Sardischen'[2] die Frage zuletzt im Zusammenhang besprochen. Nach ihm würde *ti̯*, *ki̯* im Cpd., Log. und Sass. gleichmäfsig zu *z*(*ʒ*); die log. Fälle mit *tt* wären Ausnahmen. Diese Darstellung, welche von dem sehr ungleichmäfsigen gedruckten Material ausging, entspricht nicht den tatsächlichen Verhältnissen. Pușcariu verhehlt indes selbst seine Zweifel nicht

---

[1] plovia ist überall durch *aqua* ersetzt; nur in Bitti: *proi̯a*, wo auch *ǧoi̯a* = jovia.

[2] S.-A. aus dem XI. Jahresber. des Instituts für rumän. Sprache zu Leipzig; Lpz. 1904.

und ahnt die wirkliche Sachlage. Unsere Karte VII. und die nachfolgende Tabelle mögen dartun, dafs *t̯i*, *k̯i* sich ganz gleichmäfsig im eig. Logudor. (Bono) zu *t*(*t*), im Nuores. zu *þ*(*þ*), im Cpd. und Grenzgebieten zu *z*(*z*) entwickelt:

	platea	puteu	pettia	..itiu	laceu	aciariu	martiu
Bono:	[*piazza*]	*puttu*	*petta*	..*ittu*	*lattu*	*attaržu*	*Martu*
Bitti:	*praþa*	*puþu*	*peþa*	..*iþu*	*laþu*	*aþál̯iu*	[*Martu*]
Nuoro:	*praþa*	*puþu*	*peþa*	..*iþu*	*laþu*	*aþár̯iu*	*Marþu*
Orgosolo:	*praþa*	*puþu*	*peþa*	..*iþu*	*lanþu*	*aþár̯iu*	*Marþu*
Fonni:	*praþa*	*puþu*	*peþa*	..*iþu*	*lanþu*	*aþárğu*	*Marþu*
Dorgali:	*parþa*	*puþu*	*peþa*	..*iþu*	*laþu*	*aþáržu*	*Marþu*
Samugheo:	*parza*	*puzzu*	*pezza*	..*izzu*	*lazzu*	*azzarğu*	*Marzu*
Aritzo:	*prazza*	*puzzu*	*pezza*	..*izzu*	*lazzu*	*azzálğu*	*Marzu*
Ulassai:	*prassa*	*pussu*	*pessa*	..*issu*	*lassu*	*assarğu*	*Marzu*
Cagliari:	*prazza*	*puzzu*	*pezza*	..*izzu*	*lazzu*	*azzarğu*	*Marzu*

Die Grenzen sind aus der Karte ersichtlich. Im -*zz*-Gebiete nimmt Désulo eine eigene Stellung ein, wo man *péğğa*, *láğğu* spricht. Dem Seui-Gebiet bis mit Perdas de Fogu ist *zz* > *ss* eigentümlich. Aufserdem spricht das ganze Sulcis: *čč* : *pečča*, *lačču*, aber *Marzu*.

Weitere Beispiele:

triúttu log., *trebúzzu* cpd.; Nuoro: *trevúþu*, Oliena: *tribuþu* = Heugabel, = trifurcium[1].

nastruttu log., *martuzzu* cp. = nasturtium.

littu log., *lizzu* cp. Trumm, Kamm, Schaft (in der Weberei) = licium (it. *liccio*, span. *lizos*, rum. *iţ*, *iţa*).

(*e*)*rittu* log., *eriþu* nuor., *arrizzóni* cp. Igel, *arrizzu* Meerigel = ericius, -ionem.

matta log. Bauch, *mazza* cp. Eingeweide = matia Gedärme (CGlL. V, 83, 17, s. Heräus, Spr. des Petron. S. 16).

tittóne log., *zizzóni*, *sizzoni* cp. Feuerbrand = titionem.

minettare log., *mineþare* nuor., *amelezzái* cp. drohen = minatiare (§ 5).

atta log., *áþa* nuor., *azza* cp. Faden = acia.

kotta log., *kozza* cp. Keil = *coccea (s. Guarn. AGI XIV, 393).

attatáre log., *þaþáre* nuor., *sazzái* cp. sättigen = satiare.

kattóla log., *kazzóla* cp. Pantoffel, Dorgali: *kaþóla* (von Rolla, Sec. Sag. S. 50 und nach ihm von Pușcariu, *T̯i* und *K̯i* S. 86 = calceola gestellt; diese Abl. ist unmöglich, da *al* immer bewahrt bleibt, man denkt eher an Zusammenhang mit it. *cazza*, *cazzuola*).

kugúttu log. Haube, *kugúzzula* cp. wilde Artischoke = cucutium (blog. CSP. 187).[2]

---

[1] Herzog, ZfrPh. XXVII (1903), S. 122 leitet das Wort von *tripudium* ab, was unmöglich ist.

[2] Das log. *kugužádu* ‚Getreide mit der Hülse' hat tönendes *ž* und gehört wie cp. *kugullóni* (§ 178) zu *cucullus.

alabattu log., *lampazzu* cp. Sauerampfer = *lapath + ium.

máttulu log., *mázzulu* cp. Sträufschen = *matiu + ulu.

pittigáre log., *pizziái* zwicken, z. Stamme *pitiu, von dem cp. *pizzu*, Dorgali: *piþu* Bergspitze, Höhe (acp. *pizzariu* Ct. volg. II, 2).

armuratta log., *ambulazza* cp. Pflanze: Cochlearia armoracia = armoracia.

seđattu log. *seđazzu*, *sadazzu* Sieb = setacium.

sozzu cpd. Oberknecht = socius.[1]

kaþizzáli cp. Grenze (alog. *capithále* CSP; acpd. *cabizza* Ct. volg.) = *capitia-le.

fattittáre log. faulen, *fattittu* faul — facticiare, facticius (z. Bed. vgl. Plin. 12, 37, 3: *terrenum ladanum friabile, facticium, lentum*, bei Forcellini).

istaþu in Urzulei ,Fufsboden' = *statium (cf. gall. *stazzu*).

mizza cp. Quelle = *mitia (Guarn. Ant. Cpd. S. 245).

Soweit es sich um *c̯i*, *t̯i* in intervokalischer Stellung handelt, kann ein Zweifel an der vollkommenen gleichmäfsigen Entwicklung dieser Verbindung nicht aufkommen.

§ 167. Die Beispiele, welche Pușcariu, S. 84 für *c̯i*, *t̯i* > *zz* im Logudoresischen gesammelt hat, beweisen nichts dagegen. Wir wollen sie alle einer Prüfung unterziehen:

istruzzu ,Straufs', ein der Insel unbekannter Vogel, = it. *struzzo*. *kizzu* = *citius ist nicht log., sondern den nördlichen Dialekten angehörig, in denen *c̯i t̯i* regelmäfsig *-zz-* wird. Log. heifst 'frühzeitig' *kito*, in dem man ruhig lat. cito sehen darf; cpd. dafür *kizzi*; *kazzare* ,jagen' ist so wenig wie cp. *kassái* einheimisch; *azza* Faden, Messerschneide, ist nicht log. (*atta*, s. oben)[2]; *azza* Mut ist nur cpd. (s. die Anm.)[2]; *lazzu* Schlinge ist nur cpd. (vgl. Spano II, s. v. *lattu* und unsere Tabelle)[3]; *saltizza* Bratwurst, s. dar. unten.

.. *aceus* > *azzu*: Pușc. führt nur *koázza* ,Schwanzende' an, das Spano bezeugt; aber dies eine Beispiel kann gegenüber den vielen .. *attu* nichts beweisen: *seđattu*, *binatta* (vinac + ia), *limbatta* (Keil des Pflugs = lingua + acea), *korriáttu* dehnbar (v. *korría* Riemen), *ferulattu* grau (z. *férula*, von der Farbe), *kijináttu* graufarbig (zu *kijína* Asche), *abbáttu* = aquaceus, usw. Das log. kennt freilich auch .. *azzu* in Wörtern wie *aerázza* grobes Benehmen, *agrázzu* herbe Traube, *pobulázzu* Pöbel, *robázza* schlechte Ware, *in-*

[1] Das Wort *sozzu* ist nur im Campidano gebräuchlich. In Nuoro heifst der Oberknecht *juþáriu* (von *juþu* Joch).

[2] Die Verwechslung stammt aus Spano's Wtb. Spano gibt *azza* als ,log. mer.', verweist am Schlusse des Artikels aber selbst auf log. *atta*; *azza* ,Mut' ist nur cpd. (allen meinen log. Gewährsmännern unbekannt); Pușcariu setzt es recht geistreich = audacia, was sich lautlich recht gut rechtfertigen läfst: **ađázza* > **aázza* > **azza*; wahrscheinlich ist aber *azza* ,Mut' dasselbe wie ,*azza*' ,Schneide' = cf. unser dialektisches ,Schneid haben' = mutig sein; ,schneidig' = mutig.

[3] Sollte *lazzu* auch log. vorkommen (ich habe nie etwas anderes als *lattu*, *laþu*, *lanþu* erfragt), so ist es ein sardisiertes it. *laccio*.

kurvázzu feig, tölpelhaft (s. Spano, O. S. I S. 49); aber während die Wörter auf ..*áttu* Abl. auf ..aceus ohne pejorativen Sinn sind, sind die auf ..*ázzu* alle pejorativ und erst aus dem Italienischen eingeführt (*robázza* = robaccia usw.) oder ihm nachgeahmt.

..*iceus* > *izzu*: Puşcariu führt an: *koízza*, das Spano als auf das Goceano beschränkt angibt, daneben aber stets regelmäfsig log. *koítta* (s. Sp. I s. v. und II s. v. *codetta*), und *pronízza* ‚pruno selvatico', letzteres ist allerdings gebräuchlich, kann aber wieder ..*íccia* entsprechen.

Jedenfalls ist die Regel *iceus* > *ittu*: *pensadittu* nachdenklich, *kabiđannittu*, Adj. zu *kabiđánni* September (caput anni), *kannittu* Geflecht (cpd. *kannizzu*), *palmittu* Palmknospen, *kabitta* Köpfchen, Ähre (cp. *cabizza*)[1].

..*uceus* > *uzzu*: Puşc.: *karruzzu*, neben dem auch *karručču* gebräuchlich ist = it. *carruccio*. Der echte Reflex ist ..*uttu*: *keḍḍutta* kleine Tenne (zu *keḍḍa* = cella), *peḍḍuttu* kleines Leder (pell +), *prammuttu* (palm +).

S. 83 bei den Paradigmen führt Puşcariu noch an: *rézza* Netz und *rezzólu* Dimin. davon, die aber als Fischerausdrücke aus dem Süden stammen können; vgl. daneben log. *rettólu* ‚irgend etwas Kleines', das Spano = retiolum setzt, was freilich sehr fraglich ist.

Der beste Beweis für die fremde Herkunft der Wörter auf ..*azzu*, ..*izzu* ist, dafs daneben ..*ačču*, ..*ičču*, ..*učču* gebraucht wird.

§ 168. Hier mufs gleich eine Reihe von Wörtern besprochen werden, welche der Regel ˇ*ci*ˇ, ˇ*ti*ˇ > log. *tt*, cp. *zz* widersprechen. Es sind.

log. *trizza*	cp. *tričča* Flechte
„ *frizza*	„ *frečča* Pfeil
„ *brazzu*	[„ *brazzu* Arm]
(Oliena: *bračču*)	(Urzulei: *raþu*)
„ *trozza*	„ *tročča* Knüttel.

Darf man diese Wörter für einheimisch halten? Gegenüber der grofsen Menge von regelmäfsigen Entwicklungen scheint dies unmöglich: cp. *brazzu* entspricht der Regel und *ráþu* in Urzulei ist ganz richtig = brachium, vgl. asard. *brathu*; aber das log. *brazzu*, *bračču* kann unmöglich einheimisch sein. Es wird sich also um Kreuzungen der alten sardischen Wörter mit den entsprechenden italienischen handeln, vgl. im log. auch it. ci*eco* > log. *zégu*. *trozza*, *tročča* ist etymologisch nicht sicher.

Genau zu diesen Wt. pafst

log. *bezzu*[2] cp. *bečču* alt
„ *sečča*, (Cagl.), *sičča* (Cpd.) Eimer;

[1] Daneben zahlreiche Diminutivabl. auf ..*ittu*, *itta* in beiden Dialekten, die aber aus dem Spanischen stammen: *bonittu* aus dem span. bonito usw.

[2] M.-L. Alog. S. 31 nahm an, dafs *bezzu* tönendes *z* habe, also aus *vel'ju entstanden sein könne, entsprechend *veiióne* im CSP (vgl. *fiiu* = *filiu*);

also Wörter, die ursprünglich *t'l, c'l* aufweisen. Sardisch ist diese Entwicklung nicht (vgl. §§ 145—46); die Wt. wurden also wohl dem Italienischen entnommen (das Alog. kennt regelmäfsig *beclu*; nlog. kommt *beju* in besonderem Sinne vor: ,alt von Bäumen'; daneben alog. *beiione* = vel'ione, s. § 146); die dem Sard. unbekannte Verbindung *ki* in *vecchio, secchia* wurde umgeformt.

§ 169. Bisher haben wir nur die Fälle besprochen, in denen *ti̯, ci̯* intervokalisch ist. Wir betrachten nun Kons. + *ti̯, ci̯*: Beispiele:

iskurtóne log., *skruzzóni* cp.[1] eine Art Wasserschlange = (is) + curtionem (CGlL. III 305, 07 usw., s. M.-L. Wiener Studien XXV, 98); *lentólu* Leintuch, log., *lenzólu* cp., *leþólu* nuor.; *kantone* log., *kanzoni* cp. Lied; *Laréntu* log., *Larenþu*, *Laréþu* im Nuores., *Larenzu* cp. = Laurentius; *lantáre* mit der Kugel treffen, *lanzái* cp. = *lanciare; *nuntas* log., *nunsas, nunzas* cp. Hochzeit = nuptias (das *n* wie in rum. *nunți* eingeschoben, nach Densusianu, Hist. l. r. durch *nuntiare* beeinflufst), *iskurtu* log., *iskurþu* nuor., *(i)skurzu* cpd. barfufs = *exculceus.

In allen diesen Fällen handelt es sich um ganz volkstümliche Wörter; man darf also auch Kons. + *ti̯, ci̯* > *t* log., *z* cp. als Regel aufstellen.

Pușcarius Musterbeispiele auf S. 83 ändern dem gegenüber nichts: *terzu* ist allgemein gebräuchlich, aber als Ordnungszahl kaum volkstümlich; *alzare, arzare*, neben dem cp. auch *arziai* vorkommt, ist nicht volkstümlich; *kazzare* jagen (s. § 167); *brazzu* Arm (s. § 168); *murza* Ölschaum, hat in Wirklichkeit tönendes *ż* und geht mit cp. *murğa* ds. auf muria zurück (durch Verwechslung mit *murğa, salamurğa = salamoja*)[2].

Auch *kalza, lanza* (gegenüber *lantare*), *forza, kominzare, konzare* tragen kein volkstümliches Gepräge.

In den alten log. Texten ist *ti̯, ci̯* bekanntlich durch *th* wiedergegeben, in den acpd. Texten ist bereits *zz* geschrieben. Es ist von gröfster Wichtigkeit, sich über den Lautwert von alog. *th* klar zu werden.

M.-L. Alog. S. 21 ff. sieht in *th* ohne weiteres die Wiedergabe des griech. ϑ und nimmt für das alog. *th* die spirantische Aussprache an, die griech. ϑ damals schon hatte. Pușcariu ist anderer Ansicht. Nach ihm kann es gar nichts anderes als einen *ts*-ähnlichen Laut bezeichnet haben. Er führt dafür folgende Gründe an:

1. Lat. oder it. Buchwörter wie *iustitia*, damals gesprochen *iustitsia* werden neben latinisierender Schreibweise durch *iustithia*

dafs dem nicht so ist, hat schon Guarn. Arch. St. Sa. I S. 152, Anm. 2 hervorgehoben.

[1] Das cp. Wort fehlt bei Porru und Spano; *skruzzóni* ist aber im Campidano allgemein gebräuchlich.

[2] Daneben cp. *murga* = amurca.

wiedergegeben, „welche nur dann verständlich sind, wenn *th* einen *ts*-ähnlichen Laut wiedergab“.

2. In Erbwörtern findet man neben *th* auch die Schreibung *ç*, *s*: *alsare*, *impaçare*, *ispaçare*, *terça*, *tersu*, *braçu*, *conça*, *conçare*.

3. Das heutige *mutsere*[1] > muliere schon im Statut *muçere* und *muchere*.

4. *th* = *ts* auch in Wt., wo nicht *ti̯*, *ki̯* zugrunde liegt: *thanca*. Weiters führt Pușcariu aus, dafs die heutigen log. *z*-Formen nur aus der Aussprache *ts* sich erklären.

Diese Formen könne man unmöglich alle als Entlehnungen ansehen, Wörter wie *kizzu* (zu streichen, s. § 167), *iskulzu* (zu streichen, s. § 169, S. 53). In den alten Texten seien diese Wt. nicht ausschliefslich durch *z*, *ç*, *s* wiedergegeben, sondern auch durch *th*, so *brathu* gegenüber heutigem *brazzu*.

Was von den Wörtern mit *z* im Logudor. zu halten ist, wurde schon gesagt. *ti̯*, *ki̯* ist regelmäfsig alog. *th* in volkstümlichen Wörtern: Man findet im CSP *petholu* 54, 355 gegen. heutigem *pezzu*; aber man darf deshalb nicht glauben, dafs *zz* im heutigen Log. die Regel sei: *pezzu* wurde durch das häufige it. *pezzo* nahegelegt; vgl. pettia > *petta*, *peþa*. *brazzu* ist im Süden regelmäfsig, wie *raþu* in Urzulei; das verhindert nicht, dafs *brazzu* im Nuoresischen und Logudor. unmöglich die alte Form ist. (Vgl. § 168).

§ 170. Zu Pușcariu's Gründen für *th* = *ts* ist noch zu bemerken:

1. Warum hätte in Buchwörtern nicht auch *th* = *þ* eintreten können, nachdem der Laut einmal existierte? Man sagt noch heute: log. *preíttia*, nuor. *priþia* Faulheit, obwohl das Wt. schon durch die Erhaltung des *i* von *ti̯* sich als Lehnwort erweist, und die heutigen Dialekte bieten noch manches Analoge: die ‚Wiege‘ heifst im Campidano: *barzólu*, *brazzólu* = kat. bressol, als Lehnwort daher auch noch in Nuoro mit *zz*: *brazzólu*, Oliena, Orgósolo: *brozzólu*; aber in Arzana z. B. hörte ich *barþólu*. Warum? Doch, weil cpd. z dort stets *þ* entspricht und man daher unbewufst *þ* auch im Fremdwort spricht. In den Dörfern der Fonni-Gruppe spricht man allgemein *taþþa* = it. tazza.[2]

2. Die Wt. sub 2. sind tatsächlich lauter Wörter, deren ‚Erbwörtlichkeit‘ anzuzweifeln ist und die z. B. im heutigen Campid.

---

[1] Hier irrt sich Pușcariu, denn *mużere* hat tönendes *z*, wie *li̯* > *ż* immer im Logud. (nur Bitti *żż* = *tss*, dort aber immer). Die Formen *muçere*, *mukere* sind entweder Schreibfehler, wie M.-L. Alog. S. 32 annimmt, oder Verwechslungen.

[2] Ähnliches ist oft zu beobachten: die Ebene hat für ‚heifs‘ das katal. *calent* entlehnt und spricht dafür *kallénti* mit gedehntem *l*. Die Dialekte des Innern, die das Wt. erst vom Campidano empfangen haben, haben es umgeformt. In Fonni sagt man: *ʿaǧǧénte* ‚heifs‘, wie man dort *aǧǧu* entsprechend cpd. *allu* = allium ‚Knoblauch‘ sagt.

vielfach *čč* statt oder neben *zz* aufweisen: *spaččai* = log. *ispazzare*, *končai* = *konzare*; über die andern vgl. das früher Gesagte.

3. S. die Anm.

4. spricht nicht gegen unsere Auffassung; *th* steht in erster Linie für griech. *ϑ*: *thiu*, dann trat es auch an Stelle von *z* als der diesem nächststehende Laut.

§ 171. Der Hauptgrund aber, weshalb man m. A. mit Meyer-Lübke alog. *th* = *þ* setzen darf, ist das Fortleben dieses Lautes in den zentralsten und altertümlichsten Dialekten der Insel. Gewiſs wäre auch eine spätere Entwicklung von *ts* > *þ* denkbar, die auf dies Gebiet beschränkt wäre; aber um auf das gemeinlog. *t*(*t*) zu kommen, ist das Voraussetzen einer Stufe *þ* unbedingt nötig, deren Reste in den nuores. Ma. fortleben.

Wir müssen für die ältesten Denkmäler bereits annehmen: *ts* > *z* im Campidano, *ts* > *þ* im Logudoro; aus *þ* wurde dann im gröſsten Teile des Gebietes *t*, nur die Zentralmundarten blieben hier wie in vielen anderen Fällen der älteren Entwicklungsstufe treu.

Auch die im alog. mit anlaut. *th* bezeugten Wörter erweisen sich bis auf den heutigen Tag als denen mit *th* = *t̯i* *c̯i* parallel entwickelt:

	thiu (ϑεῖος)	thoppu CSP. 163	thurpu CSP. 433. blind
Nuoro:	*þíu*	*þóppu*	*þúrpu*
Logudoro:	*tíu*	*tóppu*	[*żégu*]
Campid.:	*ziu*	*zoppu*	*zurpu*.

§ 172. Zu diesen schon fürs Alog. bezeugten Beispielen gesellen sich eine Reihe von Wörtern, die im lóg. mit *t*, im nuor. mit *þ*, im cpd. *z* anlauten, so:

þúkkaru nuor., *túkkaru* log., *zukkaru* cp. Zucker; *þamfaránu* in Urzulei, [*tafferanu* in Bitti, Nuoro], *tafferánu* log., *zaffaranu* cp. Safran; *þínþula* (Gavoi), *þíþula* (Nuoro, Bitti, Orani, Ollolai), *þíþela* (Oliena); *títtula*, *tíntula* log., *zínzula* cp. Stechmücke = zinzala Cp. Gl. L. V, 526, 1 (vgl. Heräus, Sprache d. Petron. S. 25). *þiþ-þóne* nuor., *tittóne* log., *zizzóni* cp. Feuerbrand = titionem.

Neben diesen etymologisch klaren Fällen herrscht dasselbe Verhältnis in einer Reihe von anderen Wörtern, deren Etymologie unsicher oder strittig ist, wodurch die Beurteilung derselben sehr erschwert ist. Es mögen zunächst die mir bekannten Fälle folgen:

þáppulu nuor., *táppulu* log., *záppulu* cpd. Lumpen, Fleck (vgl. it. *toppa*, viell. auch span. *trapos*); *þerákku* nuor, *térakku* log., *zerakku*, *zarakku* cp. Knecht, alog. *theraku*;[1] *þeˢulittu* (Oliena), *takkulittu*

[1] Die Etymologie des Wt. ist immer noch nicht klar. **poveracus* (Boehmer, Jahrb. f. rom. u. engl. Lit. IX, 115) und **servacus* (Zanardelli, Appunti S. 30) sind beide gleich unmöglich. An Abl. von *terra* ist auch nicht zu denken; *theraku* ist stets mit *th* geschrieben, während das synonyme *terrále* (CSP. 100 u. öfter) immer mit *t* anlautet. Vielleicht ist doch mit Spano und Bonazzi auf *θεράπων* + Suff. *áku* zurückzugreifen.

(Nuoru), *takkulittu* log., *zukkulittu* cp. Seufzen (auch: Kitzel); *titta* log., *zizza* cp. Zitze, Euter (alog. *thithi-clos*[1]); *tónka* log., *zonka* cpd. Ohreule; *þrúku* nuor. (*þúkru*: Mamoj., Fonni), *tuju* log., *zugu* cpd. Hals;[2] *þúrpu* nuor., *zurpu* cp. blind, von unbekanntem Et.:[3] *takkáre* log., *zakkái* cp. schneiden, spalten (doch wohl zur Wurzel tak-, Ktg. 9331); *þirriáre* nuor., *tirriáre* log., *zerriái* schreien;[4] *tikkiriáre* log., *zikkiriái* cp. schreien;[5] *tinníja*, *tinnía* log., *zinniga* cp. Spartogras (CSP. 425: *sas thinnigas*); *tikku* log., *azzikkéḍḍu* cp. Tröpfchen, Bifschen ‚ein wenig‘;[5] *þukkáre* nuor. ‚abreisen‘, *tukkare* log., *zukkái*, *inzukkái* cp. ‚beginnen‘, (alog. *thuccare*, CSP. 291; jedenfalls verwandt mit it. *toccare* und Sippe, deren german. Abl. nicht sicher ist. Vgl. auch Guarnerio, Arch. St. Sa. I, 432); *tuncare* log., *zunkiái* cp. stöhnen, ächzen (kors. *tuñu*, Guarn. AGI. XIV, 406); *tuḍḍa* log., *zuḍḍa* cp. Borste (nach Guarn., Kr. Jhb. VI, 1, 191 zu *attuḍḍare* ‚sich kräuseln‘, auch *astuḍḍare*, das Nigra, AGI XV, 481 zu *astulla für astula stellt, eine Abl., die aber äufserst unwahrscheinlich ist.)

Hiezu kommen noch einige Tiernamen, die mit *ti*-, *tu*- (*zi*-, *zu*-) anlauten, worüber im allgem. Guarnerio's Aufsatz: Rom. XXXIII (1904) S. 258—260:

þilipírke (Bitti, Orani, Nuoro) *þiliprí^ʃe* (Fonni-Geb.), *tilibirke* log., *zilipri^ʃe* (Olzai), *zimpilig͡e* (Ovoḍḍa) Heuschrecke [cpd. *pibizzíri*]; *tilingóne* log., *ziringóni* cp. Regenwurm; *þilikérta* nuor., *þiliʃerta* (Fonni-Gr.), *tilig͡érta* log., *zilig͡étta*: Samugheo, *zurung͡étta*: Ovoḍḍa, Eidechse; *þurulía* nuor. Hühnergeier, *tirolía* log., *zurulía* cp.

Zunächst dürfte nur klar sein, dafs in manchen Fällen Assimilation eintrat, so in *þiþþóne* für *titione*, cp. *zizzóni*; *attattare* log. neben cp. *sazzáre*; diesen sind die Fälle von *s* > *t* anzugliedern: *tiđárzu* log. neben *siđarzu* ‚Haufen Reisig‘ (jedenfalls zu *siđa* Zweig, dessen Abl. aber unsicher ist; daneben *seđarzu*; Guarn. Misc. Ascoli 243 zu *sedare* = segetare?), das ganz unsichere *tedile* ‚Tragkissen‘ neben *sedile*, vorausgesetzt dafs es, wie man annimmt, zu sedile gehört. So könnte man auch erklären *insandus* cp. dann = log. tanḍo.

Sonst ist sicher, dafs ursprüngliches anlautendes *z* > nuor. *þ*, log. *t* werden konnte (*þúkkaru*, *þoppu*); dafs aber auch *t* zu nuor. *þ*, cp. *z* werden konnte, scheint *tappulu* > *zappulu*, *takkáre* — *zakkai*, *tukkare* — *zukkái* einigermafsen zu zeigen. Die übrigen Beispiele sind zu weitgehenden Schlüssen nicht geeignet.

---

1 S. über dessen Bed. Verf. im Arch. Stor. Sa. I, 411 ff.

2 Das Wt. figuriert bei Ktg. 5212 unter *jugulum*. Dies Etymon ist ganz unmöglich: das Wort mufs au ..*uc'lu* ausgehen.

3 Zanardelli, Appunti S. 32 sah darin Art.-*s* + *orbu*, was undenkbar ist (*rb* > *rp*; *o* > *u*!). Verf., Arch. St. Sa. I, 145 dachte an *turpu für turpis.

4 Guarn., Krit. Jhber. II, 107 setzt die Wt. = span. *chirriar*; aber die Wt. machen nicht den Eindruck von Lehnwt.

5 Guarn., AGI XIV, 408 erwähnt kors. *zinziku* ‚poco, inezia‘ und zieht es mit den sard. Wt. zu *ciccu* ‚con reduplicazione forzativa‘.

Jedenfalls sind diese Fälle immer nur Ausnahmen, da ja sonst anlaut. *t* in allen Dialekten regelmäfsig bestehen bleibt. Die Neigung der einzelnen Dialekte zu *t*, *þ* bezw. *z* mochte daran mitwirken, genügt aber kaum, die Fälle zu erklären.

Es ist nicht zu vergessen, dafs auch sonst manchmal Störungen eintreten, die kaum anders zu erklären sind, als indem man die Neigung der Dialekte zu den ihnen charakteristischen Lauten annimmt.

Ich notierte: *þirióẑu* Klee in Gavoi (von trifolium), *þiþímbalu* Wolfsmilch in Bitti (CSP. 11 *titimalu* = tithymalus; an ein Fortwirken des griech. *ϑ* von *τιϑύμαλος* ist doch kaum zu denken), *parþíre* = it. partire in Oliena, *táþþa* = it. tazza im Fonni-Gebiet, *barþéu* in Arzana (s. § 170); allgemein sagt man im Nuores. *Benetúþi* für den italianisierten Namen des Ortes *Benetutti* (wo Heilquellen sind). Campus S. 37 gibt *aþþúga* in Bitti = it. acciuga. Im Nuores. sagt man *kaþéḍḍu* kleiner Hund, log. *kateḍḍu* = catellus. Dann verdient besonders das weitverbreitete *marþéḍḍu* ‚Hammer‘ neben *gurteḍḍu* ‚Messer‘ Erwähnung (Urzulei, Nuoro, Oliena, Gavoi, Orgosoli, Ollolai, Orune, Mamoj., Orosei, Orotelli, Benetutti, Nule; Bitti aber *marteḍḍu*); in einigen z-Dörfern: *marẑeḍḍu* neben *gurteḍḍu*: so in Olzai und Ovoḍḍa.[1] Ferner *þerpénte* Schlange in Nuoro und Bitti (Fonni: *serpénte*).

§ 173. Die Wörter: *arrežóni* Vernunft, Recht; *stažóni* Jahreszeit sind Entlehnungen aus dem Italienischen.

§ 174. Nachtonig *di̯*, *gi̯*, *i̯* zwischen Vok. = vulgärlat. *i̯* ist im (Süd)-Sard. zu *i̯* geworden:

arrái̯u Strahl = radiu; *arrái̯a* f. Linie = radia; *pói̯a* f. Saum, Zipfel d. Kleides = podia (gr. *πόδιον*, s. Kört. 7277); *plái̯a* f. Strand (Cagliari) = plagia; *arrói̯a* f. Pfütze, Wassergufs = *rogia (Rolla, Sec. Sag. S. 95; vgl. span. *arroyo*, lomb. *rogia* usw., Diez 426). *Mái̯u* m. = Majus *koi̯úi̯u* (Dorgali) Ehe = conjugium.

In einigen Wörtern ist das *j*-Element gefallen = *korría* f. Riemen = corrigia (acp. *curría*, Ct. volg. IX, 3) *aḅuléu* m. Wasserminze = pulejum[2]; *ói* heute = oje (hodie).

Diese Erscheinung wird im Norden des cpd. Gebietes allgemein: *Máu*, *péušu*, *óe*, *móu* (modiu).[3] Im Nuoresischen erscheint das *j* wieder:

modi̯u ergibt in Cagl. und im Cpd: *moi*, wahrscheinlich ver-

---

[1] An älteres marc-ulus für *mart-ulus* anzuknüpfen, verbieten die Lautgesetze.

[2] Die von den Wtb. verzeichnete Form *puléu* ohne die Vokalprosthese scheint im heutigen Cpd. ausgestorben zu sein; aber Bitti: *puléi̯u*.

[3] *móu* > *Máu*, *péušu*, *óe* in Seui-Gruppe, Villagrande, Arzana, Urzulei, Triei-Baunei, Ísili, Meana, Gadoni, Aritzo, Desulo, Tonara, Sorgono.

moi̯u, *Mái̯u*, *péi̯ušu*, *oi̯e*: Ovoḍḍa, Fonni-Gr., Nuoro. Bitti, Orosei, Dorgali.

allgemeinert nach der im Satzinnern abgekürzten Form: *unu moi' e đrigu* usw. ‚ein Scheffel Weizen'.

medi̯u ist heute durch *mešu* ersetzt, das schon im Altsardischen vorhanden ist und aus dem Italienischen umgeformt ist (s. M.-L. Alog. S. 56, Guarn. Ant. cpd. § 30). Doch ist zu bemerken, dafs die sardische Entsprechung *meiu* sich im CSP. 145, 189, 203, 334 neben *mesu* findet. Heute sind noch Reste erhalten: das cpd. *meiʒáma* ‚Mittagshitze' = mediu + cauma (s. Nigra, AGI. XV, 483) und der Ortsname *Meilógu* (eine Gegend im Logudoresischen) = Meiulocu (CSP. 271, 395).

Vor dem Tone ist die Behandlung die gleiche: *ǧaunái* = jajunare. Hier kommen besonders die Verba aus . . *idi̯áre* in Betracht: z. B. *furriái* herumstöbern, drehen = *furidiare + furnu, s. Guarnerio, Rom. XX, 66 (dort noch andere Beispiele).

§ 175. Daneben erweisen sich *appoǧǧái*, *disiǧǧái*, *fastiǧǧái* (den Hof machen = kat. festejar), *maniǧǧái*, *anuǧǧái* sich ärgern (= kat. anujar, enujar = span. enojar)[1] als Lehnwörter.

gośái, log. *gośare* ‚sich freuen', das Hofm. S. 47 direkt von **gaudiare*, Campus S. 63 von **gausare* ableiten will, ist sicher = span. *gozar*, wie schon die Behandlung des *au* zeigt.[2]

§ 176. *ndi̯* wird zu *ni̯*: (cf. M.-L. I § 510), s. § 181: *briʒunǧa* Scham = verecundia.

§ 177. *si̯* wird zu tönendem *ś* mit Verlust des *i̯*:

kaśu = caseu; *baśu* = basiu; *baśólu* = phaseólu; *maśóni* f. Schafstall = ma(n)sione; *preśóni* f. = *pre(n)sióne; *liśu* glatt, *liśái* glätten = *lis-eus (Ktg. 5641); *kamiśa* Hemd = camisia; *peśóni* Miete = pe(n)sione.

In einigen Wörtern *ž* statt *ś*:

čeréža = ceresea; *činížu* = *cinisiu.

kréśia Kirche erweist sich durch Erhaltung des *i̯* als nicht altererbt.

Bei vorhergehendem Konsonanten ergibt sich *š*:

bašu = bassiu.

§ 178. *li̯*: Die Ausgangsstufe, palatales *l̃*, ist in dem kleinen Seui-Gebiet erhalten und begreift noch Perdas de fogu mit sich. Im ganzen Campidano ist *i̯* dem *l* assimiliert[3], wovon schon die Carte volg. Spuren zeigen (Guarn. Ct. volg. § 24). Nördlich der Seui-Gruppe und noch Láconi einschliefsend breitet sich eine Zone

---

[1] Danach erweist sich Subak's Herleitung des log. gleichbedeutenden *annužare* als *i̯*-Abl. von *nubilus*, Z. f. rom. Ph. XXIX (1905), S. 425 als unmöglich.

[2] Die von Hofm. S. 47 für *gi̯* gegebenen Beispiele sind alle gelehrt: *áǧǧu* = it. *aggio* und überhaupt nicht zu *gi̯* gehörig, *assaǧǧai* = it., *arreloǧu* Uhr = span. *reloj*.

[3] Vgl. die heutige toskan. Aussprache *filli* = *figli*, M.-L. Grd. I² S. 642.

aus, die *ž* spricht mit einem leisen *i*-Nachklang, dieser folgt nördlich eine andere mit *ǧǧ*, die südlich noch Villa Nova Truschedu und Fordongianus, nördlich Fonni, Urzulei und isoliert Oliena einschliefst, und deren Einflufs sich noch in Orune geltend macht, wo man neben *pazza* (palea), *ozza* (folia), *kazzádu* (*qualiatu = coagulatu), *puzzóne* (pulleone): *muǧǧére* (muliere), *taǧǧére* (*taliarium; *-ére* nach anderen Wörtern) sagt. Im Nuoresischen wie im gröfsten Teile des Logudoro spricht man *ž*, im Bittesischen (Bitti, Lula, Orune) und in der Baronía (Orosei): *zz* (in der landesüblichen Schreibung = *tz*). S. Kt. VIII.

	filiu	folia	melius	palea	voleo	*pulleone	muliere
Seui:	*fil̄u*	*fol̄a*	*mél̄ušu*	*pal̄a*	*bol̄u*	*pil̄oni*	*mul̄éri*
Campid.:	*fillu*	*folla*	*mélluśu*	*palla*	*bollu*	*pillóni*	*mulléri*
Aritzo:	*fižu*	*foža*	*menǧušu*	*paža*	*božo*	*pižóne*	*mužere*
Samugheo:	*fiǧǧu*	*fóǧǧa*	*menǧušu*	*paǧǧa*	*boǧǧo*	*puǧǧone*	*muǧǧere*
Fonni:	*iǧǧu*	*oǧǧa*	*menǧušu*	*paǧǧa*	*boǧǧo*	*puǧǧone*	*muǧǧere*
Oliena:	*iǧǧu*	*oǧǧa*	*ménǧušu*	*paǧǧa*	*voǧǧo*	*puǧǧone*	*muǧǧere*
Orune:	*izzu*	*ózza*	*menžušu*	*pazza*	[*kerio*]	*puzzone*	*muǧǧere*
Nuoro:	*fižu*	*foža*	*mežušu*	*paža*	[*kerio*]	*pužóne*	*mužére*
Bitti:	*izzu*	*ozza*	*menzušu*	*pazza*	[*kelio*]	*puzzone*	*muzzére*

Weitere Beispiele:

kólla f. Hodensack = *colea; *kollóni*, *kallóni* Hode = *coleonem; *mallái* zerstampfen = *malleare; *čillu* m. Augenlid = ciliu; *čillóni* m. Strafsenrand, Furche, log. *kizóne*, *kužóne* Eck, Oliena: *šúǧǧu*, *šuǧǧone* Eck = *cilione (vgl. alog. im selben Sinne: CSP. 173; 189 *aue su kiiu dessa uinia*); *grugullóni* m. Kornwurm, log. *isgurzone* = curculionem; *kugullóni* m. Sackende = cucullionem, vgl. span. *cogujon* ‚Zipfel'; *amarólla* adv. = it. per forza = *a mala bolla*; *mullóni* m. Grenzstein = molionem;[1] *Santa Ǧilla* (ehem. Kirche auf einer gleichnamigen Insel im Salzsee bei Cagliari) = Santa Caecilia (die Kirche war, wie urkundlich nachgewiesen, dieser Heiligen geweiht).[2]

§ 179. *ni̯* ist als *ñ* nur in Tonara-Désulo erhalten, südlich davon ergab es die Verbindung *nǧ*, nördlich *nž* (s. Karte IX).

	vin-ea	*man-eanu	*cuneare	agnione	*prig-niu
Tonara:	*biña*	*mañánu*	*kuñare*	*añone*	*priñu*
Aritzo:	*binǧa*	*minǧanu*	*kunǧare*	*anǧone*	*prinǧu*
Cagliari:	*binǧa*	*menǧanu*	*kunǧai*	*anǧoni*	*prinǧu*
Nuoro:	*binža*	*manžanu*	*kunžare*	*anžone*	*prinžu*

[1] Diese Et. wurde zuerst von Gröber, ALL IV 119 für *mulloni*, span. *mojon*, apg. *molhom* aufgestellt. M.-L. ZfrPh. XIX, 97 dachte an Abl. von *mētula*; für das Sardische ist diese Abl., ebenso wie *mutilus* (Rolla, Sec. Sag. 85) unmöglich; vgl. auch alban. *mulár* ‚Haufen, bes. Steine' = *molaris* (G. Meyer, Alban. Wtb. 289).

[2] S. Arrigo Solmi, Cagliari Pisana, Cagl. 1904, S. 9.

Weitere Beispiele:

langu mager, log. *lanžu* = *laniu (s. Guarn. AGI, 397); *munğa* ,Hausarbeit', log. *munža* ,strappazzo' = munia; *tinğa* ,Räude', log. *tinža* = tinea: *mónğu*, *-a* ,Mönch, Nonne', log. *monžu*, *-a* = *monius (vgl. fr. *moine* = *monius*); *sanğa*, *anğa* (Cpd.) Eiter = *sania (f. sanies) vgl. § 205; *kastanğa* = castanea; *banğu* volkst. (gewöhnlich *bañu* = it. bagno), viele Ortsnamen: *Banğus* (s. Spano, Voc. Sardo Geogr. S. 25); *Banžiğ'ḍḍos* ,Name einer Quelle bei Orani = baneu für balneu (s. dar. M.-L. I § 477); *korónğu* ,grofse Felsmasse, meist auf dem Gipfel eines Bergs (dazu vermutl. *coronius, corongius* in den Ct. volg. XX, 3, XX, 6) = coronıum; häufiger Flurname (Berg *Coronğu* bei Jerzu, ein konischer Berg, weiteres bei Spano, Voc. Sard. Geogr. S. 42), auch als Personenname häufig; *Muntanğa*, Name der Berggegend von Villacidro-Arbus = montanea.

§ 180. Wie *ni̯* wird behandelt:

gni̯, *ngi̯* über *nni̯*:

prinğu ,schwanger' = *prign + iu (s. oben u. § 9); *anğóni* Lamm = *agn + ione (s. oben), wenn nicht *ann + ione anzusetzen ist, wie M.-L. II § 459; *assunğa* ,Fett', log. *assunža* = *axungia; *kónğu* ,Krug, Tongefäfs', log. *konžu* = congius (it. *cogno*); *anğái* ,Junge werfen', log. *anžare* = *agn + iare.[1]

§ 181. Auch *ndi̯* gibt über *nni̯* dasselbe Resultat:

brigúnğa ,Scham' = verecundia; *pránğu* ,Mittagessen' = prandium.

§ 182. *ri̯*: Die Verbindung *ri̯* hat sich erhalten im eigentlichen Nuoresischen (Nuoro selbst, nicht aber in dem sonst zu Nuoro haltenden Orani), in der Baronía (Orosei), in Orgosolo, Mamojada, Ollolai, Gavoi. Dabei wird das *r* ungerollt ausgesprochen. In Orune ist das *i̯* nicht rein, sondern neigt zu *ž*. In Oliena und Bitti ist das *r* zu *l* übergegangen; das *l* hat, besonders in Oliena, velaren Klang, fast . . *ali̯u*. Von *ári̯u* führt die Übergangsstufe *árži̯u* mit kaum vernehmbaren *i̯*-Element (Urzulei) zu *arğu*, das dem ganzen Süden zukommt. Ähnlich ist *ari̯u* im gröfsten Teil des Logudoresischen, so auch im Tirsotal (Bono) zu . . *aržu* geworden. Ein Ableger davon setzt sich über Orotelli-Ottana-Olzai bis Ovoḍḍa, Tiana, Teti und Austis fort; isoliert in Dorgali, wo das Ergebnis aber recht gut bodenständig sein kann. (Auch anlautendes *j* hat hier *ž* ergeben, s. § 78). S. Karte X.

---

[1] C. Michaelis de Vasconcellos setzt ZfrPh. XXIX (1905) S. 608 u. 616 **indiciare* (v. *ovum index*) für fr. *enger*, limous. *endzá*, galliz. *inzar* port. *ínçar* und für obige sard. Wörter an. Für letztere ist dies Etymon ganz ausgeschlossen.

	..áriu	*partoria	vulturiu	areola	hordeu	quaereo
Nuoro:	*..ári̯u*	*partóri̯a*	*gurtúri̯u*	*ari̯ola*	*óri̯u*	*kéri̯o*
Oliena:	*..ałi̯u*	*partółi̯a*	*gurtúłi̯u*	*ałi̯óla*	*ółi̯u*	[*vóǧǧo*]
Bitti:	*..áli̯u*	*partóli̯a*	*gurtúli̯u*	*arǧóla*	*órǧu*	*kéli̯o*
Urzulei:	*..áži̯u*	[*pratéra, pana*]	*guttúrži̯u*	*arži̯óla*	*órǧu*	[*óǧo*]
Fonni:	*..árǧu*	*pantórǧa*	*urtúri̯u*	*arǧóla*	*órǧu*	
Seulo:	*..árǧu*	[*partéra*]	*untúrǧu*	*arǧóla*	*órǧu*	[*bollu*]
Cagliari:	*..árǧu*	[*partéra*]	*intružu*	*arǧola*	*órǧu*	[*bollu*]
Orotelli:	*..árżu*	*partórża*	*ultúrżu*	*arżóla*	*órżu*	*kerżo*
Ovoḍḍa:	*..árżu*	[*partéra*]	*unturżu*	*arżóla*	*órżu*	[*bożo*]
Dorgali:	*..árżu*	*partórża*	*utturżu*	*arżóla*	*órżu*	*kerżo*

In Bitti hört man: *arǧóla*, *rešórǧa* (rasoria), *jannárǧu* (januariu), *freárǧu* neben *kiáli̯u* (cibariu). *teláli̯u* (telariu), *suéli̯u* (*suberiu), *ap̄áli̯u* (aciariu) usw. *li̯* ist sicher das ursprüngliche; vielleicht liegt in *rǧ* Einflufs der *rż*-Formen des Tirsotals vor. In Fonni im allgem. *rǧ*, aber gelegentlich noch *ri̯* (*urtúri̯u; proéri̯u* Spitzname = improperium). Im Norden des Campidano (Trexenta, Laconi) hört man häufig *..ǧǧu* usw. mit assimiliertem *r*: *brebegáǧǧu* = berbecariu usw., ebenso vereinzelt in Fordongianus und Busachi.

Dafs das Suffix *..eri (barbéri)* fremden Ursprungs ist, bedarf nach den bisherigen Darlegungen keines Beweises mehr.

γ) Die Konsonanten in Proparoxytonis.

§ 183. Es handelt sich hierbei im Sardischen um lauter nicht synkopierte Fälle, da die Synkope dem Sardischen widerstrebt. Der dem Nachtonvokal vorangehende Konsonant gibt zu Bemerkungen keinen Anlafs, er wird behandelt wie in Paroxytonis:

pipere : *píbiri*; dígitu : *diđu*; frágola : *fráula*; addúcere : *ađúžere* (Villagrande); décere : *déžiri*; plácere : *prážiri*.

Den letztgenannten Beispielen gegenüber kann *fái* ‚tun' = facere, *kói(ri)* = cócere nicht als regelmäfsig betrachtet werden; *fai* hat sich den Verben der I. Konj. angeglichen, *kóiri* Verben wie *kréiri* (credere) usw.

Der dem Nachtonvokal folgende Konsonant wird gewöhnlich ebenso behandelt:

manica : *mániga*; pedica : *peiga*; digitu : *diđu*; cubitu : *cúiđu*;[1] tepidu : *tébiu*;[2] cannabu : *kánniu*.[3]

---

[1] Daneben gebräuchlicher: *kuíđu* mit Akzentverlegung.

[2] In den Dörfern; Cagliari: *cébidu* nach dem Italien.

[3] Mit Angleichung an das Suffix *..iu* (log. *kánnau*); ein sonst anzusetzendes **canepu* (s. Densusianu, Hist. l. roum. S. 82, M.-L. Grdr. I² S. 469, § 21) ist zur Erklärung der südsard. Form nicht nötig.

In den vom eigentl. Campidanesischen nördlich gelegenen Gebieten sind die Laute natürlich entsprechend behandelt:

Nuoro: *júkere* (ducere), *fákere* (facere).

§ 184. Nun finden sich aber eine Reihe von Fällen, in denen der dem Nachtonvokal folgende tonlose Verschlufslaut über die tönende Stufe ganz ausgefallen ist. Regelmäfsig scheint dies der Fall zu sein bei den Verben auf *ˈ-ico*:

mússiu, *-ái* : morsicare; *núrdiu*, *-ái* : nutricare; *fáđiu*, *-ái* : faticare (Campidano); *máistu*, *-ái* : masticare (Campidano); *kástiu*, *-ái* ‚schauen' = *casticare, castigare, s. Guarn. Rom. XXXIII (1904), S. 51—52.[1]

Daran schliefsen sich einige Proparoxytona auf *ˈicu*, *ˈ-ica* an: *préssiu* Pfirsich = persicu. *bírdiu* Stiefvater = vitricus; *pórtiu* Laube (in Baunei, Triei, Urzulei) = porticus; *bíḍḍiu* Nabel *imbillicus statt . . *ícus* durch Suffix *ˈicu* (M.-L. Grd. I², 675); *pértia* Stange = pertica; *láttia* Lattich = lactuca, beeinflufst vom Suffix *ˈ-ica*.

Ganz durchgeführt ist die Regel aber nicht; zahlreiche Verba enden auf . . *igái* : *arbigái* weifsglühend werden = albicare, *frandigái* schmeicheln = blandicare, *murigái* aufrühren = rumicare (Nigra, AGI. XV, 491); *rosigái* nagen = *rosicare, *imbirdigái* grün werden = *in + vir(i)d + icare, usw., hier kann es sich um Einflufs die paroxytonen Infinitivformen handeln, aber auch *mániga*, *péiga* usw.

δ) Die Doppelkonsonanten.

§ 185. Von den Doppelkonsonanten hat sich nur *ll* eigens entwickelt. Die latein. doppelten Verschlufslaute sind als gedehnte Konsonanten erhalten: *gattu*, *sikku*, *bakka* (vgl. dazu § 188).

nn: *pinna*, *annu*.
rr: *ferru*, *turri*, *karru*.

§ 186. *ll* wird überall zu *ḍḍ*:

čeḍḍa eine kleine Herde = cella (Flecchia, Misc. Caix-Canello S. 200; vgl. alog. *kella* ‚Schar' CSP. 96, 253); *koráḍḍu* m. Koralle; *appeḍḍái* vb. (Oristano) bellen = appellare (auch log. *appeḍḍáre*); *baḍḍái* vb. tanzen = ballare (nur in den Dörfern, sonst *ballai* = it. *ballare*); *faḍḍíri* vb. fehlen, irren = fallire; *kóḍḍu* m. Hals, Arm = collum; *ḍḍói* = illoc (§ 53); *ḍḍu*, *ḍḍa*, *ḍḍi*(*s*) im Satzzusammenhang = illu, illa, illi(s).

Das *ḍḍ* wird in ganz Sardinien gleich gesprochen; es ist der aus Süditalien bekannte Zerebrallaut.

Wörter mit *-ll-* sind Lehnwörter, z. B. *bellu*, *stella*. Neben *stella* hört man auf dem Lande auch *steḍḍu*. Schon M.-L. Jber. VI,

---

[1] Vgl. CSP. 343: *castica* | *la* (Imper.).

I, 144 bezeichnete gegen Mohl *steḍḍu* als altererbt, *stella* als Italianismus.[1]

§ 187. *ss* > *ss*: *grassu*, *grussu*, *éssiri*, *ossu*.

In einigen Wörtern wird *ss* > *š*, wohl, wie Campus, § 156 annimmt, über *ssj*: *bašu*, *kaša*.

§ 188. Die Aussprache der Doppelkonsonanten ist nicht überall gleich. Im allgemeinen neigt das Sardische dazu, gedehnte Konsonanten hinauszuziehen, wie *nn* in *linna*. Dabei wird auch der der Doppelkonsonanz vorausgehende Vokal etwas gedehnt gesprochen („Konstanz der Silbenquantität"). Sard. *linna* wird weder *linna* wie etwa in it. *cenno*, noch *lina* wie in it. *lino* gesprochen, sondern als eine Zwischenstufe zwischen den beiden Extremen:[2] *lìna*. Davon rühren auch die Verwechslungen her: der Sarde spricht und schreibt *ténnirì*, *bénniri* genau wie *linna*.[3]

In einigen Gegenden (Tortoli und Umgebung, Fordongianus) werden Doppelkonsonanzen stets einfach gesprochen, einfache dafür gedehnt. Daher auch die Unsicherheit in den Transkriptionen; man findet bei Spano Beispiele mit *tt* neben gleichgearteten mit *t*, solche mit *cc* neben solchen mit *c*.

Am besten werden die Doppelkonsonanzen im Nuoresischen gesprochen.

3. Die Konsonanten im Wortauslaut.

§ 189. Über die auslautenden Konsonanten ist wenig zu bemerken; sie sind, wie im gesamten Sardischen, im allgemeinen erhalten, soweit sie nicht schon im Vulgärlat. gefallen waren:

t: *ámat*, *ámađa* (in Pausa), *esti* (est), *sunti* (sunt), *ámanta*.
n: *nómini*, *non*.
s: *kántaša*, *témpušu*, *flóriši*, *kráša*.
x: *séši*.

§ 190. Eine Bemerkung verdient auslautendes *-c*: Es ist gefallen, wie in den übrigen rom. Sprachen; da das Sardische oxytonierte Vokale im Auslaut nicht liebt, wurde ein paragogischer Vokal beigefügt:

---

[1] Neuerdings will Ettmayer, ZfrPh. XXX (1906), S. 26 A. *(i)steḍḍu* aus **astellu* zu *astru* wie *castellu* zu *castru*) erklären, „woher dann das Schwanken der Formen log. *istelladu* und *isteḍḍadu*". Letzterer Zusatz ist mir unverständlich; *stellatu* gibt doch ebenso *isteḍḍádu*, cpd. *steḍḍáu*. **astellu* anzusetzen ist nicht nötig; *steḍḍu* kann aus *steḍḍáu* gezogen sein.

[2] Herr Prof. Max Foerster hatte die Liebenswürdigkeit, mich neben anderem darauf aufmerksam zu machen, dafs die so entstehende Halblänge in der englischen Dialektologie mit einem Gravis bezeichnet wird. Ich folge diesem Beispiel.

[3] Daher erklärt es sich auch, dafs der Sarde, besonders der des Südens, wenn er Italienisch spricht, die Doppelkonsonanten schlecht oder falsch ausspricht, Doppelkonsonanten spricht, wo einfache stehen, und umgekehrt. Vgl. dazu die Bemerkungen von Fedele Romani, Sardismi, 2a ed. Sassari, Manca, 1887.

ḍḍói dort, acp. *lloi, illoi* (s. § 53) = illo[c] + i; *ingúni* dort (Cagl.); *a iggúe*: Samugheo, *a inkúi*: Gàiro, Arzana usw. mit log. *kue*; *a kúe* (Orani), *inkúe* (Oliena) = *eccuhuc mit Einmischung verschiedener Präpositionen (acp. *cui* Ct. Volg. IX, 6); das *n* im Cagliaritanischen ist parasytisch;[1] *akkuḍḍáe, inkuḍḍáe* ‚dort' in Olzai, *akkuḍḍái* in Nuoro, Bitti, *aˁuḍḍane*: Gavoi, Orgosolo = eccu illac. Im Campidano und nördlich dafür: *inkuḍḍéi, inkuḍḍéni*, dessen *e* nicht ganz klar ist.

innói ‚hier' (Cagliari, Campidano) = in + hoc; noch in Villagrande, Arzana, Meána, Desulo: *innóe*. Nördlich davon aber lauter Formen mit erhaltenem *c*,[2] wie in altem *cuche* neben acp. *cui*. Wie ist das aufzufassen? Wenn man bedenkt, dafs sonst auslautendes *c* stets abgefallen ist (vgl. log. *kúe*, gegenüber *inóke*), mufs man Formen wie *kúke, inóke*, auf Nebenformen ecc(u) hucque, in h|ocque zurückführen, von deren Fortleben auch andere roman. Ableger Zeugnis geben (s. M.-L. I § 552).

ne = *nec*. Daneben ist im Gennargentu-Gebiet und in Urzulei[3] vor Vokalen die Form *nen* gebräuchlich (vgl. aspan. *nen, nin*, pg. *nem*, z. Erkl. s. M.-L. I § 549).

4. Lautvertauschungen.

Assimilation.

§ 191. a) rückwärtswirkend:

romanínu Rosmarin, vgl. kat. *romaní*; *činčinái* zuschneiden, abkürzen (log. *kirkinare*) = *circinare; vgl. it. *cincischiare*; *činčiḍḍa* Funke, wohl wie log. *istinkiḍḍa* aus *istincilla zu erklären (S. § 196); *tiđónğa* Quitte, gegen log. *kiđonža* = cydonea; *pampa* Glut = it. vampa.

In nuores. Liedern kommen die beiden Fremdwörter *donzella* und *vapore* oft vor als:

zunzella (*ll* statt *ḍḍ*!), vgl. ven. *zonzella*, Salvioni, ZfrPh. XXII (1898) S. 480; *papóre* (*unu papóre*) ‚Dampfschiff'; vgl. auf anderem Gebiete: ngr. in Kreta: *παπόρι*, in einem peloponnes. Volkslied: *παμπόρι* (G. Meyer, Neugriech. Stud. IV, S. 16); *trattagášu* ‚Reibeisen' in verschiedenen Dörfern (Seui-Gruppe) gegen. dem gewöhnlichen *grattagášu* (Käs-reiber), wobei aber wahrscheinlich auch das

---

[1] Im Alog. entspricht den obigen Reflexen *cúche* (*cuke*). Es verhält sich zu *kui* wie alog. *inóke* (CSP. 309) zu heutigem cagliar. *innói*. (M.-L. Alog. S. 66 zweifelte, da er die neusard. Wörter nicht kannte). Guarnerio, Ant. cpd. Less. s. v. *cui* setzt *eccu'hic-ue, also mit *ue* (*ubi*) an, was gegenüber altem *cuke* nicht angeht.

[2] Die Entwicklung des Wortes entspricht im allgemeinen begreiflicher Weise der von nuce: *inóke*: Bitti, Orune, Orosei, Nuoro, Orani, Orotelli, Ottana; *inóçe*: Fonni-Gruppe mit Ovoḍḍa: *inóχe*: Dorgali; *inéχo*: Urzulei (auch Dorgali) mit Vokalmetathese; *inóge*: Atzara, Sorgono, Samugheo; *innóče*: Tonara; *inóngi*: Baunei-Triei; *innóže*: Aritzo-Belvì; *innóži*: Gadoni.

[3] Ob auch anderwärts, ist mir unbekannt.

Vb. *trattái* ‚handhaben‘ im Spiel ist, ebenso wie bei *trattállu* neben *battállu* Glockenklöppel = *battaliu (log. *attážu*).

§ 192. b) vorwärtswirkend:

ferrofia häufig im Volksmund.

Dissimilation.

§ 193. a) rückwärtswirkend:

amarólla ‚notgedrungener Weise‘ = a mala (b)ólla; *lešórža* (Olzai), *lešórğa* (Orani), *lešórja* (Nuoro) = *rešorža* (rasoria) Rasiermesser; *kalónigu* ‚Domherr‘ = canonicus (schon acp. s. Guarn. Ant. Cpd. § 72; *Calonicu* in einer Inschrift von 1388 aus S. Gavino Monreale, abgedruckt bei Casini, AStSa. I, 379; vgl. atosk., ven. *calonigo*).

Über *ğentilla*, *ğižu* s. § 86.

§ 194. b) vorwärtswirkend:

lenzóru ‚Leintuch‘ = linteolu (log. *lentolu*); *arrúndili* Schwalbe = (h)irúndine.

Metathese.

§ 195. a) einfache: Die Umstellung des *r* ist im Campidanes. vollkommen zum Gesetz geworden; die Durchführung desselben hängt einzig vom Bildungsgrad der sprechenden Person ab. In rein volkstümlicher Rede wird immer umgestellt und selbst Verbindungen wie *zra*, *sra*, *mra* usw. nicht vermieden, sondern geradezu gesucht. Auch neueingeführte italienische und sonstige Fremdwörter und Eigennamen unterliegen sofort diesem Gesetz. Es wird umgestellt:

1. Kons. + *r* > *r* + Kons.

socru : *sorgu*; pratu : *pardu* (daneben auch: *pađru*), capra : *kraḅa*, capistru : *kraḅístu*, petra : *perda* (daneben *pređa*), ventre : *brenti*, acru : *argu*.

2. *r* (*l*) + Kons. > Kons. + *r*: in diesem Falle wird das *r* meist zum anlautenden Kons. gezogen:

drofínu = delphinu, *braka* = barca, *fraži* = falce, *druži* = dulce, *skraḅóni* = scorpione, *brullái* = burlai, *srúkku* = surcu, sulcu, *Sraḅadóri* = Salvatore, *braḅa* = barba, *tróčiri* = torcere, *tróttu* = tortu, *srađu* = sardo (auch *sađru*), *Srađiña*, *Sađriña* = Sardinia, *alrígu* = allírgu, *frimái* = firmare, *króppu* = colpu, *mrakái* = markai, *Mraku* = Marcu, *kroḅi* = corbem, *trezzu* = terzu, *mrámuri* = marmuri, *krokkái* = cor(i)care, *préssiu* = persicu, *pruppa* = pulpa, *kraḅóni* = carbone, *próku* = porcu, *aqu' adrénti* = acqu' ardente, *vríğini* = virğini.

Am weitesten hierin geht die Gegend um Ísili, wo man z. B. sagt:

su rožu = *s' orğu* = hordeu; *pisrúči* = *pisurči* Erbse = pisu dulce; *s' ağiróha* = *arğola* Tenne = areola; *áččirážu* = *aččárğu* Stahl; *is rámas* = *is armas* usw. Durch Metathese ist das Suffix ..*dórğu* (.. toriu) im Campidano regelmäfsig zu ..*drožu* umgestaltet: *čenadróžu, furriadróžu* usw.

Auch nördlich vom Campidano und im Nuoresischen finden sich Fälle von Metathese; sie beschränken sich aber zumeist auf Fall 1.

Über die Umstellung in *merula* > **meurla* usw. s. § 32.

b) Gegenseitige:

§ 196. stentinae für *intestinae* ist schon vulgärlat.[1] und daher cpd. *istentínas, stentínas*; stincilla für *scintilla* ist gemeinsardisch und auch sonst romanisch (s. § 191; M.-L. I § 582).

Sonst ist von sicheren Beispielen etwa zu erwähnen: *arriđéli*: Steinlinde (rhamnus alaternus); log. *aliđérru* = alaternus.

Bei den übrigen Beispielen handelt es sich meist um einen wirklichen oder vermeintlichen Suffixtausch:

lostínku Lentiskusstrauch, acp. *listínku* (Ct. volg. II, 2); auch log. *lustínku*; cors. *lustinku, rustinku* (Guarn. AGI XIV, 141), siz. *listinku*; *bistókku* Zwieback = biskottu; *túžimu* in Villacidro = sonst *túmiži*; *ížili* Steineiche, in Meana = *íliži*; *púžili* Floh, in Meana = *púliži*; *pruníka* (Campidano) Immergrün = *pruínka* (Nuoro) = pervinca.

Abfall von Konsonanten.

§ 197. *r* ist gefallen in:

libba Pfund = libra und regelmäfsig nach *st, sp*: (vgl. Hofm. S. 65); *sorrésta* f. Base (log. *sorrástra*); *frađastu* Stiefbruder; *maístu* Lehrer = magistru; *ostióni* Auster = ostrea + one; *arrástu* Spur = span. rastro; *pirástu* Birnbaum = pirastru; *aspu* rauh = aspru. Im Nuoresischen fällt gerne *n* vor *þ*: *leþólu* = linteolu, *Laréþu* = Laurentius (vgl. § 169), *þíþula, þíþela* = zinzala (§ 172). Vgl. dort umgekehrt *lanþu* neben *laþu* = laceu (§§ 166, 201).

Über Fall von *g* vor *r* und *l* s. §§ 70, 159.

Zutritt von Konsonanten.

§ 198. *b* wird häufig nach *m* eingeschoben:

lómburu Knäuel (log. *lórumu*) = glomulu (vgl. cors. *grómbulu*); *strúmbulu* Ochsenstachel = *stumulus (vgl. rtr. *stumbel*, piacent. *stõmbal* (Gorra, ZfrPh. XIV, 154), usw.; *tumbu* Thymian, neben *tumu* (thymus); *kugúmbiri* Gurke; *assimbilliái* gleichen = *simil-iare; *imbiđóni* Stärke = *amidone, *þiþímbalu* Wolfsmilch (in Bitti) = tithymalus (§ 172).

§ 199. *m* häufig vor *b* und *p*:

túmbu Flötenrohr = tubus (Rolla, Sec. Sag. 105) *žumba* Höker

---

[1] S. W. Heräus, Die Sprache des Petronius und die Glossen, Offenbacher Progr. 1899, S. 41; M.-L. Grdr. I² 477.

zu lat. gibbus-gubbus (vgl. log. *zumbu*, cors. *zembu*, gen. *zembu*, s. Guarn. AGJ. XIV, 407); *lampazzu* Sauerampfer = *lapatium (v. *lapathum*), log. *alabattu*, vgl. sp. *lampazo*; *sampúnare* waschen, in Orgósolo = sapunare; *pamparánu* Safran, in Urzulei; *inúmbe* in Oliena ,wo', Bitti: *a umbe* = ubi.

§ 200 *d* nach *n*:

spíndula Spundzapfen = *spinula; *píndula* Pille = pinnula f. pillula (Nigra, AGI XV, 493), vgl. span. *píldora*.

§ 201 *n*:

findéus mpl. Nudeln = span. *fideos*, kat. *fideus*; *franda* Schürze (im Nuores.) = farda, falda; *muntire* in Urzulei ,rufen' = muttire; *lanþu* ,Schlinge, Falle' = laceu in Gavoi, Ollolai, Orgosolo; *insóru* im Campid. = ipsorum (hier ist der Einschub aber wohl schon vulgärlat., s. Puşcariu, Et. Wtb. d. rumän. Spr. 870); *mengus*, *menzus* = melius, s. § 178; *inóngi* hier = in + hoc, in Baunei-Triei, s. § 190; *sunfriri* = und neben *suffriri* leiden; *bardúnfula* ,Kreisel' in Seui = *bardúfula* (= kat. *baldufa*).

§ 202 *r*:

frunda f. Schleuder, vgl. it. *fionda*; *strúmbulu* Ochsenstachel = *stumulus (*r*-Einschub auch in rum. *strămur*, wallon. *strompe*; in der alten Paraphrase des Hl. Chrysostomus: *strónbolo*, s. Salvioni, Miscellanea Ascoli S. 90—91); *kurkuḍḍu* in Bitti, Nuoro ,Gavoi ,nestartiger Haarputz der Frauen und die darüber getragene spitz auslaufende Haube' = cucullus; *trínniri* klingen; log. *tinníre* = lat. tinnio; *frustigálla* Reisig = fusticalia zu *fustio*; *sa vrigúra* oft im Nuores. = safigura.

§ 203 *in* trat gelegentlich für andere Vokale + Nasal oder ohne solchen vor Labial ein:

imbriágu betrunken = ebriacus (weit verbreitet: it. *imbriaco*, genues. *imbriægo*, romagn. *imbarieg*, cat. *embriach*, nprov. *embriaigo*, asp. *embriago*); *imbrágu* 'Laube' (Cagliari) = *umbrágu* (Campid.) = umbraculum; *intúrgu* (Gairo), *intruzu* (Cagl.) Geier = *unturgu* = vulturius; *imbiđóne* Stärke = amidone.

§ 204. Andererseits ist *in* gefallen, wo es berechtigt war, in *buđéḍḍu* ,Trichter' in Tonara = imbut-ellum.

§ 205. Abtrennung eines vermeintlich zum Artikel gehörenden *s*-, das in Wirklichkeit ein Teil des Wortstammes ist, erfolgte in:

abbisúi (Meana), *ambesúga* (Oliena), *ambesúe* (Urzulei), *ambisuga* (Nuoro) = Blutegel = sanguisuga;[1] *anga* (Campidano) ,Eiter' = *sa sanga* = *sania (f. sanies).

[1] Guarnerio, Misc. Ascoli S. 229—30 sieht in dem Worte von Meána Angleichung an *ab(b)i* ,Biene', was begrifflich zu fern liegt und lautlich nicht entspricht (Biene *abi*); es handelt sich doch wohl um Einfluſs von *abba* ,Wasser'.

§ 206. Zutritt eines *s* an vokalisch anlautenden Wörter, das in Wirklichkeit ein Bestandteil des Artikels (*su, sa*) ist: nahm Flechia, Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino VII, S. 885—6 für *sirbóni* Eber aus **sarboni*, **arboni*, **aproni* an. Die Abl. ist aber sehr fraglich; das vortonige *i* könnte man zur Not über **serboni* erklären. Vielleicht hat silva auf die lautliche Gestaltung des Wortes eingewirkt.

§ 207. Mischung verschiedener Wörter (soweit die Laute dadurch beeinflufst sind).

Zu *luzzu* s. § 15.

ovidđeddu Eidotter, im Fonni-Gebiet, log. *oiđeddu* = vitellum + ovum (Salvioni, Postille 24); *trattagásu* neben *grattagásu*, *trattállu* neben *battállu* s. § 191; *korbánka* in Nuoro ‚Krähe' = cornac' la + corvu: *kurkufika* im Nuores. ‚Kürbis' (log. *korkorija*, cp. *korkoriga*, *krokkoriga*), müfste nuor. **kurkurika* lauten = *kurkurika + fika;[1] *kárigas*, *is* ∼ cpd. die Nasenlöcher = *narica + kara Gesicht (sp. *cara*):[2] *čiližia* cp. (*čiliğia* in Gadoni, *ğiliğia* in Ovodda, *kiliğia* in Samugheo) gefrorener Tau (Reif) = gelicidiu + caelu (Guarnerio, Misc. Ascoli S. 237), s. § 145; *pirikókku* cp. Aprikose, neben log. *barrakókku*, durch *pira* Birne beeinflufst (Zanardelli, Manipolo, S. 101).

[1] Die Mischung der beiden Wörter kommt davon her, dafs die sard. Wörter für „Kürbis" auch ‚Abweisung in der Liebe, Mifserfolg, bes. im Examen' bedeuten, cf. it. *zucca* ‚Dummkopf', span. *dar calabazas* ‚einen Korb geben, jem. im Examen durchfallen lassen', portug. *dar o cabaço*; man sagt z. B. in Cagliari: *as pigáu krokkoríga?* ‚bist du (im Examen) durchgefallen?'. Nun sagt man im verächtlichen Sinne auch nuor. z. B.: *fágher sar fikas* wie im Italienisch. Daraus das hybride *kurkufika*; z. B. in dem Romane ‚Il Vecchio della Montagna' von Grazia Deledda S. 194 „Ebbè, vi hanno dato *curcufica*?"

[2] Zauner, Die Namen der Körperteile etc., Rom. Forsch. XIV S. 361 A. hält *cariga* bei Spano für einen Druckfehler für **nariga*. Aber dem ist nicht so; *káriga* ist allein gebräuchlich.

III. Das Wort im Satze.

§ 208. Hier sind zunächst die im Sardischen so wichtigen satzphonetischen Veränderungen zu besprechen. Im allgemeinen erleiden anlautende Konsonanten, welche im Satzinnern zwischen zwei Vokale zu stehen kommen, dieselben Veränderungen wie die entsprechenden intervokalischen Konsonanten im Innern des Wortes; ganz entspricht sich die beiderseitige Entwicklung aber nicht, da Unregelmäſsigkeiten eintreten. Es ist daher besser, die einzelnen Fälle getrennt zu betrachten.

Tonlose Verschluſslaute:

§ 209. In Bitti und der Baronía (Orosei) bleiben bekanntlich alle tonlosen Verschluſslaute intervokalisch erhalten, im Satzinnern ebenso. In Orune, Nuoro, Orani, Orotelli-Onniferi bleibt zwar $^{v}p^{v}$ und $\underline{^{v}k^{v}}$ erhalten, aber $\underline{^{v}t^{v}}$ wird zu *đ* erweicht. In der Fonni-Gruppe herrschen die gleichen Verhällnisse, nur wird $^{v}c^{v}$ durch den Kehlkopfverschluſslaut ersetzt. In Dorgali und Urzulei wird $\underline{^{v}c^{v}}$ durch χ ersetzt, $\underline{^{v}p^{v}}$ und $\underline{^{v}t^{v}}$ erweicht zu *ḅ* und *đ*; Tiana, Austis, Ortueri, Busachi und dann der ganze Süden erweichen wieder alle drei Verschluſslaute. Daraus ergibt sich folgende Tabelle:

	su + kasu	sa + puḍḍa	su + tazu
Bitti:	*su kasu*	*sa puḍḍa*	*su tazzu*
Orosei:	*su kasu*	*sa puḍḍa*	*su tazzu*
Nuoro:	*su kasu*	*sa puḍḍa*	*su đažu*
Orani:	*su kasu*	*sa puḍḍa*	*su đažu*
Oliena:	*su ˁasu*	*sa puḍḍa*	*su đaǧǧu*
Fonni:	*su ˁasu*	*sa puḍḍa*	*su đaǧǧu*
Dorgali:	*su χasu*	*sa ḅuḍḍa*	*su đažu*
Urzulei:	*su χasu*	*sa ḅuḍḍa*	*su đaǧǧu*
Tiana:	*su ʒasu*	*sa ḅuḍḍa*	*su đažu*
Aritzo:	*su ʒasu*	*sa ḅuḍḍa*	*su đažu*
Cagliari:	*su ʒasu*	*sa ḅuḍḍa*	*su đallu*

Tönende Verschluſslaute.

§ 210. $\underline{^{v}d^{v}}$ und $\underline{^{v}g^{v}}$ ist in Cagliari und im Munde der Gebildeten zu *đ* und *ʒ* geworden. Diese Stufe ist die Regel im

Nuoresischen (mit Bitti), etwa in den Grenzen von ${}^{v}d^{v}$ und ${}^{v}g^{v}$ im Wortinnern. Bereits im Vulgär-Cagliaritanischen und regelmäfsig in der Ebene und bis ans Nuoresische hinauf ist ${}^{v}d^{v}$, ${}^{v}g^{v}$ im Satzinnern geschwunden. Der vorausgehende Vokal wird in der Regel nicht elidiert, doch hört man gelegentlich auch *s' attu, s' omu*:

	su } sa } + gattu	sa + domu	su } sa } + dentále
Nuoro:	*su gattu*	*sa đomo*	*sa đentale*
Aritzo:	*su attu*	*sa omo*	*[sa ǧentale]*
Campidano:	*su (sa) attu*	*sa omu (s' omu)*	*sa entali*
Cagliari:	*sa gattu*	*sa đomu*	*sa đentáli*

So konnte *dulce* über die Schwundstufe *gurce* ergeben, indem man die beiden Fälle verwechselte: *gurče, gurči* in Seulo, Arzana, Villagrande; *gulče* in Aritzo, *gulči* in Gadoni, sonst *durči* usw.

Da auch ${}^{v}j^{v}$ intervokalisch z. T. schwindet, konnte Verwechslung damit eintreten, so in *ǧúgere* = ducere neben *dúgere, dúžiri*, in *ǧentale* neben *dentale*.

Reibelaute.

§ 211. ${}^{v}s^{v}$ wird im Satzinnern wie im Wortinnern tönend: *zu ṡaḅóni*.

${}^{v}ce^{v}$, ${}^{v}ci^{v}$ entspricht genau der Entwicklung im Wortinnern: *sa žeréšia, su žillu* (ciliu) usw.

v (class. lat. *v* und *b*), das neusard. *b* ergibt, wird im Satzinnern je nach den Gegenden ganz verschieden behandelt. In Cagliari und vielfach im Campidano wird das *b* im Satzinnern gedehnt gesprochen. Im Sulcis wird das *b* zu *ḅ*. Im Vulgärcampidanischen bis zum Nuoresischen ist Schwund des *b* die Regel, im Nuoresischen *ḅ*, in Orosei, Orune, Bitti ein *v*, das kaum von *b* zu unterscheiden ist:

	sa + bacca	su + boi
Cagliari:	*sa bbakka*	*su bboi*
Sulcis:	*sa ḅakka*	*su ḅoi*
Campid.:	*sa akka*	*su oi*
Aritzo:	*sa akka*	*su oe*
Nuoro:	*sa ḅakka*	*su ḅoe*
Bitti:	*sa vakka*	*sa voe*

In Cagliari hört man allgemein, auch vom niederen Volk: *sa bbakka, su bboi, sa bbečča* (die Alte), *un' óminibbonu*; in Zusammensetzungen aber ebenso regelmäfsig mit Schwundstufe: *kaṡẓákka* ‚Kuhkäse' = kas(u) + (de) (b)akka, *pezzẓákka* ‚Kuhfleisch' = pezz(a) + (d)e (b)akka, ebenso auch: *non ḍḍu ollu* 'ich will es nicht' = non ḍḍu bollu.

${}^{v}f^{v}$ wird allgemein zu *ṿ*; in den Dörfern, die *f* durch Aspiration ersetzen, tritt die Aspiration auch in diesem Falle ein: *sa ṿémina, sa ṿólla* (folia); Fonni: *sa 'émina, sa 'óǧǧa*.

Die Spirans $^{v}j^{v}$ fällt im Campidano im Satzinnern: *sa enna* (= *sa* + *jenna*); *su enugu* (genuc'lu); in den übrigen Gebieten bleibt *j*, bzw. der daraus entstandene Laut. Vor dunklen Vokalen wird $\underline{^{v}g^{v}}$ im Campidano zu $\underline{^{v}\check{z}^{v}}$; *su žu* (iugu).

	sa + janua	su + iugu
Campidano:	*sa enna*	*su žú*
Fonni:	*sa jenna*	*su juḅu*
Nuoro:	*sa janna*	*su jugu*
Dorgali:	*[sa enna]*	*su žuále*

Sonanten.

§ 212. *n* und *m* erleiden keine Veränderung.

r kommt im Satzinnern kaum intervokalisch vor, da es stets alleinstehend schon die Prosthese aufweist. s. § 49.

l bleibt; wo $\underline{^{v}l^{v}}$ zu *u̯* oder *ḫ* wird, macht auch $\underline{^{v}l^{v}}$ im Satzinnern den Wandel mit, s. § 110.

Die Konsonanten vor *l* und *r*.

§ 213. $\underline{^{v}tr^{v}}$ wird zu *đr*, wie $\underline{^{v}t^{v}}$, bleibt, wo $\underline{^{v}t^{v}}$ bleibt: *su đráu* ‚Stier' (= *trau*). Nur das rein Nuoresische bewahrt in diesem Falle *t*: *su traḅu*.

$\underline{^{v}cl^{v}}$, $\underline{^{v}cr^{v}}$ wird zu *-gr*, wo *ka* > *ga* wird, im Nuoresischen bleibt *kr-*. In Orgosolo wird $\underline{^{v}kr^{v}}$ im Satzinnern wie *c' l* (*c' r*) behandelt, in Orani und Umgebung ebenso:

	sa + clave	sa + (ec)clesia
Cagliari:	*sa grai*	*sa grésia*
Aritzo:	*sa grae*	*sa grésia*
Fonni:	*sa krae*	*sa krésia*
Nuoro:	*sa krae*	*sa krésia*
Orgosolo:	*s' alˤáe*	*sa lˤésia*
Orani:	*sa čáe*	*sa čéssia*

In einzelnen Fällen konnte auch bei $\underline{^{v}kr^{v}}$, $\underline{^{v}kl^{v}}$ über $\underline{^{v}gr^{v}}$ das *g* fallen: *lómpiri*, *lamái*, s. § 67.

$\underline{^{v}pr^{v}}$ wird $\underline{^{v}br^{v}}$ im Campidano, bleibt, wo $\underline{^{v}p^{v}}$ bleibt: *sa ḅramma* = *palma* > *pramma*; *su ḅređi* = *prеđi*.

$\underline{^{v}br^{v}}$ wird volkstümlich im Campidano *r* mit Verlust des *ḅ*, im Nuoresischen gibt es *ḅr*:

sa raḅa = *sa ḅraḅa* = sa + barba; *sa raka* = *sa ḅraka* = sa + barca; *Santa Ráḅara* = *St^a^ Barbara*; *su razzu* = *brázzu* Arm.

$\underline{^{v}fr^{v}}$ wird zu $\underline{^{v}vr^{v}}$: *sa ṿrutta*, *su ṿráu* (fabru).

$\underline{^{v}gr^{v}}$, $\underline{^{v}gl^{v}}$ verliert sein *g* und wird zu *r*, *l*: *su lándiri* Eichel = glandem, dann auch isoliert *lándiri*; *un' ómini russu* = *un' ómini grussu*.

Wortauslaut.

§ 214. Die im Wortinnern intervokalisch gewordenen Konsonanten erleiden nach der Präposition *a*, nach den Konjunktionen

e, *o*, *ne* und *no* nicht nur keine Veränderung, sondern werden gedehnt, weil sich der an diesen Wörtern ursprünglich vorhandene Konsonant dem folgenden assimiliert hat. Auslautendes *t* wird dem Konsonanten des folgenden Wortes angeglichen, und zwar auf dem ganzen Gebiete.

Issu ḍḍ' a ffattu ‚er hat's getan'; *kanta bbeni* usw.

Auslautendes *s* vor anlautendem Kons. wird im ganzen Campidano beibehalten. Erst in der Umgebung von Oristano, in Ìsili und nördlich davon, im Gennargentu-Gebiet, im Seui-Gebiet finden wir folgenden Tatbestand: vor *k*, *t*, *p* bleibt *s*: *is karḅonis*, *is trembas*, *is pinnas*; mit *f* verschmilzt *s* zu *š*: *išéminas* (= *is féminas*), *ešáula* (= *es fáula* ‚es ist Lüge'),[1] den übrigen Konsonanten assimiliert es sich: *illávroša* ‚die Lippen', *duommúros* ‚zwei Mauern', *ibbákkas* ‚die Kühe' *izzerákkas* ‚die Mägde'. Im Nuoresischen und nach Süden mit Urzulei und Ovodḍa ergeben sich die von Campus, § 155 A. behandelten Verhältnisse: *s* bleibt vor *k*, *t*, *p*, assimiliert sich *l*, wird *r* von den übrigen Konsonanten:

Urzulei: *os karḅones*, *as trempas*, *as pinnas*; *al labrasa*; *duor boes*, *ar féminas*, *ebbar mečas* (viele Stuten), *ar ĝespas* usw.

---

[1] Vgl. *ex-fen + iare > *šendiái*, *šundiái*, § 45.

IV. Übersicht über die einzelnen Mundarten.[1]

a) Dialekte der Ebene.

Die Dialekte der Ebene mit Einschlufs der nach Osten und Westen herantretenden Gebirgsgegenden (Gerréi und Sárrabus im Osten, das Sulcis oder Iglesiente im Westen) bis Oristano und Láconi auf der einen Seite, bis mit Tortolì und den noch in der Niederung gelegenen Orten Lotzorái und Girasol ndl. von Tortolì auf der anderen Seite bilden eine grofse Einheit, das sog. Campidanesische, das sich durch wesentliche Züge vom Logudoresischen und auch von den Grenzmundarten unterscheidet. Das Hauptkennzeichen des Campidanesischen ist ein singender, oft in einem Wort von der gewöhnlichen Sprechweise um einige Töne steigender oder fallender Akzent, der im grofsen Ganzen auf das nicht daran gewöhnte Ohr einen unangenehmen, keineswegs sympathischen Eindruck macht. Dazu kommt das Hinausdehnen gewisser Endungen und die Aussprache der geschlossenen Vokale. Diese werden in gewöhnlicher Rede ungemein geschlossen gesprochen; ein von einem Bauern des Campidano gesprochenes *bọnu* klingt fast wie *bọ^{u}nu* und erinnert an das englische *o* in *bone*, wie es im Cockney-Londonerisch ausgesprochen wird. Selbst der gebildete Cagliaritaner verliert diesen Akzent selten und man erkennt überall in der Insel leicht das näselnde ‚*Casteḍḍaju*‘ (so nennt man den cagliaritanischen Dialekt). Es scheint mir nicht zweifelhaft, dafs dieser singende Tonfall auf grofsem Gebiete die Nasalisation erzeugt hat (worüber bei *n*, § 105).

Der singende Akzent und die Neigung zu nasaler Aussprache ist vollkommen auf die Ebene beschränkt. In den Bergen und besonders im Nuoresischen herrscht eine wohlklingende Aussprache, die an männlichem Klange wie in den Lauten dem Latein am nächsten stehen mag.

Die lautlichen, dem eigentlichen Campidanesischen eigenen Merkmale sind schon in den alten Texten gegenüber den logudoresischen ausgeprägt; die Carte Volgari zeigen bereits die meisten

---

[1] Eine Schilderung meiner Reisen in Sardinien und der betr. Gegenden finden Interessenten im Globus, Illustrierte Zeitschrift für Länder- und Völkerkunde, Bd. XCII (1907), Nr. 1 u. ff.

Eigentümlichkeiten des heutigen Südsardisch durchgeführt oder im Keime vorhanden (s. Guarnerio, Ant. Cpd., Einl.).

Eine Aufführung dieser gemeinsamen Merkmale ist unnötig, da in dieser Arbeit überall von ihnen ausgegangen wird.

In *Cágliari* (sard. *Kasteḍḍu*) werden zwei mundartliche Varietäten neben einander gesprochen. Die gebildeteren Klassen sprechen ein Sardisch, auf das das Lautbild verwandter italienischer Wörter den Einflufs ausübt, dafs die satzphonetischen Gesetze sich zum Teil anders entwickelt haben. So bleibt $\underline{{}^{v}d^{v}}$ und $\underline{{}^{v}b^{v}}$ im Satzinnern als *-đ-* und *-b(b)-* bestehen, während es im Vulgärcagliaritanischen und Campidanesischen gefallen ist (s. § 211); Konsonantenassimilationen sind weniger häufig, man sagt *martéḍḍu* (cpd. *matteḍḍu*), aber stets *rn* > *rr*, *rs* > *ss* usw. Vor allem ist die *r*-Metathese seltener: man sagt in Cagliari *durči* (dulce, nicht *drúži*), *barba* (nicht *braḅa* usw.). Lautlich betrachtet, ist aber selbst das Cagliaritanisch der gebildeten Stände, noch echt sardisch, auch die Formenlehre ist kaum vom Italienischen beeinflufst; wogegen im Wortschatz viele katalanische, spanische und italienische Elemente sich eingenistet haben, und die Syntax fast ganz italienisches Gewand trägt. Dieses Cagliaritanisch ist aber deshalb wichtig, weil es die Sprache aller Gebildeten der grofsen Provinz ist. Wer fein sein will, spricht auch in Sanluri, Oristano, Seui, Lanusei und Tortolì dieses Cagliaritanisch und in dem emporblühenden städtischen Lanusei wie in Tortolì hat es den einheimischen Dialekt fast verdrängt (in Lanusei z. B. jetzt fast allgemein, auch im Volke *aqua* für älteres *abba*, *pillóni* für *pižoni* usw.).[1]

Das niedere Cagliaritanisch, das besonders in den Vorstädten Stampace-St. Avendrace und Villanova (Biḍḍanóa), wo die ärmeren Klassen wohnen, gesprochen wird, zeigt im Grunde genommen, die Merkmale des gewöhnlichen Dialekts der Ebene: der singende Akzent ist stärker, ja besonders stark, ausgeprägt, die Metathese des *r* wird allgemein (*druži* = *durci*, *braḅa* (= *barba*), vorton. *o* wird zu *a* (*dattóri*, *calori* = colore), Wortschatz und Syntax ist weniger vom Italienischen beeinflufst; spanische Elemente sind dagegen häufig. Selbst Villanova unterscheidet sich durch den Tonfall und Einzelheiten von Stampace. In ersterem wird *rt*, *rd* gern durch *ƚd*, *ƚt* ersetzt: *maƚteḍḍu*, *peƚda*; in letzterem wird *rt* > *tt* wie im Sulcis und in der Ebene: *matteḍḍu*, *botta* (volta).

In beiden Spielarten des Cagliaritanischen wird intervok. *-t-* über *-đ-* als *-ḍ-* ausgesprochen, s. darüber § 94, und besteht die Neigung, *r* in *n* zu verwandeln: *manižósu* bitter = *marižósu* (*amaricosus); *kančófa* Artischoke (log. *iskarzófa*) und umgekehrt *n* in *r*: *turína* Tunfisch = *tunina*.

---

[1] Die älteren Leute in Seui und Lanusei sagen noch *abba*, auch unter dem ungebildeten Volk hört man es noch, aber die junge Generation sagt *aqua*. So wurde in Seui z. B. das noch von alten Leuten gekannte *oḍḍána* Haselnufs = abellana durch das jetzt allgemein angewandte cagliarit. *nuzeḍḍa* verdrängt u. a. m.

Östlich von Cagliari dehnt sich um den Meerbusen von Quartu eine kleine weinreiche Ebene aus, das sog. Campidano von Cagliari mit den Orten Pirri, Monserrato-Pauli, Selárgius, Quartucciu und Quartu. In diesen Orten spricht man annähernd vulgärcagliaritanisch; aber schon hier ist der Wortschatz ursprünglicher; statt des cagliar. *arratapiñata* Fledermaus (= kat. *ratapiñata*) ist z. B. das echt sardische *ẓurrundeḍḍu*; *sturrund'ḍḍu* (Monserrato) gebräuchlich,[1] statt *ballái* ‚tanzen' (= it. *ballare*) hört man schon das sardische *baḍḍái* u. a. m.

Nordwestlich von Cagliari erstreckt sich in einer Länge von über 100 km bis Oristano die grofse sardische Ebene, das eigentliche Campidano. Es grenzt westlich an die Berge des Sulcis und Iglesiente, östlich an die Hügellandschaft der Trexénta (Senorbì), die sich in den Bergen des Gerrei und südlich des Sárrabus fortsetzt. Diese ganze grofse Fläche spricht einen ziemlich einheitlichen Dialekt, der nur wieder lexikalische Varietäten in Menge aufweist. Man teilt diesen Komplex am besten nach seinem Hauptcharakteristikum, der Behandlung des intervokalischen *n* und *l* ein (s. dar. §§ 105, 110). Es ergeben sich folgende Gruppen:

1. Das Sulcis (Iglesiente): umfafst die metallreichen Berggegenden um Iglésias: Iglésias, südl. davon Gonnésa, Santádi, Narcáo, St. Anna Aresi, Gibba, Tratalías, Palmas, St. Giovanni Suergiu und St. Antioco auf der gleichnamigen Insel,[2] nördlich Fluminimaggiore, östlich Musei, Domusnovas, Villamassárgia.

Die Kennzeichen des Sulcitanischen sind:

1. *ci̯ ti̯* wird zu *čč*: *pečča* Fleisch (cpd. *pezza*), *fačču* (cpd. *fazzu*), *síččiri* setzen (cpd. *sésziri*).
2. *ᵛbᵛ* im Satzinnern wird zu *ḅ*: *su ḅoi* (Cagliari, *su bboi*, Cpd. *su oi, s' oi*); *sa ḅečča* ‚die Alte' (Cagl. *sa bbečča*, Cpd. *sa ečča, s' ečča*).
3. stimmhaftes *ż* wird zu stimmhaftem *ṡ*: *su ṡugu* ‚der Hals' (Cpd. *su żugu*; Etym. unbestimmt); *ṡurpu* (Cpd. *żurpu*, *żrupu*) ‚blind'.
4. Intervokalisches *-l-* wird zu *i̯* (*j*): *fiju* filu, *piju* (pilu), *mojénti* (*molenti*), *Teujáda* = *Teuláda* usw.

[1] Die Et. ist nicht ganz sicher; Guarnerio, Rom. XXXIII (1904), S. 259 erkennt darin wohl mit Recht eine Umgestaltung von *hirundellu.

[2] Die Orte Capoterra, Sarroch, Pula, Domus de Maria und Teuláda sprechen das Gemeincampidanesische ohne die Besonderheiten des Sulcis. Calasetta am Nordrande der Insel Sant Antioco und Carloforte auf der Insel S. Pietro sind genuesische Kolonien und sprechen mit einigen Modifikationen den Dialekt von Pegli bei Genua, woher sie stammen. In Calasetta, das mit St. Antioco durch eine Strafse verbunden ist, soll ein sardischer lexikalischer Einschlag sich geltend machen. Parodi hat versprochen, die beiden Orte genauer zu untersuchen.

Die Bewohner des Sulcis oder, wie man in Sardinien gewöhnlich sagt, der Maureḍḍía, die Mauréḍḍus, unterscheiden sich ethnologisch bedeutend von den eigentlichen Campidanesen. Man erkennt in ihnen die Nachkommen der Maurusii, jener maurischen Familien, welche nach Prokop die Vandalen nach Sardinien deportiert hatten.[1] Man hat auch arabische Elemente in der Sprache der Maureḍḍus entdecken wollen. Lamarmora und mit ihm Maltzan[2] erwähnt *boḍḍéu*, mit welchem Worte man einzelne Häusergruppen benennt, und zieht es zu ar. *bit* ‚Haus'; *furriadrožu* ‚Landhaus' zu sard. *fura* (müfste heifsen: *foras*) ‚heraus' und arab. *charadschá* (خرج) ‚hinausgehen'. Das ist aber alles eitel Phantasie; *boḍḍéu* gehört zu *boḍḍíri* ‚sammeln' = colligere, *furriadrožu* ist deutliche Abl. von furriái + Suff. . . toriu, und auch im ganzen Campidano und darüber hinaus in verschiedenen Bedeutungen gebräuchlieh. Ein Wort sicherer arabischer Abkunft ist bisher nicht nachgewiesen worden und wird es vermutlich auch nie werden.

2. Das Sárrabus: In Muravera und den umliegenden Orten beginnen jene Erscheinungen, die sich quer durch das Gerrei bis Oristano fortsetzen:

1. Nasalierung der Vokale: *mãu, bẽi, bõu, pãi* (§ 105).
2. Fall des intervok. ᵛlᵛ: *sái, moénti* (§ 110).

3. Gerrei, Trexenta und eigentliches Campidano:

1. Die Nasalierung ist allgemein; gegen Oristano zu fällt ᵛnᵛ aus (§ 105).
2. ᵛlᵛ wird durch den Halbvokal *u̯* ersetzt (§ 110). Am Westrande des Campidano (Villacidro) fällt ᵛlᵛ wie im Sárrabus.

4. Vom Sárrabus (San Vito) zieht sich über Donigála Seurgus bis in die Gegend von Isili ein Strich, der ᵛlᵛ durch eine Aspiration ersetzt (§ 110). In und um Isili ist diese Aspiration am stärksten. Der Dialekt gehört zu den schwer verständlichsten der Insel; hier auch weit vorgeschrittene Metathese (§ 195).

5. In der Ogliastra (Tertenía, Gairo, Barìsardo, Tortolì) spricht man ohne Nasalierung, ohne Veränderung des ᵛlᵛ; die dortige Aussprache steht der der gebildeten Cagliaritaner näher als irgend eine andere. Tortolì und die umliegenden Orte (Barì, Lotzorai, Girasol) dehnt intervok. *n*, während gedehntes *n* vereinfacht wird: *pánni* ‚Brot', *kannu* ‚grau' (= canus); aber *panu* ‚Tuch' (s. § 188).

In Gáiro, einem elenden Gebirgsdorf, wird das Campidanesische vielleicht am reinsten, d. h. am meisten nach der Schrift gesprochen.

---

[1] S. Giorgio La Corte, I Barbaricini di Procopio; Turin 1901.

[2] Heinrich Freih. von Maltzan, Reise auf der Insel Sardinien, Leipzig 1869, S. 164.

6. Gairo liegt im selben langen Gebirgstal auf der andern Bergseite Usíni, Ulássai und Jerzu gegenüber. Diese Orte gehören mit dem auf einsamen Hochplateau gelegenen Perdas de Fogu zu der Seui-Gruppe, die noch Ussássai, Seui und z. T. Sádali, Esterzíli und Séulo umschliefst.

Kennzeichen dieser Gruppe sind:

1. *ci̯*, *ti̯* gibt *ss* (*pessa*, *prassa*, *pussu*). § 166.
2. *li̯* gibt *l̄*, wobei das *l* sehr breit gesprochen wird, so dafs man fast *lž* hört: *fil̄u*, *pil̄óni* (§ 178).
3. ${}^{v}ce^{v}$, ${}^{v}ci^{v}$ gibt *če*, *či*: *áčina*, *pínniči*, *nuči* (§ 100).

Über die Grenzen der einzelnen Erscheinungen, s. die Karten.

Lexikalisch ist das Gebiet sehr interessant und hat manches alte Wort treu bewahrt, z. B. *koḍḍu* ‚collum' in der Bed. ‚Arm' (*dónami su góḍḍu* = gib mir den Arm); *pana*, ‚Wöchnerin', *paníl̄u* ‚Spitzname', *tiváni* ‚Rabe' u. a. m., worüber an anderer Stelle.

b) Gennargentu-Gruppe.

Nördlich von Ísili zeigen sich in Láconi zum erstenmal bedeutendere Abweichungen von Campidanesischen.

1. In Láconi ist auslautendes *e* und *o* erhalten (*nuže*, *domo*) §§ 24. 26.
2. *qu* ist *bb* geworden wie schon im gröfsten Teile des Nordcampidanesischen (Seui, Lanusei, Tortolì): *abba*, *ebba*.
3. *li̯* > *ž*: *fižu*, *paža*, *ožu* (§ 178).

Damit beginnen die Mischdialekte um den Gennargentu (Gennargentu-Gruppe). Sie stehen zwischen dem eig. Campidanesischen und den nuoresischen Dialekten. Die Orte dieser schwach besiedelten Zone sind weit von einander entfernt, liegen auf schwer zugänglichen Hochplateaus oder an den Berghängen und haben viel altes Sprachgut erhalten. Jedes Dorf unterscheidet sich vom andern durch kleinere oder gröfsere Verschiedenheit, häufig auch (wie die nur 1/2 Stunde von einander entfernten Orte Belvì und Aritzo) durch verschiedenen Tonfall. Gemeinsam ist ihnen von campidanesischen Eigentümlichkeiten:

1. Das Festhalten an *-zz-* für *ci̯*, *ti̯* (Ausnahme: Désulo) § 166.
2. *ri̯* zu *rǧ* (Austis und Tíana: *rž* wie Teti und Ovoḍḍa) § 182.
5. *ni̯* > *nǧ* (*ñ* in Tonara-Desulo) § 179.
4. *c'l* entwickelt zu *g(r)* wie im Campidano: *ógu* § 145.
5. Der Artikel lautet im Plural überall noch *is*.[1]

[1] Obwohl nicht eigentlich in die Lautlehre gehörig, glaubte ich diese Erscheinung hier mit berücksichtigen zu müssen, da sie gegenüber dem log. besonders auffällt. Karte XI.

Dazu kommen noch manche andere Erscheinungen, wie Part. *áu* für *átu*; letzteres sogar bis Nuoro reichend. § 95.

Logudoresische Eigentümlichkeiten dieser Dialekte sind:

1. Auslaut. *e, o* erhalten (*kane, domo*). §§ 24. 26.
2. Infinitivendung ..*are* (Zwischenstufe ..*ari* in Gadóni und Meána). § 24.

Teils campidanesisch, teils logudoresisch sind folgende Erscheinungen auf das Gebiet verteilt:

1. *če, či* für anlautend *ce, ci* noch in Meána, Belvì, Aritzo; nördl. davon und in Samugheo, Allai, Busachi usw. *ke, ki.* § 03.
2. Pluralendung ..*us* noch in Gadoni und Meana, sonst ..*os.* § 26.

Für *l̯i* herrscht *ž* vor, daneben das weitverbreitete *ǧǧ* (s. Karte VIII). § 178.

Einzelheiten:

Gadoni ist noch ziemlich campidanesisch und bildet den Übergang zwischen Séulo und Aritzo. Mit letzterem hat es gemein den Wandel von *r* + Kons. > *l* + Kons.: *polta* (*porta*), *suélǧu* (*suérǧu* = suberiu ‚Kork‘).

Aritzo-Belvì;

a) *r* + Kons. > *l* + Kons.: *elbése* (cpd. *brebéis*) = verveces, *azzálǧu* Stahl = aciariu, *solgu* = socru.

b) *l̯i* gibt *ž*, wobei aber das *i* noch leise nachklingt: *káž^i^áu* ‚latte cagliato‘, *ǧiž^i^u* Lilie. § 178.

c) Die Verbind. *sci, sce* wird *s* + *χ* (ich-Laut) gesprochen: *písχe* Fisch, *deo ísχo* ich weifs (cpd. *deu šiu*) = scio.

Désulo:

t̯i, c̯i wird zu *ǧǧ*: *peǧǧa* (§ 166); *n̯i* > *ñ* (§ 179) wie in:

Tonára, das aufserdem ^v^*nd*^v^, ^v^*mb*^v^ in *nn, mm* wandelt (§ 142).

Atzara: *r* + *c, g* assimiliert zu *kk, gg*: *kikku* Kreis (circu), wie im Oristano-Gebiet, s. § 131, *múggere* = mungere über *múrgere.*

l̯i > *ǧǧ*, das einen grofsen Teil der Orte dieser Gruppe eigentümlich ist und nördlich bis Fonni, Oliena und teilweise bis Orune reicht, erstreckt sich südlich bis in die Nähe von Oristano (Villa Nova Truschedu, Fordongianus). § 178.

c) Urzulei-Gruppe.

Die am östl. Abhang der Gennargentu gelegenen Orte Talána, Villagrande, Arzana und der Volksdialekt von Lanusei

nehmen eine ähnliche Zwischenstufe zwischen Campid. und Logudor. ein, wie die Gennargentu-Gruppe; einzelne Erscheinungen des Nuoresischen reichen über Urzulei bis in die Gegend von Lanusei, so vor allem *þ* für *ti̯ ci̯* (*peþa*).

Triei und Baunei bilden die Brücke zum Dialekt von Urzulei. Das im Tal gelegene Triéi neigt noch mehr zum Campidano, Baunei mehr zum Logudoresischen (Triei: *immói*, Baunei: *komo* ‚jetzt‘).

Baunei, Triei und Urzulei gemeinsam ist *rl* > *ll* (*merula* > **meurla* > *meúlla* § 32).

Urzulei, der in einem einsamen von allem Verkehr abgeschlossenem Tale gelegene Ort, einer der wildesten und ursprünglichsten von Sardinien, zeichnet sich durch seine Kehllaute aus, über die § 60. Der Infin. der I. Konj. lautet dort . . *áe* (*kantáe*), der der IV. . . *íe* (*partíe*) § 24. *err-* für *arr-* (§ 49.) Campidanesisch ist noch *ni̯* > *nğ*, *ri̯* > *rğ* > *rž*ⁱ; sonst im Ganzen die Verhältnisse der Fonni-Gruppe. Lexikalische Seltenheiten.

Dorgali ist mit Urzulei verbunden durch die Kehllaute, die aber nicht mehr so scharf klingen wie dort.

Sonst besonders: *j* > *ż* (*żuále* = *jugale, *żeo* ‚ich‘) *ari̯u* > *arżu*. §§ 78, 182.

d) Fonni-Gruppe.

Die Fonni-Gruppe, nördlich von Gennargentu, umfafst die wilden Gebirgsdörfer Ovoḍḍa, Fonni, Gavoi, Ollolai, Olzai, Mamojada, Orgósolo und Oliena. Tíana südl. von Ovoḍḍa ist noch der Gennargentu-Gruppe beizuzählen und unterscheidet sich wesentlich von letzterem.[1] Ovoḍḍa spricht gleichwohl noch *pezza* wie Tiana (ebenso Olzai), aber sonst bedeutet die Linie zwischen den beiden nahegelegenen Dörfern eine scharfe Grenze zwischen den beiden Hauptgruppen. Die Bergorte Austis und Teti gehören ebenfalls noch zur Gennargentu-Gruppe.

Die Fonni-Gruppe ist im wesentlichen logudoresisch. Hauptkennzeichen der angeführten Orte ist der für *k* eintretende Kehlkopfverschlufslaut (§ 61), sowie mit Ausschlufs von Ovoḍḍa der Ersatz von *f* durch eine leichte Aspiration (§ 83). Letztere Erscheinung macht noch Orani und Sarule mit, die sonst mehr nuoresisch sind.

Einzelheiten:

Fonni:

1. spricht noch *li̯* > *ğğ* wie die Gennargentu-Gruppe. § 178.
2. *ni̯*, *ri̯* > *nğ*, *rğ* „ „ „ „ §§ 179, 182.

[1] Es ist zu beachten, dafs zwischen Tiana und Ovoḍḍa die Grenze zwischen der Provinz Cagliari und der Provinz Sassari durchläuft.

Fonni, das höchstgelegenste Dorf der Insel (1000 m), ist durch seinen eigentümlichen Wortschatz bekannt; der fonnesische Dialekt ist, wenn schnell gesprochen, selbst den Nuoresen kaum verständlich. Als Mustersatz dieser Ma. mit z. T. nur in Fonni gebräuchlichen Wörtern pflegt man anzuführen:

In saˤósta de Taléþo þi suni sas boborissinas a ˤóndumas. (Auf dem Berge von Taletho sind Ameisen in Schwärmen.)

Orgósolo:

lc, rc, l'c wird *lˤ* (s. § 145).

Oliena:

ri̯ > li (§ 182). *li̯ > ǧǧ* (wahrscheinlich über Urzulei) § 178. *ni̯ > nǧ* § 179.

e) Das Nuoresisch-Bittesische.

Das eig. Nuoresische zeichnet sich durch Bewahrung der intervok. Verschlufslaute aus, geht aber hierin noch nicht so weit wie Bitti (§ 93). *ge-, gi- > ĝe-, ĝi-* (§ 78), *ᵛceᵛ, ᵛciᵛ > ke, ki* (§ 100), Einschub hiattilgender Konsonanten wie z. T. in der Fonni-Gruppe (§§ 28, 56); *ci̯, ti̯ > þ* (§ 166). Orani-Sarule, Onniferi, Orotelli, Ottana sind im wesentlichen nuoresisch. In Oráni und Umgebung *c' l > čč*, s. §§ 145, 213.

Das Bittesische mit der konsequent durchgeführten Er haltung der Verschlufslaute steht dem Latein am nächsten. Orune bildet den Übergang vom Nuoresischen zum Bittesischen, dort letzter Ausläufer von *li̯ > ǧǧ* (§ 178). Aufserdem *nd > nn, mb > mm* (§ 142). *li̯* im Bittesischen zu *zz* (*tss*), **ri̯ > li̯*. *f* fällt im Anlaut und intervokal. (§ 83 A). Altertümlicher Wortschatz.

Baronía (Gegend um Orosei) stellt sich durch die Bewahrung der Verschlufslaute und durch *li̯ > zz* zu Bitti. Auch Siniscola im Norden gehört noch zur Baronía, konnte aber von uns nicht mehr berücksichtigt werden.

Berichtigungen und Ergänzungen.

S. 12 Z. 20 v. o. l. *kraďéa* für *kradéa*.

S. 12 § 9. Zu mentula > *mincla vgl. die von H. Schuchardt, Slawo-Deutsches und Slawo-Italienisches, Graz 1885, S. 65 angeführten Wörter: *tschulolo* im ungar. Bergland Kinderausdruck für ‚penis‘, dazu nordböhm. *tschoreln, tschureln* ‚pissen‘, kärntn. *tschureln*, schles. *schirlen, schurlen, schullen*, östr. *tschullen*, meifsn. *schollen*, niederlaus. *schullen* = mähr. *čulati*, slov. *curati, curljati* ‚pissen‘, und S. 67: böhmerw. *Ludel* ‚penis‘ zu kärntn. *ludeln, lulumachen* ‚pissen‘, mähr. *lulati*.

S. 17 § 15: Die volksetymol. Form pulpus = polypus mit Anlehnung an pulpa weist Otto Keller, Latein. Volksetymologie, Lpz. 1891, S. 57 nach.

S. 39 § 10: Ähnliche Verhältnisse weist das Slowenische auf, das nach Schuchardt, Slawo-Deutsches, S. 44 bilabiales *w* mundartlich als Vertreter des *ł* kennt.

Wortregister.

In diesem Register werden diejenigen Wörter aus dem eigentlichen Campidanesischen, dem Grenzgebiete und dem Nuoresischen verzeichnet, welche im Texte Anlafs zu etymologischer Erklärung gaben. Darauf folgt ein Verzeichnis der erklärten Eigennamen. Die Zahlen beziehen sich auf die Paragraphen. A = Anmerkung, N = Nachtrag (Ergänzungen und Berichtigungen).

Campidanesisch.

Grenzgebiet.

Nuoresisch-Bittesisch.

Eigennamen.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.

BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER

PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

XIII. HEFT

FRANZ EWALD

DIE SCHREIBWEISE IN DER AUTOGRAPHISCHEN HANDSCHRIFT
DES „CANZONIERE“ PETRARCAS (COD. VAT. LAT. 3195)

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907

DIE SCHREIBWEISE
IN DER
AUTOGRAPHISCHEN HANDSCHRIFT
DES
„CANZONIERE“ PETRARCAS
(COD. VAT. LAT. 3195)

VON

FRANZ EWALD

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1907

Meinen lieben Eltern.

Inhaltsverzeichnis.

Einleitung.

Nachdem die zuerst von Pierre de Nolhac, Arthur Pakscher und andern Gelehrten angestellten Forschungen den autographischen Charakter des Cod. vat. lat. 3195 zweifellos erwiesen haben, ist damit nicht nur allen weiteren Erörterungen über die Anordnung und chronologische Reihenfolge der Gedichte des „Canzoniere" der Boden entzogen, sondern ein positives Interesse bietet uns das Manuskript darin, dafs wir in ihm eine Probe der Schreibweise des Dichters besitzen, über die bis jetzt nur Vermutungen geäufsert werden konnten, und zwar ein um so gröfseres Interesse als wir bei dem völligen Mangel autographischer Zeugnisse von bedeutenden Werken aus jener Zeit, aus unserer Handschrift zu erkennen im Stande sind, wie die italienische Sprache das Trecento und zwar von einem der gebildetsten Männer seiner Zeit und von einem Gelehrten, der lateinische und italienische Sprache zu vergleichen vermochte, und der über all sein Tun sich selbst Rechenschaft abzulegen gewohnt war, mündlich und schriftlich gehandhabt wurde. Dieser letzten Seite der Überlieferung der „Rime" Petrarcas im Cod. 3195 glauben wir im Folgenden eine eingehende Betrachtung widmen zu dürfen.

Zum Zwecke einer kritischen Würdigung der sprachlichen Form des Codex ist daher im Folgenden die Orthographie sowohl in dem von Petrarca selbst geschriebenen als auch in dem in seinem Auftrag von einem Kopisten eingetragenen Teile, der von dem Dichter sorgfältig revidiert wurde, untersucht worden und auf Grund zahlreicher Beispiele eine Laut- und Formenlehre des „Canzoniere" aufgestellt, die geeignet sein dürfte, die Frage zu entscheiden, welcher Art die florentinische Schriftsprache des 14. Jahrhunderts war, und ob und inwieweit kritische Eingriffe in die sprachliche Überlieferung von Florentiner Schriftstellern jener Zeit als zuverlässig gelten dürfen. Eine Vergleichung der beiden Teile der Handschrift stellt die Unterschiede zwischen der Schreibart Petrarcas und der des Kopisten fest.

Bei der Erklärung der festgestellten Orthographie des Codex waren geeignete ältere altitalienische Handschriften und besonders

die sprachliche Form bei dem gröfsten italienischen Dichter des Mittelalters, Dante, zum Vergleich heranzuziehen. Auch bot sich Gelegenheit, dem modernen Sprachgebrauch und der italienischen Volkspoesie, namentlich hinsichtlich ihrer Stellungnahme zu Diphthong und Monophthong, Beachtung zu schenken.

Weiter haben wir in einem Anhang die bisher noch ununtersuchte Interpunktionsmethode des Dichters in seiner Handschrift einer Prüfung zu unterziehen und zu versuchen, für die Bedeutung der einzelnen Zeichen eine Erklärung zu finden. Auszugehen hatten wir bei dieser Frage von einem Petrarca selbst zugeschriebenen Traktate über seine Interpunktionsmethode und hatten das Verhalten des Codex zu den dort gegebenen Vorschriften festzustellen.

Erst die unserer Abhandlung zu Grunde gelegte diplomatische Ausgabe des Cod. vat. lat. 3195, die im Auftrag der „Società filologica Romana" von Modigliani besorgt wurde (Rom 1904), ermöglichte eine abschliefsende und umfassende Untersuchung über die Frage.[1] Mit der Orthographie der autographischen Handschrift hatten sich bis dahin beschäftigt Savelli, der in „Studi di Filologia Romanza" (IX, S. 89 ff.) auf Grund der Ausgabe Mestica's („Le Rime di Francesco Petrarca restituite nell' ordine e nella lezione del testo originario" Firenze, Barbèra 1896) die „Arcaismi nelle rime di Petrarca" zusammenzustellen unternahm, und C. Appel, der in seiner grofsen Ausgabe der „Triumphe" Petrarca's (Halle 1901) S. 161 ff. („Zur Lautlehre und Orthographie Petrarcas") die Beobachtungen Savellis aus seinen der Handschrift entnommenen Sammlungen ergänzte.

Die hier zu behandelnden Fragen zu erledigen, beabsichtigten Savelli und Appel noch nicht. Savellis Arbeit sollte, wie er selbst sagt, (S. 92) nichts sein als ein „primo saggio di fonetica e morfologia petrarchesca", und er verweist deshalb (S. 90) auf die später von Modigliani veröffentlichte „tanta aspettata edizione del codice autografo", deren Wichtigkeit er betont, da bisher wegen ihres Fehlens noch keine den Prinzipien der modernen Philologie genügende Untersuchung über Petrarca's Sprache hätte angestellt werden können. Appel charakterisiert Savellis Arbeit (S. 162) richtig dahin, dafs Savelli zwar gelegentlich bemerke, ob eine Lautform oder Schreibung autograph ist oder nicht, dafs Savelli auch seinen Bemerkungen über die Orthographie ganz wesentlich die eigenhändigen Teile der Handschrift zu Grunde lege, aber sonst seine Beispielreihen ohne solche Trennung gebe, die nicht unwesentlich sei; denn der Abschreiber habe nicht immer die Schreibung, ja auch die Sprachform des Dichters genau inne-

[1] Das am Ende des Jahres 1906 als Volume II der „Codices e Vaticanis selecti" angekündigte phototypische „Originale del Canzoniere di Francesco Petrarca, Cod. vat. lat. 3195" (Mailand 1907) ist erst nach Vollendung vorliegender Abhandlung erschienen und konnte daher nicht berücksichtigt werden.

gehalten. Des weiteren bemerkt Appel über Savellis Abhandlung, bei dem Kapitel „*ę* oder *ie*?“ (S. 162), dafs dieser alle in Betracht kommenden Fälle habe aufzählen wollen, dafs aber manches Beispiel nachzutragen sei, das im „spoglio completo“ nicht habe fehlen dürfen.

Appel wollte den Text seiner „Triumphe“ in die Sprachform und Orthographie Petrarcas kleiden und wurde so zur Untersuchung der autographischen Teile der Gedichte Petrarcas veranlafst. Er beabsichtigte, wie bemerkt, die Ausführungen Savellis zu ergänzen, und „noch strenger als dieser zwischen ganz zuverlässigem und weniger zuverlässigem Material zu unterscheiden.“ Jedoch auch seine sorgfältige Darlegung erhebt noch nicht den Anspruch, abschliefsend zu sein, und er bemerkt selbst (S. 162): „Das Folgende wie Savellis Arbeit, stellt nur die Sammlung einzelner Notizen über die Schreibung der Handschrift dar“, und auf derselben Seite wiederholt er: „Auf vollständige Aufzählung mache ich nirgends Anspruch.“ So hat er denn auch über das Vorkommen von *re-* und *ri-*, *de-* und *di-* als Präfixe „eine genaue Statistik nicht aufgenommen“ (S. 165), über das Auftreten von *ç* und *z* bei Petrarca konnte „er die Versicherung Mesticas für den Vat. 3195 nicht kontrollieren“ (S. 169). S. 173 sagt er, dafs eine genaue Statistik für die einfachen und doppelten Schreibungen des *ğ* noch zu liefern sei. Eine Behandlung der Formenlehre überläfst er „der zu erwartenden vollständigen Abhandlung über die Sprache Petrarcas“, die bis jetzt noch nicht vorgelegt ist. Seine Feststellungen glaubt Appel häufig vorsichtig durch Ausdrücke wie „soweit ich sehe“, „scheint nicht vorzukommen“, einschränken zu müssen.

Erklärungen für die festgestellten Tatsachen geben er und Savelli nur wenige und dann vermutungsweise. So führt z. B. Savelli den Wechsel zwischen Diphthong und Monophthong auf eine besondere Absicht Petrarcas zurück (vgl. unten: Erklärung der Doppelschreibungen, Abschnitt I: Diphthong und Monophthong); „bei anlautendem *h* erkennt er“, wie Appel S. 168 sagt, „das Prinzip Petrarcas nicht.“ Auch Appel äufsert sich nur gelegentlich und nur vermutungsweise zu den erörterten Punkten, wie z. B. S. 163, wo er sagt: „In einzelnen Fällen mag man auch die lateinische Wortform für die Bevorzugung des *ę* vor *ie* geltend machen können,“ oder auf derselben Seite: „dafs lateinische Wortform gelegentlich von Einflufs gewesen ist, scheint sich aus *loco* gegenüber *luogo* zu ergeben“, und daselbst: „*elice* ist reiner Latinismus“ oder S. 164: „Es handelt sich meist um Latinismen“ und S. 165: „Die Formen mit *e* dürfen im Allgemeinen als gelehrte gelten“ usw. Wie man sieht, lag Vollständigkeit und Erklärung der Erscheinungen noch nicht in der Absicht Appels. Die Gründlichkeit, mit der er bei seinen Sammlungen verfahren ist, gestattet allerdings nur wenige Zusätze, und in vielen Punkten bestätigen sich seine Vermutungen; Versehen bei ihm werden sich aus der

Tatsache erklären, dafs Appel sich auf Mesticas Angaben verlassen mufste (S. 169 Anm.).

Es dürfte hiernach klar sein, dafs die bisher erschienenen Arbeiten über die Orthographie Petrarcas abschliefsende Untersuchungen nicht sein wollen und nicht sind, und dafs die Wichtigkeit der Handschrift eine solche darzubieten gebieterisch fordert. Es wird auch nicht verkannt werden, dafs es zweckmäfsig ist, das an sehr auseinanderliegenden Orten mitgeteilte Material übersichtlich geordnet zusammenzustellen, zu ergänzen und zu berichtigen, und namentlich zu dem festgestellten Tatbestand befriedigende Erklärungen zu geben. Diesen Erwägungen verdankt die vorliegende Abhandlung ihre Entstehung.

Erster Teil.

Die Orthographie des Codex.

A. Laut- und Formenlehre im autographischen Teil.

I. Lautlehre.

1. Vokale.

a) Betonte Vokale.

α) Petrarca schwankt zwischen den Schreibungen *i* und *e* (lat. *ĕ, i*) = mod. *e* in folgenden Wörtern:

Neben *dio* *191, 1;[1] 244, 5; 249, 14; 251, 7; 254, 7; 261, 5; 339, 13; 341, 10; 355, 27; 366, 7 finden wir *dei* *206, 12; 239, 19; *248, 7 sowie *dea* *339, 8; *366, 98; neben *ancella* *206, 4 treffen wir auf *ancille* *356, 96; *impie* 325, 67 ist vereinzelt neben *empio, empia, empie* *210, 12; 217, 5; 331, 8; 356, 1, 37; 361, 5. *mio* *191, 4; 207, 1, 78, 81, 98; 212, 9; 216, 13; 221, 1, 6; 229, 13; 235, 11; 236, 1; 237, 6; 239, 14, 22, 23; 240, 3, 4, 13; 242, 1; 249, 3; 252, 1; *259, 11; 320, 13 usw. überwiegt bei weitem *meo* 206, 38; 324, 11; 366, 114; das Femininum heifst dagegen immer *mia* 212, 6; 214, 32; 217, 11 usw.; *rio, ria* 239, 34; *241, 11; *244, 6; *262, 7; 347, 5 besteht neben: *rea* *325, 111; *366, 97; *rei* *206, 3; *248, 6; *256, 4;[2] *infirme* *329, 6 neben *infermo* 212, 8; *340, 3; *fermi* 257, 2; *fermo* 358, 12.

Nur mit *i* erscheinen: *lice* *191, 2; 366, 99; *bibo* *193, 4; *vermiglio* 210, 3; *participe* 242, 8; *visco* 257, 8; 263, 7; *elice* *321, 4; *licito* 331, 30; *consiglio* *366, 26.

Nur mit *e* werden geschrieben: *negra* *192, 10; *negri* *249, 13; *328, 4; *nero* 323, 6; *crespo* 197, 9; *messo* 221, 9; 251, 6; *355, 27; *commesso* *209, 4; *invesca* *211, 11; *seno* *236, 2; *meno* *236, 3;

---

[1] Im Reim stehende Wörter sind mit * bezeichnet. Die Zahlen nach den Zitaten geben die Nummer des Gedichtes und die Verszeile nach der Reihenfolge des Cod. 3195.

[2] Das von Appel 187, 12 belegte *reo* ist von der Hand des Kopisten.

entra 258, 14 und *entro* 323, 61; 325, 28; *vedove* 320, 6; *selva* 323, 51; *detto* 325, 106; *vergine* 366, 1, 9, 14, 22, 27, 35.

β) Starkes Schwanken konstatieren wir zwischen einfacher ę-Schreibung und dem Dipthongen *ie* (lat. ĕ).

Einige Wörter haben immer den Monophthongen: *queto* 207, 60 (Verb); *queta* *215, 1 (Adj.); *queto* *331, 61 (Adj.) sowie die Formen von *acquetare* 191, 13; 255, 13; *322, 14; 342, 14; 347, 9; *breve* 191, 4; 204, 10; 206, 20; 232, 12; 263, 4; *intero* *238, 7; 359, 2; *altero* 192, 2; 214, 2; *220, 12; *238, 6; 323, 51; *325, 25; *inseme* 193, 12; 198, 7; 207, 39; 219, 13; 233, 8; die Formen von *pregare* 192, 11; 246, 8; 251, 14; 332, 75; 349, 14; 366, 52, 64, 74, 80 und das Subst.: (*prego*) *preghi* 239, 23; 341, 10; 366, 11, 42, 60; *riprego* *240, 1; *premere* 192, 11; 244, 1; *331, 47; *negare* *240, 5; *366, 73; *lega* 197, 10; 198, 4; *neve* 207, 47; 219, 5; 323, 66; *328, 3; *petre* 214, 17; *mele* 215, 14; 356, 24; *fele* 356, 24, 106.

Besonders bemerkenswert sind die immer undiphthongierten Komposita von *venire*: *convene* 194, 4; 239, 6 (*convemmi*); 331, 14; *337, 5; *366, 99 (*convensi*), *disconvensi* 207, 62; *sovene* 250, 9.

Immer diphthongiert sind dagegen: *lieto* *215, 4; 222, 1, 5; 245, 14; 249, 7; 255, 2; *263, 3; 320, 4; 321, 7; 323, 71; 325, 30, 56; *331, 62; *dietro* 207, 2; 331, 60; 333, 8; *ier* 242, 2; 245, 2; *diede*, *diè* 207, 86; 338, 7; 355, 52; 356, 102, 146; *mieti* *263, 6; *mieto* 356, 109; *vieta* *322, 12.

Auch *cielo*, *cieco* sind immer diphthongiert. Dafs das *i* nur die Palatalisierung bezeichne, ist nicht anzunehmen, weil andere Wörter mit dem interdentalen Spiranten wie *gente*, *cera*, *celare* beständig ohne *i* erscheinen.

Folgende mit dem Suffix *-arius* gebildete Wörter haben nur Diphthong: *preghiere* 228, 13; *nocchiere* 235, 5; 366, 68; *cerviero* *238, 2; *sentier* 240, 4; *volentieri* 249, 4; *corrieri* *350, 10; *lusinghier* 356, 19; *consigliere* 356, 35; *cavalier* 356, 111; — *schiera* *356, 27.

Starkes Schwanken zeigen hingegen die folgenden Wörter: *pè* = (*pede*) 192, 11; 330, 4; 354, 6 gegenüber *piede* 192, 7; 208, 12; *243, 7; 350, 7; *356, 9 und *pie* (Plur.) 325, 84; 347, 14; 354, 14; 363, 6; *gela* *217, 4 (Verb); *gelo* *358, 5 (Subst.) gegenüber *gielo* *195, 4; 239, 30; *339, 10; *fero* 206, 21; 229, 6 (*feri*); 231, 9 (*fera*); 322, 10; 332, 57 (*fere*); *356, 38; *fera* (Subst.) 226, 2; 323, 4 gegenüber *fiero* 206, 22; 235, 9 (*fieri*); 256, 7; 356, 47 (*fiere*); 362, 10; mit dem Suffix *-arius* gebildete Wörter: *pensero* 191, 7; 194, 7; 203, 12; 207, 72; 224, 5; 226, 11; 230, 11; *234, 10; *238, 3; 244, 4; 249, 13; 253, 10; 320, 5; *325, 28; 327, 8; 328, 5; 332, 28, 47; 339, 9; *350, 13; 356, *34, 103, 126; 359, 7; 362, 8; 366, 56, 127 gegenüber wenigen diphthongierten Formen: 237, 6, 26; 239, 4; 242, 11; 348, 13; 358, 1; *leggero* 214, 26 — *leggiero* 319, 1.

Weit überwiegend sind sodann die diphthongierten Formen bei dem Plural des Possessivums der 1. Pers. masc.: *miei* 179, 7;

204, 3; 205, 12; 206, 3; 207, 70; 229, 4; 237, 26; 239, 8; 246, 11; 254, 10, 12 usw. (niemals im Reim); *mei* steht: *203, 6; 207, 60; 230, 2; 241, 11; *248, 3; *256, 5; 320, 3; *356, 105. Besonders stark ist auch das Schwanken bei Verbalformen: *ven(e)* (cf. oben die Composita) 207, 23; 236, 3; 253, 11; 260, 14; 366, 26. — *vien* *196, 2 (*viemme*); 199, 14; 223, 12; *257, 6 (*viensi*); 331, 12; 344, 7; 354, 8; 355, 6. *ten(e)* *226, 11; *319, 7; 320, 4; 324, 7; *337, 8; 356, 130; *mantene* 251, 11. — *tien(e)* *204, 6 (*tiensi*); 325, 59; 356, 4; *sostiene* 342, 6; *chero* *234, 13; *cheggio* 207, 80; *244, 5 — *chiedi* 335, 54; *chiede* *356, 8; *chiedrei* 194, 12; *rechiede* *349, 2; *sede* *356, 4 — *siede* 235, 3; *243, 2; *324, 11; den Adjektiven *levi* 198, 4; *leve* *328, 7 entspricht das Verbum *sollievo* 227, 10.

Wenn Appel nach dem Vorgang von Savelli von einer „entschiedenen“ Bevorzugung der *e*-Formen durch Petrarca spricht (S. 162), so lehrt der Überblick über die hier gegebenen Belege, dafs die *ie*-Schreibungen ebenfalls sehr häufig sind und in solcher Anzahl auftreten, dafs von einer „entschiedenen“ Bevorzugung nicht die Rede sein kann, wenn auch schliefslich die *e*-Schreibungen etwas zahlreicher sind.

γ) Ferner schwankt Petrarca zwischen den Schreibungen *u* und *o* (lat. $\breve{u}$, *o*) = mod. *o* in folgenden Wörtern:

curto *207, 49 (: *furto*) steht neben *corto* *244, 14 (: *torto*); *risorge* *211, 8 (: *scorge*: *porge*) neben *resurgo* *366, 125 (: *purgo*). Die Verbalform *fusse* 191, 9; 203, 7; 242, 10; 243, 10; 259, 5; 325, 23, 90; 354, 10; 350, 30, 36 ist häufiger als *fossi* 241, 6; 237, 31 (*foss' io*); nur mit *o* erscheint: *fosti* 234, 1; 344, 14 (*fostu*); 366, 34.

Ausschliefslich ist *u* geschrieben in: *condutto* 207, 5; 332, 13; 356, 110; *ricondutte* *322, 8; *nutrico* 207, 39; *u'* (Abkürzung von *ove*, das immer *o* hat) 208, 7; 332, 15; *allungo* 209, 8; *lungo* 212, 12; 224, 4; 232, 13; 331, 42; 345, 11; 349, 12; 357, 8; *vulgo* 234, 12; *356, 117; *divulgo* *356, 118; *lutte* (Plur. von *lutta*) *322, 5; *triumpho* 355, 51; *triumpha* (3. Pers. Sing.) 366, 19.

Dagegen erscheinen nur mit o: *torbido* 194, 7; 320, 6; *fosco* (: *tosco*) *194, 7; 206, 33; 223, 12; *226, 7 (: *tosco*); *259, 7; *ombra* 195, 7; 197, 12; 216, 10; *adombre* 227, 8; *profondo* *196, 4; 230, 9; *344, 4; *crollo* *197, 7; *medolla* 198, 5; *sommo* 201, 3; 226, 5; 231, 13; 242, 12; 244, 8; *colonna* *202, 10; *356, 146; *onde* (Conj.) 207, 14; 217, 8; 219, 10; 220, 1; *mondo* 207, 72, 98; 214, 16; 217, 14; 218, 2; *rompere* 213, 8; 355, 70 (Perf.: *ruppe* 354, 6); *corso* *214, 4; *cercondi* 227, 2; *gorgo* *227, 13; *percosse* 235, 8; 323, 21, 31; *oltra* 236, 9; *loschi* *259, 3; *molta* 323, 11; *porpora* 323, 50; *olmi* *359, 4; *colmi* *359, 8; *molce* *359, 9; *feconda* *366, 58.

δ) Die Schwankungen zwischen *ǫ* und *uo* als Schreibungen für lat. $\breve{o}$ sind den bei *ę* festgestellten parallel. Folgende Wörter treten immer in einfacher Schreibung auf:

core 191, 6; 193, 5; 194, 5; 196, 13; *199, 1; 213, 9; *215, 2; 217, 4; 220, 14; 222, 12; 223, 13; 224, 1; 235, 3; 325, 102 usw.; *accora* *345, 4; *foco* 191, 12; *203, 12; 207, 32, 59; 320, 13; 325, 102 usw.; *novo* *192, 2; 200, 6; 207, 3; *214, 2; 246, 3; 257, 8, 13; *323, 2, 25; 325, 78; 326, 13; *328, 12 usw.; die Formen von *movere* : *movo* etc.: *192, 7; 202, 2; 227, 2; 239, 17; *246, 2; 366, 110; die Formen von *provare*[1] : *provo* etc.: 194, 9; 207, 68; 222, 11; immer mit einfachem Vokal ist auch die 3. Pers. Ind. Praes. von *potere* geschrieben: *po* 193, 14; 195, 12; 197, 5; 200, 8; 204, 11; 207, 67; 214, 34; 215, 13; 223, 14; 239, 18; 240, 13; 248, 1; 261, 11; 325, 100; 331, 64; 332, 43, 53, 72, 73; und *pote* 247, 13; 366, 131; ebenso: *posi, pose, poser* (Perf. von *porre*) 197, 3; 199, 4; 325, 45; 331, 39; 339, 10; *trovi* 206, 20; *trovo* 210, 7; einmal kommen vor die undiphthongierten: *tona* 202, 6; *gioco* *243, 12; *rota* *325, 106; *percota* *345, 12; *scola* *356, 119.

Immer diphthongiert erscheinen: *suoi* 195, 14; 204, 13; 218, 14; *222, 14; 225, 10; 242, 14; 258, 8; 320, 10; 325, 15, 43; 339, 12; 350, 10; 351, 14; 356, 114; 357, 13; *tuoi* 321, 14; *330, 6; 349, 11; 355, 22; 365, 5; *lacciuolo* 214, 10 (*lacciuo'*); 356, 51; einmal kommen vor: *letticiuolo* 234, 5; *figliuolo* 366, 135; *figliuola* 366, 28; *nuoto* 212, 3; *uopo* 214, 27; *cuocono* 220, 14.

In beiden Schreibungen erscheinen: *homo*, *homini* 239, 19; 366, 136, das viel seltener ist als *huomo*, *uomo*, *huomini*, *uomini* 203, 2; 206, 12; 207, 17; 218, 11; 226, 9; 236, 2; 237, 10; 341, 13; 344, 11; 356, 126; 366, 110; dagegen ist *luogo* 237, 30 vereinzelt gegenüber dem viel häufigeren *loco* *243, 14; 259, 10; 321, 10; 323, 47; 333, 4; *356, 115; im Plural steht Diphthong: *luoghi* 325, 63. *bono* 240, 6; *251, 4 besteht neben *buono* 238, 7; 326, 11; 364, 10; 366, 65. *for* 207, 18; 325, 29; 351, 3; *fora* *251, 13; *fore* *346, 8 finden wir neben *fuor* 259, 6; 332, 62; 359, 9; *poi* (2. Pers. Sing. Praes. von *potere*) *330, 2 neben *puoi*[2] 323, 73; 342, 13; 366, 37. *sone* *251, 5; *sona* 357, 11; *sonan* 363, 4 stehen neben *suona* 193, 10 sowie dem immer diphthongierten Substantiv *suono* *207, 82; 219, 7; 239, 33. *sole* (3. Pers. Sing. Praes. von *solere*) *207, 45; *222, 4 erscheint neben häufigerem *suole* 206, 16; 218, 3; 230, 5; 239, 2; 251, 3; *334, 2 und *suo'* (= *suoli*) 342, 5. *vole* *207, 42, 50; *225, 6; *246, 12; *334, 6; 337, 5; *356, 85 ist häufiger als *vuole* 230, 14; 248, 1; 254, 7; 330, 14. *dole* *208, 11; *216, 12; *222, 8; *225, 7; *233, 11; *356, 86; *363, 7 steht immer im Reim und ist weit überwiegend vor *duolsi* 209, 11; *duolmi* *359, 5 (: *olmi* : *suolmi*); das Substantivum hingegen ist immer diphthongiert: *duolo* 209, 14; 224, 11; 236, 3; 242, 7; 250, 4; 321, 10; 331, 63; 346, 13; 359, 8; 360, 2. Seltener als *moro, more, mora* 207, 64; 221, 4; 229, 12; *232, 10; *326, 7; 361, 10, ist *muore* 207, 91; 331, 62.

---

[1] Für das von Appel 194, 9 konstatierte *pruovo* bietet die Handschrift *preuo*. Die Stelle ist mehrfach verbessert (cf. Anmerkung bei Modigliani).

[2] Das von Appel erwähnte *puo'* 180, stammt vom Kopisten.

Die Verhältnisse liegen also ebenso wie bei *ę*; ein sehr merkliches Übergewicht der undiphthongierten Schreibungen können wir auch hier nicht konstatieren, wenn sie auch im Ganzen etwas häufiger sind.

b. Unbetonte Vokale.

α) Anlaut:

1. Das Präfix *in-*:

Da Petrarca, wie alte Schreiber überhaupt, die tonlosen Wörter möglichst eng mit dem tontragenden zugehörigen Wort verbindet, ist es auf den ersten Blick schwer, richtig zu trennen. Bei Schreibungen der mit *i* anlautenden Wörter hinter mit *e* auslautenden Enklitika (z. B. *encespe* 227, 8; *nengegno* 200, 8; *chenvisibilmente* 202, 4) ist es daher zweifelhaft, ob das *e* von dem Auslaut des *e*, *ne*, *che* herrührt, und das anlautende *i* des betonten Wortes ausgefallen ist, oder ob Petrarca statt *in-* regelmäfsig *en-* schreibt. Gegenüber diesen in Zusammenschreibungen mit andern Wörtern auftretenden *en*-Schreibungen finden sich jedoch alleinstehende Wörter, die nur *in*-aufweisen.

So besteht z. B. neben *entravi* 214, 24 — *intrò* 353, 13; *enchino* 228, 14 — *inchino* 213, 8; *nengegno* 200, 8; 221, 14 — *ingegno* 239, 26; 240, 9; *chenvisibilmente* 202, 4 — *invisibile* 361, 6; *chenfin* 227, 6; 242, 7 — *infin* 223, 10; *chenvano* 249, 14 — *invano* 200, 5. — Einzig *en*-Schreibunen zeigen sich bei der Präposition *entro* 204, 13; 228, 2 und *entra* (Präp.) 258, 14; sowie in: *empio* *210, 12; 217, 5; 331, 8; 356, 1, 37; *empiere* (Verb.) 238, 14; 325, 49; *empireo* 355, 10.

Somit sind wir zu der Annahme berechtigt, dafs der Anlaut *in-* der bei Petrarca übliche ist, und bei den zusammengeschriebenen Wörtern das anlautende *i* ausgefallen ist; es wäre demgemäfs modern zu schreiben: *e' ncespe*, *ne' ngegno*, *che' nvisibilmente*, allerdings wäre dann *dentrare* 355, 14 als *de' ntrare* zu lesen.[1] (Über *de* statt *di* siehe Formenlehre, Präpositionen.)

2. Der Anlaut *o* statt modernem *u* findet sich in *occidere* 207, 88; 325, 112; *obedire* 357, 5; *ombroso* 192, 8; 194, 2; 214, 33; 226, 13; neben *orgoglio* 235, 8; 366, 18, besteht *argoglio* 343, 6.

3. Für anlautendes *y* sind Fälle: *ydaspe* 210, 1; *ysiphile* 260, 11; *ydioma* 356, 101.

4. *i* für modernes *gi* wird geschrieben in *ioconda* 366, 59; *Iason* 225, 5; mit *gi* dagegen das häufigere *Giove* 193, 2; 246, 7; 323, 5; 325, 34.

---

[1] Cozzo nimmt ebenfalls Ausfall des anlautenden *i* an und schreibt in den meisten Fällen demgemäfs, gleichwohl weicht er an anderen Stellen ohne Grund von der Regel ab und schreibt z. B. *ch' enterrompendo* 214, 32; *n' encrebbe* 242, 3; *n' envidiò* 322, 11; *ch' envecchi* 330, 14.

β) Inlaut: 1. vortonig:

a) *y* wird geschrieben in *pyrgotile* 232, 3; *Lysippo* 232, 3; *Tydeo* 232, 5. *i* erscheint in: *Polixena* 260, 11; *tiranno* 356, 59; *e* in: *laberinto* 211, 14; 224, 4.

b) Petrarea schwankt zwischen den Schreibungen *i* und *e* in: *virtute* 325, 91 und dem viel häufigeren *vertute* 211, 9; 218, 8; 228, 9; 240, 10; 248, 9; 254, 7; 338, 14; 340, 7; 355, 28 und *vertù* 197, 14; 212, 6; 213, 2; 233, 4; 248, 4; 364, 7.

Immer mit *i* geschrieben werden vor mouilliertem *n* und *l*: *signor* 207, 62; 214, 28; 241, 1; 320, 12; 323, 74; 339, 8; 344, 1; 347, 14; 351, 14; *signoria* 206, 4; *signorile* 325, 66; *miglior* 207, 23; 214, 36; 248, 6; 319, 9; 332, 67; 353, 4; 355, 20; ferner: *mirabil* 207, 41; *mira[illegible]l* 207, 42; *i* hat auch *virginal* 366, 78, während das Substantiv: *vergine* lautet; *e* hat *verginità* 366, 58; nur einmal kommen vor: *sirene* 207, 82; *antivedere* 330, 6; *consiglier* 356, 35.

Immer mit *e* werden folgende Wörter geschrieben: *nemica* 195, 11; 202, 13; 205, 12; 206, 8; 237, 25; 254, 2; 259, 9; 261, 4; *nemico* 234, 12; *medolla* 198, 5; *question* 214, 37; *fenestra* 323, 1; 325, 17; 335, 12; 366, 31; *pregione* 325, 9, 41; *legnaggio* 340, 10; *securo* 323, 71; 325, 50; 338, 10; *fedel* 343, 12; 366, 68; und die Verba: *invescati* 195, 3; *cercondi* 227, 2.

Besonders bemerkenswert sind die Schwankungen zwischen *i* und *e* in den Präfixen *de-*, *dis-* und *re-*.

Petrarca schreibt: *desio* 191, 8; 211, 8; 241, 14; 242, 12; 323, 75; 325, 44; 331, 30; 356, 36, 85; *desiare* 217, 1; 255, 1; 331, 42; 344, 9; *desioso* 257, 2, aber *disioso* 208, 3; ferner: *desviare* 206, 21, aber *disviare* 322, 8; 331, 51; 361, 7.

Immer mit *de* erscheinen: *demandare* 191, 10; 355, 13, 45; *describere* 193, 5; 331, 40; *destinare* 213, 1; 355, 30 und *destin* 221, 1; 247, 14; 331, 24; 358, 12; 363, 11; *depingere* 224, 5; 232, 4; 352, 9; *desire* 236, 5; 331, 11; 332, 19; 366, 130; *defecto* 356, 79; 361, 8; *devoto* 366, 115 und *devotamente* 366, 8; nur einmal kommen vor: *delibo* 193, 8; *destringere* 199, 1; *desperare* 236, 8; *deman* 237, 39; *deposta* 249, 9; *deserti* 356, 46.

Mit *di* werden geschrieben: *diverso* 204, 1; 356, 12; *diventare* 206, 41; 207, 21; *divenire* 207, 8; *dilettare* 209, 13; 233, 11; 350, 9; 356, 83, 115; *digiuno* 233, 5; 331, 12; *difesa* 241, 2; *dinançi* 241, 1; 325, 27; *distilla* 241, 10; *dipartire* 242, 12; 254, 11; 322, 7; 323, 71; 329, 7; *dispergere* 253, 12; 325, 68 und *dispargere* 238, 10; 323, 59; 337, 12; *distruggere* 256, 2; *dimorare* 319, 13; *dimettere* 351, 4.

dis finden wir in einer grofsen Anzahl von Wörtern: *disosso* 195, 10; *disfare* 202, 4; 220, 10, 11; 231, 11; *disconvenire* 207, 62; *disporre* 207, 89; 356, 29; *disleale* 211, 6; *dispregiare* 214, 3; 263, 11; *disarmare* 221, 2; 250, 8; *distemprare* 224, 13; 355, 38; *disusare* 258, 12; *dispietare* 324, 4; *dispiacere* 325, 73; 355, 18; *dissolvere* 330, 13; *disdire* 362, 11.

Das Präfix *de-* ist also häufiger vertreten als *di-*, doch ist der Unterschied nicht so bedeutend wie zwischen dem vorwiegenden *dis-* und dem nur vereinzelt erscheinenden *des*.

Zwischen *re-* und *ri-*Schreibungen schwanken: *reprendere* 207, 94; 360, 5 und *riprendere* 338, 5; *remanere* 246, 10 und *rimanere* 203, 14; 206, 48; 227, 13; 242, 13; *respondere* 355, 45; 356, 150; 358, 12; 364, 9 und *rispondere* 333, 3; 336, 9; 355, 23, 47; 366, 7; *resurgere* 366, 125 und *risorgere* 211, 8.

Mit *re* werden geschrieben: *respirare* 179, 4; *restaurare* 197, 4; *retentire* 219, 2; *revelare* 230, 3; *refugio* 234, 13; 331, 63; *repente* 323, 19; *resolvere* 325, 74; *refrigerio* 327, 1; 342, 7; 366, 20; *retardare* 342, 7; *rechiede* 349, 2; *rebelli* 350, 6; *repulse* 362, 1; *refulse* 362, 5.

Ausschliefslich *ri-* haben hingegen: *ridire* 191, 6; 198, 12; 221, 13; *riconoscere* 194, 3; 332, 64; 351, 5; *ritrovare* 194, 5; 227, 9; 234, 14; 366, 70; *ricondurre* 194, 10; 221, 2; 322, 8; *risovenir* 196, 3; *ripensare* 196, 11; 221, 13; 258, 6; 325, 23; 345, 1; *rivestire* 200, 2; *ricercare* 210, 2; 237, 12; *riconfortare* 211, 3; 354, 7; *rischiarare* 213, 10; 346, 6; *ritenere* 214, 39; 353, 5; *riposo* 216, 2; 223, 9; 234, 9; 254, 10; 320, 11; 327, 3; 346, 8; 352, 1; 355, 2; 356, 38; *ritogliere* 218, 12; 339, 14; 343, 7; 356, 149; *ritornare* 239, 6; 352, 14; 356, 100; *riprovare* 239, 15; *ripregare* 240, 1; 332, 29; *rivedere* 249, 5; 253, 2; 328, 14; 332, 44; 347, 10; *rimembrare* 258, 5; 332, 27; *risospigne* 259, 10; *riposto* 323, 40; *rinverdire* 325, 35; *risentire* 329, 5; *rinascere* 331, 28; *ricogliere* 333, 7; *rivoltare* 338, 10; *ritrarre* 356, 64, 122; *risvegliere* 357, 8; *ricordare* 366, 76.

Wir stellen somit ein bedeutendes Übergewicht der *ri*-Schreibungen fest, eine Tatsache, die bereits Appel vermutungsweise aussprach (S. 165).

c) Petrarca schreibt meist *e* in den Fällen, in denen modern vort. *a* eintreten kann: *meraviglia, -o*: 200, 12; 209, 5; 221, 4; 256, 12; 262, 9; 325, 49; 345, 5; 348, 4; *giovenile* 207, 13; 215, 3; 355, 28; 356, 36; *giovenetto* 323, 26; 356, 10; *cameretta* 234, 1 (modern ungebräuchlich); *selvaggio* 245, 6; *consecrato* 321, 11; 327, 13; *a* erscheint in *guidardone* 324, 2. Hierher ist auch zu rechnen *aguagliare* 325, 6: das Adjektivum heifst dagegen *eguale* 335, 4, das Adverbium: *egualmente* 229, 7; 245, 4; 263, 11.

d) Petrarca schreibt für lat. *o, u* vortonig sowohl *o* als auch *u*, doch ohne dafs der Wechsel in denselben Wörtern vorkommt. Mit *o* sind geschrieben: *mormorare* 196, 2; 219, 3; 237, 27; 323, 39; *folgorare* 198, 10; 221, 10; 258, 2; 323, 33; *soave* 198, 1; 258, 4; 320, 9; 323, 16 und *soavemente* 211, 11; 323, 39; *polito* 202, 1; *sostegno* 202, 10 und *sostenere* 205, 10; 206, 57; *sospirando* 205, 9 und *sospiri* 235, 10; *soccorso* 207, 18; 216, 13; *rompesse* 217, 6; *angoscioso* 223, 4; 332, 74; *romore* 225, 8; 251, 5; *crollare* 237, 24;

fornito 254, 14; *risospigne* 259, 10; *robini* 263, 10; *troncon* 323, 57; *favoleggiar* 332, 17; *portorire* 366, 43.

Mit *u* finden wir: *singulare* 213, 5; *humore* 216, 5; *turbare* 218, 7; 233, 3; 236, 6; 323, 20; *triumphale* 225, 9; *Autumedon* 225, 13; *purpuree* 321, 2; *nutrimento* 331, 17; *nudrisco* 344, 2; *lusinghier* 356, 19 und *lusinghe* 366, 80.

e) Petrarca schreibt *e* in sämtlichen Formen von *devere*; *i* schreibt er in: *indivinare* 325, 108.

2. nachtonig: für modernes *a* steht *e* in *ebeno* 323, 15; für neuitalienisches *o* findet sich *i* in *debile* 235, 7; 332, 48; 341, 8. *o* wird geschrieben in *secolo* 346, 5.

γ) Auslaut:

1. Neben dem vorherrschenden Auslaut *i* finden sich *e*-Formen:

a) bei einigen Adverbien:

Immer auf *i* lauten aus: *quindi* 207, 49; 241, 8; *quinci* 207, 49; 241, 8; *tardi* 197, 4; 205, 14.

Immer *e* hat: *lunge* 194, 14; *221, 10; 224, 12; 227, 10; *366, 131; auch *davante* *320, 13 ist mit *e* bemerkenswert.

Doppelformen haben hingegen: *indi* 196, 14; 229, 5; 336, 2, das 325, 20 *inde* lautet; *pari* 243, 12; 246, 6 neben *pare* *218, 2; *263, 12.

b) Für die Affixe *mi, ti, si* stehen häufig *me, te, se*, namentlich im Reim, seltener im Versinnern: *viemme* *196, 2; *diemme* *196, 3; *tiemme* *196, 6; *arricchirme* 199, 8; *consolarme* *250, 1; *aitarme* *250, 4; *325, 36; *366, 106; *parme* *250, 5; *abandonarme* 258, 14; *mostrarte* 322, 10; *menarme* *325, 37; *fermarse* *325, 100; *impoverirme* *329, 2; *dirme* 329, 3; *dipartirme* *329, 7; *allontanarme* 331, 2; *farme* 332, 59; 353, 11; *dolerme* *340, 6; *crearme* *366, 108.

Häufiger sind *mi, ti, si*: *fammi* 196, 3; *farsi* 199, 4; 363, 14; *tiensi* *204, 6; *furmi* 207, 16; *vissimi* 207, 19; *celarsi* *207, 67; *emmi* 209, 3; *duolsi* 209, 11; *trovomi* 216, 3; *raddopiarsi* 216, 3; *farmi* 217, 2; *destami* 219, 7; *sedersi* 225, 11; *rimanti* 227, 13; *potienmi* 230, 8; *fummi* 233, 7; *ritrovarmi* 234, 14; *trarsi* 238, 10; *convemmi* 239, 6; *vedermi* 250, 14; *darmi* 253, 8; 331, 34; *meravigliomi* 256, 12; *alzarsi* 262, 14; *vedendomi* 325, 52; *parmi* 325, 104; *diemmi* 331, 4; *dolermi* 331, 31; *mostrommi* 331, 33; *siami* 333, 13; *tornami* 336, 1; *perdonimi* 337, 8; *tornarsi* 345, 13; *ponsi* 355, 3; *consolarti* *355, 11; *trarti* 355, 62; *levarsi* 356, 143; *dicemi* 357, 1; *dirmi* 358, 7; *menami* 358, 9; *tennemi* 360, 1; *levarmi* 361, 3; *ricorditi* 366, 76; *convensi* *366, 99.

2. Neben dem Auslaut *o* der Präposition *entro* 204, 13; 323, 61; 325, 28 begegnet einmal *entra* 258, 14. Dieses in *en tra* aufzulösen, wie Carducci und Ferrari tun, ist deshalb nicht angängig, weil Petrarca niemals *en* schreibt.

2. Diphthonge.

Der Diphthong *au* steht neben dem modernen *o* in *auro* *197, 8; 198, 2; häufiger ist jedoch: *oro* 206, 47; 219, 5; 220, 1; *227, 3; *263, 10; *323, 50, 66; *325, 16; 350, 3; 356, 5. *au* hat stets *lauro* *197, 1; 228, 3; 230, 12; 246, 1; *o* hingegen *alloro* im Reim: *323, 53; *325, 22. Andere *au*-Formen bieten das häufige *aura* 194, 1; 196, 1; 197, 1; 198, 1; 212, 2; 239, 1 sowie *restauro* *197, 4; *Mauro* *197, 5.

Vortoniges *au* finden wir in *aurato* 201, 2; 321, 2; *aurora* 219, 9; *aureo* 246, 1; 355, 56; *Laurea* 225, 10; *augello* 207, 35; 219, 1; 257, 8; 323, 29; *augelletti* 239, 3; 395, 1; *auguri* 249, 13.

Sonst ist überall *o* eingetreten: *odo* 193, 5; 204, 2; 348, 14 (vortonig: *udia* 206, 30; *udire* 217, 2; *udisse* 356, 68; *udite* 356, 156); *lode* 215, 7; 341, 10; 364, 6; *lodare* 247, 1; *thesoro* *227, 7; *263, 13; *322, 11; 333, 2; *358, 3; *goda* *253, 6; *froda* *253, 7; *frodi* 338, 4; *roche* 332, 32.

3. Konsonanten.

a) Einfache Konsonanten.

α) Lautwechsel findet statt:

1. zwischen *p* und *v*: *sopra* 192, 2; 237, 2; 252, 4; 343, 2; 356, 137 ist ebenso häufig wie *sovra* 196, 8; 203, 3; 237, 37; 247, 3; 263, 6; 356, 66; das Adjektivum lautet *sovran* 326, 6; *sapere*[1] 351, 7; 366, 95 (*sapia* 346, 2; *sapea* 366, 94 etc.) hat seltener *v*-Formen: 207, 57; 344, 12. *copre* 231, 7; *325, 7[2] entspricht *coverta* 337, 10. Mit *p* wird geschrieben: *opre* *325, 6 (Pl. von *opra*).

2. Für den Wechsel zwischen *f* und *v* ist nur *schifo* 247, 6 neben *schivo* 356, 125 bemerkenswert,

3. für *n* und *l* nur das dissimilierte *veleno* 207, 84.

4. Mehr Beispiele bietet der Wechsel zwischen *t* und *d*:

Neben *lito* 210, 3 stellt sich *lido* *207, 56; *260, 6; häufiger als *potere* 207, 26 ist *podere* 231, 12; 258, 10; 325, 55; mit *t* sind geschrieben: *nutrimento* 331, 17; *nutricare* 207, 39, mit *d* hingegen: *nudrire* 258, 9; 344, 2.

Für *d*-Schreibungen in dem Suffix *-ate* sind nur die einzigen *cittadi* 206, 47 und *etade* 260, 6 belegbar. Zu *cittadi* gehören *cittadin* 237, 15; 348, 2 und *cittadina* 364, 4.

Sonst begegnen nur *t*-Schreibungen: *humiltate* 197, 11; *366, 41; *libertate* 214, 12; 359, 11; *honestate*[3] 215, 9; 334, 14; *362, 6;

---

[1] Appels Angabe, *savere* sei häufiger als *sapere*, trifft, soweit wenigstens der autographische Teil des „Canzoniere" in Frage kommt, nicht zu.

[2] Das von Appel 163, 4 zitierte *coverto* entstammt der Hand des Kopisten.

[3] Das von Appel 315, 8 angeführte *onestade* ist von der Hand des Kopisten.

pietate *217, 9; *348, 4; *366, 43: *beltate* *217, 12; *325, 93; *326, 14; *337, 2; *etate* 246, 7; 325, 13, *92; 337, 3; 348, 8; *povertate* *337, 6; *largitate* *337, 7.

Mit *d* werden geschrieben: *habitador* 214, 33; *imperadori* 263, 2; *mormorador* 356, 117.

Appels Angabe, dafs beide Formen sehr häufig innerhalb und aufserhalb des Reimes seien, trifft, wie ersichtlich, für den autographischen Teil nicht zu.

5. Gutturales *c* und *g* wechseln in den schon unter den betonten Vokalen zitierten *loco* und *luogo*; *foco*, das ebendort zitiert wurde, steht neben *sfogando* 237, 27; *lacrimose* 332, 40 besteht neben *lagrima* 239, 13; 241, 10; 356, 72; *lagrimare* 216, 4; 239, 35; *lagrimoso* 235, 9; 356, 148.

Immer mit *c* erscheinen: *secreto* (Belege unter vortonigen Vok.) *fatica* *356, 53; *fatiche* 223, 6; *faticoso* 214, 13; *suco* 214, 17; *sacro* 243, 14; 366, 87; *sacrato* 366, 57; *consecrato* 321, 11.

Mit *g* finden sich: *lago* *242, 4; *agro* 332, 20; 356, 76.

6. *q* und *c (ch)* wechseln in *antiquo*, *-a*, *-e* 192, 10; 245, 3; 332, 71; 356, 1, das ebenso häufig ist als *anticho*, *-a*, *-e*: 320, 1; 325, 51; 337, 9.

Die Vermutung Appels (No. 25, S. 175), dafs der Dichter im Versinnern immer *qu* schreibe, bestätigt sich nicht; denn die drei letztzitierten Fälle kommen im Versinnern vor.

Sonst tritt für lat. *qu* ein *gu* ein: *eguale* und *egualmente* 229, 7; 245, 4; 263, 11; 335, 4; 341, 7; *seguendo* 204, 14; *perseguendo* 202, 7; 342, 1 und im Reim: *sego* *240, 8.

7. *m* und *n* wechseln nur in *speme* 206, 38; 207, 75; 331, 6; 332, 41; 359, 8; *360, 2 und *spene* *319, 6; 324, 2.

8. Hier ist auch *precioso* 235, 6; 342, 1 anzuführen, dem einerseits *preçça* 239, 39; *spreçça* *260, 4 anderseits *pregio* 214, 3, 12, 13, 20, 28, 35; 215, 7; 337, 4 und *dispregiare* 214, 3; *263, 11 entsprechen.

β) Etymologisierende Schreibungen:

1. *ti* für modernes *z*, (das bei Petrarca immer *ç* geschrieben wird) ist sehr häufig: z. B.: *spatio* 199, 2; 323, 23; *355, 16; *inconstantia* 199, 13; *gratia* 213, 1; 233, 8; 356, 133; 361, 8; 366, 37, 40, 62; *silentio* *215, 11; 237, 28; *assentio* *215, 14; 226, 6; *providentia* 238, 3; *eloquentia* 245, 14; 258, 4; *electione* 247, 14; *excellentia* 260, 12; 339, 4; *Lucretia* 262, 9; 356, 100; *letitia* 325, 95; *presentia* 331, 56; *ringratio* *355, 12; *359, 12; *satio* *355, 15; *359, 14; *patientia* 356, 15; *sententia* 356, 154; *stratio* *359, 10; *giustitia* 366, 44; *conscientia* 366, 134.

Mit *ç* (= *z*) werden hingegen immer geschrieben: *cançon* 207, 92; 323, 73; 325, 111; 331, 61; *usança* *258, 10; *sperança* *258, 13; 329, 8; *331, 9; *356, 141; *361, 14; *366, 105; *accogliençe* 345, 9; *sembiança* *356, 142.

2. *h* steht im Anlaut mit nur geringen Ausnahmen in:

hora 191, 7; *219, 13; 255, 4, 12; 319, 3; 323, 23; 331, 20 (Ausnahmen sind *ora* 205, 4; 338, 9; *or* 209, 3; 214, 19; 216, 8; 239, 31; 243, 7, 10; 250, 3; 346, 6; 353, 12); *homo* 366, 136; *homini* 239, 19; *huom* 245, 6; 336, 10; 356, 8, 117, 126 (dagegen *uomo* 225, 6; 226, 9; 237, 10; 341, 13); und stets mit *h*: *hami* 195, 2; *honore* 199, 4; 203, 10; 205, 7; 211, 9; 215, 6; 228, 9; 261, 5; 262, 5; 263, 2; 325, 3; 326, 6; 346, 5; 366, 104; ebenso *honorare* 207, 65; 251, 11; 257, 4; 322, 13; 345, 1; 355, 48; *honesto* 200, 6; 204, 14; 220, 6; 228, 13; 230, 3; 247, 4; 253, 11; 323, 18; 330, 1; 332, 23; 336, 5; 343, 4; 345, 6; 352, 11; 356, 17; *honestamente* 225, 1; 339, 7; *honestà* 261, 6; 262, 2, 4; *honestate* 215, 9; 340, 5; 362, 6; *habito* 200, 7; 215, 10; 228, 10; *habitare* 331, 37; 339, 5; *humano* 200, 8; 225, 12; 238, 12; 249, 11; 366, 78, 118; *Hebrei* 206, 27; *Helia* 206, 59; *hispano* 210, 1; *Hibero* 210, 1; *humile* 213, 4; 215, 1; 229, 6; 247, 6; 323, 64; 366, 120; *humilemente* 239, 5; 355, 13; 358, 10; *humiliare* 239, 15; *humiltate* 325, 8; 366, 41; *habitador*[1] 214, 33; *humore* 216, 5; 228, 6; 323, 57; *herba* 218, 10; 339, 3; 356, 64; *herbette* 239, 31; *horribile* 235, 11; 251, 1; 333, 6; *historia* 345, 11; *humido* 345, 14; *hispidi* 356, 47; *Hanibal* 356, 92 Dagegen werden ohne *h* geschrieben: *Ydaspe* 210, 1; *Ysiphile* 260, 11.

Die bisher angeführten *h*-Schreibungen im Anlaut kommen alle in alleinstehenden, nicht mit andern Wörtern zusammengeschriebenen Wörtern vor. Mussafia („Denkschriften der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften, Phil.-Hist. Klasse", Bd. 46, S. 25 ff.) stellt fest, dafs Petrarca bei Verbindung des betonten mit dem proklitischen Wort das *h* nicht schreibt. Demgemäfs schreibt der Dichter z. B.: *luomo* 218, 11; 362, 9; *comuom* 236, 2; 325, 39; *suom* 331, 61; *duom* 366, 110. In einem kurzen Artikel in der Biblioteca delle scuole italiane, Nr. 2, Febr. 1900, überschrieben: „Di una particolarità ortografica nei cod. vat. lat. 3195 e 3196 delle rime del Petrarca", sieht Pietro Rasi in dieser Auslassung des *h* eine „prova del senso squitissimo" Petrarcas. Die beigebrachten Gründe dürften jedoch kaum dies Urteil rechtfertigen, zumal da auch bei andern Schriftstellern der gleiche Gebrauch wiederkehrt.

Im Inlaut finden wir *h* nur selten: Für *trahe* 201, 14 ist häufiger *trae* geschrieben: 332, 40; 355, 8.

Mit *h* begegnet: *inhonesti* 356, 122; ohne *h*: *ai* 323, 72; 324, 4.

Im Auslaut fehlt *h* in den Ausrufepartikeln:

o 204, 12; 205, 12; 207, 72, 73, 74; *de* 237, 31; 243, 10.

Besonders bemerkenswert ist das vollständige Fehlen des *h* in sämtlichen Formen von *avere*.

Hier sind auch die Schreibungen *ph* (= mod. *f*) und *th* (= mod. *t*) anzuführen, ebenso das sehr häufige *ch* vor gutturalen Konsonanten.

---

[1] Cozzo und Appel geben für diese Stelle die Schreibung *abitador* an, der Codex hat jedoch *habitador*.

a) *ph* erscheint in:

Pharaone 206, 27; *triumphale* 225, 9; 263, 1 und *triumpho* 355, 51 (Subst.); *triumpha* 366, 19 (Verb); *Tiphi* 225, 12; *Philippo* 232, 2; *Ysiphile* 260, 11; *philosophi* 262, 12; *nimphe* 323, 42; *Poliphemo* 325, 34; *Orpheo* 332, 51.

Dagegen schreibt Petrarca *f* in: *fenice* 210, 4; 321, 1; 323, 49; *fantasma* 356, 131.

b) *th* wechselt mit einfachem *t* in:

thesoro 227, 7; 263, 13; 333, 2; 358, 3 und *tesoro* 259, 11; 322, 11. Mit *th* sind aufserdem: *Lethe* 193, 4; 336, 2 und *Athena* 247, 10 zu verzeichnen.

c) *ch* vor gutturalen Konsonanten ist sehr häufig anzutreffen, ebenso häufig jedoch finden wir einfaches *c*:

ch überwiegt bei weitem in dem häufigen *anchora* 196, 11; 202, 9; 203, 11; 205, 9; 206, 39; 207, 83; 209, 6; 214, 4; 219, 11; 225, 7;[1] 230, 14; 242, 6; 251, 9; 259, 7; 319, 9; 323, 47; 325, 10, 79, 87; 332, 52; 334, 2; 336, 7; 339, 9; 345, 5; 355, 49, 57, 63; 356, 136; 358, 13; 363, 4;[1] dagegen *ancor* nur 335, 11; 343, 3; 355, 57; *ancho* 321, 4, jedoch *anco* 255, 8; *stancho* 202, 11; 204, 12; 323, 3; 364, 2 ist weniger häufig als *stanco* 198, 14; 206, 39; 208, 14; 211, 4; 212, 9; 242, 1; 327, 3; 331, 16; 352, 1; 355, 2; 359, 14; 360, 5; *stanchar* 215, 8 entspricht *stancar* 209, 14; 356, 74; *fiancho* 323, 7 besteht neben *fianco* 209, 10; 228, 5; *mancha* 210, 5 ist vereinzelt gegenüber *manco* 198, 11; 208, 10; 209, 12; 228, 1; 355, 3; 356, 9; *mancare* 258, 7; 331, 13, 16; *biancho* 323, 6 steht neben *bianca* 208, 12; *qualchuna* 332, 53 neben *alcun* 226, 2; *carcha* 235, 6 begegnet ohne *h*: 323, 18; *carco* 356, 6; *incarco* 228, 13; 252, 3. *anticho* neben *antiquo* wurde unter Konsonanten, Lautwechsel 6) belegt. Aufserdem erscheinen mit *ch*: *chaggia* 206, 49;[2] *varcha* 235, 2; *monarcha* 235, 3; *barcha* 235, 7.

Mit *c* finden wir immer: *caro* 199, 9; 224, 9; 262, 1, 4 etc. und *caramente* 238, 11; *poco* 203, 9; 220, 11; 243, 10; 323, 9 etc. *Parca* 210, 6; *cantare* 225, 11 etc.; *bosco* 226, 2 etc.; *conosco* 226, 3 etc.

gh kommt vor *a*, *o*, *u* nicht vor. Petrarca schreibt: *piaga* 195, 8; *vago* 211, 8; 237, 31; 242, 1; 260, 7 etc.; *largo* 230, 9 etc.; *lago* 242, 4.

Ursprünglich vor Palatalvokal stehendes *h* bleibt auch nach Ausfall des Vokals vor gutturalem Vokal: *chun*, *chal* etc.; *chambrosia* 193, 2; *chodo* 193, 5.

---

[1] In den beiden letzten Fällen hat Cozzos Ausgabe *ch*; 225, 7 schreibt Cozzo: *c*.

[2] Cozzo schreibt *caggia*.

b) Konsonantengruppen.

α) Etymologische Schreibungen:

1. *x* steht für modernes *s*, das ebenfalls auftritt: *dextro* 198, 11; 210, 5; 214, 29; 228, 1; 233, 9, 10; dagegen *destro* 211, 4; 231, 3; *323, 4; *destreçça* 357, 3; *texta* 323, 66, doch *tesse* *198, 2; *tessea* 332, 47 und *contesta* *323, 15; *extimo* 207, 87, doch *estima* 356, 139.
Immer mit *x* erscheinen: *extremo* 207, 44; 325, 19; 326, 1; 356, 121; 360, 7; 366, 10, 32, 107; *proximi* 207, 71; *Alexandro* 232, 1; *extinse* 232, 8; *experta* 250, 13; 338, 4; *exempio* 257, 6; 361, 4; 366, 53; *Polixena* 260, 11; *excellentia* 260, 12; 339, 4 und *excellenti* 356, 98; *exilij* 331, 5; *inexorabil* 332, 7; *exalto* 356, 118. Mit *s* finden wir dagegen: *mista* *202, 9; *250, 6; *dissi* 205, 8; *sesto* 211, 13; 336, 13; *sasso* *243, 13; *323, 10.

2. *pt* wechselt mit *tt* in *rapto* 193, 7, das *191, 9; 214, 14; 237, 22 *ratto* heifst.
Sonst begegnen aufser *optima* 331, 45 nur *tt*-Schreibungen: *ventisette* 211, 12; *sotto* 192, 10; 213, 3; *rotto* *213, 13; 323, 57; 351, 10; *interrotte* 224, 6; *prescritta* 258, 10; *scritto* 325, 29; *descritto* 331, 40. Die Gruppe *mpt* ist in *nt* übergegangen: *pronto* 208, 14; 238, 2; 325, 50.

3. *dv* findet sich nur in *adverso* 346, 10 und *adversario* 356, 76.

4. *ns* ist besonders in den Präfixen *con-* und *trans-* üblich, jedoch finden wir auch in einigen Fällen einfaches *s*: *constante* 201, 10; 353, 11; *inconstantia* 199, 13; *construtte* 322, 4; *consolare* 346, 11; jedoch *cosperse* *341, 4. *transformare* 197, 6; 213, 14; hingegen: *trasportare* 211, 2; 235, 1; *trastulla* 223, 13.
Andere Fälle sind: *intensi* *257, 2 gegenüber *inteso* *205, 3; *intese* *224, 6; *intesi* *229, 3; *accensi* *204, 7 gegenüber *accese* *224, 3; *accesa* 336, 4. Mit *n*: *instabile* 319, 5. Ohne *n*: *rimasi* *340, 13; *rimaso* 350, 11.

5. Die Schreibung *ct* (= mod. *tt*) findet sich sehr häufig, noch häufiger begegnet jedoch *tt*:
In beiden Schreibungen erscheinen: *electo* 192, 6;[1] *325, 63; *327, 10; 332, 47; *339, 9; 356, 98; 366, 34; *election* 247, 14, denen das einzige *eletto* *238, 5 entgegensteht; *dilecto* 240, 3; *257, 13; *356, 83 ist ebenso häufig als *diletto* Subst. *226, 5; *260, 13; Verb. *209, 13; 233, 11; viel häufiger als das vereinzelte *facto* 328, 3 ist *fatto* 192, 14; 214, 33; 254, 12; 259, 12; 263, 3; 323, 75; 326, 1; 346, 4; 350, 8; 356, 2, 31, 46, 65; *factor* 327, 11 entspricht *fattor* 356, 139; *effecto* 325, 2, *62 entspricht *effetto* 229, 3; *perfecto* *339, 12; *348, 10 ist ebenso häufig als *perfetto* *238, 8; *325, 43; *intellecto* 198, 13; 213, 12; 215, 2; 233, 12; *327, 13; 330, 5; *331, 49;

---

[1] Cozzo und Appel konstatieren 192, 6: *eletto*.

356, 89 hat nur einmal *intelletto* *238, 1; *lecto* (Subst.) 344, 6; und *lecto* (Part.) *331, 52 bestehen neben *letto* (Subst.) 226, 8; 355, 3; *letticiuol* 234, 5; *alletta* *325, 40; viel häufiger jedoch als *acto* 356, 122, *125 ist *atto* 206, 18; 207, 23; 211, 9; 215, 11; 229, 6; 238, 14; 325, 53; 343, 4; und in ungefähr gleichem Verhältnis steht *aspecto* *325, 65; *348, 12 zu *aspetto* 207, 85; 215, 4; 237, 29; 248, 7; 261, 8; 330, 12; *350, 12; *366, 91.

Nur mit *ct* werden geschrieben: *nectar* 193, 2; *nocturno* 234, 3; 356, 131; *obiecto* *226, 4 (: *tetto*); *257, 9; *victoria* 326, 12; 355, 49 und *victoriosa*[1] 263, 1; 325, 32; *invicto* 322, 5; *pacto* *356, 123; *defecto* *356, 79; 361, 8.

Ausschliefslich *tt* weisen auf: *tatto* 191, 2; *notte* 208, 3; 212, 10; *213, 10; 215, 13; 223, 4;[2] 235, 11; 237, 3; 256, 8; 332, 2, 10, 17, 21, 30, 31, 38, 46, 53, 57, 66, 67, 73; *dritto* 206, 15; 208, 7; 261, 7; 336, 10; *frutto* 215, 3; 339, 3; *356, 108; *tetto* *226, 1 (: *obiecto*); 325, 16; *petto* 228, 12; 237, 23; *260, 10; *construtte* *322, 4; *latte* 325, 88; 355, 36; *trattare* 332, 33; *tratto* 346, 8; *ritratto* 356, 122.

Die Gruppe *nct* wird durchweg ohne *c* geschrieben: *punto* *201, 6; *211, 12; *215, 12; 219, 13 sowie *trapunto* *201, 6 und *compunto* *201, 7; *santo* *204, 4; 225, 10; 228, 14; 230, 4; 247, 4; *252, 5; *323, 25; 325, 79; *tinto* 205, 10; 323, 32; *vinto* 206, 31; 221, 3; *giunto* *211, 10 und *aggiunto* *201, 3.

6. *mn* ist überall zu *nn* geworden: *sonno* (öfter *sōno* geschrieben) 208, 6, 223, 9; 226, 9; 250, 1; 256, 14; *327, 9; 332, 31; 352, 14; *355, 71; *356, 62; *danno* (*dāno*) 200, 2; 207, 78; *212, 9; 244, 6; *246, 9; *356, 60; *condanni* 252, 8; *colōnna* (*colona*) *202, 10; *325, 27; *356, 146.

7. *bs* verliert immer den Labial: *oscuro* 215, 13; 218, 13; 321, 12; 323, 68; 332, 10; 333, 4; 340, 2; 366, 45; *oscurar* 222, 13; *ostinata* 356, 42.

8. Ebenso ist in der Gruppe *gn* nie der Guttural erhalten geblieben: Wir finden *conosco* 202, 12; 226, 3; 329, 5; 333, 11; 340, 12, 13.

β) Bezeichnung der mouillierten Konsonanten:

1. *ss* statt mod. *sc* tritt nur in *lassare* 325, 37 für sonst immer geschriebenes *lasciare* 206, 35; 209, 1 etc. ein.

Es liegt also nahe, einen Schreibfehler des Dichters anzunehmen.

2. Für die dem modernen Gebrauch entsprechenden *ng*- und *lg*-Schreibungen der *i*-Praesentien und ähnlicher Verben wie: *vengo*,

---

[1] Das von Appel 103, 2 angeführte *vittoriosa* ist vom Kopisten geschrieben.

[2] Cozzo schreibt 223, 4: *nocte*, der Codex: *notte*.

venga, *rimango*, *dolgo*, *colgo*, *accolgo* etc. treten vereinzelte *gn*- und fast nur *gl*-Schreibungen ein.

Mit *gn* finden sich nur: *vegna* 206, 1; *giugnerà*[1] 325, 19; *risospigne* 259, 10.

ng-Schreibungen sind häufiger: *rimanga* 206, 48; *tengon* 216, 8; *tengan* 229, 9; *giunga* 218, 2; *agiunge* *221, 14; *agiungeva* 230, 11, *giunge* 319, 8; *piango* 226, 14; 229, 1; 237, 20; 332, 60; 355, 23, 67; *piangi* 355, 38; *stringe* 243, 9; 247, 13; *venga* 247, 8; 248, 2. 5; 334, 13; 349, 14; *vengan* 262, 12; *vengo* 355, 11.

Mit *gl* erscheinen: *vaglion* 231, 4; *doglia* *334, 9; *doglio* 340, 6; *ritoglio* *343, 7.

lg ist hingegen selten: *accolgo* 239, 37; *accolga* 366, 137.

Der Dativ des Pronomens der 3. Person, modern *gli* geschrieben, lautet bei Petrarca: *li* 239, 5; einfaches *l* steht auch beim Artikel und *bello* vor Vokalen: *li*, *deli*, *ali*, *belli occhi*. Dagegen *gli occhi* 192, 7; 320, 3; *agli occhi* 205, 12; 329, 12; *gli anni* 254, 14.

c) Doppelkonsonanz.

α) Sehr grofs ist das Schwanken zwischen einfacher und doppelter Konsonanz zunächst in einfachen, nicht zusammengesetzten Wörtern.

oblio 193, 3; 242, 9; 325, 45; 356, 145 und *oblia* 206, 45; *obliando* 325, 47; *nesun* 200, 5; 222, 10; 319, 1; 332, 37, 38; *camino* 204, 6; 244, 14; 331, 20. Ferner finden wir mit einfachem Konsonanten: *mamella* 206, 34; *matino* 237, 14; *matina* 255, 4; *publico* 246, 9; *Hanibal* 356, 92;[2] *obedire* 357, 5; *comune* 366, 119. Doch andererseits erscheinen sowohl *dubio* 366, 25 als auch *dubbio* 249, 12; 252, 1; 345, 7; *dubbia* 214, 4; *dubbiosa* 252, 14; und häufiger als *ingano* (Subst.) 263, 8; *ingana* (Verb.) 244, 10 finden wir Formen mit Doppelkonsonanz: *inganno* 219, 6; *221, 1; 253, 7; *353, 5; *ingannare* 336, 11; 338, 2; 356, 28; gegenüber *raddopiarsi* 216, 3 sind *doppio* 193, 8; 202, 10 und *doppiare* 255, 3; 332, 39 nur mit doppeltem Konsonant zu belegen; gegenüber *eterno* 191, 1; 251, 12; 327, 14; 347, 14; 355, 29 begegnet nur einmal *etterno* 204, 11; ebenso steht neben *fiso* 208, 7; 261, 3; *323, 31; *325, 52; 352, 10; 356, 140 das einzige *fissi* *341, 13.

b erscheint verdoppelt in *rabbia* 232, 5; *febbre* 328, 6.

Doppeltes *c* finden wir in *ricco* 201, 6; 207, 51; 237, 39; 323, 18; 331, 39; 337, 6; *arricchire* 199, 8; *riccheçça* 207, 17; 323, 24.

čč tritt auf in *braccia* 200, 3; *braccio* 202, 5; *taccio* 202, 8; und entgegen dem modernen Schreibgebrauch auch in *faccendo* 239, 9;[3] 247, 3.

---

[1] Das von Appel erwähnte *giugnendo* 273, 4 stammt von der Hand des Schreibers.

[2] Cozzo schreibt: *Hannibal*.

[3] 239, 9 geben Appel und Cozzo einfache Schreibung an, während die Handschrift *cc* bietet.

Doppeltes *ğ* bietet *fuggire* 191, 9; 194, 11; 241, 2; 319, 2; neben *fuggendo* 207, 93; 338, 1 erscheint *fugendo* 201, 12; mit einfachem Konsonanten ist auch *fugitiva* 212, 7 zu erwähnen.

Nur mit *ğğ* hinter dem Ton finden wir geschrieben: *oggi* 194, 8 etc; *appoggi* 194, 5 etc.; *sottragg* *226, 10; *piagge* *226, 14; *caggio* *227, 10; *viaggio* *227, 14 etc.; *veggio* 203, 12; 211, 14; *veggia* 246, 9 (und vortonig: *veggendo* 321, 12); *saggio* 235, 5; *245, 3; 247, 4; *maggio* *245, 2; *cheggio* 327, 7.

Einfaches *g* vor dem Ton bieten Wörter wie *cagione*, *ragione*, *stagione*, *rugiadosi* (222, 14).

Doppeltem *p* begegnen wir in *Appele* 232, 4, während *Apollo* 197, 2 nur mit einfachem *p* geschrieben wird; es stehen sich auch *dopo* 203, 14; 355, 71 und *appo* 240, 2 gegenüber.

r wird einfach geschrieben in Verbalformen wie *sarebbe* 338, 9; *poria* 193, 11; 202, 9; *porian* 203, 11; dagegen verdoppelt in *vorrei* 203, 3; *vorreste* 204, 5.

Die Endung *-ęça* wird gewöhnlich mit doppelter Konsonanz geschrieben z. B.: *belleçça* 211, 9; 337, 9; 339, 6; *dolceçça* 192, 3; 193, 8; 356, 26; *allegreçça* 366, 36. Ausnahmen sind *belleça* 261, 12; *gentileça* 263, 9.

β) Zahlreicher noch sind die Schwankungen bei den mit Verdoppelung bewirkenden Präpositionen gebildeten Kompositis:

Mit einer gewissen Konsequenz schreibt Petrarca das anlautende *v* des Stammwortes immer einfach: *avolgere* 196, 7; 323, 68; 362, 8; *avelenare* 209, 10; *avançare* 220, 11; 241, 6; 331, 10; 356, 136; 361, 12; *avampare* 221, 7; 366, 20; *avenire* 221, 11; 331, 41; 366, 95, 96; *aventare* 236, 9; *aventuroso* 243, 14; *providentia* 238, 3; *provedere* 331, 32; *sovenire* 250, 9; *risovenire* 196, 3; *aviare* 347, 2; *aveççare* 356, 25.

c und *l* werden hingegen immer verdoppelt: *accendere* 192, 13; 198, 9; 204, 7; 224, 3; 236, 10; 241, 3; 336, 4; *accorgere* 200, 3; 210, 13; 227, 9; 235, 2; 253, 1; 331, 32; 333, 12; 337, 11; 355, 4; *accompagnare* 222, 1; *accorciar* 230, 6; *accogliere* 231, 12; 238, 11; 239, 37; *raccogliere* 196, 10; 215, 5; 227, 4; 325, 8; *accogliençe* 345, 9; *accampare* 239, 26; *accorrere* 325, 11; *occorso* 336, 5; *accorare* 345, 4; *racconsiliarsi* 347, 6; *accusare* 356, 44; *soccorrere* 361, 7; 366, 12; *soccorso* 216, 13; 355, 54; *raccomandare* 366, 135.

ll: *allegrarsi* 192, 13; 238, 13; 325, 70; 326, 10; *allegreçça* 366, 36; *allungare* 209, 8; *sollevare* 227, 10: 356, 29; *allumare* 240, 10: *rallentare* 241, 13; 331, 14; *allontanare* 253, 13; 331, 2; *alletta* 325, 40.

Die anderen anlautenden Konsonanten des Stammwortes schwanken mehr oder weniger:

Neben *abagliare* 219, 11; 359, 1 finden wir *abbagliare* 194, 11; 221, 7; 261, 12. Mit einfachem *b* begegnen: *abondare* 344, 1; 366, 62; *abandonare* 258, 14; mit *bb*: *abbracciare* 212, 2; 256, 13.

d ist einfach und doppelt geschrieben in: *adolcire* 215, 14; 223, 14; 345, 4 und *addolcire* 239, 8; *adornare* und *adorno*[1] 200, 7; 201, 1; 215, 10; 238, 6; 239, 30; 251, 10; 263, 14; 348, 6; 352, 11; 366, 29 überwiegen *addornare* 208, 10; 228, 7 und *addorno* 325, 15.

Mit einfachem *d* werden geschrieben: *adorare* 206, 36; *adombrare* 227, 8; 327, 5; *aduno* 233, 8; *adormentare* 237, 32.

Mit *dd* finden wir nur *addurre* 207, 73; 255, 14.

f erscheint in einfacher Schreibung nur in *rafreddare* 217, 5; sonst finden wir *ff*: *affanno* 105, 9; 205, 2; 207, 10; 224, 11; 231, 6 und *affanare* 364, 1: *offendere* 198, 13: *diffusi* 203, 10; *soffrire* 205, 5; *affrettare* 209, 11; 348, 14; *affrenare* 220, 5; 240, 6; 362, 10; *afflicto* 252, 4; 256, 5; 366, 17; *offrire* 337, 13.

Gutturales *g* erscheint in beiden Schreibungen in *aghiacciare* 335, 11 und *agghiacciare* 224, 12; 359, 7; in einfacher Schreibung in *aguagliare* 325, 6.

Auch *ğ* wechselt zwischen beiden Schreibungen in *agiungere* 200, 8; 221, 14; 332, 62, das ebenso häufig ist wie *aggiungere* 201, 3; 215, 9; 230, 11; *sogetto* 332, 24 neben *soggetto* 341, 4. Mit *ğğ* finden wir *soggiorno* 251, 12; 348, 7; 366, 33.

m bietet nur wenige Beispiele, und zwar für einfache Schreibung: *amendare* 349, 12; *amorçare* 357, 7; für Doppelschreibung: *commesso* 209, 4; *immortale* 323, 52; 333, 10; 361, 6; 364, 3.

n ist einfach geschrieben in *inostra* 192, 5; *inalbare* 223, 12; *inerme* 340, 2; *inexorabile* 332, 7. *nn* finden wir in *innaspri* 206, 30; *annodare* 207, 76; *innaspe* 210, 6; *innarrare* 223, 4.

Zwischen einfachem und doppeltem *p* schwankt *apressare* 198, 6, dem häufigeres *appressare* 209, 8; 214, 9; 221, 11; 323, 41; 366, 131 gegenübersteht. Einfaches *p* finden wir in *apreççare* 260, 5; *aperse* 325, 69. In sämtlichen anderen Fällen tritt *pp* ein: *apparire* 193, 12; 218, 6; 221, 9; 262, 7; 320, 2; 323, 4; *appoggiare* 194, 5; *appendere* 198, 8; *oppremere* 198, 14; 323, 23; *rappellare* 206, 58; *appagare* 242, 5; 366, 52; *apportare* 253, 8; 344, 10; *rappresentare* 356, 6.

Die wenigen Beispiele für *r* kommen nur in doppelter Schreibung vor: *arricchire* 199, 8; *arrivare* 248, 9; *arrestare* 343, 14.

Ebenso ist *s* nur in doppelter Schreibung belegbar: *rasserenare* 194, 1; 230, 13; *assentire* 215, 14; 226, 6; *assalire* 241, 8; 328, 6; 335, 2; *assalto* 249, 14; *assidere* 323, 43; 344, 8.

Einfaches *t* erscheint in: *atrarre* 356, 27; doppeltes *t* dagegen in: *attendere* 208, 7; 261, 1; 324, 3; 356, 154; *sottrarre* 226, 10; 332, 30; *attristare* 332, 73; 335, 13.

γ) Die an betonte Silben angehängten Affixe werden in der Regel verdoppelt. Nur *piantòri* 228, 2; *tramene* 360, 13 (= *traimene*) bilden Ausnahmen.

Hinzuweisen ist auf die Assimilation des auslautenden Kon-

---

[1] Das von Appel 282, 4 erwähnte *adorno* stammt vom Kopisten.

sonanten an das Affix: *tiemme* : *viemme* *196, 2, 3; *vedella* *247, 8 (: *ella*) u. a. m. — Erwähnenswert ist auch die Apokope: *dèsi* 204, 10 (= *devesi*); *entravi* 214, 24 (= *entraivi*); *vedestu* 330, 7; *fostú* 344, 14.

δ) Der Artikel, der teils von der Präposition getrennt geschrieben, teils mit ihr verbunden wird — ein besonderer Grund für diese doppelte Behandlung ist nicht festzustellen —, wird im letzten Falle meistens nicht verdoppelt: z. B.: *dela vostra* 191, 14; *nelalma* 193, 3 etc.

Seltener begegnen Doppelschreibungen: *nelli occhi* 215, 12; 227, 5; 330, 7; 331, 37: *dellaltre* 218, 13; *delliamorosi* 219, 7; *dalliocchi* 228, 6; *alliocchi* 230, 2; *delli dei* 248, 7; *delli arbor* 323, 27; *delli altrui* 342, 12.

Appel sagt S. 174 seiner Abhandlung, dafs Petrarca *quel* und *bel* im Auslaut vor Vokal einfach und nur ausnahmsweise doppelt schreibe. Demgegenüber ist festzustellen, dafs nur bei getrennter Schreibung der einfache Vokal verwendet wird, z. B.: *quel antiquo* 356, 1, dafs dagegen da, wo *quel* und *bel* mit dem betonten Wort zusammengeschrieben werden, durchweg doppelter Konsonant eintritt. Petrarca schreibt: *quelluna* 200, 1; *quellaltrui* 217, 7; *quellanima* 336, 14; *bellombra* 195, 7; *bellarte* 338, 14. Von Appel angeführt sind die in der Handschrift zusammengeschriebenen und daher mit doppeltem *l* erscheinenden: *quellinfinita* 356, 14; *quellaltra* 356, 54.

ε) Auch zusammengesetzte Präpositionen werden teils von einander getrennt, teils zusammengeschrieben, und dann entweder mit einfachem oder mit doppeltem Konsonanten versehen; einfacher Konsonant ist jedoch bei weitem überwiegend. Nur *inançi* 195, 6; 210, 14; 331, 36, 58; *dinançi* 356, 2, 104 steht ungefähr gleich häufigem *innançi* gegenüber: 208, 5; 209, 3; 251, 2; 329, 12; 354, 12.

Dagegen haben nur einfachen Konsonanten: *giamai* 191, 6; 209, 2; 237, 13; 332, 37; 337, 3; 366, 11; *over* 205, 14; *nepur* 234, 9; *aciò* 253, 12; 333, 11; *quagiù* 324, 7; *dapoi* 330, 3; 356, 133; *apena* 337, 11; 351, 5; *quagiuso* 342, 9; *dapresso* 351, 8; 355, 26; *sicome* 355, 6 (cf.: *si come* 191, 1). — Mit doppeltem Konsonanten finden wir z. B.: *altrettanto* 199, 12; *lassù* 237, 2; 326, 14.

II. Formenlehre.

1. Artikel.

Die Form *el* steht 208, 11 als einziges Beispiel dem sonst immer verwendeten *il* gegenüber. Einigen Kommentatoren, die eine Form *e* (oder *ei*) im Nom. Plur. in Schreibungen wie *che miei di* erkennen wollen und demgemäfs *ch' e* oder *ch' e'* schreiben, widersprechen andere wie z. B. Cozzo, der nach dem Muster von

entro' = *entro i*, *o'* = *oi* und ähnlicher, *che'* apostrophiert um den vom Dichter aus rhythmischen Gründen oder in Folge von „inclinazione fonetica“ unterdrückten *i*-Laut zu bezeichnen. Da ein alleinstehendes *e* oder *ei* nirgends belegbar ist, überdies Petrarca *che i* schreibt, wenn er den Artikel zum Ausdruck bringen will, erscheint die letztere Ansicht als die begründetere.

2. Die Kopula:

et wird gewöhnlich in dieser latinisierenden Weise geschrieben. Ausnahmen von *e*-Schreibungen stehen nur: 192, 9; 320, 1. In beiden Fällen folgt auf *e* ein *i*, mit dem es sonst in der Form *e* zu *ei* vereinigt wird; an zwei Stellen steht jedoch nur *e*: *enon* 197, 11[1] (gegenüber häufigem *et non* 259, 13; 262, 11; 319, 2); *bella e honesta* 345, 6. In der Form *ed* tritt die Kopula nie auf.

3. Zahlwort.

Für heute allein übliches *due* hat Petrarca auch *duo* neben *due*: *duo* 200, 3; 203, 13; 204, 7; 225, 8; 233, 2; 241, 12; 255, 6; 258, 1; 260, 1; 323, 6 etc.; *due* 198, 13; 245, 1; 255, 12; *258, 14; 332, 54. — Ferner gehören hierhin: *ambedue* 245, 11; 323, 49; 335, 8 und *ambedui* *219, 12; *343, 11.

4. Pronomina.

Für das Pronomen personale der 3. Person stehen im Nom. Sing. die Formen: *elli* vor Vokal (vor *è*, *à*): 207, 93; 212, 5; 342, 11; 356, 119; häufiger ist *ei*, das nur vor Konsonant vorkommt: 207, 89; 232, 6; 240, 7, 14; 356, 68; ebenso *e*: 230, 5; 242, 10, 13; 262, 3 (= Nom. Plur.); 331, 5; 351, 1; 354, 10; seltener ist *egli*, das immer in den Verbindungen *egli è* oder *egli à* sich einstellt: 247, 8; 252, 11; 354, 9; 358, 12.

Das in den ältesten toskanischen Handschriften und auch bei Dante noch gebrauchte *elli* wurde nach Gröber (Zeitschr. II, 597 ff.) vor konsonantischem Anlaut gebraucht, aber zwiefach wie heute ausgesprochen.

Im Dat. Sing. schreibt Petrarca für modernes *gli* auch *li* 239, 5. *gli* scheint er zu setzen, wenn er das Pronomen mit dem betonten Wort vereinigt: *glià veduti* 219, 12; *glempie* 210, 10; bei getrennter Schreibung scheint er hingegen *li* zu bevorzugen; so stehen sich 359, 7—8 gegenüber: *li agghiacci* und *glempia*, das wir modern *gl' empia* zu trennen haben. Veraltet ist *ella* für *lei* nach Präpositionen wie *con ella* 206, 59; die Pluralform des Nominativs *elle* *218, 8 statt *esse* ist auch bei neueren Schriftstellern noch im Gebrauch.

b) Beim Pronomen demonstrativum sind *este* 332, 53 und *esto* 356, 22 anzuführen (cf. Dante Inf. 6, 103. Purg. 23, 64).

---

[1] Cozzo schreibt *et non*.

c) Beim Pronomen possessivum ist aufser den schon bei der Lautlehre (betonte Vok.) angeführten Schwankungen zwischen *mio* und *meo*, *mei* und *miei* keine Besonderheit zu erwähnen.

5. Präpositionen.

Ganz vereinzelt begegnet *de* statt *di*, sicher nur 206, 59 während 366, 94: *de mille miei mali* auch *de* = *dei* sein kann.

Verbum.

a) Ungebräuchliche und veraltete, Petrarca aber noch vollkommen geläufige Verbalformen sind:

α) Präsentia auf *-ggio* und Ableitungen:

aggio steht 214, 26 vor der Präposition *a* am Versanfang, sonst tritt immer *o* (= mod. *ho*) dafür auf. Ausschliefslich gebraucht ist *veggio* 203, 12; 211, 14; 320, 2; *veggiono* 252, 11; *veggia* 246, 9; *riveggia* 253, 2; *veggendo* 321, 12 ist hingegen vereinzelt gegenüber *vedendo* 198, 9; 323, 51; 347, 7; 365, 3. Analogisch dazu gebildet sind: *cheggio* 207, 80; 327, 7; 336, 8, wofür *234, 13 *chero*[1] eintritt; *caggia* 206, 49.

β) Andere heute ungebräuchliche Formen sind die Präsentia: *bibo* *193, 4 (: *cibo*); *describo* *193, 5; *tolle* *243, 4 (: *colle*) und *tolla* 332, 59; (Conj. Imp.: *ritollesse* 218, 12); *sego* *240, 8 (: *nego*); *ponno* *332, 12 (: *sonno*) sowie *pon* (= *possono*) 332, 61.

Imperfekta: *solia* *206, 41 (: *natia*); *potien* 230, 8; *venieno* 258, 7.

Bemerkenswerte Perfekt-Formen sind: *fue* (= *fu*) *258, 11 (: *due*); *volsi* (Perf. v. *volere*) 334, 7; *349, 10; *356, 150 (: *ritolse*); *addolcissen* 239, 8 (3. Pers. Pl.).

Im Conj. Imp. ist *rompesse* statt *ruppesse* 217, 6 als veraltet anzuführen.

Im Part. Praes. finden wir *possente* *196, 13; — im Part. Perf.: *sparti* 239, 14; *sparte* *331, 46; 333, 7; *366, 79; daneben *sparse* *323, 56; *oso* *352, 4 (< ausus). — Im Infinitiv ist *poner* 338, 11 zu erwähnen.

Im Gerundium sind erwähnenswert: *sendo* (= *essendo*) 253, 5; 238, 5; *possendo* 325, 36; *sappiendo* 328, 7; *abbiendo* 361, 3.

γ) Mehr dichterische, heute noch nachgebildete Formen sind die Kurzformen von *fare* : *fea*; *fei*, *fe*; *fia*, *fieno* (= *sarà*, *saranno*); *fesse* (= *facesse*); heute ungebräuchlich ist jedoch die 3. Person. Sing. Cond.: *fora* 356, 90; 366, 96.

Die Endung *-ia* des Conditionalis ist auch noch bei modernen Dichtern üblich und bei Petrarca häufig: *poria* 193, 11; 202, 9; *206, 46; *avria* 207, 24; 228, 4 etc.

---

[1] Somit ist *cheggio* nicht die einzige von Petrarca gebrauchte Form, wie Savelli meinte (a. a. O. S. 109, No. 36).

Ebenso werden die bei Petrarca häufigen apokopierten Formen noch heute von Dichtern verwandt: *vo'* (= *voglio*) 207, 61; 210, 9; 217, 10; *por* 214, 2; 334, 12; 337, 6; *trar* 230, 5; 242, 4; *se'* (= *sei*) 227, 2; 234, 3; *suo'* (= *suoli*) 342, 5; *an* (= *hanno*) 211, 10 usw.

b) Abweichender Auslaut.

α) *e* für *i* im Auslaut finden wir:

1. In der 2. Person Ind. Präs. und zwar nur in Formen von Verben der 1. Konjugation und nur im Reim. Wir haben es also mit rein poetischen Formen zu tun: *rincrespe* *227, 4; *stille* *322, 6; *distempre* *355, 38.

Dieselbe Tatsache stellt Parodi (Bulletino della Società Dantesca, Nuov. Ser. III. S. 126) für Dante, den „Tesoretto" Brunetto Latinis und den pistojesischen Albertano fest.

2. Im Konj.:

a) in der 1. Pers. Sing. Konj. Präs. nur im Reim: *ritrove* *193, 6; *distempre* *224, 13; *treme* *323, 63; *331, 48.

b) in der 3. Person Sing. Konj. Präs. sehr häufig im Reim und im Versinnern: *arme* 206, 5; *scuse* *207, 26; *innaspe* *210, 6; *favelle* *218, 5; *gire* *221, 11; *adombre* 227, 8; *incespe* *227, 8; *vole* (von *volare*) *233, 13; *disarme* *250, 8; *sone* *251, 5; *estime* *252, 7; *apporte* *253, 8; *allontane* 253, 13; *sfaville* *322, 3; *resolve* *325, 74; *ame* 333, 11; *chiame* *333, 14; *mande* 351, 2; *riconforte* *354, 7; *vergogne* *356, 82; *appaghe* 366, 52.

c) Im Konj. Imperf. in der 1. Pers. Sing. nur in: *udisse* 356, 68 (vor *ei*).

β) *i* für *e* finden wir nur in der 3. Pers. Sing. Konj. Präs. in *fossi* 241, 6.

B. Laut- und Formenlehre in dem vom Kopisten geschriebenen Teile.

Eine Vergleichung der Orthographie des autographischen mit der Schreibweise in dem vom Kopisten geschriebenen Teile ergibt, wie im Folgenden durch Beispiele belegt werden soll, im Wesentlichen dieselben Erscheinungen; daneben dürfen aber einige bei dem Kopisten charakteristische Besonderheiten nicht unerwähnt bleiben. Im allgemeinen macht seine Schreibart einen älteren Eindruck als die Petrarcas, der schon mehr auf Vereinheitlichung bedacht gewesen zu sein scheint.

I. Lautlehre.

1. Vokale.

a) Betonte Vokale.

α) Betontes *ẹ* und *i* schwanken in demselben Mafse wie bei Petrarca; es begegnen dieselben Wörter und dazu noch gelehrte Bildungen wie *interditte* *23, 98 neben häufigem *detto*; *licito* 28, 43, dem 97, 7 *lece* entspricht. Mit *e* ist *veçço* 122, 6 geschrieben.

β) Das gleiche Bild wie im autographischen Teil bieten *ę* und *ie*. Wieder sind Wörter wie *queto*, *intero*, *altero*, *breve*, die Komposita von *venire*, immer undiphthongiert; *lieto*, *dietro* immer diphthongiert.

Doppelformen haben z. B.: *vene* 13, 9; *23, 126 — *viene* 13, 2, 12; 16, 9; *tene* 76, 4 — *tiene* 40, 12; *pensero* 9, 12; 10, 12 ist nicht so häufig als *pensiero* 11, 5; 17, 14 etc.; *petra* 135, 16 steht neben *pietra* 129, 51; *feri* *37, 104 neben *fieri* 27, 10. — Bei Petrarca kamen nicht vor: *primero* 23, 41 gegenüber häufigerem *primiero* 2, 9; 20, 14; 29, 31; 39, 4; ferner die undiphthongierten *guerrera* *21, 1; *manera* *112, 1. Für *sentero* *13, 13; *schera* *19, 8 neben *schiera* *28, 90; 37, 68; 50, 34 fanden sich bei Petrarca nur diphthongierte Formen.

γ) Stärker als im autographischen Teil schwanken betontes *ọ* und *u*: Neben *columna* 10, 1 tritt *colomna* *53, 72 (: *donna*); *condutta*

33, 9 steht *condotte* 8, 10 gegenüber; *circundate* 66, 11 erscheint neben *cerconda* 73, 80. Das häufige *fu* 3, 12 etc. tritt 28, 23 in der Form *fo* auf, sonst begegnen *fusse* 73, 15; *fussi* 166, 1. Mit *u* erscheinen aufserdem: *spelunche* 23, 142; *vui* (= *voi*) *134, 14 (: *altrui*). Dem bei Petrarca festgestellten *vulgo* steht beim Kopisten mit vortonigem *o*: *volgare* 99, 11 gegenüber, für Petrarcas *divulga* finden wir im Reim: *divolga* *98, 7.

δ) Auch *ǫ* und *uo* schwanken stärker als im autographischen Teil: zwar Wörter wie *core*, *foco*, *movere* und seine sämtlichen Verbalformen, erscheinen auch beim Kopisten immer mit einfachem Vokal, doch begegnet ungefähr ebenso häufig *po* 2, 14; 14, 5 etc. wie *può* 12, 2; 14, 8; 21, 8; *pote* *73, 26 neben *puote* 65, 12; 73, 77. Im Gegensatz zu Petrarca erscheinen *uomo* und *uomini* hingegen immer mit Diphthong. Für das neben *suono* stehende undiphthongierte *son* 20, 11 trafen wir im autographischen Teil nur diphthongierte Formen an.

Beispiele für die Schwankungen sind:

loco 13, 5; 16, 2 — *luogo* 2, 4; 4, 13.
fore *5, 3; *9, 5 — *fuor* 10, 4; 28, 21.
vole 7, 8; 55, 14 — *vuole* 50, 25.
dole *28, 51 — *duole* 86, 7.
percote *73, 28 — *scuotere* 22, 8.

11, 9; 46, 12 findet sich auch das im Altitalienischen häufige, bei Petrarca nicht belegte *fuor* (= *furono* 3. Pers. Perf. von *essere*). — Bei Petrarca kommen nicht vor die undiphthongierten *coce* *23, 67 (Petr.: *cuocono*); *noce* *28, 26; das diphthongierte *tuona* *101, 6 (Petr.: *tona*).

b. Unbetonte Vokale.

α) Anlaut:

1. Hinsichtlich des Präfixes *in-* gelangen wir zu demselben Ergebnis wie bei Petrarca. Gleichwohl begegnen einige ganz sichere *en*-Schreibungen neben sonstigem *in-*: *l' envio* 6, 5 (= *lo envio*); *l' enfiamma* 23, 105 (= *lo enfiamma*); *t' empromette* 28, 99 (um *i*-Anlaut und Ausfall anzunehmen, müfste *te* stehen, was sonst nicht vorkommt); *l' enchiostro* 74, 12.

2. Aufser *argoglio* 38, 10 (wofür *orgoglio* 29, 20 steht) ist das haupttonige *opra* 40, 13 (von *oprire*, im Reim mit dem Subst. *opra*) zu erwähnen (darüber siehe Gröbers Grdr. S. 50), sonst immer *aprire*.

β) Inlaut:

1. Vortonige Vokale:

a) Für den Wechsel zwischen *i* und *e*, der bedeutender als bei Petrarca ist, sind Beispiele:

securo 3, 7; 6, 6; 42, 10, dem *assicura* 128, 121; *assecura* 129, 8 entspricht; *signor* 10, 14; 23, 86; 46, 9 hat selten *e*: *segnor* 26, 8;

misura 53, 80; 90, 30 (Subst.) steht *mesurando* 35, 2 gegenüber: für *prigione* 76, 2 finden wir *pregione* 86, 5; 89, 1 und *pregioniero* 76, 9; *nimica* 172, 1 (Adj.) besteht neben *nemica* 28, 50 (Subst.).

Mit *i* erscheinen: *nuviletto* 115, 13; *virgilio* 186, 1; mit *e*: *spelunca* 50, 36; *genebro* 148, 5; *temor* 182, 4; *selvestre* 301, 3.

Beispiele für den häufigen Wechsel zwischen *de*- und *di*- sind u. a.: *departir* 17, 10 — *dipartir* 31, 1; 37, 5. *desiare* 8, 6; 11, 6 — *disiare* 16, 14; 22, 12. *descendere* 66, 25 — *discendere* 2, 7; 44, 13.

Beispiele für Doppelschreibungen des Präfixes *re*- sind: *redurre* 62, 13 und *ridurre* 63, 10: *removere* 71, 65 und *rimovere* 41, 1 u. a. m.

Im Übrigen sind die beiden Präfixe wie im autographischen Teile behandelt.

b) Schwankungen zwischen vortonigem *a* und *e* waren bei Petrarca nicht zu konstatieren, wenigstens erschienen bei ihm keine Wörter in doppelter Schreibung.

Der Kopist schreibt wie Petrarca *meraviglia* 34, 12; *meraviglio* 69, 5; hingegen sowohl *vecchierello* 16, 1 als auch *vecchiarella* 33, 5.

Mit *a* finden wir: *immantanente* 71, 74; *disaguagliançe* 316, 4; und ferner die Verbalformen: *lassarà* 28, 36; *ardavamo* 314, 10.

c) *devere* hat wie im autographischen Teil immer *e*.

2. Nachtonige Vokale:

Aufser den auch bei Petrarca festgestellten *giovene, giovenil* etc. ist *quindeci* 266, 13 anzuführen.

γ) Auslaut:

1. Die *e*-Formen der Affixe *mi, ti, si* begegnen ebenso häufig wie im autographischen Teil neben *i*-Formen, und zwar wie dort im Reim sowohl wie im Versinnern.

2. Petrarca schrieb nur *oltra*, beim Kopisten finden wir *oltre* 57, 7.

2. Diphthonge.

Für den Wechsel zwischen *au* und *o* erwähnen wir: *laudare* 5, 3, 9; 26, 9; *laude* 71, 17 neben *lodare* 78, 12; 97, 14; *loda* (Subst.) 50, 75.

3. Konsonanten.

a) Einfache Konsonanten.

α) Lautwechsel konstatieren wir wie bei Petrarca:

1. zwischen *p* und *v*:

Neben *sopra* 34, 13; 44, 7; 46, 12 begegnet *sovra* 4, 10; 75, 11 und *sovrastar* 86, 5. Formen wie *sapeva* 69, 1 etc. steht *saver* 125, 15 gegenüber. Formen wie *copra* 38, 4; *copri* 100, 8; *ricoperte* 55, 5; *ricoperse* 123, 2; *discopre* *71, 92 entspricht *ricoverse* 115, 13.

Auch für das bei Petrarca nur mit *p* erscheinende *opra* etc. (Kopist: *oprà* *40, 9; *opera* 41, 3; *opre* *71, 94) begegnet *ovra* 20, 6.

2. Der Wechsel zwischen *t* und *d* ist häufiger beim Kopisten in dem Suffix *-ate*, das bei Petrarca fast nur mit *t* erschien.

So begegnet sowohl *honestate* 37, 111 als auch *honestade* *29, 47; *humiltate* 4, 11; 38, 10 und *humiltade* *29, 19.

Mit *t* finden wir z. B.: *caritate* 28, 42; *indignitate* 71, 26; *tempestate* 80, 21. — Mit *d* dagegen: *etade* *23, 1; *29, 26; *libertade* *23, 5; *29, 5.

3. Für manche mit *ç* (= *z* mod.) geschriebene Wörter tritt *c* ein und zwar meist im Reim: *sacia* : *gracia* 23, 122, 124; *stracio* : *sacio* : *ringracio* 82, 10, 12, 14; ebenso ist *53, 39 das gelehrte *officio* (: *vitio* : *fabritio*) hier einzureihen. Im Versinnern konstatieren wir diese Besonderheit in: *spacio* 37, 19; *ringraciare* 53, 56; im Anlaut: *Ciciliano* 42, 4.

Bei Petrarca war nur *precioso* für diesen Lautwechsel anzuführen, und hier, wie auch vielleicht beim Kopisten, kann durch Flüchtigkeit das Häkchen unter dem *c* ausgelassen oder bei dem Alter der Handschrift nicht mehr zu erkennen sein.

β) Etymologisierende Schreibungen:

1. *ti* für *ç* (= *z*) ist sehr häufig und bedarf keiner besonderen Erwähnung.

2. Die *h*-Schreibungen im An- und Inlaut treten in derselben Reichhaltigkeit wie im autographischen Teile auf, nur das bei Petrarca häufige *hora* erscheint beim Kopisten mit Ausnahme von *hora* 50, 27 als *ora*. Die *ph*- und *th*-Schreibungen bieten das gleiche Bild wie im eigenhändigen Teil. Zu dem vor Gutturalvokal stehenden *ch* tritt bei Petrarca fehlendes, sonst aber in altitalienischen Texten häufiges *gh* in einigen wenigen Fällen: *priegha* 70, 20; *piagha* 90, 14; 97, 4.

b) Konsonantengruppen.

α) Etymologisierende Schreibungen:

1. Für *x* seien folgende Stellen angeführt: *exaltar* 4, 11; *extremo* 8, 13; 16, 6; 32, 1; *extima* 20, 7; *exilio* 21, 10; 45, 7; 80, 32; *dextra* *86, 4 (: *fenestra*); doch *destro* 13, 13.

2. Für die Gruppe *pt* waren bei Petrarca nicht belegbar: *septentrione* 33, 3 und das dort immer mit *tt* erscheinende *scripto* 23, 11; *120, 9 (: *prescritto*); *scritto* finden wir *23, 92; *76, 11 (: *dritto*). Für die bei Petrarca als *nt* erscheinende Gruppe *mpt* ist anzuführen: *presumptuosa* 5, 14.

3. *dv* findet sich wieder nur in *adverso* 37, 23; 72, 53; *adversario* 45, 1; 62, 8.

4. *ns* begegnet in *transformare* 22, 34; 51, 5 (hingegen: *trasformare* 23, 38); *conspetto* 120, 3; *spensi* (Perfekt) *122, 2; *intensi* (Perf.) *122, 7.

5. Die Schreibung *ct* ist auch beim Kopisten sehr häufig neben *tt*, jedoch begegnen einige Wörter mit *ct*, die wir im autographischen Teil nur mit *tt* antrafen, z. B.: *fructo* 9, 9; *pecto* *20, 10; *nocte* 22, 33; daneben erscheinen *frutto* *1, 12; 6, 13; *notti* 10, 11.

Wie bei Petrarca finden wir wieder Schwankungen in den Wörtern: *imperfecto* *10, 13 (: *intellecto* 10, 9), dem *perfatti* 84, 13 gegenübersteht; *facto* 22, 16 neben *fatti* 3, 11: *fatto* 65, 3; *aspectar* 19, 9 neben *aspetta* *2, 4 (: *ristretta*).

Hierzu kommen die bei Petrarca nicht belegbaren oder in moderner Schreibung auftretenden Gruppen:

6. *bg*, *bs*: *obgetto* 14, 9; 71, 32; *obstinato* 50, 52; *obscura* 119, 106, jedoch *oscura* 145, 12; 149, 4.

7. *mn*: *somno* 7, 1; 8, 4, doch *sonno* 33, 11; *damni* *314, 1 (: *affanni*), doch *danni* *12, 7.

8. *mf* steht nur in: *gomfiata* 80, 22.

9. *nb* treffen wir in *e' nbrunir* 50, 31.

10. *pl* finden wir in *exemplo* 85, 8; 93, 6. *exempio* *23, 9 ist wegen einer dabei befindlichen Radierung unsicher. — *bl* ist hingegen zu *bi* oder *br* geworden: *sembiar* 127, 39; *sembiante* 186, 10; *rassembra* 135, 4.

11. *qu* (= mod. *gu*) erscheint in *adequar* 70, 14.

12. *gn* begegnet in *ricognovve* 23, 133, während sonst *conoscere* etc. geschrieben wird.

β) Bezeichnung der mouillierten Konsonanten:

gn-Schreibungen der *i*-Präsentien und ähnlicher Verben sind im Gegensatz zu Petrarca sehr häufig, *gl* ist wie im eigenhändigen Teil bevorzugt vor *lg*, *ng* und *lg* begegnen seltener. Die Beispiele finden sich besonders im Reim, weniger häufig im Versinnern. *-gne*: *piagne* *10, 11; *28, 114; *strigne* 28, 59; *districtigne* *71, 51; *depigne* *71, 52; *giugne* *73, 9; *pugne* *73, 10; im Versinnern: *giugne* 94, 1. *-gna*: *vegna* *5, 14; im Versinnern: *avegna* 45, 7; 55, 13. *-gno*: *vegno* *29, 20; *sostegno* 29, 6; *divegno* *71, 24; im Versinnern: *vegno* 177, 10.

Hingegen *-nge*: *piange* 41, 7; 53, 74. *-nga*: *venga* 18, 11; 35, 13; 60, 13; *disconvenga* 64, 10. *-ngo*: *tengo* 47, 5; *sostengo* 53, 50; *vengo* 71, 14.

-glio: *doglio* *38, 12; *71, 49. *-glia*: *scioglia* *29, 39; *50, 56; *59, 17; *addoglia* *29, 25; *accoglia* *37, 68; *toglia* *59, 2; im Versinnern: *assaglia* 71, 88.

-lga: *colga* *9, 9; 60, 12; *sciolga* *98, 3; *tolga* 138, 14.

Eine wichtige Abweichung von Petrarcas Schreibweise besteht ferner in der Schreibung *gli* beim Artikel statt des *li* Petrarcas: *gli*, *degli*, *agli*; ebenso finden wir *begli* vor Vokalen statt *belli*.

c) Doppelkonsonanz.

Bei einfachen wie zusammengesetzten Wörtern ist im Wesentlichen das gleiche Schwanken zwischen einfachem und doppeltem

Konsonanten wie im autographischen Teil zu bemerken. In manchen Einzelheiten weicht der Kopist ab. So schreibt er z. B. immer *nessuno*. Ferner finden wir einige bei Petrarca nicht vorkommende, dem modernen Schreibgebrauch fremde Verdoppelungen: *commune* 3, 8; *occeano* 28, 38;[1] *trappassare* 88, 2;[1] *sallendo* 91, 11;[1] und die Verbalformen: *sarrebbe* 36, 5; 80, 5; *porrebbe* 71, 84; 72, 70; 129, 26; *farrebbe* 71, 85. Wie Petrarca schreibt der Kopist *camino*, *oblio*, *matino* einfach, aber sowohl *preçare* 13, 11 als auch *preççare* 28, 57. Mit einfachem *g* erscheint wie im autographischen Teil: *fugitivo* 23, 112 (sonst *fuggire* etc.), und sowohl *inganare* 89, 8 als auch *ingannare* 56, 2.

β) Bei den mit verdoppelnden Präpositionen gebildeten Kompositis ist die bei Petrarca konstatierte Konsequenz der einfachen Schreibung von anlautendem *v* durchbrochen in *ravvicinare* 39, 10, dem *avicino* 32, 1 gegenübersteht. Ebenso finden wir neben dem bei Petrarca immer mit *ll* auftretenden *allegreçça*, *rallegrarsi* u. ähnl. auch *alegreçça* 35, 7.[2]

γ) Die „hinter voce“ tronca angehängten Affixe verdoppeln gewöhnlich den Anlaut wie bei Petrarca. Nur vereinzelte Ausnahmen begegnen wie z. B.: *fàmisi* 53, 89. Ein Beispiel für die Assimilation des auslautenden Konsonanten ist: *pommi* 145, 1; ein Beispiel für die Apokope: *avestú* 125, 59.

δ) Die dem modernen Gebrauch entsprechende Verdoppelung beim Zusammentreffen von Artikel und Präposition, die bei Petrarca selten stattfand, ist auch beim Kopisten nicht häufig. Neben *alombra* 22, 21 steht *allombra* 10, 10.

ε) Die anderen zusammengeschriebenen Wörter verdoppeln ihre Konsonanten wie beim Dichter selten; es heifst immer: *giamai*, *inançi*; doch finden wir z. B. neben *aciò* 37, 46; 53, 75 auch *acciò* 37, 73.

II. Formenlehre.

1. Artikel: *el* 19, 8 (Nom.); 73, 36 (Acc.) sind Ausnahmefälle gegenüber dem sonst regelmäfsig dafür eintretenden *il*. Auch der Kopist kennt die Formen *e* oder *ei* für den Nom. Plur. nicht in unverbundener Schreibung; daher mufs auch ihr Vorhandensein in Formen wie *che medisimi* etc. als zweifelhaft gelten.

2. Die Kopula *et* wird in weitaus überwiegender Anzahl *et* geschrieben; *e* steht z. B. 22, 21; 23, 8, 15, 19, 84, 120, 149; 122, 9; 124, 2. Vor dem Artikel Masc. Plur. lautet sie wie bei Petrarca *e* und wird mit ihm vereinigt zu *ei*; die bei Petrarca fehlende Form *ed* steht beim Kopisten vor Vokalen: *edor* 4, 12; *edintorno* 23, 24;[3] *edella* 23, 78; *edio* 23, 108; jedoch noch häufiger steht *et*, das im

---

[1] Diese Wörter schreibt Cozzo mit einfachem Konsonanten, *trappassare* und *sallendo* hält er für Schreibfehler des Codex.

[2] Cozzo schreibt *ll* nach dem Cod. vat. 3196.

[3] Cozzo: *e d' intorno*.

autographischen Teil immer an dieser Stelle stand: *et io* 22, 7; 25, 1; *et un* 23, 17; *et anchor* 23, 144; *et in* 23, 158; 28, 47; *et or* 28, 84.

3. Das Zahlwort gibt keinen Anlafs zu besonderen Erörterungen.

4. Pronomina. Das Pron. personale der 3. Person hat im Nom. Sing. die Formen *e*: 21, 9; 23, 20, 156; 87, 11; *ei* 46, 10; (dies ist anscheinend aus *e* verbessert. Vielleicht soll hier statt des tonlosen *e* das vollere *ei* stehen, was der Stelle nach angemessen ist). *ello* 92, 14; *egli* 52, 7; 70, 5; 98, 8; 119, 80; 126, 14; 132, 2 und öfter, während es im autographischen Teil selten auftrat. *egli* ist häufig nur Füllwort und könnte ebenso gut fehlen, da es an tonloser Stelle steht. Das bei Petrarca mehrfach dafür eintretende *elli* findet sich hingegen nicht. Die Dativform vor *li*, *lo*, *la*, *le*, *ne* heifst *gle* 37, 64; *gliel* 80, 21. Der Akkusativ lautet *gli* 9, 13; der Dativ *li* 102, 2.

b) Beim Pronomen reflexivum sind *se* 22, 34; 53, 53; 66, 6 statt *si*; *me* 93, 9 statt *mi* anzuführen.

c) Das Pronomen demonstrativum bietet das vereinzelte *esta* 29, 25.

d) Possessivum: *mei* findet sich z. B. *13, 6; *73, 93; *miei* 12, 10. *suo'* 29, 51 (= *suoe*) Nom. Plur. Fem. ist anscheinend ein Schreibfehler, obwohl dies sehr seltene *suoe* (= *sue*) in einigen altitalienischen Texten vorkommt.

5. Präpositionen: Im Gegensatz zu Petrarca schreibt der Kopist häufig *de* statt *di* sowohl beim Nomen als auch beim Infinitiv; besonders scheint dies der Fall zu sein vor Wörtern, die in ihrer Schreibung der lateinischen Form nahestehen, wie z. B. *de Christo* 23, 5; *de libertade* 29, 5; *de Marte* 28, 79; andere Beispiele: 3, 13; 19, 1; 21, 14; 28, 21; 46, 14; 59, 13.[1]

6. Verbum: Im Wesentlichen begegnen dieselben alten Formen und die gleichen abweichenden Endungen wie bei Petrarca.

a) Ungebräuchliche und heute veraltete Formen:

α) Die Präsentien auf *-ggio* sowie davon abgeleitete Verbalformen wie *aggio*, *veggio*, *cheggio*, *caggio* treffen wir auch beim Kopisten in derselben Reichhaltigkeit wie beim Dichter an; hinzutreten noch Wörter wie *seggio* *37, 38 (: *cheggio*) sowie das nach *caggio* gebildete *caggendo* 48, 9.

β) Andere heute ungebräuchliche Formen sind die Präsentia: *ave* *29, 58; 77, 4; *face* 23, 19; 72, 55, parallel dem bei Petrarca für die 1. Pers. Sing. festgestellten *chero* (= *chiedo*) erscheint in der 3. Pers. Sing. *chier* 53, 106. *r* hat auch *fier* (= *fiede*) 177, 6.

Im Imperfektum entspricht dem *solia* Petrarcas: *credia* *73, 16.

Im Perfektum wurden bei Petrarca belegt und begegnen auch

---

[1] Doch kann hier *de* auch = *dei* sein: *de duo lumi*, worunter Laura's Augen verstanden sind.

beim Kopisten wieder: *volse* *73, 37; *accense* *23, 164; *48, 4 (: *spense*). Von *essere* erscheinen das vereinzelte *fo* 28, 23 neben sonst dafür eintretendem *fu*; *fusti* 62, 14 für sonstiges *fosti* 13, 8; 99, 14. Neben *furon*, *fur*, das bekanntlich zu Petrarcas Zeit auch in Prosa vorkommt (z. B. bei Villani und Davanzati), begegnet auch *fuor* 11, 9; 46, 12, das nach Meyer-Lübke aus *fŭĕrunt* > *fuĕrunt* „mit Ausbiegung des sonst nicht vorkommenden *ue* in *uo* entstanden ist“ (Gram. S. 247).

Die alte Endung *ir* (3. Pers. Plur.) begegnet in *avessir* 60, 11. Veraltet sind auch in der 3. Pers. Sing.: *potèo* 23, 59; *fuggìo* 66, 37. Je nach dem Reimwort wechselt *s* und *v* in: *apparse* *304, 6 (: *scarse*); *apparve* *123, 10 (: *parve*); zu erwähnen ist auch *scerse* *123, 7 (: *aperse*).

Alte Futur-Formen sind: *lassarà* 28, 36; *porà* 60, 9.

Im Conditionialis ist *porrebbe* 71, 84; 72, 70 bemerkenswert.

Im Conj. Imp. finden wir das alte *fossin* 104, 10.

Das Gerundium bietet zu *vegno* analogisch gebildetes *vegnendo* 4, 5.

Im Part. Perf. erscheinen im Reim: *condenso* *129, 58 (: *penso*); *visso* *145, 13 (: *affisso*); *ferute* *270, 103 (: *virtute*); *conte* *23, 120; *44, 4 (cf. zu dieser Form: Zingarelli, Studj di filol. Rom. I, S. 19).

γ) Zu den bei Petrarca aufgeführten dichterischen, noch heute nachgebildeten Formen sind hinzuzufügen *semo* : *avemo* 8, 9, 11.

b) Abweichender Auslaut.

α) Die *e*-Endungen statt des regelrechten *i* stehen in denselben Fällen wie im autographischen Teil:

1. in der 2. Pers. Sing. Ind. Präs.: *perde* *33, 14; *dispense* *48, 5; *informe* *50, 39.

2. im Conj.:

a) 1. Pers. Sing. Conj. Präs.: *mute* *73, 41 (: *salute*).

b) in der 3. Pers. Sing. Conj. Präs. sehr häufig, sowohl im Reim als auch im Versinnern: *pavente* *23, 129; *fide* *23, 136; *aggrave* *29, 49; *conforte* 37, 96; *rinove* *42, 7; *ritrove* *43, 8; *distille* *55, 8; *distempre* *55, 14; *ascolte* *70, 3; *contempre* *73, 6; *arrive* 80, 32; *rallegresi* 92, 14; *ritrove* 98, 9.

c) Häufiger als bei Petrarca, der nur ein Beispiel darbot, steht die altitalienisch oft vorkommende *e*-Form im Conj. Imperf. 1. Pers. Sing.: *potesse* 2, 11; *ritrovasse* 23, 55; *credesse* 36, 1; *fusse* 73, 15; *trapasse* 73, 41; *pensasse* 73, 74, in allen diesen Fällen im Versinnern.

β) Die *i*-Form der 3. Pers. Sing. Conj. Imperf. finden wir in *avessi* *280, 7.

Zweiter Teil.

Versuch einer Erklärung der Doppelschreibungen.

Die im Vorhergehenden festgestellten orthographischen Eigentümlichkeiten des Codex nehmen besonders deshalb unsere Aufmerksamkeit in Anspruch, weil wir es bei Petrarca, wie schon bemerkt, mit einem Manne zu tun haben, der gewohnt war, sich von allem, was er schrieb, Rechenschaft zu geben und, wie seine Korrekturen im Cod. 3196 zeigen, sich der gröfsten Sorgfalt im Ausdruck seiner Gedanken, in der Versbildung usw. befleifsigte, der sich auch bewufst war, dafs seine Leser ihn kontrollieren würden, ja der dies geradezu wünschte. Wie verhält sich dazu, das ist die Frage, seine scheinbare Unentschiedenheit und sein Schwanken in der Schreibung der italienischen Wörter? Die Doppelschreibungen sind um so auffälliger, als in andern romanischen Sprachen z. B. im Französischen wohl ältere und jüngere oder dialektische Formen in derselben Handschrift sich mischen, nicht aber sonstiges Schwanken in der Schreibung desselben Wortes besteht; und dabei waren die Überlieferer altfranzösischer und altprovenzalischer Texte meist gewöhnliche Schreiber und nicht Gelehrte wie Petrarca.

A. Die Doppelschreibungen im autographischen Teil.

I. Lautlehre.

1. Diphthonge und Monophthonge.

In erster Linie bedürfen die auffallenden Schwankungen zwischen einfachem Vokal und Diphthong der Erklärung. Auch sie begegnen wohl z. B. in anglofranzösischen Schriftstücken, nicht aber in Frankreich selbst.

Eine befriedigende Erklärung hat man bis jetzt noch nicht gegeben; nur vermutungsweise äufsert sich dazu Appel (S. 163). Nahe liegt zunächst die Frage, ob Petrarca etwa einen subjektiven

orthographischen Grundsatz befolgte, und ob er mit dem so auffälligen Wechsel einen bestimmten Zweck verband. In der Tat vertritt Savelli in dem oben erwähnten Aufsatz diese Ansicht, und meint, Petrarca setze den Diphthongen an besonders nachdrücklich zu betonender Stelle. Die Beispiele, die er anführt, dürften jedoch kaum geeignet sein, von dieser Absicht des Dichters zu überzeugen. Vielmehr finden wir, dafs der Diphthong an Stellen steht, die keinen starken Hochton in Anspruch nehmen können, und andererseits ist einfache Schreibung da eingetreten, wo nach dieser Theorie der Diphthong zu erwarten wäre. Z. B. könnte es 205, 12: *agli occhi miei nemica* ebenso gut *mei* heifsen, da auf dieses Wort kein Nachdruck gelegt werden kann; 206, 21 stehen sich *fero ardor* und *fiero ghiaccio* gegenüber, die in ihrer Funktion völlig gleich sind. Andererseits sollte man 229, 6: *et atti feri et humili* des Gegensatzes halber bei *feri* die diphthongierte Form erwarten, ebenso 233, 11: *il mal che mi diletta et non mi dole* bei letzterem Wort. Diese Erklärung der Doppelschreibungen erweist sich demnach als undurchführbar.

Eine zweite Annahme ist die, dafs der Diphthong zu Petrarcas Zeit etwa erst im Entstehen begriffen war und der Codex das Schwanken im Gebrauch einer älteren und der neueren Form wiederspiegelt. Sie mufs jedoch ebenfalls und schon deshalb abgelehnt werden, weil wir schon hundert Jahre vor Petrarca den Diphthongen in Texten und sogar fast ausschliefslich gebraucht vorfinden. Belege bieten z. B. die „Frammenti d'un libro di Banchieri" aus Florenz vom Jahre 1211, gedruckt bei Monaci, Crestomazia italiana (s. unten). Wann der Diphthong entstanden ist oder sich gefestigt hat, vermögen wir aus der Überlieferung nicht bestimmt zu entnehmen. Aber wenn wir selbst voraussetzen, dafs das Schwanken lange gedauert hat, der Diphthong für das erregte Sprechen zunächst charakteristisch war, in gewöhnlicher Rede dagegen nicht gebraucht wurde, daher dasselbe Wort bei demselben Schriftsteller in zwei Formen auftreten konnte, so spricht doch dagegen einerseits der Umstand, dafs er in so affektlosen Schriftstücken wie dem Florentiner Bankbuch sich angewendet findet und dafs im Autographon Petrarcas affektische und affektlose Stellen den Diphthong bezw. den einfachen Vokal darbieten. Somit wird das Schwanken bei Petrarca auch durch diese Erklärung nicht verständlich.

Einige Schriftsteller haben nun gemeint, die Schwierigkeit der Sachlage dadurch zu heben, dafs sie Einflufs einer fremden Sprache auf die florentinischen Schriftsteller annehmen, namentlich den der sogenannten sizilianisch-apulischen „Dichterschule"; dieser Schule hätten die Florentiner Dichter die einfachen Vokale entnommen. Von einer sizilianischen „Dichterschule" kann aber jedenfalls nicht in dem Sinne die Rede sein, als ob die zu ihr gerechneten Dichter der Zeit Kaiser Friedrichs II. Sizilianer oder auch nur Süditaliener gewesen wären, die ihre diphthongenlose Mund-

art in ihren Dichtungen zur Geltung gebracht hätten. Wie vermöchte man aber zu verstehen, dafs die geistig ungleich höher stehenden und sich selbst höher stellenden Florentiner Dichter in einem so unwesentlichen, formalen Punkte geglaubt hätten, ihren Vorgängern folgen zu müssen, wo sie neue Wege in der Poesie einschlagen und für ein Publikum schreiben, das in den seltensten Fällen Kenntnis von sizilianischer Mundart gehabt haben wird. Dasselbe Bedenken ist zu erheben gegen Meyer-Lübkes Auffassung (Grdr. der rom. Phil. I, S. 65 ff.), der das Auftreten von Wörtern mit *e* und *ie* „in der Dichtersprache (seit dem 13. Jahrhundert) auf Einflufs des Lateinischen und noch mehr der sizilisch-apulischen und provenzalischen Dichterschule“ zurückzuführen geneigt ist. Denn die Florentiner hätten nur zum Nachteil ihres eigenen literarischen Erzeugnisses und ihrer Muttersprache gehandelt, wenn sie Kennern des Provenzalischen zu Liebe ihre Sprache fremden Mustern angepafst hätten. Den sprachlich gebildeten Florentinern hätte wohl die aus einem solchen Verfahren entspringende Schädigung ihrer Werke nicht entgehen können. Übrigens stammen ja auch die ältesten Handschriften der uns überlieferten Dichtungen von Florentinern erst aus dem Ende des 13. oder dem Anfang des 14. Jahrhunderts, bieten somit keine Gewähr für gleichartige Schreibung im Originaltext der Autoren. Dafs altitalienische Dichter eine beachtenswerte Menge auch provenzalischer Wörter in ihren Werken aufweisen —, über die bislang eine abschliefsende Untersuchung übrigens noch fehlt —, stützt jene Erklärung natürlich nicht, auch für Petrarca nicht, der allerdings einen grofsen Teil seines Lebens in provenzalischem Sprachgebiet zugebracht hat und Provenzialismen in der Tat gebraucht; denn die Entlehnung von der Muttersprache fremden Begriffen hat nirgends anderwärts einen Einflufs auf die Rechtschreibung geübt (man denke z. B. an die französischen Entlehnungen im deutschen Wortschatz seit dem Mittelalter); und so werden die Schwankungen bei Petrarca zwischen Diphthong und einfachem Vokal auch nicht provenzalischer Herkunft sein können. Dasselbe Schwanken ist ja vor und nach ihm wahrzunehmen, wie unten durch Belege nachgewiesen werden wird.

Näher scheint mir ein Einflufs des Lateinischen zu liegen, besonders bei einem Schriftsteller wie Petrarca, der seine Ehre darin sucht, lateinisch zu schreiben, zu dichten und zu denken, und der seinen italienischen Versen eine weit geringere Bedeutung beimifst als seinen lateinischen Werken. Wenn er daher Wörter wie *core*, *foco*, *loco* immer ohne Diphthong schreibt, so könnten ihm die sehr naheliegenden lateinischen Grundwörter: *cor*, *focus*, *locus* dabei wohl vor Augen geschwebt haben. Wenn er hingegen in andern Wörtern, wie es scheint, ohne jeden ersichtlichen Grund zwischen beiden Schreibungen schwankt, so klärt hierüber auch die lateinische Sprache nicht völlig auf, und er stimmt darin nur mit andern altitalienischen Schriftstellern überein. Und wieder

nur auf eine geringe Anzahl Wörter mit Muta cum Liquida findet die Auffassung Meyer-Lübkes (Grdr. d. rom. Philol. I, S. 658) Anwendung, wonach der Gebrauch des Monophthongen minder schwerfällig als der des Diphthongen gewesen wäre. *prego, breve, premere* erscheinen bei Petrarca immer undiphthongiert, und diese Wörter dürften daher schon zu seiner Zeit allgemein wie heute mit einfachem Vokal gesprochen worden sein.

Erledigt werden kann die Frage auch nicht schon durch die Erwägung, dafs die toskanischen Schriftsteller bei Verwendung der Monophthonge vielleicht nebenbei von dem Bestreben geleitet waren, sich den Lesern der Gebiete verständlich zu machen, wo Diphthonge nicht entwickelt waren. So finden wir Diphthong neben Monophthong z. B. auch im „Venetianischen Tristanroman" (G. Vidossich: La lingua del Tristano Veneto S. 20 und 11); häufig begegnen dort dem Venetianischen fremde Diphthonge neben den in der Mundart bestehenden einfachen Vokalen, wobei der Verfasser an Leser aus Dialektgebieten, die jene Diphthonge gebrauchen, gedacht zu haben scheint. Doch ist auch dies nur ein möglicher Grund.

Ein entscheidendes Urteil in der Frage der speziell toskanischen Diphthonge und Monophthonge können wir uns jedenfalls nur an der Hand des modernen und alten Sprachgebrauchs bilden, den es zunächst festzustellen gilt.

Nach einer gefälligen Auskunft von Prof. Hecker (Berlin) herrscht heute hinsichtlich des Gebrauches von *ie* und *e* in der toskanischen Umgangssprache völlige Übereinstimmung mit der Schriftsprache, man spricht also: *siede, tiene* etc., aber *prego, preme, breve.* Hingegen hat *uo* überall dem *ǫ* Platz gemacht und nur in feierlicher Rede oder dem Ausländer gegenüber gebraucht der Florentiner hier den Diphthongen.

In ähnlicher Weise sprach sich Prof. Rayna (Florenz) auf Anfrage hin aus, der es für eine „fissima di glottologi" erklärt, die Schicksale des *ie* aus *ĕ, ae* für analog mit denen des *uo* aus *o* zu halten. *ie* wird artikuliert, aufser wenn Kons. + *r* vorausgeht (wie in *br[i]eve*); *mele* ist nur bei der ländlichen Bevölkerung üblich und antik, hat daher keine Beweiskraft für andere Fälle. Für *uo* liegen nach ihm die Verhältnisse verschieden, und eine genaue Abgrenzung ist schwer und bisher noch nicht versucht worden; auch Parodi, der seit längeren Jahren mit einer Arbeit über das Florentinische beschäftigt ist, hat darüber noch kein bestimmtes Urteil ausgesprochen, obwohl er überzeugt ist, dafs im echten Florentinischen allgemein Rückbildung zu *o* eingetreten ist, was jedoch *uo*-Fälle, die literarischer oder fremder Herkunft sind, nicht ausschliefst. Wie verschieden die Verhältnisse in der Toskana liegen, geht aus Pieris Abhandlungen (Arch. Glott. XII, 109, 142) hervor.

Demnächst sind wir, da das heutige Florentinische das mittelalterliche Schwanken zwischen Diphthong und Monophthong auch nicht erklärt, darauf angewiesen, alttoskanische Denkmäler hin-

sichtlich ihrer Stellungnahme zu Diphthong und Monophthong in Betracht zu ziehen. Für unsere Zwecke kommen nur Prosadenkmäler in Frage, da die poetischen Erzeugnisse sämtlich nur in Handschriften aus späterer Zeit als der der Dichter (wie schon oben gesagt, aus dem Ende des 13. und dem Anfang des 14. Jahrhunderts) überliefert sind und die Mischung der Schreibung in ihnen auf zeitlich verschiedenem System beruhen kann.[1]

1. Als ältesten zu berücksichtigenden Text haben wir das schon erwähnte, aus dem Jahre 1211 stammende Florentiner Bankbuch anzusehen (Mon. S. 19), eines der wichtigsten Dokumente der Vulgärsprache mit konsequenter Schreibung. Es erscheint aufser der vereinzelten latinisierten Form *Petro* 1. nur der Diphthong *ie* z. B. nur *diede*, *die*, *Pieri* 39. *uo* erscheint auch für *ǫ* und in Position: *Buorgo* 26, ja sogar in vortoniger Silbe: *buolongnini* 121 (doch daneben *bolognini* 82. 100 und *bulongnini* 183), ebenso die zusammengesetzten *Buonackorso* 81 (neben *Bonackorso* 64), *Buonassegnia* 8. 10. etc. Für Diphthonge aus haupttonigem *ǫ* sind Beispiele: *Duomo* 7, *nuovo*, *nuovi* etc., *suoi* 13. Es sind also nur Eigennamen, die ein Schwanken zeigen, wo ja auch lateinische Schreibung oder eine mundartliche Nebenform sich am leichtesten Eingang verschaffen konnte.

2. Die von 1233—1243 laufenden „Riccordi di Matassalà Senese di Spinello (Mon. S. 36) sind ein senesisch geschriebenes Dokument, weisen aber durchaus Diphthongierung bei *ę* und fast ausschliefsliche Diphthongierung bei *ǫ* auf. Undiphthongierte Formen treten jedoch nicht in demselben Wort oder doch nur bei *novem* auf. Wir finden immer: *diè* 7. 9. 29 etc.; *diero* 37. 53. 57 etc.; *diemo* 171; *drietro* 60; *drieto* 82; *riviene* 90; *diece* 119. 129; *Prietro* 173. 174. Für *uo* sind Beispiele: *orcuoli* 53; *cuocho* 122; *nuove* 129. 140 (aber *nove* 142); *filiuoli* 133; *Buon-amico* 153. 155.

3. Aus demselben Dialekt stammen zwei Briefe (Mon. S. 117 und S. 161), der erste von 1253, der andre von 1260. Im kurzen ersten finden wir *viene* 18 und *buono* 8, *buoni* 15, aber auch *bono* 19, also eine Doppelschreibung desselben Wortes. Der längere zweite Brief weist durchaus *ie* auf: *mistiere* 14; *indietro* 25. 170; *choviene* 45; *Pieri* 84. 89 etc.; *drieto* 126; *terziero* 158; (*fiera* ist = *feria*). *sostene* 35 scheint Perfekt zu sein. Ebenso finden wir durchaus *uo*: *buoni* 13; *buono* 17. 49. 72; *buona* 32; *ritruovi* 17; *tuoi* 20. 23. 38; *puoi* 172; undiphthongiert ist nur *voli* 48. Man schreibt hier überall nach dem Gehör.

Wenig anders liegen die Verhältnisse bei den Schriftstellern in Prosa.

---

[1] Aus der Statistik, die auf Grund der in Monacis „Crestomazia italiana dei primi secoli" mitgeteilten Stücke vollständig aufgenommen wurde, sind im Folgenden nur Auszüge gegeben, die hinreichend sind, um die in den Texten festgestellte Behandlung von Diphthong und Monophthong zu stützen. — Die Zahlen beziehen sich auf die Zeilen bei Monaci.

4. Eine abweichende Behandlung erfahren aber Diphthong und Monophthong in den bei Monaci S. 170 und 175 abgedruckten Briefen des Guittone d' Arezzo (geb. 1230). Im ersten schreibt er nur einfache Vokale: *penseri* 23. — *po* 3; *homo* 7. 13; *bono* 7; *core* 21. 23. Im längeren zweiten finden wir *fiede* 5; *pietra* 6; *miei* 11; *vietata* 28; *diede* 88; *chiere* 100, aber *pertene* 56; *avene* 178; *fera* 11. 84: *fere* 85. 101; *levi* 88; *negho* 118. Diphthonge bei *ϱ* sind: *uomo* 12; *figliuoli* 35. 40 etc.; *puo* 30. 97 etc.; *buona* 179. Häufiger sind jedoch die undiphthongierten Formen: z. B.: *homo* 1. 11. 22. 24. 29. 73. 74. 76. 81. 82; *homini* 101; und zwar stehen diese *h*-Formen alle nach Vokal, einmal nach Konsonant: 204; ohne *h* nach Vokal: nur *omo* 77, sonst *omo* regelmäfsig nach Konsonant 27. 83. 87. 88. Ferner sind diphthonglose Formen: *dole* 2; *core* 5. 110; *bono* 8. 17; *bona* 96; *loco* 20. 98; *move* 113; *vole* 120. 171; *pogho* 131. 202; *nova* 133; *giocho* 141. 142; *opo* 174.

Mithin erscheinen also nur *omo* und *bona* in zwiefacher Form, während die anderen Wörter entweder immer diphthongiert oder immer undiphthongiert sind. Also scheint in gewissen Wörtern in Guittones Mundart zu seiner Zeit der Diphthong nicht entwickelt gewesen zu sein, und bei den vereinzelten *uomo* und *buono* liegt noch nicht eine Konzession an nicht aretinische Leser vor, sondern eher eine Erinnerung an die diphthongische Wortform in Nachbardialekten. Auch im Übrigen läfst Guittones Schreibung ja an Konsequenz nichts zu wünschen übrig: Nach Vokal schreibt er in der Mehrzahl der Fälle *homo*, nach Konsonant schreibt er *omo*; dafs beide je einmal verwechselt sind, kann gegen die Anerkennung eines Prinzips auch hier nicht sprechen.

5. Die beiden Übersetzungen des Traktates des Albertano da Brescia, die eine 1268 verfafst von Andrea da Grosseto, die andere 1275 von Soffredi da Pistoja (Mon. S. 328—338) bieten folgendes Bild:

Die erste Handschrift (A), nach dem Herausgeber (F. Selmi, Bologna 1873) aus dem 14., nach Bartoli (Stor. lett. III, S. 95 und 217) jedoch noch aus dem Ende des 13. Jahrhunderts, hat neben einer überwiegenden Anzahl diphthongierter Wörter wie z. B. *vieta* 66; *conviene* 88. 388; *insieme* 122; *volentier* 224; *Pietro* 243; *mistier* 290 auch undiphthongierte wie *prego* 240; *prega* 343; *cheto* 200, also dieselben, die auch bei Petrarca immer mit einfachem Vokal erschienen, und die daher wohl auch in der Sprache des Verfassers ohne Diphthong gesprochen wurden, wie heute. Ferner erscheinen *uo*-Diphthonge z. B.: *duolo* 4; *truovi* 12; *huomo* 35. 88: *huomini* 104. 111; *uomini* 298; *figliuolo* 68. 98; *figliuola* 91; *luoghi* 45; *puote* 75; *può* 208; *chuor* 255; *buona* 265; *truova* 265; *vuo'* 387; *rispuose* 389; je einmal finden wir hingegen *figliolo* 9 und *rispose* 254; *poco* ist immer undiphthongiert. Wir konstatieren somit vereinzelte Doppelschreibungen derselben Wörter. — Die zweite Handschrift (S), herausgeg. v. S. Ciampi 1832, überliefert in einer Handschrift aus der Zeit Soffredis, bietet die diphthongierten Formen:

pertiene 83; *chiego* 242; *tiene* 288; *conviene* 385 neben dem latinisierenden *Petro* (Alfunso) 244 und *leva* 81; *ǫ* wird durchweg diphthongiert: *filiuolo* 8 etc.; *filiuola* 38 etc.; *figliuola* 45 etc., *vuoli* 9; *truove* 10; *truova* 203; *uomo* 35. 59; *uomini* 261; *fuocho* 187; *buono* 266; *puote* 307; *nuocie* 315; *rispuose* 390. Nur *pogo* ist undiphthongiert. Einmal begegnet der Diphthong auch vortonig in der fälschlichen analogischen Bildung *rispuondendo.*

6. Doppelschreibungen in denselben Wörtern bieten zwar auch das von zwei Händen angefertigte „Libro della Tavola des Riccomani Jacopi“ aus Florenz (Mon. S. 349—353), jedoch nur in *figliuolo* 56; *figliuoli* 57 neben *figlioli* 38 und allenfalls in dem *contiene* 134 gegenüberstehenden *tenesi* 46 (sonst Diphthonge mit einziger Ausnahme von *om* 157); ferner kleinere Aktenstücke wie das der Beatrice da Capraja (Mon. S. 354), in dem neben häufigem *figliuolo* 36. 41. 42 etc.; *figliuola* 2. 33 auch *figliolo* 30 und *figliola* 29 sich vorfinden (sonst Diphthonge: *miei* 6; *mistiere* 25; *kiedere* 31; *kameriera* 33. — *uomo* 4; *suora* 13; *puosi* 68), oder die kurzen Riccordi Pisani von 1279 (Mon. S. 356), in denen sich *uomo* 12 und *homini* 23, *oga* 19 und *uoghe* 24 gegenüberstehen, etwas häufiger finden wir diese Schwankungen jedoch in dem

7. Toskanischen Tristanroman, von dem ein Teil bei Mon. S. 339 nach dem Cod. Riccardiano, der Parodi zufolge aus dem letzten Viertel des 13. Jahrhunderts stammt, abgedruckt ist. Bei fast durchaus volkstümlichem Gepräge weist dies Denkmal nur wenige latinisierende Schreibungen wie z. B. *propheta* neben *profeta* etc. auf. Demgemäfs überwiegen auch die diphthongierten Wörter: Häufiger als *era* 1. 25. 194; *erano* 90 begegnen *iera* 2. 6. 27. 53. 70. 78 etc.; *ierano* 91. Den Diphthongen haben immer: *cavaliere* 1. 11. 12. 74. 80. 87 etc.; *maniera* 8. 18. 52; *tiene* 11; *sentiero* 17; *insiene* 40; *miei* 67. Mit einfachem *e* erscheint *leva* 31. 213. 230. Neben *uomo* 39. 119 finden wir *homo* 47, neben *luogho* 60; *luocho* 179 auch *locho* 131. Aufser *pocho* 10 etc.; *giocha* 244 begegnen sonst nur diphthongierte Formen wie z. B.: *figliuolo* 3. 60. 63 etc.: *figliuola* 98; *fuori* 17; *suoi* 24; *rispuose* 43. 123; *rispuoserono* 107; *puose* 62; *puoser* 95; *ritruova* 81; *buone* 387; *puone* 388; *puote* 380. 389.

8. Eine andere Behandlung erfahren Diphthong und Monophthong in Ristoro d' Arezzos „Composizione del mondo“ einem wichtigen aretinischen Denkmal aus dem Jahre 1282, das jedoch nicht „frei von einer Beeinflussung durch die Literatursprache“ ist (wie Gaspary, It. Litt. I, S. 186 bemerkt), vielmehr als ein Denkmal der Literatursprache anzusehen ist, und somit nicht nur den gehörten Laut wiedergibt, sondern auch gelehrte Schreibungen darbietet (wie z. B.: *ct* = *tt*, *ti* ≐ *z*, *pt* = *tt*, *x* = *s* usw.). In der Behandlung der Diphthonge und Monophthonge läfst es jedoch eine gewisse Gleichmäfsigkeit erkennen, indem wir nie eine doppelte Schreibung desselben Wortes konstatieren können, soweit wenigstens das bei Monaci (S. 362) abgedruckte Stück in Betracht kommt.

Den Diphthong *ie* finden wir z. B. in *ensieme* 76. 151: *asieme* 144. 204; *volentieri* 144; den einfachen Vokal in *vene* 105; *mantene* 140; *petre* 153; *pe* 191; 206 (*pee*).

Die Diphthongierung von *ǫ* findet nach Grdr. d. rom. Phil. (I, S. 705) im Aretinischen nur bedingt statt; sie ist abhängig von auslautendem *o*: *muovo*, jedoch *move*. Der Regel entsprechend sind: *fore* 3; *po* 27. 35. 157; *move* 57. 58; *movano* 59; *trova* 164; *puono* 170. Dagegen widersprechen ihr: *omo* 7. 11. 21. 23; *loco* 78. 146. 149; *suoi* 18; *buoi* 129.

Ristoros Schwanken zwischen diphthongierten und undiphthongierten Formen ist vielleicht durch Beeinflussung durch die Poesie zu erklären, in der ja der unreinen Reime wegen auch ins Versinnere das Schwanken zwischen beiden Schreibungen eintreten konnte (s. unten). Dem Verfasser der „Composizione del mondo" lag eine Übertragung des poetischen Stiles auf sein Werk ja sicherlich nahe, da er hierdurch die Wirkung seiner Worte zu erhöhen hoffen durfte.

9. Fast nur Diphthonge bietet der sogenannte „Novellino" (Mon. S. 426) aus dem Ende des 13. oder dem Anfang des 14. Jahrhunderts, wahrscheinlich das Werk eines Florentiners. Im Cod. vat. 3241 nähert sich der Text am meisten der besten verloren gegangenen Handschrift, der „Gualterrazziana 1525". Beispiele für den Diphthongen *ie* sind: *pietre* 31. 39. 49 etc.; *cavalieri* 46. 60. 103; *diede* 42. 114; *die* 178; *chiedere* 145; *miei* 166; *dietro* 175; *viene* 197; *giustitiere* 213. Immer undiphthongiert sind: *era*, *erano*. Aufser den wenigen Formen mit einfachem *o* wie *soi* 155 (gegenüber *suoi* 160) und dem immer undiphthongierten *rispose* 118. 131. 138; *risposero* 157 finden wir nur den Diphthongen *uo*: *quori* 3; *quore* 15; *può* 8; *puote* 9; *luogo* 17; *buoni* 24; *buono* 196; *figliuolo* 75. 151; *figliuoli* 114. 124. 159. 160 etc.; *fuori* 78; *uomo* 138; *vuoli* 179. Mit Ausnahme also des einzigen *soi* — *suoi* begegnen keine Doppelschreibungen desselben Wortes.

10. Ungefähr das gleiche Bild bieten die zwischen 1260 und 1290 wahrscheinlich von einem Pisaner verfafsten „Fiori e vita di filosafi" (Mon. S. 484). Doppelformen sind die einzigen *era* 23. 45. 132 und das nur einmal vorkommende *iera* 9. Sonst erscheinen für *ę* nur diphthongierte Formen: *legiere* 91; *conviensi* 109; *piede* 115. Wie oben ist auch hier *rispose* 9. 20. 119 immer undiphthongiert, während sonst nur *uo*-Formen begegnen: (*h*)*uomo* 10. 15. 24. 31; *cuore* 15. 71; *figliuolo* 21. 117; *buoni* 59. 61. 63; *suoi* 105. 108.

11. Die wahrscheinlich von Bono Giamboni (cf. Tommaso Casini, Grdr. der rom. Phil. II. Bd., III. Abt. S. 40) übersetzte „Weltgeschichte des Paolo Orosio" (Mon. S. 488) zeigt aufser *era*, *erano* nur Diphthonge: *Pietro* 83; *Piero* 99. 107. 116; *insieme* 105. 112; ebenso *suoi* 6. 82; *luogho* 36; *muore* 36; *uomo* 36. 109. 116 etc.

12. Im Gegensatz zu den letztgenannten Denkmälern weisen wieder die „Conti di antichi cavalieri" (Mon. S. 432), vielleicht

von einem Aretiner im 13. Jahrh. verfafst, bedeutendere Schwankungen in demselben Wort auf: So finden wir nebeneinander *lei* 155 und *liei* 38; *dede* 214. 248 und *diede* 39; *enseme* 243 und häufiger *ensieme* 35. 49. 85. 95 (*insieme*). 207; nur *ie* haben: *cavalieri* 11. 13. 23. 64; *miei* 54. 62. 120; nur einmal begegnen die diphthongierten: *derietro* 52; *mistiere* 84. Ebenso schwanken *ǫ* und *uo*: Wir finden sowohl *bon*(*o*) 4. 31. 67. 72. 141. 205. 209 als auch *buon* 73. 127; *soi* 214. 249 und *suoi* 12. 57. 75. Mit einfachem Vokal treten auf: *filiolo* 6; *filliola* 59. 65; *sora* 26. 41. 102; *om* 56; *homini* 60; *core* 63. 97.

Die voranstehenden Erhebungen haben uns belehrt, dafs in den Prosatexten vor Petrarca das Schwanken der Schreibung, das bei ihm und seinem Schreiber in demselben Wort stattfindet, entweder überhaupt nicht oder doch bei weitem nicht so stark wahrzunehmen ist. Die für Privatzwecke angefertigten Dokumente und eine ganze Reihe von Prosadenkmälern, die weitere Verbreitung finden konnten oder sollten, zeigen ein Schwanken der Schreibung innerhalb desselben Wortes sozusagen gar nicht, in verhältnismäfsig geringem Umfang finden wir es in einigen jüngeren Prosatexten. Man schrieb Prosa durchaus nach dem Gehör.

Anders verhalten sich die poetischen Texte. Der Grund für die hier häufig innerhalb desselben Wortes auftretenden Schwankungen ist die Behandlung des Wortes im Reim. Seit der ältesten Zeit reimte das Italienische unrein. Der Diphthong konnte mit dem einfachen Vokal sogar differenter Qualität gebunden werden. So können *ę* und *ẹ* mit *ie*, *ǫ* und *ọ* mit *uo* reimen.

Dafs auch der gröfste Dichter vor Petrarca, Dante, in der „Divina Commedia" in derselben Weise reimt, mögen die folgenden Belegstellen dartun. Zugleich wird sich beim Vergleich mit Petrarca ergeben, dafs dieser die undiphthongierte Form im Reim bevorzugt, wohl deshalb, weil es mehr Wörter mit *ę* und *ẹ* als mit *ie* in seiner Sprache gab. Wir wählen die häufigeren Wortausgänge aus und legen die Dante-Ausgabe von Witte, die den Text nach alten Handschriften bietet, zu Grunde:

I. *ie* : *ę* : *ẹ*.

1. Reime auf *-eco*. Dante: 1. XXIII. 85: *mẹco* : *bięco* : *sẹco*. 2. XXII. 103: *Grẹco* : *cięco* : *sẹco*. Petrarca: 350, 11: *cięco* : *sẹco*.

2. *-ede*, *-edi*. D.: 2. XIX. 136: *vẹde* : *piede* : *rięde*. 3. XXXII. 42: *fẹde* : *fiede* : *siede*. P.: 243, 2: *siede* : *fẹde*; 349, 2: *rechiede* : *sẹde*.[1]

3. *-ego*, *-ega*. D.: 1. XXVI. 67: *pręgo* : *nęgo* : *pięgo*. 1. V. 77: *pręga* : *pięga* : *niega*. P.: 240, 1: *ripręgo* : *pięgo*; 366, 73: *nęgo* : *pręgo*.

4. *-ei*. D.: 2. I. 87: *lęi* : *miei* : *fęi*. 3. XXIII. 73: *rendẹi* : *męi* : *miei*. P.: 203, 6: *męi* : *devrẹi*; 248, 2: *costęi* : *męi*.

---

[1] Bei Modigliani: *fede*, was offenbar ein Druckfehler ist.

Petrarca setzt niemals *miei* im Reim, wohl weil geeignete Reimwörter mit *iei* kaum vorhanden sind.

5. *-ela, -ele, -eli, elo.* D.: 1. XXXIII. 110: *crudeli* : *veli* : *raggeli.* 2. III. 29: *cieli* : *gieli* : *sveli.* 3. III. 97: *tela* : *inciela* : *vela.* P.: 195, 1: *pelo* : *gelo*; 217, 1: *querela* : *gela*; 356, 23: *querele* : *fele.*

6. *-eme.* D.: 1. XIII. 41: *geme* : *insieme* : *teme.* P.: 245, 10: *inseme* : *teme.*

7. *-ene, -eni.* D.: 2. VI. 122: *bene* : *piene* : *viene.* 2. X. 89: *bene* : *convene* : *ritiene.* 3. XXI. 135: *meni* : *palfreni* : *sostieni.* P.: 226, 11: *tene* : *bene*; 337, 5: *convene* : *tene*; 366, 99: *convensi* : *sensi*; aber 204, 6: *tiensi* : *accensi.*

8. *-era, -eri, -ero.* D.: 1. XXV. 61: *fiera* : *cera* : *era.* 1. XXIII. 135: *speri* : *neri* : *feri.* 2. IV. 69: *intera* : *vera* : *era.* P.: 234, 10: *pensero* : *chero*; 238, 2: *cerviero* : *pensero*; 366, 27: *intera* : *altera.*

Niemals kommt im „Canzoniere" *pensiero* im Reim vor, so häufig es im Versinnern ist.

9. *-eta, -ete, -eti.* D.: 1. XXX. 58: *sete* : *siete* : *attendete.* 2. XXXI. 127: *queta* : *lieta* : *asseta.* 3. XXVIII. 106: *lieta* : *quieta* : *meta.* P.: 215, 1: *queta* : *lieta*; 263, 6: *mieti* : *reti*; 322, 10: *pianeta* : *vieta* : *acqueta.*

10. *-etro.* D.: 3. XXVIII. 5: *dietro* : *vetro* : *metro.* P.: 207, 2: *dietro* : *impetro.*

11. *-eve.* D.: 1. XXVII. 56: *breve* : *neve* : *lieve.* 2. XXV. 37: *riceve* : *beve* : *leve* (2. Pers.). P.: 328, 2: *breve* : *neve*; 328, 6: *deve* : *lève.*

II. *uo* : *o* : *o*:

1. *-oce, -oco.* D.: 1. XVI, 45: *voce* : *croce* : *nuoce.* 2. IX. 30: *loco* : *poco* : *fuoco.* P.: 203, 9; 220, 11: *poco* : *foco*; 243, 10: *poco* : *gioco* : *loco.*

Eine diphthongierte Form dieser Endung verwendet Petrarca niemals im Reim; er sprach wohl schon *o*; Wörter mit *-oco* fehlen.

2. *-oi.* D.: 1. XIII. 89: *puoi* : *poi* : *voi.* 2. XXI. 110: *tuoi* : *poi* : *noi.* P.: 222, 11: *noi* : *suoi*; 330, 2: *poi* (= *puoi*) : *poi* (Adv.).

3. *-ola, -ole, -olo.* D.: 1. IV. 94: *sola* : *scuola* : *vola.* 2. I. 29: *polo* : *solo* : *figliuolo.* 2. IV. 123: *sole* : *parole* : *duole.* P.: 208, 9: *Sole* : *dole* : *parole*; 334, 2: *suole* : *sole*; 356, 119: *scola* : *sola*; 359, 1: *suolmi* : *olmi*; 359, 5: *duolmi* : *colmi.*

4. *-ona, -one, -oni, -ono.* D.: 1. III. 127: *sprona* : *buona* : *suona.* 1. IX. 31: *persone* ; *puone* : *ragione.* 1. XXXI. 45: *corona* : *persona* : *tuona.* P.: 207, 80: *perdono* : *suono*; 251, 1: *visione* : *bone*; 251, 5: *sone* : *opinione.*

5. *-ora, -ore, -ori.* D.: 2. V. 57: *ọra* : *fuora* : *accọra.* 2. XXVIII. 45: *fiọre* : *amọre* : *cọre.* 2. XXX. 30: *vapọri* : *fiọri* : *fuori.* P.: 207, 64: *mọra* : *honọra*; 228, 2: *cọre* : *colọre*; 345, 1: *honọra* : *accọra.*

6. *-ota, -ote, -oto.* D.: 3. IV. 60: *puote* : *rọte* : *percọte* (3. Pers. Sing. v. *percuotere*). 3. VII. 85: *vọ̀ta* : *tọta* ; *remọta.* P.: 345, 10: *nọta* : *percọta* : *gọta*; 366, 115: *divọto* : *vọto.*

7. *-ova, -ove, -ovo.* D: 1, XII. 89: *nuovo* : *mọvo* : *pruovo.* 2. X. 92: *mọva* : *nuova* : *trọva.* P.: 192, 2: *nọve* : *piọve*; 246, 2: *mọve* : *nọve*; 246, 6: *trọve* : *Giọve.*

Soweit auch die Handschriften der „Divina Commedia", von denen man Kenntnis hat, sonst auseinander gehen, sie alle zeigen dasselbe Schwanken sowohl im Reim als auch im Versinnern, wenn auch dort vielleicht die diphthongierten Formen überwiegen. Dafs Dante bei Verwendung der einen oder andern Form in jedem Falle bestimmte Gründe leiteten, wie manche vermuten (vgl. Zingarelli, Parole e Forme della Divina Commedia. Stud. d. fil. Rom. I, S. 103), dürfte ebensowenig wie bei Petrarca zutreffen. Wenn nun einige Gelehrte hierbei nächst gelehrtem Einflufs, der etymologische Schreibung empfohlen hätte, mehr oder minderen Einflufs der Sprache der „sizilianischen und provenzalischen Dichterschule" annehmen (cf.: Zingarelli, St. d. fil. Rom. I, S. 108) so dürfte dies bei einem so selbständigen und nur literarischem, lateinischem Einflufs sich fügenden Dichter wie Dante nicht der Fall sein. Doch ist das Schwanken gegenüber der einheitlichen Schreibung in anderen Sprachen auch im Mittelalter nicht schon erklärt, wenn Parodi („La Rima e i vocaboli in rima nella Div. Comm.", Bulletino della Soc. Dantesca, Nuova Serie, vol. III, S. 82) sagt: „*Le sue licenze e i suoi cosiddetti arbitrî son proprî di tutta la lingua letteraria del secolo.*"

Dafs nicht nur bei Schriftstellern und in litterarischen Erzeugnissen des Mittelalters diese Freiheit der Reimbindung und die Unregelmäfsigkeit in der Schreibung herrscht, sondern dafs auch die toskanische Volkspoesie sie noch aufweist, können uns einige Tigri's „Canti popolari Toscani" entnommene Belegstellen zeigen: bei ihnen ist doch wohl an sizilianischen oder provenzalischen Einflufs nicht zu denken. In No. 1. der „Rispetti" finden wir Reime wie *core* : *amore* (Str. 1); *duoli* (Subst.) : *voli* (Str. 2); im Versinnern kommen vor: *core* (Str. 5); *soni* (Str. 5); jedoch *buono* (Str. 22); diphthongiert sind auch *pensieri* (Str. 19); *conviene* (Str. 27). In No. 2: „Bontà e Bellezza di Donna" reimen: *suoi* : *voi* (Str. 56); *puole* : *parole* (Str. 83); *lei* : *miei* (Str. 88); *velo* : *cielo* (Str. 123); *sostene* : *vene* (Str. 135). Nach einer Anmerkung des Herausgebers sind diese letzteren Formen selten für sonstiges *sostiene* : *viene.* Im reimlosen Versende steht *leva* (Str. 128); sonst erscheinen fast regelmäfsig Diphthonge: *pietra* (Str. 54); *pensiero* (Str. 54); *cuore* (Str. 69), hingegen *cor* (Str. 56). Auch die dem heutigen Vulgärtoskanischen eigenen Diphthongierungen wie *viengo, viengono* (Str. 81) finden sich neben häufigerem *vengo* etc.

Wie erklären wir nun die Mischung zwischen Diphthong und Monophthong auch in der Florentiner Volksdichtung? Sie kann nur die Folge der Gewöhnung der italienischen Dichtung an den nicht vollständigen Reimgleichklang zwischen Vokal und Diphthong sein, dessen *i*- und *u*-Vorschlag im Reime vernachlässigt und daher auch in der Schrift nicht beachtet wurde; es durfte dem Leser überlassen bleiben, so lange ein Prinzip gleichmäfsiger Schreibung der Wörter noch nicht aufgestellt war, entweder zu der einen oder der andern im Reim anwendbaren Schreibform auch im Versinnern zu greifen. Dafs literarische Prosatexte älterer Zeit dasselbe Schwanken aufweisen können, wie oben S. 38ff. gezeigt ist, liegt daran, dafs es sich auch hier um Literaturwerke handelt, die vom Leser seiner Mundart entsprechend gelesen werden konnten, und in denen nicht gesprochene, sondern literarische Sprache gehandhabt wurde. Der Gedanke, dafs der Anstofs zum unreinen Reim von provenzalischen oder sizilianischen Wortformen gegeben worden sei, ist natürlich abzuweisen. Hätte das Altitalienische rein gereimt, wie das Französische oder Provenzalische, so würde es bei *ie* und *uo* die einheitliche Schreibung ebensowenig vermissen lassen wie diese Sprachen.

Die Verbreitung der bei vielen italienischen Schriftstellern und Denkmälern alter und neuerer Zeit konstatierten Unregelmäfsigkeit ist eine Mahnung für die Herausgeber älterer Texte, besonders diesen Erscheinungen ihre Aufmerksamkeit und Sorgfalt zuzuwenden und nicht nach einer vorgefafsten Meinung die Schreibung des Textes zu normalisieren. Insbesondere wird zu beachten sein, dafs im Altitalienischen nicht nach dem „Lautgesetz" jedwedes *ę* zu *ie* und jedwedes *ǫ* zu *uo* geworden ist; denn auch Petrarca kennt, wie andere, nur *prego*, *lega*, *poco* etc. Dafs der Diphthong bei manchem ursprünglichen *ę* und *ǫ* sich nicht einstellte, hängt offenbar damit zusammen, dafs diese Wörter nicht gleichaltrig in der italienischen Volkssprache sind, sondern manche darin erst Eingang fanden, als *ę* zu *ie*, *ǫ* zu *uo* sich nicht mehr entwickelte.

2. *gn, ng* und *gl, lg.*

Hinsichtlich der Schreibungen *gn* für modernes *ng*, *gl* für modernes *lg* in den *i*-Präsentien und ähnlichen Verben wurden im Codex ebenfalls Schwankungen festgestellt. Bekanntlich herrscht diese Unsicherheit aber auch im modernen Sprachgebrauch: Nach moderner Regel gehen *ng* und *lg* vor *e* und *i* in *ñ* (geschrieben *gn*), *l̃* (geschrieben *gl*) über; gleichwohl verwendet man jedoch sowohl Formen wie *piangi*, *piange* als auch solche wie *piagni*, *piagne*. Vor gutturalen Konsonanten wird jedoch nur *ng̃*, *lg* geschrieben. Zur Würdigung der bei Petrarca selbst in geringem Umfang, um so häufiger beim Kopisten stattfindenden Schwankungen betrachten wir wiederum den Schreibgebrauch in altitalienischen Denkmälern, wie

es bei Diphthong und Monophthong geschehen ist; und zwar die Bezeichnung von moulliertem *n* und *l* überhaupt:

1. Das Florentinische Bankbuch bietet Beispiele wie: *giugnio* 50; *giungno* 128; *giunnio* 132. — *luglio* 4. 5. 11 etc.; *lulio* 322. 343.

2. In den Riccordi di Matassalà begegnen: *lengna* 45; *legni* 115. — *tovalie* 39; *filiuoli* 133; *molie* 177; *richoliana* 85; *palgla* 37; *lulglo* 43.

3. Guittone d' Arezzo schreibt im ersten Brief: *pianger* 28; *caglia* 23; im zweiten Brief: *tegniavi* 150; *tolliate* 43; *doglion* 138.

4a. Andrea da Grosseto bietet in der Übersetzung des Traktates von Albertano da Brescia: *vengono* 8; *advegnia* 359; *voglio* 9. — b: Soffredi da Pistoja: *avegnia* 358; *doglia* 84; *vollie* 213; *voglie* 251.

5. Beatrice da Capraja schreibt: *vengn'* 35; *tengnano* 59; *dispongo* 5; *voglo* 30. 42; *volglo* 51. 54. 56. 59. *valglono* 59.

6. Im Toskanischen Tristanroman konstatieren wir: *tengnono* 150; *vengnono* 220; *pervengnono* 269; *vengono* 302; *vegnano* 435; *veniano* 215; *piangiere* 135; *piangie* 136. — *voglio* 451. 460 etc.; *voglono* 328.

7. Ristoro d' Arezzo schreibt 201 die moderne Form *convengo*; 152 finden wir *racollie.*

8. Der „Novellino" bietet *rimanga* 58; *venga* 107.

9. In den „Conti di antichi cavalieri" belegen wir *rimangna* 118; *convenia* 148. 229.

Dante verwendet je nach dem Reimwort *gn* oder *ng* im Reim. *gn*: *pugna* 1. VI. 30; *piagni* 1. XVI. 75; *piagna* 2. XV. 48; *piagne* 2. VI. 112; 2. XXX. 107; *pogna* 3. VIII. 81; *rivegno* 3. X. 70. *ng*: *piango* 1. VIII. 36; *punga* 1. IX. 7; *giunga* 1. IX. 9; *congiungi* 1. XXXI. 25; *pungi* 1. XXXI. 27; *pinga* 2. XXXII. 67; *piange* 3. XI. 47. — Im Versinnern überwiegt anscheinend *ng*, jedoch treffen wir neben *giunge* 3. I. 39 auch *giugne* 1. I. 56; neben *tegno* 1. X. 19 auch *tenga* 3. XXVII. 118. Nur *ng* scheinen die Formen von *piangere* zu haben: z. B. *piangi* 1. XXXIII. 42; *piange* 1. I. 57; 1. XXXII. 115; 2. XXII. 53 etc. Die Formen von *venire* dürften hingegen nur in *gn*-Schreibungen vertreten sein: *vegno* 1. II. 71; 1. III. 86; 1. VIII. 34; *vegnan* 1. XXIII. 132. Es herrscht also auch hier grofses Schwanken und bei den von einander abweichenden Handschriften ist nicht zu erkennen, welcher Schreibung der Dichter den Vorzug gegeben hat.

Demgegenüber scheint *gl* die einzige bei Dante übliche Schreibung zu sein und *lg* nicht vorzukommen: Im Reim: *saglia* 1. XXIV. 55; *vaglia* 1. XXIV. 57; *accoglia* 1. XXX. 146; *doglia* 3. XV. 10; im Versinnern: *vagliami* 1. I. 83.

In den altitalienischen Texten finden wir demnach folgende

Schreibungen des mouillierten *n* und *l*: *n*(*n*)*i*, *ngn*, *gni*, *gn*. — *l*(*l*)*i*, *lgl*, *gli*, *gl*.

Wenn man *ngn* schrieb, wollte man wohl das im Lateinischen Wort stehende *n* an seiner Stelle schreiben, zugleich aber durch *gn* dessen Mouillierung andeuten. Da nun die Wörter zahlreicher sind, in denen lat. *gn* zu it. *ñ* wurde wie z. B.: *regno*, *pegno*, *segno* etc. als die mit voranstehendem *n* wie z. B.: *seniorem* (*signore*), wird man der Schreibung *gn* den Vorzug gegeben und schliefslich nur noch *gn* geschrieben haben. Bei dem Fehlen jeder orthographischen Autorität im Mittelalter ist es ganz natürlich, dafs beide Schreibungen lange Zeit nebeneinander hergehen. Einer Schwierigkeit begegnete das etwaige Streben nach einheitlicher Orthographie in den Wörtern, die lat. *ng* hatten, aber mouilliertes *n* im italienischen Pluralis der 1. und 2. Person erhielten wie z. B. lat. *frango*, *tango* — *fragniamo*, *tagniamo*; hiernach und nach *singnore* etc. waren Schreibungen wie *frangniamo* etc. berechtigt. Es führt sich aber auch *ng* in den Sing. Präs. der *i*-Präsentien nach Analogie von *frango* etc. in der Aussprache ein, und man erhielt so in der Schreibung neben *vegno* auch *vengo*, neben *rimagno* auch *rimango* etc., die heute üblichen Formen, schon im Mittelalter. Wie wir sahen, herrscht bei Dante und bei dem Kopisten Petrarcas noch *gn* vor, während Petrarca selbst nur einige wenige *gn*-Beispiele bietet. — Einen parallelen Verlauf nahm wohl die Entwicklung von *gl* > *lgl* > *lg*. Auch hier ist in den *i*-Präsentien nach Analogie von Wörtern wie *colligo* etc. die Aussprache *lg* in die 1. Pers. Sing. eingedrungen, so dafs dem auf demselben Wege wie *gn* entwickelten *gl* ein *lg* entsprach und wir Doppelformen wie *doglio* > *dolgo*, *saglio* > *salgo* etc. erhalten. *gl* ist, wie wir sehen, bei Petrarca und seinem Kopisten die überwiegende Schreibung, ja bei Dante sogar anscheinend ausschliefslich verwendet.

3. Doppelschreibungen der übrigen Laute im autographischen Teil.

a) Reimrücksichten.

Eine gröfsere Anzahl von Wörtern verdankt bei Petrarca ihre verschiedene Schreibung ihrer Stellung im Reim:

α) Vokale:

Bei den betonten Vokalen finden wir sowohl das gelehrte *ancilla* als auch das volkstümliche *ancella* im Reim. Nur zweimal begegnet *rio* im Versinnern, sonst *rio* oder *reo* je nach dem zugehörigen Reimwort. Neben *fermo* und dem gelehrten *infermo* erscheint das mit *dipartirme* reimende und ebenfalls gelehrte *infirme*. *negra* und das zweimal im Reim stehende *negri* ist vermutlich die ältere und dialektische Form neben der im Versinnern auftretenden verkürzten Form *nero*. Der Latinismus *bibo* steht im Reim mit *cibo*. Umgekehrt treffen wir im Reim *invesca* neben dem

im Versinnern auftretenden latinisierenden *visco* (volkstümlich *vesco*, *vischio*). Im Reim stehen ferner sowohl gelehrtes *curto*[1] als auch volkstümliches *corto*, gelehrtes *resurgo* und volkstümliches *risorgo*. Ihr *o* bringen im Reim zur Geltung die Erbwörter: *colmi*, *olmi*, *gorgo*, *loschi*, *crollo*, *tosco*, *molce*; dagegen ist er wohl Veranlassung zur Lehnwortform *feconda* (cf.: frz. *féconde*). Auch *lutte* dürfte hierhin zu rechnen sein, obwohl es die lautgerechte Form aus lat. lūcta darstellt und *lotta* nach Gröber, Archiv für lat. Lexicogr. III, 516, einer jüngeren Wortschicht angehört. *allora* findet sich zweimal im Reim, während im Versinnern die gelehrte Form *lauro* steht, die auch den Zweck zu haben scheint, ein Wortspiel zwischen *l'aura*, *Laura* u. ähnl. herbeizuführen (vgl. 246, 1). Einmal erscheint *auro*, viermal *oro* im Reim, welch letzteres die im Versinnern übliche Form ist. Erbwörter mit *o*-Formen sind im Reim: *tesoro* und *goda* (: *froda*). Für den Auslaut kommen *fore* anstatt der im Versinnern üblichen *fuori*, *fora*, sowie die je nach dem Reimwort wechselnden *pari* und *pare* und wohl auch *davante* in Betracht. In vielen Fällen werden die Affixe *mi*, *ti*, *si* ihr *e* dem Reime zu verdanken haben, obwohl *e*-Schreibungen ja auch im Versinnern vorkommen, und zwar sowohl vor Vokalen als auch Konsonanten, sodafs also nicht etwa metrische Rücksichten bei ihrer Verwendung mitsprechen. Denkbar ist, dafs die im Reim so häufigen Doppelformen auch ins Versinnere in beschränkterer Anzahl Eingang fanden.

β) Konsonanten:

Schon seines Vokals wegen erwähnt wurde *bibo*, hinzutritt in demselben Gedicht der Latinismus *describo* im Reim mit *delibo*. Auch *lido* wird im Gegensatz zu dem im Versinnern stehenden *lito* sein *d* dem Reime zuliebe erhalten haben, wie dies ja auch bei Dante der Fall ist (cf. Purg. XVII. 12). Auch *intrica* (: *nemica*), *fatica* (im Versinnern: *fatiche*) sowie *lago* (: *vago*) stehen im Reim, so dafs wir in diesen Fällen nicht auf dialektische Doppelentwicklung zurückzugehen brauchen. Offenbar nur aus Reimrücksichten können wir *sego* (1. Pers. Sing. = *seguo*) erklären, ebenso wie den Wechsel zwischen *intensi* und *intesi*, *accensi* und *accesi*, sowie zwischen *fissi* und *fiso* (im Versinnern nur *fiso*). Der Reim mag in *contesta* (im Versinnern *texta*), *misto* und *sasso* die etymologisierende Schreibung *x* verhindert haben.

b) Auf dialektischer Doppelentwicklung beruhende altitalienische, zum Teil noch neuitalienische Doppelformen.

Petrarca sowohl wie andere Dichter schliefsen diese Doppelformen im Sinne des Dante'schen „Volgare illustre“ nicht aus, da

[1] Savelli bezeichnet: *condutto*, *ridutto*, *curto*, *lutte*, *trunco* als „meridionalismi lirici“ (a. a. O. S. 96).

noch zu seinen Zeiten keine Mundart den Anspruch auf allgemeine Geltung erhob, Dichter wie er und Dante ihre Werke für ganz Italien bestimmten, und das „illustre" nicht die Einheitlichkeit der Form der literarischen Schriftsprache, sondern nur die Vortrefflichkeit und Lauterkeit des Ausdruckes gegenüber niedrigen und anstöfsigen Vulgarismen im Auge hatte (cf. Dante: „De vulgari eloquentia").

α) Vokale:

Für den Wechsel zwischen *mio* und dem vereinzelten *meo* kommt entweder dialektische Doppelentwicklung oder Angleichung ans Lateinische in Betracht (cf. *mei* — *miei*). Auch andere Schriftsteller verwenden beide Formen. Ganz sicher dialektische Doppelformen sind *fusse* und *fosse*, *fusti* und *fosti* und ähnl., die im Altitalienischen und auch bei Dante unterschiedslos nebeneinander stehen. Gegenüber *meglio* stellt *migliore* die eigentlich lautgerechte Form dar, während das nicht vorkommende *megliore* an *meglio* angeglichen ist. Nicht alle italienischen Dialekte behandeln vortoniges lat. *ĭ*, *e* gleich. Wie Hirsch Z. IX, 531—534, 538—540 nachweist, herrscht im Mittelalter schon in Siena starkes Schwanken; *e* ist sogar aufser bei *ese* und *s* + Cons. das bei Weitem Vorwiegende (Meyer-Lübke, It. Gr. S. 72). Auf dieser Erscheinung mögen Doppelformen wie *virtute* und *vertute* beruhen, wenn nicht die nur einmal auftretende erste Form eine latinisierende Schreibung ist, während die zweite die der volkstümlichen Lautung angeglichene Form dieses unzweifelhaften Lehnworts darstellt. Hierhin gehören ferner *signor* mit *signoria* und *signorile* im Gegensatz zu *pregione*, *fenestra*, dem auch französisch nicht sicher als Lehnwort zu erweisenden dissimilierten *nemica*, *nemico* (fr.: *ennemi*, cf. Schwan-Behrens); ferner *legnaggio*, *securo*, *fedel*. Bei *desio* im Gegensatz zu *disioso* ist zu beachten, dafs noch modern-italienisch sowohl *desio* als auch *disio* bestehen; hinsichtlich des Etymons dieses Wortes (anscheinend *desidium) ist die Sachlage bisher noch nicht geklärt (cf. Körting, Lat.-Rom. Wörterb. 2904 und 2907). *argoglio* neben *orgoglio* ist eine altitalienisch häufige Form. In volkssprachlichen und dialektischen Schwankungen ist ferner der Wechsel zwischen vortonigem *a* und *e* vor *r* für ursprüngliches lat. *ĭ*, *e* begründet und hat Analogien in anderen Sprachen, die *a* vor *r* begünstigen (z. B. im Spanischen). Petrarca schreibt *e* mit Ausnahme von *guidardone*, ebenso nachtonig vor *n* in *giovene*, *giovenil* (mod. *giovene*, *giovane* und selbst *giovine*); *selvaggio* kann Angleichung an *selva* sein, aber auch die ursprüngliche Form darstellen. *aguagliare* ist eine heute veraltete Nebenform zu dem gebräuchlichen *eguagliare*. In ursprünglicher Form erscheinen wohl auch die Verbalformen von *devere* (mod. *dovere*), wovon heute noch ein veralteter Infinitiv *devere* sowie einige Formen wie *deveva* etc. auf dem Lande bestehen. Das bei Petrarca wohl als gelehrt zu beurteilende *indivinare* ist heute veraltet; *antivedere* ist die im modernen Italienischen vor-

herrschend gewordene Form vor altit. *antevedere*. Das *polire* Petrarcas ist heute noch neben *pulire* gebräuchlich und zwar auf dem Lande (Petròcchi). Class. *nūtrire* (vulgärl. *nŭtrire*) ergibt sowohl *nodrire* als auch *nutrire* (Gröber A. L. L. IV. 136). Dissimiliert sind heute die nachtonigen: *ebeno* zu *ebano*, *debile* zu *debole*. Auch der Wechsel im Auslaut der Präpositionen ist, wenn nicht durch Reimrücksichten hervorgerufen, in dialektischen Doppelentwicklungen zu suchen und begegnet häufiger bei altitalienischen Schriftstellern: *entro* neben *entra*, *contro* neben *contra*, *oltro* neben *oltra* sind durch Angleichung an Präpositionen wie z. B. *dentro*, *verso* zu erklären; als eine solche Nebenform ist wohl auch *inde* neben *indi* aufzufassen (zu ähnlichen Fällen im Reim vgl. S. 48). Auch Dante schreibt z. B. *contro* 2. XXVII. 33; *contra* 1. XII, 94 etc. Immer mit *e* wird *lunge* geschrieben, die regelrechte Form (lat.: *longē*, frz.: *loin*), für die sodann in Angleichung an *tardi*, *pari* etc.: *lungi* gebildet worden ist (s. folg. Abschn. zu *lungo*").

β) Konsonanten:

Der Wechsel zwischen *p* und *v* erklärt sich aus dem Nebeneinanderstehen der italienischen lautgerechten *p*-Formen und der dem Französischen entlehnten und namentlich bei Dichtern verwandten *v*-Formen: So finden wir *sapere* und *savere* (vgl. *sapio*, *savio*, *saggio* Gröber A. L. L. 5. Bd. S. 459: „*savio* ist wegen des *v* aus dem Frz. entnommen"); *copre*, *copria* und *coverto* (cf. frz. *couvrir*); *sopra* und *sovra*, die heute noch nebeneinander stehen, und zwar gehört *sovra* mehr der Literatursprache an (frz. *soure*, *souvre*, *sore* etc. s. Godefroy VIII, S. 529). Dem Frz. *souverain* entnahm das Italienische wohl auch *sovrano*. — Besondere Beachtung beansprucht nach Appel (a. a. O. S. 175) der Wechsel zwischen *f* und *v* in *schifo* und *schivo*, „da es sich hier nicht um das Nebeneinander einer gelehrteren Form mit stimmlosem und einer volkstümlichen mit stimmhaftem Laute handeln kann". Im ersten Falle („*abbia a schifo*") ist das Wort Substantivum, im zweiten („*giovene schivo*") Adjektivum. Beide trennt noch der heutige italienische Sprachgebrauch in derselben Weise. Sie sind offenbar französische Lehnwörter. Beim Subst. ist vielleicht die altfranzösische Schreibung des Adjektivs *esquif* (cf. Godefroy) beibehalten, beim Adjektiv die weibliche Form *esquive* zu Grunde gelegt worden. — Während wir den Wechsel zwischen *t* und *d* in *lito*, *lido* als durch den Reim veranlafst annehmen durften, bietet Petrarca in den Doppelformen *potere* und *podere* die einheimische toskanische *t*-Form neben der ziemlich sicher aus Norditalien oder Südfrankreich entlehnten *d*-Form. Beide finden sich in altitalienischen Schriftstellern und auch bei Dante: (*potere* Inf. XXV. 147 etc., *poder* Inf. XXIII. 57). Zu dem Wechsel zwischen den gelehrten *nutrimento*, *nutricare* einerseits und *nudrire* andererseits, ist zu bemerken, dafs wir noch im heutigen Italienischen sowohl *nutrire* als auch *nudrire* (veraltet *nodrire*) vorfinden. Mit *-adore* gebildete Formen wie *im-*

perador, *habitador*, *mormorador* „sind auch heute noch möglich und aus dem Norden entlehnt“ (Meyer-Lübke, Grdr. d. rom. Phil. I, 676). Die im Italienischen vorherrschende Form ist *-atore*. Erwähnt wurden im Reim mit *c*: *intrica*, *fatica*, hinzutreten im Versinnern: *suco* und die schon genannten *foco* und *loco*. *foco* gegenüber beruht *sfogando* auf dialektischer Doppelentwicklung, während *loco* gegenüber *luogo* reiner Latinismus zu sein scheint. Das *g* von *luogo* und *lago* erklärt übrigens Meyer-Lübke (Grdr. d. r. Phil. I S. 676) aus der Einwirkung der Paroxytona *luogora*, *lagora*. Über den Wechsel zwischen *m* und *n* in *speme* und *spene* sagt Diez (Et. Wörterb. S. 402): „Entweder ist *spene* eine augenscheinliche Akkusativform von *spem*, oder die Form *spene* ging hervor als eine paragogische aus *spe* wie *piene* aus *piè*, *mene* aus *me*“. Die erste Erklärung scheint ihm die wahrscheinlichere zu sein, da *n* vor Vokal italienisch nicht in *m* übertritt, eher das Umgekehrte stattfindet (cf. auch Blanc, It. Gram. S. 137). „Diese Doppelformen finden sich schon bei den ältesten Dichtern und nicht nur im Reim“ (Diez S. 402). Dante hat häufiger *speme* als *spene*, wie ja auch bei Petrarca die *m*-Form überwiegt. Es handelt sich also um literarische Tradition. Abweichend vom modernen Sprachgebrauch ist *basciare*, bei dem Petrarca im Gegensatz zu heutigem *baciare* die ursprüngliche, lautregelmäfsige Form anwendet (cf. *caseus* > *cascio*, mod. *cacio*; *simia* > *scimia*, mod. *scimmia*).

c) Auf dem Unterschied zwischen der Entwicklung von Erbwort und Lehnwort beruhende Doppelschreibungen.

Weitaus die gröfste Anzahl der Doppelschreibungen Petrarcas und seiner Abweichungen vom modernen Sprachgebrauch sind der verschiedenen Entwicklung, die Erbwort und Lehnwort genommen haben, zuzuschreiben. Petrarcas Neigung, italienische Wörter dem lateinischen Lautstand zu nähern, hatten wir schon bei den Diphthongen Gelegenheit zu beobachten. Es handelt sich zunächst um seine etymologisierende Schreibung von offenkundigen Fremdwörtern, sodann um oft der lateinischen Form noch nahestehende Lehnwörter, deren Schreibung auch bei anderen altitalienischen Schriftstellern schwankt. Ihren Lehnwortcharakter zu erkennen, macht teilweise Schwierigkeiten, da einmal diese Buchwörter wie in anderen Sprachen den volkstümlichen öfters angeglichen werden, dann aber auch, weil die italienische Sprache lautlich überhaupt sich viel weniger vom Lateinischen entfernt hat als das Französische, bei dem Erb- und Lehnwort daher leichter zu scheiden sind. Lange bevor eine italienische Literatur entstand, blühte bereits in Frankreich ein reiches literarisches Leben, und dies mufste naturgemäfs eine frühzeitige Herübernahme von Lehnwörtern im Gefolge haben, wo es sich um Belehrungen des Publikums, die über den vorhandenen Wortschatz hinausgingen, handelte.

Obwohl nun nicht von vorneherein feststeht, dafs ein französisches Lehnwort den Lehnwortcharakter des entsprechenden italienischen beweist, so können wir dennoch in den meisten Fällen voraussetzen, dafs einem französischen Lehnwort auch ein italienisches entspricht, zumal da, wo es sich um Wörter aus der Kirchen- oder Gerichtssprache u. ähnl. handelt.

α) Vokale.

1. Zwar finden wir unzweifelhafte Fremdwörter wie *ydaspe*, *ydiome*, *ysiphile*, *Jason*, *Tydeo*, *Autumedon*, *Lysippo* in etymologischer Schreibung, aber wenn Petrarca *Giove* schreibt, so ist wohl diese Abweichung der damaligen Aussprache des lateinischen *J* (= *Giovedì*, *Giovenale* < Juvenalis, *Giunone* < Juno) zuzuschreiben, wobei im italienischen Literaturwerk der Lehnwortcharakter nicht so stark zur Geltung kam; schreibt er ferner: *Polixena*, *tiranno*, so ist ihm das Etymon nicht gegenwärtig; reine Latinismen sind wohl auch *occidere*, *obedire*, *mirabile* (s. oben *meraviglio*), *elice* und die schon erwähnten *bibo*, *delibo*.

2. Schon ihrem Lautstand nach lassen sich als Lehnwörter im Gegensatz zu den lautgerecht behandelten Erbwörtern erkennen: Wörter wie *dea*, *dei*, denen als Erbwort *dio* gegenübersteht; *lice*, *licito*; *vulgo*, mit dem überdies im Reim stehenden *divulgo*. Wörter der Schriftsprache sind auch *turbare* (volkstümlich *trovare*), *triumpho*, *triumphale* etc. schon ihrer Bedeutung nach; *subito*, das auch span. und port. gelehrt ist; *curvo*, von dessen erbwörtlicher Form nur noch die Ableitung *corvetta* sich findet (Körting Lat.-rom. Wörterb.); *gusto* (cf. Gröber A. L. L. II, 443); *dubbio* (gelehrt wegen der Erhaltung der Gruppe *by*). *virginal* scheint ebenfalls Lehnwort zu sein, da *vergine* im Gegensatz zu frz. *vierge* (aber afrz. *virgene*, *virge*) Erbwortcharakter zeigt. Nach *vergine* ist *verginità* gebildet. Die Erhaltung des *n* erweist Wörter wie *consiglier*, *consiglio* nicht sicher als Lehnwörter (cf. *coscienza*), dagegen ist *consecrato* schon seinem Begriff nach gelehrt. *sirene* ist Buchwort seiner Herkunft nach. *questione* ist die gelehrte Form für das dem volkstümlichen Lautstande angeglichene gelehrte *quistione* (*tj* > *sc*: *angustia* > *angoscia*). *singulare* beweist durch die Erhaltung des *u* seinen lehnwörtlichen Charakter. *humore*, *purpuree* sind nach Begriff schon Lehnwörter. Ein sicheres Erkennungszeichen für ein Lehnwort ist der Diphthong *au* an Stelle des *o* der volkstümlichen Wörter. Daher sind Lehnwörter: *auro*, *lauro*, *aura* (heute fast nur noch im übertragenen Sinne neben *ora* gebraucht, cf. Canello, Allotropi Arch. glott. III, 328), *augello* (für die Erbwortform *uccello*, frz. *oisel*), *aurora*, *auguri*.

3. Zu den verschiedenen Sprachen entnommenen, dem Lautstand der volkstümlichen Wörter angeglichenen Lehnwörtern gehören z. B. *vedove* (frz. *veuve* aus vidua); *abondare* (wahrscheinlich frz. Lehnwort, da die Präposition *ab-* vor Vokal sonst andere Entwicklung

zeigt: *abante* > *avant*, **abemo* — *aveindre*, Kört. No. 28, *abortare* > *avorter*, it. *avortare*); *mormorare* (frz. *murmurer*); *secolo* (frz. *siècle*, aus der Kirchensprache); *cercondare* (vielleicht nach *cercare* u. ähnl., bei Petròcchi und Tommasèo nur *circondare* belegt); *vergogna* (nach Gröber, A. L. L. VI, 140 aus Frankreich entlehnt); *favoleggiare* (von dem gelehrten *favola* abgeleitet, volkstümlich *fola*, *fiaba*, afr. *flabe*); *partorire* (cf. franz. neolat. *parturition*); *lusingha* (prov. *lauzenha*). Nicht zweifelhaft ist es, dafs wir auch *crollare* (aus *corrotulare*, afr. *croller*, nfrz. *crouler*) dahin rechnen dürfen, da im Italienischen dergleichen Verkürzungen unbekannt sind. Dagegen ist *participe* nicht als Lehnwort kenntlich: es kann sein *i* der latinisierenden Tendenz des Dichters verdanken und *partecipe* verstöfst gegen keine Lautregel.

Bei der Schreibung der Präfixe *de-* und *re-* bieten sich einer Erklärung der oft in denselben Wörtern auftretenden Schwankungen besondere Schwierigkeiten. Zwar erscheinen meist Lehnwörter in den Schreibungen *de-* und *re-*, doch finden wir auch einige Fälle von Erbwörtern vor. Offenkundige Lehnwörter sind *defecto* (frz. *défect*); *devoto* (auch frz. Lehnwort, da wir einem cl. ō gegenüber ọ haben); *destinare*, *destino* (in allen rom. Sprachen Lehnwörter); über *desio*, *desiare* s. oben S. 49. Heute noch als Scheideform von *domandare* in der Bedeutung von ‚comettere' besteht altit. *demandare* (cf. Canello, Allotr. Arch. Glott. III, 332), das bei Petrarca noch die Bedeutung „fragen" hat. Erbwörter sind wohl *desperare* (afr. *desperer*), sowie *demani* (mod. *domani*); *destringere*. Aufser *digiuno* (das wohl wie frz. *jeûne*, *déjeuner* Lehnwort ist), *distillare* (unvolkstüml. Begriff), *diverso* (lat. dīversus) begegnen nur Erbwörter in der Schreibung *di*: *dipartire*, *dilettare*, *divenire*, *diventare*, *difesa* (afrz. *defeis*, *defois* im Gegensatz zu dem gelehrten *défense*). Lehnwörter mit *re*-Schreibung, z. T. an der Form erkennbar, sind: *repente*, *restaurare* (volkst.: *ristorare*), *retentir* (vgl. Savelli S. 112 unter „Gallicismi"), *revelare*, *refugio*, *refigerio* (afr. *refrigérie*), *rebelli* (nfrz. gelehrt *rebeller*, afrz. *reveler*, Subst. *revel*; it. daneben von ungebräuchlichem *rovellare* das Kompositum *arrovellare*, Subst. *rovello*). Erbwörter, bei denen das lat. Etymon nahe liegt, erscheinen in derselben Schreibung, jedoch teilweise im Wechsel mit *ri*-Fällen: *resolvere*, *repulse*, *refulse*, *respondere* (etwas häufiger jedoch *rispondere*); *remanere* (häufiger jedoch *rimanere*); *reprendere* zweimal und *riprendere* einmal, *resurge* und *risorge* (cf. S. 48). Bei den beiden letzten Wörtern scheint sich das Bestreben geltend zu machen, bei volkstümlicher Schreibung des betonten Vokals *ri*, bei gelehrter, durch den Reim veranlafster Schreibung des Tonvokals, *re* zu schreiben. Nur bei *rechiedere* liegt das lateinische Etymon nicht nahe. Einheitlich ist sodann die Schreibung folgender Erbwörter: *ridire*, *riconoscere*, *ritrovare*, *ricondurre*, *risovenire*, *ritenere*, *riposo*, *ritogliere*, *ritornare*, *riprovare*, *ripregare*, *rivedere*, *rimembrare*, *riposto*, *ricogliere*, *rivoltare*, *ritrarre*, *risvegliere*, *ricordare*, *risentire*, *rinascere*, *ricercare*, *rischiarare*, *rivestire*, *risospigne*,

rinverdire; auch das allgemein gebräuchlich gewordene Buchwort *ripensare* (cf. frz. *penser*, Erbwort *peser*: afrz. in der Bedeutung „denken“: *cuidier*. altit. *coitare*) ist hierhin zu zählen (cf. Meyer-Lübke Rom. Gr. I, 21). Regelmäfsiger behandelt Petrarca das Präfix *dis*, aufser *desviare* finden wir immer *dis*.

Für die ausnahmsweise eintretenden *e*-Schreibungen des Präfixes *in* wie *entro*, *entra*, *empio*, *empiere*, *empireo* ist es nicht notwendig, den Unterschied zwischen Erb- und Lehnwort als bestimmend anzusehen. In *entro*, *entra*, *empiere*, *empireo* fühlt der Dichter nicht das Präfix *in*-; *empio*, das einmal auch in der Form *impio* auftritt, ist als stammbetontes Adjektiv behandelt.

4. Abgesehen von den soeben angeführten Ausnahmen finden wir die Erbwörter bei Petrarca in lautgerechter Schreibung: nur *con tutto* ist wohl den übrigen *u*-Formen des Verbums angeglichen, denen lat. *ū* zu Grunde liegt. Solche Erbwörter sind: *crespo* (vom vulgärl. *crĭspus* statt cl. *crīspus*; afr. *cresp*, nfr. *crêpe*, Gröber A. L. L. I, 555.), *selva*, *detta*, *messo*, *seno; vermiglio* trotz seines *i*, „da sich bei ihm das produktive Suffix *-ĭclus* einstellt, weil it. *verme* = *vermis* besteht“ (Gröber A. L. L. VI, 140); *lungo* trotz seines *u*: Nach Meyer-Lübke (It. Gr. § 66) ist aus *lŏngē* schon vgl. *longe* entstanden, das regelrecht zu *lungi* wurde und wonach die Pluralformen *lungi*, *lunge* und der Sing. *lungo* gebildet wurden. Nach Gröber A. L. L. III, 515: „behandelt das Rumänische und das Italienische *on* + Gutt. wie *un* + Gutt.“; *u'* (= *ove*) wird vielleicht in dieser Form zum Unterschied von *o* (= oder) geschrieben. Regelrecht mit *o* erscheinen die Erbwörter: *torbido*, *onde* (Gröber A. L. L. VI, 146), *sommo* (Gröber, A. L. L. VI, 384), *colmi*, *olmi* (Gröber A. L. L. VI, 145), *gorgo*, bei dem der Ursprung des auslautenden *o* gegenüber lat. *gurga* und *gurges*, frz. *gorge*, afrz. *gort*, *gourt*, unaufgeklärt bleibt (Gröber A. L. L. II, 443), *volto* (afr. *voult*), *giorno*, *oltra* (cl. *ūltra*, vulgärl. *ŭltra*), *molce* (Gröber, A. L. L. IV, 123); ferner mit vortonigem *o*: *romore*, *sostegno*, *sostenere*, *sospirare*, *angosciosa*, *soave* (afr. *souef*). Den Lehnwörtern mit erhaltenem Diphthongen *au* stehen die Erbwörter mit *o* gegenüber: *lodare*, *lode*, *gioia* (dazu Nebenform: *gioire* aus dem Frz.), *roche* (Nebenform *rauco* = „aspro e forte“, während *roco* = „di suono debole“ bedeutet. Canello, Arch. Glott. III, 328) und wohl auch *frodä* (im Gegensatz zum Frz.).

β) Konsonanten:

1. Einfache Konsonanten und Konsonantengruppen: Bei den Konsonanten wird die latinisierende Tendenz Petrarcas noch deutlicher als bei den Vokalen. Diejenigen Wörter, die sich nach Begriff und Lautstand, sowie auch teilweise durch ihren Lehnwortcharakter im Französischen, als Lehnwörter erkennen lassen, werden von dieser etymologisierenden Tendenz Petrarcas besonders ergriffen. Daneben stehen die Erbwörter meist in lautgerechter italienischer Orthographie. Dafs auch einige Erbwörter in etymologisierender Schreibung erscheinen, andere sodann Doppel-

schreibungen aufweisen, ist angesichts des Fehlens einer orthographischen Autorität jener Zeit erklärlich.

Bei dem Suffix *-ate* schreibt Petrarca aufser einmaligem *etade* (Erbwort) und *cittadino* (wohl auch Erbwort, frz. *citadin* hingegen Lehnwort) in enger Anlehnung an das Lateinische immer *t*, so in Lehnwörtern wie *libertate*, *pietate* (auch frz. *piété* gelehrt neben volkstümlichem *pitié*); *honestate* (seines Begriffes wegen unvolkstümlich), *humiltate* (in allen Sprachen gelehrt), *largitate* (it. neben *largezza* < **largitia*).

Die Schreibung *ti* für modernes *z* finden wir in gelehrten und ihrem Lautstande nach dem Lateinischen nahestehenden Wörtern. Die Fälle sind charakterisiert durch das noch heute in einigen dieser Wörter gültige *i*: *spatio* (mod. *spazio*), *inconstantia*, *silentio*, *assentio*, *providentia*, *eloquentia*, *election*, *excellentia*, *presentia* etc.; nur bei *satio* liegt das lat. Etymon nicht nahe, es ist zusammengezogen aus *saziato* (afr. *assaisier* < *adsatiare*); weniger nahe liegt auch das lat. Etymon für *stratio* (*distractio*). Bei Erbwörtern finden wir ebenso konsequent *ç* (= *z*): *sperança*, *usança*, *accogliença*, *sembiança*, *cançon*. In *precioso*, das sich zweimal gegenüber *preççare* und *spreççare* findet, ist nach Appel S. 171 „der volkstümliche stimmhafte Laut unter Einflufs des lat. Wortes zum stimmlosen übergeführt". Wie frz. *précieux* neben *priser* gelehrt ist, so ist es auch das it. *precioso*. Dafs Petrarca nicht *pretioso* schreibt, wie dies der Kopist tut, wird auf Beeinflussung durch die mittellateinische Schreibart beruhen.

Petrarca schreibt ferner *h* in Wörtern, die durch Verstofs gegen die italienischen Lautgesetze oder auch ihrer Herkunft nach als Buchwörter erkenntlich sind. *h* charakterisiert die Entlehnung z. B. in *habito*, *habitare*, *humano*, *humile*, *humiliare*, *historia*, *horribile*, von den andern sind französisch gelehrt: *honesto*, *honestate*, *humido*, die übrigen sind unvolkstümliche Begriffe: *honore*, *honorare*, *humore* und erst recht die Fremdnamen: *hibero*, *Hispidi*, *Hanibal*; in *Helia* setzt der Dichter das *h* fälschlicherweise, während er es in *ysiphile*, *ydaspe* ausläfst, weil ihm wohl das Etymon nicht gegenwärtig ist. Schwankend ist sein Schreibgebrauch zwischen *huomo* und *uomo*, und zwar begegnet *huomo* viermal nach Vokal und zweimal nach *un*, *uomo* sowohl nach Konsonant als nach Vokal; das einzige *homo* wird von Christus gebraucht, *homini* steht im Gegensatz zu *dei*. *hora* erscheint als Subst. meistens mit *h*, in der Bedeutung „jetzt" jedoch wird nie ein *h* geschrieben. Offenbar liegt das Bedürfnis der Unterscheidung der Homonyma vor (cf. mod. *ha* und *a*). Dafs das *h* nur etymologisierenden Zweck hat, beweist sein Fehlen in den Ausrufpartikeln *de*, *o*, sowie *ai*! *ph* erscheint nur in Fremdwörtern, wie ein Überblick über die S. 16 gegebenen Belege lehrt; *f* finden wir dafür in *fenice*, *fantasma*, wohl nur, weil Petrarca sich des Etymons nicht erinnert. Zweimal ohne *h* erscheint das Erbwort *tesoro*, gegenüber Fremdwörtern wie *Lethe*, *Athene*. *ch* vor gutturalen Konsonanten wechselt auch in anderen altitalienischen Texten oft mit einfachem *c*. In dem häufigen *anchora* mag *hora* eingewirkt

haben; Wörter wie *poco, caro, bosco, conosco* erhalten nie ein *h*, bei Wörtern wie *monarcha, varcha, barcha* scheint die Endung *che* des Plurals auf den Sing. gewirkt zu haben. Verständlich ist auch die Beibehaltung des *h* da, wo es nach Ausfall des *e* vor gutturalen Konsonanten zu stehen kam: *qualchuno* ist *alcuno* gegenüber aus *qualch' uno* zu erklären.

Nur selten ist die Schreibung *pt*, das auch in gelehrten Wörtern assimiliert wird. Aufser in dem den übrigen romanischen Sprachen fremden *optimo* und *rapto*, das jedoch schon häufiger *ratto* heifst, finden wir nur *tt*.

ns begegnet in solchen Wörtern, die sich wenigstens im Französischen durch Erhaltung des *n* vor *s* ohne Weiteres als Lehnwörter erkennen lassen: *constante, inconstantia, construtte, consolare*; in dem Präfix *trans* erscheint nur *transformare* mit *n* vor *s* (frz. *transformer*), hingegen *trasportare* (frz. *transporter*), *trastullare* (*trans* + ahd. *stulla*, französisch nicht vorhanden) ohne *n*. Häufig ist die etymologisierende Schreibung *ct* zunächst in Lehnwörtern wie *obiecto*, das zudem im Reim mit *tetto* steht, was schon gegen eine Aussprache des *c* spricht, wie ja auch schon im Mittelalter lat. *ct* = it. *tt* gelesen wird (cf. heutige Aussprache des Latein im Deutschen, Französischen oder Englischen); ähnliche gelehrte Wörter sind: *victoria, victorioso* (gelehrt in den andern romanischen Sprachen), *pacto* (: *ritratto*), *defecto, invicto, intellecto, electo, dilecto, effecto, perfecto.* In einigen volkstümlichen Bildungen erscheint dagegen immer *tt*: *notte, dritto, petto, frutto, tetto, trattare, latte*; das im Reim mit *ratto* stehende *tatto* (frz. *tact* gelehrt) scheint schon der Volkssprache angeglichen zu sein. Vereinzelt wird jedoch in Erbwörtern *tt* durch *ct* ersetzt, was durch ihre Ähnlichkeit mit der lateinischen Wortform verständlich ist, z. B. *acto, aspecto, facto.* Petrarca teilt dieses Schwanken mit vielen altitalienischen Schreibern, jedoch begegnen bei ihm keine umgekehrten etymologischen Schreibungen wie *tucto* etc. In der Gruppe *nct* etymologisiert Petrarca nicht, es handelt sich hier nur um Erbwörter: *santo, punto, tinto* etc.

Die Schreibung *x* begegnet, abgesehen von dem zwischen beiden Schreibungen schwankenden Erbwort *destro* nur in Lehnwörtern: *extremo* (frz. *extrême*); *experta* (frz. *experte*); *exilij* (afr. *eissil* nicht sicher Lehnwort, vgl. Schwan-Behrens § 41 Anm., Berger Lehnwörter S. 155 Anm.); *excellentia, excellente* (auch französisches Lehnwort); *exemplo* (französisches Lehnwort, afr. *essemple, eissample* angeglichen): *exaltare* (afr. *exalter*, Berger Franz. Lehnwörter S. 135); *inexorabile* (unvolkstümlicher Begriff); *Polixena, Alexandro*: für *prossimo* (afr. *proisme*) trifft man in Angleichung an das sehr naheliegende *proximus* bei Petrarca: *proximo*; *extinse* läfst schliefsen, dafs der Dichter hier an die Gleichung it. *s* + Kons. = lat. *x* + Kons. erinnert wurde. Mit *s* erscheinen Erbwörter wie *sesto, dissi* etc.

2. Doppelkonsonanten: Für die Deutung der Schwankungen zwischen einfacher und doppelter Konsonanz haben Savelli und Appel verschiedene Wege eingeschlagen. Savelli nimmt für die in den alten Texten allgemein auftretende einfache Schreibung des *v* Einflufs der lateinischen Orthographie an, aber bei den einfachen Schreibungen der übrigen Konsonanten könnte Petrarca auch von seiner einheimischen Sprachweise („parlata natia“) beeinflufst worden sein (S. 102). Nach Appels Ansicht (S. 173) liegt jedoch „verschiedenes lautliches Verhalten“ vor, „sei es nun, dafs bei geringerer Energie der Artikulation die Doppelkonsonanz der stimmhaften Laute nicht ebenso regelmäfsig gebildet wurde wie die der stimmlosen, sei es, dafs sie sich nur dem Bewufstsein des Schreibers nicht ebenso klar bemerklich machte. Bei *v* könnte man allerdings noch eine orthographische Neigung mitwirken lassen, die in der Schrift wenig durchsichtige Gruppe zu vermeiden“. Wie nun die moderne Aussprache beweist und wie die alten Texte es durch Doppelschreibungen noch andeuten, haben alle Oxytona, die auf einen Vokal endigen, einsilbige Wörter wie *e*, *da*, Imperative wie *fa*, *sta* usw. verdoppelnde Wirkung. Petrarca bringt diese Verdoppelung nicht zum Ausdruck, wie ja auch die moderne Schrift sie nicht mehr bezeichnet. Nur in den Kompositis und zusammengesetzten Adverbien und beim Zusammentreten des Artikels mit Präpositionen werden modern regelmäfsig Doppelkonsonanten geschrieben. Warum nun Petrarca im Gegensatz zum modernen Gebrauch nur teilweise diese Verdoppelungen durchführt, die schon in seiner Zeit entwickelt waren, weil sie schon vor dem Schwund des ursprünglich auslautenden Konsonanten, der sie veranlafste (*est*, *ad* etc.), erfolgt sein mufsten, ist schwer zu entscheiden. Dafs er seiner schwankenden Schreibung gemäfs artikuliert habe, läfst die heutige italienische Aussprache nicht zu, anzunehmen. Also wird der Grund der Mangel an einer orthographischen Autorität sein. Für die einfache Schreibung des *v*, die doppelte des *c*, *l*, *r* und *s* wird wohl die schon bestehende lateinische Doppelkonsonanz für Petrarca wie für andere Schriftsteller vor ihm mafsgebend geworden sein. Besonders nahe liegt auch eine Herübernahme des einfachen Konsonanten aus dem Lateinischen in gelehrten Wörtern wie *abondare*, *abandonare*, *adorare*, *adormentare*, *inalbare*, *inerme*, *inexorabile*. Die der lateinischen Wortform ferner stehenden Wörter zeigen die Doppelschreibung öfter, sie schreibt Petrarca, wie er sie sprechen hört; dafs dabei Schwankungen eintreten, ist nach allem Vorbemerkten nicht verwunderlich. Wörter dieser Art sind z. B. *abbagliare* (zweimal mit einfachem Konsonanten), *abbracciare*, *addurre*, *affrettare*, *affanno*, *affrenare*, *agghiacciare* (einmal mit einfachem *g*), *soggiorno*, *commesso*, *annidare*, *annodare*, *innasprare*, *rasserenare*, *attristare*, *sottrarre* etc. Aufser den schon vorhandenen lateinischen Doppelschreibungen des *c*, *l*, *r*, *s* stimmen noch folgende Wörter mit der lateinischen Form überein: *offendere*, *diffusi*, *offrire*, *afflicto*, *immortale*, *attendere*.

Die Doppelkonsonanten im Wortinnern der einfachen Wörter sind wohl modern auf die starke Betonung des dem Konsonanten vorhergehenden kurzen betonten oder nachfolgenden langen oder kurzen Vokales zurückzuführen. (Vgl. auch D' Ovidio: „Voci italiane che raddoppiano una consonante prima della vocale accentata" Romania VI, und De Lollis „Dei Raddoppiamenti Postonici" Studi di filologia Romanza I.). *comune*, *publico*, *eterno*, oder auch *oblio*, *mamella* lassen sich auf lateinischen Einfluſs zurückführen, dagegen nicht: *camino*, *nesun*, *matino*, *matina*, *ingano* (bei diesem letzteren, das häufiger mit *nn* erscheint, kann der das erste *n* bezeichnende Querstrich fehlen oder nicht mehr erkennbar sein). Immer einfach wird *m*, *bl*, dagegen immer doppelt *c* geschrieben: *braccia*, *faccia* und demgemäſs auch *faccendo*, ebenso immer *bb*: *febbre*, *rabbia*, *dubbio*, *dubbiosa*, wobei das latinisierte *dubio* als einzige Ausnahme nicht in Betracht kommt; auch *gg*-Schreibungen: *fuggire*, *veggendo*, *caggio*, *cheggio* etc. stehen den einzigen vortonigen *fugitiva*, das auch französ. Lehnwort ist, und *fugendo* gegenüber. In *Hanibal*, *Appelle* sind nur unrichtige etymologische Schreibungen zu sehen. Den häufigen Doppelschreibungen des Suffixes *-ęça* gegenüber sind die einzigen *gentileça*, *belleça* nicht in Betracht zu ziehen. Abgesehen davon, daſs es sich um Schreibfehler handeln kann, finden wir auch in andern alten Texten Unentschiedenheit zwischen *ç* und *çç* (z. B. Novellino: *lungheçça* 23, *belleza* 59). Die drei einzigen Ausnahmen von der regelmäſsigen Doppelschreibung beim Anhängen der Affixe erklären sich wohl folgendermaſsen: *piantòvi* wird wegen des auch sonst nicht verdoppelten *v* einfach geschrieben, in *tràmene* und *entràvi* ist ein *i* ausgefallen. Die Tendenz Petrarcas, beim Zusammentreffen von Artikel und Präposition sowie in den zusammengesetzten Adverbien die einfache Schreibung durchzuführen, wird nur in wenigen Fällen durchbrochen, was bei dem Fehlen fester Vorschriften auf orthographischem Gebiet erklärlich ist.

II. Formenlehre.

Dialektischer Herkunft ist beim Artikel das nur einmal vorkommende und besonders im Norden übliche *el*. — Das Zahlwort *due* hat im Altitalienischen die Formen *duo*, *dui* für Masc. und Neutr., *due* für Fem. Petrarca verwendet *duo* und *due*, letzteres nur für das Fem., ersteres für beide Geschlechter (*due fonti* und *duo fonti*). Neben *ambedue* steht zweimal *ambedui* im Reim. — Beim Verbum sind die *-ggio*-Formen im Praes. Ind. und Conj. und analog dazu im Gerundium vielen altitalienischen Texten eigentümlich und ebenso wie die Kurzformen *vo'*, *se'*, *suo'* sowie das Imperfektum *fea*, Futurum *fia*, Conditionalis *saria* u. ä. lokal nicht begrenzbar. Auch die andern heute veralteten Formen begegnen in altitalienischen Texten. Im Reim stehen *volsi*, *tolle* (für beide jedoch auch Belege im Versinnern) sowie *ponno*; *pon* im Versinnern soll eine überzählige Silbe beseitigen. Der Auslaut *e* ist in weitaus

den meisten Fällen auf Reimrücksichten zurückzuführen. Im Reim begegnen auch die *e*-Schreibungen der 2. Pers. Ind. Praes. sowie der 1. Pers. Conj. Praes. immer, und die der 3. Pers. Conj. Praes. meistens. Wo *e* im Versinnern auftritt, finden wir es nur vor Vokalen. In der 1. Pers. Conj. Imp. kommt die beim Kopisten sowie in andern altitalienischen Texten häufige Endung *e* nur einmal vor und zwar vor folgendem *e*. Die Endung *i* in der 3. Pers. Conj. Imp. begegnet ebenfalls nur einmal. In altitalienischen Texten ist das Schwanken zwischen *i* und *e* im Conj. Imp. ein häufiger Vorgang; die einheitliche Schriftsprache fehlt eben noch und der Gebrauch anderer Formen, als die Heimat des Dichters sie kannte, ist daher gestattet.

B. Die Abweichungen des Kopisten.

Obwohl der Kopist im allgemeinen sich in seiner Orthographie dem Dichter anschliefst, beobachten wir dennoch, dafs ihm Petrarca bis zu einem gewissen Grade Freiheit läfst, was für die Schwankungen in seiner Schreibweise und für das Fehlen der Tendenz der Vereinheitlichung der Schriftsprache noch besonders ins Gewicht fällt. Einige Abweichungen von Petrarcas Schreibweise sind dieser Freiheit zuzuschreiben.

I. Lautlehre.

Ein Überblick über diese Abweichungen, um den es sich hier allein handeln kann, scheint zu ergeben, dafs der Kopist mehr die gehörte Sprache zum Ausdruck bringt, während dem Dichter doch die Zweckmäfsigkeit einer Vereinheitlichung der Schriftsprache wenigstens vorschwebte. Volkstümlich ist beim Kopisten die häufigere Schreibung *d* im Suffix *-ate*; ebenso wie das für Petrarcas *lasciare* regelmäfsig eintretende *lassare* die volkstümliche Form ist; auch bei der häufigeren Verwendung von *gn* = *ñ* und *gl* = *l̃* scheint der Kopist mehr dem Klang zu folgen; ebenso scheinen *gli*, *degli*, *agli* statt *li*, *deli*, *ali* bei Petrarca die gehörten Formen wiederzugeben. Dafs ferner das Prinzip der einfachen Schreibung von *v*, der doppelten von *l* usw., das wir bei Petrarca in Anlehnung an die lateinische Wortform im Grofsen nnd Ganzen durchgeführt sahen, in einigen Beispielen vom Kopisten durchbrochen wird, scheint ebenfalls seine Tendenz, nach dem Gehör zu schreiben, zu beweisen.

2. Dafs wir beim Kopisten auf häufigere latinisierende Schreibungen treffen z. B. Konsonantengruppen wie *mpt* (bei Petrarca = *nt*), *bg* (Petr. *gg*), *bs* (Petr. *s*), *mn* (Petr. *nn*), *pl* (Petr. *pi*) vorfinden, ist einmal aus der gröfseren Anzahl von Beispielen, die der Kopist wegen der gröfseren Menge der von ihm geschriebenen Gedichte bietet, zu erklären, dann aber auch in dem ganzen Gebrauch der

altitalienischen Schreiber überhaupt, möglichst zu latinisieren, begründet. Die oben geprüften Prosatexte bieten massenhaft Belege dafür.

II. Formenlehre.

In der Formenlehre finden wir beim Kopisten nur vereinzelte Abweichungen, naturgemäfs bietet er auch hier zahlreichere Beispiele für heute veraltete Formen. Die Kopula *et* wurde von Petrarca in der lateinischen Form vielleicht in Erinnerung an das ebenfalls häufige Abkürzungszeichen ꝛ geschrieben, nirgends jedoch begegnete *ed*. Es ist möglich, dafs der Kopist *et* ähnlich wie *o* behandelt und in Analogie zu *od* vor Vokalen auch *ed* schreibt. Für die Verwendung der Präposition *de* statt *di* zitiert Tommaseos Wörterbuch Belegstellen aus der „Vita verg. Mariae", dem „Allessandro Magno" und der Vergilübersetzung des Notars Lancia aus Florenz, „eines bekannten Übersetzers klassischer Werke, wenn wirklich von ihm die Übersetzungen Virgils, Ovids, Senecas, des Valerius Maximus und Paladius sind, die unter seinen Namen genannt werden" (Cassini, Grdr. d. rom. Phil. II, 3. Abt. S. 84). Es scheint demnach eine florentinische, aber wenig verbreitete Form zu sein.

Anhang.

Die Interpunktion des Codex.

Die Interpunktionsmethode Petrarcas ist ein bisher noch nicht untersuchter Gegenstand, obwohl alle neueren Herausgeber des „Canzoniere“ die Wichtigkeit einer solchen Untersuchung und ihren Wert für das klarere Verständnis der Gedichte betont haben. Erst die Modiglianische Ausgabe versetzt uns in die Lage, eine Erklärung für die Bedeutung der einzelnen Zeichen zu versuchen. Petrarca verfolgt mit seiner Interpunktionsmethode offenbar keine syntaktischen oder logischen Gesichtspunkte, vielmehr scheint er durch seine Zeichen dem Leser oder Vorleser bei der Lektüre der Gedichte Winke geben zu wollen. Den einzigen Anhaltspunkt für eine Kenntnis der Methode bietet der von Modigliani in seiner Vorrede abgedruckte Traktat, der jedoch nicht sicher als Werk Petrarcas erwiesen ist, worin der Dichter die Bedeutung seiner Zeichen erklärt. Es gilt nun festzustellen, ob und inwieweit die Vorschriften des Traktats im Codex befolgt sind. Der Traktat nennt folgende Zeichen:

1. „Colus“ oder „Colon“, der am Ende des Satzes gesetzt wird „quando totus sensus clausulae completur“. Am Ende eines Kapitels oder Werkes wird dieser Punkt „Periodus“ genannt.

2. „Suspensivus“, bezeichnet durch: |, steht „quietis gratia“, bevor der Satz dem Sinne nach beendet ist.

3. Frage- und Ausrufezeichen: ~ nach „oratio postulativa“.

4. Comma: ·, wo der Satz zwar vollendet sein kann, nach der Intention des Schriftsteller aber noch etwas zu ergänzen ist.

5. Ein Zeichen: —, Semipunctus genannt: „a) in epigrammatibus epistolarum; b) propriorum nominum loco; c) brevitatis gratia; d) cognominis pro supplemento; e) ad denotandum quod non sit completa dictio, sed in sequentem opporteat transire lineam“.

6. Ein Zeichen: ! Das suppositum des Traktats ist wohl verschrieben für suppositum (= superpositum), wobei der

Strich durch das erste p das per bezeichnen würde; einem suppositum entspräche ein nicht vorhandenes : ;

Mit Ausnahme des semipunctus sind alle diese Zeichen im Codex vorhanden, hinzutritt das sehr seltene: !

I. Der Punkt.

Aufser seiner der Vorschrift des Traktats entsprechenden Verwendung am Ende des Satzes scheint der Punkt besonders dazu zu dienen, ein Sinken der Stimme zu verhindern, da etwas zu dem Vorhergehenden Gehöriges noch zu erwarten steht (cf. Comma des Traktats). Er findet sich daher in den folgenden Einzelfällen:

1. Am Ende der Zeile, wenn der Satz in der folgenden fortgesetzt wird:

K.[1] 37, 113: Canzon s' al dolce loco .
La Donna nostra vedi

P. 193, 9: Che quella voce infin al ciel gradita .
Suona

P. 195, 1: Senç' aqua il mare et sença stella il cielo .
Fia inançi.

P. 197, 1: L' aura celeste che' n quel verde laura .
Spira

Diese Regel wird jedoch häufig durchbrochen, sei es, dafs auch ein Schwanken in der Verwendung der Zeichen zu konstatieren ist wie in der Schreibung der Wörter, oder dafs bei dem Alter der Handschrift die darin einst angebrachten, verhältnismäfsig feinen Zeichen, nicht alle mehr erkenntlich sind.

Wir erwarten einen Punkt:

K. 35, 13: Ch' amor non venga sempre
Ragionando con meco.

P. 201, 9: Che la mia nobil preda non più stretta
Tenni

2. Häufig steht der Punkt bei den einzelnen Gliedern von Aufzählungen, sei es bei einzelnen Wörtern oder bei Sätzen:

K. 37, 98: Le man bianchi sottili . et le braccia gentili . Et gli atti soavemente alteri . e i dolci segni alteramente humili . E' l bel giovenile petto.

K. 53, 71: Orsi . lupi . leoni . aquile . et serpi.

K. 57, 1: Mie venture al venir son tarde et pigre . La speme incerta . e' l bel desir monta et cresce.

P. 192, 3: Vedi ben quanta in lei dolceçça piove . vedi lume. vedi quant' arte . . .

---

[1] Ich zitiere Beispiele des autographischen Teiles unter P, des vom Kopisten geschriebenen unter K.

Daran anschliefsend finden wir den Punkt bei zeitlich aufeinanderfolgenden Vorgängen:

K. 27, 8: Vedra Bologna . et poi la nobil Roma.
K. 47, 12: Vivrōmi un tempo . Et poi morrò

3. Ein ähnlicher Fall ist seine Verwendung bei der Antithese:

K. 1, 8: spero trovar pietà . non che perdono.
K. 3, 13: ferir *me* de saetta . . . A *voi* armata non mostrar pur l' arco
K. 11, 13: et al caldo . et al gielo.
P. 208, 4: ov' amor *me* . *te* sol natura mena.
P. 208, 14: lo spirto è pronto . ma la carne è stanca.

4. Ferner steht der Punkt bei Hinzufügung einer kurzen erläuternden Bemerkung, etwa an Stelle des modernen Strichpunktes oder der Parenthese.

K. 3, 7: securo . sença sospetto.
K. 23, 156: vero dirò . forse e' parrà mençogna.[1]
P. 208, 13: dille . e' l basciar sia invece di parole.[1]

Besonders häufig beobachten wir den Gebrauch des Punktes vor Sätzen, die mit *onde* und ähnlichen Konjunktionen beginnen:

K. 1, 10: Favola fui gran tempo . onde sovente . . .
K. 23, 153: Stetti a mirarla . ond' ella ebbe vergogna.

5. Weiter scheint der Punkt vor besonders betonten Wörtern verwendet zu werden:

P. 192, 5: Vedi quant' arte dora emperla . enostra!
P. 325, 20: Ove . sola | sedea la bella donna.

Anmerkung: In Canzone 206, die in den drei ersten Strophen dreimal mit *s' il dissi* beginnt, steht nach *dissi* immer der Suspensivus: | („quietis gratia"), mit Ausnahme von Vers 21, wo der Punkt dafür eintritt. Ein Grund für diese Abweichung ist nicht ersichtlich.

II. Das Komma.

Das Komma steht zunächst in ähnlichen Fällen wie der Punkt: 1. in Aufzählungen; 2. bei der Antithese und hier besonders bei disjunktiven Partikeln; 3. scheint es den besonderen Zweck zu haben, durch Herbeiführung einer kurzen Pause dem Leser zu zeigen, wie er zwei Begriffe zu trennen hat, die er bei der gedrängten Schreibweise miteinander zu verbinden versucht sein könnte. Dieser Zweck dürfte besonders beim Enjambement deutlich sein. Während der Punkt darauf hingewiesen hat, dafs in die nächste Zeile hinüber zu lesen ist, da der Satz dort fortgesetzt

---

[1] Hier verwenden die modernen Ausgaben, beim ersten Beispiel Cozzo, beim zweiten Ferrari Klammern.

wird, trennt das Komma in dieser zweiten Zeile die zum vorhergehenden Satze gehörenden Teile von denen des nächsten ab. 4. Ebenso dürfte aus seiner Verwendung bei zwei oder mehreren zu demselben Substantivum oder Verbum gehörenden näheren Bestimmungen auf eine beabsichtigte Pause zu schliefsen sein. Indem es diese von einander trennt, erhöht es für den Leser die Deutlichkeit der Konstruktion. 5. Auch am Ende einer Zeile, deren Sinn sich in der folgenden fortsetzt, wird es verwandt. Vielleicht bezweckt es auch hier eine kurze Pause, um den Anfang der nächsten Zeile besonders hervortreten zu lassen. 6. Ähnlichen Zwecken dient das Komma hinter Interjektionen, namentlich häufig hinter *lasso*. 7. Auch an Stelle eines Doppelpunktes scheint es öfter verwandt zu werden. 8. Ein merkwürdiger Gebrauch ist die Einschliefsung eines einzelnen Wortes in Kommata. 9. An manchen Stellen scheint das Komma einen Ausdruck einzuleiten, der dem beendigten sinnverwandt ist und ihn nur variiert. Beispiele sind:

ad. 1) K. 28, 54: Turchi | Arabi | et Caldei
K. 71, 37: o poggi | o valli | o fiumi | o selve | o campi
P. 193, 14: arte | ingegno | et natura | e' l ciel

ad. 2) K. 34, 8: ove *tu* primo | et poi fu invescato *io*.
P. 201, 6: ricco | et povero

ad. 3) K. 68, 9: I' che 'l suo ragionar intendo allora
M' agghiaccio dentro | in guisa d' uom ch' ascolta

K. 71, 91: L' amoroso pensero
Ch' alberga dentro | in voi mi si discopre.

P. 193, 12: Allor inseme . . . appare.
Visibilmente | quanto in questa vita . . .

P. 197, 1: L' aura celeste che 'n quel verde lauro.
Spira | ov' amor.

ad. 4) P. 191, 8: dolce | del mio penser hora beatrice.
P. 193, 13: Allor inseme | in men d' un palmo | appare.

P. 198, 7: inseme | spesse volte | in frale bilancia |
appende.

ad. 5) K. 5, 5: Vostro stato real che 'ncontro poi |
Raddoppia

P. 191, 10: che s' alcun vive |
Sol d' odore.

P. 191, 3: Così me donna il voi veder[1] | felice |
Fa.

[1] Hier soll wohl das erste Komma *felice* von *veder* trennen, während das zweite eine kurze Pause vor der zusammenhängend zu rezitierenden und deshalb kein Zeichen aufweisenden folgenden Zeile herbeiführen soll, oder auch die Einschliefsung des *felice* in zwei Komata bezweckt dessen Hervorhebung.

P. 195, 3: Ne sbranco i verdi et invescati rami |
Del arbor che ne sol cura . . .

ad. 6) K. 57, 5: lasso | le nevi
K. 89, 12: misero me | che tardo il mio mal seppi.
P. 203, 1: Lasso | chi ardo.

jedoch fehlt das Komma auch hier häufig:

P. 214, 19: Ma lasso or veggio
P. 216, 9: Lasso che pur

ad. 7) K. 33, 13: Et parea dir | perche tuo valor perde ⁓
K. 53, 77: Et dice | Roma mi sarà ancor bella.
P. 355, 6: Dico | onde vien tu ora.
P. 355, 23: Rispondo | io non piango.

ad. 8) Die Einschliefsung von *dice* innerhalb der direkten Rede ist verständlich:

P. 344, 12: che val | dice | a saver;

ebenso wohl auch die Einschliefsung von andern Wörtern, die hervorgehoben werden sollen wie:

K. 78, 14: N' avesti | quel | chi sol una vorrei.
P. 336, 1: Tornami a mente | ançi va dentro | quella |;

weniger hingegen die Einschliefsung der Verbalform *è* in Kommata. Auffallend ist, dafs immer in solchem Falle dem *è* ein Vokal vorhergeht. Vielleicht soll damit eine Ellision des *è* verhindert werden, das als wichtiger Bestandteil des Satzes nicht in dem vorhergehenden Vokal aufgehen soll. Beispiele sind:

K. 17, 5: Vero | è | che 'l dolce mansueto riso.
K. 23, 100: . . . il danno | è | vostro.
K. 39, 4: Et gran tempo | è | ch' i presi.
K. 53, 77: Passato | è | già più che 'l millesimo anno.
P. 198, 7: Dove | è | chi morte . . .
P. 331, 63: Che morte al tempo | è | non duol.

ad. 9) K. 30, 13: Ma perchè vola il tempo | et fuggon gli anni.
K. 62, 6: ad altra vita | et a più belle imprese.
K. 70, 4: La dolce vista | e 'l bel guardo soave.

III. Das Fragezeichen: ⁓

Wir treffen es gewöhnlich nach einer Frage, aber auch, ganz im Sinne des Traktates, nach einem Ausruf:

Frage: K. 20, 11: Ma qual sòn poria mai salir tant' alto ⁓
K. 33, 13: perchè tuo valor perde ⁓
P. 201, 4: a chi fu questo intorno ⁓

Ausruf: K. 53, 54: De quanto diversi atti ⁓
P. 258, 10: Quanto è 'l poder d' una perfecta usança ⁓

IV. Das Zeichen: ¦

Dieses nicht sehr häufige Zeichen hat nicht in allen Fällen die Funktionen, die ihm der Traktat zuschreibt. Nur an einigen Stellen steht es beim Enjambement, wo wir auch Punkt und Komma vorfanden. Zum Beispiel:

K. 28, 13: Per dritissimo calle ¦
Al verace Oriente

K. 29, 5: dal camin de libertade ¦
Seco mi tira

P. 207, 11: Così avess' io i primi anni ¦
Preso lo stil

P. 235, 12: Ov' altrui noie a se doglia et tromenti ¦
Porta.

P. 260, 7: Non chi recò con sua vaga bellezza ¦
In Grecia affanni.

Im Sinne des Traktates wird es auch verwandt, wenn aus der Intention des Schriftstellers ein Zusatz zu einem an und für sich dem Sinne nach abgeschlossenen Satze gemacht wird. Zum Beispiel:

K. 6, 2: Si traviato è 'l folle mio desio
A seguitar costei che 'n fuga è volta ¦
Et de' lacci d' amor leggiera et sciolta
Vola dinançi al lento correr mio.

K. 22, 34: et non se transformasse in verde selva
Per uscirmi di braccia ¦ come il giorno
ch' Appolo la seguia

K. 28, 58: Popolo ignudo paventoso et lento ¦ che
ferro mai non strigne.

Merkwürdig ist seine Stellung im Versinnern vor der Kopula *et*, die in ähnlichem Sinne aufgefafst werden kann:

K. 9, 12: Crià d'amor penseri atti ¦ et parole
P. 212, 4: Solco onde ¦ e 'n rena fondo
P. 213, 7: L' andar celeste ¦ e 'l vago spirto ardente.

An einigen Stellen scheint dieses Zeichen eine Pause herbeiführen zu sollen vor einer langen folgenden Periode, berührt sich also hier mit der Verwendung des Kommas:

P. 246, 12: Ne l' alma che pensar d' altro non vole ¦
ne l' orecchie ch' udir altro non sanno
Sença l' oneste sue dolci parole

P. 261, 13: Non vi s' impara ¦ che quei dolci lumi
S' acquistan per ventura et non per arte.

P. 263, 9: Gentilezza di sangue · et l' altre care cose tra noi |
perle et robini | et oro.

V. Das Ausrufezeichen: !

Dies Zeichen entspricht in seiner Verwendung manchmal dem modernen Gebrauch, es steht jedoch auch nach einem hervorzuhebenden einzelnen Wort, oft also mitten im Satz; die moderne Orthographie setzt hier natürlich kein Zeichen, was schon beweist, dafs die Zeichen Petrarcas nur für den Vorleser Weisungen geben, syntaktische Rücksichten jedoch aufser Acht lassen. Nach einem längeren Ausdruck steht das Zeichen z. B.:

K. 23, 10: iscusilla i martiri!
K. 48, 1: Se mai foco per foco non si spense!
K. 71, 1: Perchè la vita è breve!
P. 202, 6: Come irato ciel tona!
P. 202, 12: Ma io nol credo!
P. 203, 13: et duo belli occhi chiusi!

Nirgends setzen hier die modernen Herausgeber ein Zeichen. Hinter einzelnen, hervorzuhebenden Wörtern steht es z. B.;

K. 71, 96: farmi immortal!
P. 193, 5: Vedi quant' arte dora emperla·e 'nostra! l' abito electo!
P. 202, 3: asciuga!

VI. Das Zeichen !

Ganz vereinzelt, öfters nur in den Canzonen 29 und 105 findet sich das im Traktat nicht erwähnte Zeichen: ! Es wird zur Bezeichnung des Innenreims verwandt:

Rapella!	Ne quella!
Rubella!	che stella!

Berichtigungen.

S. 1 Zeile 12: statt *das* Trecento lies *des* Trecento.
S. 5 „ 2: „ (lat. *ĕ*, *i*) „ (lat. *e*, *ĭ*)
S. 6 „ 14: zu streichen *neve* und die Belegstellen.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.

BEIHEFTE

ZUR

ZEITSCHRIFT

FÜR

ROMANISCHE PHILOLOGIE

HERAUSGEGEBEN

VON

DR. GUSTAV GRÖBER
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT STRASSBURG I. E.

XIV. HEFT

LEO JORDAN, ÜBER BOEVE DE HANSTONE

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1908

ÜBER

BOEVE DE HANSTONE

VON

LEO JORDAN

HALLE A. S.
VERLAG VON MAX NIEMEYER
1908

Herrn Prof. Dr. Pio Rajna

und

Herrn Geh.-Rat Prof. Dr. Albert Stimming

zugeeignet.

Inhalt.

Einleitung.

Die Sage von *Boeve de Hanstone* ist seit den siebziger Jahren öfters der Gegenstand von Untersuchungen gewesen. Und zwar waren es die italienischen Redaktionen denen zuerst eine wissenschaftliche Kritik zu Teil wurde.

In seinen *Ricerche intorno ai Reali di Francia* (Bologna 1872) hat Pio Rajna ihre älteren und jüngeren Gestaltungen in italienischer Sprache untersucht und die älteste derselben, den „venezianischen" *Bovo* (= ven) auch herausgegeben. Da dieser Text in der Geschichte unserer Sage eine besonders wichtige Rolle spielt, und Rajna's Ansicht über seine Stellung in der Überlieferung sich in allen wesentlichen Punkten bewährt, so verweisen wir auf die Einzelheiten dieser Ausgabe, wie wir sie im Laufe unserer Untersuchung hervorheben werden.

Der provenzalische Roman von *Daurel et Beton*, den Paul Meyer (1880) herausgab, wurde von diesem Gelehrten, wie auch noch heute von einzelnen Lehrbüchern für eine Version des *Boeve* gehalten, obgleich derselbe nur eine genealogische Fortsetzung desselben ist. Der Roman steht dem *Jourdain de Blaivies* viel näher, als unserem Text.

Auch Wesselofsky's Veröffentlichung über den russischen *Bovo*[1] (1888) sei erwähnt, obgleich dieser für uns von geringerer Wichtigkeit ist, da er direkt aus dem venezianischen geschöpft hat.

Die Veröffentlichungen über englische, nordische und wälsche Versionen gingen schliefslich in Stimmings Arbeiten und Ausgabe unter:

Im Jahre 1895 veröffentlichte dieser Gelehrte in den *Toblerabhandlungen* eine eingehende Vergleichung zwischen der anglonormannischen Redaktion (= *A*), und den jüngeren kontinentalen Hss., die die 4000 Verse jener zu 10000 bis zu 20000 haben anwachsen lassen. Immerhin ergab sich, dafs *A*, die anglonormannische Version, sachlich mit den kontinentalen ging, ohne dafs eingreifendere Abweichungen, aufser natürlich im Wortlaut, stattfänden.

Die Herausgabe von *A* folgte in Suchiers *Bibliotheca Normannica: Der Anglonormannische Boeve de Haumtone* (1899). Hier

[1] *Matériaux et recherches pour servir á l'histoire du roman et de la nouvelle* Petersb. 1888. Vgl. Ro. XVIII, S. 313.

wurde festgestellt, dafs die anderen eben erwähnten Gestaltungen der Sage mit *A* auf das engste verwandt sind, ja die Verwandtschaft zwischen anglonormannischer, englischer, nordischer, wälscher Fassung, geht so weit, dafs eine Behandlung von Vers zu Vers möglich war. Die Abhängigkeit war also eine literarische. Als reinste der vier Versionen ging die englische Redaktion aus der Prüfung hervor. Das um seine Interpolation durch Vergleichung mit dieser gekürzte *A* kann durchweg als Vertreterin der älteren 4000 — und der jüngeren 10000 Verse-Redaktion gelten, und findet unter allen nur eine Gestaltung, die ihr nicht Zug um Zug folgt, — am Schlusse sogar sich vollkommen von ihr trennt, — nämlich die italienische Dichtung.

* * *

Nach diesem für die Sagenforschung einen so fruchtbaren, wie tragfähigen Boden abgebenden Resultaten, ist es nicht Wunder zu nehmen, dafs bereits eine Anzahl Gelehrter sich der Frage der Entstehung unserer Dichtung zuwandten.

Suchier eröffnete den Reigen (1899) mit wenigen Worten in Stimmings Ausgabe, (S. CXCV, CXCVI) und erklärte, der Ansicht zu sein, die Geschichte sei eine *Wikingersage* des X. Jhs. Er sucht an dem Namenmaterial von A dies glaubhaft zu machen. Eine Untersuchung, ob die Namen sagenecht sind, d. h. auch in ven. wiederkehren, eine Stellungnahme zu dem *venezianischen Bovo* überhaupt, ist unterlassen.

Es folgte Franz Settegast in seinen *Quellenstudien zur galloromanischen Epik* (Leipzig 1904). Er deckt vorab die unleugbare Ähnlichkeit unserer Dichtung mit dem *Generidesroman* auf (S. 338 ff.). Da er aber den *Generidesroman* als einen Schöfsling (?) der persischen Sage von *Bischen* und *Menische* bestimmt hat, so weist er auch dem *Boeve* dieses Gedicht als Quelle zu und findet ein Paar allerdings nebensächliche Motive, in denen der *Boeve* noch mit der persischen Quelle übereinstimmt, wo *Generides* Abweichendes zeigt (S. 339 bis 343). Zu Boeve's Wunderrofs Arondel wird sodann aus derselben persischen Literatur, dem *Schâhnâme*, eine Parallele beigebracht, (S. 343) die als solche interessant ist, aber keine Abhängigkeit bedingt.

Eine etymologische Interpretation der meisten Orts- und Eigennamen des agln. Gedichtes folgt (S. 345—350 vgl. S. 339[1]) der zufolge die Heimat der Sage in überlieferter Gestalt in Armenien zu suchen ist. Ja es findet sich hier (S. 351 ff.) eine ganz ähnliche Geschichte in der ein armenischer Prinz von einem Arsaciden zur Waise gemacht und durch Nachstellungen zur Flucht mit einem Getreuen gezwungen wurde, dann aber zurückkehrte, den Anmafser besiegte und tötete und den Thron wiedergewann.

Übergehen wir die weiteren Namenidentifikationen, denen wir doch nicht beistimmen können, so müssen wir auch hier tadeln: Bei den Episoden ist nie auf ven. Rücksicht genommen (S. 341 ff.).

Namen werden zur Interpretation hinzugezogen, gleichgültig, ob sich dieselben nur in *A* (so *Abreford* S. 345) oder nur in ven. (so Marcabrun S. 349) finden. Die Namen Vastal und Doctrix werden S. 346 auf armenische Namen zurückgeführt, obgleich beide Namen, wie die den Trägern gewidmete Episode, der älteren Fassung von *A*, die sich in *E*, der englischen Dichtung widerspiegelt, fehlen; vgl. Stimming's Ausgabe S. CLVI: „Ähnlich zusammenhangslos und unklar wie die Amustrai-Episode ist die hinter der Versöhnung mit der Herrin von Civile eingefügte lange Vastal-Doctrix-Episode (v. 2898—2903)."

Die der Sagenforschung gegebene Grundlage von zwei wesentlich von einander abweichenden Versionen ist bisher noch nirgends in kritischer Weise benutzt worden. —

Als dritter schliefst sich hier Zenker an. Sein *Boeve-Amlethus* erschien in Schick und Waldberg's *Litterarhistorischen Forschungen* Bd. XXXII. Auch hier finden wir unsere Forderung nicht erfüllt, was um so bedauernswerter ist, als sich der Verfasser im Laufe der Untersuchung als unterrichteter und verständiger Sagenforscher zeigt.

Nachdem er uns Stimming's Urteil über die agln. Version mitgeteilt, fährt Zenker fort: S. 2: „Anders liegt die Sache bei den fremdländischen Bearbeitungen. Von diesen gehen die italienische und die russische auf die jüngeren festländischen Fassungen zurück." — Nun ist die russische Fassung zweifellos aus der italienischen geflossen. Dafs aber die italienische auf jüngeren französischen Fassungen beruhe, das zu beweisen dürfte Zenker einigermafsen schwer werden, ja ich zweifle nicht daran, dafs er selber den Gegenbeweis führen würde, wenn er sich die Verhältnisse genauer betrachtete.

Einzeln betrachtet, sind die Nachweise und Parallelen, die Zenker zu unserer Sage bringt, zweifellos von Wichtigkeit. Wir nehmen sie, wie die Settegast'schen, gern an. Aber wenn in den ersten Seiten des Buches nachgewiesen wird, dafs die *Hamletsage*, so wie wir sie bei Saxo Grammaticus finden in Gang und Detail gröfste Ähnlichkeit mit der *Boevesage* besitzt, warum dann nicht auch die anderen Verbannungssagen mit hereinziehen, um erst einmal zu suchen: Was ist hier, an den Verbannungssagen stereotyp und was nicht? Und da würde man finden, dafs vielfach, was eine Parallele schien, zum Gemeinplatz wird. Die Grundlage, dafs eine schändliche Mutter den Mörder des Vaters ins Land ruft und dann heiratet, kennt nicht nur *Hamlet* und *Boeve*: *Auberi le Bourguignon* fufst ebendarauf. Den *Uriasbrief* als Parallele anführen, ist wenig ratsam, denn wir müssen ihn doch als Gemeinplatz ansehen. — Die Doppelehe des Helden ist mehr wie unsicher, denn in ven. ist eine solche zwar beabsichtigt, aber nicht durchgeführt.

An sicheren Parallelen bringt nun Zenker bei: Die *Brutussage*, bekanntlich die mutmafsliche Quelle (?) der *Hamletsage* (S. 79 ff.), jenes Brutus, der, von seinem Oheim Tarquinius Superbus verfolgt, sich blödsinnig stellt, dann aber den Oheim, den Mörder seines Vaters und seines Bruders besiegt und seine Macht vernichtet.

„Mit der Hamletsage in ihrem Ursprung identisch ist auch die *Havaloksage*" (S. 356). Auch hier finden wir (S. 91 ff.), den verbannten Helden, der mit seinem Getreuen Grim ins Ausland flieht und dort aufwächst, um später sein Erbe zurückzuerobern. Gewisse Momente (die aus dem Haupte des Jünglings schlagende Zornesflamme) sind (S. 97) der römischen Sage von dem als Sklaven geborenen *Servius Tullius* entnommen. (Ist dieser Zug nicht folkloristisch häufiger nachweisbar?)

Zu Havelok mit dem poetischen Beinamen Cuheran gilt als historisches Vorbild Olaf Cuaran, ein Wikingerkönig, der von Äthelstan (ca. 925) vertrieben wurde, sich in Schottland aufhielt, des Königs Tochter heiratete und 941 in seinem Reiche als König wiederaufgenommen wurde (S. 100).

Zu Hamlet haben wir vorab den epischen Namen eines Wikingerkönigs (919) Amhlaide (S. 111). Olaf-Anlaf heifst aber keltisch: Amlaibh. Eine Verwechslung beider Namen hat dazu geführt, die vorhin erwähnte *Olafsage* (Quelle des *Havelok*) auf Amhlaide-Hamlet, jenen 919 erwähnten Wikinger, zu übertragen (S. 117, 118). „Die Verwechslung der beiden mufs sich in keltischem Milieu vollzogen haben."

Hierzu bieten die altnordische *Hrolfssaga Kraka* und die *Haldansage* nach Saxo Parallelen, nur dafs hier zwei Brüder die Schicksale der Verfolgung und Verbannung teilen. Die Züge, die Zenker als mit unserem *B.* übereinstimmend anführt (S. 124), Rolle des Tutor, Rettung als Hirtenknabe (nur *A*!) sind belanglos.

Die Isländische *Ambalessage* (S. 127) ist eine, von Saxo's Überlieferung unabhängige (nicht zweifellos, vgl. S. 140 ff.), hochinteressante Version der *Hamletsage* (S. 127—140 Inhalt). Beziehungen zur *Brutussage* scheinen hier zu Tage zu treten, welche die Fassung bei Saxo verloren hat (S. 150 besonders). Eine Parallele zu der Szene, wo *B.* bei der Hochzeit zufällig eintretend den Stiefvater schlägt, gibt Zenker aus dieser isländischen Sage, in der Amlodi, der sich als Narr stellt, dem König bei einem Feste einen Schlag versetzt.

Beziehungen dieser Sage zur *Heraklessage* werden im folgenden aufgedeckt (155—192). Auch Herakles wird ja als jugendlicher, von neidischem Schwächling verfolgter Held, dargestellt, und es mag hier eine freilich kaum anders als halbliterarische Beeinflussung stattgefunden haben.

Es folgt, was wir weiter oben in dem 4. Kapitel erwartet hätten, (*Die Hamletsage und die römische Brutussage*), dafs beide Helden, Brutus bei Livius und anderen, Hamlet bei Saxo: Gold

in Holzstäbe giefsen, offenbar um es zu verstecken, den Überlieferungen nach zu verschiedenen Zwecken (S. 192, 3). Auch dies gemeinsame Motiv verbindet *Brutus* und *Hamletsage* organisch.

* * *

Von hier kommen wir, wie im Settegast'schen Werke zum *Schâhnâme* und mit der diesem entnommenen *Chosrosage* zur *Bellerophonsage*:

Auf Kei Chosro, den Sohn Sijawuschs als Parallele, ja als Vorbild zu der Figur des Hamlet hat hiernach zuerst O. L. Jiriczek in Ztschr. d. Vereins f. Vlksk. 1900 S. 353—364 aufmerksam gemacht und stellte folgende gemeinsame Punkte auf (vgl. Zenker S. 217):

„Ein Fürst wird von einem nahen Verwandten unversehens seines Thrones und Lebens beraubt;

sein Sohn wächst in Niedrigkeit auf;

der Frevler fürchtet seine Rache und stellt seinen Verstand auf die Probe, der Jüngling aber spielt die Rolle eines Verrückten und erteilt scheinbar törichte Antworten;

dadurch entgeht er dem Tode und rächt nachmals seinen Vater an dem Urheber der Freveltat".

Zenker gibt seinerseits seine detaillierte Schilderung der Übereinstimmungen der bisher zusammengenommenen Sagen auf den Seiten 225 ff., wobei er bereits Saxo, *Bove d. H.*, *Havelok*, *Hrolfsaga Kraka* und isländ. *Ambalessage* zur Rekonstruktion einer Urnordischen Sage zusammennimmt, mit dem Prinzip: Stimmt ein Zug einer der Versionen mit der *Brutussage* oder der Sage des *Schâhnâme*, so ist er der Quelle zuzuweisen. Das Ergebnis ist, die *Hamletsage* geht direkt auf die *Chosrosage* zurück (S. 254) d. h.: (S. 256).

Brutussage
|
*Chosrosage ╲ Chosrosage in Firdusis Schâhnâme (S. 261).
|
Hamletsage.

Zu den voranstehenden tritt als letzte im Bunde (wir übergehen Züge des Shakespeareschen *Hamlets*, die näher zur *Chosrosage* stehen als die anderen Versionen) die *Bellerophonsage*[1] (Ilias VI, 152—206) ungefähr folgenden Inhalts:

Bellerophon, ein Sohn Poseidons, lebt aus irgend einem Grunde bei Proitos König von Tiryns in Abhängigkeit. Proitos Gattin sucht ihn zu verführen und verleumdet den Standhaften, er habe sie vergewaltigen wollen. Proitos schickt ihn darauf mit einem

[1] Bereits von Rajna in Parallele gesetzt, *Bovo d' A*, S. 130.

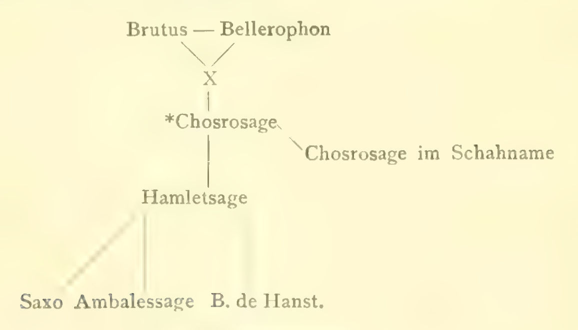
Urias-Briefe (der Überbringer sei zu töten) an den Lykierkönig Jobates, der ihm, um ihn aus dem Weg zu räumen, Herkulesarbeiten aufträgt, Besiegung der Chimaira, der Amazonen etc. Jobates erkennt die göttliche Abstammung des Helden und gibt ihm seine Tochter zur Frau (S. 283—4).

Die Beziehungen zum *Goldenermärchen*, das Verfasser aus der *Bellerophonsage* organisch herleiten will, werden S. 300, 301 besprochen; die angeführten Punkte sind ziemlich dehnbar, dagegen scheint die Erklärung der drei Goldhaare des Goldenermärchens als Rest der goldenen Strahlenkrone Appollo's aufhebenswert (S. 310, 11). Und hierzu stellt Verf. noch das feurige Haupt des Servius Tullius (vgl. oben).

Gemeinsam zwischen *Bellerophonsage* und *B. de Hanst.* — *Hamlet* verteilt sich nun (S. 313 ff.): Der Uriasbrief. Bei Euripides wird Bellerophon mit seinen Reflexionen zu einem griechischen Hamlet-Chosro, zu Bahsad-Arondel stimmt Bellerophon's Rofs Pegasus, mit dessen Hilfe er die Chimaira besiegt (S. 317). S. 319, 20 werden die im *B. d. H.* sicher unorganischen Kämpfe gegen Eber und Löwen zu den ‚Herkulestaten' Bellerophon's in Beziehung gebracht usw.

Die Beziehung der *Bellerophonsage* zu den übrigen wird dann im letzten Kapitel (S. 328 ff.) des weiteren beleuchtet: Neben dem *Bellerophon* des Euripides habe nachgewiesenermafsen ein *Brutus* des römischen Tragikers Accius bestanden. Ebenfalls ein Drama (S. 331). Dramenverschmelzung ist im Altertum beglaubigt (S. 334). Zwischen *Brutus* und *Bellerophon* hat eine Verschmelzung dramatischer Art stattgefunden zur volkstümlichen Gattung des Mimus gehörend. (Dies ist wohlverstanden lediglich Hypothese!) Verf. führt uns bis zu einem vermutlichen Namen dieses *Mimus (S. 347).

Wenn wir nun von der Charakterbestimmung der Quelle als eines Dramas absehen, so wird die Filiationstabelle unserer Seite 5 in folgender Weise modifiziert:



Im Jahre 1906 schliefslich, als diese Arbeit bereits abgeschlossen war, folgte Max Deutschbein in seinen *Studien zur Sagengeschichte*

Englands (S. 181) mit einer Darstellung der *Boevesage.* In der Analyse behandelt er von vornherein den Inhalt des *Boeve* mit demjenigen des *Karl Mainet* und *Horn* gemeinsam, die Inhaltsangaben nebeneinander stellend. Diese haben für jüngere Teile des *Boeve* das Vorbild abgegeben.

Das agln. *Boeve* entstand nach 1200. Doch hat das mhd. Gedicht vom *Grafen Rudolf* um 1170 schon Szenen unserer Dichtung nachgeahmt: a) Graf Rudolf ist am Hofe des Heidenkönigs Halap als dessen Dienstmann in geheimem Verhältnis zu seiner Tochter (= Boeve bei Bradmund aber nur Übereinstimmung in allgemeinen Zügen). b) Graf Rudolf entflieht aus dem Gefängnis in ähnlicher Weise wie Boeve. c) Rudolf entführt die Geliebte mit Beihilfe des getreuen Knappen Bonifait, der bei einem räuberischen Überfalle sein Leben lassen mufs. Es stimmen also nicht blofs die Schicksale dieses Knappen, sondern auch sein Name mit dem des Bonefey unserer agln. Version überein. Auch Bonefey fällt unterwegs dem Überfalle zweier Löwen zum Opfer. Die italienischen Versionen kennen diese kurzlebige Persönlichkeit nicht.

Eine Übersicht über die von Settegast zum *Boeve* beigebrachten orientalischen Parallelen folgt, der Doon der agln. Version wird mit Otto d. Gr. identifiziert, die Parallele *Boeve — Herzog Ernst* drängt sich hierdurch auf. Beides sind Verbannungssagen eines Stiefsohnes Otto's des Grofsen. Im *Boeve* ist Doon in Retefor, in der *Ernstsage* ist Regensburg von Bedeutung. — Da jedoch Doon in der ursprünglichen Sage sicherlich nicht Kaiser, sondern ein kleiner in Mainz sitzender Herr ist, mufs die Hypothese abgelehnt werden. Was die Namen anbetrifft (Kap. III S. 201), gelangt Verf. zu der Ansicht, ein grofser Teil derselben stamme aus der Kreuzzugsepik. Freilich würden sich die meisten der hier angeführten Namen auch in der Kunstepik und Volksepik nachweisen lassen (S. 202). So *Abilent*, *Abilant* (*Rou* I, 401, *Krlsr.* 260, *Cristal* 2619) Fabur, Fauseron, Guiré, Garcile im Epos usw. So dafs sich Deutschbeins Hypothese, der *Boeve* stände in besonders enger Beziehung zur Kreuzzugsliteratur kaum halten läfst.

Im folgenden (Kapitel 4) wird *Boeves* zweites Exil mit den ihm nahestehenden Partien von Chrestiens *Wilhelmsleben* konfrontiert. Die Einleitung dieses Exils, die sog Pferdediebstahlepisode wird mit mir auf die historische Novelle bei Regino zurückgeführt, diese als historischer Ausgangspunkt des Epos genommen, das also ein „echtes" Epos ist. An diesen Kern haben sich alle besprochenen Elemente angegliedert, vermutlich in Nordwestfrankreich.

Ein Nachwort nimmt zu Zenker's Buch Stellung. Die italienischen Versionen sind nicht erwähnt.

Zum *Boeve* nehmen schliefslich noch die ganz verfehlten *Floovent-Studien* von Gustav Brockstedt Stellung (Kiel 1907). Hier werden vorab die Beziehungen des it. *Bovo d' Antona* zum *Fioravante* besprochen. *Bovo d' Antona* entnimmt für seine Heldin dem *Floovent* den Namen Maugalie, den er zu Malgaria werden läfst. Umgekehrt wird die Heldin im Fioravante, die ebenso heifsen sollte, vielleicht nach der Heldin des *Boeve*: Josienne: Drusiana > Drugiolina genannt. Also ein merkwürdiger Namentausch, der natürlich für uns belanglos ist. Die übrigen Ausführungen gehen darauf hinaus, den Nachweis zu führen, dafs die italienischen Versionen von den überlieferten französischen abhängen (S. 31 ff.) und die Heimat des Helden auch in ihnen ursprünglich in England gedacht war. Das sucht Brockstedt aus der Oktavenversion nachzuweisen, die allerdings schreibt (S. 34[1]):

XIV, 84, 6. In Nave rimontò tutta la gente
Facendo vela, che han vinto la Guerra,
Presero il Mare verso l' Inghilterra,
Per ritornare nel loro paese.

Was aber hat dies Zeugnis der jüngeren italienischen Version für ein Gewicht, wenn die älteren Antona auf das Festland in der Nähe von Mainz verlegen? Es beweifst nur, dafs die Oktavenversion unter den Einflufs der verbreiteten französischen Versionen geraten ist. Und dies ist längst bekannt gewesen.

Wir wollen nun in folgenden unsere eigenen Wege gehen.

Bovo d'Antona und Boeve de Hanstone.

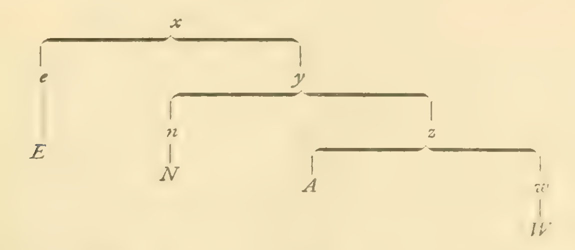
Bisherige Forschungen.

1. Albert Stimming.

Die Sagengeschichte des *Boeve* steht seit 1899 unter dem dominierenden Einflusse von Stimmings mit bewunderungswürdiger Gründlichkeit gearbeiteten Ausgabe der anglonormannischen Version unseres Textes. Mit dieser sind von dem Verfasser die englische, kymrische und nordische Version verglichen und verarbeitet worden. Das Resultat der Vergleichung, die wegen der engen Verwandtschaft der vier Versionen von Vers zu Vers geführt werden konnte, ist im Wesentlichen folgendes:

> CLXVI „Nach diesen Darlegungen ist es als sicher anzusehen, dafs die Fassungen, auf welche A(nglonorm. Vers.) W(älsche Vers.) und N(ordische Vers.) zurückgehen, die mit Interpolationen versehene Umarbeitung eines älteren Gedichtes ist, welch letzteres E(ngl. Vers.) als Quelle benutzt hat."

Diese Entwicklung wird genauer bestimmt durch den Stammbaum (CLXXIV):



Dieses Verhältnis wird nur für die ersten 900 Zeilen etwas modifiziert, indem *A*, neben *z*, auch: *n*, die noch französische Quelle des späteren nordischen Gedichtes, konsultiert hat.

Im übrigen zeigt sich, da zwischen den am weitesten auseinanderliegenden Gestaltungen *A* und *E* eine Behandlung von Vers zu Vers möglich ist, dafs die ganze Entwicklung, welche

dieser Stammbaum symbolisiert, eine literarische war, die von Vers zu Vers übersetzte, hier und da den einen oder anderen ausliefs, an anderen Stellen eine Anzahl interpolierte.

So kann Stimming mit Hilfe des älteren *E* aus seiner anglonormannischen Version *A* an die 1000 Verse als Interpolationen nachweisen, (S. CIII ff) die einesteils aus literarisch-logischen Gründen verdächtig sind, andernteils in *E* fehlen. Die Fassung der Sage, die er aber auf diese Weise erhält, und die mit mathematischer Sicherheit, beinahe Vers für Vers, dem *x* des Stammbaumes entsprechen mufs, ist zwar kürzer und in manchem ursprünglicher als *A*; aber der Gang der Handlung ist genau derselbe, wie in dem erhaltenen anglonormannischen Gedicht, dessen Interpolationen doch nur, wie bei literarischen Interpolationen meist, aus nebensächlichen Zügen bestehen.

Wenn also Stimming S. CLXXX seiner Ausgabe sagt:

> „Wenn wir alle diejenigen Interpolationen und Zuthaten, welche nach dem Ergebnis der obigen Untersuchungen bei Gelegenheit der verschiedenen Umarbeitungen in das Epos hineingekommen sind, entfernen, so erhalten wir die älteste für uns erreichbare Gestalt des Gedichtes und damit unserer Sage,“

so mufs man letzterem widersprechen: denn bis zu der Sage hat die Untersuchung über vier literarische Versionen des *Boeve* wohl kaum durchdringen können.

2. Pio Rajna.

Suchier, Settegast, Zenker, auch der Schreiber dieser Zeilen, wir alle gingen bei Beurteilung der *Boevesage* und ihrer Quellen von der anglonormannischen Version, resp. ihrer ursprünglichen Gestalt *x* aus.

Und doch hat Pio Rajna längst seine Ansicht dahin ausgesprochen, dafs nicht die anglonormannische Version des *Boeve* und ihre Schwestern die primitivere Form erhalten haben, sondern die Italienische. Dafs also der *Bovo d' Antona* für die Sage dieselbe Stellung hat, wie für die literarischen Fassungen Nord-Europa's die *Romance of Sir Beves of Hamtoun.*[1]

Ja die Argumente Pio Rajna's für diese Ansicht sind derart, dafs wir in diesem Teile unseres Aufsatzes wenig mehr zu tun haben werden als sie noch schärfer zu begründen, wenn nicht zu Bewiesenem zu erheben.

Rajna's Gründe gehen nun aus der Vergleichung des Inhaltes der nordeuropäischen und der italienischen Version hervor. Um dieselben verfolgen zu können, werden wir gut tun tabellarisch die beiden Versionen in knappen Inhaltsangaben nebeneinander vor-

[1] ed. Kölbing I—III. London 1884—94.

zuführen, müssen aber einige Worte über die beiden Gestaltungen der italienischen Versionen voraussenden:

An älteren, d. h. solchen, welche die französische Gestalt: Zehnsilbner und Assonanzen gewahrt haben, besitzen wir zwei:

1. Venedig. *S. Marco Mss. frz.* Cod. XIII. innerhalb dessen frankoitalienischen Kompilationen sich auch ein Bruchstück und zwar das Ende des *Bovo d' Antona* findet. Vgl. Pio Rajna *I Reali di Francia* I. (Bologna 1872. S. 125, 6.) — Sec. XIII. (= frko.-it.)

2. Florenz *Laurenziana. Codice mediceo palatino* XCIII. Ein vollständiger Text, dem im Laufe der Erzählung einzelne Blätter fehlen und den Rajna im gen. Buche veröffentlicht hat. (S. dort S. 126 ff. 493 ff.) — Sec. XIV. (= ven.)

Die erste Hs., jenes Bruchstücks von San Marco, ist der Form nach ein frankoitalienisches Gedicht, dagegen ist die florentinische Hs. in reinem Venezianisch geschrieben, wohlverstanden: Bis auf die Reime. Mit Rajna unterscheiden wir deshalb; frko.-it. und ven. Redaktion.

Ihr gegenseitiges Verhältnis: Eine Behandlung von Vers zu Vers ist hier nicht möglich. Nur hier und da haben sie einen Vers gemeinsam, der an einheitlichen Ursprung gemahnt (S. 141) „*Sono due fratelli: al primo sguardo ravvisiamo in entrambi il tipo della famiglia.*"

Die Brüder sind wie die meisten Brüder grundverschieden: Die ven. Redaktion ist wortkarg, ursprünglich in ihren Bildern; die frko.-it. ist weitschweifig: (S. 147) „*occorre solitamente all' autore un numero doppio di versi per esprimere le medesime cose narrate dalla veneta.*"

Die Reime der frko.-it. Version, nach den Bruchstücken zu urteilen, die Rajna gibt, (S. 147) sind jene aller franko-italienische Versionen. Ebenso unmöglich in Frankreich wie in Italien:

dé (deus): *pié* : *alé* : *diré* (fut.).

Die Reime der *ven.* Redaktion hält Rajna für ebenso venezianisch wie den Inhalt — (S. 148, 9) „ . . . *nè v' ha questa volta a temere che qualche straniero per soverchio zelo voglia arrogare alla sua patria anche questa composizione informe.*"

Diese Bezeichnung *composizione informe* gibt Rajna der Dichtung nicht nur wegen ihres Dialektes, ihrer oft harten Kürze, sondern wegen einer Absonderlichkeit, welche den Kenner des französischen Epos sofort stark interessieren wird: Das ganze Gedicht besteht aus einer einzigen assonierten *a*-Tirade (= afr. *é*), welche hier und da durch kurze Tiraden auf *-ant* unterbrochen wird.

Diese *a*-Tirade ist fast durchweg dem italienischen Vokalismus nach auch *a* geschrieben: *volunt*à; *and*à usw. Die Verse 170—179; 208—218; 315—327; 1486—1492 aber schreiben *e*, Reste aus

der vorauszusetzenden frko.-it. Dichtung: *mançer*, *saluder*, *dubiter* usw. — Die häufigen Partizipien sind durchweg verkürzt: 341 *andà*, 344 *scanpà*, bis auf 617—633 und 1121—1127 wo sie hochitalienisch ausgeschrieben sind: 617 *desarmado* : *cavalo* : *quarado* (= quadratum).

Die *a*-Tirade enthält eine grofse Anzahl fester *a*, die also in einer zu Grunde liegenden französischen *é*-Tirade nicht assonieren könnten: 27 *a* (habet); 31 *far* (facere); 40 *pià* etc. (nordit. Perf. auf *-à* = *pigliò*); 101 *za* (iam); 194 *va* (vadit) etc.

Hat also diese Tirade im wesentlichen ein italienisches Gepräge, so finden sich dennoch als Reste einer frko.-it. Vorlage echt französische Assonanzworte: 581 *lo bon destrer elo broçà*; 706 *lo usbergo li desmaià*; 731 *Al primo colpo Lucafero à tudà* (= tué, getötet!); 736 *in tera caçe pasmà* (zur Erde fiel er ohnmächtig); 740 (u. öfter) *de-mi farà altretal*; 743 *lo chavalier natural* usw.

Ganz und gar in Frage gestellt wird Rajna's Urteil über die Reime (er hat es übrigens später in *Zeitschr. f. rom. Phil.* Bd. XI S. 155 ff. modifiziert), wenn man sich die Tiraden auf *-ant* besieht. Es sind ihrer neun, nämlich die Verse:

> 1. 110—135; 2. 142—150; 3. 219—240; 4. 252—258; 5. 567—579; 6. 595—606; 7. 1470—1478; 8. 1990——1997; 9. 2326—2336.

Ein paar Zeilen genügen, um ihren Charakter zu illustrieren:

118 Dodon de Magança descend del' auferan
E molt forte lo va strençant,
E monta in arçon che streve non prand.
Ad alta voxe forte va cridand:
„Ay, Guidon d' Antona, vegnù è 'l to finimant.“

Oder:

219 Sinibaldo disse: „A-Dio t' acomant“,
Ch' elo no savea del tradimant.
Riçardo ponç le destrer corant,
Infin a Dodon no se astala niant.
Là o' elo vete Dodon el broça l' auferant.
„Meser“, diss' elo, „cavalchè tostemant“ etc.

Diese Reimwörter würden nun hochitalienisch, wie venezianisch folgende bunte Reihe geben: *auferant* (frz.) : *strençan(do)* : *prend(e)* : *cridando* : *finiment(o)*; und weiterhin: *comand(o)* : *tradimento* : *corand(o)* (venez.) : *nient(e)* : *auferant* : *tostement* (frz.). D. h. diese Reime sind nur durch die Nasalierung des Hochfranzösischen erklärlich und in allen neun gleichmäfsig *ent* und *ant* mischenden *ant*-Tiraden sind nicht nur Reste einer frko.-it. Vorlage sondern einer ursprünglichen hochfranzösischen Version zu erblicken, welche wie ein eisernes Rückgrat für eine

solche die Geschehnisse bis Vers 606 und von Vers 1470 bis Ende so festlegen, wie sie im Bovo d'Antona d. h. in unserer ven. Redaktion erzählt werden.

Was nun die andere Eigentümlichkeit der Form anbetrifft, dafs die ganze Dichtung, bis auf die geschilderten Unterbrechungen aus einer einzigen *a*-Tirade besteht, so sah, wie wir hervorhoben, Rajna hierin das Werk des norditalienischen Spielmanns. Nun ist sicher, dafs in anderen frk.-it. Dichtungen die *a*- oder besser *é*-Tiraden vorherrschen, diese Assonanz den Verfassern also besonders lag. Aber dennoch herrscht in allen, — soweit sie wenigstens bekannt sind, — die Wechselassonanz. Umgekehrt ist es gerade Frankreich, welches in zwei sehr alten Dichtungen den *Lothringern* und den *Haimonskindern* Reste einer Sitte zeigt, die ganze Dichtung auf einen einzigen Vokal zu assonieren: Die *Lothringer* auf *i*, der Kern der *Haimonskinder* meiner Ansicht nach auf *e*. Also würde die scheinbare Rohheit der italienischen Dichtung sehr wohl ihre Ursache in einer uralten hochfranzösischen Vorlage haben können, welche die ursprüngliche *é*-Tirade durch eine Anzahl nasalierter *ant*- : *ent*-Tiraden schon gespalten hatte.

Aber wenn auch möglich, diese Hypothese über zwei Redaktionen hin und über mindestens ebensoviel Jahrhunderte, hängt in der Luft. Nur noch eine Bemerkung, die aufhebenswert ist: Auch im agln. *Boeve* herrschen die *é*-Tiraden:

ant-Tiraden:	35.
é-, *er*-Tiraden:	94.
Sonstige :	79.

Sodafs die *é*- und *ant*-Tiraden, die im ven. *Bovo* ausschliefslich herrschen, noch im agln. beinahe zwei Drittel der Gesamtsumme der Tiraden ausmachen.

Freilich bleibt das ganze eine Vermutung, eine Perspektive, die zwar weit geht und möglich ist, aber unbeweisbar bleibt. Der einzige sichere Punkt, den niemand wegdiskutieren kann, sind die *ant*- : *ent*-Tiraden des ven. *Bovo*, die noch im XIV. Jh. alte französische Assonanzen intakt bewahrt haben.

Und nun nach diesen beiden Einzeluntersuchungen, wollen wir die anglonormanischen und italienischen Versionen ihrem Inhalt nach konfrontieren, indem wir die Lücken des ven. *Bovo* an zwei Stellen durch die in *Ztschr. f. rom. Phil.* B. XI veröffentlichten Bruchstücke ausfüllen.

Inhalt der agln. und it. Version.

Bovo d' Antona.

§ 1. Blondoia, Bovo's Mutter fordert durch ihren Getreuen Ricciardo: Dodo von Mainz auf, ihren Gatten

Boeve de Hanstone.

§ 1. Boeve's Mutter, sendet Boten an Doon Kaiser von Deutschland, er solle mit 400 Mann in einem Walde

Bovo d' Antona.

Herzog Guido im Walde von Sclaravena zu überfallen, um sie dann zu heiraten. D. sagt zu. Guido hat einst seinen Vater ermordet (v. 79) (1—96).

§ 2. Blondoia schützt eine Schwangerschaftslaune vor, und verlangt nach Wildpret (97—109).

§ 3. In dem Walde von Sclaravena wird Guido bei der Jagd von Dodo überfallen und getötet. Dodo zieht in Antona ein und usurpiert des getöteten Stelle (110—154).

§ 4. Der Baylo Sinibaldo, Herr von S. Simon, sucht Bovo, sein Patenkind, (er nennt ihn *Fiolo* 164, 168 etc.), der sich infolge des Lärms versteckt hat, findet ihn, sagt ihm, was vorgefallen, und nimmt ihn, mit 60 Getreuen nach S. Simone mit. Unterwegs aber reitet jener Richard, Bote der Blondoia, zurück und warnt Dodo. Richard mufs für den Verrat mit dem Tode büfsen, Teris, Sinibaldo's Sohn, tötet ihn (237). Aber auf der Flucht stützt der kleine Bovo und wird von Dodo gefangen (155—259).

Vergebliche Unternehmung Dodo's gegen Sinibaldo's Feste S. Simone. Traum Dodo's, dafs ihn Bovo einst töten würde. Er schickt zu Blondoia, sie solle ihm den Knaben zusenden. [*Ztschr. f. rom. Phil.* XI S. 163; Blondoia versagt die Bitte, will aber B. selber töten: Sie läfst ihn einsperren und fünf Tage hungern, dann läfst sie ihm durch ein Mädchen vergiftetes Brot reichen.] Ein Fräulein bringt Bovo vergiftete Speisen, warnt ihn aber selber vor dem Genufs derselben. Bovo flieht nach S. Simon, verirrt sich in einem Walde, kommt an's Meer und wird von einem Schiff aufgenommen (260—390).

Boeve de Hanstone.

ihrem Gatten Gui von Hanstone auflauern, ihn töten, und sie, (sie ist seine Jugendgeliebte), dann heiraten. D. sagt zu (1—121).

§ 2. Die Treulose fordert Gui auf ihr einen Eber zu schiefsen (122—137).

§ 3. Doon überfällt Gui, tötet ihn, und schickt der Witwe den Kopf. Diese läfst ihn zum nächsten Tage als ihren Hochzeiter laden (138—206).

Boeve schilt seine treulose Mutter. Diese befiehlt seinem Lehrer Sabot

Bovo d' Antona.	*Boeve de Hanstone.*
	(Sabaoth), ihn zu töten. Der aber tötet ein Schwein, besudelt des Kleinen Kleider mit dessen Blut [und zeigt diese als Beweis, dafs der Mord vollzogen = engl. Redaktion] (vgl. S. CLIII) Bueve hütet von nun ab bei ihm die Lämmer.
	Der Hochzeitslärm lockt ihn einst in den Palast. Den Portier erschlägt er (285), und prügelt den Bräutigam seiner Mutter: Doon (308). Dann macht er sich davon. — Seine Mutter aber kommt zu Sabaoth, holt den Knaben und läfst ihn durch zwei Ritter an Seeleute verkaufen (207—363).
§ 5. Die Seeleute verkaufen Bovo an König Arminion von Armenia, (er ist Christ? 418) bei dem er sich, wie schon auf dem Schiff, für den Sohn eines Bäckers und einer Waschfrau ausgibt. Er steht in hohem Ansehen (—447).	§ 5. Die Schiffer schenken (378) Boeve dem König Hermyne. Boeve nennt richtig Name und Geschlecht, will aber nicht an Muhamed glauben. Er steht in hohem Ansehen. Neidische Höflinge nennen ihn einen Sklaven (—415).
§ 6a. Bovo wird Leibpage der Druxiana, Arminions Tochter (—479).	§ 6a. Bueve tötet einen Eber. (420) —459). Hermynes Tochter fafst Liebe zu ihm.
§ 6. ... (Lücke) ... Bei einem Turnier wirft B. zur Freude Druxiana's, Arminions Tochter, 6 Gegner (484) und zum Schlufs Marcabrun, den Freier der Josiane, aus dem Sattel. Er erhält den Preis, einen Kranz (—507).	§ 6. Zehn Förster, B.'s Feinde (464), greifen B. an. Er tötet 6 (477), die übrigen 4 fliehen, Josiane ist entzückt (483) (—489).
§ 6b. Druxiana zwingt B. durch Drohung, die Vergewaltigte zu spielen, ihr den Kranz zu schenken und ihn ihr eigenhändig auf den Kopf zu drücken. Sie küfst ihn (—547).	
§ 7. Vor die Tore von Armenia kommen der Sultan von Sadonia und sein Erbe, Lucafer, mit 100000 Heiden, Lucafer begehrt Druxiana (—563).	Vor die Stadt kommt König Brademound von Damasche mit 100000 Heiden, er will Josiane heiraten.
Arminion beruft seine Ritter (565).	Hermyne beruft seine Ritter (513).
§ 9. Bei dem ersten Ausfall werden Arminion und Marcabrun gefangen.	

Bovo d' Antona.

Druxiana rüstet B. aus (622 ff.) mit dem Schwert Chiarenza und dem Rosse Rondelo, (das nur Königssöhne trägt, (630). Sie selber schlägt ihn zum Ritter, nachdem er seine wirkliche Herkunft verraten. Sie umarmen sich. Dem Ugolin, der sich daran stöfst, schlägt B. einen Arm ab. Bovo geht hinaus, tötet Lucafero (708) und jagt die Heiden. Befreit (747) Arminion und Marcabrun. Der König erhebt Bovo zum Freien (761)

Jener Ugolin, dem Bovo einen Arm abgehauen, hetzt gegen ihn, ein Mordversuch mifslingt, er greift zur List.

Ein Alter verkleidet sich als König und gibt dem getäuschten B. den Auftrag, dem Sultan von Sadonia einen Brief zu bringen. In dem Brief aber stand: „Der Überbringer ist der Mörder des Lucafers; töte ihn“ (860).

B. macht sich auf den Weg (—866).

§ 10. B. kommt zu einem Pilger (*palmer*), der ihn mit einem Schlaftrunk einschläfert und Pferd und Schwert stiehlt. Auf dessen Maultier kommt er nach Sadonia, gibt den Brief ab, und wird daraufhin trotz Gegenwehr gebunden.

Boeve de Hanstone.

§ 8. Kriegsrat: Josiane rät B. an die Spitze zu stellen, indem sie erinnert, wie er den 6 Förstern zugesetzt. So geschieht's. Rüstung. B. erhält das Schwert Murgleie und das Rofs Arundel (542, 576) von Josiane; tötet Rudefon, den Bannerträger Bradmunds, jagt diesen in die Flucht und befreit zwei Gefangene (623 ff.). Bradmund ergibt sich und huldigt Hermin (—660).

§ 9. Josiane bietet B. zu verschiedenen Malen ihre Liebe an, bis er sie endlich annimmt. Aber es sollte ihm zum Unheil gereichen (—774).

Jene beiden Ritter, die B. befreit, zeihen ihn des Concubinats. Um ihn vom Hofe zu entfernen, wird zur List gegriffen.

Auf diese Verläumdung hin, folgt Hermyne dem Rat, B. zu Bradmund zu senden mit einem Briefe, der die Bitte enthält den Boten festzusetzen.

B. macht sich auf den Weg (—819).

§ 10. B. trifft einen Pilger, der ihm zu essen gibt (und bekennt er sei auf der Suche nach B.). Er warnt ihn vor dem Briefe, er könne seinen Tod enthalten (859). Aber B. läfst sich nicht irre machen. Kommt nach Damaskus, wirft in der Moschée einen Mahometgötzen um, daran erkennt

Bovo d' Antona.

Der Sultan will ihn hängen lassen. Aber seine Tochter Malgaria bittet für ihn, und so wird er, nach einigem Bedenken nur in den Turm geworfen, der ist 40 Fuſs tief (1001).

1002 Alguna persona là dentro [no sta,
Se no bisse e serpenti . . .

§ 11. Fünf Tage hungert B., da kommt Malgaria und bietet ihm Hand und Rettung. Er weist sie aus Treue zu Druxiana ab. Sie speist ihn aber, und er entdeckt durch einen Lichtschimmer in der Dunkelheit ein Schwert (—1047).

Nach einem Jahr und drei Monaten schickt der Sultan sieben seiner Wächter zu B. hinunter. Dieser erschlägt sie lautlos im Dunkel mit dem Schwert, das er gefunden. Weitere sieben steigen herab und erleiden ein gleiches Schicksal. Die übrigen sechs Wächter ziehen B. an Stelle ihrer Kameraden hinauf, er erschlägt auch sie bis auf einen und entflieht, von den Heiden verfolgt. Zwei der Verfolger tötet er, macht sich beritten und erreicht das Meer, wo er ein Schiff findet, das ihn aufnimmt und fortführt (—1154).

[*Ztschr. f. rom. Phil.* XI S. 179. Sie nahen einem Lande. B. frägt,

Boeve de Hanstone.

Bradmund den gewaltigen Gegner (889). B. gibt den Brief ab, Bradmund will ihn nicht hängen lassen (918), sondern läſst ihn binden und in's Gefängnis werfen. Dies ist 30 Spannen tief (921).

922 „vus ne averez la point de [vostre talent,
for serpentes e coluvres . . .“

§ 11. Als B. nach einer Mahlzeit in das Gefängnis herunter gestürzt worden, fand er unten einen Stock, mit dem er sich der Schlangen erwehrte.

Er klagt über sein Los (—970).

§ 11a. Mittlerweilen wird Josiane an Yvori von Monbrant verheiratet, nachdem man ihr vorgespiegelt, B. sei heimlich nach England gereist, um seinen Vater zu rächen. Sie bewahrt aber ihre Jungfernschaft durch einen Schutzgürtel. Mit ihr ist B.'s Roſs Arundel in Monbrant, daſs seit seines Herrn Verschwinden niemanden nahen läſst (1035).

§ 11. (*Fortsetzung.*) Sieben Jahre (Hs. *D*: *sechs*) war B. im Gefängnis. Da klagt er über sein Los. Die beiden Wächter hören ihn. Der eine steigt an einem Strick herab, schlägt B., der ihn aber mit seinem Stocke erschlägt. Dann verstellt B. seine Stimme und ruft dem andern zu, er solle auch herab kommen. Dieser glaubt sein Kamerad habe ihn gerufen, steigt herunter, B. aber schneidet den Strick ab und er fällt sich tot. — Dann hungert er drei Tage; auf ein Gebet hin fallen die Ketten ab und er findet eine *voute*, einen unterirdischen Gang, der ihn ins Freie bringt. Er war abgemagert und die Haare hingen ihm bis auf die Erde. Er findet Pferd und Waffen, führt die Wächter irre, schläft

Bovo d' Antona.

was das für ein Land sei: „Monbrando“, antwortet man, „das Land König Marchabrun's; er hat eine Gattin, Drusiana die Tochter des Königs von Arminia. Sie hat ihn aber schwören lassen, aus Liebe zu B., sie ein Jahr lang nicht zu berühren.“ Da gab B. vor, ein Spielmann zu sein, bezahlte die Schiffer und liefs sich an Land rudern.]

§ 11 c. ... Lücke von drei Blatt die teilweise ausgefüllt ist ...

B. hat den Pilger getroffen, der ihn eingeschläfert und bestohlen hatte. (Vgl. § 10.) Er bezwingt ihn, nimmt ihm eine Wurzel, mit der man sich schwarz färben kann und die „Schlafwurzel“ ab. Schliefslich auch seine Kleider und zieht als schwarzer Pilger davon (—1190).

§ 12. ... (Lücke) ... B. gelangt als Pilger zu Druxiana und bittet: *per amor de Bovo* um Mildherzigkeit. Druxiana erschrickt. „Kennst du B.“, frägt sie, „weist du nicht, dafs es bei Todesstrafe verboten ist, ihn zu nennen?“ (1217). B. sagt, er sei mit Bovo zusammen im Gefängnis gewesen.

Der Dichter fährt fort:

1222 *Del bon cavalo ve voio contar*:

Rondelo hat B.'s Nähe gemerkt und macht einen furchtbaren Lärm. Druxiana erzählt dem vermeintliche Pilger, das sei B.'s Pferd.

.. (Lücke) ...

Boeve de Hanstone.

den Kopf auf dem Schild und reitet dann singend weiter (—1145).

Bradmund merkt, dafs B. entflohen ist, (prügelt seinen Gott, [1164 fehlt *E*]) und verfolgt mit seinem Neffen Graunder den fliehenden Helden. B. tötet beide und macht sich auf dem Pferd des Graunder fort (1234).

§ 11 b. B. kommt an ein Wasser, das so schnell ist, dafs es ihm die Lanze aus der Hand reifst. Auf ein Gebet hin schwimmt sein Pferd dennoch durch (1235—1270).

Hungrig kommt er an ein Kastell, tötet den Besitzer, einen Riesen, wird von der Dame gespeist und erhält ein neues Pferd von ihr (1271—1345).

In Jerusalem erzählt er seine Schicksale (1346—61.)

§ 12. Er reitet nach Egypten, um Josiane zu sehen. Erfährt, dafs sie in Monbrant ist. Gelangt dorthin: Yvori ist auf der Jagd. Josiane allein, weinend und nach B. klagend. B. aber:

1394 *En paleis entre en guise de palmer.*

Josiane speist ihn, frägt ihn nach B. und er gibt an, ihn zu kennen; (1408—1428 fehlen *E*; s. S. CLV) erkundigt sich nach seinem Pferd: Er wird zu Arundel geführt, das grofsen Lärm macht, ihn gegen seine Gewohnheit nahen und aufsitzen läfst. Da erkennt ihn Josiane: „Du bist B.“. — Dann gesteht sie, dafs sie zwar verheiratet

Bovo d' Antona.

. . . (Lücke) . . .

§ 13. . . . [B. hat den Trunk, den er dem Pilger abgenommen, bereitet.] Druxiana reicht ihn ihrem Gemahl Marcabrun und entflieht, während dieser schläft, mit B. aus Monbrand (1265). Unterwegs zeugt er mit ihr zwei Söhne (1284) (—1290).

§ 14. Am nächsten Morgen wacht Marcabrun auf, merkt was geschehen, erkennt, dafs hinter dem Pilger Bovo steckte, und beschliefst, ihm seinen Hörigen Pulican nachzuschicken. Dieser ist Bastard einer Frau und eines Hundes (1355), halb Hund, halb Mann, läuft schneller, wie irgend ein Pferd. Yvori verspricht ihm die Freiheit und ein Viertel von Monbrand, wenn er das Paar zurückbringt (—1348).

§ 15. Pulican erreicht die Fliehenden, B. hält Stand; ein grofser Kampf folgt. . . . (Lücke) . . . Druxiana erinnert den Hörigen an die Wohltaten, die sie ihm hat zukommen lassen; Versöhnung; Pulican wird ihr Begleiter und Helfer aber:

1430 *Poco tenpo ave insenbre star.*

(—1430).

Boeve de Hanstone.

aber dennoch unberührt ist und er verspricht, sie zu entführen (—1490).

In dem Moment kommt Yvori von der Jagd. Er hält offenbar auch B. für einen Pilger, denn er frägt, wo er herkommt, und B. erzählt von einer langen Reise und gibt an, Yvori's Bruder sei in Abilent belagert: Sofort beschliefst Yvori ihm beizustehen und läfst einen König Garcie zur Bewachung seines Palastes zurück (—1536).

§ 13. Bonefey, Josianes Knappe, bereitet einen Schlaftrunk, mit dem der Wächter Garcie eingeschläfert wird. Dann entfliehen sie alle unter Mitnahme von Schätzen (—1588).

§ 14. Am nächsten Morgen wacht Garcie auf. Ein Karfunkelring, der die Zukunft kündet, sagt ihm, dafs Josiane mit dem Pilger (1598) geflohen ist. Verfolgung. Bonefey sucht in einer ihm bekannten Höhle, sich zu verstecken.

§ 17. B. geht auf die Jagd. Während der Zeit greifen zwei Löwen die Höhle an, da sie aber einem Königskinde nichts anhaben können, töten sie blofs Bonefey. Wie B. zurückkommt, tötet er die beiden Löwen.

§ 15. Darauf blickt B. in die Höhe und sieht einen Riesen, der hatte eine Stimme, wie ein Hund (1757), der verlangte als Mann Yvori's (1791) seine Herrin Josiane (1773) zurück. Er sei ein wilder publicant und hiefse Escopart (1780). Es folgt ein Kampf; Josiane rät ihm, B.'s Gefährte zu werden (1822), schliefslich huldigt Escopart dem B. (—1840).

Bovo d' Antona. | *Boeve de Hanstone.*

§ 16. Sie kommen zum Castell des Herzogs Orio (oder Horio), der mit Marcabrun in Fehde liegt (1447). Seine Frau ist Druxiana's Cousine. Als der Pförtner nicht öffnet, setzt Pulican über die Mauer und so gelangen sie in die Feste und werden von Orio aufgenommen (1470—1478 *ant* : *ent* Tirade).

Marcabrun kommt zur Belagerung. Vergebliche Unterhandlung. Kampf. Orio ist gefangen und wird nach Apolonia abgeführt (1573). Um sich zu retten, verspricht er, gegen seine Freilassung B. und Druxiana auszuliefern (1616). Kehrt in sein Castell zurück, und behauptet, er habe entfliehen können (1726). Dann erzählt er seiner Frau den wahren Sachverhalt, sie protestiert und er schlägt sie blutig (1654).

Pulican hat gehorcht und alles gehört. Er dringt in die Stube ein, tötet Orio (1661), erzählt B., was vorgefallen, alle drei entfliehen. Pulican hält ihnen die Verfolger vom Leibe (—1692).

§ 17. Druxiana ist im 9. Monat. Sie kann nicht mehr vorwärts. Sie steigen ab und Druxiana gebärt Zwillinge (1702): Sinibaldo und Guido. B. geht bald darauf aus, nach einem Schiff zu suchen (1723), da kommen zwei Löwen (1736) Mutter und Kindern konnten sie nichts anhaben, denn sie waren königlichen Bluts (1742), aber Pulican wird zerrissen (1759). Druxiana flieht mit den Zwillingen entsetzt in die Wälder, kommt ans Meer, findet ein Schiff ihres Vaters, dafs sie nach Armenia zurückführt wo sie mit Güte aufgenommen wird (—1784).

[§ 17 ist mit kleinen Änderungen in *Boeve de Hanstone* zwischen 14 und 15 geschoben, und aus einem Angelpunkt der Handlung zur Episode geworden.]

§ 17a. B., Josiane u. Escopart finden ein Schiff (1847), das sie nach Köln bringt. Der Bischof ist B.'s Onkel, tauft Josiane und Escopart (grotteske Scene) (—2003).

Bovo d' Antona.

§ 18. Heimkehr B.'s.

B. findet die Leiche Pulicans und der Löwen, ahnt den Zusammenhang und glaubt Frau und Kinder tot. Er bestattet den Getreuen und macht sich auf. Bei dem Wirte Gutifer läfst er sich von Richard für Sinibald, seinen Pathen, zum Kriege gegen Doon von Antona anwerben. Er gibt den falschen Namen Angossoxo an. So kommt er über Meer nach Hause. Zeigt an Richard seine Kraft (1905), legt vor Antona einen Hinterhalt und treibt den Feinden das Vieh ab (1930). Und als Dodon einen Ausfall macht, verwundet er ihn (1961). „Sollte das etwa Bovo sein?" frägt Sinibald auf die Nachricht seiner Taten (2005). Seine Frau sagt, sie würde ihn schon an einem Muttermal erkennen, wenn ein Bad bereitet würde (2017). So geschieht es, und die Frau erkennt ihn am Kreuze auf der rechten Schulter und B. mufs sich zu erkennen geben (—2060).

§ 19. B.'s Rache.

Dodo ist von der Wunde totkrank und schickt nach Ärzten. Bovo und Teris färben sich mit jenem Zauberkraut (vgl. § 11 c) und ziehen als Ärzte an den Hof. Auf ein Hornzeichen sollen die anderen zu Hilfe kommen (2086). Sie kommen verkleidet an den Hof. Beim Anblick seiner Mutter entfärbt sich

Boeve de Hanstone.

§ 18. Heimkehr B.'s.

B. läfst Josiane in Köln, reist nach Hamptoun und läfst sich von Doun unter dem Namen eines gewissen Gyraut von Dygon gegen seinen Pathen Sabaoth anwerben. Dann läfst er sich von Doun ein Schiff ausrüsten und Leute geben und — geht zu Sabaoth über, der ihn erkennt und ihn freudig empfängt (2050).

§ 18a. Josiane hat in Köln Anfechtungen: Der Graf Miles läfst Escopart einsperren (2075) und heiratet Josiane gegen ihren Willen. Aber in der Brautnacht erwürgt sie ihn mit ihrem Gürtel. Deshalb soll sie verbrannt werden (2129). B. hat jedoch rechtzeitig davon erfahren und Escopart sich freimachen können. Sie töten ihre Peiniger und befreien Josiane auf dem Scheiterhaufen (2177). Sie kehren nach Hampton zurück (—2186).

§ 19. B.s Rache.

B. läfst Doon melden, wer Gyraut gewesen ist (2219). Doon bietet sein Heer auf und zieht gegen B. Aber B. siegt und Escopart fängt den Kaiser, der trotz seiner Bitten in eine Grube mit glühendem Blei geworfen und getötet wird (2362). B.s Mutter aber läfst sich auf die Kunde hiervon vom

Bovo d' Antona.

B., Terris sagt ihr, es sei wegen des übeln Vorzeichens:

2135 „*El ne vorave femena incontrar,*"

Dodon verspricht ihnen die Heilung mit Gold aufzuwiegen (2151). Nach 8 Tagen zur verabredeten Stunde geben sich die vermeintlichen Ärzte zu erkennen, werfen Dodon aus der Stadt heraus und mauern seine Gattin, B.'s Mutter, ein (—2191).

§ 20. König Pepin.

Dodon kommt zu König Pepin und bestimmt ihn, ihm gegen B. zu helfen. Aber B. schlägt sie und nimmt Pepin gefangen. Dieser gibt seinen Sohn Karl als Geisel und wird darob freigelassen.

§ 21. Schlufs.

Druxiana macht sich von Armenia mit ihren Kindern auf, um B. zu suchen; (sie hat von *nobeli cantadori* gehört, er sei zurückgekehrt v. 2246). Sie geht, schwarz gefärbt, als Spielfrau, ihre Kinder tanzen zu ihrem Spiel.

Zu B. sendet unterdes Malgaria, jene Königstochter in Sadonia, die B. das Leben gerettet, er solle ihr nun gegen den König Passamont von Ungarn beistehen, der sie gegen ihren Willen heiraten wolle. B. zieht aus (2326—2336 *ant-* : *ent*-Tirade), während des Kampfes langt Druxiana an, erkennt B.'s Fahne. Bovo besiegt den Heiden und läfst Malgaria taufen, um sie zu heiraten. Bei der Hochzeit aber spielt und singt Druxiana: „Von B. d' Antona und der schönen Druxiana, wie er sie verlor am Gestade des Meeres" (2408). Dann schickt sie ihre Söhne zu Bovo, die sich ihm zu erkennen geben (2445). B. geht Druxiana entgegen; sie wäscht sich die Farbe aus dem Gesicht. Wiedersehen. Malgaria aber wird Teris zur Frau gegeben . . . (—2525).

Boeve de Hanstone.

Turm herabfallen (2372). B. aber nimmt sein Erbteil wieder in Besitz und belohnt die Getreuen.

Hochzeit B.'s mit Josiane, sie zeugen in der Brautnacht zwei Söhne [Gui und Milo] (—2395).

Bovo d' Antona. | *Boeve de Hanstone.*

§ 21. Schlufs.

B. huldigt dem König von England und wird in alle seine Rechte eingesetzt. Bei Gelegenheit eines Wettrennens aber begehrt der Sohn des Königs: Arundel, B.s Pferd. Er will es entführen: aber das Pferd schlägt ihn tot.

Infolge dessen wird B. verbannt (2598). Er fährt mit den Seinen übers Meer und reitet dann landeinwärts; sein Genosse ist Tierri, während Escopart nach Monbrant geflohen ist, da er nicht mitgenommen werden sollte.

Im Walde wird Josiane von Wehen befallen. B. und Tierri verlassen sie auf ihren Befehl (2705). Als sie wiederkommen, haben Heiden sie fortgeschleppt, die neugeborenen Zwillinge aber dagelassen.

Sabaoth, der das Schicksal geahnt, befreit Josiane und zieht nun mit ihr herum, während sie durch Liedersingen ihr Brod verdient (2785). So suchen sie nach B. — Krankheit Sabaoths.

B. hat seine Kinder fortgegeben, kommt nach Civile, befreit die Herrin dieser Stadt von ihren Feinden, und heiratet sie auf ihren Willen, unter der Bedingung, dafs die Heirat nur dann in Wirklichkeit vollzogen sein solle, wenn Josiane in 7 Jahren nicht wiedergefunden sei (2884).

Am Ende der 7 Jahre (2789 Sabaoth war über 7 Jahre krank) kommen Josiane und Sabaoth nach Civile. Wiedererkennung. Die Herrin von Civile erhält Tierri zum Gemahl und Landesherren. Die Zwillinge werden von ihren Pflegevätern geholt (3007).

§ 21 a. Nachgeschichte.

3046 *Hui mes horrez chanson gentiz,*

B. zieht mit Gattin und Söhnen seinem Schwiegervater Hermin zu Hilfe,

Bovo d' Antona.	*Boeve de Hanstone.*
	der von Yvori (Iosianes erstem Gatten) angegriffen ist. Jene beiden, die B. einst verrieten (vgl. § 9), büfsen mit dem Tode.
	B.'s Söhne werden, der eine zum Nachfolger Hermins, der andere zum Herzog gemacht (3112).
	Ein Angriff Yvori's auf Abreford wird abgeschlagen; er wird in Monbrant durch den Emir von Babylon verstärkt, auf welche Nachricht B. seinerseits Tierri kommen läfst. Kampf. Niederlage und Gefangennahme Yvoris, der sich durch hohes Lösegeld freikauft (—3318).
	Hermine stirbt. Sabaoth kehrt in die Heimat zurück, träumt aber, B. sei verwundet und begibt sich wieder nach Abreford. Dort hat Yvori B.'s Pferd gestohlen, Sabaoth verschafft es ihm wieder. Neuer Kampf gegen Yvori. Yvori fällt. Einnahme und Christianisierung von Monbrant [in *E* ganz kurz, vgl. CLVIII, VIII]. — Expedition nach England. Mile heiratet König Edgars Tochter und wird sein Nachfolger. In Abreford sterben: Arondel, Josiana und zuletzt auch B. Gui liefs seine Eltern in der Laurentiuskirche begraben (—3850).

Allgemeine Wertung beider Versionen.

Schon bei Überfliegen der faden, unzusammenhängenden Nachgeschichte, die nur dazu geschrieben zu sein scheint, allen Personen der Geschichte Kronen zu verschaffen, mufs man den Eindruck gewinnen, die gesamte Anglonormannische Redaktion kann hier nicht als zuverlässig gelten. Denn wenn auch *E* in den Endpartien weit kürzer ist als *A*, so sind ihm die erzählten Züge dennoch alle eigen. Und dafs dies also eine frei erfundene Nachgeschichte ist, daran ist kaum zu zweifeln.

Schon Pio Rajna hatte darauf aufmerksam gemacht, dafs die italienische Version hier die primitivere sei. Dafs die zweite Verbannung und alles was damit zusammenhänge, Dinge, welche nur die agn. Version kennt, nicht den geringsten Zusammenhang

mit dem Kern durchblicken lasse (S. 136): „*poichè Buovo ha riavuto Antona (i. e. Hanstone) comincia una parte che senza alcuna violenza potrebbesi staccare dal resto, — nei nostri (i. e. italiani) riescono invece necessario compimento alle cose narrate prima*".

Analysieren wir dieses Urteil und seine Grundlagen etwas eingehender: Die venezianische Redaktion (ven.) hat nach der Wiedervereinigung der Liebenden über beide eine abermalige Trennung verhängt, indem kurz nach der Geburtsstunde zwei Löwen während einer Abwesenheit B.'s Druxiana verscheuchen (17). B. kehrt also allein heim und vollzieht die verdiente Rache an dem Usurpator. Dann zieht er abermals aus, um jener Malgaria beizustehen, die ihm einst das Leben gerettet. Als er mit ihr Hochzeit feiern will, erscheint Druxiana als Spielfrau, B. erkennt sie, der Gang der Ereignisse wird aufgehalten, B. heiratet Druxiana, Malgaria wird mit seinem Freunde Tierri getröstet.

Man möchte mit Shakespeare sagen, „so hat jedes Töpfchen sein Deckelchen".

Dagegen erzählt die agn. Version und mit ihr die französischen Hss. ganz andere Ereignisse. Die Löwenepisode (No. 17) ist verschoben worden und aus einem Angelpunkte der Handlung zur Episode herabgesetzt. Vom Aufenthalte in Köln und der erzwungenen Ehe der Josiane abgesehen (18 a) kehren Boeve und seine Gattin vereint nach Hause. Die Rache an dem Verräter und der falschen Mutter zeigt Analogien mit der ven. Version und verwandten Erzählungen. Während in ven. die endliche Vereinigung der Getrennten übrig bleibt, dann aber auch abschliefst, sollte man in der agn. Dichtung denken, nun sei das „Ende gut, alles gut" der Volkssage erreicht.

Aber unvermittelt wird ein neuer Faden angesponnen: Boeve's Rofs erschlägt den habsüchtigen Prinzen. Boeve mufs mit seinem Weib in die Verbannung. In der Geburtsstunde ihrer Zwillinge werden alle vier getrennt. B. kommt nach Civile und wird König, unter der Bedingung, dafs er die Herrin erst nach dem Ablauf von sieben Jahren heiraten brauche, vor dieser Zeit erscheint Josiane. Die Herrin von Civile wird mit Tierri getröstet. Wiedervereinigung aller.

Eine Nachgeschichte bringt B. auf König Hermins Thron, seinen Sohn Milo, als Schwiegersohn von König Edgar auf den englischen.

Wir haben also für den Schlufs folgende beiden Probleme: Die Heimkehr B.'s vollzieht sich in *A* breiter als in der ven. Redaktion und unter Begleitung Josiane's, während in der ven. Redaktion Druxiana von B. getrennt wird und dies eine Hemmung des Fortgangs bewirkt. Welche Version ist authentisch?

Nach vollendeter Rache und Wiedervereinigung schliefst die ven. Redaktion. — *A* hebt mit neuer Verbannung und neuen Intrigen einen zweiten langen Teil an. Dieser neue Teil zeigt Analogien zum Schlusse der ven. Redaktion: In dieser brachte B. der Malgaria, die ihn einst aus dem Gefängnis gerettet, Hilfe.

Und da er Druxiana von den Löwen verzehrt wähnte, war er nahe daran, jene zu heiraten, als Druxiana als Spielfrau verkleidet nebst ihren Zwillingen eintraf und daraufhin Malgaria mit Terris getröstet wurde. — Ebenso wird B., nachdem der Zufall ihn von Josiane getrennt, in seiner zweiten Verbannung der Retter der Herrin von Civile und in bedingter Weise ihr Gemahl. Als sich dann Josiane nach Ablauf von sieben Jahren einstellt, wird die Königin mit demselben Tierri getröstet, der zum Landesherrn erhoben wird. Welche von diesen beiden Erzählungen steht an ihrem angestammten Platze, welche hat die ursprüngliche Form? Zur Beantwortung dieser Fragen wollen wir Punkt für Punkt vorgehen:

a) Der Popelicant Escopart.

Die Rolle Pulican's ist in ven. Redaktion eine kurze: Wegen seiner aufserordentlichen Schnelligkeit den Fliehenden nachgeschickt, vereint er sich mit ihnen (§ 15), [rettet B. in dem Kastell Orio's (16)] und wird in Abwesenheit B.'s von den Löwen zerrissen, die Druxiana nichts anhaben können.

In *A* ist es dagegen ein Knappe, der mit B. und Josiane aus Monbrant entkommt, um dann von den Löwen zerrissen zu werden. Unmittelbar darauf, tritt ein Popelicant Escopart auf, kämpft mit B., verbindet sich ihm, weilt mit ihm in Köln, und kehrt mit ihm nach England heim.

Bei der zweiten Verbannung B.'s, nach dem Tode des Prinzen zeigt *A*, dafs ihm diese Figur lästig geworden, in auffallend deutlicher Weise: B. ist bereit fortzugehen, da naht ihm Escopart:

2646 A tant estevus l' Escopart le fer,
ke Boves fist baptiser e lever
e a Coloyne Gui fu nomé.

Er frägt, ob er mitgehen dürfe; B. antwortet mit nein. Da wartet er die Nacht ab, flieht nach Monbrant, gibt an, er habe Josiane in England gefunden und verlangt Truppen zu ihrer Herbeischaffung (2671). Er gelangt in einem Walde gerade zu Josiane, als sie allein ihre Zwillinge geboren hat, und nimmt sie mit (2711, vgl. Stimming's Anm.). Sabaoth aber hat einen vorbedeutenden Traum, macht sich auf, trifft Josiane, sie zeigt ihm ihren Entführer den Escopart:

2762 „veez le pautoner,
Ke Boves fist baptiser e lever.“

Sabaoth hebt den Pilgerstock und — erschlägt ihn. Dieser Mord, der alle Kennzeichen des literarischen Opportunitätsmordes hat, stimmt zu den ihm vorausgehenden Verlegenheitsmotiven: Pulican-Escopart, der bis dahin die Treue eines Hundes gezeigt hat, wird zum Verräter, trifft Josiane zufällig, wie ihn dann Sabaoth ebenso zufällig trifft. — Es ist offenbar, dafs für die *Civile-Episode* die Figur Escopart's überflüssig war, also aus dem Wege geräumt werden mufste. Tatsächlich figuriert er in der dieser verwandten

Monbrant-Schlufs-Episode in ven. nicht, da ja Pulican hier durch die Löwen getötet wurde. Woraus die gröfsere Treue von ven. unzweideutig hervorgeht: *A* hat die Löwenepisode (17) verändert: Der von den Löwen Getötete wurde ein Knappe. Escopart kam erst nach dieser Episode zu B., wovon die Folge war, dafs er später lästig wurde und fortgeschafft werden mufste. — Zudem wurde die Löwenepisode nicht mehr als ein Trennungsmittel zwischen B. und Josiane verwandt, wodurch sie, die in ven. ein Angelpunkt der Handlung ist, zu einer bedeutungslosen Episode herabsank. Nachdem auf diese Weise erhellt, dafs Escopart nach der Löwenepisode keine Existenzberechtigung mehr hat, und diese selber ursprünglich die Bestimmung hatte, B. und Josiane noch einmal zu trennen, — erweist sich die **Episode in Köln**, die hierauf noch folgt und in der Josiane und Escopart eine entscheidende Rolle spielen (18a), als eine Interpolation von *A* mit hohem Grade von Wahrscheinlichkeit. Dies wird dadurch noch gestützt, dafs hier eine Novelle eingeflochten ist, die zu allen Zeiten beliebt war: Ein Mädchen ermordet den ihr aufgezwungenen Ehegatten in der Brautnacht: Das berühmteste Beispiel ist die Ermordung Etzels durch Ildico, deren Vater er getötet. Aus Gregor von Tours läfst sich Ähnliches beibringen (IX, 27). Bei Paulus Diaconus finden wir die romantische Erzählung über Rosamunde, die aber ihrerseits der Geschichte ihren Tribut hat zahlen müssen, und den Mord erst nach Jahren der Ehe vor sich gehen läfst (II, 28): Rosamunde war die Tochter des Gepidenkönigs Cunimund, den der Longobarde Alboin besiegt (cf. I, 27). Alboin heiratete sie und zwang sie nach Jahren (!) aus dem Schädel ihres Vaters zu trinken. (Dieser Schädel wurde dem Paulus von einem Langobardenfürsten gezeigt.) — Rosamunde rächte sich dafür, indem sie den Helden Peredeo dazu zwang, gegen Alboin aufzutreten. Sie legte sich nämlich neben Peredeo heimlich ins Bett, als ob sie dessen Geliebte sei, dann aber eröffnete sie ihm, wer sie war mit den Worten: „*Certe nunc talem rem, Peredeo, perpetratam habeo, ut aut tu Alboin interficies, aut ipse te suo gladio exstinguet.*“[1] — Die Erzählung hat sich hier nur teilweise eingefügt, denn der Charakter Josiane's als Gattin eines anderen, nimmt der erzwungenen Ehe die Wahrscheinlichkeit und der jungfräulichen Rache das Heroische. So scheint es uns möglich, die Episode als Interpolation einer beliebten Erzählung anzusehen, wenn wir auch eine direkte Quelle nicht nachweisen können. Dies können wir aber bei den nun folgenden:

b) Der Prinz von England wird durch B.'s Pferd erschlagen.

Schon Stimming vermutete in dieser realen, von den Fabeln seiner Umgebung abstechenden Geschichte einen historischen Kern:

---

[1] Vgl. auch *Jael* (Richter 4) und *Judith*.

„Ich habe", sagt er (CLXXV) „wenigstens in der Geschichte des Landes vergeblich nach einem Ereignisse gesucht, das in unserem Epos sich etwa dichterisch widerspiegelte, wie es z. B. der durch den Schlag eines Pferdes veranlafste Tod eines jungen Königssohnes sein würde."

Es ist mir dann vorbehalten gewesen, in jener historischen Novelle, die Gröber im Grundrifs als Parallele zum Wettrennen der *Haimonskinder* beibrachte (II, 1, S. 451) die Quelle, wenigstens eine verwandte Version unserer Episode zu erkennen:[1]

Regino erzählt in seiner Chronik, im Jahre 870 habe der Kärlingerprinz Karl, der Sohn Karlmanns in jugendlichem Leichtsinn den Albuin, Bruder des Bivinus und Betto erproben wollen und ihn verkleidet angegriffen, als ob er ihm sein Pferd abnehmen wollte: *veluti equum in quo sedebat violenter ablaturus.* Jener dachte nicht daran, den Königssohn vor sich zu haben, — *nihil minus existimans, quam filium regis,* erschlug den Angreifer. Als er dann hörte, wen er erschlagen, rettete er sein Leben durch schleunige Flucht.

Wie in unserer Geschichte ist es ein Königssohn, der, hier scheinbar, dort in allem Ernste, dem Helden das Pferd entführen will. Wie im *B. de Hanst.* kommt der Prinz dabei um: In der historischen Novelle erschlägt der Held ihn, im Romane dessen Pferd. Letzteres wohl als eine romantische Änderung, da derartige Wunderpferde in der Literatur der Zeit beliebt waren.[2] In beiden Versionen verläfst der Held die Heimat.

Da ein Zusammenhang zwischen den beiden Erzählungen ohne Zweifel besteht, wird man schwer der Versuchung widerstehen können, da man nun einmal den *Boeve* für ein Volksepos hält, hier den historischen Kern des Ganzen zu vermuten. Ich habe mich im *Archiv* bereits zu dieser Ansicht bekannt, bei Gelegenheit der Besprechung von Settegast's Quellenstudien CXIV, S. 214, 215.

Diese Ansicht verliert nach eingehender Prüfung des Verhältnisses von *A* mit ven. bedeutend an Boden. Wir haben den Inhalt von ven. entwickelt: Die Pferdediebstahlepisode fehlt hier. Wenn der Text auch zahlreiche Lücken enthält, so ist doch kaum ein Plätzchen zu finden, wo sich die historische Novelle ohne Gewaltsamkeiten einfügen liefse. Leider bleibt die Frage nicht so einfach, wie wir wohl wünschten. In der *frankoitalienischen* Dichtung, dem Ms. von Venedig, findet sich im Gegensatz zu ven. die Pferdediebstahlepisode.

Pio Rajna ist dieser Umstand genau so hinderlich gewesen wie uns, und er hilft sich seinerseits folgendermafsen, um ihn aus dem Wege zu räumen (S. 139):

„*Per verità l' obbiezione sarebbe assai grave se si potesse mostrare che questa parte fosse altresì nella versione veneta; ma sebbene la*

---

[1] Vgl. *Die Sage von den Haimonskindern* Erlangen 1905, S. 139.

[2] Vgl. ebda. S. 10, 93.

mutilazione già deplorata ci tolga di accertare direttamente come stessero le cose, il non trovar traccia dei casi su cui volge la questione nel poema toscano in ottava rime che vedremo collegato strettissimamente col testo veneto, ci dà ottimo argomento, per credere dovesse colà pure mancare. E ciò posto la versione franco-italiana non può valere contro le ipotesi mie; dessa fa parte di una compilazione nella quale, non che due versioni del Buovo, l' una più antica l' altra più recente e alterata d' assai, ma si trovano accoppiati e confusi insieme racconti disparatissimi per età, origine e patria."

Mir scheint Rajna's Beobachtung ist zwingend. Dafs sich in ven. kein Fleckchen für unser Auge findet, in das die Pferdediebstahlepisode hineinpafst, ist schon gewichtig. Dafs aber die Oktavendichtung, die aus ven. geflossen ist, die Episode nicht hat und dabei vollständig ist, bleibt entscheidend dafür, dafs Italien eine Redaktion und zwar eine altehrwürdige Redaktion besitzt, der die in Frage stehende Episode fehlt.

Da sich aufserdem in Italien zwei Hss. der französisch-kontinentalen 10000 Verse-Redaktion befinden, so erscheint, wenn diese auch heute nur Bruchstücke sind, auch Rajna's Hypothese vollauf berechtigt, dafs die frko.-it. Version, die der Quelle nach mit ven. identisch ist, nach dem Vorbilde der jüngeren Fassungen jene Episode in sich (sekundär) aufnahm.

Kurzum dieselbe gegenseitige Beeinflussung verschiedener Versionen, wie sie Stimming in zahlreichen Fällen in allen Hss. der 10000 Verse-Redaktion beobachtet hat, die dazu führt, dafs in diesen das Handschriftenverhältnis in den verschiedenen Teilen der Dichtung ein ganz verschiedenes ist, da die meisten nach mehreren Quellen arbeiten, von denen sie bald der einen, bald der anderen den Vorzug geben.[1]

Wenn hier nebensächliche Züge aus einer Redaktion in die andere dringen, soll es da Wunder nehmen, dafs die charakteristischste Episode der jüngeren Boevedichtung, die in ven. noch fehlt in die Schwesterdichtung, die frko.-it. Version eindrang? Ich glaube nicht.

Aber wir haben hier noch einen Umstand, noch eine Schwierigkeit, und auch einen von gewichtiger Seite kommenden Widerspruch zu verzeichnen:

Diese oppositionelle Stimme ist diejenige von Wesselofsky; er erhebt sie in dem russischen: *Matériaux et recherches pour servir à l'histoire du roman et de la nouvelle* Petersburg 1888, welches den Romanisten aus der detaillierten Analyse aus *Ro.* XVIII, 302 ff. bekannt ist.

Von unserem *Boeve* spricht das Referat auf S. 313, 14, und hier ist das Resultat etwa folgendes: In Rufsland ist der *Bovo* oder *Bova*, wie er auch heifst, zu einem äufserst beliebten Volksbuche geworden. Das älteste Ms. ist in Posen. Entgegen der

---

[1] Vgl. Stimming in Toblerabhandlungen S. 41 ff.

Annahme Nyrops (in *Heltedigtning*), der eine byzantinische Zwischenstufe angenommen hatte, ist W. der Ansicht, dafs der russische *B.* direkt aus dem italienischen und zwar aus der venezianischen Redaktion stamme. Nur zwei Episoden derselben sind ausgelassen. Dagegen hat die russische Redaktion den längeren Schlufs (wie ihn der französische *B.* hat), „*il est inutile, pense-t-il, d'admettre la supposition de M. P. Rajna, suivant lequel cette partie, qui manque dans le ms. vénitien, mais qui est reproduite dans une version toscane en ottava rima, ne serait qu'une invention du remanieur toscan*“ (p. 242).

Wesselofsky nimmt also an: Die Pferdediebstahlepisode findet sich auch in einer der italienischen Versionen, nicht einer Oktavendichtung, wie das Referat sagt, sondern der frko.-it. Sie findet sich auch in der russischen. Folglich mufs sie auch in einer Lücke von ven. sich befunden haben. Nun ist aber, wie wir wissen, das Bruchstück der frko.-it. Dichtung dafür beweisend, dafs dieselbe durchaus derselben Redaktion zufällt, wie die venezianische. Mit Ausnahme, dafs, wie wir annehmen, nach einer jüngeren französischen Quelle, die Pferdediebstalepisode in sie Aufnahme gefunden hat. So dafs die russische Redaktion, die sich zudem nicht weiter zurück als bis ins XVI. Jh. verfolgen läfst, hier gar nicht im Stande ist, etwas zu beweisen. Wenn sie mit der ven. Redaktion in allem zusammengeht, gegen diese aber die Pferdediebstahlepisode besitzt, so gehört sie eben zweifellos zu der handschriftlich um wenig älteren, aber so weit kontrollierbar, nur um die Pferdediebstahlepisode vermehrten frko.-it. Dichtung.

* * *

Im wesentlichen besteht die Unterstützung, die wir bisher der Rajna'schen Ansicht zuführen aus Wahrscheinlichkeitsgründen: Die Episode in Köln hat in den Sagen- und Novellensammlungen Gegenstücke. Die Annahme, dafs sie als ein unorganisches in den *Boeve* gedrungen sei, liegt nahe. Der it. *Bovo* hat ihn nicht; — dürfte also hier eine ältere Stufe der Sage erhalten haben.

Genau so mit der Pferdediebstahlepisode, die wir in Reginos Chronik als „historische Novelle“ trafen. Hier würde dieser Nachweis folgende Auffassungen zulassen: Die „historische Novelle“ ist der Ausgangspunkt der ganzen Sage. Das war unsere frühere Ansicht. Aber die Novelle und die von ihr abhängige Verbannung, der wir gleich unser Interesse zuwenden werden, fehlt in der ven. Redaktion (Ms. von Florenz) und in der einen von ihr abhängigen Oktavendichtung. (Vgl. Pio Rajna Op. cit. S. 139 und oben S. 29.)

Da also die Novelle als selbständiger Körper bereits im IX. Jh. nachgewiesen ist, so ist im höchsten Grade wahrscheinlich, dafs sie auch im *Boeve* zu sekundär hinzugeratenem gehört. Und da alle Redaktionen, *A* und Verwandte, die französischen Redaktionen,

diese Episode erzählen, ven. dagegen nicht, so erhellt, dafs auch hier wieder ven. für diesen Punkt die ältere Gestalt der Sage bewahrt hat.

Zu voller Gewifsheit schliefslich wird uns die Episode in Civile führen. Hier ist kein Zweifel bezüglich ven. Die venezianische Redaktion erzählt hier etwas ähnliches und doch grundverschiedenes. Können wir auch hier den Nachweis bringen, dafs *A* und Verwandte einen Novellenstoff, ein dem *Boeve* fremden Körper eingefügt haben, den ven. nicht hätte, so ist die Priorität der letzten Redaktion ein für allemal gesichert.

c) Trennung und Wiedervereinigung in Civile.

Als Bovo vor seiner Heimkehr durch Löwen von Druxiana getrennt worden war, fuhr er allein heim, nahm an Dodone die verdiente Rache, fuhr dann der Malgaria zu Hilfe und war im Begriffe sie zu heiraten, als Druxiana als Spielfrau mit ihren Zwillingen eintraf und sich zu erkennen gab. Malgaria wurde mit B.'s Gefährten Thierri (Teri) getröstet.

So erzählt die ven. Redaktion. D. h. statt dafs sie B. vereint mit Druxiana heimfahren läfst, hat sie eine Hemmung eintreten lassen, die das glückliche Ende der Handlung noch einen Moment aufhält und die Spannung bis zum letzten Augenblick wach hält.

In der auf die Pferdiebstahl-Episode folgenden Verbannung der Redaktion *A* und ihrer Verwandten finden wir nicht Unähnliches: alle Familienmitglieder werden getrennt. Josiane kommt noch rechtzeitig nach Civile, um eine endgültige Ehe B.'s mit der Herrin dieses Ortes zu verhindern. Diese wird mit Tierri getröstet. — Eine Erzählung, die durchaus selbständig ist, nicht den Schlufs herbeiführt und weder Lösung noch neue Komplikation bringt, und die daher sofort den Verdacht erregt: Hier ist ein schon vorher gefügter Körper eingedrungen.

Es kann also *a priori* gesagt werden: Die Hemmung am Schlusse von ven. ist keinesfalls eine Reminiszenz der etwa ursprünglich dem *Boeve* angehörenden *Civileepisode*. Denn dieser Schlufs von ven. hat selbständig keine Giltigkeit. Es ist ein volkstümlicher Schlufs, wie er sich beispielsweise ohne viel Unterschiede auch in *Aucassin et Nicolette* findet.

Im Gegenteil scheint die *Civileepisode* die Einfügung eines sich selbst genügenden abgerundeten Stoffes zu sein, der in Anlehnung an den Schlufs von ven. diesem einzelne Motive entnahm.

Für sich genommen bildet die *Civileepisode* eine Version des volkstümlichen Thema's: *Trennung und Wiedervereinigung*. Eine Gruppe dieses Thema's erscheint besonders charakteristisch dadurch, dafs es immer Eltern und Zwillinge sind, die dem Schicksale des Titels unterworfen werden. Der *Oktavian*, der Schlufsteil von *Aiol*

sind Zeugnis hierfür. Am weitesten verbreitet ist dies Märchen in Form der *Eustachiuslegende* geworden. Auch unsere Erzählung kann ein gleiches Personenverzeichnis aufweisen.

Eine Reihe von Versionen dieses Märchens sind schon mehrfach gesammelt und gemeinsam besprochen worden, in jüngster Zeit von W. Foerster im *Wilhelmsleben* (CI XIX ff.) und von Deutschbein in *Wikingersagen* (S. 206 ff.).

Als Quelle wurde bisher allein die *Eustachiuslegende* genannt, dabei vollkommen übersehen, dafs auch der Orient eine ganze Reihe von Versionen des Märchens kennt, was schon Oesterley in der Ausgabe seiner *Gesta Romanorum* (zum Placidas = *Eustachiuslegende*) vermerkte.

Da fast ein Dutzend mit dem *Boeve* nur in losem Zusammenhange stehenden Texte hier herangezogen werden müfsten, habe ich die Frage gesondert behandelt[1] und beschränke mich hier auf die Ergebnisse:

Der wahrscheinlichste Sachverhalt ist, dafs ein internationales *Volksmärchen* die Quelle aller Versionen auch der *Legende* gewesen ist. Die Möglichkeit ist immerhin nicht von der Hand zu weisen, dafs die *Legende* Quelle einer Reihe europäischer Versionen und der Orientalischen zugleich wurde. Dafs dann diese letztere nach Spanien gelangte, dort in's Romanische übersetzt wurde, (so um 1300 der *Cavallero Cifar*, der angibt aus dem „Chaldäischen" übersetzt zu sein) und aus Spanien nach Frankreich drang, wo sich der *Boeve* ein spanisch-arabisches Märchen aneignete. Zeugnis: Der Schauplatz ist *Civile* — Sevilla.

Diese Filiation ist vor allem durch literarische Erwägungen bedingt: Alle europäischen Versionen, die *Legende* an der Spitze, lassen nämlich die Scheinehe auf Seiten der Frau sein, — nur das Märchen aus 1001 Nacht, der *Cifar*, der *Boeve* lassen den Helden eine Scheinehe eingehen, bilden also eine Familie für sich. Von allen Versionen steht dem *Boeve* das *Märchen* aus 1001 darum am nächsten. Wir geben den Inhalt davon nach Chauvins *Bibliographie Arabe*, Bd. VI, S. 164: Die Geschichte vom König, der alles verlor.

Ein König wird von seinen Feinden, die sich mit Rebellen verbündet haben, aus dem Lande gejagt, und flieht mit seiner Gattin und zwei Söhnen. Räuber berauben sie. Er bringt seine Söhne über einen Strom, kehrt zurück, holt seine Frau und findet, wieder jenseits, die Söhne nicht mehr. Das Ehepaar wird von einem Alten und seiner Frau aufgenommen. Der Alte verkauft die Königin an einen Magier, der sie auf seinem Schiffe entführt, ohne sie zur Liebe zwingen zu können.

Der König seinerseits gelangt zu einer Stadt, deren Herr gestorben ist und der durch denjenigen ersetzt werden soll, den ein Elefant krönen wird. (Solche Mittel einen König zu wählen im

[1] Erscheint später im *Archiv f. d. Stud. der N. Spr.*

orient. Märchen häufig.) So wird unser König hier Herrscher und verzögert, in der Hoffnung seine Frau wieder zu erhalten, die Heirat mit der Tochter des verstorbenen Königs.

Eines Tages kommt der Magier mit Waaren an und verbirgt die Königin in einem Koffer. Zwei junge Pagen des Hofes, — die beiden Söhne! — sind beauftragt sein Schiff zu inspizieren, sprechen in der Nähe der Kiste über ihre Schicksale, die Mutter erkennt sie, sie befreien sie.

Sie werden vor den König geführt, vor dem der Magier sie des beabsichtigten Diebstahls zeiht. Gegenseitiges Erkennen. Der Magier wird mit dem Tod bestraft.

Die beiden Söhne heiraten die Töchter des verstorbenen Königs. —

Das Personenverzeichnis dieses orientalischen Märchens und unserer *Civileepisode* ist bis auf die Nebenpersonen dieser und jener identisch. Die Mittel, die Trennung aller Mitglieder der Familie herbeizuführen, sind verschieden, und das ist nicht auffallend, denn an diesem Punkte hat die Phantasie vollsten Spielraum.

Die französischen Versionen und der anglonormannische *Boeve* waren in besonderer Lage: Die Zwillinge waren noch nicht geboren. Und so ist die Geburt derselben das erste Ereignis der Verbannung. Zugleich wird sie zur Ursache der Trennung, da Josiane von keinem Manne hierbei gesehen werden will. So wenigstens *A*.

Eine Anzahl anderer Hss. dagegen lassen die Trennung anders und an anderem Orte vor sich gehen (vgl. Stimming in Toblerabhandlungen 30, 31). Und hierunter scheint folgende Version die ursprünglichste und auch diejenige zu sein, die mit der Wahl des Ortes an einem Wasser und vollkommener Trennung aller vier dem Märchen aber auch der Legende am nächsten steht:

„B. blieb während der Geburt bei seiner Frau, weinte vor Rührung über seine beiden Söhne, hüllte sie in Tücher und legte sie neben ihre Mutter. Nun erst baute er mit Tierris Hilfe eine Hütte, und während sich beide auf die Jagd begaben, um sich Nahrungsmittel zu verschaffen, fanden Leute von der Besatzung eines früher zur Verfolgung der Flüchtlinge ausgesandten sarazenischen Schiffes die junge Mutter schlafend, hoben sie samt einem Kinde vorsichtig in ihr Schiff und fuhren davon. B. trug das zurückgebliebene Kind an's Ufer und legte es dort in ein Boot, in dem er es dem Schutze Gottes empfahl . . .“ —

Haben aber bei der Trennung, den Bedürfnissen der Gesamtlage entsprechend, wichtige Änderungen stattgefunden, so ist die Grundlage der Wiedervereinigung in beiden Erzählungen in voller Harmonie: In beiden gelangt der Held in ein Land, wo eine unverehelichte Königin herrscht, in der orientalischen Version wird er durch einen Elefanten zum Könige gewählt. Dieser Zug, ein Gemeinplatz im morgenländischen Märchen, war für abendländisches Verständnis unbrauchbar, und es trat der hier zu Lande übliche

Gemeinplatz ein: Der Held führt der Königin einen Krieg siegreich durch, und wird von ihr zum Gatten erkoren.

Nun folgt in beiden Fassungen die Verzögerung der Besitzergreifung. *A* hat diese Sachlage intakt erhalten, wie im orientalischen Märchen. Die anderen Versionen haben dem Pikanten der Situation mehr oder weniger starke Konzessionen gemacht, und lassen dem zu Liebe B.'s Bedenken gegen die Ausübung seiner ehelichen Pflicht schwinden (Stimming S. 33). Der jüngere Ursprung dieser Wendungen ist ersichtlich.

Das Wiedersehen schliefslich zeigt mit der orientalischen Version der Erzählung keine Analogien, bis auf die Art, mit welcher schliefslich die Königin des Landes für den verlorenen Gemahl entschädigt wird.

Wenn wir also in der *Civilepisode* auch nicht die selbe Fassung des „Trennungs- und Wiedervereinigungsthemas" haben, wie in der analysierten Syntipaserzählung, so sind doch beide im Kerne nahe verwandt, und das Sonderleben der Civileepisode als Märchen oder Novelle gesichert. Sie ist also nicht als eine Fortsetzung zum *Boeve* erfunden worden, sondern irgend einer der Diaskeuasten hat eine ihm bekannte Novelle mit Anpassung weniger Züge dem *Boeve* angehängt.

Da das *Pferdewettrennen* die Motivierung dieser Civileepisode ist, und ohne diese im *Boeve* keinen rechten Platz hat, so ist es wahrscheinlich, dafs beide Episoden demselben Interpolator zuzuschreiben sind.

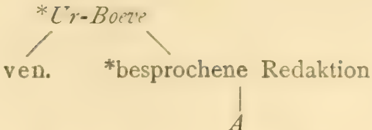
Für beide konnten wir selbständige Quellen angeben: Eine halb historische Erzählung (historische Novelle) und ein orientalisches Märchen. Bei der *Kölner Episode* waren wir nicht in gleicher Lage. Immerhin blieb es wahrscheinlich, dafs sie keine Erfindung, sondern ein Glied jenes in der Novellenliteratur beliebten „Virginiatypus" ist und vor Einreihung in den *Boeve* ein Sonderleben geführt hat. Der gleichartigen Interpolation auch dieser Novelle, werden wir dieselbe der gleichen Redaktion zuschreiben, welche auch die vorhergehenden unserer Dichtung einreihte.

Von diesen drei den Schlufs des *Boeve* wesentlich ändernden und verlängernden Einführungen, ist von allen Redaktionen die venezianische (Hs. Florenz) die einzige freie. Die *Köln*- und *Civileepisode* hat sie nicht, und die *Pferdediebstahlepisode*, wird nach Ausweis der von ihr abhängigen Oktavendichtung auch in den Lücken nicht gestanden haben.

Folglich hat sich diese italienische Version von der französischen zu einer Zeit getrennt, in welcher diese noch nicht die eingreifenden Änderungen jener Redaktion erfahren hatte, deren Tätigkeit wir in vorstehendem zu schildern versucht haben.

D. h. das Verhältnis zwischen ven. und den übrigen

Versionen, als deren ältesten Repräsentanten wir *A* nehmen, ist:



D. h. weiterhin: Wenn ven. mit *A*, oder irgend einer Hs. seiner Verwandschaft zusammengeht, so besitzen wir den ursprünglichen Vorgang. An den Stellen, wo dies nicht der Fall ist, haben wir ven. unbedingt den Vorzug zu geben, da es eine wesentlich ältere und treuere Redaktion repräsentiert, als alle anderen. Es ist nicht unmöglich, dafs es mit seiner nur selten von *ant* : *ent* unterbrochenen *a*-Tirade (= frz. *é*) auch die ältere französische Gestalt bewahrt hat. Die *ant-* : *ent*-Tiraden sind ohne jeden Zweifel altes französisches Gut und legen die Reihenfolge für eine verlorene französische Redaktion in der Weise fest, wie sie ven. noch erzählt.

Die Lücken sind nicht grofs genug, um den Wert von ven. wesentlich herabzusetzen. Teilweise werden sie durch eine andere Hs. ausgefüllt. Teilweise liegen sie gerade glücklich an Stellen, an denen eine Länge zu vermuten ist, da wir uns nach Schliefsen der Lücke bei derselben Szene befinden, wie bei ihrem Beginn.

Aus diesen Argumenten ergibt sich, dafs die Sagenforschung nur dann zu einem Resultat kommen kann, wenn sie ven. unbedingt den Vorzug gibt, von den geographischen Änderungen, die nur *A* hat, gänzlich absieht, wie von den zahlreichen Interpolationen der anglonormannischen und kontinental-französischen Redaktionen.

Nach diesem Kapitel, das Interpolationen und Fragen prinzipieller Natur gewidmet war, werden wir uns nun der versuchten Rekonstruierung des *Ur-Boeve*, seines Inhalts und seiner Quellen zuwenden.

I. Teil.

Einleitung.

Es erschliefst sich uns nach vorhergehendem eine Dichtung mit folgendem Inhalt: Ein Königssohn geht, seines Erbes verlustigt, aufser Landes, gewinnt draufsen Gattin und Besitz (Waffen, Pferd), kehrt in die Heimat zurück und gewinnt sein Erbe wieder.

Das ist also eine Verbannungssage. Und zwar eine Jugendverbannungssage, eine *Enfances*-Dichtung. Und da die Jugenddichtung, wie das Thema: „Erniedrigung und Erhöhung“, ein Hauptgebiet des Märchens ist, so werden wir in ihm vorab ein Märchenthema zu sehen haben. Freilich ist auch politisch genommen Verlust und Wiedergewinnung des Thrones ein möglicher Vorgang. Das aber, was den Hauptteil dieser Jugendverbannungen ausmacht: Der Aufenthalt in der Fremde, wie der Herzensroman, — dann auch Züge der Einleitung, des Abschlusses, die Art, wie der Jüngling um sein Erbe betrogen wird, oder wie seine Eltern ihm entrissen werden, die Art schliefslich, wie er hierfür am Ende Rache nimmt, — für alle diese Punkte finden sich in den verschiedenen Gestaltungen unseres Themas Typen. Diese öffnen der Ansicht die Türe: Dafs einige wenige typische Märchen, die über dieses Thema von Urzeit her allgemein bekannt waren, immer wieder als Vorbild genommen wurden: Sei es, wenn es galt, einem historischen Falle poetische Gestaltung zu geben, oder einer historischen Person die obligate *Enfances*-Dichtung zu widmen, oder aus dem Märchenthema mit pseudohistorischem Aufputz einen Roman, oder ein Epos zu entwickeln.

Der Vorliebe für das Märchenthema entsprechend sehen wir überall in der historischen Sage den Helden durch Nachstellungen, Fährnisse und Verbannung zu Ansehen oder Krone gelangen: Josef wird von seinen Brüdern verkauft, Moses wird ausgesetzt, Cyrus mufs von einer bösen Stiefmutter verfolgt ungefähr Gleiches erleiden, wie B., worauf Rajna aufmerksam machte. Settegast brachte seinerseits den Prinzen Sijawusch aus *Schâhnâme* bei (*Quellenstudien* 279), der eine Verbannung wegen Nachstellungen

seiner Stiefmutter erduldete, aufserdem die Jugendgeschichte des armenischen Prinzen Ardasches (ebda. S. 351), der der Ausrottung seiner Familie durch den Usurpator Erovant mit Hilfe seines Getreuen Sempad entging, am Hofe des Parthers Darius erzogen wurde und dann sein Reich wiedergewann. Zenker brachte, aufser einem Teil der angeführten, die Sagen über Brutus, Hamlet, Havelok, Bellerophon bei und suchte diese alle in einen genetischen Zusammenhang zu bringen. Wir unsererseits möchten an die Schicksale des brittanischen Prinzen Theodorich (vgl. Wolfdietrich ?!) erinnern, dessen Verbannung für Gregor zeitgenössisch war; er wurde von einem Usurpator im Jahre 577 verbannt, gelangte aber später zu Thron und Glück zurück:

Gregor V, 16. *In Brittanis haec acta sunt. Macliavus quondam et Bodicus Brittanorum comitis sacramentum inter se dederant, ut qui ex eis supervixeret filius patris alterius tamquam proprius defensaret. Mortuus autem Bodicus reliquit filium Theodoricum nomine. Quem Macliavus, oblitus sacramenti, expulsum a patria, regnum patris eius accipit. Hic vero multo tempore profugus vagusque fuit. Cui tandem misertus deus, collectis secum a Brittania viris, se super Macliavum obiecit eumque cum filio eius Jácob gladio interemet partemque regni, quam quondam pater eius tenuerat in sua potestate restituit.*

Ich bin überzeugt, dafs bei Durchforschung von Geschichte, Sage, Märchen aller Zeiten das Thema sich in's unendliche vermehren lassen würde, und dafs dann voll zu Tage treten müfste, wie wenig im allgemeinen bei so gearteten Stoffen ratsam ist, einen direkten genetischen Zusammenhang aufzubauen, obschon eine gegenseitige Beeinflussung stets anzunehmen bleibt.

Lassen sich zwischen diesen zeitlich und örtlich weit auseinanderliegenden Sagen oft überraschende Parallelen ziehen, so wird der Folklorist noch nicht von gegenseitiger Verwandtschaft sprechen. Denn Schema, wie Einzelzüge gehören meist der internationalen Märchen- und Novellenliteratur an, und können im Orient, wie im Occident angetroffen werden, ohne dafs mehr als eine gemeinsame Urverwandtschaft und eine praehistorische Wanderung, deren Quelle und Fortgang sich uns entzieht, angenommen werden können. Kurz: „Folkloristische Verwandschaft".

Vom *Boeve* sind zu diesen älteren Verbannungssagen und Märchen von Seiten Settegasts und Zenkers mancherlei Fäden gezogen worden. Wir wollen vorab als Prinzip unserer Untersuchung nur dasjenige in den Kreis derselben ziehen, was zeitlich und örtlich dem *Boeve* nahe steht. Das waren also die Verbannungssagen des mittelalterlichen Frankreichs, und diese sind zahlreich genug. Sie werden zur Interpretation des *Boeve* zur Abgrenzung dessen, was seinem Verfasser an Motiven bekannt war, genügen müssen.

Wir schliefsen uns also vorab an Gröbers Urteil an, der in seinem Grundrifs über den *Boeve* urteilte:

S. 573. „Die Zahl“ der „Anklänge (des B. an andere Dichtungen) ist so bedeutend, dafs er in der frz. Epik vollständig aufzugehen scheint und ein weiter zurückliegender (germanischer) Ursprung sehr fraglich wird.“

1. Die Verbannungssagen im mittelalterlichen Frankreich.

Verbannungssagen sind, wie gesagt, im mittelalterlichen Frankreich sehr häufig und reichen bis in die frühe Merowingerzeit. Childerich beginnt den Reigen im VI. Jh. Damals erzählt uns Gregor von Tours (II, 12), wie Childerich die Frauen der Franken nicht verschonte, wie er darum abgesetzt und landesflüchtig wurde, wie er am Thüringerhofe die Königin Basina für sich gewann und wie er, nachdem ein Getreuer ihm den Weg geebnet (dieser heifst in den späteren Chroniken Wiomad), in sein Land zurückkehrte und den Thron wiedererhielt.

Floovent (= Hlodovenc, Clodwigsohn), dem Namen nach unser Wolfdietrich[1] (nicht Hugdietrich! Voretzsch) Theodorich, Clodwigs Bastard, folgt dem Grofsvater. Von ihm erzählt die altfranzösische, natürlich stark verjüngte Dichtung: Floovent vergreift sich an seinem Erzieher, indem er dem Schlafenden den Bart abschneidet, die höchste Beleidigung unter Franken. Wahrscheinlich hat diese ans Komische streifende Tat eine verfänglichere, derjenigen des Grofsvaters verwandte abgelöst, indem der Held sich an der eigenen Schwester vergriff,[2] woran eine Anspielung des *Sachsenliedes* Erinnerungen bewahrt. — Verbannung folgt der Untat als Sühne. Ein Getreuer, Richier mit Namen, teilt des Herren Los, der im heidnischen Sachsenlande eingekerkert von der Königstochter Maugalie befreit wird, die er auf diese Weise gewinnt. Heimkehr in höchster Not des Vaterlandes.

Floovent kämpft erst irrtümlich gegen den eigenen Vater (*Sunufaterunge*), dann, nachdem er die eindringenden Sachsen (ihr König heifst Galien) besiegt, ist er rehabilitiert und wird nach seines Vaters Tode König.

Es folgt Karl Martell, denn dies ist bekanntlich der Held der Dichtung *Mainet*, in der er vom Volke durch seinen Enkel Karl den Grofsen ersetzt wurde: Des Helden Eltern sind durch die Söhne der falschen Bertha (hier finden sich ganz verdrehte historische Reminiszenzen an die letzten Merowinger) vergiftet worden. Der Held flieht unter Begleitung des getreuen David nach Spanien zu König Galafre von Toledo. Besiegt dessen Feind,

---

[1] Wolfdietrich wird von seinen jüngeren Brüdern besiegt und aus Konstantinopel vertrieben. Er heiratet Ortnits Witwe und gewinnt sein Reich wieder.

[2] Vgl. *Archiv f. d. Stud. d. N. Spr.* CXVI S. 50ff.

den Admiral Braimant. Die undankbaren Toledaner trachten ihm nach dem Leben. Auf Rat Galiennes, Galafres Tochter, flieht Mainet. Der Abschlufs: Rückkehr und Wiedergewinnung der Krone fehlt dem verstümmelten altfranzösischen Texte.

An dieser Stelle erinnern wir auch an den in später (deutscher) Version erhaltenen Loher und Maller.

Loher (= Lothar), ein Sohn Karls des Grofsen, wegen Liebschaften verbannt, zieht mit dem Getreuen Mallart, Sohn des Galien li Restorés, über die Lombardei in den Orient, wo ihm die üblichen Gefahren nebst Königstochter, letztere nicht ohne schwere Hindernisse (Doppelgänger), zu Teil werden. Bei der Rückkehr hat er Konflikte mit seinem mittlerweile gekrönten Bruder Ludwig, die, bis auf Mallarts Tod, gut endigen. Loher wird Kaiser.

Nach Gröber (Grdr. II, 1 S. 794) spiegelt sich hierin der Gegensatz zwischen Kaiser Lothar und Ludwig dem Deutschen, ein Urteil, dem die erhaltenen Namen der Brüder Loher und Ludwig recht geben.

Sehr alte Dichtungen über vorläufig nicht nachweisbar historische Helden schliefsen sich an: *Auberi le Bourguignon*, *Elie de St. Gille*, *Jourdain de Blaivies*.

Auberi's böse Stiefmutter Hermesent hat Desiier von Pavie in's Land gerufen, ihren Gatten Basin festsetzen lassen und den Eindringling geheiratet. Auberi entgeht den Nachstellungen und flieht mit dem Getreuen Gaselins, seinem Neffen, nach Bayern. Auberi wird, wie einst Childerich und wohl auch Urfloovent, als *vert Galand* hingestellt. Er gewinnt die Frau des Bayernkönigs Ouri, Namens Guiborc, wie einst Childerich die Basina, — Gaselins deren Tochter Senneheut. Zurückgekehrt rettet er sein Land aus höchster Not gegen einen Däneneinfall an der Oise in einer Weise, die zu Clothars', Anseïs', Ogiers Sachsenbesiegung stimmt. Von hier aus werden neue Fäden geschlungen, zwischen die Verbannung ist eine Reihe galanter Abenteuer in Flandern eingeschoben, einzelne Motive sind umgestellt.

Reiner in Form und im Inhalt sehr ursprünglich, den Märchencharakter in grofser Treue bewahrend zeigt sich *Elie de St. Gille*: Der Vater macht sich über seinen Stubenhocker von Sohn lustig. Daraufhin geht Elie beleidigt in freiwillige Verbannung, gewinnt die Hilfe des Schnellläufers und Diebes Galopin, und verschafft sich mit dieser Hilfe Pferd und Gattin, die schöne Rosemonde.

In *Jourdain de Blaivies* zeigt nur der Rahmen altfränkische Ursprünglichkeit und gewaltige Reste uralter Sage: Jourdains Eltern werden von Fromont hingemordet, während der Knabe bei seinem Paten und Erzieher Renier weilt. Von diesem sucht Fromont die Auslieferung zu erlangen, vergebens. Renier und dessen Gattin sind in des Verräters Händen. Im Gefängnis werden sie durch Hunger und Entbehrung mürbe gemacht, und versprechen darauf Jourdain auszuliefern, — geben aber statt seiner ihr eigenes Söhnchen hin, das Fromont töten läfst.

Jourdain wächst dann heran, mufs wegen eines Vorkommnisses das mit der Handlung nicht zusammenhängt, das Land verlassen, gewinnt draufsen die schöne Oriabel und erlebt mit ihr und seiner Tochter — den *Apolloniusroman*. Schliefslich kehrt er zurück und nimmt an Fromont verdiente Rache.

Dieselbe z. T. entstellte Verbannungssage ist der Inhalt des provenzalischen *Daurel et Beton*, der eine genealogische Fortsetzung des *Beuve de Hanstone* ist, aber nicht, wie noch hier und da angenommen zu werden scheint, auch ontologisch zu ihm gehört. Er stimmt in der Grundlage zu *Jourdain de Blaivies*, dessen Hauptmotiv: „Treue der Lehnsleute bis zum Opfer des eigenen Sohnes" er teilt, und dem er an Folgerichtigkeit in der Verknüpfung zwischen diesen Dingen und der Verbannung überlegen ist. Auch Daurel gewinnt die Liebe einer Königstochter, der schönen: Erimena. (Über ein Motiv, dafs das Gedicht mit *Floriant et Florete* teilt, S. Ausgabe XXIII[1].)

Der sekundäre Grund zu *Jourdains* Verbannung, weil er nämlich im Handgemenge Karls Sohn Lohier erschlagen, stammt aus einer weiteren Verbannungssage dem *Huon von Bordeaux*. Huon hat ebenfalls in ehrlichem Kampfe Karls Sohn Charlot erschlagen, soll zur Sühne am Hofe des Admirals Gaudise einem von dessen Baronen den Kopf abschlagen, dessen Tochter Esclarmonde küssen, und dem Admiral selber ein Büschel Haare und vier Zähne abnehmen. Mit Hilfe Oberons gelingt alles dies, und Huon kehrt mit Esclarmonde nach Bordeaux als Herzog heim.

Es folgen dann als Endglieder der Kette die anglonormannischen Romane über unser Thema: *Horn*, *Havelok* und *Generides*.

Horns Vater Aaluf war schon ausgesetzt worden, hatte in der Fremde herangewachsen die Gattin Swanburg gewonnen, war aber vom Sarrazenen Rodmund besiegt und getötet worden. Sein Sohn Horn wird ausgesetzt, in der Bretagne aufgenommen und erzogen, wo er seinerseits den Roman mit Rimel (Rimenhild) erlebt. Deswegen verleumdet, wird er verbannt, und erlebt einen zweiten Roman in Irland. Kämpfe gegen Rodmunds Brüder. Wiedergewinnung der Rimel und des Erbes.

Der dänische Königssohn Haveloc flüchtet in dem *Lai* gleichen Namens mit seinem Getreuen Grimm nach England, wo er die Tochter des Königs von Südengland Argentile gewinnt und dann sein Reich zurückerobert.

Die beiden letztgenannten sind französische Texte auf angelsächsischer Grundlage. (Das *Lai* geht auf Geimar zurück.) Der *Generides* hingegen ist mittelenglisch auf verlorener französischer Grundlage:

Ehe Generides an den Hof seines Vaters kam, hat er schon die Geschichte „des Bastards, der seinen Vater aufsucht" durchgemacht (*Sakuntala*, *Sohrab* und *Rustem*, *Richars li Biaus* etc.). Von dem Hofe seines Vaters aber mufs er abermals in Verbannung, weil seine Stiefmutter, deren Anträge er zurückgewiesen, ihn ver-

leumdet, er habe sie vergewaltigen wollen. Während auch sein Vater von dem Buhlen der Königin Amalek verjagt wird, gewinnt er Clarionas, die Tochter des Sultans Goffare, zur Gattin, hilft dann seinem Vater den Usurpator Amalek besiegen und tötet ihn. Er hat einen vertrauten Freund *Darel.*

Diesen schliefst sich als letzte die dänisch-englische Sage von Hamlet an, deren Held ebenfalls vom Stiefvater in den Tod geschickt werden sollte, draufsen aber Gattin und Ruhm gewann, heimkehrte und Rache nahm.

* * *

Damit sind wir am Ende der *Jugendverbannungssagen* angelangt, soweit dieselben französisch oder wenigstens ontogenetische Beziehung zu Frankreich erkennen lassen.

Diese Erzählungen lassen sich nun in verschiedener Weise gruppieren; wobei wir unserer Aufgabe nach vom *Boeve de Hanstone* auszugehen haben.

Die wichtigsten, wenigen der angeführten Erzählungen fehlenden Personen sind:

Vater des Helden.
Mutter des Helden.
Der Verräter.
Der Erzieher.
Der Vertraute.
Der Held.

Zwischen diesen Personen wird in mannigfaltiger Weise kombiniert, und wir sehen fast alle denkbaren Permutationen in irgend einer Version auftreten.

Die älteste Dichtung über unser Thema, die *Childerichnovelle* ist die einzige, welche ohne Eltern des Helden und ohne Verräter auskommt.

In den anderen: Die Eltern fallen vorab dem Verräter gemeinschaftlich zum Opfer: *Mainet*, *Jourdain de Blaivies*, *Haveloc* (?).

Der Vater fällt dem Verräter zum Opfer oder wird sonstwie entfernt. Die Mutter mufs dessen Nachstellungen erdulden: *Daurel el Beton* (auf der Jagd ermordet), *Doon von Mainz* (freiwillige Verbannung), *Orson de Beauvais.*

Die Mutter (Stiefmutter) ist auf Seiten des Verräters, ja sie ist es, die ihn ins Land ruft: *Auberi le Bourguignon*, *Boeve de Hanstone*, *Generides.*

Der Vater stellt sich gegen den Sohn, indem er ihn aus geringfügigem Anlafs forttreibt: *Floovent*, *Elie de St. Gille.*

Der Erzieher hat seiner Rolle entsprechend meist biblischen, biblisch klingenden oder gelehrten Namen: Im *Mainet*: David, im *Floovent* einfach: Senechaul, im *Doon von Mainz* Salomo, im

Boeve de Hanstone Sabaoth, im *Generides* Amalek. Vgl. auch *Tristan* mit seinem Erzieher *Governal* (= Steuer).

Er verschmilzt mit der Person des Getreuen und geht mit in die Verbannung: *Mainet, Orson de Beauvais.*

Als Getreuer zur Ermordung des Helden gezwungen, täuscht er seine Herrschaft, indem er 1. sein eigenes Kind tötet: *Jourdain de Blaivies, Daurel et Beton*; indem er 2. die Kleider des Knaben mit Tierblut befleckt: *Boeve de Hanstone.* 3. Der Erzieher gibt nach, kommt allerdings bei dem Versuche, den Knaben zu töten, selbst um (*Doon*).

* * *

Was nun die Verbannungen anbetrifft, so haben wir einige Erzählungen, die einfach ein abgeschlossenes Märchen übernommen haben: *Jourdain de Blaivies* übernahm teilweise die Abenteuer des *Apolloniusromans*, nach realen und tragischen Schicksalen in der Heimat — der jüngere Teil des *Boeve de Hanstone*, derselbe, der in der ven. Redaktion noch fehlt, erzählt auf die Pferdediebstahlepisode hin eine Version des „Trennungs- und Wiedervereinigungsthemas", welche wir in wenig veränderter Form aus einer Erzählung des arabischen *Syntipas* kennen. — Als gleichartig nehmen wir *Herzog Ernst* hinzu, der bekanntlich auf eine historische Einleitung ein Märchen aus 1001 Nacht folgen läfst. Schon bei Besprechung des *Herzog Ernst* fragte ich, ist diese Verbindung zwischen realem Grunde und phantastischer Verbannung ursprünglich? Oder hat die phantastische Verbannung in den Orient eine andere abgelöst? Und wir können dieselbe Frage auch hier stellen, mit der partiellen Antwort, dafs im *Boeve* die ganze Erzählung als Interpolation sicherlich selbständig und nicht blofse Vertretung ist.

Ähnlich verhält es sich mit *Huon*. Auch hier haben Märchenmotive die Verbannung beeinflufst. Auberon und sein Zauberhorn stimmen zum Meisterdieb Galopin des *Elie*. Was die Verbannung des *Huon* ganz für sich stellt, sind die Bedingungen, die an seine Rückkehr, an den Zauber des Horns geknüpft sind. Hier wissen wir durch eine Anspielung des *Lothringerepos*, dafs eine ursprüngliche, sicherlich nicht romantische Verbannung den Helden in die Lombardei geführt hat.

Für sich steht auch die Verbannung des *Beton*, dessen Begleiter der Spielmann Daurel ist, und dessen ritterliche Anlagen allmählich erkennen lassen, dafs der Spielmann nicht sein Vater sein kann.

Die übrigen Verbannungen aber haben folgenden Inhalt, den wir wohl auf *Mainet* als den Urtypus derselben zurückführen können: Der Held weilt am Hofe eines Königs, besiegt dessen Gegner, fällt trotzdem in Ungnade und nimmt schliefslich des Königs Tochter mit, worauf er unbehelligt heimkehrt. So *Mainet*, mit einzelnen Änderungen *Auberi*, so *Boeve de Hanstone, Orson de Beauvais.*

Mainet wird hier als das Original des Typus gelten dürfen,

weil bei ihm die sichersten historischen Elemente zu finden sind, die bei *Auberi le Bourguignon* nicht über jedem Zweifel erhaben zu sein scheinen. Ein anderes Verfahren freilich würde eben diesem *Auberi* das Hauptgewicht zuführen. Das wäre die Gruppierung **nach dem Orte der Verbannung:**

Die Merowingerzeit führte ihre Helden naturgemäfs auf den Schauplatz ihrer Kämpfe: Nach dem **Osten**: Childerich flieht zu den **Thüringen**, Floovent zu den **Sachsen**, Auberi zu den **Bayern.**

Die Kärlingerzeit ihrerseits brachte ihren Helden in **Spanien** unter: Mainet flieht nach **Spanien**, Elie begibt sich ebendahin **in** Verbannung, Orson **ahmt** *Mainet* nach.

Dagegen sind die Verbannungen in den **Orient** naturgemäfs die Spröfslinge der Periode der **Kreuzzüge.** Die Entstehung aller jener Erzählungen, deren Helden im Orient ihre Verbannung verbüfsen, ist auf keine Weise vor den Beginn des XII. Jahrh. zu rücken. Und hierher gehören die meisten unserer Sagen: *Huon*, *Herzog Ernst*, *Generides*, *Daurel et Beton* und vor allem unser *Boeve de Hanstone.* Denn Suchiers Hypothese, König Hermin sei Herr der Aremorica und nicht von Armenien, wobei er auf *Tristan* verweist (Ausgabe CXCV), ist nicht beweisbar und nicht wahrscheinlich. Die Anglonormannische Version läfst ihr Armenien im Orient sein. Das zeigen Namen wie Garcie, Baligant, Abilent genügend, und ven., das für uns an erster Stelle steht, läfst zwar den König von Armenia zu Maria rufen (417), dafs aber Armenia im Orient ist, ergibt sich daraus, dafs B. vom Festland aus zu Schiffe hinkommt, wie ein Sklave verkauft wird (435), dafs Lucafer von Baldras (= Baudas, Bagdad) der Gegner ist nebst dem Sultan von Sadonia, wohin B. von Armenia aus trockenen Fufses wandert (866—908), gerade wie in der anglonorm. Version B. vom Hofe Hermins zu Bradmound, dem König von Damaskus (805), über Land wandert (820—866). Für den **Urboeve* haben wir eben durch die Konkordanz beider Versionen festzustellen: Armenien liegt im Orient. Und das ist ja das geographisch richtige und dürfte auch damals bereits allgemein bekannt gewesen sein, vgl. beispielsweise das *Rolandslied*, wo die *Hermins* unter den Heiden zu finden sind, bei dem Heereskatalog von Baligants Truppen.

3227 **E la siste (eschiele) est d'Ermines e de Mors,**

Und wenn Suchier sich auch auf die von ihm angeführten Namen beruft, die zweifellos angelsächsischen Ursprung nahe legen, so mufs ihm entgegen gehalten werden, dafs kaum ein einziger der von ihm angeführten Namen sich als sagenecht erweisen läfst, sie alle also im Verdachte stehen, Neuerungen des anglonormannischen Textes zu sein.

Wenn wir also im vorgehenden parallele Erzählungen zum *Boeve* gefunden haben und auch einige Prinzipien zu ihrer Ver-

gleichung und ontogenetischen Ordnung haben aufstellen können, so müssen wir vorab, bevor wir zu dieser Ordnung uns wenden, uns der sagengeschichtlich-kritischen Behandlung der Orts- und Personennamen zuwenden, d. h. in Beziehung auf diese die *Boeve*-Versionen und den *Bovo* verglichen, um das sagenechte zu bestimmen.

2. Die Namen der Boevesage.

Wir übersehen jetzt schon zahlreiche Versuche, Namen und Orte unserer Sage an historische Plätze und Personen anzuknüpfen. Die Grundlage hierzu wäre freilich das gewesen, was vorab der Mühe der Sagenforscher eine Aufgabe geboten hätte, zu deren Lösung Pio Rajna sowieso den gröfsten Teil schon beigetragen.

Er war es, der neben einer bereits benutzten Kritik des Abhängigkeitsverhältnisses der verschiedenen Versionen, eine Bestimmung der Heimat des Helden versuchte *Hanstone-Antona*, oder wie die anglonorm. Hss. schreiben: *Hamtone.*

Dieses Hanstone liegt zwar, schliefst Rajna, im anglonorm. Gedichte in England, aber auch dort wird der Verräter aus Mainz geholt. Noch einige andere Argumente gibt Rajna für seine Ansicht (*Reali* S. 123) beispielsweise, dass B. (nach der Prosaredaktion) in Armenien sein Vaterland Frankreich beklagt, und dafs er einen Onkel in Köln habe. Letzteres haben wir gänzlich zu streichen, denn es handelt sich ja um eine Interpolation, von der nur ven. frei ist. In *Origini dell Epopea francese* schliefslich brachte Pio Rajna auch eine kontinentale Version bei, in der Hanstone an der Maas liegt:

En Avautere, sour Meuse par de la;

Bovo's Vater fällt hier in den Ardennen Doon zum Opfer. „*Peraltro*“ fährt Rajna fort, „*codesta collocazione del castello . . . a me non va: siamo troppo remoti da Maganza*“. Und er bestimmt Hanstone auf Hammerstein, eine Feste im Hundsrück, in der ein trotziger Graf im Jahre 1020 Kaiser Konrad Widerstand leistete.

Dafs die Lage der Feste an der Maas, der Ort der Ermordung von B.'s Vater in den Ardennen, nicht ursprünglich zu sein brauchen, wohl aber sehr alt sein können, ergibt sich daraus, dafs beide Lagen typisch sind. Über Trutzburgen in den Ardennen, speziell an der Maas (Montessor aus den *Haimonskindern* 536, Nantueil, Oridon), über die Ardennen überhaupt, als „den“ Forst Altfrankreichs, habe ich in „die Sage von den Haimonskindern 1905“ S. 144 ff. und 150[3] gehandelt. Und habe diese Dinge in ausführlicherer Weise im Archiv für Stud. der N. Spr. CXIV noch einmal vorgenommen. Und hier habe ich (S. 99[1]) bereits Rajna die Antwort auf sein Bedenken gegeben: Die Ardennen, die Maas sind für Trutzburgen typisch gewesen, also unabhängig von ihrer Lage.

Im allgemeinen hat sich für Pio Rajna's Ansicht, dafs Hanstone ursprünglich auf dem Festlande lag, Gaston Paris ausgesprochen,

und auch Gröber bemerkt im Grundrifs, die Sage müfste wohl vom Festlande gekommen sein.

Stimming ist in seiner Ausgabe anderer Ansicht.

In *A* wohnt Doon gar nicht in Mainz; es ist der anglonormannischen Version und ihren Verwandten nach zweifellos, dafs Hanstone in England und am Meer liegt. Die französischen Redaktionen, die Rajna Material lieferten, sind alle jüngeren Ursprungs.

Bei der von uns nachgewiesenen Sachlage ist, wenn irgend eine der französischen Redaktionen mit ven. zusammengeht, ein Gemeinsames, Ursprüngliches für Text, Namen und Sachlage gesichert. Im anderen Falle ist die Frage ungewifs, die Sagenforschung wird aber auf ven. als der älteren, von Interpolationen literarischer Gattung freieren Version das Hauptgewicht legen.

Die Frage nach der geographischen Lage von *Hanstone* ist denkbarst einfach: Ist die englische Lage eine Neuerung der agln. Redaktion? — Oder ist die französische eine solche der continentalen?

Über die agln. und französischen Versionen schrieb nun Stimming in den *Toblerabhandlungen* 1895 S. 2: „Der wesentliche Punkt, in welchem sich alle übrigen Versionen von den vorgeführten (agln.) unterscheiden, besteht darin, dafs, während in *A* Hanstone am Meere und zwar, wie wir später erfahren werden, in England liegt, **alle anderen** dasselbe als in oder bei den Ardennen liegend darstellen. Dort findet daher die Jagd statt, und in P^1 (Paris, B. N. Fr. 25 516) liegt sogar eines der zu Hanstone gehörigen Schlösser an der Maas. Gui ist sodann hier nicht Graf, sondern Herzog, und seine Frau nicht die Tochter des Königs von Schottland, sondern die des Grafen Renier. Der Liebhaber heifst Doon von Mainz, ist aber nicht Kaiser von Deutschland".

Und hiermit haben wir nun ven. zu vergleichen:

Antona und Mainz liegen unweit voneinander. Der Bote, den B.'s Mutter an ihren Buhlen schickt, erreicht Mainz, ohne aus dem Sattel zu steigen:

> 41 Esse d'Antona la bona cità.
> Ver de Magança el prexe caminar.
> Defin ala citade elo no se astalà.

Ebenso reitet am Schlusse Doon von Mainz nach Paris (2178) und beklagt sich bei König Pipin (2179). Kurzum nach der Vorstellung von ven. liegt Antona auf dem Continent in einiger Nähe von Mainz, jedenfalls noch nicht auf französischem Boden. Denn Pipin sagt in Antona:

> 2225 „Cola mia çente in Françca averò tornar."

Die Vergleichung ergibt also anscheinend, dafs ven. in allen Einzelheiten mit den kontinental-französischen Redaktionen gegen *A* geht. Für die gemeinsame Quelle erhielten wir das Resultat:

Hanstone (= An(s)tona) lag ursprünglich unweit von Mainz, wohin der Verräter sagenecht gehört. Die Verlegung in die Ardennen und an die Maas ist eine continental französische Änderung nach dem Vorbilde von Montessor, Nantueil u. ä. Ardennentrutzburgen. Demgegenüber macht mich nun Stimming brieflich aufmerksam, dafs „in den festländischen Fassungen die Handlung zwar in der Einleitung gewaltsam nach Frankreich verlegt" ist, „im übrigen spielt aber auch bei ihnen die ganze Sache in England. B. fährt von Köln zu Schiff nach Hanstone, das an der Küste liegt". Später geht B. von London „wieder zu Lande nach Hanstone ... Also auch in den festländischen Fassungen ist Hanstone-Hampton". — Demnach wäre also die Lokalisierung von Hanstone bei den Ardennen nicht eine Erinnerung an den *Urbeve*, sondern eine Neuerung nach dem Typus: Ardennentrutzburgen, und dann stände ven. allein gegen die anderen Redaktionen, die Frage aber, wer das Ursprüngliche bietet, wäre nicht zu entscheiden. Was nun die Form des Namens aubetrifft, so scheint wohl Hanstone das ursprüngliche zu sein: Von Hanstone führen lautlich mögliche Wege zu der ältest belegten Form: *Antona*, in der das *s* zur Vereinfachung der dreifachen Konsonanz verschwunden wäre,[1] und zu *Hamton*, dafs an *Southampton*[2] angeglichen worden wäre. — Dafs *Hamton* ursprünglich ist, glaube ich nicht, denn wenn auch auf dem Continet *-mt-* lautgesetzlich > *nt* hätte ergeben müssen, so bliebe das *s* in *Hanstone* unerklärt und das bleibt es von allen Etymologien aus, in denen *s* nicht, wie etwa in *Hundstein*, *Hammerstein* (*Hamstone*) etymologisch ist.

Stimming macht mich hingegen darauf aufmerksam, dafs *Hanstone* in der Tat die afr. Form von Hampton sei (vgl. Westphal Engl. Ortsnamen im afr. Diss. Strsb. 1891). Und da hierbei bereits auf Wace *Rou* III, 10238, 10241 verwiesen werden kann, so ist die Frage, wer hier das Ursprüngliche hat, unlösbar, solange man daran festhalten mufs, dafs die Verlegung Hanstones in den kontinentalen Versionen tatsächlich von England ausging.

Es ist ebensogut möglich, dafs die französische Quelle von ven. eine totale Modernisierung der Ortsangaben durchführte und den Schauplatz von England nach Frankreich verlegte, als es möglich ist, dafs die gemeinsame Quelle von *A* und den kontinentalen Versionen den umgekehrten Weg einschlug. Wir wenden uns nun zur Heimat des Verräters.

Retefor (75) ist in der agln. Version für Mainz eingetreten, das die kontinentalfranzösischen Redaktionen und ven. als sagenecht erweisen. Hier ist also *A* nicht getreu. Zuverlässiger zeigt es sich bei der Übernahme der orientalischen Ortsnamen:

---

[1] Vgl. nfr. *beafsteak* > *biftek*.

[2] Cf. Galfr. Monmuthensis, Hist. Brit. Buch IV. Cap. 13 *litus occupavit maris, quod nunc de nomine ejusdem Hamonis Hamtonia nuncupatur*.

In ven. gelangt B. vorab nach: 408 *Armenia.* Es scheint dies die Bezeichnung des Landes, wie der Hafenstadt zu sein: 548 *Al porto d'Armenia*; 716 *esse d'Armenia*, wo dies nur bedeuten kann: er geht aus der Stadt heraus; 750 *Lo Re d'Armenia*, wo wieder das ganze Land gemeint ist, ebenso 916: *vene d'Armenia la contrà.* Aber 990 wieder *Armenia la cità.*

Die Gegner Armenia's, die B. bekämpft, sind der Sultan von *Sadonia* (549) und Lucafer (Lucifer) von *Baldras* (559) d. i. Bagdad. Nach Sadonia gelangt auch B. bei Gelegenheit der Sendung, und wird hier in das Gefängnis geworfen.

Als er von hier entflieht, findet er Druxiana bei ihrem nunmehrigen Gatten Marcabrun in *Monbrand* wieder, das er mit ihr flüchtend verläfst: 1265 *Esse de Monbrand la forte cità.* Aber auch dieser Name gehört wohl Stadt und Land zugleich, wenn Marcabrun dem, der ihm B. und Druxiana wiederbringt, verspricht: 1337 *Un quarto de Monbrand t'averò donar.*

Auf der Flucht finden beide Fliehenden Schutz in dem ungenannten Kastell eines Herzogs (H)orio. Marcabrun greift sie dort an von dem Stützpunkt *Apolonia* aus, auf den er sich V. 1573 zurückzieht.

Nun kehrt B. in die Heimat zurück, wo er in *San Simon*, seines Paten Lehen, Aufnahme findet, erobert *Antona* zurück und findet Druxiana in *Sadonia* wieder, wo das ganze abschliefst.

In *A* kommt nun B. nicht nach Armenien, sondern (362) nach Egypten: *en Egipte .. ariverent.* Der König dieses Landes aber heifst Hermine, wie der König von Armenien in ven. Arminion, und wir können deswegen mit gutem Grunde annehmen, dafs Armenien auch hier der ursprüngliche Schauplatz der Verbannung ist, zumal er (3529, 3744) *Le rois de Hermins* genannt wird.

Der Angreifer Hermines ist hier Bradmund von *Damaskus*: 496 *Brademound . . . de Damascle*, zu dem auch B. als Bote geschickt wird (866). In Damaskus wird er gefangen gesetzt, flieht von hier, gelangt nach *Jerusalem* (1346) und, als er darauf Josiane in Egypten (1365) nicht mehr findet, sucht er sie in *Monbrant* auf (1381), wohin sie an Yvori verheiratet worden war (992).

Bei der Rückkehr begibt sich B. hier ebenfalls in das Kastell des Paten (Sabaoth), das aber hier namenlos ist: 2041 *de ci ke a le chastel Sabaoth* (vgl. 2188).

Das Resultat ist also: Als Heimat steht *Hanstone-Antona* in nicht bestimmbarer Lage fest. Die Verbannung führt in den Orient und zwar nach *Armenien.* Die Fortsendung des lästig gewordenen Helden bringt ihn in ven. nach *Sadonia*, in *A* und Verwandten nach *Damaskus.* Dagegen ist der Ort, wohin die Heldin verheiratet worden ist, in gleicher Weise sowohl in ven. als auch in *A*: *Monbrant* genannt. Der Abstecher nach *Jerusalem* kann in ven. auch in einer Lücke nicht gestanden haben. Bei der Heimkehr ist in *A* das Kastell Sabaoths unbenannt, während es in ven. *San Simon*

heifst, eine Benennung, welche italienischer Erfindung zu sein scheint.

* * *

Wir wenden uns nun zu den Personennamen:

In ven. heifst des Helden Vater: *lo dux* Guidon (20), seine Mutter Blondoia (54), der Bote, den diese an den Verräter sendet, Rizardo (6). Ein Bruder des Verräters ist dessen Bannerträger Dan Albrigo (91), während der Pate (er nennt ihn *fiolo* 164) und Retter des Helden Sinibaldo benannt ist (159). Dessen Sohn und Erbe ist Dietrich; 184 *Teris soa rità.*

Das sind die Figuranten des Anfangstheaters unseres Romans. Ihnen entsprechen in *A* folgende Personen:

Boeves Vater heifst Guy (*Guioun*) (11), seine Frau ist unbenannt, während sie in einer kontinentalfranzösischen Reduktionen (P^1) Beatrix heifst (vgl. Toblerabhandlungen S. 3). Guy ist in *A quens*, in den übrigen kontinentalfranzösischen Redaktionen Herzog (S. ebda. S. 3). Der Verräter heifst Doun, ein Name den nur die zweite anglonormannische Hs. bewahrt hat, während diejenige, die die Anfangspartien enthält ihn nur *li emperere* nennt. Kaiser von Deutschland ist er, wie wir schon gesehen, nur in *A*. In den kontinentalfranzösischen Redaktionen ist er einfach: Doon von Mainz. Ein Bruder steht ihm nicht zur Seite. Doch erfahren wir von Stimming (ebda. S. 3), dafs bei dem Überfall neben Doon ein Neffe in den kontinentalfranzösischen Redaktionen eine Rolle spielt. Der Lehrer des Knaben (223 *le mestre a le enfant*) heifst in *A* Sabot (224) oder Sabaoth (1939). In den kontinentalfranzösischen Redaktionen heifst er: Soibaut. Sein Sohn wird noch nicht genannt, heifst aber später Terri (2645).

Hieraus ergibt sich in allem eine Übereinstimmung in den Namen der Hauptpersonen: Der Held hiefs auch ursprünglich Boeve, sein Vater Guy und war Herzog, seine Mutter war, was nicht ohne Beispiele ist, unbenannt, denn Beatrix ist nur in einer Redaktion zu finden und Blondoia trägt dem Stempel italienischer Erfindung. Der Verräter hiefs Doon von Mainz (ven. = kontinentalfrz. Redaktionen), neben ihm stand ein Verwandter (ven. ein Bruder, Albrigo = kontinentalfrz. Red. ein Neffe). Der Erzieher des Helden ist Sabaoth, Soibaut — Sinibaldo, also wohl der deutsche Name Sinibald. Sein Sohn heifst übereinstimmend Tierri.

Wir kommen nun mit Boeve in den Orient: Hier treffen wir vorab in ven. den König von Armenien (408) Arminion (422). Seine Tochter heifst (449) Drusiana (Druxiana), ihr Hauptbewerber und späterer Ehemann Marcabrun (481). Die Angreifer, die B. bewältigt und bei denen er später zum Lohne im Kerker schmachten mufs, sind der Sultan von Sadonia und Lucafer de Baldras (549). Bei dieser Gelegenheit erhält B. die Waffen des Königs

Galaço (623), das Schwert Chiarenza und das Rofs Rondelo. — Der König hat einen Neffen, der die Rolle des Verleumders spielt (780): Ugolin, derselbe der Bovo verräterischer Weise nach Sadonia sendet.

Dem entspricht in *A* folgendes:

Der König von Egypten (*Hermins*) heifst Hermyne (367), seine Tochter Josiane (450), ein Bewerber dieser kommt nicht vor, ihr späterer Ehemann (Ivori v. Monbrant) tritt noch nicht auf. Marcabruns Rolle ist hauptsächlich bei einem Turnier, und da ein solches in den kontinentalfranzösischen Redaktionen ebenfalls vorkommt (Toblerabh. S. 4), so ist die Figur vielleicht alt. Marcabrun und Arminion sind in ven. die beiden Gefangenen, in *A* sind dies zwei ungenannte Ritter (ebda. S. 5), die zum Dank nach der Schlacht die Verleumderrolle übernehmen, die in ven. jener Ugolin hat. Der Gegner heifst Brademound (496), sein Bannerträger Rudefoun (570). In den anderen Versionen finden sich typische Heidennamen: Danebrun, Danemont, Danebu (siehe ebda. S. 4). B.'s Schwert heifst Murgleie (541) sein Rofs Arundel (629).

Hier stimmen also nur überein die Namen von B.'s Wirt Arminion — Hermin (= Hermyne) und der seines neuerworbenen Rosses Arondel (Rondello). Druxiana und Josienne sind wohl ursprünglich identisch gewesen, doch ist eine Entscheidung, wegen der Übereinstimmung der französischen Redaktionen vorab nicht leicht möglich. Läfst man paläographische Gründe gelten, so erschiene *Druxiana* als das ältere, das in Abbreviatur *d^u^sienne* für *iusienne* oder *Josienne* leicht hätte gelesen werden können. Wenn wir aber den italienischen *Floovent*, den *Fioravante*, vergleichen, so finden wir auch dort: Beibehaltung der männlichen Namen, Änderung des Namens der Heldin: Nämlich Drugiolina (venez. wäre dies = Druxolina) für die Maugalie des *Floovent*. Und hier zeigt sich uns dieser Name als das wohl direkte Vorbild der Druxiana. So dafs Josienne als zweifellos ursprünglich anzusehen ist. Die Namen der Nebenbuhler und Gegner sind unvereinbar, ursprünglich waren diese Figuren wohl unbenannt, wie heute noch in ven. der Sultan von Sadonia. Bradmund ist seinerseits kaum etwas anderes, als eine Verstümmelung des Namens der entsprechenden Figur aus *Mainet* Braimant.

Wir gehen nun zu Gefangenschaft und Flucht über:

Ein Pilger, den B. unterwegs trifft, ist in ven. unbenannt (873). Die Tochter des Sultans von Sadonia heifst Malgaria (955). Die Neffen des Sultans, die B. auf seiner Flucht verfolgen und von ihm getötet worden sind: Abrayn (1103) und Troncatin (1116), Druxiana's Gemahl ist, wie gesagt, Marcabrun von Monbrant; sein Ratgeber Morando (1305); auf der Flucht schickt er ihm den märchenhaften Pulican nach. Mit diesem gelangt er

auf der Flucht zü einem Kastell des Herzogs Orio (Horio 1441, 1450).

Dem entspricht in *A* nur wenig: Auch hier ist der Pilger unbenannt. Ein Sohn Sabaoths ist er nur in *A* (vgl. ebda. S. 6). B.'s Gefangenschaft geht hier bei Bradmund (andere Redaktionen: Braïdans, Braidimont) vor sich: dieser hat keine Tochter, wohl aber auch einen Neffen, der jedoch Grander heifst. Auf der Flucht tötet B. diesen und Bradmund. In anderer Redaktion heifst der Neffe Pinart, oder Synadoc; zwei andere Neffen folgen noch (ebda. S. 10). Dafs der Held die Geliebte auch hier in Monbrant wiederfindet, wurde hervorgehoben. Und bei der Flucht aus diesem Orte ist auch eine Übereinstimmung von Wichtigkeit: Das Zusammentreffen mit dem (1780) *fere publicant Escopart*, der eintrifft, nachdem Josiennes Knappe Bonefei (1661), dem in ven. niemand entspricht, von Löwen zerrissen wurde.

Ven. scheint für die Namen dieser Partie unzuverlässig: Malgaria erinnert zu deutlich an Maugalie des *Floovent* in ähnlicher Rolle, Morando an Morant de Rivier des *Mainet*, zumal beide Typen des zuverlässigen Ratgebers sind, um nicht die Meinung aufkommen zu lassen, hier habe eine Nachfüllung der Namen stattgefunden. Der *Dux Orio*, wie die ganze Partie, der er angehört, steht im Verdacht eine Interpolation (die einzige bisher!) von ven. zu sein. Sie wird sich später mit Sicherheit als eine solche ausweisen. Die festen Punkte sind der Ort von Josiannes Aufenthalt Monbrant und der Verfolger bei der Flucht: Pulican — publicant Escopart. Da Escopart nicht Eigenname, sondern Volksname ist, also zu *publicant* eigentlich nicht pafst, ist die Annahme berechtigt, dafs dieser ursprünglich unbenannt war und als *publicant* (> *Pulican*) bezeichnet wurde. Ebenso hiefs Josiennes (Drusiana's) Gemahl ursprünglich wohl lediglich: Amiral de Monbrant. Der Name des Herrn von Monbrant bietet freilich eine Schwierigkeit, mit ihr ein interessantes Problem: In ven. heifst er Marcabrun, in den anderen Redaktionen Yvorin. Yvorin de Monbrant ist aber der Held einer Episode im *Huon*: Er ist der Vater jener Meisterin im Schach, die von Huon besiegt wird (vgl. Voretzsch Epische Studien I. S. 168. = Nachahmung der *Karlsreise*) und liegt im Kriege mit Galafre von Aufalerne, der 6913 die gefangene Esclarmonde ohne weiteres geheiratet hat, sie aber auf ihren Wunsch zwanzig Jahre zu schonen versprach (6927): Mit dem Namen Yvorin von Monbrant, der B. und *Huon* gemeinsam ist, ergibt sich, dafs auch zwischen den beiden Handlungen: „Die Heldin ist Gattin eines anderen geworden, der sie aber nicht berührt", Zusammenhang sein mufs, selbst wenn Yvorin in *Bueve* der Gatte, im *Huon* dessen Gegner und des Helden Helfer bei der Befreiung ist. Da nun der ganzen Anlage des *Huon* wie der Komposition des Aufenthalts bei Yvorin (Voretzsch op. cit. S. 168) nach, dieser der Entleiher ist, ergibt sich, dafs er aus

einer Version entlieh, die bereits den Vornamen Yvori eingeführt hatte, für uns also ein Resultat hiervon nicht zu erwarten ist.

Wir kommen nun zu den gänzlich von einander abweichenden Schlüssen:

Den von ven. beginnen wir mit der Geburt von B.'s Zwillingen, die nach Vater und Paten des Helden (1703) Sinibaldo und Guidon genannt werden. Kurz nach der Geburt erfolgt die Trennung der Eltern und nachdem wir Druxiana zu ihrem Vater zurück begleitet haben, wird B. von einem Wirte Gutifer (1813 *Gutifer oster*) aufgenommen und hier von Ricardo angeworbeu. Dabei gibt er den falschen Namen Angossoxo an. In San Simon bei seinem Paten Sinibaldo erkennt ihn dessen (ungenannte) Frau, seine frühere Amme, wie Eurykleia den Odysseus, an einem Merkzeichen.

Nun folgen noch: Gilberto, der Türhüter von Antona (2096) König Pepin von Frankreich (2193) und die französischen Geiseln, die dem siegreichen B. gestellt werden: Pepin's Sohn Carlo (2232), Drogo lo Pitadin (= *Peitevin*?) Salamon le (!) ardì e Guidon l'insenà (2234, 5). Der Belagerer und Freier der Malgaria, den B. besiegt, ist der König Passamont von Ungarn (2284) und beschliefst die Reihe.

Wenn wir das Entsprechende in *A* aufsuchen wollen, so müssen wir vorab den Aufenthalt in Köln und alles, was mit diesem zusammenhängt, überschlagen. Auch hier kommt also B. allein nach Hanstone zurück und gibt einen Decknamen an: Gyraut von *Dygon* (2014) ... Später läfst dann B. den Schleier über seine Persönlichkeit lüften durch einen Boten Karfu (nur *A* 2196; 2230: Karefu). Auf Seiten Doon's werden im Folgenden verschiedene keinesfalls sagenechte Ritter und Könige genannt, dann folgt die Hochzeit und bei Gelegenheit der Brautnacht werden die Namen ihrer Kinder genannt: (2395 Interpolation vgl. S. CLV, VI) Guiun und Miles (Miles hiefs der Graf in Köln, der sich Josiane erzwingen wollte: 2053, 2060ff.) — Ein Eingreifen des Königs von Frankreich findet nicht statt, gibt also auch keine Anhaltspunkte für die Namen. Die *Wettrennenepisode*, *Civileepisode* sind Entlehnungen, der Schlufs sekundär. Wir sind also auch hier am Ende und bemerken nur noch, dafs, wo in ven. der König von Frankreich eingreift, in *A* und den kontinentalfranzösischen Redaktionen die Rolle des Königs von England beginnt.

In diesem Schlufsteile stimmt also nur zusammen: Der eine der Zwillinge wird nach dem ermordeten Grofsvater Guion genannt. Der Name des anderen ist uns in ven. als Sinibaldo, in *A* als Miles überliefert. Der Analogie nach dem ersten Namen zu urteilen, ist Sinibaldo, der Name von B.'s Paten, der ursprüngliche, ohne dafs natürlich sich dies mit Bestimmtheit behaupten liefse, wenn er sich nicht in einer kontinentalfranzösischen Redaktion wiederfindet. — Bestimmt ist auch, dafs B. bei seiner Rückkunft

einen Decknamen angab, doch lautet auch dieser wieder verschieden.

Wir haben auf Grund dieser Untersuchung, im wesentlichen auf der Konkordanz von ven. und *A* beruhend, folgende Namen der *Boevesage* als sagenecht, das heifst der erschliefsbaren Sage des XII. Jahrh. angehörend, anzusehen:

	Seite
Die Heimat: Hanstone, unweit Mainz	45
Der Vater des Helden: Gui(*on*), ein Herzog	48
Die Mutter des Helden: unbenannt	48
Der Held: Boeve	48
Der Verräter: Doon von Mainz	48
Ein Verwandter des Verräters: unbenannt	48
Der Pate oder Erzieher des Helden: Sinibald, Soibaut	48
Dessen Sohn: Tierri	48
Der Verbannungsort: Armenien	47
Der König des Landes: Hermin-Arminion	49
Seine Tochter: Druxiana-Josienne	49
Die Gegner des Königs: unbenannt	49
Die Verleumder des Helden: unbenannt	49
Der zweite Verbannungsort des Helden: Sadonia-Damaskus	47
Ein Pilger: unbenannt	50
Der (oder die) Neffen des Sultans von Damaskus (resp. Sadonia): unbenannt	50
Der Ort, an dem die Heldin in Ehe lebt: Monbrant	47
Der Verfolger bei der Flucht: ein Publicant	50
Der Deckname des Helden bei seiner Heimkehr: Angossoxo, Gyralt	51
Die Zwillinge: Guion und Sinibald (? *A*: Miles)	51

Dies sind die Namen, die wir als sagenecht ansehen dürfen, und die zur Gestaltung der Fabel auch genügen. Die Überlieferung kann nicht als eine schlechte gelten, wenige Personen scheinen unbenannt gewesen zu sein. So die Mutter des Helden, der Gemahl der Drusiana und einige Nebenfiguren. Eine vorauszusetzende gemeinsame Bezeichnung fehlt nur für den zweiten Verbannungsort des Helden, wo Sadonia (ven.) und Damaskus (*A*) nicht in Harmonie zu bringen sind.

Nach diesem günstigen Resultat, wollen wir uns an die Untersuchung machen, welche Geschehnisse für den *Urboeve* des XII. Jh. zu erschliefsen sind, und aus welchen Quellen dieselben stammen; wobei wir, was *A* und Verwandte interpolierten, bereits ausnehmen und die vergleichende Inhaltstabelle der Seiten 13 ff. zum Stützpunkt wählen.

3. Die Ereignisse.

Vorbemerkung.

So weit es geht, werden wir uns hier an die Einteilung des Stoffes halten, die Stimming in den *Toblerabhandlungen*, der Kapiteleinteilung des anglonormannischen Gedichtes folgend, gegeben hat. Das Siegel *ST*, mit der Seitenzahl verbunden, verweist hierauf.

a) Die Kindheit.

§ 1. Die einleitende Tragödie läfst sich in Grundzügen und Detail wiederherstellen, wie sie im **Urboeve* gelautet hat: Die ungenannte Gattin *Guidos von Hanstone* sendet an *Doon von Mainz* (kontinent. Red. = ven.) Boten, er solle ihrem Gatten in einem bestimmten Walde auflauern, ihn töten, dann stünde sie zu seiner Verfügung.

Die Animosität der Gattin gegen Guido wird dadurch erklärt, das dieser noch in hohem Alter geheiratet habe („Alter König und junge Königin"). Das Motiv ist ursprünglich. Vgl. den Anfang von ven.

> 1 „Mal' abia mio pare e 'l mio parentà
> Che assè vechio marido m' à donà".

Ebenso alt ist die Verbindung zwischen der unbefriedigten Gattin und ihrem Buhlen: (*ST*, 1) „Vorher hatte der Kaiser Doon von Deutschland sie geliebt, und zur Frau begehrt, doch hatte ihr Vater sie ihm verweigert." So: *A*. Die kontinentalen Redaktionen wissen nichts hiervon: (*ST*, 3) „alle andern . . .; auch erfahren wir nirgends, dafs er vorher schon um die Herzogin geworben.

Diese Grundlage, welche allein die Handlungsweise der Königin verständlich macht, ist alt, denn ven. teilt sie mit *A*, ein erster Beleg dafür, dafs ven. nicht aus den erhaltenen kontinentalen Redaktionen (Zenker S. 2[1]) geflossen ist. Die Königin trägt nämlich dem Boten auf Doon zu sagen:

> 12 „E di che l' amo plu che pare nè mar;
> C' allui me volsi voluntera maritar;
> Non vol' mio padre nè 'l mio parentà".

Der Bote richtet dies denn auch aus:

> 57 „Che per marido ve volse piar;
> *so pare no volse* nè 'l so parentà".

Ven. und *A* ergeben also für den *Urboeve* die Grundlage: Guidos Gattin hatte als Mädchen Doon von Mainz geliebt, ihr

---

[1] „Von diesen (den fremdländischen Versionen) gehen die italienische und die russische auf die jüngeren festländischen Fassungen zurück."

Vater aber hatte den Bewerber zurückgewiesen und sie an den alten Guido von Hanstone verheiratet.

Ven. kompliziert diese Verknüpfung noch dadurch, dafs zwischen Hanstone und Mainz Blutrache schwebt: Guido habe einst Doon's Vater erschlagen: Die Königin läfst Doon melden:

23 „Della morte del suo pare se porà vendicar".

Worauf Doon freilich antwortet:

69 „Guidon è pro chavalier per le arme portar.
S' el' alçixe mio pare de mi farà altretal."

Da sich dieser Zug in keiner anderen Redaktion erhalten hat, sehen wir eine Interpolation von ven. in ihm.

§ 2. *A* und ven. und die meisten anderen Redaktionen geben als Vorwand der Königin, um ihren Gemahl in den Wald zu locken, an: sie fühle sich krank und habe Appetit auf Eberfleisch. Ven. spezialisiert die vorgeschobene Krankheit als angebliche Schwangerschaft, verallgemeinert aber den Wunsch der Königin:

102 „De fiol o de fiola me sento ingraveda;
De salvadexine ò gran voluntà."

vgl. 105, 116.

Hier ist also das Ursprüngliche nicht zu bestimmen. Doch scheint dem Eberfleisch[1] in alter Zeit eine je nach Umständen schädliche oder heilkräftige Wirkung beigemessen worden zu sein. — Eine Anspielung darauf vielleicht am Schlusse des *Walthariliedes*, Brut II, 272 kann der kranke König nur genesen, wenn er Wildpret zu essen bekommt (vg. Foerster Wilhemsleben S. CLXXVIII). Verabredung, Vorwand, Mord fallen in *A* auf den 1. Mai (56, 122) in ven. allgemein auf einen beliebigen Tag.

99 Una maytina la dona se levà.

Der „erste Mai" ist wohl der Vorliebe der französischen *jongleurs* für diese Zeit zuzuschreiben. *Ce fu en mai* . . . ist bei ihnen eine ständige, kaum jemals ursprüngliche Zeitbestimmung. Es ist wohl anzunehmen, dafs ursprüglich der Termin ganz allgemein als solcher gelassen wurde.

§ 3. Die Schilderung des Kampfes ist in ven. knapper als in *A*. Ein Unterschied entsteht nach dem Tode Guido's: In *A* läfst der Mörder das Haupt des Erschlagenen an seine Gattin senden, die ihn auffordern läfst, nun zu ihr zu kommen. In ven. reitet Dodo unmittelbar nach der Tat nach Antona.

§ 4. In ven. sucht nun Synibaldo den Knaben nach San Simon zu schaffen, doch mifslingt ihm dies. Dodo aber träumt, dafs ihn Bovo einst töten werde und befiehlt ihn aus dem Wege

[1] Zahler die Tiere i. d. Deutschen Volkmedizin etc. vgl. Jühling in Zt. f. D. Altertum. 46 (1907).

zu räumen. Bovo flieht, kommt an's Meer und wird von einem Schiff aufgenommen.

A bietet hier eine ganz andere Verknüpfung: B. schwört für den Mord an seinem Vater Rache, Sabaoth erhält den Auftrag ihn zu töten, schlachtet ein Schwein und färbt B.'s Kleider mit dessen Blut. Ihn selbst verkleidet er als Hirten. Aber B. dringt in das väterliche Schlofs ein, prügelt seinen Stiefvater und wird dann in der Folge hiervon an Sarrazenen verkauft.

Welche von diesen Erzählungen ist die ursprüngliche? Ist überhaupt eine ursprünglich? — Beide verwenden Märchenmotive: ven. das Motiv von dem König, der träumt, dafs ihn ein Kind aus dem Wege räumen werde und dies töten lassen will; *A* das Motiv von dem Kind, das getötet werden soll und dessen Kleider man dann mit Tierblut befleckt wiederbringt.[1]

Hier scheint es, als ob das von *A* gebrauchte Märchenmotiv nicht recht pafste, als ob der Ritter des Knaben in dem zu Grunde liegenden Märchen nicht der Erzieher, wohl aber ein Hirte, speziell der Schweinehirt des Königs gewesen sein müsse. Daher dann das geschlachtete Schwein und besonders das Verstecken des Knaben als Hirt. Das Auftreten B.'s weiterhin als ungeschlachter künftiger Recke, der seine Mutter, bald darauf den Stiefvater prügelt, ist zusammenzunehmen mit der Besiegung von 10 Förstern, einem beinahe mythischen Eber, und dem ungefügen Auftreten in der Moschee (881 ff.), sämtlich Züge, die ven. fehlen, ebenso allen kontinentalen Redaktionen und die sich in ihrer Gesamtheit als germanischem Geschmacke entsprechend zeigen. Wir haben sie als anglonormannische Interpolationen zu betrachten. So scheint also die Überleitung vom Morde an Guido zu B.'s Verbannung in *A* schlecht gestützt.

In die Wagschale von ven. dagegen fällt sehr in's Gewicht, dafs auch die Hs. *P* den Vergiftungsversuch bewahrt hat (*ST.* S. 3), sodafs einmal dieser sich als ursprünglich ausweist. Zur Beurteilung des übrigen fehlen uns Handhaben. Und es ist möglich, dafs das von ven. benutzte Märchenmotiv ebenfalls erst hineingetragen worden ist und der *Urboeve* mit seinem Helden kurzen Prozefs macht, indem er erst einen Vergiftungsversuch mifslingen, dann B. straks fliehen oder in die Sklaverei verkaufen liefs.

b) Erste Heldentaten.

§ 5. In *A* gibt sich B. dem heidnischen König Hermyne zu erkennen; in ven. macht B. dem christlichen Arminion falsche Angaben. — Es ist ein Gemeinplatz der verwandten Literatur (Goldner), dafs der verbannte Held unerkannt auftritt. Da das allgemein beliebte Motiv in *A* und Verwandten fehlt, so wird es

---

[1] *Josef in Ägypten* (Zicklein) *Genovefa* (Augen eines Rehs) *Bertha* (Herz eines Schweines).

wohl in ven. eingedrungen sein. Umgekehrt ist der Bekehrungsversuch, der sich in *A* findet, dort eingedrungen. Vgl. *ST* S. 4: „Keine (der kontinentalen Fassungen) kennt Hermins Zumutung an B., Heide zu werden."

§ 6. Im folgenden, den ersten Heldentaten und der Gewinnung von Josiannes Liebe, zeigt ven. durch Konkordanz mit den kontinentalen Redaktionen, sich als ursprünglich: Den ritterlich-romantischen Sitten entsprechend zeichnet sich *B* zuerst bei einem Tournier aus. Entsprechend haben *F*¹ und *PR* (*ST* S. 4) „ein Tournierspiel zwischen Jünglingen, an dem B. sich beteiligte und bei dem er sich sehr auszeichnet."

Die echt englische Art der Auszeichnung in *A*, Tötung des Ebers, Besiegung der 10 Förster,[1] ist aus kritisch einwandsfreien Gründen als späte Interpolation anzusehen, ihre Verwendung seitens der Sagenforscher abzulehnen.

Ob die reizende Episode, wie Druxiana dem jungen Sieger den Tournierkranz abnötigt, ursprünglich ist, ist unmöglich zu sagen, ohne genaueren Einblick in die anderen kontinentalen Redaktionen zu gewinnen.

§ 7, 8. Auch hier zeigt *A* sich kaum als ursprünglich: Josiane rät, B. an die Spitze zu stellen unter Hinweis auf die (interpolierte) Besiegung der 10 Förster. — Einwandfreier ist ven., das erst B. in höchster Not, als Arminion und Marcabrun schon gefangen sind, eingreifen, siegen und die beiden Gefangenen befreien läfst. Entsprechend befreit auch in *A* B. zwei Gefangene (623 ff.). Übereinstimmend wird dagegen erzählt, wie die Heldin den B. mit Schwert und Rofs ausstattet.

c) Boeve und Josienne.

§ 9. Die Sprödigkeit B.'s gegen die Angebote Josienne's in *A* ist ein Gemeinplatz der Chanson de Geste späterer Zeit. Ähnliches bieten: *Haimonskinder* (in jüngeren Teilen), *Fierabras*, *Girart von Vienne*, *Elie*.[2] Sie erscheint also hier wohl als Interpolation und erweist sich vollends als solche dadurch, dafs sie in ven. und von den kontinentalen Redaktionen noch in P¹ fehlt: (ST S. 5) „die Szene zwischen B. und Josienne fehlt hier ganz, wir erfahren nur, dafs sich beide liebten und küfsten, sonst aber nichts weiter taten". Nur die Weigerung B.'s den Kranz herzugeben (ven. 513 ff.), könnte in Vergleich gezogen werden.

Wie in allen verwandten Märchen und Sagen (speziell *Goldener*, *Horn*) beginnt nun die Rolle des Verleumders: Hierzu werden in *A* jene beiden Ritter ausersehen, die B. aus der Gefangenschaft befreit hatte. Sie verleumden B. bei Hermine, der ihn vom Hofe entfernt.

---

[1] Vgl. die Ballade von *Robin Hood u. d. 15 Förstern*.
[2] Vgl. Die Sage von den Haimonskindern 1905, S. 133.

Glaubhafter ist in ven. jener Ugolin der Verleumder, der sich darüber erboste, dafs B. vor dem Auszug gegen die Feinde Druxiana küfste, und dem deswegen B. den Arm abhieb.

Entsprechend seiner eben besprochenen Stellung steht auch hier P[1] ven. am nächsten (ST. S. 5.) „Die beiden Verräter hatten nicht dem B. ihre Befreiung zu verdanken gehabt, sondern glaubten durch diesen ihr Ansehen geschmälert. Vor der Verläumdung machten sie den, allerdings vergeblichen, Versuch, B. durch Gift aus dem Wege zu räumen." Ebenso will in ven. (800 ff.) Ugolin mit 60 Gefährten den B. im Schlafe töten, sie haben aber im entscheidenden Augenblick nicht den Mut dazu.

Später geht ven. seine eigenen Wege, indem er nicht Arminion selber den B. fortschicken läfst, sondern Ugolin eine Komödie vorbereitet, in welcher ein Greis den König spielt und den getäuschten B. mit dem Uriasbrief an den Sultan von Sadonia schickt. Diese Entlastung von Arminion wird wohl sekundär sein; scheint auch in den kontinentalen Redaktionen nichts entsprechendes zu haben.

d) Die Botschaft an Bradmund.

§ 10. Das Zusammentreffen mit dem Pilger haben alle Redaktionen, nur *A* steht darin allein, dafs dieser Pilger B. sucht und ein Sohn des Sabaot ist (ST. S. 6). Ebenso ist die Darstellung von ven., die den Pilger als eine Art Wegelagerer auftreten läfst, zweifellos unursprünglich. Der Pilger ist sicherlich der dem Überbringer des „Uriasbriefs" stets begegnende Warner, welche Rolle er in *A* auch bewahrt hat.

Dafs die Szene im Tempel, in der B. den Heidengott von seinem Sockel wirft und auf seine Heldentat vom Sultan sofort erkannt wird, nur in *A* steht (ST. S. 6) wurde bereits (S. 55) hervorgehoben.

Während dann im folgenden der Sultan den Überbringer des Briefes in *A* ohne weiteres festsetzen läfst, ebenso wohl in den kontinentalen Redaktionen, — will in ven. der Sultan den Auftrag des „Uriasbriefes" ausführen und den Überbringer töten, wird aber von seiner Tochter Malgaria bestimmt, ihn zu verschonen und ins Gefängnis zu werfen.

§ 11. Im Gefängnis findet B. in beiden Fassungen eine Waffe (*A* Stock, ven. Schwert), um sich der Schlangen zu erwehren. Dafs in ven. Malgaria dem Helden ihre Liebe anbietet und, trotzdem sie zurückgewiesen wird, ihm beisteht, scheint darauf zu deuten, dafs hier eine Interpolation von ven. vorliegt. Sie ist die typische Heidenprinzessin, Boeve aber nicht mehr frei, wie ihre sonstigen Partner.

Und diese Bestimmung als typisch und demnach nicht recht am Platze, führt uns schliefslich zu voller Erkenntnis für Person und Rolle der Malgaria.

Als im *Floovent* der Held durch Verrat der Brüder Maudarant und Maudoire gefangen ist, will ihn (834 ff.) der Perseradmiral

Galiien sofort hängen lassen. Seine Tochter Maugalie aber widersetzt sich dem und Floovent wird auf ihren Rat in ein mit Schlangen (845) angefülltes Gefängnis geworfen, aus dem er nebst den Gefährten (1608 ff.) von ihr in Verbindung mit Richier befreit wird. Dafs die Rolle der Malgaria hierher entnommen wurde, ergibt sich einfach daraus, dafs Malgaria und Maugalia (Malgalie) denselben Namen haben, die direkte Entlehnung also offenkundig ist. Da aber im italienischen *Fioravante* die Heldin Druggiolina heifst, so ist diese Entlehnung bereits auf Kosten einer französischen (oder franko-venezianischen?) Redaktion zu setzen, der Quelle von ven. Dafs *Bovo* aus *Floovent* schöpfte und nicht etwa umgekehrt, ergibt sich aufser aus dem Umstand, dafs *A* und die anderen Redaktionen von Malgaria nichts wissen, auch daraus, dafs Maugalie (Amalgisla?) doch wohl im *Floovent* sagenecht ist, als ein Rest der Gegnerin des **Urfloovent*, der Amalberga.

e) Josiennes Verheiratung.

§ 11 a. Zu dieser Episode, die sich in allen französischen Redaktionen mitten in die Gefangenschaft von B. einschiebt, hat ven. nichts entsprechendes. Zweifellos verdankt eine solche Unterbrechung fortlaufender Handlung erst jüngerer Technik ihre Entstehung. Das Motiv bereitet ja die späteren Ereignisse nicht schlecht vor, ist aber mit seinem doppelten Abbrechen in der verwandten älteren Literatur ohne Beispiele. Wir geben darum hier ven. den Vorzug.

f) Rettung aus dem Kerker.

§ 11 (Fortsetzung). Die Haft dauerte eine geraume Zeit (ven. ein Jahr und drei Monate; *A* 7 Jahre = typisch.) In beiden wird dann die Befreiung dadurch herbeigeführt, dafs von den Kerkermeistern (*A*: zwei; ven.: sieben = typisch) einer oder mehrere zu ihm herabsteigen. Die herabsteigenden tötet er mit der Waffe, die er gefunden.

Von nun ab ist die Darstellung in *A* verderbt: Die Wächter beschliefsen den Gefangenen zu hängen. Der eine steigt hinab, um B. zu töten (vgl. 1071). B. aber erschlägt ihn. Nun ruft B. hinauf, „ich bin deinem Gefährten zu schwer, steige auch du hinab“. Der andere gehorcht, B. schneidet den Strick ab, jener fällt sich tot.

Wie ungereimt diese Darstellung ist, hat Settegast auf S. 341 f. seiner *Quellenstudien* gezeigt: „Diese ganze Geschichte scheint der anglonormannische Verf. nur dem Strick zu Liebe erfunden zu haben“. Er führt darauf hin die Befreiung B.'s auf jene von Rustem zurück, der auch an einem Stricke heraufgezogen wurde.

Unsere Aufgabe ist nun nicht, in so weite Fernen zu schweifen. Wir trauen dem Verfasser des *Urboeve* wohl zu, die Befreiung aus dem Kerker widerspruchslos gestaltet zu haben. Dafs er nicht B.,

der unten steht, den Strick abschneiden läfst, was für den herabsteigenden Wächter wohl kaum sehr gefährlich gewesen wäre, halten wir für ausgemacht. Ebenso klar scheint uns, dafs, wenn einmal die Wächter mit B. in Verbindung gesetzt wurden, sonderlich durch einen Strick, dies zur Befreiung B.'s führen mufste. Wir geben also Settegast recht, dafs dieser Strick den Gefangenen aus dem Gefängnis herausgebracht hat, ein Befreiungsmittel, zu dessen Erklärung man freilich nicht erst eine persische Sage zu studieren braucht.

Die Szene verlief offenbar folgendermafsen. Der eine Wächter stieg hinunter. B. erschlug ihn, verstellte seine Stimme und hiefs den anderen Wächter ziehen. Er wurde aus dem Gefängnis herausgezogen und erschlug den nichtsahnenden, wenn auch unfreiwilligen Retter.

Und so ist ja die Szene auch in ven. dargestellt. Nur dafs es da ungereimt ist, wenn B. zweimal hintereinander 7 Wächter erschlägt und die obenstehenden den einen B. an Stelle der 14 Kameraden heraufziehen. So ergibt sich aus beiden Redaktionen ohne Schwierigkeit die alte Fassung, von der in *A* der Verlauf, in ven. die Zahl der Wächter verderbt wurde.

Die weiteren Ausstellungen Settegast's hierzu sind leicht lösbar: Er stöst sich daran, dafs die Wächter ohne Auftrag des Sultans handeln. Dieser Auftrag wird aber in ven. noch gegeben:

1050 „Que è de Bovo?" començo a cridar.
Eli respoxe: „El'è in la tore inprixonà".
„Andè", disse lo Soldan, „sil' averì menar".

Dann wundert sich Settegast, dafs er, obgleich gefesselt, den Wächter erschlägt (in *A* fallen erst später auf ein Gebet die Ketten ab). In ven. ist daher auch von einer Fesselung keine Rede, sodafs sich diese als Interpolation von *A* und Verwandten herausstellt, die schon bei der Verteidigung gegen die Schlangen, dann bei der Befreiung Widersprüche erzeugt, und schliefslich in *A* noch ein göttliches Wunder nötig macht.

Ebenso wie dieses Wunder ist auch der unterirdische Gang, den B. in *A* nun entdekt, eine Erfindung, die durch die Verdrehung der ursprünglichen Befreiung (Abschneiden des Strickes) verursacht worden ist. B. ist, wie in ven., heraufgezogen worden, erschlägt den zweiten Wächter und entflieht.

Der Sultan erfährt es (ven. 1089. *A* 1158), in ven. verfolgen ihn zwei Heiden Troncatin und Abrayn, in *A* der Neffe des Sultans Graunder und jener selber. B. tötet beide (ven. 1111, 1125; *A* 1208, 1229). Nun macht er sich in ven. beritten, während er in *A* (was zweifellos ebenso sicher interpoliert ist, wie die göttliche Lösung der Fesseln, der unterirdische Gang) bereits 1165 in einer Art beleuchteten Kapelle Waffen und dann auch ein Pferd gefunden (Typus des *Artus-* und *Abenteuerromans*).

In ven. findet B. nun sofort ein Schiff, das ihn mitnimmt,

während er in *A* noch ein belangloses Abenteuer bei einem Flusse und ein solches bei einem Kastell nebst obligatem Riesen und Dame zu bestehen hat. Beides zweifellos Interpolationen (Typen aus *Artus-* und *Abenteuerroman*).

Im Gegensatz zu *A* und einigen kontinentalen Redaktionen läfst nun ven. unseren B. auf einem Schiffe nach Monbrand, dem Lande Marcabruns verschlagen, wohin (in *A* wissen wir es schon; in ven. weifs es weder der Leser noch der Held) mittlerweile die Heldin verheiratet wurde. Dies ist denn auch die ursprüngliche Art der Darstellung (*ST.* S. 12): „In allen anderen Versionen (aufser P^1 und *A*) bestieg er ein Schiff und wurde durch einen Sturm dorthin (nach Monbrant) verschlagen!“

§ 11 c. In ven. kommt B. noch nicht sofort vor Druxiana. Er trifft noch jenen Pilger, der ihn einst beraubt und nimmt ihm seine Kleider und eine Schlafwurzel.

Da wir bei dem ersten Zusammenstofs mit diesem Pilger schon äufserten, dafs seine Rolle als Räuber nicht ursprünglich scheine, mufs auch hier die feindliche Auseinandersetzung mit diesem zu sekundärem gehören. Das Zusammentreffen an sich ist nicht überflüssig, weil ja B. vor Druxiana verkleidet eintreffen soll. Zudem ist ven. in diesen ganzen Partien so zuverlässig, dafs man sich bedenken mufs, ehe man ihm mifstraut. Und tatsächlich haben kontinentale Redaktionen die Szene ganz getreu bewahrt: In *PR* „findet“ B. „einen von den Räubern getöteten Pilger, begräbt ihn und zieht in dessen Kleidern weiter“.

Den anderen Redaktionen mag diese Begegnung dadurch entbehrlich geworden sein, dafs sie den Helden, (was zweifellos jung ist), noch nach Jerusalem pilgern lassen, er also für sie auch der Sache nach zum Pilger geworden ist.

g) Wiedersehen mit Josienne.

§ 12. B. kommt in beiden Versionen als Pilger verkleidet unerkannt zu Josienne (in ven. hat er vorab den wiederspenstigen Küchenmeister erschlagen; vgl. 1194). In beiden bittet er um Essen (*A* 1395), in ven.: „*Per amor de Bovo!*“ Dort allein findet sich die Antwort: „Weifst du nicht, dafs bei Todesstrafe verboten ist, ihn zu nennen?“ — „Verbot bei Todesstrafe zu nennen“ ist ein Märchenmotiv, dafs wir im *Ogier* u. a. wiederfinden. Hier scheint es allerdings nicht streng geübt zu werden.

Jedenfalls stimmen beide Texte darin überein, dafs man irgendwie auf B. zu sprechen kommt (in *A* frägt Josienne den vermeintlichen Pilger direkt nach B.) und der Verkleidete ihn zu kennen angibt und von ihm erzählt. Dem fügt sich in ven. ohne jede Vermittelung an:

3222 Del bon cavalo ve voio contar...

Das Pferd spürt nämlich die Nähe seines Herren aus dem Stalle und macht einen furchtbaren Lärm, worauf dann wohl die

Wiedererkennungsszene folgte, an deren Stelle in ven. eine grofse Lücke steht.

Von der Inspizierung zur Erkennung des Pferdes bietet *A* eine Verknüpfung, aber eine ungeschickte: Als Josienne dem Pilger gesagt, er sehe B. ähnlich, bricht dieser kurz ab mit der Frage:

1429 „Mes jeo ai oy sovent parler de un destrer;
le avez *vus* seyns? Jeo lui voil ver;“
. . . .

Die Erkennung (wir können dies trotz der Lücke in ven., als sicher annehmen) fand also dadurch statt, dafs das Pferd seinen Herrn eine aufserordentliche Freude bezeigte und ihn nahen liefs. Denn ein Heldenpferd läfst nur den eigenen Herren nahen.[1]

Gleich darauf eröffnet Josienne dem Geliebten (in *A* natürlich), dafs sie sich vor den Umarmungen des Gemahls durch einen Zaubergürtel bewahrt (ven.: Sie hat ihm das Versprechen abgenommen, sie nicht zu berühren), in diesem Moment kommt auch schon ihr Gemahl Yvori, B. gibt an, Yvoris Bruder sei in Abilent gerade belagert und dieser läfst sich als dummer Heide ins blaue schicken . . .

h) Die Entführung.

§ 13. Diese burleske Entfernung des überflüssigen Gemahls hat sicher in ven. nicht gestanden. Denn hier reicht Druxiana dem Gemahl vor der Flucht einen Schlaftrunk, den ihr B. gegeben, (er stammt von dem Pilger, von dem auch B.'s Kleid stammt); die Version läfst also den Herrn von Monbrant sich nicht entfernen und bietet mit dem Mittel, ihn bei der Flucht auszuschalten, ein glaubhaftes, dafs in verwandter Literatur und Sage anzutreffen ist (*Walthari*).

Und so steht denn unter den kontinentalen Redaktionen *A* mit seiner plumpen List ziemlich allein da. Schon *T* und *P*[1] lassen statt der List den Zufall spielen: „Yvori wird durch einen Boten von Aristé . . zu Hilfe gerufen“ (*ST* S. 14). Dagegen kennen *PR* weder List noch Zufall: „Hier entfernte sich Yvorin gar nicht aus dem Lande, . . . die Liebenden entflohen daher in seiner Anwesenheit . . . Yvorin verfolgte sie, aber vergebens, weil sie Unterkunft in einer Höhle gefunden hatten“ (in *A* und verwandten Redaktionen nimmt B. noch Schätze mit [vgl. *Walthari*], in ven. nicht).

Dafs sich Yvori nicht entfernte, ist also durch ven., *P*, *R* als alt erwiesen. Dafs er durch einen Schlaftrunk aufser stande gesetzt wird, seine Frau zu bewachen, erweist sich dadurch als alt, dafs anch in *A* der von Yvorin eingesetzte Wächter über Josienne durch einen solchen eingeschläfert wird: 1560 ff. Dies tut hier der Knappe Bonefey, über dessen Person wir bereits diskutiert, und

---

[1] Vgl. die Sage von den Haimonskindern S. 93[1].

der, wie es scheint, in allen kontinentalen Versionen (vgl. *ST* S. 14, 15) als Getreuer der Josienne und Begleiter auf dem ersten Teile der Flucht auftritt.

§ 14. Am nächsten Morgen wachen die Eingeschläferten auf, in ven. der König Marcabrun, in *A* seine Stellvertreter (in *PR*, ven. entsprechend, der König selber). In *A* erfährt dieser Stellvertreter durch einen Karfunkel, was vorgegangen. Es ist der „Stein, der in die Zukunft blicken läfst“, aus dem *Lapidar*, wo der Smaragd ähnliche Eigenschaften hat.[1]

Nun gehen *A* und ven. auseinander. *A* läfst Bonefey den Rat geben, sich in einer Höhle zu verstecken. Die Verfolger sind verschwunden. Hier töten, während B. auf der Jagd ist, zwei Löwen den Bonefey. B. kommt zurück, tötet die Löwen, blickt sich um:

§ 15. 1743 Il se regarde un petit avant,
Par desuz un terlre vist un veleyn gesant.

— Und erblickt also einen Riesen, den Escopart, den er nun besiegt, und von dem er sich huldigen läfst. — Die kontinentalen Redaktionen scheinen im Wesentlichen ein gleiches Bild zu entwerfen.

Viel konsequenter rollt die Handlung in ven. ab: Für den König von Monbrant ist es zu spät an eine Verfolgung zu denken. Er hatte aber einen „mythischen Helfer“, d. h. eine mit besonderen Gaben ausgestattete Märchenfigur (1311): Pulican mit Namen, ein *Kynanthropos*:

1317 Dala centura in çoxo a modo d'un can.

Er läuft schneller wie ein Pferd:

1319 El no-è cavalo al mondo ch'el no avesse passar.
Quando elo camina .II. lighe se olde soplar.

Er ist der Sohn einer Frau und eines Hundes:

1365 D'una femena e d'un mastin incenerà.[2]

So kommt Pulican, nicht wie in *A* durch Zufall, sondern als Verfolger zu B., wird auch hier besiegt und B.'s Lehnsmann.

Ich würde nun geneigt sein, die mythische Durchbildung für eine Fiktion von ven. zu halten, sonderlich die hündische Abstammung auf das mifsverstandene Puli*can* zurückzuführen, wenn

---

[1] Ist der Wortlaut in *A* nicht von einem *Lapidar* abhängig?

B. d. H. 1594 sil que le vout ben conjurer,
Il put saver kan ke voleit demander.

Prosalapidar Ro. F. XVI. S. 388. Neiron en out un mirëour ou il esgardoit et *savoit* par la force de ceste pierre *ce que il vouloit enquerre.*

[2] Wie Galopin in *Elie de SteG.* Weiteres über diese u. ä. Figuren in Panzer's Hilde-Gudrun S. 293.

sich nicht auch in *A* Erinnerungen an des Escopart hündische Natur erhalten hätten. Dort bellt er nämlich, wie ein Hund:

> 1756 Kant il parla, il baia si vilement,
> com ceo fust un vilen mastin abaiant.

Die besondere Schnelligkeit des „mythischen Helfers“ ist ihm hier ebenfalls eigen:

> 1755 plu tost corust ke oysel n'est volant.

Zudem ist er, trotz seines zufälligen Begegnens mit B. auch hier Lehnsmann des Königs von Monbrant und tritt als dessen Sachwalter auf:

> 1791 „tut dis pus servi Yvori de Monbrant;
> e vus amenez sa femme o le cors gent; . . .“

Aus dieser Vergleichung ergibt sich wohl ohne Zweifel, dafs die Verbindung in *A* in Unordnung geraten ist, wodurch Escopart's mythische Kräfte brach liegen, oder, besser gesagt, ihren Zweck verloren haben: Er war der Verfolger B.'s, von seinem Herren ausgesandt, der aber, — auf Josiennes Zutun hin, — zum Gegner überging, allerdings nach längerem Kampfe.

i) (Beim Herzog Orio.)

Diese Episode befindet sich nur in ven. Sie unterbricht die Handlung in ähnlicher Weise, wie später in *A* und den kontinentalen Versionen, die *Civileepisode*. Nimmt man sie fort, ist die Verbindung der Bruchflächen nicht nur nicht gestört, sondern geradezu erst hergestellt. Es handelt sich zweifellos hier, um eine Interpolation von ven. oder seiner Vorlage. Für diese letztere entscheidet die Tirade 1470—1478, welche Mischung zwischen *ant* und *ent* zeigt, die Interpolation ist also noch französischen Ursprungs.

Das Treffen eines Kastells, dessen Herrin oder Herr mit dem Abenteuerer oder dessen Dame verwandt ist, ist im *Artus-* und *Abenteuerroman* Gemeinplatz. Ebenso die folgende Belagerung, bei der der Held seine Wirte unterstützt. Origineller ist die Figur des Wirtes, der sich durch das Versprechen, seine Gäste auszuliefern, aus der Gefangenschaft befreit. Ähnlich löst sich in *Jourdain de Blaivies* Renier aus der Gefangenschaft, indem er verspricht, sein Mündel auszuliefern, dann aber, statt dieses, den eigenen Sohn hergibt. Wie hier, übertrifft in der *Orioepisode*, die Gattin den Gemahl an Edelmut, mit einer Anspielung, die mir direkt auf *Jourdain de Blaivies*, dessen Quelle, oder einer Nachahmung (*Daurel et Beton* ist eine solche) zu gehen scheint:

> 1651 „Meser“, diss'ela, „lassè quel pledo star.
> Eo voio avanti mie'fioli morir lassar
> Ch'io voia de-sti vassali tradimento far.“

Die Quelle der Episode ist hiermit festgelegt. Für Orio könnte man an Oriabel, die Heldin des *Jourdainromans* (1521 ff.) denken, an das Land Orimonde, in dem sich der Held aufhält (2412, 3085). — Bei Apolonia Orio's Stadt, an die Quelle des *Jourdain*, den *Apolloniusroman*.

Der offenkundigen Interpolation entsprechend, ist die Verbindung mit dem folgenden höchst ungeschickt: Pulican hat gehorcht, dringt in die Stube ein, tötet Orio, die drei entfliehen — und sind nun, wie vor dem Einschub, wieder auf der Flucht.

k) [Die Trennung.]

§ 17. Als Pulican und B. sich vereint hatten, äufserte die Dichtung in Vorahnung ihrer baldigen Trennung:

1430 Poco tenpo ave insembre star.

Der Moment der Trennung ist gekommen. Druxiana ist nach neunmonatlicher Wanderung der Geburtsstunde nahe. Sie gebiert bald darauf Zwillinge. Während nun B. ausschaut, ob kein Schiff in der Nähe ist, kommen zwei Löwen, können Mutter und Kindern als königlichen Geschlechts nichts anhaben, zerreifsen aber Pulican. Druxiana flieht mit ihren Zwillingen, und kommt nach Armenia zurück, B. findet Pulicans Überreste und glaubt nun auch Frau und Kinder tot.

Die Elemente dieser Episode gehörten zweifellos schon dem **Urboeve* an, denn sie finden sich auch in *A* und Verwandten, allerdings getrennt und an anderem Orte: Die „Tötung des Getreuen durch zwei Löwen, die Josienne verschonen" hatten wir in *A* bereits. Dort war es der getreue Knappe Bonefey, der ihnen erlag. — Die „Trennung der beiden Gatten in der Geburtsstunde" schliefslich, bringen *A* und Genossen viel später: Erst nach Wiedergewinnung des Erbes, bei Gelegenheit jener zweiten Verbannung, deren Ursache eine sicher interpolierte historische Novelle ist. Hier ist also die Quelle von *A* offenbar daran schuld, dafs sich das Motiv der Trennung nicht mehr innerhalb der ersten Verbannung findet, die im **Urboeve* die einzige war, und dadurch wächst unser Zutrauen zu ven., das sich bisher bewährt hat, auch für die besprochene Episode; dafs auch ursprünglich, wie in ven., Escopart, die sagenechte Figur (= Pulican) es gewesen ist, der den Löwen zum Opfer fiel, und nicht der kaum sagenechte Bonefey.

Als einen schwerwiegenden Grund für unsere Annahme, *A* habe hier geändert, erörterten wir auf S. 26, wie späterhin den Redaktionen des Nordens Escopart lästig wird, wie sie, um ihn aus der Welt zu schaffen, ihm eine Gesinnungsänderung andichten und ihn schliefslich in wenig rühmlicher Weise enden lassen.

Was also im **Urboeve* Angelpunkt der Handlung war: Nämlich ein im Märchen häufig angetroffenes Hinhalten des Schlusses durch

eine letzte Störung, ist in dieser Gestalt im *Bovo d'Antona* noch anzutreffen. Im *Boeve* dagegen ist es innerhalb der ersten Verbannung zur Episode geworden, der ein erfundener Knappe Bonefey erliegt, während Escopart zum Schaden der Handlung mitgeschleppt und später erst in ungeschickter Weise auf die Seite gebracht wird.

In der zweiten jüngeren Verbannung wird dann das Motiv „Trennung in der Geburtsstunde" verwandt, um eine Novelle, die *Civileepisode* einzufügen.

1) Vom Orient nach Hanstone.

(B.'s Heimkehr.)

§ 18. Während in *A* und Verwandten Boeve, Josienne und Escopart ein Schiff besteigen, unterwegs die Verfolgung des Amustrai leicht abschütteln, und in Köln landen, — findet sich von alledem in ven. und fand sich wohl auch im Urboeve nichts.

Escopart-Pulican ist den Löwen erlegen; Josienne-Druxiana mit ihren Zwillingen bei ihrem Vater. Zu Gunsten des *Urboeve* nehmen wir an, dafs auch er, wie ven., den Helden nun nicht in Köln landen liefs. Diese Landung in Köln, dessen Bischof ein Bruder des ermordeten Gui von Hanstone war (!), nebst der Taufe der mitgebrachten Heiden Escopart und Josienne — die Zurücklassung der Josienne trotz ausgesprochener Besorgnis, dafs etwas passieren könne:

> 1986 „ore vendrunt se princes e ses chevalers:
> par force me prendrunt, ne purrai veyer."

Alles dies trägt den Stempel später, literarischer Erfindung. Landung in Köln, Taufe, spätere Hochzeit entsprechen dem natürlichen Gemeinplatze dieser Literatur, den Helden nach seinen Abenteuern vorab mit der Kirche in Berührung zu bringen, weswegen die Landung auch meist in Rom oder wenigstens in Italien vor sich geht. So landet Huon, der Archetyp, in Brindisi und begibt sich von da nach Rom (8650 ff.). Warum hier gerade Köln als Landungsplatz und Basis für das folgende gewählt wurde, ist rätselhaft. Da jedoch das Zurücklassen der Gattin nur deswegen geschieht, um jene Novelle „*Mord in der Brautnacht*" einzuschieben, ist es möglich, dafs in dieser der Schauplatz Köln ursprünglich war und so herrschend wurde.

Ven. nennt seine Basis nicht; sie liegt zudem noch jenseits des Meeres, wir sind also vor der Überfahrt: Nach der Beerdigung Pulicans gelangt B. bis zu einem Turm (1810). Vor diesem ist ein Platz. Dort trifft er den Gastwirt Gutifer (1812). Im Wirtshaus aber ist ein gewisser Riçardo, der Leute anwirbt für Sinibaldo, B.'s Paten, der von seinem Kastell San Simon aus gegen Antona Krieg führen will. B. läfst sich unter dem Decknamen Angossoxo anwerben; die Heimreise beginnt.

Man könnte nun denken, diese Verbindung, so geschickt sie auch sachlich erscheint (etwa bis auf den Umstand, dafs die Werber

Sinibaldo's bis in den Orient gedrungen sind), dafs also diese Verbindung dennoch jünger sei und sich in ihr die kulturellen Verhältnisse Italiens des XIII. und der folgenden Jahrhunderte, der Beginn des Söldnerwesens, oder besser -Unwesens, wiederspiegle.

Dem ist aber in der Hauptsache nicht so, denn kontinentale Versionen haben (nach der Kölner Episode) genau dieselbe Art der Verknüpfung bewahrt. Während nämlich in *A* Boeve heimkehrt, angeblich in Doons Dienste tritt und dann, unter Mitnahme von Leuten und Proviant zu Sabaot überging, bieten die übrigen Hss. zu ven. entsprechendes: *ST.* S. 17: „Hier weichen nun sämtliche andere Versionen darin von *A* ab, dafs bei ihnen B. sich dem Soibaut gegenüber nicht zu erkennen gibt, sondern einfach als Söldner in dessen Dienste tritt.“ Zur volleren Identifikation führen *PR*, die schon öfters mit ven. zusammengingen; bereits auf dem Meere und dann in Köln unter dem Decknamen Girart (*A*: als Giraut v. Dijon tritt er in Doons Dienste) lassen sie B. erfahren, dafs Soibaut Krieg gegen Doon führt. All dies läfst durchblicken, dafs im *Urboeve* der Held schon unterwegs erfuhr, dafs Soibaut-Sinibaldo Leute brauchte und den Zeitpunkt der Heimkehr als Söldner für geeignet hielt.

Als italienische Interpolation werden wir freilich anzusehen haben: Die Werbung als solche, die Figur des Riçardo, des echten *miles gloriosus*, und den Schauplatz, das Wirtshaus wie seinen Wirt Gutifer.

Die Verbindung von *PR* und ven. lassen den ursprünglichen Tatbestand noch deutlich erkennen.

m) Wiedersehen mit Sabaoth.

Auch hier läfst sich der ursprüngliche Sachverhalt mit aller Sicherheit erschliefsen, dank kontinentalen Redaktionen, die mit ven. gleichen Schritt gehalten haben: Während nämlich in *A* beim Übergang B.'s zu Sabaoth dieser ihn sofort erkennt, behält der Held in ven. bei Sinibaldo seine Rolle und den Decknamen Angossoxo bei. Als ihn der Werber Riçardo dem Herren von San Simon, Sinibaldo vorstellt, ereignet sich jene Szene, auf die wir anspielten: Dem Sinibaldo scheint der angebliche Angossoxo von aufserordentlicher Stärke. Riçardo aber antwortet (1888): „*No creço ch'el vaia un dinar*“. Auf diese geringschätzige Wertung hin vereinbaren beide, B. und Riçardo, einen Kampf unter besonderen Bedingungen, beider Hundertschaften sollen mitkämpfen, B. war 1839 „*cavo de sti .c. soldadi*“ geworden, auch sollten die Siegenden die Besiegten plündern dürfen. Hierbei schlägt Angossoxo den Riçardo auf den ersten Hieb schmählich nieder.

1904 Angossoxo ferì Riçardo como baron natural,
al primo colpo l'abatè al pra.
Li compagni de Bovo a queli de Riçardo andà,
Tuti li robà, nient li lassà.

— Dafs es sich bei dieser Bramarbasdemütigung um eine echt italienische Interpolation handelt, unterliegt wohl keinem Zweifel. Des kulturkistorischen Interesses halber habe ich den Inhalt etwas ausführlicher angegeben: Alles epische, alles ritterliche ist abgestreift. Er herrscht Landsknechtsitte und -Moral. Und da diese sonst im Gedicht nicht hervortritt, können wir gerade dem Geiste dieser einen Interpolation zufolge bemerken, dafs die italienische Tätigkeit an der Dichtung gering gewesen ist.

Von nun ab geht es in ven. wie es seit Odysseus Heimkehr in Märchen und Sagen bei solcher Gelegenheit gehen mufs: Niemand erkennt noch B. Vorab wird ein Beutezug gegen Dodon unternommen. Angossoxo und Sinibaldos Sohn Teris haben sich vor Antona in Hinterhalt gelegt und treiben ihm das Vieh ab, als dieses auf die Weide hinausgelassen wird. Dodon verfolgt die Räuber. B. läfst sich den Mörder seines Vaters weisen, reitet auf ihn zu, schlägt ihn zu Schanden, tötet dessen Neffen Albrigo (1956, 1965), dann gehts nach San Simon zurück. Hier erzählt Teris seinem Vater von der wunderbaren Kraft und den Taten des Angossoxo. „Heilige Maria", ruft Sinibaldo, „wäre dies am Ende Bovo? Solche Hiebe pflegte seine Sippe auszuteilen." Und er ruft seine Frau herbei, die einst des kleinen B. Amme gewesen ist (2009). „Würdest du wohl B. erkennen?" fragt er sie. „Ich würde ihn an dem Kreuz auf der rechten Schulter erkennen. Das ist sein Muttermal." — „Wie können wir ihn nun daraufhin ausspionieren?" — „Lafst ein Bad bereiten, dann werde ich seine Schulter betrachten."

Und so geschieht es. B. wird im Bade von seiner alten Amme erkannt, wie einst Odysseus, — und alle kommen, ihn als ihren zurückgekehrten Herren zu begrüfsen.

Ven. hat hier abermals im Gegensatze zu *A* die ursprüngliche Art des Vorgangs erhalten. Alle kontinentalen Redaktionen stimmen, wie wir gesehen, mit ven. darin überein, dafs sich B. dem Sabaoth nicht zu erkennen gibt (*ST* S. 17). Wie in ven. folgen nun Kämpfe, in deren Schilderung allerdings „jede Version ihren eigenen Weg geht. *P*[1] begnügt sich dabei mit einem einzigen kurzen Kampf. In *CT* hören wir von drei wechselreichen Schlachten, in deren erster und zweiter Doon verwundet wird." *PR* ist hier sehr breit, aber was wichtig ist, die Scharmützel „beginnen stets mit einem Hinterhalte B.'s."

Es lassen sich also die einzelnen Elemente sämtlich noch in den verschiedenen Versionen erkennen. *P*[1] stimmt zu ven. darin, dafs nur ein Kampf vor der Erkennung stattfindet. Das ist das natürliche, dem märchenhaften Charakter Entsprechende. Ebenso natürlich ist die Ausarbeitung der Kämpfe in den meisten Redaktionen, die hier bequem epische Gemeinplätze anbringen konnten. Ob sich in keiner Version Reste des Viehabteibens finden, scheint mir trotz Stimmings Schweigen an diesem Punkte

zweifelhaft.[1] Denn dies hat sich nun seinerseits in *A* erhalten: Dort beklagt sich Doon dem vermeintlichen Gyraut v. Dijon gegenüber, über Sabaoths (Sabots) Plünderungszüge:

2026 „il voit de nuyt mun chastel debriser,
ma tere destruit de beyvere e de manger,
a home ne a femme ne voit esparnier,
boves e motuns fet o li mener."

Man ist geneigt dies innerhalb der Interpolation von *A* oder seiner Quelle: „B. zuerst als Söldner bei Doon", als eine Erinnerung an jenen Beutezug aufzufassen, der in ven. die mittelbare Ursache zu seiner Erkennung bildet.

Lesen wir nun in *ST* weiter, so wird unsere Ansicht auf das schönste bestätigt. Unser Zutrauen zu der Zuverlässigkeit von ven. und die Überzeugung von der Unzuverlässigkeit von *A* wächst noch, wenn wir in *ST* eine Nummer überschlagen:

n) Doons Niederlage und Tod

wird in *A* durch eine Feldschlacht herbeigeführt. Doon wird trotz zahlreicher Hilfstruppen besiegt und getötet, seine Frau stürzt sich vom Turme herab. Die übrigen Redaktionen bieten völlig verschiedenes:

na) Kämpfe vor Hanstone.

(*ST* S, 20. 21.) „In allen Versionen, d. h. *CT*, *PR* und P^1 werden die Feindseligkeiten von Soibaut und den Seinen gleich am ersten Morgen nach der Heimkehr B.'s eröffnet. Nachdem ein Hinterhalt gelegt worden, trieben sie das Vieh von den Feldern weg und lockten auf diese Weise den Doon aus der Festung heraus. Bei der Verfolgung fiel letzterer in den Hinterhalt und wurde zu Boden geworfen." In *CT* und *PR* endet hiermit der Kampf; Doon flieht nach Hanstone. In *PR* gab erst jetzt B. sich den Seinen als ihren rechtmäfsigen Herrn zu erkennen." — D. h., wie S. 67 gesagt, wurde er von Soibauts Frau erkannt. *PR* und Genossen haben also nicht nur Erinnerungen an den ursprünglichen Tatbestand gewahrt, sondern stimmen, wenn man die Kölner Episode ausnimmt, Zug um Zug mit ven., dessen Reihenfolge: Hinterhalt, Abtreiben von Vieh, Verwundung Doons, schliefsliche Erkennung B.'s, die Hss. *PR* als ursprünglich bestätigen.

Was nun die Erkennung anbetrifft, so ist diese genau wie in ven. auch in anderen Redaktionen noch dargestellt, sodafs auch

[1] Herr Geheimrat Stimming hat nun meine Vermutung bestätigt. Aufser in P^1 ist das Wegtreiben von Vieh auch in den kontinentalen Versionen an dieser Stelle erzählt.

hier der Tatbestand für den *Urbovo* gesichert ist (*ST* S. 17): „In *PR* erkannte Soibauts Frau B. an einem Zeichen, und dieser mufste nun seine Verstellung aufgeben.“ Wieder haben also *PR* die gröfsere Treue der Überlieferung gegenüber bewahrt.

* * *

Für die ursprüngliche Erzählung, die ihren Helden, den sie kaum geborgen, nicht noch einmal ins Unglück stürzte, bleiben uns nur noch zwei Punkte übrig: Die vollkommene Rache am Usurpator, Wiedervereinigung mit der Heldin. An diesen beiden Punkten finden sich nun zwischen ven. und den übrigen Redaktionen nicht mehr viel Übereinstimmungen und wir vermuten von vornherein, dafs hier die ursprüngliche Sage, nachdem einmal die Wiedererkennung herbeigeführt war, mehr mit einer knappen, den Glückswechsel nun Schlag auf Schlag entrollenden Darstellung erreicht haben wird, als mit detaillierter Erzählung. Und so scheinen denn beide Redaktionen *franko-italienische* wie *anglo-französische* hier in ihrer Weise das ursprünglich einfache Ende ausgesponnen zu haben. Das Verfahren der letzteren haben wir im Wesentlichen schon geprüft. Es mit dem von ven. zu vergleichen, durch die spätere Trübung, wo möglich, einen Durchblick auf die ältere Gestaltung der Sage zu erhalten, ist von nun ab unsere Aufgabe.

o) Josiennes Not und Rettung.

§ 18a. Diese Novelle, die wir wenigstens mit Parallelen vergleichen konnten, wenn auch die Quelle nicht gefunden wurde, ist bereits als Interpolation erkannt worden (S. 27). Nachdem bisher die Hss. *PR* als die getreuesten der Familie sich erwiesen haben, wird man bei Beurteilung dieser Novelle ihrer Gestalt in *PR* mehr Gewicht beilegen dürfen, wie in *A*. Dort heifst der Werber und Gatte Huidemer (*A*: Milo, *CT* Widemer, *P*[1] Oudemer) und ist ein Neffe des Erzbischofs. Er erhält durch diesen die Hand der Josienne, da er falsche Zeugen beibringt, B. sei tod. B. träumt von ihrer Not, tötet den Huidemer (in *A* ist Josienne die Mörderin!) und reist dann mit seiner Frau heim.

p) a. Die Anklage.

p) b. Das Gottesurteil.

§ 19, 20. In den kontinentalen Redaktionen wird das Endresultat dadurch herbeigeführt, dafs Soibaut und sein Gegner Doon am Hofe des Königs von England gegeneinander klagen, dafs B. den Doon zum Zweikampf herausfordert, besiegt und Doon darauf gehängt wird. Dies ist jedenfalls eine Interpolation im Geschmacke der *Chanson de Geste*, wenn sie auch, meiner Ansicht nach, in *A*

ausgelassen sein dürfte, weil dieses Doon zum Kaiser gemacht hatte, der also im Gottesgericht keine Rolle hätte spielen dürfen.

Die Auseinandersetzung mit Doon (Dodon) ist in ven. nun ganz anders dargestellt, aber doch so, dafs Beziehungen zu den kontinentalen Redaktionen durchschimmern:

B. und Teris verkleiden sich als Ärzte, da der schwerverwundete Dodon nach solchen verlangt hat (2061 ff.). Verabredet ist, wenn B.'s Horn erklingt, dringen die von S. Simon in Antona ein. Alles verläuft programmmäfsig, B. bemächtigt sich Antonas, Dodo flieht bis Paris (2178), B.s Mutter wird eingemauert.

Dodon aber hat mittlerweile bei König Pipin in Paris so lange gebeten, bis dieser ihm 30000 Mann gegeben:

> 2198 E tanto lo traditor lo pregá,
> Che .XXX. milia chavaleri li donà.

Mit diesen zieht Dodo nebst König Pipin, „*le Re de cristentà*", gegen Antona. Aber B. macht mit seinen 15000 (2209) einen Ausfall, und fängt den König. Nun macht B. ihm das Unrecht klar, das er verschuldet, Pipin verspricht heimzuziehen und gibt als Pfand seinen Sohn Karl und drei Getreue. Das Heer zieht ab. Von einer Bestrafung Dodon's ist keine Rede.

Was uns als alt belegt wird, ist der Bittgang Doons an den königlichen Hof, den die stets Getreuen *PR* erhalten haben: „Hier zog Doon mit vielen Schätzen nach der Hauptstadt, nahm Quartier bei einem Bürger, und bat den König bei dessen Austritt aus der Paulskirche um Schutz wieder seinen Gegner. Da er keinen Erfolg hatte, wandte er sich an zwei seiner Verwandten, und diese setzten es durch, dafs der König ihn in seinen Dienst nahm und sogar zu seinem Fahnenträger machte."

Hierdurch wird die Darstellung von ven. im Wesentlichen bestätigt. Ven. hat Dodo Grund zur Beschwerde dadurch gegeben, dafs es ihn durch B. aus Antona herauswerfen läfst. Die Art, wie dies geschieht, durch Verkleidung als Arzt, ein Gemeinplatz aus der Schwankliteratur (*Fabliau du vilain mire*, *Trubert*, *Eulenspiegel*) macht diese Partie verdächtig. Wahrscheinlich war der alte Grund zur Beschwerde und zur Bitte um Hilfe jener sicher alte Hinterhalt, aus dem B. Vieh abtrieb und den verfolgenden Doon schwer verletzte. Wiederhergestellt ging also der Usurpator an den Königshof, um sich zu beschweren.

An welchen Königshof? Hier stimmen zum ersten Mal kontinentale und anglonormannische Redaktionen zusammen: Nach London an den englischen, gegen Pepin an den französischen in ven. Für die kontinentalen ergibt sich hier ein Widerspruch: Sie lassen Doon aus Mainz stammen, Hanstone in den Ardennen liegen und doch ist London die Residenz des Lehnsherrn und Helfers. Hieraus schlossen Stimming und nach ihm Zenker: London ist der alte Schauplatz, die Versetzung Doon's nach Mainz, Hanstones nach dem Kontinent ist eine Änderung der kontinentalen

Redaktionen. Wenn sie änderten, warum liefsen sie da London stehen?

Durch das bewiesene Filiationsverhältnis, dafs *A* und die kontinentalen Redaktionen eine Familie gegen ven. bilden, ist ein auf dieser Grundlage fufsendes, kritisches Urteil eben doch: *A* und Genossen haben London als Stätte des Lehnsherrn, — ven. Paris: Die Lage ist für den *Urbueve* unentschieden und nicht entscheidbar. (Vgl. S. 45, 46).

Die beiden Familien haben ganz verschiedenen Schauplatz. Ein Teil der einen, die sog. kontinentalen Redaktionen, haben den Schauplatz für einen Teil der Handlung gewaltsam geändert, und so zu dem Widerspruch geführt, dafs der Lehnsherr der am Rhein und in den Ardennen beheimateten Helden — in England wohnt. Allein *A* und ven. sind widerspruchlos, hier spielt sich alles in England ab, in ven. ebenso alles in Frankreich.

Was sollen anders wir daraus schliefsen, als dafs in der Quelle beider zwar *Hanstone* genannt, vielleicht auch *Southampton* gemeint war, aber sonst eine nähere Bestimmung fehlte, wie dies ja dem Märchen eigentümlich ist. Und gerade dies scheint mir stilkritisch für die Quelle von Wichtigkeit. Wir kommen darauf zurück.

q) In der Heimat.

§ 21. Da die Einnahme Antona's durch B., der sich als Arzt verkleidet, nicht ursprünglich schien, da zudem die Verwundung Dodon's und der Viehdiebstahl den ursprünglichen Anlafs zu dessen Bittgang nach Paris bildeten, gelangt erst nach der Auseinandersetzung, die nach der Konkordanz von *A* und ven. in einer Feldschlacht, nicht wie in den kontinentalen Redaktionen in einem Gottesgericht bestand, Hanstone-Antona in B.'s Hände. Für diese Partie, den feierlichen Einzug in Hanstone, den eine ursprüngliche Sage wohl nur skizziert haben würde, sind wir auf die kontinentalen Redaktionen angewiesen, die diese Szene, die darauffolgende Hochzeit ausführlich erzählen (*ST.* S. 24). Die Einsperrung der Mutter B.'s, wie sie ven. erzählt, bestätigt hier V^1, wo die Verbrecherin, wie in ven. auf Sinibaldo's Bitten in einen Turm gesperrt wird:

2180 Davanti se fè soa mare presentà,	*ST.* S. 24: „Nun folgt in *CT*,
Ch'elo la vol far bruxar.	V^1 und V^2 die Bestrafung der Mutter
Alora Sinibaldo prexe a parlar ...	B.'s. In *V* befahl B. anfangs, sie in
„Mo fela intro .II. muri murar,	einen Turm zu werfen, liefs sie jedoch
Ch'ela possa penitençia far."	auf Josienne's und Soibauts Bitten in
Bovo fè como Sinibaldo lo consià.	eine Abtei sperren, wo sie bis zu
Un ano e .III. mexi là dentro demorà.	ihrem Tode Bufse tat."

Eine Nachbenutzung von ven. durch V^1 für diese einzige Stelle ist kaum anzunehmen und der folgende Gang ist ursprüng-

lich: Bovo wollte sie grausam bestrafen. Sinibald bat für sie, sodafs sie in einer Weise eingesperrt wurde, in der sie Bufse tun konnte.

r) Wiedervereinigung B.'s mit Gattin und Kindern.

Die übrigen Kapitel, die Stimming anführt, gehören zur zweiten Verbannung, sind also in ihrem Grundstock bereits als unursprünglich erkannt worden:

1. 14. Nach London 15. Das Wettrennen 16. Die Verbannung	Historische Novelle über Alboin in Regino's Chronik: (**Literarische Entlehnung wahrscheinlich**).
2. 17. Josiennes Niederkunft und Gefangennahme 18. Sabot findet Josienne 19. In Civile 20. Die Wiedervereinigung	Eine in 1001 Nacht nachgewiesene Fassung des Märchens: „Trennung und Wiedervereinigung" (**Literarische Entlehnung wahrscheinlich**).
3. 21. Sieg über Yvori 22. Das Ende	Nachgeschichte, die alle nicht vollendeten Fäden abschliefst, jedem eine Krone verschafft und das „gute Ende" herbeigeführt.

Auch die übrigen Handschriften geben ein nur in Nebensächlichem von *A* abweichendes Bild.

Ven. erzählt seinerseits ganz andere Dinge: Vorab braucht ven. keine neuen Fäden anzuknüpfen, denn noch besteht die Trennung zwischen B. und Josienne. Wir haben schon gesagt, dafs diese Trennung uns wohl den Anschein erweckt, als ob sie ursprünglich sei: Denn erstens kann man die Trennung während der zweiten Verbannung in *A* und Verwandten als Reflex derselben betrachten, wenn dieselbe auch organisch zu dem Märchentypus „Trennung und Wiedervereinigung" gehört. Zweitens ist die hochcharakteristische Löwenepisode als Episode zu schwerwiegend und als Angelpunkt der Handlung, als welche sie ja in ven. auftritt, weit eher am Platze. Drittens, und das scheint das Entscheidende: Der Überfall durch Löwen oder sonstiges Getier und die hierauf erfolgende Trennung erscheint, wie sie in ven. erzählt ist, auch noch andern Orts. Wir nannten die *Eustachius-Legende* (Löwe und Wolf), das *Wilhelmsleben* (ein Wolf), den *Octavian* (Affe und Löwe), die entsprechenden arabischen Märchen (Wolf). Es handelt sich also hier um Ausbeutung eines in der Volkssage lebenden Zuges, der als Angelpunkt der Trennungssagen dient. Für die Löwenepisode im *Bovo* ist also der natürliche Weg vom Angelpunkt der Handlung zur Episode gesichert. Und ven., das sie noch in alter Rolle nämlich als Angelpunkt kennt, triumphiert auch hier. Somit ist von vornherein ven.'s Schlufs der Beachtung

würdig und enthält zweifellos alte Elemente, die eine Vergleichung mit den anderen Redaktionen, noch erkennen lassen wird.

Zusammenfassung.

Wie ein selbständiges Lied hebt der Schlufs in ven. an:

2244 Dela bela Druxiana comença li cantar.
Como ela sta in corte de so par.

Dort hat sie von Spielleuten gehört, dafs B. wieder in seiner Heimat ist, und sein Reich zurückerobert hat:

2246 Spesse fiade à oldù contar
A nobeli cantadori e bufon e a çublar
Che Bovo è tornado in soa contra',
À prexo soa tera, so pare vendegà.

Deshalb färbt sie sich schwarz und da sie die Harfe wohl zu meistern versteht, durchzieht sie die Lande als Spielfrau und ihre beiden Söhne tanzen dazu:

2258 A modo de çublara va cercando le contra';
Li fioli balava e ella l'arpa sonà.

Aber viele Königreiche mufste sie durchsuchen, ehe sie ihn fand:

2266 molti riami li conviene cercar
Avanti ch'ela podesse Bovo trovar.

Das klingt alles wunderhübsch, echter Märchenstil, nur ist nicht ohne Widerspruch, dafs sie auf der einen Seite von „edeln" Spielleuten hört, B. sei zurückgekehrt und wieder in Ehren, und deshalb auszieht, — auf der andern die Königreiche nach ihm durchsucht. Hier mischen sich offenbar zwei volkstümliche Züge: Mutter und Kinder suchen den königlichen Vater auf, dessen Aufenthalt sie kennen (*Sakuntala*), und ein Mädchen, eine Frau sucht als Spielfrau verkleidet den Gatten, oder der Gatte die Gattin, oder ein Lehnsmann den Herrn (*Aucassin*, *Huon*, *Blondel*). Letzterer von beiden Zügen scheint vorab der ursprüngliche zu sein, auch Rajna weist (S. 149) die Verse 2244 ff. dem italienischen Bänkelsänger zu. Wir haben also ursprünglich folgende Überleitung: Als B.'s Söhne ein gewisses Alter erreicht (2260: sieben Jahre), färbt sich Druxiana schwarz und zieht mit ihnen aus, um den Gatten und Vater zu suchen.

Dieser ist mittlerweile von Malgaria, jener Sultanstochter, durch einen Boten um Hilfe angegangen worden, weil der König Passamont von Ungarn Sadonia belagert. Wir können uns kurz fassen. B. eilt dorthin, besiegt Passamont, hierzu kommt Druxiana und nun naht die Lösung.

Malgaria läfst sich taufen und ist bereit dem Sieger die Hand zu reichen. In diesem Augenblick langt Druxiana vor dem Palast an und beginnt ihr Lied:

2406 „Chavaleri e baron, or entendì ça
D'un novo sonar del regno de França,
De Bovo d'Antona e de la bela Druxiana,
Como elo la perdì sula riva del mar." —
Quando Bovo l'oldì un sospir çità, ...

Die Darstellung ist nicht ohne Gröfse. Hernach aber ist die Entwickelung, die so einfach anhob, in ungeschickter Weise aufgehalten: Druxiana gibt sich nicht zu erkennen, wird gut verpflegt. Ihre Söhne sollen B. das Wasser reichen, Druxiana schärft ihnen ein, wenn man sie danach fragt, zu sagen, sie hätten ihren Vater nie gesehen, aber ihre Mutter sage, Bovo, der Herr von Antona, sei es. So wird die Erkennung herbeigeleitet, Malgaria verzichtet auf B. und heiratet Teris, B. und Druxiana sind wieder vereint.

Dafs die Grundlage dieser Erzählung dem *Urboeve* angehörte, geht aus *A* hervor. Die *Civileepisode* enthält eine Reihe von Zügen, welche dem orientalischen Märchen (vgl. S. 33) fremd waren: Die erste war: Josienne suchte mit Sabaoth's Hilfe den B. als Mann verkleidet und ebenso wie Druxiana mit einem Kraute gefärbt:

2773 „Dame", dist Sabaoth, „ne vus enmaez!
A la lei de home vus frai jeo vester."

2779 un herbe achata, unkes meylur ne vist;
tut en tent son cors e son vis.

Sie aber beginnt von B. zu singen:

2784 Un jur se començe Josian purpenser
e de Boun comence a chanter.

Die Erkennung freilich wird nicht durch diesen Gesang herbeigeführt, worin wir nur ein weiteres Zeichen von dem geringen Grade der Treue von *A* zu sehen haben, dagegen spielt dann bei dem Hochzeitsfest des Teris und der Herrin von Civile, das nun folgt, Josiane auf:

3029 Josian sa viele ad arotez,
Pur l'amur Terri ad trois vers sonez.

Hieraus ergibt sich dann die zweite Übereinstimmung der *Civileepisode* mit ven., Tieri ist beiderseits der Tröster der Braut oder unrechten Gattin des B., nach Wiederfinden der rechtmäfsigen Gattin.

Die zwei Züge: Nach Trennung von Josienne hatte B. Beziehungen zu einer anderen Frau, — als Josienne wiedergefunden war, wurde diese zweite Frau Sinibald's Sohn Tieri angetraut, — sind also sicher alt. In der Quelle von *A* und Verwandten wurde an Stelle der einfachen Handlung ein Märchen vom Typus „Trennung und Wiedervereinigung" an die Stelle geschoben, in „ven." wurde, noch zur Zeit der französischen Gestalt (wie die *ent* : *ant*-Tirade 2326—2336 beweist), die

in der Mitte eingeflickte Malgaria, die Maugalie des *Floovent*, hier zum zweiten Mal benutzt. Das Aufgeben der Heimat seitens B.'s scheint also im Charakter der sekundären Entwickelungen zu liegen: In der Quelle von *A* war eine erneute Verbannung B.'s durch den Charakter des als Vorlage dienenden Märchens gegeben, in der Quelle von ven. ein Ortswechsel B.'s durch den Aufenthalt der Malgaria bedingt.

Vermutlich blieb im **Urboeve* der Held in der Heimat, nachdem er sie einmal wieder erreicht. Dort war er gerade im Begriffe sich zu verheiraten, da er Josienne von den Löwen zerrissen wähnte, — da traf die Totgeglaubte mit ihren Zwillingen ein, B. erkannte sie an dem Lied, das sie sang, einem Lied, das Dinge schilderte, die nur sie und er kennen konnten, seine Braut aber wurde mit Tieris getröstet.

Auf dieser Grundlage entwickelten die zwei grofsen französichen Familien, die eine mit Hilfe der Maugalie aus *Floovent*, die andere mit einem Märchen, ihre abweichenden Darstellungen.

* * *

Es bleibt nur übrig darauf aufmerksam zu machen, dafs der Schlufs von ven. mit dem von *Aucassin und Nicolette* derartig übereinstimmt, dafs hier eine Verwandtschaft wohl behauptet werden könnte. Auch die *Chantefable* läfst das Paar kurz vor dem Schlufs noch getrennt werden. Aucassin zieht nach Biaucaire zurück und bleibt nun dort. Zu seiner verträumten Liebhaberfigur passen Heiratsgedanken freilich nicht.

Nicolette ihrerseits übt sich auf der Fiedel, dann färbt sie sich schwarz (= *A*, ven.) und zieht Männerkleider an (= *A*).

(Suchiers Ausgabe 38, 16.) „*Si prist une herbe si en oinst son cief et son visage, si qu'ele fu tote noire et tainte. Et ele fist faire cote et mantel et cemisse et braies si s'atorna a guise de jogleor.*“

Wie in ven. schliefslich ist es das eigene Schicksal, das sie vorträgt, und durch das die Lösung herbeigeführt wird:

39, 16 „Plairoit vos oïr un son
d'Aucassin un franc baron,
de Nicholete la prous?“

Die Verwandtschaft beider Texte ist wohl „folkloristisch“.

Der andere Zug der *Boevesage* aber, der Held, in der Überzeugung, dafs die erste Gattin oder Geliebte tod sei, ist im Begriff zu heiraten, als die zweite eintrifft, ist ein beliebtes Märchenthema, das mit Vorliebe als Schlufs benutzt wird. Wir finden es in den

Grimm'schen Märchen als solchen in: Nr. 88 *Das singende, springende Löweneckerchen*, 113 *de beiden Kunigeskinder*, 186 *die wahre Braut*, 193 *der Trommler* u. a. m.

—

So zeigt sich ven. nicht nur durch Vergleichung mit *A*, als die treuere Redaktion, sondern auch durch Vergleichung mit anderen Sagen und Märchen, deren Ton und Typen das italienische Bänkelsängergedicht in grofser Treue bewahrt hat. In solcher Treue, dafs die wenigen Interpolationen, die wir innerhalb der Dichtung haben nachweisen können, bis auf ein Paar italienische Züge, noch französischen Ursprungs sind.

Charakter und Inhalt des Urbueve.

Die letzten Untersuchungen über sagenechte Namen und Ereignisse des *Beve* haben gute Resultate geliefert, so gute Resultate, dafs wir es unternehmen können, Ereignisse, die für den *Urbueve* gesichert sind, in Form einer Inhaltsangabe wiederzugeben.

Bevor wir dies aber tun, sollen noch ein Paar Worte über die mutmafsliche Gestalt dieses *Urbueve* hier Platz finden: Während *A* mit den nächsten Verwandten, dem englischen, kymrischen, nordischen Texte so eng zusammenhängt, dafs eine Behandlung von Vers zu Vers möglich war, scheint das Verhältnis dieser Familie mit den kontinentalen Redaktionen ein solches zu sein, das Geschehnisse, Reihenfolge der Geschehnisse im wesentlichen übereinstimmen, dafs diese letzteren mit ihrem beinahe dreimal so grofsem Umfang, als ihn *A* hat, nur eine formelle Modernisierung darbieten, wie ihn das *Rolandslied* in der Alexandrinerversion, die *Haimonskinder* in der Version von 28000 Versen u. a. m. erfahren haben. Die gewandtere, jüngere Zeit, das bereits stark literarische XIV. und das XV. Jahrhundert verlangten nach weit gröfseren Umfang der Lektüre, als die vergangene, gute alte Zeit.

Zwischen *A* und den kontinentalen Redaktionen werden sich ebenfalls Stellen nachweisen lassen, in denen der Wortlaut noch Abhängigkeit zeigt, besonders werden ganze Partien nachweisbar sein, in welchen die alten Reime beibehallten sind. Diese Art abhängiger Umbildung ist ja für diese literarische Modernisierung typisch.

Ganz anders, wenn wir ven. mit *A* vergleichen.

Ich kann im voraus verraten, nicht ein Vers, nicht ein Reim ist beiden Texten gemeinsam. Auch die Handlungen liefsen ja meist nur eine gemeinsamen Quelle durchblicken, der Wortlaut seinerseits erlaubt diese Perspektive nicht. Auch an Stellen, die sachlich identisch sind (es sind ihrer nicht viel), gehen beide Texte weit auseinander. So bei dem Auftrag der Gattenmörderin an Doon:

ven. 8 „Rizardo“ disse la donna, „intendè lo mi'parlà:
Alla zità di Maganza ti convien andar;
Dirai a Dudon che t'avi a parlar;
Da mia parte l'averì a salutar,
E di che l'amo plu che pare nè mar;
C'allui me volsi voluntera maritar; . . .
17 Dili che con sua zente elo si deba armà,
Chon .xv. milia chavalieri presà:
Sì vengha a prendere Antonia la città.
In lo boscho de Sclaravena se debia inboschà:
Io manderò lo dux Guidon a caxar,
E chon si nonn-averra arme a portar;
Venti zoveni bazaler l'averà conpangnar.
Della morte del suo pare se porà vendicar.“

A. 51 „Messager“, dist ele, „en Alemaine ore tost alez!
En Alemaine ja ne demorrez,
a le riche emperur de la meii part dirrez,
ke jeo lu envoie saluz e amistez;
e dites lu, ke il ne lese pur homme ke seit nez
ke le primer jur de may ne seit aprestez. —
E di lui, ke il face ov lui aprester
quater cent de chevalers, se facent ben armer
E veinient en ceste forest par desuz la mer;
jeo lui envoierai mon seignur ausi com pur chacer
e poi de gent od ly, ne ly estoit doter,
e di lui, ke il ne let lui jamés eschaper
que il ne lui coupe le chef o un branc de ascer.“

Oder bei Gelegenheit des Überfalls, der hier in verbrecherischer Weise beschlossen wird, eine Partie, die in ven. sicher noch im französischen Wortlaut erhalten ist (vgl. die Assonanzen):

ven. 110 Li ber Guidon fé tuto el so talant;
Alora se cense lo bon brand,
Montà sovra un palafren anblant;
Esse d'Antona con .X[X]. nobeli infant.
In lo bosco de Sclaravena intrà Guidon le possant;

A. 138 Lui quens mounta un destrer abrivé,
un escu a son col, en sa mein un espé;
il ne avoit nul haubrek ne nul heaume gemmé,
treis compainons sunt ov lui muntez.
Ore mourra lui quens a doel e a vilté.

Jetzt stöfst der Mörder auf ihn und ruft:

ven. 121 Ad alta voxe forte va cridand:
„Ay, Guidon d'Antona, vegnù è 'l to finimant!“
Oldìlo Guidon, sì plançe duremant,
. . . .

125 „Lasso“, disse Guidon, „tristo mi dolant!
Questa è Blondoia ch'à fato sto tradimant.“

A. 145 en haut ly escrie: „Venez, veilard, avaunt!
Vus perderez la teste, par deu, ly tout pussaunt!“.
. . . .

153 Lui quens lui dist: „Donk volez vus mesprendre?
Encontre tun cors voil ma femme defendre.“

Wir haben Stellen gewählt die sachlich geradezu identisch sind. Die erste davon hat sogar in beiden Texten den gleichen Assonanzvokal, und dennoch nur ein paar identische Reime: ven. 20 *caxar*; *A* 60 *chacer*. Dieser ist natürlich belanglos, da es merkwürdig wäre, dafs bei Beschreibung einer Jagd, in einer *é*-Tirade das Tätigkeitswort nicht in Assonanz gestellt würde. Ven. 9 *andar*, *A* 51 *alez*; ven. 17 *armà*, *A* 58 *armer* unterliegen gleichen Bedenken. Kurzum die mangelnde Identität der Reime, die in der ersten Partie trotz gleichen Reimvokals sich zeigt, ist vorab ein Rätsel.

Und doch geht es in den angeführten Stellen durch den Wortlaut hindurch, wie ein Faden, wie ein gemeinsames Vorbild. Wie gesagt an den angeführten Stellen und an fünf, sechs anderen im ganzen Gedicht. Die Reihenfolge der Gedanken ist so, dafs auch hier wieder an Zufall nicht gedacht werden kann.

Wir dachten zuerst, — und das schien sich aus dem zu Anfang geäufserten (S. 11 ff.) zu ergeben: Ven. besteht der französ. Lautlehre nach aus einer einzigen *é*-Tirade, die mehrmals durch kurze nasalierte *a*-Tiraden unterbrochen ist. Eine uralte in gewissen Gegenden Frankreichs noch überlieferte Form, die in den *Lothringern* erhalten, in den *Haimonskindern* mir noch erschliefsbar scheint. In den *Haimonskindern* wäre diese Form, dem Geschmack an Wechseltiraden folgend zerstört worden. Auch die *Lothringer* zeigen Einschub in Wechseltiraden. Sollte da nicht ven. die alte Form nur durch jene *-ant*-Tiraden unterbrochen erhalten haben? *A* aber eine Umdichtung in Wechseltiraden sein? Überwiegen ja doch die *é*-Tiraden noch.

Dem widerspricht jedoch eins: Dann würde an Stellen, in denen die *é*-Tiraden erhalten sind, sich noch Übereinstimmung in den Reimen zeigen. Dafs ist jedoch nicht der Fall.

Beispielsweise assoniert B.'s Rüstung vor dem Kampfe in Armenia auch in *A* auf *é*: Vergleicht man ven. 622—639 mit *A* 532—547, so ist bei der sachlich beinah identischen Scene kaum ein Reimwort, das zu dem anderen stimmt.

Dieselbe Beobachtung machen wir bei Beschreibung des Gefängnisses. Ven. 1000—1005: *A* 940—948. Nicht anders bei dem Löwenkampfe: ven. 1735—1759; *A* 1652—1672. Hier ist wenigstens übereinstimmend, dafs Josianne durch einen Schrei die Löwen aufmerksam macht:

ven. 1743 La çentil dona ave paura mortal;
Ad alta voxe comença a cridar:

A. 1663 La pucele le vist si comence a trembler,
pur pur de le bestes comence a crier.

Aber alleinstehend wie er ist, kann auch dieser in beiden zu findende Reim nur auf Zufall beruhen und wir müssen volle Divergenz beider Redaktionen in Wortlaut und Reim feststellen.

Welches ist nun bei solcher Sachlage die wahrscheinliche Lösung? Sollen wir in einem Texte d. h. also in ven., die ältere Gestalt erblicken und zwischen dieser und den übrigen Versionen eine Prosaredaktion annehmen? Dafür sind nun aber doch diese Texte zu alt und Prosaredaktionen doch erst im XIV. und XV. Jh. an der Tagesordnung.

Wenn eine Dichtung, wie der *Tristan* an verschiedenen Orten verschiedene poetische Gestaltung erfährt, so mutmafst man, dafs die gemeinsame Quelle eine Sage gewesen ist und die übliche Form der Sage hatte: Die Prosa. Nicht anders bei jenen Volksnovellen, die in Reime gebracht: *Fablaux* hiefsen: Wenn Paul Meyer zu einem bekannten *Fabliau* eine neue Fassung beibringt, die den Sachverhalt des bekannten Gedichtes ziemlich getreu widergibt, doch mit ganz anderen Worten, ganz anderen Reimen, so urteilt er:

(Rom. XXVI S. 86) „*Pour le sujet, La Grue et le Héron sont identiques, mais la rédaction est absolument dissemblable. Les deux poèmes sont à peu près de même longueur, ... mais les diverses parties ne sont pas développées de même dans l'une et dans l'autre rédaction ... Je suis porté à croire ... que les deux fableaux sont la mise en œuvre d'un conte qui faisait partie de la littérature orale de l'époque, et dont on trouvera peut-être encore d'autres rédactions. Ce qui me conduit à cette conclusion, ce ne sont pas seulement les différences que j'ai signalées, c'est le fait que les deux rédactions n'ont pas un seul vers en commun.*"

Wenn wir statt der *Grue* und dem *Héron* unseren *Bovo d'Antona* und daneben den *Boeve de Hanstone* setzen, so brauchen wir an den Äufserungen des französischen Gelehrten kein Wort zu streichen. Sie gelten auch dann. Und geben unsere Meinung unzweideutig wieder: Die beiden Redaktionen, die wir von der *Bovosage* besitzen, geben keine poetische Quelle wieder, sondern eine Sage, eine Erzählung, die im Volksmunde lebte, im Charakter die Erfindung des XI. und XII. Jh.s des Zeitalters der Kreuzzüge, zeigt, und dann im Laufe des XII. und XIII. Jh.s., an zwei Stellen Frankreichs unabhängig von einander in Verse gegossen wurde. Dafs diese Sage in Prosa kursierte, zu einer Zeit, wo die moderne Form des Heldenepos, der Vers, in alle anderen Gebiete übergriff, Roman, Novelle, Märchen sich eroberte, wie er sich ja dann auch den *Boeve* eroberte, wird nur den Wunder nehmen, der den *Boeve*

immer noch für ein Epos hält. Und doch gibt es in der altfranzösischen Dichtung wenig Beispiele, in denen eine Erzählung sich so sicher einreihen läfst, wie gerade diese. Der *Bueve* aber ist ein Märchen, ein Volksmärchen gewesen und, wie dieses stets, wurde er in Prosa erzählt. Auch im Gewande des ritterlichen Epos, das ja im XII. und XIII. Jh. mancherlei Märchen und Novellen umgehängt wurde, man denke an *Amis et Amiles*, *Jourdain de Blaivies*, *Huon von Bordeaux*, *Elie de St. Gille* u. a. m., auch in diesem glänzenden und waffenstarrenden Gewande, bleibt er, was er war, ein Märchen. Und aus dem kriegerischen Visier blickt jene Physiognomie, die das stillsitzende Volk, die Stube der Frauen und Kinder liebt: Die grellen Übergänge von Glück zu Unglück und zurück zu besserem Los, der Fall von hoch zu niedrig, — die Prinzessin die sich dem Knechte ihres Vaters verlobt, der aber eigentlich ein Prinz ist, — die unerhörten Heldentaten, die ein Knabe gegen Tausende verrichtet, — der Uriasbrief, die Trennung, kurz vor dem guten Ende, — Strafe der Übeltäter und Wiedervereinigung. Die Heimat *Hanstone* zwar genannt, ihre Lage aber in der Quelle sicherlich unbestimmt gelassen. (Vgl. S. 71.) Das alles sind echte Märchenzüge, wie sie sich in allen Märchensammlungen oft in unendlichen Varianten wiederfinden lassen.

Und nun, nachdem wir den Charakter der Sage und ihre Weiterentwicklung beobachtet haben, folge der Inhalt des Märchens, wie er sich uns erschlossen hat, meist in unzweideutiger Weise, an unsicheren Stellen durch kursiven Druck und Anmerkungen gekennzeichnet.

Das Märchen von Bueve de Hanstone eine Sage des XII. Jahrhunderts.

I.

In der Stadt Hanstone, die unweit von *Mainz* liegt, herrschte einst ein Herzog namens Guido. Er hatte auf seine alten Tage hin noch geheiratet und ein Söhnchen erzeugt, Bovo mit Namen, das in Hanstone heranwuchs.

Die junge Gattin des Herzogs aber war mit ihrem Los unzufrieden, das sie an einen alten Mann fesselte, und trug sich damit diese Fesseln zu sprengen. In ihrer Mädchenzeit hatte sie Herrn Doon von Mainz mit Wohlgefallen gesehen und Herr Doon sie. Als aber der Jüngling sie von ihrem Vater zur Gattin verlangte, hatte dieser ihm ihre Hand verweigert und sie mit dem alten Herzog vermählt.

Eines Tages überlegte die Herzogin, dafs sie doch schön und jung sei und ihr Mann alt und gebrechlich, und darum beschlofs sie ihn aus der Welt zu schaffen.[1]

[1] Nach *A* 40 ff.; ven. hat noch nicht eingesetzt.

Sie rief einen Getreuen[1] zu sich und sagte ihm: „Höre meinen Auftrag! Du sollst nach *Mainz* gehen. Dort wirst du Herrn Doon aufsuchen, ihn von mir grüfsen *und ihn daran erinnern, dafs er in meiner Jugend um mich geworben. Aber mein Vater weigerte ihm meine Hand und verheiratete mich an den Herzog Guido.*[2] Nun soll er seine Rüstung anlegen, soll zahlreiche Bewaffnete mit sich nehmen und sich im Walde in Hinterhalt legen. Ich aber werde meinen Herrn dorthin senden, ohne Waffen, mit nur geringer Begleitung. „*Dann kann Doon Rache an ihm nehmen.*“[3]

„Herrin, nach euerm Willen“,[4] antwortete der Getreue.

Der Bote verliefs Hanstone und kam nach *Mainz*; trat vor Doon und richtete seine Botschaft aus: „Ich soll euch von der Herzogin von Hanstone grüfsen. *Erinnert euch, dafs ihr in eurer Jugend um sie geworben habt. Aber ihr Vater weigerte euch ihre Hand und gab sie dem Herzog Guido.* Legt nun eure Rüstung an, nehmt zahlreiche Bewaffnete mit und legt euch im Walde in Hinterhalt. Sie aber wird ihren Herrn ohne Waffen mit nur geringer Begleitung hinsenden. *Dann könnt ihr Rache an ihm nehmen.*“[5]

Doon gab freudig seine Zustimmung, beschenkte den Boten[6] *und ging straks sich zu rüsten.*[7] *Der Bote aber kehrte nach Hanstone zurück und brachte der Herzogin das Jawort ihres Buhlen.*[8]

Die Herzogin aber ging zu ihrem Gemahl und sagte ihm: „Herr“, sagte sie, „ich fühle mich recht unwohl. Wenn ich *Eberfleisch* haben könnte, *so meine ich wohl, dafs ich wieder Genesuug fände.*[9] *Der Herzog rief nach seinen Waffen, sie aber schwatzte ihm diese unter einem Vorwande ab,*[10] *und ging dann ihm den Judaskufs*[11] *zu geben.*

Der Herzog verliefs Hanstone mit wenig Begleitern und drang in den Wald ein.[12] Bevor er ihn wieder verlassen wird, hat ihn das Schicksal erreicht.[13] Noch sucht er den Wald ab nach dem

---

[1] ven. 5 *un suo segreto . . . lo qual Rizardo fo chlamà, A* 46 *messager.*

[2] nur ven. 13ff.

[3] nach ven. *A* 64 hat: „Wenn ihr Liebe wünscht, so schneidet ihm den Kopf ab.“

[4] ven. 37; *A* 69.

[5] Die Rede getreu nach dem Auftrag. So —, und das ist ein echt volkstümlicher Zug — verfährt auch ven. *A* gibt den Auftrag frei wieder.

[6] Nach *A* 97 ff. Wie Rizardo bei Übernahme des Auftrags, sträubt sich in ven. Dodo anfänglich gegen die Tat. Wir halten dies Sträuben beidemal für unursprünglich.

[7] Nach ven. 85. Hier fehlt die Verbindung mit der Herzogin, die sicher alt ist.

[8] Nach *A* 107ff. Hier fehlt seinerseits die Rüstung Doons.

[9] Nach *A*. Vgl. S. 54.

[10] Nach ven. 106—109 (Zwischen 106 und 107 mufs eine Lücke sein. Der Verabredung entsprechend (vgl. A 90) mufs dies alt sein.

[11] Der Judaskufs (*A* 137). Vgl. hierüber Leo Jordan, *Die Sage von den vier Haimonskindern* S. 65[2] und Nachtrag hierzu.

[12] nur *A* 136.

[13] ven. 117, *A* 142.

Eber,[1] da bricht auch schon Doon aus dem Hinterhalte hervor, mit seinen Leuten.

„Ha! Guido von Hanstone!“ ruft er, „dein Leben ist verwirkt.“

Guido hörte es und weinte bitterlich. „Ich Armer!“ rief er aus, „das ist die Herzogin, die mich verkauft hat. Mein Gott hüte und rette Bovo, meinen Sohn.“

Da reitet schon Doon gegen ihn an und führt einen gewaltigen Schlag nach seiner unbewehrten Brust. Tod stürzt der Herzog vom Pferde.[2]

Als Doon seinen schmählichen Auftrag auf diese Weise vollzogen hatte, ritt er nach Hanstone, um sich seinen Lohn zu holen. Dort aber war gewaltige Erregung wegen des Herzogs grausamen Schicksals.[3]

Die erste Sorge des getreuen Erziehers Sinibald galt seinem Zögling, er nahm ihn in die Arme, und wollte ihn forttragen.[4] Aber die Herzogin vereitelte diese Absicht,[5] und liefs den Knaben bewachen.

Doon aber träumte bald darauf, dafs Bovo herangewachsen sei und Waffen trüge, und ihm das Schwert in die Brust stiefse. Da bat er die ihm nunmehr angetraute Herzogin, den Stiefsohn töten zu lassen.

Die Herzogin aber liefs durch das Mädchen, *das Bovo sein Essen zu bringen pflegte*,[6] dem Knaben vergiftetes Brot schicken. Das Mädchen aber hatte mit dem Knaben Mitleid und warnte ihn vor dem Genufs des Brotes und rettete ihn auf diese Weise.[7]

Als aber die Herzogin sah, dass ihr Anschlag misslungen sei, übergab sie ihn zwei Rittern, mit dem Auftrag ihn zu ertränken. Aber auch diese hatten Mitleid mit ihm. Und als sie an das Meer kamen und dort ein Schiff fanden mit Heiden aus dem Morgenlande, so verkauften sie ihn als Sklaven um sein vierfaches Gewicht in Gold.[8]

II.

Die Sarazenen segelten nun so lange über das Meer, bis sie nach Armenien gelangten. *Dort ging der König Arminion gerade*

---

[1] ven. 115; *A* 143.

[2] Nach ven. 122 ff., das hier ohne Frage die volkstümlichere Art der Darstellung hat.

[3] In dieser Überleitung gehen *A* und ven. weit auseinander. Das ist ungefähr das Gemeinsame.

[4] ven. 155 ff., *A* 223 ff.

[5] Das ist in *A* 333 ff. das Resultat der sekundär erweiterten Partie, in ven das Resultat der wenig glaubhaft geschilderten Flucht. (Vgl. 241 ff. Vgl. hier S. 55.)

[6] Vermutung.

[7] Dies durch ven. und *P* gestützt. Vgl. S. 55.

[8] Im Resultat sind ven. und *A* identisch: B kommt auf ein Schiff. In ven. allerdings freiwillig, da es ihm gelungen ist zu fliehen, (wie ist nicht gesagt! 344 ff.). Die Darstellung *A*'s ist volkstümlich und stimmt zu verwandten Darstellungen. Ob sie hier die ursprüngliche ist, ist natürlich schwer zu entscheiden.

am Gestade spazieren.[1] *Der sah das Segelschiff nahen und wollte wissen, wo es her käme. Da erblickte er Bovo, der an der Spitze stand*[2] *und der Knabe gefiel ihm ausnehmend.*[3] *Und als das Schiff näher kam, da fragte er die Schiffer, was das für ein Knabe sei, und sie sagten ihm, sie wüssten es nicht, sie hätten ihn selber gekauft und wären bereit ihn wieder zu verkaufen. Da erstand ihn der König um* 30 *Mark Goldes.*

Als der König den Knaben auf diese Weise erstanden hatte, fragte er auch ihn, wer er sei und Bovo stand ihm Rede und Antwort: „Zu Hanstone bin ich geboren. Bovo nennt man mich, den Sohn des Herzogs Guido. Meine Mutter hat ihn ermorden lassen, hat den Mörder zum Gemahl genommen. Aber sie sollen es mir büfsen, wenn ich lange genug leben kann.“[4]

Der König aber hatte solch Wohlgefallen an dem Knaben, dafs er ihn stracks zu seinem Mundschenken ernannte.[5]

Wie nun der Knabe heranwuchs, wurde er zu einem unvergleichlich schönen Jüngling.[6] Damen und Ritter sprachen viel von ihm und auch Josienne, des Königs Töchterlein hörte von ihm reden.[7]

Nun wurde am Hofe gerade ein Tournierspiel abgehalten, bei dem sich die jungen Ritter des Hofes zeigen sollten.[8] Bovo aber fafste unbezwingliche Lust zu ritterlichem Spiele und er verschaffte sich Pferd und Waffen.[9] Den ersten Ritter, den er im Turnierhof traf, hob er gleich aus dem Sattel. Auch den zweiten. Und so sechs nach einander, ohne zu straucheln. Des Königs Töchterlein Josienne konnte kein Auge von ihm wenden.[10]

Die Ritter aber waren neidisch auf B., und beschlossen ihn vereint anzugreifen. Er aber erwehrte sich ihrer.[11] *Als Josienne*

---

[1] Man wird mir es nicht verargen, wenn ich diesen echten Märchenzug aus ven. nehme (409). *A* läfst die Kaufleute mit B. zu Hofe gehen (376).

[2] ven. 412.

[3] ven. 419; *A* 381.

[4] vgl. S. 55, 56.

[5] *A* 408; wogegen ven.: 443 *„ala stala debi star“*, vgl. aber 564, wo ihn Druxiana zur Bedienung bei Tafel bestellt, und vorher 399, wo die Schiffer von ihm bedient werden wollen. Zweifellos ist der Zug alt.

[6] ven. 447; *A* 417.

[7] ven. 448, vgl. *A* 412, 450.

[8] Vgl. S. 56: *P*[1], *PR.* (ven. Lücke!)

[9] Die Lücke schliefst in ven.: 480 *Bovo la prexe*, (wahrscheinlich: *la pertega*), *ala çostra andà*. Am Schlufs reitet er in den Stall zurück (502); in ven. haben wir also den unbekannten Stallburschen, der am Tournier teilnimmt. Ist unsere Ansicht die richtige, hat sich B. zu erkennen gegeben und ist Mundschenk, so nimmt er ganz natürlich ohne Maske an dem Spiel teil. In beiden Arten mufs er sich freilich die Waffen erst verschaffen.

[10] ven. 486, vgl. *A* 451, 483. Wie im Tournier sechs Ritter stürzen, so in *A* sechs Förster: 477.

[11] ven., 495 ff. Dies hat *A* ganz offenbar die Idee zu dem Hinterhalt der Förster gegeben, bei dem noch immer Josienne zusieht, als ob's ein Turnier sei.

seine Not sah stiefs sie in das Horn, das war das Zeichen, dafs das Turnier zu Ende sei und alle beeilten sich, die Waffen abzulegen.[1]

Bovo aber galt als der Held des Tages und trat vor den König, um seinen Lohn zu empfangen.[2] *Die Königstochter aber setzte ihm eine Girlande auf das Haupt.*[3]

Bald darauf kamen Feinde ins Land. Das war der Sultan von *Sadonia*[4] mit einem Heere von 100000 Heiden.[5]

Vor dem Tore der Stadt angelangt rief der Sultan: „*Arminion, wo bist du?*“ rief er, und als sich Arminion zeigte,[6] fuhr er fort, „der Sultan von *Sadonia* bin ich und deine Tochter Josienne begehre ich zur Frau.“[7] — Arminion aber rief ihm hinunter: „Nie wird das sein, was du sagst!“[8] Dann berief er alle seine Ritter um sich.[9]

Als sich diese gerüstet hatten, liefs Arminion die Tore öffnen und sie stürzten sich auf den Feind. Aber der Feinde waren so viele, dafs sie sich ihrer nicht erwehren konnten und jämmerlich geschlagen wurden. Arminion und der König von Monbrant, der Verlobte der Josienne, wurden vom Sultan von Sadonia gefangen genommen.[10]

Josienne sah die Niederlage von der Mauer aus.[11] Da gedachte sie Bovo's und seiner Heldentaten beim Turnier. Sie gab ihm ein Pferd, das war Arundel, ein Tier, wie nie ein besseres gewesen ist und das wunderbare Eigenschaften hatte.[12] *Dann wollte sie ihm ein Schwert umgürten, er aber duldete das nicht. „In meiner Heimat“, sagte er, „darf keiner ein Schwert tragen, ehe er nicht zum Ritter geschlagen ist“. Da schlug die Königstochter ihn zum Ritter. „Geh“, sagte sie, „bleibe ehrenwert und scheue den Verrat“. Dann küfste sie ihn und gürtete ihm ein Schwert um die Lenden.*[13]

So gerüstet ritt Bovo zum Tore hinaus und traf da zuerst den Bannerträger[14] des Königs, der war schrecklich anzusehen.

---

[1] Ob dieser Übergang alt ist, ob, wie in *A*, B. seine Gegner überwindet, ist nicht zu entscheiden.

[2] Auch in *A* tritt B. als Sieger vor dem König, unmittelbar nach den Taten.

[3] Die Girlande, der gewohnte Tournierlohn, ven. 503, ohne dafs von einer Überreichung die Rede wäre. Ich halte dafür, dafs die Erniedrigung B.'s zum Stallburschen diesen Zug verwischt hat.

[4] ven. 549; sein Sohn ist Lucafer von Baldras = Bagdad; in *A* 497 ist es der Sultan von Damaskus.

[5] ven. 550: *A* 493.

[6] In ven. 557; in *A* ist Hermin von vornherein auf dem Turm, 495.

[7] ven. 561; *A* 500, 503.

[8] ven. 563; *A* 511.

[9] ven. 564; *A* 513.

[10] In *A* gibt Josienne gleich zu Anfang den Rat, B. solle führen. Das ist ungereimt. Die Darstellung von ven. ist wohl ursprünglich. Vgl. S. 56.

[11] Konjektur. In ven. hört B. durch einen Boten von der Niederlage. Dafs B.'s Eingreifen von Josienne ausgeht, ist erschliefsbar aus ihrer Rolle in *A* 516ff. und in ven. 622.

[12] ven. 626ff. *A* 542ff.

[13] ven. 640ff.

[14] *A* 570; ven.: des Sultans Sohn, zugleich Freier der Druxiana.

Gegen diesen Unhold[1] ritt der Jüngling an und stiefs mit der Lanze gegen seinen Schild, durchbohrte diesen, durchstiefs den Panzer, und stiefs das Eisen ihm in die Rippen. Tot fiel er vom Pferde.[2]

Dann rief Bovo denen von Armenien zu: „Schlagt zu, edle Herrn!“ [3] Diese aber richteten ein furchtbares Blutbad unter den Heiden an, Bovo an ihrer Spitze. Unter den Leuten des Sultans aber entstand furchtbarer Schrecken vor Bovo und seinen Hieben.[4] *Was soll ich euch noch weiter davon erzählen? Vor der Mittagsstunde* war der Sultan geschlagen, floh und schiffte sich mit dem Rest der Seinigen ein.[5] Bovo aber ging zu den beiden Gefangenen, löste ihre Fesseln.[6]

Die von der Stadt kehrten nun als Sieger in ihre Quartiere zurück. *Arminion aber empfahl den Helden des Tages seiner Tochter, dass sie ihn entwaffnen und pflegen solle.*

III.

Josienne hatte eine grofse Liebe zu Bovo gefafst.[7] Und als sie nach den Willen ihres Vaters gehandelt, offenbarte sie ihm dieselbe. Bovo aber wies jeden Gedanken an eine Verbindung mit ihr zurück, hatten doch zwei Könige bereits um sie geworben, der König von Monbrant und der Sultan von Sadonia.[8]

Josienne aber, beschämt und ärgerlich, schalt ihn wegen solcher Antwort: „Du hast mir deine Liebe verweigert, als ein Bauer. Man sieht, dafs du niedrig geboren bist, denn dir liegt nichts an Frauenliebe“.

Solches liefs sich aber Bovo nicht zweimal sagen und er gestand auch ihr, dafs er sie liebe und so küfsten sie sich nun und redeten vertraut miteinander.[9]

Solcherlei Gebahren wurde aber dem *König von Monbrant* wiedergebracht, denn das war ja der Verlobte der Josienne.[10] Der

---

[1] In ven. hat er ein Fufs breit zwischen den Augen (552, Gemeinplatz), in *A* ist er über und über behaart (572).

[2] ven. 704ff., *A* 578ff.

[3] ven. 710; *A* 585.

[4] ven. 740; *A* 599ff.

[5] *A* 622 *per une valeie* ist wohl verderbt aus *galie*: ven. 741.

[6] ven. 746ff. *A* 623ff.

[7] *A* 670. In ven. hat das Liebesspiel zwischen beiden schon vor der Schlacht stattgefunden. In *A* kommt es jetzt erst. Wir gehen mit *A*, das die bessere Steigerung aufweist und Liebesspiel und Verläumdung in Kontakt bringt.

[8] Solcher Art mufs auch in ven. eine Antwort B.'s gelautet haben: 524 „*El par ben che tu e' fiol de pestrinar, — Che amor de dona no te cal un dinar*“, das zu der Zurückweisung in *A*: 699 „*Vus me avez refusé cum velein reprové*“ stimmt.

[9] ven. 664: *A* 772; vgl. S. 56.

[10] Seine Rolle an dieser Stelle erschliefse ich daraus, dafs die gleiche Persönlichkeit (in ven. heifst er Marcabrun) bereits beim Tournier gegen B. auftrat, was alt sein kann; hier aber eine Person, die in besonderer Weise

wollte nun in seiner Eifersucht gleich den Nebenbuhler umbringen lassen. Aber der Versuch dies auszuführen, mifslang.[1]

Da ging er stracks zu König Arminion und beklagte sich über Josienne und gab an, dafs sie mit Bovo in vertrautem Verkehre stände.[2]

Arminion wufste nicht, was er tun solle, denn er war Bovo, als dem Retter seines Landes, verpflichtet; Josienne aber hatte er dem Herrn von Monbrant versprochen. Da gab ihm dieser einen Rat, wie er sich den Lästigen vom Halse schaffen könne.[3] „Schicke ihn nach Sadonia zum Sultan mit einem Briefe, in dem angeblich steht: Du wollest dich mit ihm versöhnen und Frieden schliefsen. In Wahrheit aber schreibe ihm: »Bovo übersende ich dir, der dich besiegt und deinen Bannerträger getötet hat, lasse ihn hängen!«[4] Bovo aber lasse schwören, dafs er den Brief nicht öffne und richtig abliefere."

Der König hörte auf diesen Rat, liefs den Brief schreiben, und gab Bovo den Auftrag, ihn dem Sultan zu überbringen. Bovo gehorchte arglos und fafste auch dann nicht Verdacht, als ihn Arminion bat, unbewaffnet auszuziehen, sein Pferd Arundel zu Hause zu lassen und ein Saumpferd zu reiten.[5] Bovo tat, wie ihm geheifsen und machte sich auf den Weg.[6]

Nach drei Tagen[7] begegnete er unterwegs einem Pilger, der war gerade bei der Mahlzeit. Der bat ihn, an seiner Mahlzeit teil zu nehmen. Bovo liefs sich nicht zweimal bitten, stieg vom Pferde herunter und schlug kräftig ein.[8]

Darauf fragte ihn der Pilger nach woher und wohin. Bovo stand ihm Rede und Antwort, als aber der Pilger den Brief sehen wollte, schlug er ihm die Bitte ab, weil er doch versprochen hatte, ihn niemand zu zeigen. „Es kann euer Tod drin stehen, ohne dass ihr es wifst",

---

für Josianne interessiert ist, geradezu fehlt. *A* macht die beiden aus der Gefangenschaft Befreiten zu Verleumdern, das stimmt, wenn der König von Monbrant einer derselben war; ven. jenen Ugolin, dem B. einen Arm abschlug, als er ihn mit Druxiana belauschte. All dies ist zweifellos nicht alt. In *P*[1] glauben die Verleumder lediglich „ihr Ansehen geschmälert". Da der König von Monbrant sagenecht ist, als der spätere Gatte, glaub ich ihm den Platz an dieser Stelle mit einigem Recht einräumen zu können.

[1] Vgl. S. 57.

[2] Über die Unursprünglichkeit von ven. in dieser Partie s. S. 57.

[3] Auch in ven. wird erst von anderer Seite der Rat gegeben: 836; vgl. *A* 791.

[4] *A* 796: „Bradmund solle den B. in ein solches Gefängnis tun, dafs Hermin nie wieder von ihm höre", steht verblümt für; „Bradmund solle ihn töten". So heifst es auch später: 910 „*Hermine me mound, ke jeo en haut le pend.*" Vgl. ven. 842: „*sil faça apicar*".

[5] ven. 863; *A* 812ff.

[6] ven. 866; *A* 818.

[7] ven. 868; *A* 821 „drei Tage ritt er, am vierten Morgen . . ."

[8] ven., 873ff.; *A* 823ff. (In ven. bittet Bovo, am Mahle teilnehmen zu dürfen.)

sagte der Pilger. Aber Bovo liess sich nicht erweichen und ritt weiter.[1]

So lange bis er die Türme von Sadonia sah. *Bovo gelangte an das Stadttor, ritt vor den Palast und erblickte den Sultan, der auf dem Balkon stand, sich den Bart raufte und bitterlich über sein Missgeschick in Armenien klagte. Seit er zurückgekehrt, hatte er nichts anderes getan als weinen.*[2]

Bovo trat vor ihn, grüfste ihn, sagte, dafs er als Bote von Armenien gekommen sei und gab seinen Brief ab. Als der Sultan ihn gelesen, sah er ihn *finster* an: „Du hast *meinen Bannerträger getötet und meine Leute gemordet. Wer dich hierher geschickt, liebt dich wenig.*“[3] Und er befahl seinen Leuten, ihn zu greifen, was diese trotz seiner verzweifelten Gegenwehr auch taten.[4]

Darauf[5] liefs er ihn in einen Turm werfen, in ein Verliefs, das war 30 Spannen[6] tief. Drinnen wimmelte es von Schlangen und giftigem Ungeziefer, die stürzten auf ihn. Bovo aber griff um sich, um sich ihrer zu erwehren und fand einen *Stock* im Gefängnis liegen, mit diesem erschlug er das Gewürm.[7]

Geraume Zeit[8] war Bovo bei karger Kost in dem Turme, *da erinnerte sich der Sultan seiner und befahl, ihn zu holen.*[9] Die beiden Kerkermeister[10] näherten sich der Vertiefung und der eine liefs den anderen hinunter. *Als der unten war, fragte er*: „Wo bist du, Gefangener?“ — Bovo aber gab ihm die Antwort mit dem Stock und erschlug ihn.[11]

Nun rief der andere, der noch oben war, herunter: „Gefährte, was säumst du so lange?“[12] Bovo hörte ihn und rief mit verstellter Stimme hinauf: *„Er ist mir zu schwer, helft mir ihn hinauf ziehen!“*[13]

Der andere Kerkermeister aber dachte, sein Gefährte habe ihm zugerufen, zog an dem Stricke, und brachte so Bovo an das Tageslicht zurück. Kaum war aber Bovo oben, so erschlug er auch ihn mit dem Stocke,[14] worauf er sich sofort auf die Flucht machte.

---

[1] Wir übernehmen die Darstellung von *A* mit der Bemerkung, dafs bei dem Motiv des Uriasbriefs stets ein Warner auftritt, der sich im „Fridolin“ zum bestraften Übeltäter entwickelt. Aufser in dieser Rolle als Warner hat der Pilger keinen Sinn.

[2] Nach ven. 912 ff. *A* hat dafür seine rohe Szene in der Moschee (vgl. S. 57).

[3] ven. 942 ff.

[4] ven. 947 = P^1 (*ST.* S. 7).

[5] Vgl. S. 57.

[6] *A* 921; ven. 1001: *Plu de .XL. piè è la tore fondà.*

[7] ven. 1012: ein Schwert. Vgl. *A* 948 ff.

[8] ven. 1048 *un ano e tre mexi*; *A* 1038: *set aunz.*

[9] ven. 1049; in *A* hören die Wächter ihn klagen und steigen deshalb herab (1046). Vgl. S. 58.

[10] Hierfür wie für das folgende vgl. S. 58 ff.

[11] ven. 1065; *A* 1066.

[12] ven. 1069; *A* 1070.

[13] Nach *A* 1074. Vgl. S. 58.

[14] ven. 1086; *A* 1080.

Als der Sultan hörte, Bovo sei geflohen[1], machte er sich nebst einem Begleiter selber an die Verfolgung.

Bovo aber erschlug beide, nahm das Pferd des einen und ritt davon, so schnell er konnte.

IV.

Bald darauf erblickte Bovo ein Schiff, das sich anschickte über Meer zu fahren. Er liefs sich von den Schiffern aufnehmen und, nach kurzer Fahrt, nahten sie einem Lande.[2] Bovo fragte, was dies für ein Land sei: „Das ist das Königreich Monbrant" antwortete man ihm, „die Gattin des Königs ist Josienne des Königs von Armenien Tochter. Wohl ist sie ihm angetraut, aber seine Gattin ist sie darum doch nicht. Denn sie hat ihn schwören lassen, er solle ein Jahr lang von seinen Rechten keinen Gebrauch machen." [3]

Als Bovo solches hörte, verlangte er an Land gesetzt zu werden. An Land aber begegnete er einem Pilger, mit dem tauschte er die Kleidung und langte also als Pilger in Monbrant an.[4]

Er trat in den Königspalast ein und bat, als er Josienne sah, um Brot. *Josienne fiel die Ähnlichkeit des Pilgers mit ihrem Geliebten auf* und sie fragte, ob er Bovo kenne.[5] Er bejahte dies, er sei mit ihm in S a d o n i a im Gefängnis gewesen,[6] *nun aber sei er in seiner Heimat, habe sein Land zurückerobert und eine Frau geehelicht. Als Josienne dies hörte, fiel sie ohnmächtig zu Boden.*[7] *Kaum hatte sie sich einigermafsen erholt*, da hörte man vom Hofe her das Wiehern eines Pferdes, und Hufestampfen und Klirren von Ketten. Das war Arondel, das brave Rofs, dafs die Nähe seines Herrn gewittert hatte und trotz seiner Doppelkette[8] einen furchtbaren Lärm vollführte.

Da fragte Bovo: „Heilige Mutter Gottes, was ist das für ein Rofs?" [9] — *„Das ist Arondel" antwortete Josienne, „das ich einst Bovo geschenkt. Nur weil es seinen Herren hat nennen hören, ist es aufser Rand und Band".* — *„Solch ein Rofs möchte ich wohl einmal besteigen",*[10] *sagte Bovo.*

So gingen sie zum Stalle, das Rofs aber empfing seinen Herrn mit Freude, und trotzdem es, seit seiner Abreise, keinen Reiter auf

---

[1] ven. 1089; *A* 1158.

[2] *Bruchstück aus der Ztschr. f. ro. Phil.* XI, S. 179. Vgl. hier S. 17.

[3] Ebenda; *A* 1000 ff. Josienne schützt sich durch einen Wundergürtel.

[4] Vgl. S. 60.

[5] Vgl. S. 60, ven. 1218, *A* 1405.

[6] ven. 1220.

[7] *A* 1419. Dies Mittel, durch das Bovo erfährt, dafs ihn Josienne noch liebt, scheint mir zu treffend, um es fortzulassen.

[8] *A* 1440 *deuz cheynis*; ven. 1225 .VII. *cadene.*

[9] ven. 1227.

[10] *A* 1448. Für das folgende fehlt ven. durch eine Lücke.

seinem Rücken geduldet hatte, liefs es ihn aufsteigen. Da erkannte Josienne, dafs der Pilger Bovo sein müsse.[1]

Und nun gab auch Bovo sich ihr zu erkennen und die Freude beider war grofs. Josienne aber gestand ihm, dafs sie nur dem Scheine nach verheiratet sei und noch ihre Mädchenschaft besäfse. Da beschlossen sie miteinander zu fliehen.[2]

Als der Abend kam, da kredenzte Josienne ihrem Eheherrn den Schlaftrunk. Der schmeckte ihm wohl. Darin aber war ein Gift, das schläferte den König ein, so dafs er sofort in Schlaf sank.[3] *Dann ging sie zum Stall, wo sie Bovo zurückgelassen,*[4] der sich inzwischen gerüstet hatte,[5] Bovo bestieg Arondel und sie ein Damenpferd[6] und so machten sie sich auf den Weg.

Am Morgen, als der schwere Schlaftrunk seine Wirkung verlor, erwachte der König von Monbrant[7] und wunderte sich, seine Gattin nicht neben sich zu finden. Dann ging er zum Stalle und fand auch das Rofs Arondel nicht. Da merkte er, dafs Bovo ihn besucht haben müsse und Frau und Rofs mitgenommen hatte.[8]

Die Flüchtlinge waren aber schon zu weit, als dafs er noch an eine Verfolgung denken konnte.[9] Nun besafs der König einen Schnellläufer Namens Publicant, der konnte schneller laufen, wie ein Pferd, ein unförmlicher häfslicher Geselle.[10] Es hiefs, er sei der Sohn eines Mannes von einer Hündin.[11] *Den verpflichtete er und schickte ihn den Flüchtlingen nach, dafs er sie ihm zurückbringen solle.*[12]

Publicant holte die Fliehenden denn auch bald ein und stiefs wilde Drohungen gegen sie aus. Bovo aber antwortete ihm, er wolle es auf einen Kampf ankommen lassen. Publicant aber schleuderte vorab seine *riesige Keule*[13] nach dem Helden, der aber bückte sich und liefs sie vorübersausen. Dann zersplitterte er seine Lanze an dem ungefügen Gesellen, *der wie ein Fels nicht zu bewegen war.*[14]

Nun ging Publicant mit dem Schwerte auf Bovo los, aber der Helm war gut und hielt dem furchtbaren Hiebe des Riesen stand.

---

[1] Vgl. S. 61.

[2] Trotz der Lücke von ven. sind beide letzten Motive mit Sicherheit als alt vorauszusetzen.

[3] ven. 1256; *A* 1565. Vgl. S. 61.

[4] ven. 1257.

[5] ven. 1258; *A* 1567.

[6] ven. 1264 *palafren.*

[7] ven. 1291; *A* 1589.

[8] Nach ven. 1294 ff. Da in *A* nicht der König, sondern dessen Stellvertreter der Betroffene ist, ist die Darstellung wesentlich anders. Vgl. S. 61.

[9] ven. 1311 ff. *A* 1745 ff.

[10] ven. 1355; vgl. *A* 1756.

[11] In *A* ist das Zusammentreffen zufällig. Die Schilderung von ven. ist zweifellos die ursprünglichere. Vgl. S. 62.

[12] ven. 1370.

[13] *A* 1807 ff.; ven. mit ähnlichem Wortlaut 1371 ff., nur ist von einem Pfeil (*dardo*) die Rede.

[14] In *A* vor dem Keulenwurf: 1800, ven. 1377.

Arondel aber, als es den Angriff auf seinen Herrn sah, erhob beide Vorderhufe und schlug den Gegner damit zu Boden, daſs dieser wehrlos vor ihm lag.[1] Als aber Bovo ihm das Haupt abschlagen wollte, da legte sich Josienne, die bisher dem Kampf mit Grauen zugesehen, ins Mittel.

Sie erinnerte Publicant vorab an die Wohltaten, die er ihr zu verdanken habe,[2] dann ermahnte sie ihn, sich mit Bovo zu versöhnen.[3] Das war Publicant recht, und er erklärte sich bereit, Bovo die Treue zu schwören, was jener auch annahm.[4] *So waren sie nun zu dritt, aber nicht allzu lange sollten sie ungetrennt bleiben.*[5]

V.

An die neun Monate waren die Gefährten so herumgeirrt, und dem Meere bereits nahe, da fühlte Josienne, daſs die Geburtsstunde heranrückte.[6] In einem groſsen Walde gebar sie Zwillinge, die wurden nach Vater und Pate Bovo's: Sinibald und Guido genannt.[7]

Bovo aber ging an das Meer, *um nach Schiffen auszuschauen*[8] und für Lebensunterhalt zu sorgen.[9] Dabei lieſs er Publicant bei Josienne und den neugeborenen Zwillingen zurück.

Da kamen zwei Löwen, *die Beute gewittert*, herangesprungen. Josienne schrie auf vor Schreck.[10] Publicant zog sein Schwert, um sich zu verteidigen, aber die Löwen zerrissen ihn. Dann wandten sie sich gegen Josienne und ihre Zwillinge, — jedoch sie konnten ihnen nichts anhaben, denn Spröſslinge aus königlichen Blute sind gegen Löwen gefeit.[11]

In ihrem Schrecken ergriff Josienne ihre Kinder und floh mit ihnen nach dem Meere. Dort aber war ein Schiff, das hatte ihr Vater, der Königin Arminion, nach ihr ausgesandt. Von diesem wurde sie aufgenommen und nach Armenien gebracht.[12]

---

[1] Nach *A* 1812ff.; in ven. ist eine Lücke, die folgendermaſsen schlieſst:

> 1397 El bon cavalo incontra el so signor va.
> „Santa Maria“, Pulican dito à,
> Al to signor bona fè li a' portà.“

So daſs anzunehmen ist: daſs auch in ven. die endgültige Besiegung Pulicans dem Pferde zu verdanken war.

[2] ven. 1405.

[3] ven. 1408; *A* 1822.

[4] ven. 1427; *A* 1840.

[5] Dieser Hinweis findet sich nur in ven. 1430. Vgl. S. 64.

[6] ven. 1700ff., vgl. *A* 2696.

[7] ven. 1703, vgl. *A* 2710.

[8] ven. 1718.

[9] *A* 1645.

[10] ven. 1744; *A* 1667.

[11] ven. 1741; *A* 1668.

[12] ven. 1710ff. und 1765ff. Dies ist wohl alt, denn auch in *A*, allerdings bei Gelegenheit der zweiten Verbannung, wird Josienne, als sich B. entfernt, kurz nach der Geburt von den Leuten von Monbrant fortgeschleppt: 2665ff. und 2711ff.

Als Bovo zurückkehrte, fand er die Stelle leer und sah nur die Reste Publicants auf der Erde liegen,[1] *da mutmasste er was geschehen, begrub den Gefährten voller Trauer und begab sich ans Meer zurück. Dort fand er auch bald ein Schiff und wie er es bestiegen, erfuhr er, dafs seine eigene Heimat das Ziel sei.*[2]

Erfuhr auch, wie es daheim stände, dafs Doon immer noch sein Erbe in Besitz habe, dafs aber sein Erzieher und Pate Sinibald nebst seinem Sohne Dietrich von ihrem Kastelle aus einen erbitterten Krieg gegen den Anmafser führten und dafs sie Leute brauchten. Da beschlofs er unbekannt in seines Paten Dienste zu treten und gegen den Mörder seines Vaters ins Feld zu ziehen. Als Namen aber gab er an, er hiefse *Schmerzenreich.*[3]

Als er nun in der Heimat anlangte, begab er sich stracks zum Kastell des Sinibald und liefs sich von ihm als Schmerzenreich anwerben.

Gleich am nächsten Morgen zogen Sinibalds Leute, Bovo unter ihnen, vor Hanstone. Dort legten sie einen Hinterhalt, und als aus der Stadt heraus das Vieh auf die Weide getrieben wurde, brachen sie hervor, und trieben das Vieh ab.

Als dies die Leute von Hanstone merkten, ritten sie aus der Stadt. Doon voller Wut an ihrer Spitze, wohl einen Steinwurf weit vor den übrigen. Bovo aber blickte sich um und sah die Verfolger hinter sich. Da fragte er den Dietrich, Sinibalds Sohn, ob wohl Doon unter den Feinden sei. Und Dietrich bejahte die Frage, und zeigte auf denjenigen, der den anderen weit voraus war.

Da wandte sich Bovo um, ritt mit aller Kraft auf den Mörder seines Vaters zu, der einsam daherkam, durchstiefs ihm mit der Lanze den Schild und den Panzer und warf ihn schwer verwundet vom Pferde herunter. Dann ritt er den Seinigen nach.

Dietrich aber hatte alles gesehen und staunte über die Riesenkraft seines Söldners. Zu Hause erzählte er dann seinem Vater von dem wuchtigen Stofse des Schmerzenreich und wie er den Doon aus dem Sattel gehoben. „Mein Gott“, rief Sinibald, als er davon hörte, „sollte es Bovo sein, unser Herr? Solche Hiebe pflegte seine Sippe auszuteilen!“

Sinibald aber ging zu seiner Cattin; die war einst die Amme Bovo's gewesen und er fragte sie, ob sie den Jüngling sich wohl zu erkennen getraute. „Ach“, antwortete sie, „Bovo ist längst tot! Aber wenn er noch lebte, so würde ich ihn wohl an einem

---

[1] In ven. ist Publicant zwar tot, aber er hat auch beide Löwen erschlagen (1751, 58, 1795). Damit ist aber der Grund für Druxianas Flucht aufgehoben.

[2] In ven. trifft B. die Werber noch im Orient. In *PR* erfährt er auf dem Schiff, dafs Soibant Söldner braucht. Da nun B. während der Löwenepisode nach Schiffen aussah, konjiziere ich, dafs er hier schon, direkt nach dem Unglück sich einschiffte. Damit stimmt in etwa *A* überein, dafs dies unmittelbar nach dem Bündnis mit Escopart sich ereignen läfst.

[3] Vgl. S. 51, 52. Der Name: ven. Angossoxo; die übrigen: Giraut oder Girart. Vgl. für das Folgende S. 65—68.

Kreuze erkennen, dafs er auf der rechten Schulter als Muttermal hat.“ — Da sagte ihr Sinibald, dafs er jenen Schmerzenreich wohl für Bovo hielte. „Gut“, antwortete die Frau, „lafst denn ein Bad herrichten und ich werde kommen, ihn zu betrachten“.

Sinibald ging also zu Bovo und sagte ihm, *nach den Mühen des Kampfes*[1] würde ihm wohl ein Bad zuträglich sein. „Nach euerm Belieben“, antwortete Bovo. Und so gingen sie zusammen in das Bad; und als sie darin waren, nahte die Gattin mit dem Handtuche, blickte auf Bovo's Schulter und sah dort das Kreuz. Da sagte sie, indem sie auf das Muttermal zeigte: „Dies ist Bovo, unser Herr!“

Dann warf sie sich vor Bovo auf die Knie und Sinibald kniete neben ihr. Bovo aber verstellte sich nicht länger und gab sich zu erkennen. Dann riefen sie auch Dietrich hinzu, und alle drei umarmten den teuern Herrn, der ihnen endlich wiedergekommen war.

VI.

Als Doon von seinem Sturz wieder hergestellt war, reiste er in die Hauptstadt zum König. Vor diesem beschwerte er sich über seinen Nachbar Sinibald, dafs er ihm das Vieh abgetrieben habe und dabei sei er vom Pferde gehoben und schwer verletzt worden.

Der König aber war ungehalten und gab dem Doon Truppen, ja er zog selber mit, um Sinibald wegen des vermeintlichen Frevels zu strafen.[2]

Als Bovo hörte, dafs der König gegen ihn angerückt komme, verliefs er das Kastell mit aller verfügbaren Macht und ritt den königlichen entgegen.[3] *Er traf sie im Marsche, stürzte sich auf seinen Todfeind und schlug ihn vom Pferde hinunter, so dafs er bald verstarb, fing den König*[4] *und schlug die übrigen in die Flucht. Dann ritt er nach Hanstone, drang in die Stadt seiner Väter ein, und nahm Besitz von dem angestammten Erbe.*[5]

Dem König aber offenbarte er sich und erzählte ihm die Untaten Doons, der seinen Vater ermordet und seine verbrecherische Mutter geheiratet, dann als ihn jener bestätigt und ihm Geiseln gegeben, liefs er ihn unbehelligt wieder abziehen.[6]

Seine böse Mutter aber wollte er, wie sie es verdient, elendiglich verbrennen lassen. Sinibald jedoch wufste ihn zu weniger grausamer Strafe umzustimmen und so liefs er sie in eine Kloster-

---

[1] Konjektur.

[2] ven. 1921—2060. Eine Partie, die der Sache nach durch *CT, PR* und *P*[1] gestützt ist, vgl. S. 108.

[3] Vgl. S. 68. ven. 2212; *A* 2291. In ven. ist B. schon im Besitz Hanstones.

[4] Besiegung und Tod Doons fehlen in ven.

[5] Nach ven. 2215.

[6] Nach ven. 2222 ff.

zelle einmauern, wo sie den Rest ihrer Tage ihre Untaten büfsen konnte.[1]

Josienne aber, seine treue Gattin, war mittlerweile in Armenien wieder angelangt und verbrachte dort ihre Zeit in Sehnsucht nach Bovo. Als ihre Söhne aber älter geworden waren, färbte sie sich schwarz, wie eine Mohrin und zog mit ihren Söhnen aus, den Gatten und Vater zu suchen. Die Söhne tanzten und sie sang dazu ein Lied von Bovo, dem Helden, wie die Löwen ihn von seiner Göttin Josienne trennten.[2]

So durchzog sie die Lande und gab wohl Acht auf die Gesichter der Leute, wenn sie ihr Lied sang, ob nicht eine Erregung ihr anzeigte, dafs sie hier etwas über den erfahren könne, von dem sie sang. Aber sie hörte nirgends etwas von ihm.

Bovo war inzwischen als Herr von Hanstone wieder eingesessen und da seine Untertanen ihn drängten, das Land nicht ohne Erben zu lassen, entschlofs er sich, wenn auch schweren Herzens, zu heiraten.[3] *Seine Braut aber war von hoher Abkunft.*

Nun war es gerade der Tag seiner Hochzeit, an welchem Josienne, auf der Suche nach dem Geliebten mit ihren beiden Zwillingen eintraf.[4]

Bovo safs mit seiner Braut auf dem Altane, von den Seinigen umgeben, da langte Josienne auf dem Platze an, der vor dem Palaste war und fing an zu singen während ihre Zwillinge dazu tanzten:

„Ihr Herrn und Ritter lauscht alle meinem Gesange:
Ein neues Lied, aus dem Reiche der Franken,
Von Ritter Bovo und der schönen Josianne,
Die er verlor an des Meeres Gestade.[5]

Weiter kamen sie nicht. Denn da stand Bovo in grofser Erregung auf und rief herunter: „Wer bist du, der du von Josienne singst und was weifst du von ihr zu melden?“ Dann liefs er sie heraufholen und fragte sie unter vier Augen nach Josienne. Sie aber sagte, Josienne sei nicht weit und sie wolle sie holen. Sie ging aber nur dahin, wo sie ein Wasser wufste, wusch sich und trat mit ihren Zwillingen an der Hand vor Bovo, da erkannte dieser sie, umarmte sie vielmals und liefs sich sagen, dafs dies seine Kinder seien, die er nur als Neugeborene gesehen.[6]

Da war grofse Freude in Hanstone, dafs der Herr die Geliebte

---

[1] Vgl. S. 71.
[2] ven. 2408; *A* 2785.
[3] Vgl. S. 74.
[4] ven. 2400 ff.; in *A* ist die Erzählung nach der orientalischen Erzählung umgemodelt: B. ist verheiratet (2895), hat sich aber den ehelichen Pflichten zu entziehen gewufst.
[5] Nach ven. 2408; vgl. *A* 2785. Hier standen von jeher Verse.
[6] So ungefähr mag der Schlufs gelautet haben. Vgl. S. 75.

wiedergefunden; die Braut aber wurde Dietrich, des treuen Sinibald Sohn anverlobt, um welchen sie bat.[1]

So lebte Bovo noch lange Jahre an der Seite seiner Gattin Josienne mit seinen Kindern und seinen Freunden.

Dies also ist der vermutliche Inhalt des für das zwölfte Jahrhundert vorauszusetzenden Märchens, wie er in seinen Grundlinien durch Konkordanz von ven. mit irgend einer der anderen Hss. feststeht, und nur in nebensächlicheren Zügen, und zwei oder dreimal in der Reihenfolge der Züge nicht bis zu kritisch Gesichertem hat gebracht werden können.

Mit befriedigender Lösung der bis jetzt aufgeworfenen Fragen, treten neue auf; auch ein Märchen entsteht nicht aus dem Nichts: Woher stammt die Grandidée, woher die Züge, woher der Träger der Handlung? Kurz die eigentlichen Fragen der Sagenforschung bleiben übrig, nachdem die ursprüngliche Gestalt der Sage festgestellt ist, auch Fragen, denen man sich mit einigem Zutrauen nähern kann.

Und dies sei in dem folgenden Abschnitt unsere Aufgabe: Das heifst, wohlverstanden, uns ihnen zu nähern, sie näher zu bestimmen, ihre Methoden zu umgrenzen, und wenn, — wie wir bereits vermuten, — sie der Märchenforschung angehören, sie dieser zuzuweisen, ohne die Arbeit der Märchenforscher verrichten zu wollen.

[1] ven. 2522; *A* 3004.

II. Teil.

Die Quellen des Märchens von Boeve de Hanstone.

1. Zenkers Quellenbestimmung.

Wenn wir uns nun nach unserer Analysis und dem auf dieser basierten Wiederaufbau der Märchensage Zenkers Ergebnisse betrachten (vgl. S. 3 ff.), so erhalten wir zu diesen folgende Randbemerkungen: Das Gedicht von Boeve von Hanstone, ist zweifellos keine Wikingersage, wie H. Suchier einmal mutmafste, fast sämtliche von Suchier zu dieser Theorie herangezogenen Namen, sind nicht sagenecht (vgl. die Ausführungen in Stimmings Ausgabe S. CXCV, VI). *Les Hermins* sind zweifellos nicht die Bewohner der Aremorica,[1] Doon für Kaiser Otto anzusehen unmöglich, da der Titel Kaiser in *A* zweifellos nicht sagenecht ist, und Doon dem Sinne der Sage nach nur ein kleiner Feudalherr ist, dem der Herzog von Hanstone vorgezogen worden war.

Eine Heimatsidentität des *Boeve* mit der *Hamletsage* ist vorab in Abrede zu stellen (Zenker S. 355).

Die Identifikation beider Sagen (S. 19 ff.) enthält ihrerseits nach kritischer Behandlung des *Boeve* eine Reihe von Zügen, die auszuschalten sind: nämlich wieder die Identität der Heimat (S. 19), — die Unterredung mit der Mutter, in der B. diese, eine feile Dirne nennt, und die in *A* zu eingeschobenem gehört, — „inzwischen läfst er in seiner Heimat die Nachricht von seinem Tode verbreiten", ist weiterhin ein Motiv, das Zenker beiden Sagen zuerkennt, welches ich aber weder in *A* noch in irgend einer Redaktion des *Boeve* finde; was schliefslich Zenker als das Entscheidende schien, das *Motiv der Doppelehe des Helden*, ist im *Boeve* direkt einem orientalischen Märchen entnommen (*Civileepisode*). Im *Urboeve* war entweder von einer zweiten Hochzeit nicht die Rede, oder, wenn wir auf der gleichen Verwendung Tierri's in ven. und *A* bauen dürfen, so traf die totgeglaubte Heldin in dem Augenblicke ein, als sich B. verheiraten wollte. Ein wohlbekannter Märchenschlufs.[2]

---

[1] Vgl. nun auch Zenker S. 382 seines Buches.

[2] Von der weiteren Verwendung des *Boeve* in Z.'s Buch sei hier abgesehen: Nur eine Bemermerkung: Die Züge die ihn mit der *Bellerophon-*

Haben wir nun diese Züge ausgeschaltet, so bleiben immer noch genug Argumente, um Bovo und Hamlet, folkloristisch gesprochen, als nahe Verwandte zu bezeichnen: Beide sind vorab Jugendverbannungssagen, wie es deren zahllose gibt. Beide stehen dadurch für sich, dafs 1. in ihnen (vgl. S. 41) die Mutter des Helden auf Seiten des Verräters steht, ihn in's Land ruft und ihn noch dazu heiratet; dafs 2. der Held, wenn auch bei verschiedenen Gelegenheiten, durch einen „Uriasbrief" aus der Welt geschafft werden soll. Genügen diese beiden Züge den Märchenforschern zur Identifikation? Wir wollen nun beide Züge einzeln auf ihre Zuverläfsigkeit hin prüfen.

2. Die böse Mutter.

Schon in unserer Einleitung machten wir darauf aufmerksam, dafs die Grundlage des *Boeve* noch in einer anderen altfranzösischen Dichtung zu finden ist, dem *Auberi le bourguignon* denn *Daurel und Beton*, wie *Generides* wollen wir noch aufser Acht lassen. Auberi's böse Mutter Hermesent, die den alternden Basin geheiratet, ruft Desier von Pavie in's Land, Basin wird eingekerkert, Auberi zur armen Waise, die allen zur Last ist. Hier findet sich die interessante Episode, dafs ihn seine Vettern auf einen Misthaufen zu springen nötigen, in welchem sie Schwerter verborgen haben. Er aber durchschaut ihre List und setzt darüber hinweg. Schliefslich entgeht er den Verfolgungen, von seinem Neffen Gaselin begleitet, durch die Flucht nach Flandern (Interpolation?), und dann in den Osten, nach Bayern.

Auberi ist ein altes Epos. Wir haben in der Einleitung hervorgehoben, dafs Auberi nach dem Osten geführt wird, und dafs dies der Verbannungsort der Merowingerzeit gewesen, wie Spanien derjenige der Kärlinge, der Orient der der Kreuzzüge wurde (vgl. S. 43); dafs Auberi bei seiner Rückkunft Kämpfe besteht, die zu Schilderungen aus der Merowingerzeit Parallelen aufweist; dafs Auberi bereits in den *Lothringern* als typische Figur auftritt. Es ist also a priori das wahrscheinlichere, dafs *Auberi* von dem Märchen von *Boeve*, das aus der Kreuzzugsperiode stammt, ausgebeutet wurde und nicht umgekehrt.

Nun sind aber dem *Boeve* und *Auberi* aufser der Einleitung noch zwei weitere Szenen gemeinsam; zeigen wenigstens verwandte Züge:

Die erste bietet zu der Pferdediebstahlepisode des kontinentalen *Boeve* eine neue Parallele und ist in Toblers Ausgabe von *Auberi* zu finden: Auberi besteht hier (S. 106 ff.) einen Kampf gegen den Friesenkönig, den er siegreich zu Ende führt. Hierbei erobert er dessen ausgezeichnetes Pferd Blanchart (S. 114, 20). Graf Balduin

---

sage verbinden sollen, sind sämtlich unecht, bis auf das wunderbare Rofs — also ein Gemeinplatz (Zenker S. 381). Ebenso unzuverlässig sind die Motive, die zur Vergleichung mit *Digenis* beigebracht werden (S. 384, 5).

von Flandern (S. 120, 24), dessen Land er vom Feinde gesäubert, ehrt ihn sehr. Als er aber das eroberte Pferd sieht, bittet er Auberi, es ihm zu geben:

S. 121, 18 „Plus bele beste ne uit ne cuens ne rois
Ne plus isnele n'en a iusques a Blois . . .
Dones le moi, si feres que cortois;
Vne partie de Flandres en tenrois."

Auberi gibt das Pferd hin, weswegen er sich den Tadel des Dichters zuzieht:

S. 121, 32 Fox li dona, tout de fi le sachies.

Später aber kommt es wegen dieses Pferdes zum Konflikt: Gaselin ist nämlich die Freigebigkeit seines Onkels nicht recht und er fordert beim Auszug aus Flandern das Pferd zurück (S. 131). Der Graf will es nicht zurückgeben; als aber Auberi drohend sein Schwert aus der Scheide zieht, gibt er es zitternd hin.

Hier scheint also das Motiv der historischen Novelle in freier Weise entwickelt zu sein, und zwar so, dafs das Motiv entweder vom *Boeve* unabhängig hier Platz fand, oder aber dafs der *Auberi* den *Boeve* später wohl in kontinentaler Redaktion kannte. —

An den Beginn des *Boeve*, die verhängnisvolle Eberjagd des Guido, erinnert weiterhin eine ähnliche Jagd im *Auberi* (ed. Tobler S. 164 ff.). Ein Förster fordert den Helden zur Jagd auf einen Eber auf, vergebens warnt ihn Guiborc, die Gattin, und erinnert ihn an die Nähe der feindlichen Grenze (S. 164), Auberi besteigt Blanchart, spürt den Eber auf, verfolgt ihn und gerät wirklich in Feindes Land. Als er das Tier erlegt hat, stöfst er in sein Horn, ist aber zu weit von den Seinen abgeraten. Von diesen hört ihn keiner, wohl aber seine Feinde (S. 167). Sie laden ihn verräterischer Weise auf das Schlofs Vuimeu, aber mit Hilfe Mahaut's, der Gattin seines Gegners, gelingt es ihm die Fährnisse zu überwinden, — wenigstens in erhaltener Redaktion.

Zu tragischem Ende führt die gleiche Episode in den *Lothringern*. Garins Bruder *Begues de Belin* (P. Paris Ausgabe II, S. 217 ff.) kommt ebenfalls bei der Eberjagd auf gegnerisches Gebiet, und wird als Wilderer erschlagen. Die Scene ist von grofser Schönheit, ja man hat an Vergleiche mit den Nibelungen gedacht. Dafs *Auberi* der Entlehner ist, schien ausgemacht. Dem ist aber nicht so. Denn erstens ist die Szene innerhalb der *Lothringer* nicht organisch. Assoniert sie doch nicht ausschliefslich auf *i*, sondern auf: *ié*, T. II, V, IX, XI; auf *é* T. IV; auf *ọ* T. VII. Zudem — und dies ist wohl entscheidend —, ist in den *Lothringern* gerade an dieser Stelle Auberi erwähnt: Als Begues auf feindlichem Lande in den Händen der Gegner ist, verspricht er Sühne zu leisten und mit ihm seine Verwandten:

„Garins li dus me venra ostagier, . . .
Et mi afant, *et Auberis mes niés.*“

Dieser Auberi ist aber der in den *Lothringern* als typische Figur verwandte Burgunder Auberi. Hierdurch erscheint es möglich, dafs im Original, im *Auberi*, die Szene ebenfalls ursprünglich tragisch verlief. Liefs sich nun dieser vom *Boeve* anregen, oder umgekehrt?

* * *

Wir wollen von vornherein verraten, dafs wahrscheinlich *Boeve* das Autorrecht für sich in Anspruch nehmen darf, der *Boeve* hat nicht den *Auberi*, sondern der *Auberi* den *Boeve* ausgeschrieben. Es läfst sich noch heute erkennen, dafs *Auberi* nicht als verbannte Waise, sondern, wie seine Merowingischen Verwandten, als Übeltäter des Landes verwiesen wurde. Childerich ging, weil er die Frauen seines Reiches geschändet hatte, Urfloovent, weil er, wie wir in einer unserer Studien zeigten, seiner Schwester zu nahe getreten war, Dagobert und der erhaltene Floovent, weil sie ihrem Lehrer den Bart abgeschnitten. Auberi aber war wie Childerich gegangen, weil er die Töchter seines Landes vergewaltigt: Eine Erinnerung daran hat sich im Laufe der Dichtung erhalten: Auberi (ed. Tobler) S. 193, 28:

„Par vos meismes est tous li maus bastis:
Quant vostres peres ert der regne saisis
Et vos esties iovenciaus de grant pris,
Il n'i avoit chastel ne plaisseis
Ou ne fuissies et ames et servis, . . .
Ains n'i laissastes nul home de haut pris,
Riche borgois ne chevalier eslit,
S'ot bele file, qui eust cler le vis,
Que n'en feisses tes bons et tes delis.
Trop est li sires crueus et mal apris
Qui de ses homes fait crueus anemis,
Quant il tant fait que il en est hais.“
Li Borgoins l'ot, moult en est asouplis.

Wir brauchen die Probleme, die hier *Auberi* bietet, nicht weiter zu verfolgen. *Auberi* ist ein Rest alter Merowingersage, oder er ist eine Nachahmung solcher. Childerich = Heldri und dies mit Albri, wäre eine mögliche Vertauschung. Childerichs Wirt heifst Basin, seine Gattin Basine, Auberi's Vater: Basin. Aber all dies sind Vermutungen, sicher ist nur, und dies zweifellos sicher, dafs die Einleitung des erhaltenen Gedichtes sekundär ist, und als solche, mit der Eberjagd zusammen genommen, dem *Boeve von Hanstone* entlehnt wurde, der also in diesem Punkte ursprüngliches bietet. Zu erwähnen wäre noch, dafs diese Jagd auf fremdem Gebiet auch im *Wilhelmsleben* 2710 ff. nachgeahmt worden ist.

3. Der Uriasbrief.

Dieser Uriasbrief ist ein Motiv, das sich so leicht in eine Composition einfügt, dafs es bedenklich ist, es von vornherein als sagenecht anzusehen. In der Sage von den *Kindern von Lara* beispielsweise ist es sekundär,[1] und so könnte es ja dies auch hier sein.

Nun bildet dieser Uriasbrief im *Boeve* nur Episode; dagegen den Kern in einem Märchen, das seit Urzeiten in zahlreichen Versionen und Varianten belegt ist: Ein König träumt von einem Knaben, er werde einst sein Schwiegersohn und Erbe werden. Er befiehlt den Knaben zu töten, aber die Schergen haben Mitleid, setzen den Knaben nur aus und bringen dem König das Herz eines Hasen (oder ähnliches) als Beweis, dafs der Auftrag ausgeführt wurde. Als der gerettete Knabe herangewachsen ist, erkennt ihn der König, schickt ihn an seine Gattin mit einem Uriasbrief, den ihm aber unterwegs ein mitleidiger Priester (oder die Tochter des Königs) mit einem anderen vertauscht, die Gattin solle ihre Tochter diesem Manne geben. Das geschieht und die Prophezeihung des Anfangs erfüllt sich.

Zenker hat dieses Märchen S. 45 ff. und in den Nachträgen S. 402 als eine Quelle der *Hamletsage* besprochen und mit Varianten belegt. Es sei genug darauf hinzuweisen, dafs Indien unser Märchen kennt, ebenso der arabische Orient, dafs vom Kontinent im XIII. Jh. zwei altfranzösische Fassungen uns bewahrt sind, dafs das Märchen auch in den *Gesta Romanorum* nicht fehlt, woselbst zahlreiche folkloristisch-bibliographische Nachweise (in Oesterley's Ausgabe) zu finden sind. Moderne Fassungen kennen *Grimm's Märchen*, *Zigeunermärchen* u. a. Verwand ist das *Fridolinmärchen*, das sogar in einer Version mit dem vorhergehenden Märchen verbunden erscheint,[2] über dieses und seine Verwandten findet man eine ausführliche Bibliographie in V. Chauvin's *Bibliographie Arabe*, Bd. VII, S. 143 ff.

Dieses Märchen wird nun in der *Hamletsage* (bei Saxo) getreu kopiert: Hamlet ist von seinem Stiefvater ausgesandt worden, nebst zwei Genossen, die den „Uriasbrief" auf Holz eingeritzt bei sich tragen. Als die beiden Genossen einmal schlafen, findet Hamlet den Brief, kratzt die Buchstaben weg und neue ein: Der Empfänger des Briefes solle beide Boten töten, dem Hamlet aber seine Tochter geben (Zenker S. 15).

Der zweite Teil des Hamlet, der innerhalb dieser Sage a priori betrachtet nicht sehr ursprünglich aussieht, bringt das Motiv noch einmal, dem Märchen entsprechender: Als Hamlet Fengo getötet, entsinnt sich sein nunmehriger Schwiegervater, mit Fengo eine Art Blutsbrüderschaft gehabt zu haben: Einer solle den Tod des anderen

---

[1] Vgl. *die Sage von den Haimonskindern* S. 76.
[2] Chauvin, *Bibliographie Arabe*. VIII, S. 145, Nr. 145.

rächen. Er sendet deshalb Hamlet seinerseits mit einem Uriasbrief an die freierfeindliche Hermuthruda als Werber, die, als Hamlet schläft, den Brief liest, ihn in der üblichen Weise vertauscht und den Werber selber heiratet.

Nun leuchtet einem jeden ein, dafs das Motiv des Uriasbriefs, wie es der *Hamlet* verwendet, und dasjenige, das unser *Boeve* erzählt, nur eine recht entfernte Ähnlichkeit haben. Im *Hamlet* wird das Märchen getreu kopiert, gar zweimal, und jedesmal verschafft der Brief dem glücklichen Überbringer eine Frau. Im *Boeve* dagegen, ist er ein Mittel dem Helden Schwierigkeiten zu machen, als er die Braut schon erlangt, ein Mittel Trennung und Fortsetzung herbeizuführen. Sehen wir, wie Zenker diese Schwierigkeit aus dem Wege zu räumen sucht.

Die zweite Ehe Hamlets wird mit Boeves Ehe mit der Königin von Civile in Zusammenhang gebracht (S. 29). Das geht nicht, diese zweite Ehe B.'s ist ein interpoliertes Märchen von dessen Quelle eine Version in 1001 Nacht noch existiert.

Die Urheber des Anschlages sind in *A* zwei Ritter, die auf B. neidisch sind und dies später mit dem Tode büfsen. Zenker identifiziert sie mit den beiden Begleitern Hamlets der ersten Version (S. 31). — Dafs der König im *Boeve* Einbläser gehabt hat, ist allerdings durch die Überlieferung gestützt, dafs diese aber bestraft werden, ist es nicht. Eine Parallele scheint hier bei den verschiedenen Zwecken beider Missionen, bei den verschiedenen Tätigkeiten der verglichenen Personen ausgeschlossen.

Hierüber Zenker: „Der Parallelismus der Motive scheint mir evident. Die veränderte Fassung des Motives ist kein Grund gegen die ursprüngliche Identität des Motives selbst, so wenig wie der Umstand, dafs in einem Falle in dem Briefe direkt die Tötung des Überbringers verlangt wird, im anderen Falle nur von dem Absender die bestimmte Erwartung gehegt wird, dafs der Inhalt des Briefes die Tötung des Überbringers zur Folge haben werde."

Zenker verliert aber kein Wort darüber, dafs die Zwecke beider Stellen ganz verschieden sind, dafs Hamlet auszieht, um eine Frau zu gewinnen, Boeve, um von ihr getrennt zu werden, gleichgültig, ob im zweiten Falle Hamlet, wie Boeve vom Schwiegervater ausgeschickt werden. Er vergifst, dafs das Hauptcharakteristikum des vollen Motivs in der Vertauschung des Briefes liegt, dafs diese Vertauschung in beiden Sendungen Hamlets ihre Rolle spielt, und dafs eine solche im *Boeve* nicht statt hat, dem ganz verschiedenen poetischen Zwecke entsprechend.

Und hieran läfst sich nichts deuten: Wenn auch Boeve unterwegs einen Pilger trifft, der ihm eine Art Warnung zukommen läfst, wenn ihn dieser Pilger in ven. gar einschläfert (der Uriasbrief wird immer im Schlaf vertauscht), so kann dies nicht als ein verstümmelter Rest der Vertauschung angesehen werden, denn nichts berechtigt uns anzunehmen, dafs im *Boeve de Hanstone* einst

eine Umstellung der Tatsachen stattgefunden hat. Und wie die Tatsachen liegen, ist der Uriasbrief im *Boeve* ein einfaches Mittel, ein Gemeinplatz, der mit dem verwandten Motiv im Hamlet, das bei Saxo gespalten erscheint, ontogenetisch nicht mehr zu tun hat, als verwandte folkloristische Motive miteinander. Damit fallen die Beziehungen des *Boeve* zum *Bellerophontes* S. 314 ff. von selbst fort.

4. Hamlet und Boeve v. Hanstone.

Die Verwandtschaft beider Sagen beruht also lediglich auf der ganz allgemeinen, dafs beide „Jugendverbannungen“ sind, wie so viele andere, und auf dem speziellen „Grund zur Verbannung“, der beide Sagen gegen die uns bekannten anderen stellt, da *Auberi* mit aller Wahrscheinlichkeit den *Boeve* an dieser Stelle ausgeschrieben hat. Die Übereinstimmung im Anfange, das müssen wir Zenker zugeben, ist für eine direkte Verwandtschaft beider beweisend, sie hängen voneinander ab oder stammen aus gleicher Quelle.

Diese Frage hat nun schon Zenker (S. 33) aufgeworfen und in seiner Weise beantwortet: „Offenbar ist eine Benutzung des B. v. H. durch Saxo, von allem anderen abgesehen, schon deshalb ohne weiteres ausgeschlossen, weil das Gedicht in seiner vorliegenden Fassung erst aus der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts stammt, Saxo aber sein Geschichtswerk, wie wir sahen, bereits nicht lange nach 1208 abgeschlossen hat.“

Was hat aber bei der Frage, ob Saxo den *Boeve* gekannt, der Umstand zu tun, dafs die gegenwärtige Fassung erst dem XIII. Jh. angehört? Das ist doch ein Umstand, der nur für uns Bedeutung hat. Dafs der *Boeve* dem XII., und seiner Entstehung nach noch dem frühen XII. Jh. angehört, dafür braucht man noch nicht zu wissen, dafs der *Auberi* ihn abschreibt, da genügt doch die Anspielung der Troubadours, die Ausbeutung durch *Daurel und Beton* und den *Grafen Rudolf* vollkommen. Und das weifs auch Zenker, der S. 2, 3 schrieb: „Dafs eine solche ältere Fassung des *Boeve de Hanstone* existiert hat, geht auch daraus hervor, dafs schon der Verfasser der noch dem 12. Jahrhundert angehörigen provenzalischen *Chanson de Geste* von *Daurel und Beton* den *Boeve de Hanstone* benutzt hat.“

Saxo, der sein Werk 1208 vollendete, kann den *Boeve* sehr wohl gekannt und benutzt haben, denn damals war *Boeve* in Nord- und Südfrankreich und sicher auch schon in England und Italien bekannt. Damit soll durchaus nicht entschieden worden sein, dafs Saxo, wie der Verfasser des *Daurel* und derjenige *Auberi's*, den *Boeve* ausschrieb, denn es ist ja nur chronologisch möglich, dafs er ihn kannte; kurzum die Fragen: stammen *Hamlet-Boeve* aus einer Quelle, oder kopiert einer den andern, oder hat Saxo den *Boeve* zum Muster genommen, lasse ich offen.

5. Daurel und Beton; Generides.

Daurel und Beton ist eine Dichtung, die noch dem XII. Jh. angehört. Sie hat den *Boeve* gekannt, da sie ihn zum Vater ihres Helden macht, könnte also imstande sein, uns über die Fassung des *Boeve* im XII. Jh. einige wichtige Fingerzeige zu verschaffen.

Die Vorgeschichte des *Daurel* ist zweifellos nach dem *Boeve* stilisiert. Boeve heiratet auf seine alten Tage die Schwester des Kaisers, namens Ermenjart, verspricht diese seinem Getreuen Gui nach seinem Tode, der darum Gelegenheit nimmt, ihn bei einer Eberjagd wie zufällig zu töten, und die widerstrebende Witwe heiratet unter den Auspizien des Kaisers.

Der Anfang ist also nach der Sage von dem getreuen Diener umgemodelt, der den eigenen Herren bei einer Eberjagd mit dem Spiefs durchbohrt. Diese Jagd findet in den Ardennen statt:

287 Pueissas li venc .I. [tals] desturbamen
C'anec cassar en Ardena la gran.
(vgl. 293, 368.)

Somit war also bereits im XII. Jh. der Ort der Jagd: die Ardennen, und die Annahme, dafs ven. mit seinem *bosco de Sclaravena* nur eine Verstümmlung von *Ardena* bringt, scheint gestützt.

Im *Boeve* ist Gui des Helden Vater, im *Daurel* der Verräter. Andererseits scheint der Verfasser des *Daurel*, der überhaupt ein belesener Mann gewesen ist, auch *Auberi* gekannt zu haben. Dort heifst nämlich die Gattin des Heldenvaters Hermesent, hier Ermenjart. Da im *Auberi* ihr verräterischer Charakter noch gewahrt ist, im *Daurel* nicht mehr, geht *Auberi*, wie wir auch zu Anfang annahmen, direkt auf *Boeve* zurück und nicht etwa, wegen des Namens Hermesent, durch den *Daurel* als Zwischenglied.

Die Dichtung wendet sich nun dem Knaben Beton zu: Er wird auf einer Insel erzogen. Gui aber spürt ihn auf und verlangt von dem Spielmann Daurel, dem Getreuen des toten Boeve, die Auslieferung des Knaben. Dieser aber gibt sein eigenes Kind her, dem Gui den Kopf zerschmettert, und geht mit dem geretteten Prinzen in Verbannung.

Paul Meyer hat bereits erkannt, dafs wir hier eine Nachahmung der Einleitung von *Jourdain v. Blaivies* haben, in welcher der Held durch ein gleiches Opfer Reniers, seines Paten, gerettet wird.[1]

[1] Die Japanische Literatur wird noch manches Merwürdige bringen. Unsere hier behandelte Jugendsage findet sich in der Form des *Jourdain de Blaivies* dort wieder: (*Kunstwart* 1905, S. 631) „Genzo . . , erzieht verborgen als Dorflehrer verkleidet, den Knaben seines Herrn (des verbannten Kanzlers).

Die Verbannung spielt sich wie in allen Jugendverbannungen ab. Der Knabe wächst in Babilonien auf; verteidigt mit dreizehn Jahren schon das Land gegen den König Gormund (*Gormund und Isembard*), seine hohe Geburt wird erkannt (er war schon einmal auf die Probe gestellt worden, indem man ihm für sein Spiel und seinen Gesang Geld anbot, das er zurückwies), er wird mit Erimena (antik!), des Sultans Tochter, verlobt, fährt mit einem Heer in die Heimat. Dort ist Gui gerade bei Belagerung von Daurels Feste beschäftigt (vgl. *Boeve*). Daurel und Beton kommen als Spielleute vor ihn und singen: „Wer will das Lied hören von dem falschen Verräter Guido?“ Und als Guido erzürnt aufspringt, machen sie ihn nieder, die Babylonier erscheinen, die Garnison macht einen Ausfall, Beton ist wieder in der Heimat. Dann läfst er Erimena kommen und heiratet sie.

In der Aussprache mit Kaiser Karl, die wohl den burlesken Abschlufs brachte, bricht die Dichtung ab. — Wir entnehmen dem Schlufs die wichtige Beobachtung, dafs auch der *Boeve* des XII. Jh. die Verkleidung als Spielmann sicher kannte und den Anfang des gesungenen Liedes: Vgl. ven. 2406 und *Daurel* 1944.

Der *Generides* enthält in seinem ersten Teile eine Version jener Sage, der M. A. Potter seine Schrift: *Sohrab and Rustem* (London 1902; vgl. Literaturblatt 1904, S. 92) gewidmet hat: 1. Ein König verführt eine Jungfrau und läfst sie dann im Stiche (*Sakuntala*). 2. Der Sohn, der aus diesem freien Bunde hervorgeht, zieht aus, seinen Vater zu suchen. 3. [Er kämpft mit einem Vater unerkannt (*Hildebrandslied*)]. Im zweiten Teile enthält er eine frei entwickelte Version der Jugendverbannungssage, mit den Besonderheiten der *Boeve-Hamlet*-Gruppe: Die Stiefmutter des Helden hilft ihrem Liebhaber gegen ihren Gemahl.

Die Namen sind z. T. geschickt gewählt und haben orientalisches Gepräge: Der Verräter Amalek (biblisch: *Amalekiter* wie etwa Sabaoth nach *Zebaoth*), Sultan Goffare, König Anfreus. Die Heimat des Helden ist Indien (Parentyne, Mounthaner), sein Name Generides könnte an einen byzantinischen Roman denken lassen.

Dafs der Held nicht mehr der eigenen Heimat angehört, dafs in Namen und Sache ein fremdländisches Kolorit gewahrt wird, spricht dafür, dafs der Roman, dessen bewahrte Prosafassung aus dem XV. Jh. stammt, nicht vor dem XIV. Jh. entstand. Deshalb kann er dennoch, folkloristisch gesprochen, Wert haben.

Matsuo steht im Dienste Tokihiras, ist aber im Herzen dem verbannten Kanzler treu. Ausgesandt, dessen versteckten Sohn zu finden und töten zu lassen, schiebt er den eigenen Sohn als Opferlamm unter.“ Dies ist dramatisch dargestellt in Karl Florenz, Japanische Dramen, Leipzig 1905.

Dies aber wird dadurch sehr in Frage gestellt, dafs Generides einen vertrauten Freund Darel hat (Settegast, *Quellenstudien*, S. 236) und dieser Name die Kenntnis von *Daurel und Beton* und somit bei gleichem Thema seine Benutzung wahrscheinlich macht. Eine Quellenuntersuchung über *Generides* wäre nicht ohne Nutzen.

6. Boeve de Hanstone und das Goldenermärchen.

Panzer's *Hilde-Gudrun* (Halle 1901) ist darum ein Markstein in der Geschichte der Heldensage, weil dies Werk uns zum ersten Male gezeigt hat, wie stark diese in ihrer späteren Entwicklung unter den Bann des Märchens gerät. Aber Panzer geht freilich, — wer möchte ihm das übel nehmen, — bei dieser Bestimmung zu weit, und findet bereits überall nur Märchen und Märchen: *Aiol*, *Elie de St. Gille* sind nach dem berühmten *Goldener* (Grimm Nr. 136) gebildet; *Robert der Teufel*, *Horn*, *Loher und Maller* sind nichts anderes; „Auch der Stoff des Boeve de Haunstone ist im Hauptteil eine Bearbeitung des Goldenermärchens" (S. 266). Somit ist unser *Boeve* also auf einen beliebten Märchentypus zurückgeführt, das eigenartige farbig-romantische Flüfschen, endigt in einem Meere, das für uns als Prinzip gilt und in seinem Wesen unerforschlich ist.

Aber sehen wir uns Panzers Bemerkungen im Einzelnen an: S. 278 wird die Ursache der Verbannung besprochen und die des *Boeve* durch einen Druckfehler auf die Einleitungsformel *C* bestimmt. Er hat aber in etwa die Einleitungsformel *B*: (S. 256). „Der Prinz wird durch die Nachstellungen seiner buhlerischen Stiefmutter aus dem Hause getrieben . . ." Diese Einleitung haben nun nach Panzer aufser *Boeve* und *Hamlet* noch zehn Märchen. Aber haben denn *Boeve-Hamlet* diese Märcheneinleitung? Ist es nicht die leibliche Mutter, die den Vater aus dem Wege schafft? — Und ist dies nicht etwas ganz anderes, eigenartiges, von der typischen „bösen Stief" des Märchens verschiedenes?

Goldener wird der Unzucht mit der Königstochter bezichtigt (S. 320). „So wird Boeve von zwei Höflingen vom alten König verleumdet, er habe die Prinzessin beschlafen". In *A* freilich. Da aber der Bräutigam der Josiane, der König von Monbrant, sagenecht ist, ist diese Verleumdung eine Nachahmung von *Horn* u. a., also sekundär. — S. 332 wird angezogen, dafs „Boeve sich schlafend stellt, als die Prinzessin ihn nach der Schlacht besucht", und das soll zu dem Zug stimmen, dafs „die Königstochter ihren Gatten aus einem totenähnlichen Schlafe zum Kampfe aufweckt". Aber im Leben nicht! Das ist ein weiteres Beispiel von B.'s Sprödigkeit, dessen Erfindung *A* zu verantworten hat.

S. 337 wird herangezogen: „Josiane sieht von der Zinne aus dem Kampf Boeves gegen die Förster zu". Wieder ein unursprüng-

licher Zug, der nur *A* gehört und der mit seiner wenig glaubhaften Zuschauerin einer unvorbereiteten Handlung die Quelle noch durchblicken läfst: Ein Turnier, bei dem die Heldin und der Hof zuschauten. Und diese Art der Darstellung ist durch ven. und kontinentale Redaktionen gestützt.

Die einzigen sagenechten Züge, die Panzer anführt, sind: Boeve wird Mundschenk seines Beschützers (S. 418), Josiane bewahrt ihm, trotzdem sie verheiratet wurde, ihre Jungfernschaft (S. 341). Wegen dieser beiden Züge ist das Gedicht immerhin noch nicht auf das *Goldenermärchen* bestimmbar.

Kurzum: Das Epos verdankt dem Märchen sehr viel. Manches Märchen ist zum Epos gestaltet worden. Aber auf einer Reihe von Märchenzügen kann man noch keine Verwandtschaften aufbauen. Sie sind wie loser Sand, treten hier auf und da, und sind trotz ihrer Zahl meist unorganisch.

Beim *Boeve* können wir dies beweisen, da wir in der selten glücklichen Lage sind, zwei unabhängige Versredaktionen zu besitzen, die wohl beide noch aus der Prosa des Märchen geflossen sind. Mit dem einen sicheren Beweis aber scheint es geboten, Panzers Anschauungen auf ihr richtiges Mafs zurückzuführen, und im *Goldenermärchen* nicht die Quelle aller Jugendverbannungssagen zu sehen, wohl aber einen beliebten, allgemein bekannten Typus, dessen Züge sich in allen verwandten Stoffen leicht einfügen und so auch einfinden.

Der *Boeve de Hanstone* dagegen hat dem *Goldenermärchen* in seiner Urform wenig zu verdanken. Ein Paar, nicht einmal sonderlich charakteristische Züge, die bewahrte Jungfernschaft, die Angeber beim König, können auch aus anderen Texten stammen. Die Einleitung steht mit ihrer schlechten leiblichen Mutter mit dem Märchenstil geradezu im Kontrast, und man hat das Gefühl, dafs hier Historisches dahinterstecke.

Die Quellen unseres Märchens aus dem XII. Jh. sind also kaum so bestimmter Natur, wie Panzer und Zenker meinten. Es teilt die Einleitung organisch, den Uriasbrief wohl zufällig, mit der *Hamletsage*, dessen charakteristisches Motiv es nicht hat: Der Held stellt sich blödsinnig. Dies Motiv finden wir, — diese Verbannungssagen beeinflussen einander in unentwirrbarer Weise! — seinerseits im *Jourdain de Blaivies* mitten in den Nachahmungen des *Apollonius* wieder. Von diesem sagt der König:

1445 „S'il ne fust fox, moult feïst a amer;
Se ses drapiaus n' ëust si descirrez,
Bien i seïst une grans richetés".

Aber diese Verstellung hat hier nicht, wie im *Hamlet*, einen besonderen, politischen Zweck, sondern lediglich, den poetisch-märchenhaften, den Helden zu erniedrigen, um ihn dann desto höher steigen zu lassen.

*

Es ist nur wieder ein weiteres Beispiel, wie Märchenzüge wandern und wie wenig man entwicklungshistorisch aus ihnen folgern kann.

* * *

Ist man schon im Epos nie zu vorsichtig beim Aufstellen von Parallelen, die eine Abhängigkeit bedingen sollen, und wird mit steigender Erfahrung immer vorsichtiger, so ist bei Märchenzügen doppelte Vorsicht geboten. Märchenzüge sind in ganz anderer Weise beweglich, als epische Typen, wie es ja auf ein Epos wohl an die hundert und mehr Märchen gibt. Auf ein Paar gemeinsame Märchenzüge hin, darf man noch nicht verallgemeinern, und wenn eine Anzahl Heldenjugenden Märchenzüge aufweisen, die auch im *Goldener* zu finden sind, so sind diese Heldenjugenden darum doch nicht lediglich Bearbeitungen des *Goldenermärchens*, sondern haben sich mit einigen von dessen Federn geputzt, einmal mit diesen, das andere Mal mit jenen. Nicht einmal dies kann man mit Bestimmtheit sagen, denn die ziemlich gleichmäfsig modulierten Heldenjugenden sind so zahlreich, dafs man ihrer wohl nicht viel weniger zusammenbringen könnte, als Panzer Versionen des *Goldenermärchens* beibrachte. Da nun zudem das Erhaltene vielleicht nicht einmal ein Prozent von dem darstellt, was seinerzeit an solchen Sagen nebst ihren Versionen existierte, so ist eine sichere Filiation aufzustellen unmöglich, zumal epische Dichtung und Märchen sich wohl immer gegenseitig beeinflufst und befruchtet haben, als das männlichste und das weiblichste Prinzip in der Dichtung. Ja, was den Ursprung anbetrifft, möchte ich mich lieber zu der Ansicht bekennen, die epische Heldenjugend, die Sage oder Dichtung der Krieger, ist das primäre, das Märchen, die Nachdichtung der Frauenstube, das sekundäre.

Für den Epenforscher werden im allgemeinen bei diesen den Märchen allzu nahe verwandten Sagen folgende Grundsätze mafsgebend sein: Finden wir in ihnen historische Personen, historische Ereignisse, so gelten sie uns, wenn auch entstellt, wenn auch mit Märchenzügen verbrämt, als echtes Epos, als eine historische Sage aus Kriegerkreisen stammend. So *Childerich*, *Wolfdietrich*, *Floovent*, vielleicht *Auberi*; so *Haveloc*, *Hamlet*, welch letztere weit stärker unter den Einflufs des Märchens geraten sind als ihre französischen Verwandten, unbeschadet ihres historischen Ursprungs. Finden sich solche Märchentypen mit epischen Zügen vereint, ohne dafs Historisches sich bewahrt hat, so werden wir zwischen Epos, Nachepos und Märchen die schwere Wahl haben. „Es war ein Märchen", können wir nicht sagen, denn ein Bearbeiter kann aus einem Märchen ein Epos zurecht schnitzen, wie aus einem Epos ein Märchen. Wenn aber, wie bei *Boeve de Hanstone*, eine Komposition nur aus Märchenmotiven besteht, zwei vollkommen von einander unabhängige Versredaktionen die Prosa der Sage als Quelle mit Wahrscheinlichkeit erschliessen lassen, dann freilich sind wir in

ganz anderer Lage. Die Quelle war — nicht dieses, nicht jenes Märchen — sondern ein Märchen. Das Märchen von *Boeve de Hanstone*. Weiter führt kein sicherer Weg. Saxo oder seine Quelle haben eher dies Märchen benutzt, als umgekehrt. Ähnliche Märchen gab es seit Urzeiten. Es auf dieses oder jenes bestimmte zurückzuführen, scheint untunlich. Vom Goldenermärchen scheiden es wesentliche Momente; was es mit ihm gemeinsam hat, ist Gemeinplatz der Verbannungssagen.

Kurz, das Märchen aus der Kreuzzugszeit ist die letzte erreichbare Quelle, es müfste denn einmal einer kommen, der uns sagen kann, wer Boeve war und wo Hanstone wirklich lag und wo einmal eine unnatürliche Mutter den Gatten ermordete, den Buhlen heiratete und das eigene Kind in die Verbannung schickte.

Druck von Ehrhardt Karras, Halle a. S.